
SE TAIRE ET FAIRE



COLLECTION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. DE CROZALS

L'AMÉRIQUE

ANTHOLOGIE GÉOGRAPHIQUE

PAR

L. DIDIER

PROFESSEUR AGRÉGÉ D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE
AU LYCÉE HOCHE (Versailles).



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15



L'AMÉRIQUE

ANTHOLOGIE GÉOGRAPHIQUE

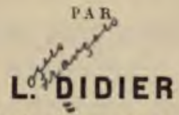
SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules BARDOUX, Directeur.

COLLECTION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. DE CROZALS

L'AMÉRIQUE

ANTHOLOGIE GÉOGRAPHIQUE

PAR



L. DIDIER

PROFESSEUR AGRÉGÉ D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE
AU LYCÉE HOCHE (Versailles).



PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

1898

Vignaud
2-26-27

En préparant cette *Anthologie,* nous avons eu surtout pour but de présenter un résumé des découvertes géographiques et de la formation politique des États. Nous avons donc assuré la plus grande place à l'œuvre de l'homme sur le sol américain, et rassemblé quelques éléments qui forment, pour chaque grande division du continent, un abrégé de son histoire géographique.

L. D.

L'AMÉRIQUE

ANTHOLOGIE GÉOGRAPHIQUE

I

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

Au xve siècle, les Turcs Ottomans, en poursuivant leurs conquêtes dans l'orient de la Méditerranée, troublèrent les relations commerciales que l'Europe avait formées à la suite des croisades; les routes de l'Inde furent fermées ou menacées. Sous l'influence des sentiments de haine provoqués par ces conquêtes et des inquiétudes commerciales, on chercha de nouvelles routes pour gagner les Indes et affaiblir la puissance musulmane ; ce furent les deux sentiments qui déterminèrent les voyages d'exploration et amenèrent la découverte de l'Amérique.

Les Portugais s'obstinèrent à suivre une route qui les conduisît au sud de l'Afrique ; leur persévérante obstination fut couronnée de succès : Vasco de Gama arriva à Calicut en 1498.

Un citoyen de la république de Gênes, dont les Turcs avaient ruiné les colonies de la mer Noire, Christophe Colomb, voulut atteindre les riches pays de production de l'Asie par la route de l'ouest ; il voulut, comme il le dit lui-même, *chercher l'Orient par l'occident, passer par la voie de l'ouest à la terre où naissent les épices*. Établi en Portugal, il communiqua son projet à Jean II, qui ne crut pas au succès de l'entreprise ; il envoya en Angleterre son frère Barthélemy, qui fut traité d'aventurier par les conseillers de Henri VII ; Barthélemy passa en France, où il se trouvait encore (à Moulins, auprès d'Anne de Beaujeu) quand Christophe revint de son premier voyage en 1493. L'Espagne, ou plutôt Isabelle de Castille, sur les conseils du prieur de la Rabida, Juan Perez, avait enfin accueilli la proposition du navigateur génois, qui avait pu partir dès 1492; Christophe Colomb fit trois autres voyages, en 1493, 1498 et 1502, parcourut les Antilles et toucha deux fois au continent, au golfe Paria et sur le littoral de l'Amérique centrale. Il mourut en 1506, sans avoir soupçonné l'importance et même l'existence du nouveau continent. Il resta persuadé qu'il avait découvert des îles voisines de l'Asie, et les appela Indes occiden-

tales. Il espérait qu'elles procureraient des ressources pour aller attaquer les musulmans et délivrer le saint sépulcre.

A la date de sa mort, d'autres explorateurs avaient cependant déjà reconnu ou signalé presque toutes les côtes de l'océan Atlantique ; un des plus célèbres fut le Florentin Amerigo Vespucci, ami de C. Colomb, qui visita les côtes du Mexique et de Cumana ; lui aussi resta persuadé qu'il avait navigué dans le voisinage de l'Asie. Par un singulier hasard, son nom a été donné au nouveau continent, sans qu'il paraisse avoir rien fait pour enlever à C. Colomb l'honneur qui lui revenait ; il semble même avoir ignoré le fait. Vespucci avait adressé le récit de ses voyages sous forme de lettres à ses amis et à ses protecteurs de Florence ; on les publia en latin, et, sous cette forme, elles arrivèrent à la connaissance de savants qui formaient à Saint-Dié le *Gymnase vosgien* et s'occupaient surtout de poésie, de mathématiques, d'astronomie ; l'un d'eux, Walzemuller, connu sous le surnom de Hylacomylus, composa un traité de cosmographie (*Cosmographiæ Introductio*), et imprima à la suite le récit des *Quatre Navigations* d'Amerigo Vespucci. En tête du récit Hylacomylus plaça la déclaration suivante, qui constitue l'acte de naissance du nouveau continent :

« Mais maintenant que ces parties du monde (Europe, Asie, Afrique) ont été explorées d'une façon plus étendue, et qu'une quatrième partie a été découverte par Americus, je ne vois pas pourquoi nous pourrions raisonnablement nous refuser à la nommer America, c'est-à-dire le pays d'Americus ou l'Amérique, d'après celui qui l'a découverte, Americus, homme d'un génie sagace, puisque l'Europe et l'Asie ont emprunté leurs noms à des femmes[1]. »

L'ouvrage fut répandu dans la région du Rhin, où l'on s'habitua vite à désigner les nouvelles terres du nom inventé par le savant de Saint-Dié ; Vespucci, nous l'avons déjà dit, semble l'avoir ignoré ; du reste il mourut peu après la publication de ce livre, en 1512[2].

*
* *

LE PREMIER VOYAGE DE CHRISTOPHE COLOMB

Arrivée à Guanahani. — « Dans la nuit du jeudi 11 au vendredi 12 octobre, vers les dix heures du soir, Colomb était

1. Le livre de Hylacomylus, *Cosmographiæ Introductio... insuper quatuor Americi Vespucci navigationes*, fut publié en 1507 ; il est dédié à l'empereur Maximilien.

2. On a cherché d'autres explications du nom d'Amérique ; M. Jules Marcou (*Bulletin de la Société de géographie de Paris*, 1888) le fait venir d'une montagne du Nicaragua, la Sierra Amérique, qui aurait été vue par Amerigo Vespucci et par C. Colomb. D'autres, Thomas de Saint-Bris, A.-L. Pinart, le font dériver de Ameraca-Pana, nom d'une ville importante de l'Amérique du Sud, sur les côtes du Vénézuéla.

sur la dunette de son vaisseau et plongeait ses yeux dans le sombre horizon, quand il crut voir une lumière briller dans l'éloignement. Craignant que ses désirs ne l'abusassent, il appela Pedro Guttierez, tapissier du roi, et l'invita à regarder. Celui-ci vit aussi une lumière. Doutant encore, il appela Rodrigo Sanchez, de Ségovie, contrôleur de la flotte, et lui fit la même demande. La lumière avait disparu; mais comme on regardait toujours dans la même direction, on la revit encore. On eût dit qu'elle était placée dans une barque de pêcheur ou portée par quelqu'un sur le rivage. Cette lueur était si fugitive que Guttierez et Sanchez y attachèrent peu d'importance. Colomb, au contraire, la regarda comme le signe non équivoque de la proximité de la terre. Quatre heures plus tard un coup de canon tiré de la *Pinta* donnait enfin l'heureux signal.

Ce fut un simple matelot, Rodrigo de Triana, qui le premier découvrit la terre. La récompense promise par la reine Isabelle aurait dû lui être adjugée; mais Colomb la revendiqua pour lui-même, comme ayant aperçu le premier la lumière. Ce n'était certes pas pour disputer à ce pauvre matelot une récompense pécuniaire : son caractère noble et généreux s'y refusait; mais, comme toute son ambition était concentrée sur ce point, il était aussi fier d'avoir entrevu le premier le nouveau monde que d'avoir formé le projet de le découvrir. En effet, lors du procès qui s'éleva à cette occasion, Colomb eut gain de cause. Nous aimons à croire pourtant qu'il indemnisa largement Rodrigo de Triana de la perte qu'il lui faisait subir.

On voyait distinctement la côte à environ deux lieues de distance, mais il était fort imprudent de s'avancer sans l'avoir reconnue. Colomb fit aussitôt ferler les voiles, et les vaisseaux restèrent en panne. Certes, cette nuit-là personne ne dormit à bord de la petite escadre. Sur quelle terre le soleil levant allait-il darder ses rayons? Était-ce un pays désert ou une région fertile? Allait-on rencontrer des hommes ou des monstres, un accueil empressé ou des dangers imprévus? Aussi tous attendaient-ils dans une anxiété fébrile et presque douloureuse que la nuit repliât ses voiles.

Vendredi 12 octobre 1492! Le jour se lève. Une terre plate, mais couverte d'arbres qui lui donnent l'apparence d'un verger, s'étend au loin. A l'horizon se dressent des montagnes. De toutes parts surgissent des îlots et des rochers. Colomb venait d'entrer dans l'archipel des Lucayes ou Bahama, qui

s'étend de la Floride à Haïti, et couvre la côte septentrionale de Cuba. L'île qui s'offrit la première à sa vue était probablement la Guanahani des indigènes. Elle conserve encore le nom que lui imposa Colomb, San-Salvador. On a beaucoup discuté sur l'emplacement de cette île. Les uns la cherchent au nord de Saint-Domingue, les autres plus au sud, dans l'archipel des Lucayes. Ceux-ci se prononcent pour l'île Watling[1], et ceux-là pour l'île de la Grande-Sabine[2]; Washington Irving et Humboldt pensent que le premier atterrage eut lieu à l'île du Chat, et Varnhagen à la Mayaguana[3]. Tout récemment on a émis d'autres hypothèses : il s'agirait de Samana[4].

On aura remarqué que l'écart est considérable entre ces diverses positions, mais il est difficile de rien préciser, car les indications de Colomb sont très vagues, et elles s'appliquent à différents endroits. Comme la tradition et la vraisemblance sont d'accord pour attribuer à l'île Guanahani la gloire d'avoir été la première découverte, nous la lui conserverons.

Les indigènes. — Bientôt parurent les habitants. Ils sortaient des bois et couraient sur les rivages, les yeux fixés sur les vaisseaux. Ils étaient entièrement nus. A en juger par leurs gestes et leurs attitudes, ils semblaient étonnés. Colomb descendit dans une barque pour prendre terre. En vertu de sa nouvelle dignité d'amiral, il avait revêtu un riche costume écarlate, et tenait en main la bannière royale. En même temps que lui s'étaient embarqués les deux frères Pinzon, portant chacun le pavillon de leur navire. A peine avaient-ils mis le pied sur le rivage qu'ils se jetèrent à genoux en baisant la terre. L'amiral se leva le premier, tira son épée, déploya l'étendard royal, et, rassemblant autour de lui les deux Pinzon et quelques officiers, prit solennellement possession de l'île au nom de la reine de Castille; puis il requit les témoins de lui prêter serment d'obéissance en qualité d'amiral et de vice-roi. Personne alors ne lui marchanda les témoignages de reconnaissance et d'admiration. Les matelots surtout étaient comme ivres de bonheur. Ils se pressaient autour de Colomb et lui baisaient les mains. Quant aux insulaires, ils avaient

1. Manoz, *Historia del nuevo mundo*, et Peschel, qui a écrit une histoire de l'époque des découvertes, *Geschichte des Zeitalters der Entdeckungen*, 1858.
2. Navarette, *Collection des voyages et des découvertes...*, I, 20.
3. *La Verdadera Guanahani de Colon*, 1864.
4. H. Harrisse, *Colomb*, I, 451. L'île Samana s'appelle aussi Atwoods cay.

d'abord fui à l'approche des Européens; mais, remarquant que personne ne les poursuivait ou ne les inquiétait, ils se remirent graduellement de leur terreur et s'avancèrent avec toutes les marques du plus profond respect. Bientôt ils osèrent s'approcher des Espagnols et toucher leur barbe et leurs vêtements. Ces derniers supportaient cet examen avec complaisance. Les insulaires les prenaient pour des êtres extraordinaires, à tout le moins descendus des cieux. Il est vrai que de leur côté ils excitaient la curiosité des Espagnols, car ils ne ressemblaient à aucune des races d'hommes alors connues.

Indes occidentales. — Colomb se croyait alors dans le voisinage de Cipangu, c'est-à-dire du Japon. Il se doutait si peu d'avoir découvert un nouveau monde, qu'il pensait être dans le pays du grand kan, c'est-à-dire dans l'Asie orientale. Aussi donna-t-il aux indigènes le nom qu'ils ont depuis gardé, celui d'Indiens, comme si la postérité tenait à honneur de partager l'illusion d'un grand homme. Le plus singulier, c'est que l'amiral devait persister dans son erreur. Il mourut avec la conviction d'avoir retrouvé la côte orientale de l'Inde et la route occidentale vers les pays aux épices. Jugeant qu'il se trouvait au milieu de l'archipel qui, d'après Marco-Polo, se compose de plus de sept mille îles situées le long de la côte orientale de l'Asie, et riches en aromates, en bois odoriférants et en productions variées, il résolut de les reconnaître, et choisit pour sa première visite la plus grande des îles qu'il avait en vue.

Le 15 octobre, l'amiral débarquait dans cette île, dont il prenait possession, et à laquelle il donnait le nom de Santa-Maria de la Conception. On croit que c'est la grande Caïque, à cinq lieues au sud-est de San-Salvador. Le 16 il arrivait à Fernandina, sans doute la grande Exuma. Jusqu'au 28 du même mois il reçut le même accueil empressé. Les insulaires avaient d'abord grand'peur, mais ils s'apprivoisaient vite, et échangeaient avec empressement leurs provisions contre les moindres bagatelles. Colomb ne pouvait se lasser d'admirer la douceur de la température, la fertilité du sol et la variété des productions. « Quant à cette terre, écrivait-il, tous affirment qu'il est impossible qu'il y ait dans le monde une autre région plus belle; maintenant je me tais, désirant que d'autres la voient qui aimeront à la décrire. » Dans son naïf enthousiasme il ne songeait qu'à admirer, et ne voulait seulement pas songer aux bénéfices de l'expédition : « Que pourra-t-on retirer de cette contrée, c'est ce que je n'écris pas : c'est

plus tard qu'on saura les avantages qu'elle peut procurer... » Ses compagnons, plus pratiques et moins dégagés des intérêts matériels, examinaient, au contraire, avec une grande attention les productions du sol. Ils s'informaient surtout des endroits où l'on récoltait l'or dont on avait rencontré de nombreux fragments, et que les insulaires leur abandonnaient sans peine. Dès la première heure la cupidité européenne s'étalait au grand jour, et les pauvres Indiens, qui prenaient pour des dieux les nouveaux arrivants, ne se doutaient seulement pas que tout l'orage des passions humaines allait se déchaîner contre eux.

Cuba. — ... Les indigènes avaient tous parlé d'une grande terre située au nord-ouest. Colomb, qui vivait toujours sur la foi du récit de Marco-Polo, s'imagina que cette terre ne pouvait être que le Cipangu du navigateur vénitien et voulut la retrouver. En effet, après une navigation de trois jours, dans le cours de laquelle il toucha à un groupe de sept ou huit petites îles, qu'il nomma Islas de Arena, et qui paraissent correspondre aux Mucaras actuelles, il arriva, le 28 octobre, en vue de Cuba, non loin de Nuevitas del Principe. Frappé de l'étendue de l'île, de son caractère grandiose, de ses montagnes qui lui rappelaient celles de la Sicile, de ses vallées fertiles et de ses plaines arrosées par de superbes rivières, il se crut arrivé sur ce continent asiatique auquel il ne cessait de penser. Ce qui contribua à prolonger son erreur, c'est que, ayant entendu quelques naturels parler de leur chef, qui était en guerre avec un autre chef nommé Cubanocan, il traduisit ce mot par Kublaï-Kan, qui est le titre du Grand Mogol, d'après Marco-Polo, et s'imagina qu'il était sur les terres de ce puissant souverain. Il résolut même d'envoyer une ambassade à ce pauvre chef de sauvages, transformé par son imagination en potentat asiatique, et par son ordre furent débarqués, avec mission d'aller visiter le grand kan, Rodrigo d'Ayamonte et Luis de Torres. Ce dernier avait été choisi parce qu'il savait l'hébreu, le chaldéen et un peu d'arabe.

Aussi bien ce premier voyage ne fut, à vrai dire, qu'une suite continuelle de rêves brillants. Colomb était comme en extase. Il était disposé à tout voir sous le jour le plus favorable. Dans le parfum des bois et des fleurs apporté par la brise, il croyait reconnaître l'odeur des épices de l'Orient. Les coquilles d'huîtres perlières qu'il trouvait sur le littoral lui rappelaient aussitôt les perles et les pierres précieuses décrites par Marco-Polo. Dans la fièvre d'imagination qui le

consumait, l'amiral trouvait à chaque pas quelque nouvelle preuve en faveur de ses théories. A chaque page de son journal de bord sont énumérées les prodigieuses richesses de cette terre bénie. Débarque-t-il à terre et aperçoit-il des maisons mieux bâties et plus propres que celles qu'il avait vues auparavant, il conclut aussitôt que les indigènes sont plus civilisés, et que plus il s'avancera, plus la civilisation augmentera. Comme cependant la côte fuyait toujours devant lui, et que la température fraîchissait, surtout pendant la nuit, l'amiral résolut de ne pas pousser plus loin et de ne pas s'arrêter plus longtemps dans ces pays barbares.

Le tabac. — Un épisode de la découverte de Cuba fut la première observation du tabac faite par les Européens. Dans tous les villages où ils passèrent, lisons-nous dans le journal de bord, à la date du 6 novembre, ils rencontrèrent des hommes et des femmes qui portaient des herbes pour en aspirer le parfum, et des charbons allumés. Cette herbe n'est autre que le tabac. Las Cases écrit, dans son *Histoire des Indes*, que ces herbes étaient sèches et renfermées dans une autre feuille également sèche qui avait la forme de petits mousquets d'enfant. Cette sorte de bâton était allumé par un bout. On le suçait et on l'absorbait par l'autre. On a reconnu les cigares... Il n'y avait pas un mois que les Espagnols étaient en Amérique, et le tabac était déjà signalé. Ce cadeau du nouveau monde à l'ancien allait être rapidement apprécié. »

C. Colomb visita ensuite la côte septentrionale de Haïti, qu'il appela Hispaniola ; puis, comme ses vaisseaux étaient en mauvais état, il résolut de faire connaître ses découvertes en Europe, et donna le signal du retour.

Le retour. — « Ce voyage fut long et pénible, constamment contrarié par les vents alizés, dont on ne connaissait pas encore la direction et la régularité. Du 12 au 17 février, une effroyable tempête s'abattit sur l'escadre. A plusieurs reprises l'amiral se crut perdu. Il écrivit sur un parchemin le récit de sa découverte, le déposa, bien enveloppé de toile cirée, dans une grosse barrique de bois et le fit jeter à la mer. Heureusement l'escadre se trouvait alors à la hauteur des Açores, et Colomb réussit à entrer dans le port de Saint-Michel. Les Açores appartenaient au Portugal. Le gouverneur de l'archipel, Castaneda, avait reçu l'ordre de saisir et d'arrêter Colomb partout où il le rencontrerait. Il ne réussit qu'à mettre la main sur quelques-uns de ses matelots, car l'amiral se

méfiait de lui; et encore dut-il les rendre avec des excuses, lorsqu'il eut connaissance des lettres du roi et de la reine de Castille qui les recommandaient à tous les princes de l'univers; mais lorsque les prisonniers revinrent à bord, ils s'accordèrent à dire que, si l'on avait réussi à prendre l'amiral, tous ensemble auraient été retenus dans l'île. Telle fut la première réception faite à Colomb dans l'ancien monde.

Arrivée en Portugal. — Jusqu'à la hauteur de la côte européenne le voyage se passa sans encombre. Le 2 mars, une nouvelle tempête assaillit les navires, rompit les voiles et réduisit les Espagnols à toute extrémité. Le lundi 4 mars, au point du jour, Colomb reconnut qu'il était vis-à-vis la roche Cintra, tout près du Tage. Comme la tempête durait toujours et ne lui laissait plus d'autre alternative que de se jeter à la côte ou d'y chercher un abri, il se détermina, malgré ses méfiances justifiées à l'égard du Portugal, à jeter l'ancre en face de Rastello...

... L'arrivée imprévue de Colomb avait produit une vive impression à Lisbonne. Tous voulaient voir le héros qui avait bravé tant d'obstacles et qui apportait avec lui, avec tant de richesses, le secret de la route vers les Indes. Le roi Jean II, malgré son dépit, reçut l'amiral en grande cérémonie, et écouta ses récits avec une feinte joie, car il n'était pas sans se rappeler les offres qui lui avaient été faites, et se demandait même si cette découverte ne devait pas profiter au Portugal, et si elle n'était pas comprise dans la bulle du pape qui accordait à sa dynastie toutes les terres situées depuis le cap Noun jusqu'aux Indes. Cette question devait être plus tard discutée entre les deux cours et tranchée au profit de l'Espagne. Pour le moment le roi de Portugal se contenta de féliciter Colomb et de l'assurer de sa protection.

Arrivée en Espagne. — Le 13 mars Colomb remettait à la voile, et le 15 il débarquait à Palos. On le reçut avec des transports d'enthousiasme, car on avait cessé de croire au retour des caravelles; mais dès qu'on se fut assuré que la *Nina*[1] était dans le port, et qu'on avait vraiment découvert des terres inconnues vers l'Ouest, la population courut au rivage. Tous les travaux furent interrompus. Quand l'amiral descendit de son navire, la ville entière le suivit à l'église pour remercier avec lui la bonté divine qui avait permis un tel mi-

1. Les autres caravelles de Colomb s'appelaient la *Pinta* et la *Santa-Maria*. On les a reconstituées en Espagne, et elles ont figuré à l'Exposition de Chicago en 1893.

racle. Isabelle et Ferdinand se trouvaient alors à Barcelone. L'amiral partit pour aller les rejoindre. Sur la route, les populations accouraient pour le saluer de leurs cris de joie. Quand il approcha de Barcelone, un cortège nombreux de seigneurs, de bourgeois et d'artisans se précipita au-devant de lui. Son entrée a été comparée à un de ces triomphes que les Romains avaient coutume d'accorder à leurs généraux vainqueurs. Six des dix Indiens qu'il avait amenés avec lui ouvraient la marche... Après eux on portait des perroquets vivants, des oiseaux et des animaux empaillés d'espèces inconnues, ainsi que des plantes auxquelles on supposait des vertus. On étalait au regard du public des couronnes et des bracelets d'or. Colomb arrivait ensuite, entouré d'une brillante cavalcade de jeunes Espagnols. La foule se pressait autour de lui pour le complimenter, et aussi pour contempler ces produits d'un monde inconnu. On avait préparé à l'amiral, sur une estrade, un dais de brocart d'or, au milieu d'un vaste salon, dans la Casa de la Deputacion, où l'attendaient la reine et le roi, entourés des dignitaires de la couronne. A son approche ils se levèrent, et l'engagèrent à s'asseoir en leur présence, en l'invitant à faire le récit de son voyage. Quand il eut fini, l'assemblée entière tomba à genoux pour chanter le *Te Deum*. » (P. GAFFAREL, *Histoire de la découverte de l'Amérique,* Paris, Rousseau, 1892, II, p. 102-127.)

C. Colomb écrivit un récit de son premier voyage pendant son retour; il est daté du 15 février 1493, et fut imprimé la même année; il n'en reste qu'un exemplaire, conservé à la Bibliothèque ambrosienne de Milan. M. H. Harrisse l'a traduit et reproduit dans son *Christophe Colomb, Études d'histoire critique,* Paris, E. Leroux, 1884, 2 vol., tome Ier, p. 420-425.

*
* *

Portrait de Christophe Colomb. — « Il jouit peu de sa gloire et des dignités dont il fut revêtu; au contraire, il ne fut presque pas un jour sans avoir à souffrir ou les douleurs les plus aiguës, ou les contretemps les plus fâcheux, ou les chagrins les plus cuisants. Il était d'une taille médiocre, mais bien proportionnée; son regard et toute sa personne marquaient quelque chose de noble; il avait le visage long, le nez aquilin, les yeux bleus et vifs, le teint fin et un peu enflammé, les cheveux blonds, tirant sur le roux, le corps bien constitué,

et une grande force dans les membres. Son abord était facile et prévenant, ses mœurs douces et aisées. Il était affable envers les étrangers, humain à l'égard de ses domestiques, enjoué avec ses amis, et d'une humeur fort égale envers tout le monde. Il avait l'âme grande, un génie élevé et vaste, l'esprit toujours présent et fécond en ressources, un cœur à l'épreuve de tous les contretemps, beaucoup de circonspection et de prudence dans toute sa conduite. Quoiqu'il eût passé les deux tiers de sa vie dans une fortune des plus médiocres, il ne fut pas plus tôt en place qu'il prit naturellemet toutes les manières de grand seigneur, et qu'il parut né pour commander. Personne ne savait mieux que lui se donner cette gravité bienséante, ni ne possédait plus parfaitement cette éloquence insinuante et sensée qui rendent presque toujours le commandement efficace. Enfin il avait de la grâce à tout, parlait peu et toujours bien... » (CHARLEVOIX, *Histoire de Saint-Domingue,* II, 43-45, Amsterdam, 1723.)

II

RÉGION ARCTIQUE

GRŒNLAND

Découvertes des Normands. — Les Normands de la Scandinavie, en parcourant les mers septentrionales, découvrirent l'Islande au IXe siècle (861); ils y fondèrent des colonies; l'île reçut des réfugiés norvégiens chassés par la tyrannie de Harald-Harfager. Toute l'Islande habitable était peuplée en 930; elle devint une république florissante sous la direction des Danois.

Les pirates et les colons de l'Islande allèrent plus à l'ouest, et la côte orientale du Grœnland fut aperçue par Gumbiorn en 877. Un exilé d'Islande, Érik le Rouge, s'établit sur la côte occidentale et y fonda une ville (983). La colonie fut convertie à la religion chrétienne sous la direction de Leif, un grand voyageur auquel on attribue des courses lointaines vers le sud : il aurait visité le Hellaland (Labrador), le Markland (Terre-Neuve) et le Vinland, pays situé au sud du Saint-Laurent, que retrouveront et citeront les frères Zeni au XIVe siècle. L'Amérique fut donc visitée par des Européens dès les Xe et XIe siècles; mais ces découvertes, faites par les aventuriers du Nord, ne furent considérées par eux que comme des dépendances insulaires des terres arctiques. Les Normands ne furent pas suivis. On signale cependant une entreprise formée à Brême vers 1040 par des voyageurs frisons; Adam de Brême raconte qu'ils abordèrent à l'Islande, mais qu'ils trouvèrent au delà une mer couverte de brouillards; dans cette mer s'ouvrait un abîme où les eaux s'enfonçaient, puis reparaissaient : ils l'appelèrent les *narines du globe;* et voilà comment prit naissance une de ces nombreuses légendes qui arrêtèrent pendant si longtemps les navigateurs de l'Europe, et leur enlevèrent l'idée de pénétrer dans les mers de l'Ouest.

Évêché de Gardar. — Au XIIe siècle le Grœnland eut un évêché, qui fut établi à Gardar[1]; la colonie comptait 180 villages sur les

1. A propos du centenaire de C. Colomb, Léon XIII a fait rechercher dans les archives du Vatican, par le camérier Hegwood, les documents concernant l'Amérique précolombienne; on a retrouvé de nombreuses pièces concernant l'évêché de Gardar, qui dépendait de la métropole de Drontheim. Il en est question très

deux côtes; elle fut réunie à la Norvège en 1261. Le roi défendit aux étrangers de visiter le pays, les relations avec l'Islande cessèrent, et au xve siècle la colonie norvégienne fut abandonnée : les derniers habitants scandinaves disparurent en 1535.

Hans Égède. — Un pasteur danois, Hans Égède, partit pour le Grœnland en 1721 ; il baptisa les Eskimos et fonda un nouvel établissement, qui fut d'abord exploité par une compagnie de Bergen, puis par le gouvernement danois; il fonda Godhaab. Son fils, Paul Égède, lui succéda ; puis vinrent les Frères Moraves, qui ont organisé les dix-sept missions que comprend aujourd'hui la colonie danoise.

Voyageurs modernes. — On a fait plusieurs tentatives pour retrouver les établissements de la côte orientale, l'Œsterbygd; Hudson échoua en 1607, David Danell en 1652, Walloe en 1751-53. Le premier Européen qui put aborder fut l'Anglais Scoresby en 1822; il trouva quelques vestiges permettant de supposer qu'elle est habitée; on a donné son nom à une large baie qui s'ouvre au nord de 70°. L'année suivante Clavering, qui conduisait Sabine vers le pôle, y rencontra des Eskimos timides; ils séjournèrent à l'île Pendulum. Le gouvernement danois se chargea enfin d'explorer son domaine : le capitaine W.-A. Graah fit un voyage fructueux le long des côtes du Sud, qu'il appela Terre du Roi-Frédéric VI; parti du cap Farewell, il alla au delà de 65°, et trouva des Eskimos de haute taille, mais aucune trace de l'ancienne colonie; la population devenait plus nombreuse vers le nord. Une expédition organisée par la France aboutit à un désastre : Jules de Blosseville disparut, en 1833, avec la *Lilloise*.

Sous l'impulsion de A. Petermann, directeur des *Mitteilungen* de Gotha, on ouvrit une souscription en Allemagne pour l'envoi d'une mission au pôle; le capitaine Koldewey, qui partit avec la *Germania* en 1868, avec la *Germania* et la *Hausa* en 1869, longea les côtes du Grœnland de 70° à 75° et leur donna le nom de Terre du Roi-Guillaume. Les Allemands allèrent en traîneau jusqu'à 77°; le cap extrême fut appelé le cap Bismarck.

Les derniers explorateurs ont été : Nordenskiold, qui aborda en 1883 au port du roi Oscar, mais ne put faire de recherches; le lieutenant danois Holm, qui a passé deux hivers (1883-85) sur la côte vers 65°, et a donné à cette partie du littoral le nom de Terre du Roi-Christian IX; en 1894 il a fondé la nouvelle station de Angmagsalik; le capitaine Knudsen, qui a dépassé le point extrême atteint par la *Germania;* il a trouvé de la végétation et les traces d'établissements abandonnés par les Eskimos; enfin C. Ryder, de la marine

fréquemment dans les lettres pontificales jusqu'en 1281 ; une lettre de Nicolas V adressée aux évêques irlandais en 1448 annonce la destruction totale des chrétientés du Grœnland survenue trente ans auparavant. En 1492, Alexandre VI nomma encore un moine évêque de Gardar. Ces documents ont été publiés dans *National Geographic Magazine* de Washington, V (1893), p. 197-234.

danoise, a hiverné de 1891 à 1892 sous le 70°, et a pu pénétrer jusqu'à 50 milles dans l'intérieur.

Inlandsis. — Cet intérieur est l'INLANDSIS, mot qui désigne, dans les langues scandinaves, les immenses glaciers qui recouvrent et empâtent d'une carapace cristalline les terres polaires. M. de Lapparent les appelle des calottes glaciaires. Le Danemark a entrepris de nombreuses expéditions pour traverser l'Inlandsis ; en 1728, celle de Clans Enevold Paars ; en 1751, celle de Lars Dalager, négociant, qui fit une courte excursion ; en 1878, J.-J. Hayes, parti de Port-Foulke, fit environ 100 kilomètres sur les glaciers ; en 1867, Whymper voulut partir de Jakobshavn, mais il trouva la population atteinte par une épidémie de pneumonie et ne put trouver le personnel nécessaire ; en 1870 Nordenskiœld se rendit au Grœnland afin de se procurer les chiens nécessaires à son expédition du Spitzberg ; il fit l'ascension d'un glacier et s'éleva jusqu'à 674 mètres ; il revint en 1883, parcourut un immense glacier, qu'il escalada jusqu'à 1,500 mètres d'altitude : il resta trente et un jours sur un glacier, et n'aperçut aucune terre libre de glace, comme il l'espérait. Les deux entreprises principales furent celles de Jensen et de Nansen ; Jensen partit de la côte ouest en 1878 avec des traîneaux et un personnel d'Eskimos ; il découvrit des rochers noirs s'élevant au-dessus des glaces ; il les appela des *nunatak*. Nansen réussit complètement : il partit de la côte est et arriva à Godhaab (1888). Il constata que la glace de l'Inlandsis forme une couche épaisse d'au moins six mille pieds, et s'éleva jusqu'à 3,000 mètres ; il avait quitté le *Jason* le 17 juillet et n'arriva à Godhaab que le 3 octobre. Nansen avait alors vingt-six ans ; il est parti pour le pôle nord en 1893, et son retour n'a eu lieu qu'à la fin de 1896.

Le Grœnland est-il une île? — Petermann croyait qu'il se prolongeait vers l'ouest à travers la région polaire jusquà la terre de Wrangell ; la récente exploration de Peary (1891-92) permet d'affirmer qu'il forme une île : Peary a découvert sur la côte ouest, au nord, la baie Indépendance, qui n'est qu'à 240 milles du point le plus septentrional connu sur la côte est. Dans un nouveau voyage qui s'est terminé en 1895, Peary a dressé la carte du Grœnland occidental, mais n'a pu réussir à contourner l'île par le nord.

*
* *

PASSAGE NORD-OUEST

Causes des voyages d'exploration. — « Quelques Portugais et Anglais, écrivait Lescarbot en 1612, ont fait des courses jusqu'à 56° et 67° pour trouver passage d'une mer à l'autre par le nord. » La première découverte qui donna l'espoir du succès fut celle de Gaspard Cortereal, un Portugais qui découvrit le Labrador en 1500, et le détroit qui le délimite au nord ; il l'appela de ce nom d'*Anian* qui a été aussi appliqué au détroit de Béring ; c'est aujourd'hui le

détroit d'Hudson; par là on devait gagner la mer de l'Ouest et atteindre le Cathay (Chine). Ce fut donc une préoccupation commerciale qui provoqua les premiers voyages : la route du nord était beaucoup plus courte que celle de Magellan, et les Anglais en poursuivirent la découverte pendant trois siècles. Même quand ils furent certains que la route ne pouvait être utilisée, ils continuèrent les sacrifices, dans un but uniquement scientifique.

Voyageurs anglais. — Les premiers voyages ne donnèrent pas de résultats; ils furent entrepris, sur l'ordre de Henri VIII, par Thorne en 1527 et Hore en 1536; découragée, la marine anglaise dirigea Willoughby et Chancellor sur le nord de la Russie pour rechercher un passage nord-est, qui sera découvert seulement en 1879 par Nordenskiœld. La reine Élisabeth reprit la direction du nord-ouest; elle fut récompensée par les heureux résultats du voyage de MARTIN FROBISHER (1576); il découvrit la baie qui porte son nom et crut avoir trouvé des mines d'or; il rapporta une pierre noire, brillante et très pesante, la marcassite d'or. Élisabeth donna au pays découvert le nom de *Meta incognita*.

J. Davis. — Une association de marchands présidée par Adrien Gilbert organisa le premier voyage de John Davis : il partit d'Angleterre le 7 juin 1585. Le Grœnland lui causa une pénible impression : « La vue odieuse de ce rivage et le bruit fastidieux de la glace étaient tels qu'ils faisaient naître d'étranges idées parmi nous. » Il l'appela *Terre de désolation;* il eut partout d'agréables relations avec les Eskimos, qu'il amusa avec de la musique et des danses ; il donna des présents « à ces aimables et gentils sauvages ». Ce fut lui qui attribua à un cap de l'Ouest le nom du diplomate anglais Walsingham. Les renseignements sur son second voyage (1586) sont assez vagues; il semble avoir pénétré dans le détroit d'Hudson; dans un troisième voyage, en 1587, il visita l'île Disco et dépassa 75°.

Maldonado. — Ici se place le roman géographique de Maldonado. Le fils de Gérard Mercator avait publié des cartes de son père, dressées d'après les renseignements fantaisistes d'un religieux d'Oxford : elles marquaient au nord de l'Amérique une large mer allant de l'est à l'ouest; au nord de cette ligne de navigation étaient marquées des terres boréales, quatre grandes îles rangées autour du pôle, où s'élevait un immense rocher de trente-trois lieues de circuit. Profitant de ces renseignements, l'Espagnol Maldonado prétendit avoir navigué sur cette mer, dont il décrit le rivage; partout il trouva des forêts, des vignes et des arbres chargés de fruits; il revint par le détroit d'Anian, et passa ainsi du Pacifique à l'Atlantique (1588). Navarette a dû prendre la peine de réfuter ces fantaisies, qui avaient été admises par un géographe de Milan, C. Amoretti, en 1811.

Le début du XVIIe siècle fut marqué par les voyages de Henry Hudson et de Guillaume Baffin.

Henry Hudson. — Hudson voyagea pour le compte d'armateurs

anglais qui le chargèrent de trouver la route de Chine; il échoua en 1607 et 1608, et passa au service de la Compagnie hollandaise des Indes orientales : en 1609 il longea les côtes d'Amérique et découvrit l'embouchure du fleuve qui a gardé son nom; il le remonta, et les Hollandais prirent possession de la région déserte; ils bâtirent en 1615 un fort dans la presqu'île Manhattan; ils devaient l'occuper jusqu'en 1667. Alors la New-Amsterdam devient New-York. En 1610 Hudson fit son dernier voyage : il longea les côtes du Labrador, franchit le détroit d'Anian, qui porta désormais son nom, et voulut hiverner dans la grande baie, vraie mer intérieure, qui s'appelle encore la baie d'Hudson. Mais les privations irritèrent l'équipage, les matelots s'emparèrent de Henry Hudson, de son fils, du charpentier de bord et de cinq autres matelots, les jetèrent dans une barque avec quelques provisions, et poussèrent la barque au milieu des flots et des glaces brisées. On ne saura jamais à quelle mort ils succombèrent.

Baie d'Hudson. — En 1612-13, Thomas Button alla explorer la baie d'Hudson; il releva les côtes de l'ouest et passa l'hiver à l'embouchure de la rivière Nelson. Quand on connut la grande étendue de cette baie, on resta persuadé qu'elle devait communiquer par un canal naturel avec la mer du Sud (océan Pacifique). En 1631 le capitaine anglais Luke Fox s'embarqua pour le Japon; il avait une telle assurance qu'il se fit remettre une lettre de Sa Majesté Britannique pour l'empereur de ce pays; il circula autour de la baie, hiverna, puis revint à Londres. La même année, Thomas James hiverna dans la baie qui a conservé son nom.

G. Baffin. — Guillaume Baffin n'avait pas partagé l'illusion générale; il partit de Gravesend en 1616 avec une expédition qui avait été formée par des particuliers; le plus généreux avait été Thomas Smith; aussi Baffin donna son nom au détroit qu'il découvrit au nord de sa mer de Baffin. Sa découverte ne devait être vérifiée et continuée qu'en 1818. Il trouva encore l'entrée du détroit de Lancaster, qui aboutit à un labyrinthe de roches, d'eau et de glace. Il avait découvert l'entrée véritable du passage nord-ouest. Il était accompagné de Robert Bylot, dont le nom fut donné à une petite île qui marque l'entrée du détroit.

Les voyages du dix-huitième siècle. — Les tentatives furent moins nombreuses et surtout moins heureuses pendant le XVIIIe siècle. En 1741, sur les instances d'Arthur Dobles, l'amirauté anglaise organisa l'expédition de Christophe Middleton et de Guillaume Moor; ils explorèrent encore les côtes occidentales de la baie, et furent arrêtés par les glaces à la baie Repulse. Dobles prétendit qu'ils auraient dû s'engager dans cette baie, qu'elle devait conduire à l'ouest, et fit accuser Middleton. Ce fut encore sous son influence que le parlement vota en 1743 une somme de 500,000 francs en faveur du marin qui passerait de l'Atlantique dans le Pacifique par la baie d'Hudson. En 1776 on dut modifier la loi de 1743, en disant que l'on pourrait aller au Pacifique par n'importe quelle voie septentrionale.

John Ross. — Les découvertes furent reprises en 1818 sous l'impulsion de l'amirauté anglaise dirigée par Barrow. John Ross commanda la première entreprise (1818), mais on ne fut pas satisfait du résultat : il n'avait pu visiter que les parages de la mer de Baffin. Ross fut disgracié et ne put prendre sa revanche qu'en 1829. Félix Booth, riche négociant de la Cité, arma pour lui le *Victory*. Ross découvrit la presqu'île de Boothia-Félix (nom de l'armateur), qui était peuplée d'Eskimos. Il hiverna au milieu des glaces, dont la perspective était vraiment effrayante : « Dans tout son éclat, dit-il, cette terre de glace et de neige a toujours été et sera toujours un désert énorme, sinistre, décourageant, et sous l'influence duquel la pensée elle-même se paralyse. » Le 1er juin 1831, il fit une grande découverte scientifique : il trouva un des pôles magnétiques du globe dans la presqu'île Boothia-Félix, par 70° 5′ de lat. et 90 de long. ouest. Ross dut abandonner son vaisseau *le Victory* dans les glaces et revint en Angleterre en 1833; son neveu James Ross, qui continua les voyages, a donné le nom de Victory à un promontoire de la terre du Roi-Guillaume.

Parry. — Parry fit en 1819 et 1820 le voyage le plus fructueux avec les deux vaisseaux *Hécla* et *Griper*. Il parcourut le détroit du Prince-Régent, découvrit celui de Barrow, l'île Melville, la terre de Banks, et passa l'hiver au milieu des glaces boréales, au nord de l'île Melville, dans une baie qui a gardé le nom de ses deux vaisseaux. Dans un second voyage il entra dans le détroit d'Hudson et découvrit le détroit qui porte encore le nom de ses deux vaisseaux, *Fury* et *Hécla*. Il compléta ses découvertes dans un troisième voyage (1824-26) par l'exploration du détroit du Prince-Régent. Pendant l'hivernage il dut abandonner le *Fury* au milieu des glaces.

La question du passage nord-ouest avait fait un grand pas; on eut l'espérance du succès définitif quand on apprit que l'amirauté avait confié une nouvelle et définitive mission au capitaine Franklin.

John Franklin. — Franklin était connu par deux voyages accomplis dans le nord du continent américain avec le docteur Richardson : dans le premier, de 1819 à 1822, il avait exploré la rivière Coppermine et la baie du Couronnement (de Georges IV); il avait trouvé les côtes de l'Océan libres de glaces. Dans le second (1825-27), il devait longer les côtes à l'ouest de l'embouchure du Mackensie et rejoindre le capitaine Beechey qui venait de Béring; ce dernier ne put dépasser la pointe Barrow, et Franklin, craignant d'être prisonnier dans les glaces, retourna sur ses pas; ils s'étaient approchés si près qu'ils ne furent séparés que par une distance de cinquante lieues[1].

1. L'exploration de cette côte fut complétée par Simpson en 1836 ; il atteignit la pointe Barrow et revint au Mackensie, terminant ainsi la reconnaissance des côtes à l'ouest du Mackensie jusqu'à l'Alaska. En 1838 il se dirigea vers l'est, retrouva les côtes visitées par Richardson, atteignit le cap Alexandra et aperçut la terre Victoria; en 1839 il poursuivit vers l'est jusqu'à la presqu'île Boothia ;

Il partit d'Angleterre pour un voyage de trois années le 26 mai 1845 avec les vaisseaux *Erebus* et *Terror*, il relâcha à l'île Disco; des baleiniers l'aperçurent voguant dans la direction du détroit de Lancaster par un beau temps, un vent favorable, une mer calme : ce furent les dernières nouvelles de l'expédition. On commença à s'inquiéter en 1848, et on envoya des vaisseaux à sa recherche par le détroit de Béring. Richardson se rendit aux embouchures du Mackensie. En 1849 James Ross parcourut les archipels du Nord, le détroit du Prince-Régent, et ne trouva aucune trace du passage de Franklin. Ross fit connaître son échec à l'amirauté; le même jour arrivèrent les dépêches aussi désespérantes de Richardson. De 1850 à 1854 le gouvernement anglais entretint quatre vaisseaux dans le détroit de Béring et six dans le détroit de Lancaster; il promit 500,000 francs à celui qui découvrirait les équipages et leur porterait un secours efficace, 250,000 francs à celui qui rapporterait des renseignements certains. Les actes de dévouement furent nombreux, et pendant plusieurs années l'opinion anglaise se passionna pour le mystère que cachaient les glaces polaires. La recherche de Franklin fit de nouvelles victimes : le lieutenant français Bellot tomba dans une fente de glace et disparut : les Anglais lui ont élevé un monument sur le quai de Greenwich. Enfin en 1854 le docteur Rae, ancien compagnon de Richardson, trouva des débris de l'expédition dans l'île du Roi-Guillaume. D'après le récit des Eskimos, les compagnons de Franklin avaient dû succomber vers 1850[1]. Lady Franklin[2] ne perdit pas encore tout espoir; elle acheta en 1857 le vaisseau *Fox;* Mac-Clintock demanda à le commander sans traitement : il ne put atteindre l'île du Roi-Guillaume qu'en 1859. Le 24 mai il aperçut un squelette blanchi et quelques débris de vêtements européens, il découvrit un portefeuille renfermant quelques lettres, et apprit que le squelette était celui d'un domestique d'officier. Au même moment un de ses lieutenants visitait le cairn du cap Victory, construit par Ross en 1831; il y trouva le journal de l'expédition : les deux vaisseaux avaient suivi le détroit de Lancaster et hiverné près des îles Beechey; le second hivernage avait eu lieu sur les côtes de l'île du Roi-Guillaume, en face du cap Victory. On voit que Franklin, attiré vers le théâtre de ses premières explorations, avait voulu gagner Béring en longeant le continent par une mer qu'il avait vue autrefois libre de glaces. Un second rapport, écrit en marge du premier, apprenait que Franklin était mort le 11 juin 1847; les vaisseaux avaient été abandonnés le 21 avril 1848; à ce moment les survivants voulaient franchir le détroit de Simpson et gagner la région de la rivière Back. En 1864 le journaliste américain Hall rapporta plus de cent cinquante objets provenant de l'expédition Franklin;

Simpson et son compagnon Dease eurent raison de se vanter d'avoir découvert le passage nord-ouest; ils se trompèrent seulement sur un point, en affirmant que la presqu'île Boothia est une ile.

1. Le docteur Rae toucha les 250,000 francs promis par le gouvernement.
2. Descend par sa mère d'une famille française qui émigra au XVIIe siècle.

il put arracher quelques aveux aux Eskimos, soupçonnés d'avoir attaqué les équipages anglais ; ils lui racontèrent qu'un homme blanc (Crozier, officier de Franklin) avait vécu longtemps parmi eux, jusque vers 1863, ce qui est peu vraisemblable.

Découverte du passage. — Tant d'efforts avaient du moins produit un résultat : Franklin avait complété la circumnavigation de l'Amérique du Nord ; comme l'a dit R. Murchison : « Franklin et ses compagnons ont forgé avec leurs vies, ou plutôt par leur mort, le dernier anneau qui manquait encore pour rendre complète la chaîne des découvertes autour du continent américain. » En outre, Mac-Clure, envoyé au détroit de Béring, s'avança vers le nord jusqu'à la terre de Banks avec son vaisseau *l'Investigator;* il alla ensuite sur la glace jusqu'à l'île de Melville, où il découvrit dans un cairn un rapport déposé par Mac-Clintock, venu du détroit de Lancaster. Mac-Clure y laissa une dépêche, et, au printemps suivant, au moment du danger suprême, quand Mac-Clure était sur le point d'abandonner son vaisseau, le lieutenant Pim, envoyé par le capitaine Kellet, vint le trouver et recueillit malades et équipage. Mac-Clure arriva à Londres le 7 octobre 1853, après avoir le premier tourné le continent américain par le nord. Le problème du passage nord-ouest était donc résolu, grâce à la persévérance de l'amirauté anglaise. Elle y avait consacré presque sans interruption trente-huit années d'efforts inouïs, d'énergie surhumaine ; elle avait donné les meilleurs vaisseaux de ses ports et dépensé cinquante millions de son or ; et cependant elle savait depuis longtemps que la question pratique, la question d'application commerciale, était hors de cause.

*
* *

PÔLE NORD

Initiative de l'Angleterre. — C'est encore la race anglo-saxonne (Anglais et Américains) qui s'est fait la place la plus large dans la longue série des entreprises polaires, entreprises toutes scientifiques, auxquelles ne peut venir se mêler aucune préoccupation commerciale. En 1773 le parlement anglais, sur la proposition du capitaine Phipps (lord Mulgrave), vota une prime de 500,000 francs à celui qui atteindrait le pôle. Trois routes ont été suivies : les Anglais et les Américains ont voulu atteindre le pôle par les côtes occidentales du Grœnland ; les Allemands ont préféré la route du Spitzberg, et une tentative française a été faite au nord du détroit de Béring.

Les Américains. — Inglefield pénétra le premier, en 1852, dans le détroit de Smith qu'avait signalé Baffin ; il alla jusqu'à 79°. En 1853, le docteur Américain E.-K. Kane pénétra de nouveau dans le même détroit, que l'on avait cessé de considérer comme un golfe, avec un navire équipé par Henry Grinnell ; il donna le nom de son protecteur à la grande terre glacée qui s'étend à l'ouest du détroit

de Smith. Kane fit connaître le grand glacier de Humboldt, le village eskimo d'Étah, qui est le plus septentrional du monde. Il s'avança jusqu'à 81°, et dénomma le canal Kennedy (nom du secrétaire de l'amirauté des États-Unis). Il trouva une température assez douce, de la végétation, et contribua à répandre l'idée d'une mer libre au pôle, dont avaient parlé déjà les explorateurs sibériens, et surtout Wrangell ; on donna à cette mer libre problématique le nom de *Polynia*. Kane était revenu en 1855, après avoir abandonné son vaisseau et couru mille dangers.

En 1880 le docteur Hayes alla à 81° 35′ et découvrit les caps Lieber et Union sur la côte de Grinnell.

Jalouse de ces succès, l'Angleterre voulut préparer une grande entreprise sous la direction de la Société de géographie ; le capitaine Gérard Osborne en fut l'inspirateur ; mais des discussions violentes s'engagèrent avec le géographe allemand Petermann, et l'expédition fut ajournée.

Le Polaris. — En 1871 se place le voyage du capitaine américain F. Hall ; c'était un homme énergique, ancien ouvrier forgeron devenu journaliste ; il s'était d'abord passionné pour la recherche du capitaine Franklin, et avait fait en 1864 un long séjour dans les terres arctiques, vivant avec les Eskimos, dont il avait adopté les mœurs et le costume. Il partit de Washington en juin 1871 avec le vaisseau *le Polaris*, armé par la marine des États-Unis, que dirigeait le secrétaire d'État Robeson ; Hall donna ce nom au canal qu'il découvrit au delà de Kennedy. Le *Polaris* dépassa 82°, doubla le cap Union et hiverna dans une baie du Grœnland. Hall fit des excursions sur la glace, puis, pour des raisons inconnues, sa belle intelligence se troubla ; il mourut le 8 novembre 1871. Le *Polaris* disparut dans les glaces ; le lieutenant Tyson put faire débarquer les provisions, et se réfugia sur les glaces avec les deux Eskimos Hans et Joë et dix-huit personnes, dont l'officier allemand Bessels ; ils dérivèrent vers le sud, et furent rencontrés, le 30 août 1873, au large du Labrador par la baleinière *Tigresse*, qui les prit à bord au moment où ils allaient succomber à la faim et à la fatigue[1].

Nares. — L'Angleterre se décida enfin à intervenir. Les deux vaisseaux *Alert* et *Discovery* furent armés à Portsmouth sous la direction de Mac-Clintock, devenu superintendant de l'Arsenal. Ils furent commandés par le capitaine Nares, qui partit le 29 mai 1875, et atteignit avec l'*Alert* 82° 24′ ; pendant l'hivernage, le comman-

1. En 1875 la mission anglaise de la *Discovery* visita la tombe de Hall et y plaça une plaque avec cette inscription :

A LA MÉMOIRE DU CAPITAINE HALL
DU NAVIRE U. S. « POLARIS »,
QUI A SACRIFIÉ SA VIE POUR LES PROGRÈS DE LA SCIENCE
LE 8 NOVEMBRE 1871.
CETTE PLAQUE A ÉTÉ MISE EN PLACE PAR L'EXPÉDITION
ANGLAISE DE 1875, QUI, SUIVANT SES TRACES,
A PROFITÉ DE SON EXPÉRIENCE.

dant H. Markham alla avec ses vaisseaux jusqu'à 83° 20′ 26″, à 740 kilomètres du pôle. Le lieutenant Aldrich se dirigea vers l'ouest, longeant le nord de la terre de Grinnell, qui doit être une île. Au nord s'étend une mer de glaces anciennes, à laquelle Nares a donné le nom de *paléocristique;* l'idée d'une mer libre doit donc être considérée comme une fantaisie. L'expédition eut à supporter des froids terribles ; le chapelain de la *Discovery* constata — 60°. Nares revint, après une année de séjour, en 1876.

Tentatives contemporaines. — L'Américain Howgate eut alors l'idée de fonder des stations permanentes à proximité des passages reconnus : des explorateurs s'y fixeraient et profiteraient d'une débâcle favorable pour atteindre le point mathématique du pôle. En 1877 le capitaine Tyson, le héros du *Polaris,* fut envoyé à la baie Lady-Franklin, sur le Kennedy, avec la *Florence;* mais Howgate ne put venir le ravitailler, et Tyson revint aux États-Unis en 1878. On envoya au même poste le lieutenant Greely avec le docteur français Pavy en 1881 : ils ne furent pas non plus ravitaillés, et le 26 juin 1884 on rencontra Greely à l'entrée du détroit de Smith, dans un état lamentable ; il avait perdu son vaisseau depuis 1883 et vu mourir presque tous ses compagnons, dont le docteur Pavy. La mission Peary (1891-92) n'a pas dépassé les latitudes atteintes par Nares; il a surtout exploré le littoral du Grœnland: Comment atteindre le pôle? En 1825 Scoresky proposait d'employer des traîneaux avec des chiens esquimos ; le commandant anglais Cheyne a proposé l'emploi des ballons, et c'est l'idée que veut réaliser l'ingénieur Andree. Nous attendons les résultats.

Les Allemands. — Aug. Petermann avait la conviction que la vraie route du pôle se trouve entre le Grœnland et le Spitzberg ; la mer est plus largement ouverte, plus libre de glaces, surtout au printemps et à l'automne ; il y a des courants chauds qui viennent des tropiques ; il était persuadé qu'un navire à hélices doit faire le trajet du pôle, aller et retour, en deux ou trois mois. Il appuyait son raisonnement sur de nombreuses hypothèses et sur les récits des baleiniers hollandais, qui prétendent avoir navigué dans la région du pôle au nord de la banquise du Spitzberg (découvert par Barents en 1596). Petermann réussit à organiser l'expédition de la *Germania,* qui ne put franchir la fameuse banquise. En 1872 le vaisseau autrichien *Tegethof,* commandé par Weyprecht et Payer, se laissa prendre dans la banquise et ne put se dégager ; il dériva vers le nord ; Payer alla en traîneau jusqu'au delà de 82°, et découvrit l'important archipel des terres François-Joseph ; le point extrême fut appelé cap Vienne ; il est sous 83°.

Tentatives par le détroit de Béring. — Le détroit de Béring fut découvert au XVIIe siècle par des agents de compagnies de pelleteries russes. Parti de la Kolyma en juin 1648, le Cosaque Semen Deshnew arriva à l'extrémité de l'Asie et aux embouchures de l'Anadyr. Mais le premier voyage d'exploration fut organisé par Pierre Ier et réalisé par Béring (Danois au service de la Russie) en 1729 ; il alla

au nord jusque vers 68°, et retourna quand il n'aperçut plus de terres ni à l'est ni à l'ouest. Béring succomba dans une île du détroit. En 1778 le gouvernement anglais donna pour mission à Cook de le traverser et de revenir par le détroit de Baffin. Il découvrit et dénomma l'Ice-Cap, toucha au cap Nord de l'Asie, et retourna aux îles Hawaiï, où il succomba le 14 février 1779. Otto de Kotzebue, fils de l'écrivain, visita, en 1815-1818, le golfe qui porte son nom ; il baptisa le cap Krusenstern, mais n'alla pas si loin au nord que Cook. Wrangel et Anjou, dans une série d'expéditions faites en traîneaux sur les glaces, explorèrent, de 1820 à 1824, les terres septentrionales de l'Asie, mais ne purent arriver jusqu'à Béring. L'île qui porte le nom de Wrangell fut découverte par le baleinier Long, en 1867, et explorée en 1881 par l'Américain Hooper, qui y a trouvé de hautes montagnes.

Gustave Lambert. — En 1867, Gustave Lambert, un ancien élève de l'École polytechnique, qui avait beaucoup navigué dans les mers sibériennes, conçut le projet de gagner le pôle en partant du détroit de Béring. L'entreprise fut abandonnée en 1870 à cause de la guerre franco-allemande, et G. Lambert fut tué dans un combat sous Paris. Octave Pavy voulut reprendre son idée en 1872 ; elle fut réalisée par un Américain, Gordon-Bennett, qui arma la *Jeannette* au Havre en 1878, et la confia au commandant de Long. L'entreprise aboutit à un désastre ; la *Jeannette* fut prise dans les glaces, et fut incendiée en juin 1881 ; l'équipage arriva aux embouchures de la Léna, où périt de Long. Trois ans plus tard on retrouvait des débris de navire et des vêtements de matelots sur la côte du Grœnland oriental ; il existe donc un courant qui part des côtes sibériennes, traverse la région polaire et contourne le Grœnland. Il doit être produit par les grands fleuves de Sibérie, qui amènent une énorme quantité d'eau douce ; le projet de G. Lambert paraît être un des plus raisonnables : c'est par le nord-est de la Sibérie que l'on atteindra probablement la région du pôle ; c'est la route qu'a adoptée le docteur Nansen, parti en 1893 de la mer de Kara pour un voyage de cinq ans. Il est revenu en 1896 après avoir atteint 86° 14' (à 420 kilomètres du pôle).

*
* *

LES GLACES DE LA MER POLAIRE

Ice-bergs. — « Milton a placé la Mort à la porte de l'enfer. La mort est là aussi qui plane invisible et dispute les abords de son empire à l'audacieux qui veut en forcer l'entrée : mort d'autant plus cruelle que l'énergie morale et les forces physiques de l'homme sont plus impuissantes à la combattre, et qu'elle a reçu de la nature pour frapper ses victimes des armes plus invincibles. Glaçons qui se frôlent

en grinçant et se brisent, *stream-ice* (courants de glace) qui se heurtent en tumulte, *ice-bergs* (montagnes de glace) qui dérivent en écrasant tout sur leur passage : autant d'ennemis que la mort oppose au navigateur, autant d'embûches qu'elle lui tend. En vain l'*ice-master* (pilote des glaces) surveille, du haut de son observatoire, la marche de ces masses redoutables et les mouvements du *stream :* trop souvent les précautions sont vaines, et un seul instant suffit pour consommer la perte du plus fort navire. Au rapport de Scoresby, un seul été vit ainsi disparaître plus de trente vaisseaux. « J'en ai vu un, raconte le célèbre baleinier, qui, écrasé entre deux murs de glace, disparut instantanément dans leur choc formidable. Seule la pointe du grand mât resta debout au-dessus de ce tombeau flottant, comme un funèbre signal. Un autre se dressa sur sa poupe comme un cheval cabré. Deux autres beaux trois-mâts ont été sous mes yeux percés d'outre en outre par des glaçons aigus de plus de cent pieds de long. »

Certains parages surtout sont célèbres par le nombre des sinistres dont ils ont été les témoins. La sombre baie de Melville (nord-est de Baffin, sur la côte occidentale du Grœnland), un des principaux laboratoires où se forment les *ice-bergs,* a vu à elle seule plus de deux cents navires s'engloutir ainsi dans ses eaux comme dans un tombeau toujours béant. Les *ice-bergs,* en effet, sont un des hôtes les plus redoutables des mers arctiques, en même temps qu'ils en sont une des curiosités les plus étranges. Une formidable détonation éclate tout à coup et ébranle au loin les mille échos de la terre et de la mer. Vous diriez qu'un bateau vient de lâcher sa triple bordée : c'est un *ice-berg* qui se détache des glaciers du rivage et tombe dans l'eau, qui sera désormais son élément; une houle gigantesque, produite par sa chute, refoule le flot avec violence, et s'en va, à plusieurs milles de distance, annoncer que l'Océan porte un géant de plus.

Ces colosses de glace, corrodés par la vague, affectent les formes les plus variées et souvent les plus bizarres : tantôt c'est un volcan dont le cratère béant est éteint; tantôt c'est un dôme auprès duquel celui de Saint-Pierre de Rome ne serait qu'un nain; ou bien une pyramide qui par sa base est plus vaste que celle de Cholula, et dont la taille surpasse de plusieurs centaines de pieds celle du monument de Chéops. Celui-ci se contourne en forme de conque marine, et sa large ouverture, soutenue par de blanches colonnes d'albâtre, reflète sur ses mille prismes les rayons du soleil; cet autre

s'arrondit en pain de sucre ou s'élargit en plateau. Voici une forteresse démantelée qui passe avec ses murailles percées à jour et ses tours crevées qui penchent leur tête sur l'abîme; voici une île flottante avec ses anses, ses baies, ses promontoires; voici une tente toute dressée à la porte de laquelle va sans doute apparaître quelqu'un. Là c'est un souterrain aux ténébreuses galeries; ici c'est un portique dont la main d'un savant artiste semble avoir dessiné les proportions élégantes et hardies. Souvent un ours, escaladant ses bords escarpés, s'embarque passager sur un de ces nombreux véhicules. Il arrive parfois que plusieurs centaines d'*ice-bergs* sont en vue en même temps; alors la singularité du spectacle s'accroît: on dirait d'une de ces fabuleuses cités de géants, bâtie en marbre blanc, et dont les édifices cyclopéens, déracinés du sol par quelque soudaine révolution géologique et soutenus sur les flots par une puissance mystérieuse, s'en vont à la dérive dans un pêle-mêle fantastique. La comparaison semble plus frappante encore si la parole humaine, venant à animer tout à coup les puissants échos dont sont douées les masses errantes, vole de l'un à l'autre en grandissant, semblable à des voix confuses qui se feraient entendre dans les rues désertes de quelque ville morte. Frappé d'une terreur mystérieuse, l'Esquimau voit dans ces montagnes mobiles des palais de cristal où habitent d'invisibles esprits, et, prêtant une oreille étonnée à ces bruits mystérieux, croit entendre les génies converser et se répondre à travers les espaces. Palais d'argent ou de cristal bâtis par les fées, cavernes aux stalactites et aux stalagmites transparentes, tours féodales à créneaux, dolmens et menhirs celtiques, aiguilles, pics, sveltes obélisques, tous ces bizarres édifices, aussi variés de taille que de structure, dérivent avec le courant dans une confusion pittoresque, et se perdent peu à peu dans la brume de l'horizon. Alors, comme si le ciel et la mer luttaient de magie, l'œil incertain ne sait plus distinguer les glaces des nuages, jeux de la même puissance, création de la même imagination divine, dont les aspects changeants et les formes prestigieuses déroutent également l'attention et l'admiration de l'homme.

Quelques-uns de ces géants polaires, larges d'un kilomètre, projettent leur tête au-dessus des flots à une hauteur de plusieurs centaines de pieds. Si l'on songe que, par la loi des équilibres, leur base plonge dans l'eau à une profondeur sept fois plus grande, on se fera une idée approximative de

leurs proportions gigantesques, qui accroissent encore pour l'œil du spectateur les illusions de la réfraction polaire. Aussi n'est-il pas rare de voir ces montagnes flottantes s'échouer sur les bas-fonds et rester immobiles. Ross en rencontra une qui a été vue ainsi fixée pendant plus de dix années. Il est des *ice-bergs* qui atteignent par leur base à la région du contre-courant sous-marin, branche du *Gulf-Stream*, qui va porter au pôle les eaux chaudes des tropiques. On voit alors ces masses énormes, entraînées par une force invisible, remonter du sud au nord, tandis que les autres, plus petites, charriées par le courant polaire de surface, descendent du nord au sud. Parmi celles-ci il en est qui dérivent jusqu'à Terre-Neuve et même au delà, abaissant la température ambiante à une grande distance, et menaçant de leur choc redoutable les navires qui viennent à passer, jusqu'à ce que le soleil et les eaux plus chaudes des régions tempérées achèvent de les dissoudre[1].

Pour être moins puissants dans leurs effets destructeurs, les glaçons ordinaires n'en sont pas moins à craindre. Quelquefois sous le souffle du vent ils s'accumulent avec des grincements sinistres le long des flancs du navire, comme s'ils voulaient le prendre d'assaut. S'armant à la hâte, l'équipage essaye de repousser les assaillants à coups de hache, comme ferait la garnison d'un fort détaché se défendant contre une troupe ennemie. Ici du moins l'homme lutte contre l'homme, et la partie peut être égale; mais le navigateur arctique a pour adversaire la nature elle-même, et c'est contre les atteintes de ses puissances conjurées qu'il doit défendre sa vie. Certes c'est bien lui qui, plus que tout autre, a besoin d'avoir le cœur ceint du triple airain dont parle Horace.

Ice-fields. — Quand arrive des profondeurs du nord un de ces blocs immenses appelés par les baleiniers *ice-fields* (plaines de glace), le navigateur doit, s'il le peut, fuir à toutes voiles; car en affronter le choc serait s'exposer à une mort certaine. Un des hommes qui ont le mieux et le plus longtemps étudié les divers phénomènes arctiques, le baleinier William Scoresby, dit avoir vu des *ice-fields* mesurant des lieues de largeur sur trente-cinq lieues de long et cinquante

1. « Parvenus sur les bancs de Terre-Neuve, les *ice-bergs* heurtent le courant très chaud du Gulf-Stream et s'y anéantissent; mais en refroidissant l'air saturé de vapeurs qui le baigne, ils soulèvent celles-ci et produisent des brumes. » (Thoulet, *Bulletin de la Société de géographie de l'Est*, 1891, p. 2.)

pieds d'épaisseur. Les chocs successifs qui ont soudé les unes aux autres les diverses parties composant ces champs de glace les ont hérissés d'aspérités ou *hummoks,* qui tantôt se dressent comme des pics isolés, tantôt s'allongent et présentent une chaîne de monticules. La neige qui recouvre l'*ice-field* à une profondeur de plusieurs pieds se fond à la fin de l'été et forme à sa surface de vastes lacs d'eau douce. Qu'on se figure un canton de la Suisse, détaché du continent et flottant sur les eaux avec ses montagnes, ses vallées et ses lacs. Au dire de Scoresby, un des spectacles les plus frappants et les plus terribles qu'offrent les mers polaires, c'est la rapidité du mouvement de ces corps immenses et la puissance de ses effets. Quelquefois ce mouvement est giratoire, et alors on voit ces masses énormes pivoter sur elles-mêmes avec une vitesse de plusieurs milles à l'heure. Le plus souvent l'île flottante se meut suivant une ligne droite. Si elle vient à en heurter une autre qui soit immobile ou qui suive une direction opposée, il résulte de leur rencontre le plus épouvantable choc. Que l'on calcule, si c'est possible, la puissance d'un corps en mouvement d'un poids évalué par Scoresby à dix mille millions de tonneaux (le tonneau anglais est supérieur au tonneau français d'à peu près 15 kilogr.), et les effets de la résistance que lui oppose un autre corps semblable se mouvant en sens contraire. La rencontre sur nos chemins de fer de deux trains lancés à toute vapeur, quelque terrible qu'elle soit, n'offre qu'une bien faible image de ces jeux formidables de la nature... Il arrive quelquefois que les deux *ice-fields,* comme deux géants d'égale force luttant ensemble, se détruisent l'un l'autre et se brisent en fragments énormes, qui se dressent et s'accumulent en pyramides à une grande hauteur. Malheur au vaisseau, spectateur terrifié de ce tumultueux et redoutable duel, qui vient à se rencontrer sur le chemin des deux adversaires! Il est instantanément broyé comme un grain de froment écrasé par la meule.

Pack. — Cet immense assemblage de radeaux, si variés de formes et de dimensions, qui descend du nord sous l'impulsion d'un invincible courant, c'est un *pack.*

Le *pack* ou train de glaces tranche, par sa couleur éclatante, sur le vert tendre de la mer et le bleu pâle du ciel. Les glaces qui le composent sont, les unes d'eau douce, les autres d'eau salée. Un œil exercé sait vite distinguer les unes des autres : la glace d'eau douce a la couleur et la transparence du cristal, tandis qu'une blancheur éclatante trahit de loin

la glace d'eau salée. La première, plus dure que l'autre, est par suite plus redoutable : les *ice-fields* et leurs ravages en sont une preuve trop manifeste.

Le *pack* se forme peu à peu des glaçons qui, poussés par le vent, s'unissent les uns aux autres et se soudent. Le train, recueillant sans cesse sur son passage de nouvelles épaves de la débâcle, finit par composer un champ mobile ou fixe d'une étendue considérable et dont les parties, bien que jointes entre elles, ondulent avec la houle et en suivent les mouvements. Le spectacle que présente un *pack* est fort varié et parfois saisissant. Tantôt amoncelés au hasard avec mille formes incohérentes, les glaçons offrent l'image du chaos et donnent au *pack* l'aspect d'une de ces terres volcaniques, déchirées de crevasses profondes, bouleversées par un cataclysme récent, et que hérissent en désordre les blocs informes que le cratère voisin vient de vomir. Tantôt c'est une plaine accidentée de monticules et de vallées, tantôt enfin c'est comme une vaste prairie bossuée de meules de foin nouvellement coupé. Si le soleil vient tout à coup à en dorer les crêtes, et à faire jouer sur leurs mille saillies ses rayons obliques, la scène change, et l'œil croit apercevoir, a dit un voyageur, un champ inégal couvert d'une moisson mûre. Du reste, les aspects de la nature polaire sont infinis, les jeux de la lumière et des ombres sur la terre et sur les eaux sont inépuisables. La palette d'un Claude Lorrain ou d'un Salvator Rosa n'aurait pas assez de couleurs diverses pour suivre les paysages arctiques dans leurs transformations, pour saisir au passage et fixer la grâce étrange et fugitive de leur physionomie, et plus souvent encore la beauté sauvage de leurs lignes et la farouche horreur de leurs accidents.

Quelquefois l'étendue d'un *pack* est immense : celui qui, vers le mois de juillet, barre la baie de Baffin, mesure environ quarante lieues de largeur, sur une longueur proportionnelle.

Lorsque le vent, augmentant de violence, vient à agiter ce champ mobile et à en disjoindre les parties, le spectacle est aussi grandiose qu'animé. Tout est bruit, agitation, tumulte. Les glaçons errent isolés, semblables aux tronçons d'une gigantesque armure brisée. Comme s'il avait juré de détruire son œuvre, l'Océan engage une lutte violente avec les glaces sorties de son sein. La lame furieuse et comme écumant de rage bondit contre l'écueil flottant, se tord le long de ses

parois, le ronge, le creuse en volute et y perce des trous profonds où elle s'engouffre en mugissant. Ébranlée et comme étourdie, la masse oscille, trébuchant comme un homme ivre, jusqu'à ce que, se heurtant à la banquise immobile ou à un glaçon plus fort, elle éclate avec fracas et sème la mer de ses débris.

Assurément, si l'on considère la multitude et la gravité des dangers de la navigation arctique, on a le droit de s'étonner, non de la multiplicité de navires qui périssent, mais bien du nombre de ceux qui échappent au naufrage... Les premiers navigateurs qui osèrent pénétrer dans les mers donnèrent à la pointe méridionale du Grœnland, qui en domine les abords, le nom de cap des Adieux (Farewell), nom mélancolique qui rappelle le *lasciate ogni speranza* de Dante, comme si là aussi commençait l'empire de la mort, et qu'en franchissant le seuil de l'enfer polaire il fallût dire adieu à la vie. » (LUCIEN DUBOIS, *le Pôle et l'Équateur,* Paris, Ch. Douniol, 1863, in-12, p. 21-29. — L'ouvrage a eu de nouvelles éditions sous le titre abrégé de *l'Équateur,* à la librairie V. Lecoffre, qui a bien voulu nous donner l'autorisation de reproduire.)

* * *

Lettre d'un membre de l'expédition de Nares (26 juillet 1875). — « Le navire marchait à toute vapeur, et bientôt nous nous trouvâmes dans la banquise composée d'abord de glace nouvelle, puis d'une partie plus épaisse, mais relativement plus friable. L'air était parfaitement calme, et ni la plume ni le pinceau ne pourraient décrire la beauté de la scène. La glace écrasée changeait de couleur et passait du rose le plus tendre au violet le plus ardent, revêtant par-ci par-là les plus belles teintes bleues et vertes. Quelquefois le navire se lançait sur de grandes masses de glace, la mettait en morceaux et passait à travers. La partie immobile de la banquise s'étendait souvent plus loin que notre vue de chaque côté de nous; mais souvent elle était coupée par des espèces de canaux, et, dans l'après-midi, nous arrivâmes à un de ces canaux qui était assez large pour permettre à la machine de faire trois révolutions à la minute. Toutes les cordes, toutes les barres étaient reflétées par une mer semblable à un miroir. C'était un aspect que je n'oublierai jamais.

Après avoir divisé plus d'un bloc glacé et entendu commander de nombreux « bâbord tout » et « tribord tout », nous

2.

sortîmes du milieu de la masse qui a retenu tant de navigateurs, et nous arrivâmes au cap York (entrée du détroit de Smith) le plus rapidement qu'on ait fait. Nous sommes maintenant dans la *North-Water,* au delà des rochers cramoisis (*crimson cliffs*), qui ne sont pour le moment pas du tout cramoisis, bien qu'un peu de neige les couvre de couleur rose. Nous avons passé une douzaine de grands glaciers; chaque fente de glacier est remplie par un cours d'eau charriant des masses de glaçons dans la mer immobile; au delà et plus haut que les glaciers on aperçoit des grandes masses de neige humide et polie... » (*Bulletin de la Société de géographie de Paris,* 1876, p. 20-21.)

*
* *

PHOQUES

Leurs mœurs. — « Ces amphibies vivent en familles et paraissent obéir à des chefs, comme les éléphants dans le centre de l'Afrique. La chasse des phoques est une des principales occupations des Esquimaux; elle n'est pas toujours exempte de danger. Les phoques ou morses entourent quelquefois les barques et les attaquent avec un tel ensemble qu'ils peuvent parvenir à les faire chavirer.

Pareil événement faillit arriver au capitaine Hayes.

« En peu de minutes, raconte-t-il, nous fûmes entièrement cernés; le nombre de nos ennemis se multipliait avec une rapidité merveilleuse, la surface de la mer en était toute noire.

« Ils paraissaient d'abord timides, irrésolus, et nous ne pensions guère qu'ils méditaient un mauvais coup; mais notre illusion fut bientôt dissipée, et nous vîmes qu'il fallait veiller soigneusement à notre salut.

« Il n'y avait plus à en douter; ils se préparaient à une attaque, et il était bien tard pour fuir le dangereux guêpier où nous venions de nous engager si imprudemment. Un morse que nous avions blessé était devenu le point central d'un millier de gueules béantes et mugissantes, et un immense troupeau nageait maintenant à notre poursuite.

« Évidemment ces animaux voulaient percer de leurs défenses le plat-bord de l'embarcation, et, si nous leur donnions le temps de l'atteindre, le canot serait mis en pièces, et les hommes lancés à la mer; nous n'avions pas une seconde à perdre. Un de nos matelots saisit sa lance et porta aux assail-

lants plus d'une terrible blessure; nos hommes faisaient force de rames, et nous chargions et déchargions nos carabines avec toute la célérité possible. Un coup de gaffe, une balle ou la lance du harponneur venait à la rescousse à l'instant du péril; une ou deux fois cependant chacun de nous put croire sa dernière heure arrivée. Un morse énorme, à la physionomie brutale et féroce, s'élançait contre nous et allait aborder le canot; je venais de tirer, il ne me restait plus le temps de recharger mon fusil, et je me préparais à le lui plonger dans la gorge, lorsqu'un de mes lieutenants l'arrêta soudain d'une balle dans le crâne. Un autre morse monstrueux, le plus gros que j'aie jamais vu, et dont les défenses avaient un mètre de longueur au moins, traversait le troupeau et nageait sur nous, la gueule béante et mugissant avec force. Je rechargeai encore mon arme, ma carabine fut prête au moment critique; l'énorme animal, élevant sa tête au-dessus du canot, allait s'abattre sur le plat-bord, quand j'épaulai mon fusil et le déchargeai dans la gueule du monstre. Il fut tué sur le coup et coula immédiatement comme une pierre. Ce fut la fin de la bataille. Je ne saurais dire ce qui leur donna subitement l'alarme, mais les morses plongèrent soudain en faisant jaillir à grand bruit les eaux autour d'eux. Quand ils remontèrent, ils beuglaient encore, mais ils étaient à quelque distance de nous, et, leurs têtes tournées vers la haute mer, ils détalaient au plus vite.

« Les Esquimaux chassent d'une façon moins bruyante; ils fendent la glace et épient le passage des phoques pendant des heures entières. » (Richard Cortambert, *Nouvelle Histoire des voyages,* Paris, Librairie illustrée, 1884, p. 718-719.)

Chasse aux phoques dans le détroit de Béring. — « Les lois américaines ne permettent de tuer sur les îles que les animaux de deux à six ans... Des bandes d'indigènes à la solde de la compagnie fermière, passant sans bruit entre les troupeaux de jeunes animaux et la mer, les débusquent des rochers et des plages sur lesquels ils folâtraient ou dormaient; puis, très lentement alors, ils les refoulent vers l'intérieur. Si le temps est froid et humide, cette marche vers le lieu du massacre, distant parfois de 3 à 5 kilomètres, s'exécute à raison de 800 mètres à l'heure. Si le temps est chaud et sec, on va plus lentement encore; et, malgré cette précaution, un certain nombre de phoques meurent en route, car cet animal, qui peut franchir avec une certaine vitesse une centaine de mètres, se trouve dans l'impossibilité absolue de

fournir rapidement une plus longue course. Dans ces conditions, les pertes s'élèvent à 3 et 4 p. 100. Quand les phoques sont arrivés au terme de ce fatal voyage, on leur laisse le temps de se remettre, de se calmer ; puis un certain nombre, 100 ou 200, sont séparés de la masse, chassés un peu plus loin, serrés les uns contre les autres, et le massacre commence ; les indigènes leur fracassent le crâne d'un seul et vigoureux coup de gourdin. Quelques-uns font parfois un semblant de résistance, brisant d'un coup de dent les gourdins de leurs meurtriers. On écarte ensuite les cadavres les uns des autres, on les étend afin qu'ils se refroidissent, et les peaux enlevées sont réunies par deux. S'il fait froid et humide, on en tue ainsi un millier. Les mâles massacrés peuvent mesurer $2^m,45$ de long et peser 900 kilogrammes, mais les meilleures peaux sont celles des mâles de trois ans...

Les peaux de phoques n'ont qu'un marché, Londres. Certains mégissiers de cette capitale connaissent seuls, paraît-il, les procédés à employer pour rendre ces peaux marchandes, en enlevant les poils grossiers et ne conservant que la fourrure la plus fine. Les prix des peaux sont réglés par les deux ventes aux enchères qui se font chaque année à Londres, et dont la vente d'octobre est la plus importante. » (H. Brézol, *les Phoques de l'Alaska,* dans *Revue des sciences naturelles appliquées,* revue de la *Société d'acclimatation,* 20 janvier 1892, tirage à part, p. 9 et 12.)

Dans l'Atlantique. — « Les chasseurs de phoques partent d'Europe du 20 février aux premiers jours de mars ; ils relâchent au Shetland afin d'y compléter leurs équipages, en repartent aussitôt et gouvernent au nord du monde. Vers le 15 mars ils rencontrent la glace... Avec la glace ont paru les premiers phoques, les mâles plus hardis, qui, en s'enfuyant, ont donné la direction de la bande...

... Au fur et à mesure que le navire avance au milieu des glaces, les phoques sont devenus plus nombreux ; bientôt on les trouve réunis. Depuis le mois de février ils sont arrivés du Spitzberg et ont établi leur campement ; les femelles sont couchées sur le côté, allaitant leur nourrisson et lui prodiguant les soins les plus tendres. Leur lait est blanc et d'un goût fade... Ces préoccupations maternelles durent environ l'espace de trois semaines, temps pendant lequel les mâles s'absentent, tout en veillant de loin aux dangers communs. Au bout de trois semaines les petits phoques savent nager ; livrés à eux-mêmes, ils partagent les jeux et les ébats de la

troupe, distractions qui, pour l'observateur, consistent simplement à sauter de l'eau sur la glace, et réciproquement. En fait de nourriture, ils paraissent affectionner particulièrement la chevrette.

Tout bâtiment qui peut rencontrer un troupeau lorsque les petits ont encore besoin de la tutelle de leur mère se trouve dans d'excellentes conditions de chasse. Les hommes descendus sur la glace se dirigent vers les petits phoques, qui, ne pouvant éviter le danger, sont restés seuls après le sifflement aigu des mâles pour indiquer la présence des chasseurs. Les femelles se sont mises à l'eau, mais sans s'éloigner; aux miaulements de douleur et d'effroi que font entendre leurs nourrissons, sur lesquels les chasseurs marchent à dessein, elles viennent d'elles-mêmes chercher la mort. Quant aux mâles, on peut être sûr de les voir également revenir. Peu à peu ils reparaissent, sifflent, sautent de l'eau sur la glace, font des cabrioles, donnent tous les signes possibles de leur anxiété, et finissent par se faire tuer dans ces mouvements de va-et-vient autour de l'endroit où ils ont laissé leur famille.

Telle est cette chasse, pour laquelle on emploie comme seul genre d'armes des massues de toute espèce. Elle acquiert les proportions d'un vrai massacre lorsque la troupe rencontrée est considérable. Les hommes y courent le danger d'être engloutis, quand ils n'apportent pas une certaine prudence à courir sur la glace, qui offre parfois un point d'appui de 6 à 8 pouces d'épaisseur seulement.

Un des plus beaux résultats de chasse se trouve dans les *Annales* de 1855 : en seize heures, l'équipage d'un seul bateau n'a pas tué moins de 3,350 phoques; il a fallu quarante heures pour en faire le dépècement. Ce fait doit être considéré comme une exception très rare : il arrive même souvent que des navires n'atteignent pas ce chiffre de victimes pour toute une saison de pêche.

Le carnage terminé, le dépècement commence d'une façon régulière. Chaque homme traîne avec lui deux phoques, quatre si les victimes sont des animaux de l'année, jusqu'au navire, sur le pont duquel sont disposées les banquettes qui servent au dépècement. Le lard du phoque est plus productif que celui de la baleine. En moyenne cent de ces animaux fournissent trois cents gallons de lard, qui donnent deux cent vingt-six gallons ou un tonneau d'huile... Les bâtiments ne font pas leur huile à bord : ils se contentent de dépecer

les phoques et de mettre à part les peaux. » (J. LAYRLE, dans *Revue maritime et coloniale,* septembre 1862, p. 8-10.)

*
* *

ESKIMOS

« Il est, aux extrémités de la terre, parmi les glaces de ce pôle nord vers lequel sans cesse la boussole dirige son aiguille, il est un peuple inoffensif et doux, petit de taille, vêtu de peaux de veaux marins, taché d'huile ou de graisse, qui n'a jamais connu le feuillage des arbres, ni respiré le parfum des fleurs, ni foulé le vert gazon ou la mousse légère, mais seulement les glaces qui l'environnent; ni bu l'eau claire des fontaines, mais seulement l'eau de neige; enfin qui dans sa hutte de cristal neigeux, éclairé de sa lampe enfumée, se croit mieux partagé que les plus grands monarques : ce peuple exceptionnel est le peuple des Eskimos. » (A. MONTÉMONT, *Bulletin de la Société de géographie de Paris,* 2e série, t. XVI, p. 189.)

« Il n'y a pas de doute que le peuple esquimau ne soit foncièrement pélagique. L'eau est son élément; sur l'eau il est chez lui, et il participe plus ou moins à la nature des amphibies. C'est un castor humain... Voyez combien cet homme a su se faire poisson! Admirez cette frêle nacelle en peaux de marsouin cousues et tendues sur de légers cerceaux de bois habilement entés et soudés sans aucun clou! Voyez cette unique ouverture (*pah*) par laquelle l'Esquimau s'y glisse, s'y assied, et qu'il serre autour de sa taille comme un tablier de travail! Cette svelte pirogue est, en effet, son établi et son vêtement; elle fait désormais partie de lui-même. Qu'elle sombre, et il est perdu; mais il est trop habile pour la laisser chavirer ou sombrer. Un aviron double, très court, à palettes très étroites et à poignée épaisse et pesante comme la queue du marsouin, à la main, il fait voler homme et machine à la surface. Ce n'est point un canot que le kayak, c'est une locomotive aquatique, une sorte de vélocipède marin, une création anthropo-ichthique. L'homme et le canot ne font qu'un [1]. » (E. PETITOT, *les Grands Esquimaux,* Paris, Plon, 1887, p. 178.)

1. Les *kayaks* des Esquimos sont décrits par Olæus Magnus dans son ouvrage *de Gentibus septentrionalibus* publié à Rome en 1555, II, ch. IX. Nordenskiold prétend qu'un Eskimo aurait parcouru 300 kilomètres en vingt-quatre heures avec son *kayak.* Dans son ouvrage *la Deuxième Expédition au Grœnland* (Hachette, 1888), Nordenskiold résume dans un long chapitre (p. 395-482) toutes nos connaissances sur les mœurs et les habitudes des Eskimos.

« Les Esquimaux *Tchiglit* sont dans l'habitude de se raser la tête en n'y laissant qu'une couronne monacale. Ils sont d'une taille moyenne ou au-dessus de la moyenne, et c'est pourquoi on les appelle les *Innoït* occidentaux, grands Esquimaux, pour les distinguer de ceux des îles, du Labrador et du Grœnland, qui se rapprochent pour la taille des Lapons.

Leur peau n'a point le pigment serré, glabre, fin et luisant des Peaux-Rouges. Elle est mate, molle, velue et poreuse comme celle de l'Européen. Leurs membres ne sont point nerveux comme ceux de l'Indien. La fibre en est lâche, flasque, accusant un tempérament lymphatique, une constitution scrofuleuse, des affections cutanées dues à l'âcreté d'un sang chargé d'humeurs.

Leur couleur n'est ni blanche ni rouge; c'est un gris olivâtre clair qui se rapproche du teint du Japonais, de l'Espagnol ou du Provençal...

... Ils conversent avec naïveté et intelligence. Leur esprit d'enfant est curieux et avide d'instruction. Ils parlent d'une petite voix douce, harmonieuse, emmiellée, par phrases courtes, entrecoupées et comme sentencieuses, qu'ils articulent lentement et qui sont écoutées avec patience. » (Id., *ibid.*, p. 23.)

« Ce que j'approuve un peu moins chez les Esquimaux, c'est leur méthode de s'embrasser, en appliquant leur nez contre celui de la personne qu'ils veulent honorer de ce témoignage d'amitié. C'est animal.

On a trouvé le même usage au Grœnland, dans toute la Patagonie, dans la Malaisie, et chez une foule de peuplades américaines. Le capitaine anglais J.-H. Lewis l'a constaté chez plusieurs peuples de l'Indoustan. » (Id., *ibid.*, p. 58.)

*
* *

Rencontre de Ross avec les Esquimaux (voyage de 1818). — « Arrivés au lieu de la conférence, nous y trouvâmes les Esquimaux; ils étaient en tout huit, avec leurs traîneaux et cinquante chiens. C'était une singulière entrevue : elle avait lieu sur la glace, tout le monde parlait ou criait à la fois, les chiens hurlaient, et leurs maîtres les frappaient de leurs longs fouets.

Notre approche alarma les Esquimaux; ils firent quelques pas en arrière avec leurs traîneaux. Sakheuse[1] nous dit de

1. Jean Sakheuse était un Esquimau des côtes de la baie de Disco, qui fut recueilli en mer par un baleinier de Leith en 1816; il voulut rester à bord et vint en Europe. Il accompagna Ross dans son voyage de 1818; né vers 1797, il mourut en 1819.

nous tirer le nez, ayant découvert que c'était leur manière de saluer. Nous imitâmes de même leur cri de *heiyà*, expression de surprise et de plaisir. Ils s'étaient éloignés en se tirant le nez; ils s'arrêtèrent, nous nous approchâmes et offrîmes un couteau et un miroir d'abord au plus avancé de la troupe, ensuite à chacun des autres. Ils manifestèrent un étonnement extrême en voyant leurs figures dans les miroirs; pendant un moment ils promenèrent leurs regards les uns sur les autres, ensuite ils jetèrent tous ensemble un grand cri, qui fut suivi de grands éclats de rire, signe de satisfaction et d'étonnement extrêmes; nous fîmes de même, tant parce que nous ne pouvions nous en empêcher, que pour montrer que nous étions contents de nos nouvelles connaissances.

Les Esquimaux nous offrirent, en retour, leurs couteaux ainsi que des dents de narval et de morse, que nous acceptâmes. Sakheuse leur ayant dit que la manière de nous marquer de la bienveillance et du respect était de se découvrir la tête, ils le firent à l'instant même. L'amitié s'établit entre nous.

L'un d'eux demanda quel était l'usage d'un bonnet rouge que je lui avais donné. Sakheuse le lui mit sur la tête, ce qui divertit beaucoup les autres; chacun le mit à son tour; la couleur de notre peau et les ornements des cadres des miroirs furent ensuite le sujet d'une grande gaieté.

Sakheuse les engagea enfin à venir à bord. Trois restèrent à la garde des traîneaux et des chiens, les cinq autres nous accompagnèrent; on fit passer deux traîneaux sur la planche posée en travers du canal. Arrivés près du navire, ils s'arrêtent : ils prenaient le bâtiment pour une créature vivante; ils en regardaient les mâts et en considéraient chaque partie avec des marques de crainte et d'étonnement; ensuite ils lui adressèrent la parole à haute voix : « Qui es-tu? d'où viens-tu? est-ce du soleil ou de la lune?... » Alors Sakheuse leur expliqua que le bâtiment était une maison de bois...

Enfin ils se décidèrent à monter à bord. Les nouvelles merveilles qui les entouraient de tous côtés excitèrent de nouveau leur surprise; après une pause de peu de durée, elle se terminait toujours par un grand éclat de rire. » (*Nouvelles Annales des voyages*, 1819, II, p. 396-404.)

*
* *

Leur maison de neige. — « Les chiens dételés, chacun s'employa de son mieux à parachever le petit dôme d'albâtre.

J'aurais bien désiré me réchauffer en travaillant comme les autres; mais il fallait sauver ma dignité en gardant le décorum, et je m'empêchai de geler debout en battant la semelle de toute ma force.

La perspective de passer la nuit sans feu sous cette grande cloche à fromage me souriait médiocrement. J'avais peur d'y geler. Puis le contact d'hommes aussi sudoreux que les Esquimaux révoltait toutes mes délicatesses. Ces gens-là sentent la momie, leur odeur soulève le cœur.

Avisant dans un ravin un unique bouquet de sapins de l'autre côté du fleuve (le fleuve Anderson), il me prit une envie démesurée d'aller y passer la nuit. Mais mon compagnon ne s'y prêta pas.

Pendant quelque temps je fus vivement intéressé par la construction de la hutte de neige. A l'aide du long couteau dont ils sont tous et toujours munis, deux Esquimaux taillaient dans la neige durcie qui recouvrait la glace du fleuve des moellons en forme de voussoirs, qu'un troisième Esquimau transportait sur la bâtisse en construction. Il les disposait de champ en manière de colimaçon, égalisant les pans à l'aide de son coutelas, les faisant joindre tant bien que mal, pendant que le chef répandait sur ces matériaux de l'eau froide, qui, en se congelant instantanément, en formait un tout solide, éblouissant de blancheur et hermétiquement fermé.

En moins d'une heure le dôme fut achevé. Une véritable clef de voûte termina ce petit Panthéon, qui fut arrosé d'eau abondamment, et enseveli ensuite sous de la neige granuleuse que l'on y jeta par grandes pelletées.

En trois coups de couteau une porte de 30 centimètres de haut fut percée dans la ruche. De fenêtres, il n'en était pas question. Pendant que l'un des voyageurs garantissait cette ouverture d'un petit mur circulaire du côté où soufflait le vent, un autre s'introduisait en rampant dans la hutte, disposait sur la glace du fleuve, qui en formait le plancher, des rondins alignés, et sur les rondins des peaux d'ours blanc et de renne. Nous eûmes ainsi un divan propre à recevoir deux et même à la rigueur trois personnes...

A droite du divan, tout à côté de la porte, un recoin reçut la lampe en pierre ollaire. Elle était noire et avait la forme d'une petite barque.

A gauche, le fameux, l'indispensable *krorvik* fit pendant à la lampe. Ici, comme partout ailleurs, ce vase, le seul qui devrait toujours être couvert, demeura béant.

La pensée que nous allions avoir une lampe fumeuse pour fourneau de cuisine, et que la même pièce allait devenir à la fois office, salle à manger, tabagie, chambre à coucher et latrines publiques suffisait pour me donner des haut-le-cœur. Je me sentis malheureux. Aussi ce fut avec un dégoût mal dissimulé que je m'affalai sous la cloche de neige. Le chef s'empara du coin d'un divan, on me donna l'autre : ce sont les places d'honneur. Les autres (quatre personnes) se casèrent à l'avenant. Puis on tira sur nous le pan de glace que l'on avait détaché de l'ouverture, on coula de l'eau tout autour sans y laisser la moindre fente, et nous demeurâmes claquemurés, sans autre communication avec l'air extérieur que les pores de la neige croûtifiée qui composait nos murs.

Je me rappelai involontairement le rat de La Fontaine dans son fromage.

Le premier mouvement que je surpris chez les Esquimaux quand la porte fut close, ce fut de me considérer curieusement. Ce mouvement fut général et spontané chez eux... Cherchaient-ils sur mon visage un signe d'admiration, comme un dédommagement de leurs labeurs? C'est probable.

J'admirais certainement, j'admirais, mais j'avais trop grand froid pour me répandre en cris d'enthousiasme. Je grelottais et demandai qu'on allumât un peu de feu devant l'entrée de l'*iglou*.

« Non pas, non pas, me dit le chef. Un peu de patience, bientôt tu auras plus chaud que tu ne le voudras. Imite-nous plutôt. »

Et, me donnant l'exemple, il se mit en costume d'Adam avant son péché! Tous les autres l'imitèrent, à l'exception d'un Peau-Rouge qui m'accompagnait et de moi-même. Un Peau-Rouge ne se découvrirait pas devant un tiers pour tout l'or du monde. Naturellement j'imitai sa retenue, gardant le pantalon et la chemise; mais je dus bientôt me débarrasser de ma chaussure, tant mon sang bouillonnait, et demeurer nu-pieds dans cette neige.

Un Esquimau enfonça alors de petites baguettes au-dessus de la lampe de pierre, dans laquelle il avait disposé six ou huit mèches de mousse, qu'il imbiba d'huile de phoque. Sur ces baguettes il disposa à califourchon des morceaux de lard de baleine, pour qu'en fondant ils entretinssent la lampe sans le concours de personne.

Grâce aux flammes de la lampe et aux effluves chauds qui sortaient du corps de mes compagnons, en moins de dix

minutes mon sang avait repris son cours, et s'était tellement accéléré que je demandai à grands cris du froid, de l'air et de l'espace. Il me semblait que j'étais muré dans un réduit caverneux, j'étouffais.

Les Esquimaux se rirent de mes angoisses pour respirer; je leur faisais l'effet d'un poisson qui se pâme hors de l'eau.

En rien de temps la chaleur s'éleva au moins à 30° dans cette cabane de neige transformée en étuve et en sentine, et les murailles se prirent à suer comme les vitres d'un appartement trop fortement chauffé. Elles se transformèrent en glace opaque à travers laquelle nous pûmes apercevoir la clarté blanche de la lune, comme à travers des vitres dépolies on voit la lumière des bougies.

La neige durcie est assez poreuse pour permettre aux chaudes émanations de l'intérieur de se transmettre au dehors en une buée intense. Et ce qui le prouve, c'est que les chiens esquimaux trouvent encore le moyen de se chauffer en se couchant au sommet de ces fragiles constructions de neige.

Il suffit que le nombre des occupants soit proportionné aux dimensions de l'édifice pour qu'on y jouisse de tout le bien-être désirable à cette latitude. L'évaporation de la glace du plancher et de la neige des parois est suffisante pour permettre à l'air de s'y renouveler, et aux poumons d'y fonctionner librement, dès qu'ils s'y sont accoutumés...

On résolut de se coucher. Je ne pus fermer l'œil, ou plutôt je dormis si mal, si fiévreusement, qu'il me sembla avoir eu le cauchemar toute la nuit. J'étais gêné par mes vêtements, suffoqué par l'extrême chaleur, comprimé entre mes compagnons comme un hareng dans une caque pleine, opprimé par des miasmes délétères et par le manque d'air respirable. Oh! que je souffris durant cette nuit!

Il ne me restait qu'un moyen pour ne pas m'asphyxier, c'était de perforer la muraille de sucre candi qui nous renfermait, au grand risque de procurer un rhume de cerveau à mes cinq compagnons. A l'aide de mon couteau de poche, j'y pratiquai un petit trou, auquel j'appliquai mes lèvres, humant par ce petit orifice l'air frais et délicieux du dehors. Grâce à ce secours, je pus m'endormir paisiblement sur le matin.

Combien je fus satisfait, quand le jour parut à travers le dôme de cristal qui nous abritait, de voir les rayons d'un soleil radieux en compénétrer les murailles, et se jouer délicieusement à travers cette neige transformée en glace opaline par l'effet du suintement des parois!

Tels que des poussins sortant de l'œuf, nous éventrâmes notre maison et nous nous trouvâmes en plein air, humant le froid du matin à pleins poumons.

J'abandonnai avec satisfaction l'infâme sentine, hier soir neige immaculée, maintenant latrines puantes et nauséabondes, repaire putride comme un cloaque communal.

Les miasmes s'attachent si fort à cette neige poreuse, ils la compénètrent tellement qu'un *igloriyoark* ne perd jamais l'odeur infecte qu'y ont laissée ses habitants d'une seule nuit... Les miasmes huileux sont indélébiles. C'est une peste qui s'attache aux murailles de neige, s'y incruste avec le dégel et résiste au froid le plus intense. Il faut les feux du soleil et la destruction complète du fragile édifice pour purifier cette souillure. » (E. PETITOT, *les Grands Esquimaux,* Plon, p. 15-28.)

* * *

Quelle est l'origine des Eskimos? A quelle race faut-il les rattacher? De Quatrefages a prétendu que ceux du Grœnland sont venus de la Scandinavie. Mais la plupart des voyageurs ont remarqué leur ressemblance avec la race mongolique. C'est l'avis de Ribbach, qui a longuement observé les Eskimos du Labrador, et a publié un important ouvrage à Amsterdam en 1876[1]. A cause de ses émigrations de nomade, on a surnommé l'Eskimo l'*Arabe hyperboréen.* Ils se désignent sous le nom de *Innoït* (le peuple par excellence); celui d'Eskimo leur est inconnu, et leur a été donné par les Indiens Abénaquis. Ils sont entrés en relation avec les agents de la compagnie d'Hudson vers 1835; auparavant ils se défiaient des agents, les considérant comme les alliés des Indiens, leurs mortels ennemis.

* * *

OUVRAGES A CONSULTER

GRŒNLAND

Un excellent résumé des explorations par V. Malte-Brun dans *Société normande de géographie,* 1886, p. 130.

Voyage au Grœnland, par Nordenskiold, traduit par Ch. Rabot, Paris, 1887.

1. Le docteur danois H. Rink, ancien gouverneur du Grœnland, qui a appris leur langue, les rattache aussi à la race touranienne (*the Eskimo*, Copenhague et Londres, 1891, 2 vol. in-8°).

Seconde Expédition suédoise au Grœnland, par Nordenskiold, Paris, 1888; voir surtout la description du nunatak, p. 163.

A travers le Grœnland, par Fridtjof Nansen, traduit par Ch. Rabot, Paris, 1893.

PASSAGE NORD-OUEST

Les *Corte-Real,* par H. Harrisse, Paris, 1883 (dans le *Recueil de voyages et de documents* pour servir à l'histoire de la géographie depuis le XIIIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe, publié par l'éditeur E. Leroux.)

Forster, un Allemand qui accompagna Cook en 1778, et joua un rôle important sous la Révolution dans la région rhénane, où il favorisa la conquête française, a publié une *Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord,* Paris, 1788, 2 vol. in-8°.

Histoire chronologique des voyages vers le pôle arctique, par John Barrow, Paris, 1819, 2 vol. in-8°.

Le récit du voyage de Ross (1829-1833) a été traduit par J.-B. de Fauconpret : *Relation du second voyage fait à la recherche d'un passage nord-ouest,* par John Ross, Paris, 1835, 2 vol. in-8°.

Pour les voyages de Simpson et Dease, voir les *Nouvelles Annales des voyages,* 3e série, tome XXII, p. 265; 4e série, tome II, p. 263.

Journal d'un voyage aux mers polaires, par le lieutenant de vaisseau J.-R. Bellot, Paris, 1854, et nouv. édit., 1866.

Voyage d'une femme au Spitzberg, par Léonie d'Aunet, Paris, 1855.

Voyages dans les glaces du pôle arctique, par Hervé et de Lanoye, Paris, 1863.

Les Merveilles du monde polaire, par Lesbazeilles, Paris, 1881.

POLE NORD

Les Voyageurs au pôle nord depuis les premières expéditions scandinaves jusqu'à celle de G. Lambert, par A. Desprez, Paris, 1868.

Le Pôle et l'Équateur, par Luc. Dubois, Paris, 1863; nouv. édit. de cet ouvrage sous le titre *l'Équateur.*

La Conquête du pôle nord, par Wilfrid de Fonvielle, Paris, 1877.

La Mer libre du pôle, par I.-J. Hayes, Paris, 1868; de cet ouvrage un excellent abrégé par B. de Launay, Paris, 1885.

Le Glaçon du « Polaris », par W. de Fonvielle, Paris, 1877.

L'expédition du *Polaris* a été racontée par Em. Bessels, un des survivants : *die Amerikanische Nordpol Expedition,* Leipzig, 1879, 2 vol. in-8°.

Expédition polaire de Weyprecht et Payer, trad. de l'allemand par V. Saillet, Brest, 1873. Le rapport de Payer a été publié en entier dans l'*Année géographique* de 1874, p. 327-345.

L'Expédition de la « Germania » et de la « Hansa », par J. Gourdault, Paris, 1875.

Les Abords de la région inconnue : histoire des voyages d'exploration du pôle nord, par Cléments Markham, trad. par H. Gaidoz, Paris, 1876.

Un Voyage à la mer polaire (1875-1876) de G. Nares, traduit par Fréd. Bernard, Paris, 1880. Voir aussi *Bulletin de la Société de géographie de Paris,* 1876, I, 5; 1877, II, 113, 364; *Revue britannique,* mars 1877, p. 1-54.

La Mer glacée du pôle, par A.-H. Markham, Paris, 1880 (avec gravures).

Dans les glaces arctiques (1881-1884), par Ad.-W. Greely, trad. par Mme Trigaut, Paris, 1889.

Voyage de la « Jeannette », par W. de Long, Paris, 1885.

Expédition du « Rodgers » à la recherche de la « Jeannette », par H. Gilder, trad. par J. West, Paris, 1885.

Sur l'expédition de Peary (1891-1892), voir la *Nature* du 29 oct. 1892.

III

DOMINION DU CANADA

Les Cabot. — Les Anglais cherchent encore à établir que le navigateur Jean Cabot, né à Gênes, devenu citoyen de Venise en 1476, et établi à Bristol vers 1477, fut le premier explorateur qui toucha au continent américain. Il avait obtenu des lettres patentes de Henri VII (25 avril 1496) lui accordant le privilège d'aller à la découverte des terres inconnues de l'hémisphère boréal. Il visita trois cents lieues de côtes, aperçut des îles, mais on ne peut affirmer qu'il descendit sur le continent[1]. D'après une carte dressée par son fils Sébastien Cabot, en 1544, on peut tout au plus supposer qu'il débarqua. On ne sait rien non plus d'un second voyage qu'il aurait entrepris en 1498; on ignore quand et où mourut Jean Cabot. Son fils Sébastien passa au service de l'Espagne en 1512, où il devint grand pilote; revenu en Angleterre après la mort de Ferdinand, il eut l'idée de chercher une route de mer pour gagner la Chine par le nord-ouest du nouveau continent : idée féconde qui devait inspirer les nombreuses expéditions de la marine anglaise dont nous avons parlé plus haut. Il s'avança jusqu'à 67° de latitude nord.

Les premiers explorateurs français. — Ce furent les Français qui eurent le mérite de découvrir et de coloniser la vaste région de plaines qui forme le nord du continent. Dès le commencement du XVI[e] siècle, des pêcheurs basques, bretons et normands vinrent pêcher la morue sur le banc de Terre-Neuve[2]; en 1508 Thomas Aubert, pilote de Dieppe, amena en France des sauvages du Canada, mais on a eu tort d'affirmer qu'il avait été envoyé par Louis XII. Les marins de nos côtes de la Manche avaient pris d'eux-mêmes l'initiative de ces voyages fructueux, comme un siècle auparavant

1. « Non, l'Angleterre ne saurait se faire un titre des découvertes de ce navigateur (Jean Cabot), puisque tous les historiens s'accordent sur son compte et assurent qu'il ne débarqua nulle part sur le continent, et qu'il ne fit qu'apercevoir les côtes de Terre-Neuve. » (De Vergennes, *Mémoire sur la Louisiane*, p. 64.)

La *Revue de géographie* a publié un long travail sur Jean et Sébastien Cabot. On y conteste l'affirmation de Sébastien Cabot, qui a marqué l'atterrissage de son père au nord de l'île du Cap-Breton, en plaçant là la mention : *prima tierra vista* (*Revue de géographie*, mars 1894).

2. A mentionner les voyages de Denis de Honfleur, qui entra dans le golfe de Saint-Laurent en 1506, du baron de Léry en 1518.

ils avaient commencé à exploiter les côtes occidentales de l'Afrique, que personne ne connaissait.

En 1523, François Ier voulut assurer les droits de la France sur une partie du continent que l'Espagne et le Portugal se partageaient; il donna une commission au Florentin Verazzano, qui partit de Dieppe, longea les côtes de l'Amérique du Nord et paraît avoir touché à Terre-Neuve; la lettre qu'il écrivit au roi parle d'une île qui ne peut être que Terre-Neuve[1].

*
* *

Jacques Cartier. — Enfin le premier voyage couronné de succès fut entrepris par Jacques Cartier. C'était un marin de Saint-Malo, né en 1491; la mission d'aller à l'ouest lui fut confiée en 1533 sur la recommandation de l'amiral Chabot. Dans son premier voyage (20 avril-5 septembre 1534), il débarqua à Terre-Neuve et resta dix jours au port de Sainte-Catherine. Il alla plus au nord, et découvrit une île où se réfugiaient des quantités innombrables d'oiseaux; il l'appela l'île aux Oiseaux. Elle était encore entourée de glaces; mais elles se brisèrent, et les barques purent passer. Le 24 juillet, Cartier toucha à la côte du Labrador, puis traversa le golfe, et entra dans une baie profonde, où il souffrit beaucoup du chaud; il lui donna le nom de *baie des Chaleurs,* qu'elle a conservé[2]. Sur le promontoire de Gaspésie il planta une grande croix haute de trente pieds; au milieu il avait placé un écusson relevé avec trois fleurs de lis, et il y écrivit en grosses lettres entaillées dans le bois : « Vive le roi de France. » Cartier entra en rapport avec les sauvages et échangea avec eux quelques marchandises contre des pelleteries.

Cartier fit un second voyage avec trois vaisseaux en 1535; après

1. Verazzano, né à Florence vers 1485, s'occupa de commerce en Orient. On lui attribue trois voyages en Amérique : le premier en 1523, peu connu, aurait été un voyage de pirate; on suppose que ce fut lui qui, sous le nom de Jean Florin ou Jean le Florentin, pilla les vaisseaux de Cortez qui revenaient du Mexique. Le second est celui dont il adressa le récit à François Ier; il partit de Dieppe et revint à Dieppe, fin 1523-juillet 1524. Le troisième, 1526, avait pour but la recherche d'un passage nord-ouest; Ango de Dieppe et l'amiral Chabot en firent les frais; d'après le chroniqueur espagnol Bernal Diaz, il avait été arrêté près des Canaries, amené à Séville et pendu en 1527. Charlevoix parle d'une autre tradition : Verazzano aurait été pris par les sauvages de l'Amérique et mangé.

2. « Le pays est le plus beau qu'il est possible de voir, tout égal et uny, et n'y a lieu si petit où il n'y ait des arbres combien que ce soye sablons, et où il n'y ait du froment sauvage qui a l'espi comme le seigle et le grain comme l'avoine, et des poids aussi épais comme s'ils avaient esté semez et cultivez, le raisin blanc et rouge avec la fleur blanche dessus, des fraises, meures, roses rouges et blanches, et autres fleurs de plaisante, douce et agréable odeur. Aussi il y a là beaucoup de belles prairies, et bonnes herbes et lacs où il y a grande abondance de saumons. » (Cartier, *Relation du voyage de 1534*. On trouve dans la *Bibliothèque de l'École des chartes,* janvier-avril 1894, une bibliographie de travaux relatifs à J. Cartier.)

avoir contourné la pointe nord de Terre-Neuve, et rendu visite à l'île aux Oiseaux, il franchit le détroit de Belle-Isle, rangea la côte du Labrador, et entra dans le grand fleuve le 10 août, d'où le nom de Saint-Laurent; il découvrit l'île aux Coudres, l'île d'Orléans, qu'il trouva couverte de vignes sauvages et appela d'abord île de Bacchus, et s'arrêta devant une grande île qui renfermait alors les habitations de Hochelaga, remplacées aujourd'hui par la grande cité de Montréal. Hochelaga était une petite bourgade entourée de trois enceintes de palissades, et comptait environ cinquante cabanes faites en forme de tourelles. Les habitants reçurent très bien les Français, leur donnèrent des fêtes; on échangea des présents, mais il fut impossible de se comprendre autrement que par signes. Ces Indiens appartenaient à la nation des Hurons, qui habitait au nord du fleuve, et montra des dispositions bienveillantes à l'égard des Français. Cartier visita la montagne qui domine la bourgade, et lui donna le nom de Mont-Royal, qui est devenu celui de toute l'île. Cartier passa l'hiver sur les bords de la rivière de Sainte-Croix (aujourd'hui rivière J.-Cartier, un peu en amont de Québec, sur la rive gauche du fleuve). Dans son rapport au roi, Cartier dit que la plupart des terres étaient fertiles, que le climat était sain, et les habitants sociables et fort aisés à tenir en respect; il lui parla aussi du commerce de pelleteries, qui fut toujours le principal objet d'échange avec l'Europe. Il revint en France en 1536; mais François Ier était alors absorbé par le souci d'une nouvelle guerre avec Charles-Quint, et ne put songer de nouveau au Canada qu'en 1540. La première tentative de colonisation fut faite par Roberval, gentilhomme de Picardie; malgré la présence de Cartier, elle ne réussit pas. On parle encore d'un quatrième voyage de Cartier, après 1542, mais on ne possède aucun renseignement. Le grand navigateur mourut en 1557.

Essais de colonisation. — Le Canada était devenu une possession française, mais il fallait le coloniser; pendant le XVIe siècle les Bretons et les Normands exploitèrent le riche commerce des pelleteries et les pêcheries du banc; plusieurs particuliers cherchèrent à se faire concéder des privilèges, par exemple Jacques Noël[1] et la Jaunaye en 1588; mais les marchands protestèrent. Le privilège fut supprimé la même année sur la demande des marchands de Saint-Malo. Le marquis de Monts obtint un privilège semblable (1598), fit un voyage, mais revint ruiné. Chauvin, capitaine de vaisseau, qui agissait pour le compte du sieur de Pontgravé, réussit mieux. Ses voyages de 1600-1602 furent très fructueux. Mais il fallait s'établir à demeure, fonder une colonie. L'honneur de faire réussir une pareille entreprise revint à SAMUEL DE CHAMPLAIN.

1. C'était un petit-neveu de J. Cartier. Le privilège fut accordé par Henri III le 14 janvier 1588, et révoqué le 9 juillet de la même année.

*
* *

Champlain. — Champlain était né en Saintonge, à Brouage, en 1567 ou 1570. Son père était capitaine de vaisseau, et son oncle pilote général des flottes du roi d'Espagne. Champlain servit d'abord dans les armées du roi, et fit son premier voyage sur mer aux Antilles et au Mexique en 1599. A son retour il fut nommé géographe du roi; le gouverneur de Dieppe, Aymard de Chastes, avait obtenu un nouveau privilège pour le Canada : il confia une expédition à Champlain. Ce dernier descendit à Tadoussac[1], s'arrêta à l'endroit où il devait plus tard fonder Québec, et remonta le fleuve jusqu'au saut Saint-Louis, un peu au-dessus de Montréal, puis revint à Honfleur. Quand il revint en France, de Chastes avait succombé, et son privilège avait été donné à un Saintongeois, le sieur de Monts : on embarqua des colons, des familles de Normandie et de Saintonge; Champlain chercha un emplacement pour y fonder « des habitations » : aucun ne lui parut plus favorable que celui de Québec[2]; Champlain s'y fixa en juillet 1608.

L'année suivante Champlain remonta le Saint-Laurent et s'engagea dans un affluent de la rive droite (aujourd'hui le Richelieu). Il rencontra des sauvages qui l'accueillirent mal, et n'hésita pas à les attaquer; il les battit sur les bords d'un lac qui a conservé le nom de l'explorateur. Ces sauvages appartenaient à la grande nation des Iroquois, qui fut toujours hostile aux Français, s'entendit plus tard avec les Hollandais, puis avec les Anglais, et nous causa de graves embarras pendant tout le XVIIe siècle.

On commençait à se préoccuper de la Nouvelle-France (ce nom date de 1609) ; le comte de Soissons, puis le prince de Condé, la prirent sous leur protection. En 1613 Champlain fit organiser une première association de marchands des ports de Saint-Malo, Rouen, la Rochelle, qui forma la *Compagnie de Rouen*, et Condé prit le titre de vice-roi. En 1615 Champlain emmena dans la colonie des religieux récollets, et explora les pays d'où l'on tirait les pelleteries; il remonta l'Ottawa, découvrit le lac Nipissing, vit le lac Ontario. A partir de 1620 il se préoccupa surtout de Québec, y établit des

1. « Tous les récits de voyage parlent de Tadoussac, et la plupart des géographes y ont placé une ville; mais il n'y a jamais eu qu'une maison française et quelques cabanes de sauvages, qui y venaient au temps de la traite, et qui emportaient ensuite leurs cabanes, comme on fait les loges d'une foire, et ce n'était en effet que cela. Tadoussac est un excellent port qui peut contenir 25 vaisseaux de guerre. » (CHARLEVOIX, *Histoire de la Nouvelle-France*, V, 96.) Tadoussac devint une des stations de la Compagnie de la baie d'Hudson; elle ne comprend aujourd'hui que de misérables cabanes faites avec des troncs d'arbres superposés et un hôtel peu confortable.

2. Québec est un mot de la langue indienne qui signifie *détroit fermé, obstrué*. La falaise forme en effet un promontoire, le cap Diamant, qui semble barrer le fleuve; c'est sur ce promontoire que fut fondée la ville.

officiers de justice sous la présidence de Louis Hébert, le premier colon qui s'occupa de cultures[1], et construisit un fort en pierre. Malgré tous ses efforts, Québec ne se peuplait pas ; elle ne comptait que cinquante personnes en 1622, parce que le commerce des pelleteries se faisait à Tadoussac. Sur les conseils et les rapports du chevalier de Rasilly, qui s'était établi en Acadie, Richelieu s'intéressa à la colonie, et fonda en 1627 une Compagnie plus importante : elle devait disposer d'un capital de 300,000 livres au moins, et compter cent associés, en tête desquels se firent inscrire Richelieu et le marquis d'Effiat ; on y trouve aussi les noms de Rasilly, de Champlain ; les autres étaient de riches bourgeois ou de grands négociants des ports : parmi ces derniers on lit le nom de Henri Cavellier, l'oncle de Robert Cavellier de la Salle, futur explorateur du Mississipi. La Compagnie, appelée *Compagnie de la Nouvelle-France* ou *des cent associés*, avait de grands avantages : elle seule pouvait faire le commerce des pelleteries, elle en avait le monopole perpétuel ; elle avait aussi le privilège de tout le commerce pour quinze ans, mais le roi exceptait la pêche des morues, qui restait libre. Le roi mettait à sa disposition deux vaisseaux de guerre, permettait aux nobles d'entrer dans la Compagnie et de trafiquer sans déroger, et s'engageait à anoblir un certain nombre de roturiers. En échange, la Compagnie devait transporter au Canada 4,000 Français catholiques en quinze ans, les nourrir pendant trois ans, et leur assurer les secours de la religion en entretenant des missionnaires. Constituée en 1628, la Compagnie eut de mauvais débuts : les Anglais lui enlevèrent ses premiers vaisseaux et s'emparèrent de Québec, où Champlain dut capituler le 20 juillet 1629. Louis XIII négocia, fit armer six vaisseaux, et l'Angleterre rendit de bonne grâce ce qu'on se préparait à reprendre de force. Le traité de Saint-Germain (29 mars 1632) nous rendit toute la Nouvelle-France, y compris l'Acadie, et la Compagnie put reprendre ses opérations en 1633 ; mais Champlain ne présida pas longtemps à ses destinées, il succomba à Québec en 1635 : sa dernière création avait été le collège de Québec. Telle fut l'œuvre du fondateur du Canada. La colonie reconnaissante l'a honoré en faisant publier une belle édition de ses *Œuvres* par les soins de l'Université Laval, de Québec ; mais il n'a pas encore trouvé d'historien en France[2].

Fondation de Montréal. — Peu après la mort de Champlain, un gentilhomme champenois, Paul de Chomedey, marquis de Maisonneuve, fonda une ville française dans l'île du Mont-Royal. L'em-

1. Louis Hébert était un apothicaire de Paris, qui emmena sa famille au Canada en 1617 ; il défricha une partie du terrain sur lequel est située la haute ville de Québec. En 1628 on y laboura pour la première fois avec des bœufs.

2. Champlain avait aussi visité le Mexique et l'Amérique centrale. La Société Hakluyt de Londres a publié en 1860 le récit du voyage de Champlain accompli en 1599-1602. Champlain alla à Panama, qui recevait l'or du Pérou : « C'est là, dit-il, qu'on pourrait établir une communication qui abrégerait de 1,500 lieues la route d'un océan à l'autre. »

placement fut solennellement béni par les jésuites de Québec en 1641, et la ville de Montréal fut fondée le 16 janvier 1642. Maisonneuve en fut gouverneur jusqu'en 1670 ; pendant son administration l'île fut cédée au séminaire de Saint-Sulpice, qui en prit possession en 1663.

En même temps les Français s'étaient établis en Acadie et sur la baie d'Hudson.

*
* *

Acadie. — Dès 1604 la Compagnie du sieur de Monts avait chargé Pontgravé et le sieur de Poutrincourt de visiter les côtes situées au sud du Saint-Laurent; elles appartenaient à la Nouvelle-France, que Lescarbot [1] prolonge jusqu'aux côtes de la Floride. Ils visitèrent la *baie Française,* aujourd'hui baie de Fundy, et fondèrent l'établissement de Port-Royal (Annapolis) [2]. La colonie de l'Acadie fut souvent attaquée par les Anglais de la Nouvelle-Angleterre. Il en fut de même de nos établissements de la baie d'Hudson.

*
* *

Baie d'Hudson. — La baie devait son nom au navigateur Henry Hudson, qui y périt dans son voyage de 1610. D'autres Anglais vinrent explorer le triste littoral de cette grande mer intérieure: Nelson, pilote de Hudson; Thomas Button, qui releva les côtes de l'ouest. Mais les Anglais n'y possédaient aucun établissement, quand le gouverneur du Canada y envoya, en 1656, le sieur Bourdon : il importait beaucoup de rattacher à la colonie française les pays qui produisaient les meilleures pelleteries; il fallait à tout prix empêcher les étrangers de s'établir sur cette mer ouverte qui permettait à nos ennemis de faire concurrence à nos marchands en relation avec les sauvages. Il se produisit là, avec les navires marchands de l'Angleterre, de nombreuses rencontres où l'on voit figurer avec honneur Denys de Saint-Simon, le chevalier de Troye, Sainte-Hélène, et surtout d'Iberville, que nous retrouverons plus tard à la Louisiane. Mais Charles II fonda une Compagnie puissante,

1. Marc Lescarbot, avocat au parlement, se rendit au Canada avec Poutrincourt en 1606. Dans une lettre écrite de Port-Royal, 22 août 1606, il déclare qu'il considère le pays comme un véritable paradis : *le paradis terrestre n'eut sceu estre plus agréable que ce séjour...* Il conseilla de cultiver la terre, et rédigea de nombreux Mémoires sur l'Acadie. Son ouvrage principal est *Histoire de la Nouvelle-France,* 1608, dont il a paru une nouvelle édition chez Tross en 1866, 3 vol. in-8°.

2. Jean de Biencourt, marquis de Poutrincourt, fonda Port-Royal en 1605; il dut l'abandonner en 1607, parce que son privilège fut supprimé, mais il y retourna en 1610. La ville prospéra; Razilly en fut gouverneur en 1632; elle fut prise en 1710 par les Anglais, qui lui donnèrent le nom de leur reine : Port-Royal devint Annapolis.

la *Compagnie de la baie d'Hudson*, qui fut organisée en 1670 par le prince Rupert[1]; on finit par décider que le port Nelson serait commun aux deux nations, et qu'on pourrait y commercer en toute liberté (1686). La lutte recommença après la révolution de 1688 : les Anglais finiront par l'emporter et s'assureront la possession des territoires de la baie en 1713.

*
* *

Régime féodal au Canada. — Revenons au Canada. Les gouverneurs qui succédèrent à Champlain essayèrent de développer la colonie. Ils accordèrent de grandes étendues de terres à titre de seigneuries à ceux qui, par leur fortune et leur situation, paraissaient être en état de créer eux-mêmes des centres de population. Les concessionnaires sous-louaient des parties de leur territoire en se réservant des redevances et des privilèges. Le séminaire de Saint-Sulpice a tiré pendant longtemps ses principales ressources de l'île de Montréal. L'île d'Orléans forma un comté (1676) qui fut donné à François Berthelot, secrétaire général de l'artillerie. On en donna même à des sauvages; un Iroquois avait obtenu de Frontenac le domaine d'une île du Saint-Laurent (île Tavihata); il montrait la patente de concession avec orgueil, mais avait vendu ses droits pour quatre pots d'eau-de-vie[2]. Sur ces seigneuries on fondait des villages de colons[3]; mais les Français désertaient fréquemment. Ils préféraient au travail des champs les courses à travers les forêts et les prairies, à la recherche des animaux à fourrure; ils s'absentaient pour plusieurs mois, prenaient les habitudes des Indiens, et renonçaient pour toujours à la vie des *habitants;* ils devenaient *voyageurs*, *coureurs des bois*, se mêlaient aux sauvages, épousaient des Indiennes. Ils ont produit la race énergique des métis que l'on appelle les *Bois-Brûlés*. Ils étaient perdus pour la colonisation proprement dite : en 1640, le nombre des habitants n'était encore que de 300.

*
* *

Les jésuites. — Les missionnaires jésuites cherchèrent à suppléer au manque de travailleurs de la terre en convertissant les sauvages et en les fixant dans des villages nouveaux. Ils étaient venus dans la Nouvelle-France dès 1611, amenés par Poutrincourt, qui les chargea d'évangéliser les Micmacs de l'Acadie ; ils passèrent

1. Son privilège lui donna la propriété du sol, des pêcheries, des mines, des forêts, avec le droit de lever des troupes, de faire la guerre aux indigènes. Elle l'a conservé jusqu'en 1869.

2. Charlevoix, *Voyage*, 1721, à la suite de son *Histoire de la Nouvelle-France*, V, 286.

3. Le régime féodal a été supprimé en 1854 : il y avait alors 220 fiefs possédés par environ 160 seigneurs.

au Canada, construisirent un collège à Québec (1635), fondèrent Sillery (1638) pour les sauvages convertis et allèrent s'établir chez les Hurons. Le plus célèbre de ces premiers missionnaires fut le P. Lejeune. En suivant les Indiens dans leurs chasses, les missionnaires découvrirent les pays de l'Ouest, ceux que les Canadiens appellent encore aujourd'hui les pays d'En-Haut ; en 1665 le jésuite Allouez visita le lac Supérieur et s'établit chez les Sioux ; d'autres découvrirent le lac Érié en 1669, le Michigan en 1670-72. Le plus illustre fut le P. Marquette ; il établit en 1671 une tribu de Hurons sur le passage de Makinaw : ce fut l'origine de la station si souvent citée de Michillimakinaw ; il explora la grande baie qui est à l'ouest du Michigan, Green-bay, que les Français appelaient la baie des Puants, nom d'une tribu qui habitait au sud, remonta la rivière des Renards, descendit le Wisconsin, et le 17 juin 1673 arriva au Mississipi, qu'il explora en partie. Il visita aussi, au nord du lac, *Chicagou,* village de la tribu des Miamis, et mourut en 1675 sur les bords du Michigan.

*
* *

Explorations au dix-huitième siècle. — Vers la fin du XVIIe siecle, les explorations eurent lieu vers le sud; on chercha à réunir le Canada aux postes de la Louisiane. Au XVIIIe, les Français revinrent vers l'ouest canadien ; en 1731, le comte de Maurepas confia une mission à Pierre Gautier de Varennes, sieur de la Vérendrye : c'était un Canadien, né à Trois-Rivières ; il servit d'abord en France et fut blessé à Malplaquet : revenu dans la colonie, il partit avec ses trois fils, son neveu, le jésuite Ménager, et découvrit la rivière Rouge, le Winnipeg ; il remonta l'Assiniboine, à l'embouchure de laquelle il avait fondé le fort Rouge, remonta aussi la Saskatchevan, revint vers le sud, traversa le Missouri, suivit la rivière de la Pierre-Jaune (*Yellow stone*). Tous ces voyages l'occupèrent jusqu'en 1745. Le gouvernement reconnut ses services en lui accordant la croix de Saint-Louis. Son fils aîné continua ses voyages, il visita les Rocheuses. On ne doit donc pas être surpris de rencontrer tant de noms français sur les territoires du Dominion anglais. Quand elle dut quitter l'Amérique en 1763, la France y laissait le souvenir de grands services rendus : elle avait fait explorer tout le territoire, à l'exception des terres glacées du Nord ; elle avait fait alliance avec les tribus indiennes, elle laissait des traditions qui devaient survivre à sa défaite et se faire respecter de la nouvelle métropole.

*
* *

Les Compagnies anglaises. — Les Anglais, devenus maîtres du Canada par le traité de Paris (1763), l'exploitèrent en marchands. L'ancienne *Compagnie de la baie d'Hudson* avait pris un grand dé-

veloppement depuis que les Français avaient dû quitter les territoires du Nord, en vertu des traités d'Utrecht (1711-1713) ; mais elle eut une rivale dans la *Compagnie du Nord-Ouest*, qui fut composée des commanditaires de l'ancienne Compagnie française du Canada et d'Écossais amis de la France, des réfugiés politiques, les Stuart, les Mackensie, les Mac-Donald. Elle hérita de la Charte royale de 1717 qui concédait à perpétuité la possession des contrées septentrionales, et occupa les forts de traite établis par cette société. Elle utilisa les *voyageurs* français et provoqua de nouvelles conquêtes : en 1777 le Canadien Joseph Frobisher remonta les rivières Maligne et la Pinte ; le lac Athabaska fut atteint en 1780. En 1789 eut lieu le grand voyage d'Alexandre Mackensie, qui descendit le fleuve du Nord jusqu'à son embouchure ; dans un second il remonta la rivière de la Paix, cherchant à établir une route de commerce avec les côtes du Pacifique.

Les deux Compagnies continuèrent à faire le commerce des pelleteries ; elles entrèrent en conflit, et, après une longue lutte qui fut parfois sanglante, elles se réunirent en 1821. La Compagnie unique continua à faire de grands bénéfices, mais elle dut renoncer à ses principaux privilèges et à ses possessions territoriales en 1869 ; on lui accorda une large indemnité, et elle continua ses opérations, qui sont toujours fructueuses. Son siège est à Londres.

Le Canada sous la domination anglaise. — Quand les Anglais organisèrent le gouvernement politique du pays conquis, ils durent compter avec les 65,000 Français qui ne purent suivre les fonctionnaires revenus en France. Le clergé resta avec eux, et leur hostilité fut telle qu'il fallut leur garantir la liberté religieuse et leur restituer les lois françaises par l'*Acte de Québec* de 1774. Une véritable constitution, publiée en 1791, leur accorda une certaine indépendance politique : le pays fut divisé en deux territoires : Bas et Haut-Canada, et chaque province eut sa législature. Les Français ne furent pas ingrats ; quand la colonie anglaise fut attaquée par les États-Unis en guerre avec l'Angleterre, de 1812 à 1814, ils furent l'âme de la défense, résistèrent avec succès dans Québec et dans Montréal, et remportèrent la victoire de Chateaugay, qui força les États-Unis à reconnaître les anciennes frontières par le traité de Gand de 1814.

Vinrent alors les luttes parlementaires, dans lesquelles se distinguèrent les libéraux canadiens sous la conduite de leur O'Connell, Papineau, qui eut la satisfaction de faire triompher ses idées en 1867. Le Canada se donna une nouvelle constitution ; il devint une colonie fédérale, composée du Bas et du Haut-Canada, du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse. On y réunit le Manitoba, 15 juillet 1870, la Colombie britannique en 1871, et l'île du Prince-Édouard en 1873[1]. La capitale fédérale fut Ottawa, rési-

1. Le reste du pays est partagé en districts provisoires ; en 1882, le gouvernement fédéral a organisé ceux de *Assiniboia, Alberta, Saskatchévan, Athabaska ;*

dence du gouverneur anglais, qui a pour principale mission d'ouvrir le parlement fédéral. L'Angleterre a retiré ses troupes; elle n'a plus de soldats que dans le port militaire de Halifax.

*
* *

LES FRANÇAIS AU CANADA

« ... Ce fut à l'établissement d'une nouvelle France que la France employa la valeur de ses capitaines et les talents de ses administrateurs. Maintes fois elle s'émut au récit des aventures et des périls de cette poignée d'enfants que l'audace des marins et la sagesse d'un ministre avaient jetés par delà l'Océan comme l'avant-garde d'une armée de pionniers.

Mais il faut, hélas! l'avouer, cette troupe, composée d'un petit nombre de marins et de soldats, de quelques artisans et de laboureurs, bien que vaillante et dévouée, ne disposa jamais des forces qu'exigeait son œuvre. Elle n'en soutint pas moins avec éclat, d'abord contre l'hostilité des tribus indiennes, plus tard en face de l'ennemi séculaire, l'Anglais, l'honneur et les intérêts de la métropole.

La France, qui lui confia son drapeau, n'eut point lieu de s'en repentir : jamais mains plus loyales ne le défendirent jusqu'au dernier jour avec plus de constance et de courage.

Il ne tint pas qu'à eux de conquérir cette partie de l'Amérique du Nord, comme les Espagnols l'avaient fait du Mexique et du Pérou. Les Cortez et les Pizarre ne manquèrent point à leur vaillance; ce qui fit défaut, ce furent les services de la métropole, et, aux moments critiques, décisifs, l'appui, la voix de cette patrie alors muette, et qu'en dépit de son indifférence et de son abandon ils saluaient, expirants, d'un dernier cri de fidélité et d'amour.

Cette époque, que nous appellerons héroïque, et qui embrasse entière la période coloniale française, est un tissu d'événements merveilleux, où les prouesses, les combats, les découvertes et les aventures de tout genre se détachent, comme les têtes d'apôtres et de saints d'une fresque du moyen âge sur le fond d'or d'un portique. C'est une suite de courts poèmes dont la réunion forme une épopée[1]. Rien n'y

en 1895 il a créé ceux de : *Ungawa*, qui comprend le Labrador; *Franklin*, qui comprend les îles Arctiques; *Mackensie; Yukon*.

1. « Un Virgile ferait une belle *Énéide* des héroïques aventures de ce Latium, » a dit X. Marmier (*En Amérique et en Europe*, 1860).

manque. Les découvreurs se nomment : Jacques Cartier, Champlain, Roberval, Joliet[1], Lamothe-Cadillac[2], Cavelier de la Salle, Bienville[3], de la Verendrye.

Les militaires : Tracy[4], de Callières[5], de Frontenac[6], Lévis, Montcalm. Les héros : d'Aulac, d'Iberville, Sainte-Hélène ; une héroïne, Mme de Verchères ! Cherchez-vous un grand administrateur ? Talon[7] ! Un prélat illustre ? Mgr Laval de Montmorency[8], la tige des archevêques de Québec. Faut-il citer des martyrs ? Les pères de Brébeuf et Lallemand[9]. Des victoires ? des sièges ? On devrait rappeler chaque engagement, chaque assaut.

Deux grandes figures, deux caractères résument cette épopée nationale.

L'un, le modeste pilote de Saint-Malo, représente la hardiesse d'esprit unie à la foi, la patience doublée de décision et d'audace, vertus qui semblent s'exclure, mais qu'on trouve à un haut degré dans cette bourgeoisie déjà virile de marchands et de marins du XVIe siècle.

L'autre, âme généreuse, cœur intrépide, ayant servi sous le maréchal de Villars en Italie, porte sur le champ de bataille du nouveau monde le courage chevaleresque des soldats de Fontenoy. Chargé de livrer le dernier combat, et voyant la victoire infidèle, Montcalm sut ravir encore, par l'héroïsme de sa mort, une part de la gloire de son vainqueur.

C'est entre les lueurs des éclairs jaillis de deux épées françaises, presque aux mêmes lieux, bien qu'à deux siècles d'intervalle, que s'écoule cette légende qui a nom l'histoire

1. Louis Joliet, négociant de Québec, accompagna le P. Marquette au Missisipi en 1673 ; nous en parlerons plus loin.

2. Lamothe-Cadillac fonda la ville de Détroit, 1700 ; Dulhut y avait établi un poste appelé Saint-Joseph dès 1686. Lamothe-Cadillac y construisit un fort qu'il appela Pontchartrain ; il dominait un des principaux passages du Canada à la Louisiane ; Détroit fut occupé par les Anglais en 1769, et cédé aux Etats-Unis en 1812 ; elle fut un instant la capitale du Michigan après 1837. Comme toutes les villes des lacs, elle a pris un grand développement ; la langue française y est toujours en usage.

3. Un des huit frères de la famille Lemoyne d'Iberville ; l'un d'eux organisa la Louisiane à partir de 1698.

4. Alexandre de Prouville, marquis de Tracy, fut gouverneur de 1663 à 1665.

5. Fut aussi gouverneur de 1699 à 1703.

6. Deux fois gouverneur, de 1672 à 1682, et de 1689 à 1698. Voir *le Comte de Frontenac*, par H. Lorin, Paris, 1896.

7. Intendant sous de Courcelles et de Frontenac, de 1665 à 1672.

8. François de Laval, abbé de Montigny, arriva à Québec en 1659, mais l'évêché de Québec ne fut érigé qu'en 1670, et les bulles furent obtenues en 1674.

9. Jésuites massacrés par les Hurons en 1648.

du Canada. Sur la première page, datée de 1535, Jacques Cartier, l'épée nue, étincelant au soleil de juillet, ouvre les annales. Entouré de son équipage agenouillé, il prend possession de ces terres au nom de son souverain, François.

A l'épilogue, sous un ciel gris d'automne, en l'année 1759, on aperçoit, au milieu des plaines d'Abraham, le marquis de Montcalm, qui, à pied, l'épée à la main, conduisant les troupes sur les batteries anglaises, tombe mortellement frappé, et scelle de son sang le dernier feuillet de ce drame national... » (De Achintre, publiciste canadien, cité par J. Feyrol, *Français en Amérique,* Lecène et Oudin, 1886, p. 44-47.)

* * *

L. Fréchette a exprimé les mêmes sentiments :

Montcalm, hélas ! vaincu pour la première fois,
Tombe au champ du combat, drapé dans sa bannière ;
Lévis, dernier lutteur de la lutte dernière,
Arrache encor, vengeant la France et sa fierté,
Un suprême triomphe à la fatalité !
Puis ce fut tout. Au front de vos tours chancelantes
L'étranger arbora ses couleurs insolentes,
Et notre vieux drapeau, trempé de pleurs amers,
Ferma son aile blanche... et repassa les mers.

Montréal, mai 1883.

* * *

LA NOUVELLE DE SEDAN AU CANADA

« Les dépêches données à Québec le 1er septembre annonçaient que Mac-Mahon avait été vaincu. Ici tout le monde croyait qu'elles étaient de source prussienne. Un peu plus tard, une seconde dépêche parvenue au *Sun* disait laconiquement que les Français avaient battu les Prussiens. Des groupes stationnaient sur les places publiques malgré un temps affreux. Cette foule passait par toutes les péripéties de l'espoir et du désespoir. « Attendons encore un peu, disait-on, ce n'est pas la grande bataille décisive, ce n'est qu'un revers partiel. » A midi il n'y avait pas de dépêches de France. Pendant trois longs jours nous fûmes ainsi sans nouvelles. Pour une fois la Prusse avait imité la réserve du gouvernement français. Berlin était également sans nouvelles sur le résultat de la grande bataille. De part et d'autre on compre-

nait que le dernier mot allait se dire. En attendant, les télégrammes envoyés à la presse faisaient circuler la rumeur que Napoléon III était fort malade, et que le roi de Prusse était fou.

Tout à coup, à midi, une dépêche vient dire : « L'armée de Mac-Mahon a capitulé ! L'empereur Napoléon s'est rendu. »

Le roi de Prusse l'annonçait à la reine. Cette nouvelle demandait confirmation. Ce soir-là, c'était un samedi, la tempête continuait toujours. Les bureaux de l'*Événement* étaient restés ouverts. Une foule énorme, silencieuse, l'encombrait et faisait queue à la porte. J'en faisais partie. Les uns étaient consternés et comme foudroyés dans leur plus chère affection. Les autres riaient aux éclats de la naïveté de ceux qui ajoutaient foi à la dépêche du roi Guillaume ; ils se grisaient de gaieté pour ne pas laisser accès au désespoir.

Tous attendaient anxieusement la publication des dépêches, partagés ainsi entre une conviction poignante et un espoir chimérique, lorsque tout à coup la foule s'ouvrit avec respect pour laisser passage à M. Gautier, consul général de France[1]. A l'instant le silence se fit : tous les regards se portèrent sur lui. A son attitude grave, émue, à cet air auquel on ne se trompe pas et qui révèle un cœur brisé, la certitude se fit dans tous les esprits, et tous les yeux se mouillèrent de larmes. On resta longtemps, pleurant en silence, entourant le représentant de la France de la sympathie la plus vive, du respect le plus profond. Nous n'avons jamais vu pareil recueillement, semblable douleur. La France vaincue recevra des hommages plus retentissants, jamais un témoignage de plus sincère affection. » (F. de Saint-Maurice, *le Canada et les Canadiens français pendant la guerre franco-allemande*, Québec, 1888, p. 38-42.)

⁂

TERRE-NEUVE

L'intérieur est encore peu connu ; il a été visité par M. E. Cormak en septembre 1822 ; l'explorateur y a trouvé de nombreux lacs, des marais tourbeux ; les parties élevées ne sont que rochers, il n'existe pas de terrains susceptibles de culture. Terre-Neuve a une constitution et un parlement depuis 1832 ; elle a refusé d'entrer dans le Dominion, et forme une colonie distincte avec un

1. Le consulat général avait été créé en 1860.

gouvernement responsable depuis 1855. En vertu du traité d'Utrecht, la pêche est autorisée pour les Français pendant la moitié de l'année, du 5 avril au 5 octobre, sur la côte ouest, depuis le cap Saint-Jean au cap de Raye (*French-Shore*). La pêche des bancs est libre.

Terre-Neuve a négocié son entrée dans le Dominion dès 1869; les pourparlers ont recommencé en 1895; la mauvaise situation financière les empêche d'aboutir.

*
* *

Aspect général. — « De toutes parts, sur le plateau, des sapins hauts de deux pieds, massés en fouillis impénétrables, paraissent autant de combattants nains prêts à nous disputer le passage. Au bord de ces forêts lilliputiennes se dresse l'angélique en grosses touffes, et les plantes carnivores secouent leurs clochettes couleur de sang. Çà et là, dans les landes hérissées de bruyères, s'étalent des étangs aux eaux noires, qu'alimente la fonte des neiges; il en sort des ruisseaux qui se précipitent en cascades vers la mer, et dont l'eau vive abonde en saumons et en truites qui, par des bonds désespérés, remontent de chute en chute jusqu'au réservoir. Voilà les mornes solitudes à la livrée grisâtre, dominante, des paysages terre-neuviens...

Le sol humide et spongieux, parfois couvert de mousses, dissimule de dangereuses tourbières que parsèment des iris sauvages et des blocs erratiques de granit rose...

La faune terre-neuvienne comprend des animaux sédentaires et quelques hôtes de passage à courtes apparitions. Au nombre des premiers, notons le caribou, espèce de cerf que l'on aperçoit au loin broutant des lichens ; des perdrix, des loutres, et quelques familles de castors isolés au bord des étangs. » (D'Avignac, dans le *Correspondant,* 25 juin 1890, p. 1070.)

*
* *

Moustiques de Terre-Neuve. — « Si j'étais poète et si la poésie héroïque était aujourd'hui aussi en honneur qu'elle l'était autrefois, au moment de parler des moustiques, je commencerais par une invocation aux divinités de la désolation, de la colère, de la rage, de la fureur et du désespoir; j'essayerais de n'en oublier aucune, et toutes, je les supplierais de venir à mon aide pour peindre, d'une façon tant soit peu conforme à la gravité du sujet, les souffrances et les

tortures que font endurer en été ces misérables insectes aux malheureux voyageurs dans les régions septentrionales de l'Amérique. On prétend que les États-Unis et le Canada n'en ont pas le privilège absolu, et que le même fléau existe dans toutes les contrées du nord, en Laponie, en Russie et en Sibérie.

On parle des moustiques des pays chauds ; ceux-là sont des abrégés de moustiques. En Algérie, en Espagne, en Italie, dans le midi de la France, on n'a jamais affaire qu'à des moustiques d'amateurs, des moustiques innocents ou au moins de constitution délicate, des moustiques artistes, musiciens, ennuyeux par moments, surtout pour les personnes qui aiment les mélodies un peu variées. Dans ces contrées où fleurit l'oranger, lorsqu'on s'endort le soir et qu'un de ces insectes est par hasard entré dans la chambre, il se contente de signaler sa présence par un simple susurrement ; à peine pratiquera-t-il quelques piqûres dont rien ne reste au matin, sinon une légère boursouflure. J'ai cependant entendu des gens n'ayant voyagé que dans le Midi, prétendre se connaître en moustiques. Erreur ! Il faut venir ici de juillet à fin septembre pour juger de la somme des colères sourdes ou apparentes que représente un de ces êtres minuscules. Bien entendu le mot *un* est une forme de langage, une fleur de rhétorique : on dirait aussi bien un millier, un million, un milliard, un milliard de milliards de moustiques, black-flies, gnots, simulies, hornets, guêpes, et de toute cette engeance altérée de sang, brutes féroces, tigres ailés, qui, dès l'instant où vous débarquez et où vous pénétrez sous bois, ou encore lorsque vous demeurez immobile, occupé à dessiner, à prendre des notes, se réunissent en bataillons, se rallient et se précipitent en tourbillons sur le cou, derrière les oreilles, sur les tempes, sur les mains, indifférents au sort funeste de leurs compagnons écrasés, aplatis par centaines...

... Pour le savant il y a moustique et moustique; pour le promeneur, tout est moustique. Il y a le vrai moustique au corps effilé, aux pattes grêles, à la petite tête noire, au corselet velu, à la bouche armée d'une trompe acérée qu'il sait enfoncer dans la chair, et qui, après avoir servi de tarière pour percer l'épiderme, fait l'office de tuyau de pompe par lequel monte le sang du patient; il y a la simulie, petite mouche grosse comme le demi-quart d'une de nos honnêtes mouches de France, grise de couleur, trapue, dont les pattes noires sont marquées d'une bande d'un blanc pur : une né-

gresse qui a marché dans de la céruse! Avec ses mandibules elle coupe la peau et laisse une blessure qui, pendant deux jours, cause une insupportable démangeaison et produit une ampoule douloureuse, véritable plaie qui met sept à huit jours à se cicatriser.

On se défend comme on le peut, et, quelque système qu'on emploie, on se défend mal. Les uns s'enduisent d'huile, de vaseline, de glycérine phéniquée ou laudanisée : le remède sert pendant quelques minutes; après quoi le visage est recouvert d'un cambouis aussi gênant qu'impuissant. D'autres portent des voiles et des masques de chimiste en toile métallique; d'autres s'encapuchonnent. Les moustiques semblent d'abord un peu déconcertés, mais ils ne perdent pas courage; ils cherchent un trou, lentement, patiemment, et, si un seul fil de la gaze vient à manquer, ils découvrent le défaut de l'armure, et, s'y glissant à la file, ils exercent leurs déprédations d'autant mieux que, lorsqu'ils sont suffisamment gorgés, et qu'ils désirent se retirer pour aller digérer en paix, ils ne manquent jamais de ne point retrouver la porte de sortie, et sont ainsi forcés de se remettre à table, peut-être pour en faire les honneurs aux nouveaux arrivants. Puis le voile est gênant; quand il fait chaud, il asphyxie; quand on marche, qu'on se glisse sous bois entre les troncs d'arbres, au milieu des fondrières, il se déchire et ne protège plus, ou bien il trouble le regard, le pied manque ou s'enfonce dans le trou qu'on voulait éviter, et l'on tombe. Au début on s'arme surtout de courage et de philosophie, on écrase un envahisseur; mais quand on arrive au millième et qu'on se sent encore piqué, on s'indigne, on devient furieux, on se frappe, on jure, on voudrait que les moustiques n'aient plus qu'une seule tête, afin de la couper d'un seul coup, fût-elle plus grosse que les tours Notre-Dame. Tout est inutile : on lutte contre un lion, une panthère, un serpent, un rhinocéros, on ne lutte pas contre les moustiques; on devient la proie du désespoir, jusqu'au moment où, en sûreté à bord de la frégate, ce qui n'arrive que si l'on est mouillé loin de terre et au-dessus du vent, on ôte son voile, et l'on contemple une figure gonflée, des oreilles brûlantes et des tempes plus écarlates que la carapace d'un homard sortant de la marmite. On en est quitte pour une journée de fièvre et pour se gratter pendant une partie de la semaine suivante. On cite des gens égarés dans la broussaille et assaillis par les moustiques qui, affolés par la douleur et rendus incapables de suivre leur chemin,

sont tombés morts, tués par ces bourreaux. Au cimetière du Croc (baie au nord de Terre-Neuve) se trouve la tombe d'un pauvre midshipman anglais qui a péri de cette façon.

... J'ai vu dans les criques l'eau grouiller de larves de moustiques, et si un problème insondable s'est présenté à mon esprit, c'est celui de savoir de quoi vivent ceux de ces animaux dont l'existence s'écoule sans qu'ils aient rencontré un être à dévorer. Car enfin, ils meurent sans doute d'inanition, et lèguent cette faim inassouvie aux myriades de leurs confrères en moustiquerie qui auront, eux, la bonne fortune de trouver sous leur trompe un malheureux pêcheur, ou un misérable géologue, ou un infortuné dessinateur. » (J. Thoulet, *Bulletin de la Société de géographie de l'Est*, 1891, p. 13-17.)

M. J. Thoulet a éprouvé les mêmes inconvénients pendant un voyage vers les sources de Mississipi.

« On s'embarqua sur un bateau plat et l'on remonta le Mississipi en poussant le bateau avec des perches et en suivant toutes les sinuosités de la rive. La chaleur était étouffante, et les moustiques nous faisaient souffrir cruellement. Malgré des gants en peau de daim nous montant jusqu'au coude, ces insectes venaient en foule, introduisaient leurs trompes dans les interstices des coutures, et se gorgeaient de notre sang. Nous les écrasions par milliers; nos vêtements étaient rouges, mais le nombre de ces animaux ne diminuait pas. Le soir on s'arrêtait pour camper, on abordait et on se hâtait de faire un abatis d'arbres; quand le feu était bien allumé, on le recouvrait de larges plaques de gazon humide; il se dégageait une épaisse colonne de fumée qui se courbait au souffle du vent; chacun alors se précipitait; on se serrait l'un derrière l'autre pour ne pas perdre un atome de cette fumée nauséabonde et bienfaisante, et on renaissait, on respirait pour la première fois; on était débarrassé des moustiques. » (*Revue scientifique*, 27 décembre 1873, p. 603.)

Dans le Canada, région du lac Saint-Jean. — « La véritable torture, le supplice de tous les instants, ce sont les moucherons. Ils ne durent que deux mois, mais ils sont terribles. On est assailli par des nuées de ces insectes, et aucun moyen de se préserver. Les pharmaciens vendent des huiles noires et puantes, qu'ils disent préservatifs infaillibles; on essaye de s'en couvrir les mains et la figure, et l'on n'arrive qu'à ajouter à ses maux celui de la malpropreté. Il n'y a plus de

chasse ni de pêche possibles. Pour trouver quelque repos on s'enveloppe de fumée. Partout vous voyez de grands feux de bois pourri, de feuilles, de tout ce qui peut produire le plus de *boucane* âcre ; les hommes se mettent sous le vent...

... Ces moucherons sont de quatre espèces : nos moustiques, appelés ici *maringouins;* ce sont les moins terribles; les *mouches à sable,* petites bêtes à carapaces, trapues et acharnées; les *brûlots,* gros comme des puces; ils sont si petits, on les croirait inoffensifs; leur piqûre est une brûlure vive, qui s'enflamme aussitôt. Ces trois variétés d'animaux féroces tourbillonnaient dans les airs et s'abattaient sur nous par nuées, pénétrant dans les yeux, les oreilles et toutes les ouvertures des vêtements. Les journées sont intolérables, les nuits sont pires.

Nous n'avons pas fait connaissance avec la quatrième variété de mouches : celle-ci est de belle taille et s'appelle *mord d'abord,* parce qu'elle arrive les tenailles en avant, arrache le morceau convoité et s'en va le dévorer ailleurs. On ne la trouve qu'en de rares endroits. » (L. DE COTTON, *A travers le Dominion et la Californie,* Paris, Retaux-Bray, 1889, p. 57.)

*
* *

SAINT-PIERRE

La France n'a conservé que les îles Saint-Pierre et Miquelon; elles forment une colonie qui a pour capitale Saint-Pierre.

La ville. — « La ville est actuellement réduite à son petit port du Barachois, insuffisant pour les nombreuses goélettes qui hivernent et qui, fixées dans la glace, restent pendant une moitié de l'année aussi serrées les unes contre les autres que des morues dans leur baril.

L'entrée du Barachois est devant les fenêtres du gouvernement. Le quai La Roncière est vaste, bordé de magasins; il est muraillé en pierre, et de grands débarcadères en bois, qui s'avancent dans une direction perpendiculaire, augmentent encore son développement. Cette place, munie d'une fontaine avec vasque en fonte, mais sans eau, ce qui est plus prudent à cause des gelées, est l'endroit le plus fréquenté de Saint-Pierre. C'est là que se rassemblent les marins ; les armateurs se promènent, et font des affaires entre les charrettes dételées, les doris mis au sec, les piles de bois du Canada,

les tonneaux de vins de France et les barriques de cidre arrivées de Normandie; les ouvriers travaillent, les enfants flânent en sortant de l'école, les mousses se disputent, et les chiens, mis en gaieté par le soleil, se livrent à des courses effrénées et font, par leurs gambades, le désespoir d'un malheureux photographe — il y a des photographes même à Saint-Pierre — qui, son appareil installé, le châssis ouvert, la main sur l'obturateur, attend impatiemment le moment où il plaira à ces misérables amis de l'homme de sortir du champ de l'instrument.

En tournant le dos au Barachois, on entre en ville; les rues sont régulières, très propres, se coupant à angle droit; les magasins sont nombreux : ils semblent tous mettre en vente les mêmes objets; aux larges fenêtres, servant de montres, on aperçoit d'abord des ustensiles de pêche, turluttes pour l'encornet, hameçons, faux à morues, gants et couteaux à trancher et à piquer; puis des ustensiles de ménage, des vêtements, des bottes de fabrication américaine; enfin des liqueurs, crèmes et élixirs dans des bouteilles rondes, trapues, allongées en colonne Vendôme, ou plutôt de Juillet,... liquides blancs, roses, rouges et verts, avec étiquettes de couleurs voyantes en papier satiné, doré, avec illustrations enluminées, alliance de la sculpture, de la peinture, de tous les beaux-arts, à l'usage des gens qui ont soif, et Dieu sait si le nombre en est considérable! La maladie semble contagieuse, car le premier compagnon de voyage que nous rencontrons, errant comme nous le nez en l'air, nous invite à prendre un verre de bière dans un café, et nous entrons dans une vaste salle où s'élève un petit théâtre qui l'hiver, saison pendant laquelle on s'amuse beaucoup à Saint-Pierre, sert à des amateurs pour y donner des représentations terminées par un bal.

Le haut de la ville est moins aristocratique, et, auprès du Calvaire, les rues semées d'énormes cailloux, mal nivelées, les maisons plus ou moins délabrées, réduites à un rez-de-chaussée, chacune accompagnée de ses deux échelles, conduisant l'une jusqu'au bord, l'autre jusqu'au faîte du toit, afin de pouvoir, à la première menace d'incendie, y monter des secours d'eau; les marmots innombrables, les poules, les cochons et les chiens, tous bons amis, cherchant leur existence dans les tas d'ordures ou dormant allongés au soleil, montrent que ces lambris de bois ne sont pas l'asile de l'opulence. En revanche, du pied de la croix on jouit d'une vue générale de la rade avec ses navires; des îles se succèdent à

gauche ; à droite, les montagnes jusqu'au cap à l'Aigle, qui se dresse verticalement, tandis que dans le lointain, occupant tout l'horizon, se découpent les hauts sommets de Terre-Neuve. Le panorama est magnifique... » (Thoulet, *Bulletin de la Société de géographie de l'Est*, 1890, p. 237-38.)

Les sapins. — « Les sapins sont ici une ressource ; ils représentent la vigne du pays ; au printemps, quand la sève est en mouvement, on en coupe les jeunes pousses, on les fait bouillir dans de l'eau, on ajoute de la mélasse, on laisse fermenter, et on obtient la *bière de spruce,* boisson peu coûteuse, saine, possédant toutes les vertus, mais atrocement désagréable, comme d'ailleurs tout ce qui possède toutes les vertus. » (Id., *ibid.*, p. 244.)

*
* *

PÊCHE DE LA MORUE

Les droits de la France. — « Depuis le traité d'Utrecht, la pêche à la morue est réglée de la manière suivante : les Français ont le droit de pêche pendant une moitié de l'année, du 5 avril au 5 octobre, sur la côte de Terre-Neuve dénommée le French-Shore, du cap Saint-Jean au cap de Raye en passant par le nord, les Anglais se réservant l'usage exclusif depuis le cap Saint-Jean jusqu'au cap de Raye en passant par le sud ; la pêche sur les bancs est libre ; c'est leur voisinage qui fait la fortune de notre colonie de Saint-Pierre-Miquelon.

La pêche sur la côte. — Les armements des navires morutiers sont différents, selon que ceux-ci doivent se livrer à la pêche sur le French-Shore ou sur les bancs. Pour les premiers, la côte est divisée en un certain nombre de places dont chacune porte un nom, est parfaitement délimitée, se compose d'un chauffaud dont la charpente très simple, puisqu'elle ne doit présenter aucun caractère de permanence, est soigneusement réparée chaque année au commencement de la saison, de plusieurs cabanes en planches qui servent à loger l'équipage et les ouvriers. La même baie contient souvent plusieurs places. Tous les cinq ans un tirage au sort, exécuté à Saint-Malo sous la présidence d'un commissaire de la marine, attribue à chaque armateur ces places pour une période quinquennale ; mais il ne lui est pas interdit de s'arranger ensuite à l'amiable avec ses concurrents pour échanger telle

place contre telle autre susceptible de lui offrir plus d'avantages, un meilleur groupement de ses divers bateaux par exemple. Quant aux navires destinés à pêcher sur les bancs, *les banquiers*, ils sont armés en France ou à Saint-Pierre.

Sur les bancs. — Les bancs s'étendent parallèlement à la côte méridionale de Terre-Neuve sous les noms de Grand-Banc, Banc-à-Vent, banc de Saint-Pierre, depuis le cap Raye jusqu'au détroit de Cabot; le Banquereau se trouve de l'autre côté de l'embouchure de ce vaste fleuve d'eau salée; la mer y présente une profondeur variant de 50 à 100 mètres; ils sont formés par les matières solides entraînées par les courants venus du golfe de Saint-Laurent, et surtout par les glaces côtières qui chaque année se détachent de la côte ouest de Terre-Neuve, et arrivent se fondre au contact des eaux plus chaudes du *Gulf-Stream*. Là se réunissent les morues, accompagnées de quelques autres poissons dont aucun n'est mangeable, sauf le flétan, qu'on sale, quoiqu'il n'ait point la valeur de la morue. Les plus belles morues se trouvent sur le grand banc; celles du banc de Saint-Pierre et du Banquereau sont beaucoup plus petites.

La boëtte. — Prenons le cas le plus compliqué, celui d'un navire partant de France pour aller pêcher sur les bancs, sans sécherie. Ce navire, appartenant généralement aux ports du Nord, Dieppe, Fécamp ou Dunkerque, se dirige directement sur Saint-Pierre pour y prendre de la boëtte[1]. On nomme ainsi l'appât qui sert à amorcer les lignes. La boëtte varie selon les saisons : en avril, mai et juin, on emploie le hareng; en juin et juillet, le capelan; en juillet, août et septembre, l'encornet. Le hareng, plus gros et de qualité inférieure à celui d'Europe, descend du nord et se pêche à Terre-Neuve bien avant qu'il ne soit arrivé à Saint-Pierre; les Anglais le prennent à la senne, l'embarquent à bord de bateaux appelés galopeurs à cause de la rapidité de leur marche, et l'apportent à Saint-Pierre, où il est immédiatement acheté. Ce poisson finit, il est vrai, par atteindre notre colonie; mais s'il ne nous était pas fourni, on passerait dans l'oisiveté un mois et demi environ sur une saison totale d'une durée de cinq mois. Pour ce motif, chaque fois que le parlement de Terre-Neuve a voulu nuire à nos pêcheurs, — et on peut lui rendre cette justice que cette volonté ne lui a jamais fait défaut, — il n'a pas manqué d'interdire à ses nationaux la vente de la boëtte.

1. Le mot viendrait de l'anglais *bait*, du verbe *to bait*, et signifie amorce.

Si les Anglais y perdent, nous y perdons bien davantage; par bonheur nous ne sommes leurs tributaires que pour le hareng. Le capelan, gros comme une sardine, arrive à Saint-Pierre du 12 au 15 juin, en quantité tellement prodigieuse que l'on en est presque effrayé : le bord de la mer en est couvert, comme sur nos côtes, après une tempête, il est quelquefois jonché de varech et de goémon; sa pêche pourrait se faire à pied sec, avec une pelle; cependant, pour l'avoir meilleur, on se met à l'eau jusqu'aux genoux et on le ramasse avec un panier. Enfin, l'encornet est une petite seiche qu'on accroche avec la turlutte, hameçon particulier en forme de cylindre de plomb peint en rouge et terminé par une rangée de crochets; on se borne à l'agiter au bout d'une ligne de main.

Les doris. — La boëtte embarquée, le banquier se rend sur le Grand-Banc, il choisit sa place et y mouille, puis il se met en pêche. Autrefois on se servait de grandes chaloupes montées par trois hommes au moins et souvent par huit; maintenant on n'a plus que des doris, embarcations à fond plat, sans quille, inventées par les Américains et que nous avons eu le bon esprit d'adopter. Elles sont légères, s'emboîtent les unes dans les autres, ce qui rend leur transport plus facile, puisque six ou huit doris ne tiennent guère plus de place qu'un seul; elles sont montées par deux hommes, ce qui réalise une économie; car, si deux hommes égarés dans la brume périssent, la pêche n'est pas arrêtée comme elle le serait par la perte d'une chaloupe montée par huit hommes. Le doris tient la mer si admirablement, qu'après une tempête on affirme en avoir retrouvé encore intacts, contenant les corps des marins morts de faim et de froid.

Les tantis. — Autrefois la pêche se pratiquait à la senne; ce procédé est encore quelque peu en usage dans le nord de l'île; sur le banc on ne se sert que de lignes de main, et surtout de tantis. On désigne ainsi un immense cordeau auquel sont fixées de distance en distance des cordelettes plus courtes, des empeis, munies chacune d'un fort hameçon[1] : il ressemble donc à la palangre de la Méditerranée. On y fixe la boëtte et on love dans les bailles. A quatre heures du soir, on embarque dans le doris, à bord duquel se trouvent un compas et un coquillage troué, conque marine dont le son s'entend de fort loin, et qui, au cas où la brume s'élèverait tout d'un coup, donnerait chance de rejoindre le navire. On jette à

1. Il faut 12,000 hameçons pour boëtter une goélette à six doris.

l'eau une petite ancre ou grappin auquel est attaché, par un bout de filin, un baril vide surmonté d'une hampe et d'un lambeau d'étoffe; puis le tanti qui sort de la baille et se dévide à mesure que le doris, conduit à l'aviron, s'éloigne de plus en plus. Quand la ligne est tout entière dehors, on termine par un second baril semblable au premier et on retourne à bord. Le navire banquier est comme le moyeu d'une roue dont les tantis tendus par les divers doris sont les rayons. Le lendemain, à quatre heures du matin, les doris repartent, les tantis sont relevés, les poissons décrochés et jetés dans le fond du bateau; on revient, la pêche est comptée, et la préparation commence.

Préparation de la morue. — Cette préparation est la même sur les navires banquiers et à terre, dans les chauffauds.

Le piqueur ou décolleur, assis devant un étal, dans une chaise en bois recouverte d'un tablier de cuir, ou debout dans un baril scié par la moitié et fendu par derrière pour en faciliter l'entrée, les deux mains gantées afin d'éviter les piqûres d'arêtes, est armé d'un couteau à lame mince et très pointue. Il saisit chaque morue par les yeux; d'un seul coup de couteau il lui ouvre la gorge et la fend jusqu'au ventre, vide les entrailles, qui sont rejetées, arrache le foie, qu'il lance dans une baille placée à côté de lui, la rogue ou les œufs, qu'il jette dans une autre, et il finit par enlever la tête, qui doit être arrachée et non coupée, afin de conserver le chignon, cette pointe en écusson qui est la suprême élégance d'une morue sèche. Il passe alors le poisson au trancheur, qui, la main gauche gantée d'une moufle en drap garnie de cuir, tenant un couteau à lame large, rectangulaire et à double courbure, fend la morue jusqu'à la queue, la tranche à moitié de l'arête médiane et l'envoie au saleur. Ce dernier, établi dans la cale, étend les morues sur une couche de sel et, quand il a étalé une rangée, il la saupoudre de sel et en empile une seconde. Les morues sont dites alors préparées au vert. Les rogues conservées sont vendues aux pêcheurs de sardines, les langues sont mises à part; enfin les foies sont entassés dans les foissières, barriques installées à l'arrière du bateau, où ils se putréfient en répandant l'odeur la plus abominable qu'il soit possible d'imaginer et dans lesquelles l'huile surnage et est recueillie par décantation[1].

1. Mangée fraîche, la morue est un des poissons les plus délicats :
« Tout est bon dans la morue, quand elle est fraîche; elle ne perd même rien

Le chargement achevé, le banquier part pour la France, ou, ce qui est plus fréquent, il retourne à Saint-Pierre, transborde sa morue verte sur un navire long courrier, à marche très rapide, qui se hâte de la transporter en France afin d'éviter que le poisson ne s'échauffe, ne devienne de la morue rouge et ne perde ainsi au moins la moitié de sa valeur. C'est là qu'elle est séchée; quant au banquier, il revient sur les bancs et recommence une nouvelle pêche.

Séchage de la morue. — ... Dès leur arrivée, les morues passent à des hommes qui, jusqu'à mi-jambe dans la mer près de laquelle se trouvent toujours l'habitation, les hangars, les magasins et les graves, les lavent une à une avec une brosse et les débarrassent ainsi de leur sel. Elles sont égouttées et portées à la grave, où elles sont étendues sur des cailloux ronds disposés en couche uniforme et serrée sur des terrains sans le moindre brin d'herbe; l'air qui circule aussi bien par dessus que par dessous les sèche, et l'opération se continue jusqu'à ce que, saisies par la queue, elles restent droites; la dessiccation est alors complète, et elles peuvent se conserver presque indéfiniment. Il existe d'autres appareils de séchage, les vignots, les rames, sortes de claies qu'on incline plus ou moins du côté du soleil, et les bordelaises... Tous ces procédés sont beaucoup moins employés que les graves.

Dangers de la pêche. — Le métier de pêcheur de morue est un dur métier, et l'on ne se doute guère de la somme d'inquiétudes, de soucis, de peines, de souffrances, de dangers, de maladies, d'infirmités et de morts que coûte le plat de morue, mangé quelquefois du bout des dents. Ces misères sont générales : tous les éprouvent, aussi bien le pêcheur banquier que le pêcheur à la côte ; elles durent sans interruption depuis le jour où le bateau est parti jusqu'au moment où les morues séchées sont enfin arrivées dans les boucauts.

de sa bonté, et elle devient un peu plus ferme quand elle a été deux jours dans le sel; mais ce sont les pêcheurs seuls qui en mangent ce qu'elle a de plus excellent, c'est-à-dire la tête, la langue, le foie, qui, délayé dans l'huile et le vinaigre avec un peu de poivre, fait une sauce exquise... » (CHARLEVOIX, *Histoire de la Nouvelle-France et Voyages*, V, 78.)

« Une morue de trois ans, blanche et grasse, et dont la chair se détache par écailles gonflées et savoureuses, éternel regret de ceux qui ont été à Terre-Neuve, et qui en nul autre lieu ne sauraient parvenir à retrouver une sensation gastronomique dont ils ne gardent plus que l'exquise souvenance. » (H. DE LA CHAUME, *Terre-Neuve*, Plon, p. 164-171.)

Le banquier arrivé sur les bancs ne cesse d'être au travail. A l'aube il va relever les lignes; revenu à bord, il les démêle, car elles sont souvent brouillées par les mouvements du poisson quand il se sent pris; il les boëtte et part aussitôt les tendre de nouveau. A dix ou onze heures du soir seulement il peut aller s'étendre sur la paille de son cadre, dans un poste où l'air manque et où le peu qui reste est vicié par les émanations fétides, et là, couché dans ce cercueil, sans quitter ses vêtements mouillés, il prend quelques instants de repos. La plupart des marins ne se débottent pas de toute la saison. Ils sont continuellement sous l'eau, trempés par la vague, trempés par la pluie; l'odeur de ces foies en putréfaction, de ces entrailles jetées à l'eau et qui recouvrent la mer de grandes nappes huileuses, de cette cale où sont entassées les morues vertes, est horrible. Encore si ce repos était tranquille! Mais le navire, retenu par son ancre, bondit sur la lame; si la brise fraîchit, si les vagues grossissent, il faut se tenir paré à filer du câble, à le couper en cas de nécessité absolue; lorsque la morue est abondante, il faut donner la main au piqueur, au trancheur ou au saleur, car le poisson n'attend pas. L'humidité produit aux mains des plaies promptes à s'envenimer; les soins sont nuls, et d'ailleurs l'unique remède serait de rester au sec et de cesser le travail, deux impossibilités; le mal augmente, on ampute le doigt, ou la main, ou le bras; ceux qui peuvent subir l'opération sont les heureux. Les pauvres gens sont stoïques : « C'est le métier qui veut ça, » disent-ils; et là se bornent leurs plaintes.

Il y a des dangers plus graves. Les bancs se trouvent sur la route des paquebots qui font le service d'aller et retour entre la France ou l'Irlande et Halifax ou New-York. Avec les brumes épaisses si fréquentes on ne voit pas à 100 mètres; les vapeurs marchent avec des vitesses effrayantes, ils luttent à qui aura la plus courte traversée; ils s'avancent avec tous leurs feux, le sifflet à vapeur fait sans interruption entendre son sifflement lugubre, on sonne la cloche, la corne retentit. Ces précautions sont trop souvent inutiles, le bruit est assourdi par la brume et la mer; le banquier lui-même a beau sonner et souffler dans son cornet à bouquin, comme il est mouillé, il est incapable de manœuvrer. La vapeur le heurte de son étrave tranchante, un léger choc, quelques cris, puis le silence : le morutier a coulé à pic; 20, 30, 40 hommes disparaissent, le paquebot continue sa route, le plus souvent

il ne mentionne même pas l'accident, et s'il arrive tôt à New-York, on pourra dire qu'il a fait une magnifique traversée...

Ce n'est pas tout; les *ice-bergs* qui suivent la côte est de Terre-Neuve arrivent sur les bancs ; cachés dans la brume, ils s'avancent en sournois, dérivant sous le courant. Quand on aperçoit la lueur blanche qui les entoure, l'*ice-blink*, il est trop tard, le navire est fracassé...

Aléas de la pêche. — ...La morue pêchée, salée, amenée à Saint-Pierre, n'est pas sauvée. Si on la porte verte en France et si l'on n'a pas pris toutes les précautions, si le long courrier est retardé, la morue rougit; si le saleur met trop de sel, il la brûle, la morue est perdue; s'il n'en met pas assez, elle se corrompt, la morue est perdue; si, pendant qu'elle est sur la grave, il survient une pluie, la morue est perdue ; si le vent souffle, si le soleil est trop ardent, la surface sèche trop vite, l'évaporation de l'eau contenue dans l'épaisseur de la chair s'arrête, la morue est perdue, et toujours revient, semblable à un glas, ce refrain monotone, refrain du vent, du soleil, de la brume, de la pluie : « Morue perdue, morue perdue ! » Ah ! c'est vraiment un horrible métier que celui de tous ceux qui s'occupent de morue. » (J. THOULET, *Bulletin de la Société de géographie de l'Est*, 1891, p. 489-503.)

*
* *

ACADIE

Comme nous l'avons vu, elle fut la première région où les colons français s'établirent à demeure ; ils y restèrent jusqu'au jour où les Anglais les expulsèrent (1755); le poète Longfellow a décrit, dans son merveilleux poème d'*Évangéline*, les mœurs et les souffrances des malheureux colons. L'Acadie plaisait aux Français, parce qu'elle leur rappelait les paysages de la Normandie. En 1685, l'intendant de Meules donnait la description suivante du canton de Beaubassin, situé au fond de la baie française (baie de Fundy).

*
* *

Prairies. — « Il y a tout autour de Beaubassin une si grande quantité de prairies qu'on y pourrait nourrir cent mille bêtes à cornes ; l'herbe qui y vient s'appelle *misette;* elle est très propre pour engraisser toutes sortes de bestiaux. Aux deux côtés desdites prairies, ce sont de douces côtes toutes couvertes de bon bois franc ; on y a déjà fait plus de vingt-deux habita-

tions, sur de petites éminences que les habitants y ont choisies pour avoir communication dans les prairies et dans les bois. Il n'y a aucun de ces habitants qui n'ait trois ou quatre corps de logis assez raisonnables pour la campagne. Ce lieu de Beaubassin est si heureusement situé pour faire des nourritures considérables de bestiaux, que si l'on établit à Port-Royal (aujourd'hui Annapolis) des relations régulières avec nos îles de l'Amérique, il s'y trouverait assez de bestiaux pour le commerce des îles et leur fournir leur provision de bœufs, que l'on tire des pays étrangers. » (Cité par CASGRAIN, *Œuvres complètes,* Québec, V, 44.)

*
* *

Vergers. — « Le littoral qui comprend les trois comtés d'Annapolis, Kings et Hants est le jardin des provinces maritimes. On peut, en effet, traverser ces trois comtés presque sans sortir des vergers. Outre les cerisiers, les pruniers et les poiriers, les plus belles variétés de pommes y réussissent admirablement. De chaque côté du chemin que nous suivons, d'innombrables pommiers sont chargés à se rompre de fruits superbes. Certaines variétés, telles que la pomme Beliveau, portent encore le nom des Acadiens qui les premiers les ont cultivées. Dès la fin du XVIIe siècle les arbres fruitiers étaient une des grandes ressources du pays. » (CASGRAIN, *Voyage au pays d'Évangéline,* Québec, p. 50.)

Village de Chezzetcook. — « Dès le matin nous étions en voiture. La campagne que traversait la route (à partir de Halifax) avait ce caractère particulier à tous les paysages de la Nouvelle-Écosse : rien de grandiose ou d'abrupt, mais une succession de pelouses ondulées et de coteaux gracieusement entourés de bois ; de distance en distance un lac transparent, sur lequel glissait sans bruit quelque pirogue d'Indien, et sur la rive la hutte conique en écorce de bouleau où la *squaw,* sa compagne, passe la journée à tresser des paniers. Plus loin, le pays était occupé par une petite colonie de nègres fugitifs des États-Unis. Plus loin encore la mer reparaissait à l'horizon élargi ; des barques de pêcheurs étaient halées sur la grève, une centaine de maisons se montraient éparpillées sans ordre le long du chemin : c'était le village de Chezzetcook, groupé autour de sa modeste église de bois. A l'entrée, quelques marmots déguenillés jouaient dans un fossé. Combien résonna doucement à notre oreille leur patois enfantin,

émaillé de *j'allions* et de *j'étions!* De même à la ferme où nous allâmes demander l'hospitalité, tout était français, tout avait été religieusement conservé, le costume aussi bien que le langage. Çà et là quelque locution vieillie rappelait depuis combien de temps ces pauvres exilés vivaient loin de la mère patrie, qu'ils désignaient toujours sous le nom touchant de *vieux pays*. On eût pu se croire transporté dans un village normand d'il y a deux siècles. Ici demeuraient les Bellefontaine; ce pêcheur qui déchargeait son poisson était un Manette; ce laboureur qui revenait des champs, un Lapierre. Pas un nom qui ne nous fût familier...

... La population de Chezzetcook peut être de 2,500 âmes; originairement formé d'un petit nombre de familles qui ne se sont alliées qu'entre elles, elle s'est accrue et multipliée peu à peu sans que nul mélange étranger vînt s'y glisser, comme la goutte d'huile qui s'étend à la surface de l'eau sans s'y mêler. Serait-il vrai que l'attachement au sol natal se conserve d'autant plus vivace que la position sociale est moins élevée?... Il me semblait, à Chezzetcook, relire les premières pages d'*Évangéline*. La nature qui m'entourait avait bien le charme voilé, l'attrait mélancolique et pénétrant des campagnes décrites par Longfellow ; les femmes avaient le même costume, la même quenouille chargée de chanvre; le village et les maisons étaient tels qu'il les a dépeints. La joie de ces pauvres gens était grande de recevoir des visiteurs qu'ils considéraient comme des compatriotes, et force fut d'accepter une hospitalité qu'on ne nous permit de reconnaître que par des remerciements. » (E. du Hailly, *Campagnes et Stations sur les côtes de l'Amérique du Nord,* Paris, Dentu, 1864, p. 183-190.)

*
* *

QUÉBEC

Québec en 1720. — « On ne compte guère à Québec que 7,000 âmes; mais on y trouve un petit monde choisi, où il ne manque rien de ce qui peut former une société agréable: un gouverneur général avec un état-major, de la noblesse, des officiers et des troupes; un intendant avec un conseil supérieur et les juridictions subalternes, un commissaire de marine (de Clérembault d'Aigremont), un grand voyer et un grand maître des eaux et forêts (M. le baron de Bequencourt), dont la juridiction est assurément la plus étendue de l'uni-

vers ; des marchands aisés ou qui vivent comme s'ils l'étaient; un évêque et un séminaire nombreux; des récollets et des jésuites; trois communautés de filles bien composées; des cercles, aussi brillants qu'il y en ait ailleurs, chez la gouvernante, chez l'intendante. Voilà, ce me semble, pour toutes sortes de personnes, de quoi passer le temps fort agréablement. Ainsi fait-on, et chacun y contribue de son mieux. On joue, on fait des parties de promenades, l'été en calèche ou en canot, l'hiver en traîneau sur la neige ou en patins sur la glace. On chasse beaucoup; quantité de gentilshommes n'ont guère que cette ressource pour vivre à leur aise. Les nouvelles courantes se réduisent à bien peu de chose, parce que le pays n'en fournit presque point, et que celles d'Europe arrivent tout à la fois; mais elles occupent une bonne partie de l'année; on politique sur le passé, on conjecture sur l'avenir; les sciences et les beaux-arts ont leur tour, et la conversation ne tombe point. Les Canadiens respirent en naissant un air de liberté qui les rend fort agréables dans le commerce de la vie, et nulle part ailleurs on ne parle plus purement notre langue. On ne remarque même ici aucun accent.

On ne voit point en ce pays de personnes riches, et c'est bien dommage, car on y aime à se faire honneur de son bien, et personne presque ne s'amuse à thésauriser. On fait bonne chère si avec cela on peut avoir de quoi se bien mettre : sinon on se retranche sur la table pour être bien vêtu. Aussi faut-il avouer que les ajustements font bien à nos créoles. Tout est ici de belle taille, et le plus beau sang du monde dans les deux sexes; l'esprit enjoué, les manières douces et polies, sont communes à tous; et la rusticité, soit dans le langage, soit dans les façons, n'est pas même connue dans les campagnes les plus écartées [1].

Il n'en est pas de même, dit-on, des Anglais nos voisins, et qui ne connaîtrait les deux colonies que par la manière de vivre, d'agir et de parler des colons, ne balancerait pas à juger que la nôtre est la plus florissante. Il règne dans la Nouvelle-Angleterre une opulence dont il semble qu'on ne sait pas profiter, et dans la Nouvelle-France une pauvreté cachée par un air d'aisance qui ne paraît point étudié. Le

1. Ces traditions se sont conservées : la société des Canadiens français rappelle encore aujourd'hui celle du XVII[e] siècle; comme l'a dit lord Durham dans un rapport de 1839, *ce sont des provinciaux français de l'ancien régime*. Tocqueville disait de même : *Quand je veux juger l'esprit de l'administration de Louis XIV et ses vices, c'est au Canada que je dois aller*.

commerce et la culture des plantations fortifient la première, l'industrie des habitants soutient la seconde, et le goût de la nation y répand un agrément infini. Le colon anglais amasse du bien, et ne fait aucune dépense superflue; le Français jouit de ce qu'il a, et souvent fait parade de ce qu'il n'a pas. Celui-là travaille pour ses héritiers, celui-ci laisse les siens dans la nécessité où il s'est trouvé lui-même de se tirer d'affaire comme ils pourront. Les Anglais Américains ne veulent pas la guerre, parce qu'ils ont beaucoup à perdre; ils ne ménagent point les sauvages, parce qu'ils ne croient pas en avoir besoin. La jeunesse française, par des raisons contraires, déteste la paix, et vit bien avec les naturels du pays, dont elle s'attire aisément l'estime pendant la guerre, et l'amitié en tout temps. » (CHARLEVOIX, *Lettre à la duchesse de Lesdiguières*, dans l'*Histoire de la Nouvelle-France,* V, 116-118.)

*
* *

Québec moderne. — « Québec (les Anglais prononcent Couébec) se divise en haute et basse ville. Je ne dirai que peu de mots de la basse ville, qui s'étend le long du rivage et se compose de quartiers commerçants et populaires. J'ai hâte de gravir le rocher escarpé que couronne la haute ville, à une hauteur de plus de 100 mètres au-dessus du fleuve.

L'ensemble de la cité présente un triangle dont la base serait formée par la plaine d'Abraham, et les deux autres côtés par le Saint-Laurent et la rivière Saint-Charles. De la terrasse qui sert de promenade et se termine par un précipice de 70 mètres de profondeur, la vue est magnifique. On domine le port et ses nombreux navires, la ville basse et ses vastes chantiers de construction. Plus loin, sillonnée par l'immense nappe du Saint-Laurent, qui contourne l'île d'Orléans, s'étend une campagne verdoyante, parsemée d'élégantes villas et de blanches maisons, jusqu'aux confins de l'horizon borné par de hautes collines brumeuses.

Près de là, dans le jardin botanique se dresse le monument élevé aux généraux Wolf et Montcalm, au vainqueur et au vaincu, morts tous deux au service de leur patrie. Une inscription touchante perpétue le souvenir glorieux de ces héros ennemis, réconciliés par la postérité. Au-dessus du jardin se déploient les immenses fortifications de la citadelle, qui font de Québec le Gibraltar de l'Amérique et l'une des plus fortes places de guerre du monde entier.

Les monuments de Québec n'offrent rien de bien remarquable pour un touriste européen : citons cependant le château de Saint-Louis, résidence du gouverneur; la cathédrale gothique, l'église épiscopale, surmontée d'une élégante flèche recouverte en étain; le palais de justice, le collège et les casernes. Les rues de la ville sont généralement étroites et bordées de trottoirs en bois assez mal entretenus. Le pavage laisse beaucoup à désirer; une boue noire et épaisse envahit l'espace réservé aux voitures, ce qui complète la ressemblance avec les villes russes. Certaines rues sont entièrement pavées en bois, mais ne sont guère plus propres; quelques ruelles sont formées d'escaliers que bordent de sombres masures.

Québec renferme 63,000 habitants. L'élément français y est en grande majorité; cependant la plupart des enseignes sont en anglais. Les magasins sont petits, semblables à ceux d'une ville de province en France. Je n'y ai rien à noter, si ce n'est quelques riches fourrures et de jolis bibelots en plumes et en écorce brodée, travail des Indiens du pays.

Québec est une de ces villes où l'on arrive avec plaisir et que l'on ne peut quitter sans regret. Son admirable situation, les nombreuses et intéressantes excursions que l'on peut faire aux environs, tout concourt à y retenir le visiteur. Aussi le touriste qui en aura le loisir fera bien de consacrer une semaine à la visite des chutes de Montmorency, de la Chaudière et de Sainte-Anne, au village huron de Lorette, au lac Saint-Charles, aux bains de Kamouraska, et surtout à la rivière Saguenay et à la baie de Ha-Ha. » (E. Cotteau, *Promenades dans les deux Amériques*, G. Charpentier édit., 1886, p. 30-32.)

*
* *

NIAGARA

« Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Érié et se jette dans le lac Ontario; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds. Depuis le lac Érié jusqu'au saut, le fleuve accourt par une pente rapide, et, au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes

s'avance une île creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve qui se précipite au midi s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs ; celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante : on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. Frappant le roc ébranlé, l'eau rejaillit en tourbillons d'écume, qui s'élèvent au-dessus des forêts comme la fumée d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles entraînés par le courant d'air descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des carcajous se suspendent par leurs queues flexibles au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des cerfs. » (CHATEAUBRIAND, *Œuvres complètes,* édit. Pourrat, t. XVIII, *Atala,* p. 92.)

*
* *

« L'échelle indienne qui s'y trouvait jadis étant rompue, je voulus, en dépit des représentations de mon guide, me rendre au bas de la chute par un rocher à pic d'environ deux cents pieds de hauteur. Je m'aventurai dans la descente. Malgré les rugissements de la cataracte et l'abîme effrayant qui bouillonnait au-dessous de moi, je conservai ma tête et parvins à une quarantaine de pieds du fond. Mais ici le rocher, lisse et vertical, n'offrait plus ni racines ni pentes où pouvoir reposer mes pieds. Je demeurai suspendu par la main à toute ma longueur, ne pouvant ni remonter ni descendre, sentant mes doigts s'ouvrir peu à peu de lassitude sous le poids de mon corps, et voyant la mort inévitable. Il y a peu d'hommes qui aient passé dans leur vie deux minutes comme je les comptai alors, suspendu sur le gouffre de Niagara. Enfin mes mains s'ouvrirent, et je tombai. Par le bonheur le plus inouï, je me trouvai sur le roc vif, où j'aurais dû me briser cent fois, et cependant je ne me sentais pas grand mal ; j'étais à un demi-pouce de l'abîme et je n'y avais pas roulé ; mais lorsque le froid de l'eau commença à me pénétrer, je m'aperçus que je n'en étais pas quitte à aussi bon marché que je l'avais cru d'abord. Je sentis une douleur insupportable au bras gauche : je l'avais cassé au-dessous du coude. Mon guide, qui me regardait d'en haut, et auquel je fis signe, courut chercher quelques sauvages, qui, avec beaucoup de

peine, me remontèrent avec des cordes de bouleau et me transportèrent chez eux.

Ce ne fut pas le seul risque que je courus à Niagara. En arrivant, je m'étais rendu à la chute, tenant la bride de mon cheval entortillée à mon bras. Tandis que je me penchais pour regarder en bas, un serpent à sonnettes remua dans les buissons voisins ; le cheval s'effraye, recule en se cabrant et en approchant du gouffre ; je ne puis dégager mon bras des rênes, et le cheval, toujours plus effarouché, m'entraîne après lui. Déjà ses pieds de devant quittaient la terre, et, accroupi sur le bord de l'abîme, il ne s'y tenait plus que par force de reins. C'en était fait de moi, lorsque l'animal, étonné lui-même du nouveau péril, fait un nouvel effort, s'abat en dedans par une pirouette, et s'élance à dix pieds loin des bords. » (Id., *ibid.*, t. XII, *Voyage en Amérique,* p. 47.)

*
* *

Impression générale. — « Ce n'est qu'à une heure du matin que nous débarquons enfin à la station de Niagara-Falls. De la gare, un omnibus nous conduit immédiatement à Clifton-Hotel. Chemin faisant, nous traversons un immense pont suspendu au-dessus des eaux et d'où nous sommes admis pour la première fois à contempler les chutes à la clarté de la lune.

En ce moment, du fond du gouffre, une sorte de vapeur engendrée par la cataracte monte en forme de nuage au-dessus des rives escarpées. Ce brouillard empêche de mesurer l'immensité du site qui se déroule devant les yeux. Toutefois l'effet produit par le formidable effondrement d'une pareille masse d'eau remplit l'âme d'émotion.

On a beaucoup parlé du bruit produit par certaines cataractes. Celui que fait le Niagara en se précipitant dans le vide est tellement intense et continu, qu'on croirait entendre le roulement de plusieurs trains sur un pont de fer branlant.

Bien que la température se soit notablement abaissée, je reste à contempler le spectacle jusqu'à deux heures de la nuit. Je ne me décide à gagner mon lit qu'après l'avoir encore une fois admiré du haut de la terrasse qui court devant ma chambre. Nulle parole ne saurait dépeindre l'aspect du magique paysage, en partie éclairé par la lune, en partie enveloppé des ombres les plus épaisses.

... Depuis que nous avons franchi, dans la soirée d'hier,

le pont suspendu dont nous avons parlé, nous ne sommes plus sur le territoire des États-Unis. L'hôtel Clifton, en effet, relève du gouvernement canadien; il se trouve dans la province d'Ontario, sur la rive gauche du Niagara, lequel sert de limite aux deux pays. Bien qu'il porte le nom de Clifton, localité située en face d'une autre appelée Suspension-Bridge, cet hôtel s'élève à deux kilomètres de l'agglomération, en face même de la cataracte. C'est pour cette dernière raison que je l'avais choisi.

De ma fenêtre, ouverte aux effluves du matin et donnant en plein sur les chutes, je note mes dernières impressions. Les eaux coulent toujours mugissantes. Mais si déjà la cataracte était superbe aux rayons de la lune, autant elle devient imposante lorsque le soleil l'inonde à son tour des flots éblouissants de sa lumière. Il ne me semble pas, malgré tout ce qu'on a pu en dire, que rien de plus majestueux puisse être offert aux regards du voyageur. En vérité, les termes manquent pour exprimer le religieux transport dont on se sent pénétré.

Visite des chutes. — Vers onze heures je me mets en mesure de visiter les chutes et les rapides en détail, me confiant aux soins d'un cocher qui me conduira, moyennant un dollar et demi par heure, sur chacun des points dignes d'attention. D'autre part, l'hôtelier a eu soin de me pourvoir d'une ample provision de dollars et de demi-dollars dont j'aurai, paraît-il, besoin durant le cours de l'excursion.

... Ce que les Américains appellent Niagara-River n'est, comme on sait, qu'une sorte de canal naturel formé par la communication du lac Érié et du lac Ontario et mesurant tout au plus une douzaine de lieues...

Les berges de ce canal ou de ce fleuve offrent presque partout un réel et puissant intérêt. Avant de bondir au-dessus de la rampe granitique qui en forme le principal objet d'attraction, il se partage en plusieurs branches, séparées par des îlots richement boisés et dont le nombre se modifie chaque année... Pourtant le cours du fleuve ainsi divisé se rejoint, vers Goat-Island (île de la Chèvre), en deux grandes sections principales, lesquelles trouvent tout à coup le néant devant elles et s'y précipitent aveuglément. Ces deux cataractes distinctes avaient été surnommées par les Indiens le « Tonnerre des eaux ». La comparaison nous semble être d'autant plus naturelle que, en Afrique, là où le Zambèze se déverse par des chutes deux fois plus élevées que celles du Niagara, les

indigènes ont trouvé une appellation presque identique. Ils désignent ces chutes sous le nom générique de « Mosé ou Tounga », c'est-à-dire la « Fumée tonnante ».

Chute canadienne. — L'une des deux cataractes appartient aux États-Unis, l'autre au Canada. Cette dernière est la plus considérable. Elle décrit en son épanouissement un arc de cercle de 600 mètres environ, ce qui lui a valu le surnom de Horse-Shoe-Fall, ou chute du Fer-à-Cheval, alors que sa rivale, moins orgueilleuse, ne présente qu'une ligne droite dont l'étendue est moitié moindre. La hauteur uniforme des deux chutes est de 50 mètres en moyenne. Cette masse liquide, s'écroulant sur un fond de rochers incessamment creusé, incessamment comblé, forme des tourbillons et des rapides auxquels rien ne pourrait résister. Tout ce qui tombe dans le gouffre est immédiatement englouti. Au bas même de la cataracte, les profondeurs de l'eau sont considérées comme insondables, ce qui n'empêche pas de passer immédiatement sous ses arches liquides. Toutefois on verra plus loin que l'entreprise n'est pas tout à fait dépourvue de danger.

A distance, l'effet produit par ces immenses nappes d'eau qui s'abîment et rejaillissent de toutes parts, est grandiose. De près, il est saisissant. Je ne pourrais guère mieux comparer l'impression qu'on éprouve en se rapprochant du Niagara qu'à celle produite par la vue des grandes pyramides de Gyzeh. Celles-ci paraissent presque petites, même à 200 mètres de la base, alors qu'on les voyait depuis plusieurs lieues. C'est seulement au pied même de leurs colossales assises que l'on demeure écrasé par le spectacle de leur étrange majesté. En ce qui concerne les cataractes, il est d'autant plus difficile d'en estimer les proportions que les embruns projetés autour d'elles forment un épais nuage que le regard ne saurait percer. Ainsi, à la place même où j'écris, c'est-à-dire à plus de 300 mètres des chutes, je sens des gouttelettes que la brise du matin me renvoie au visage.

Les rapides qui précèdent la cataracte et y succèdent produisent un spectacle tout au moins aussi saisissant. Pendant la durée de quelques milles, les flots s'abattent les uns sur les autres avec une fureur telle qu'on en reste anéanti. Ce déchaînement des eaux révulsées n'a d'ailleurs rien d'extraordinaire, si l'on songe que le volume liquide déversé par la seule brèche de la rive canadienne est de plus de sept millions d'hectolitres par minute.

Sous la chute. — Ainsi que je l'ai dit, je suis parti vers 11 heures, me confiant au sens esthétique de mon cocher... Nous gagnons la chute canadienne, où, sans perdre de temps, on me décide à revêtir un costume imperméable, à seule fin de descendre sous l'immense colonne diluviale. Cette excursion, en quelque sorte sous-marine, me semble d'autant plus séduisante qu'elle ne se trouvait pas prévue dans mon programme. Toutefois ce n'est pas sans une vague appréhension que je m'aventure dans le chemin de plus en plus étroit et jonché de débris rocailleux que surplombe la cataracte. C'est à peine si je réussis à m'y tenir debout. Le pied y glisse à tout moment. Aucune balustrade d'ailleurs, pas même une simple corde ne saurait être fixée à demeure dans la paroi du rocher, tant celui-ci se dégrade et se détache par écailles sous l'action de l'humidité. Le principal en cette affaire consiste donc à ne point être sujet au vertige. Faire un faux pas serait la disparition instantanée et sans recours. Pour le reste, l'unique danger réside dans l'effondrement des voûtes où s'élance la cataracte. Il arrive, en effet, que des parties plus ou moins considérables du rocher, désagrégées par l'action permanente du torrent, dégringolent dans l'abîme ou recouvrent le sentier ménagé sur le bord. On peut estimer à un pied environ le retrait annuel de la cataracte usant l'extrémité de son vertigineux tremplin. Déjà Table-Rock, bloc immense surplombant autrefois les chutes, n'existe plus qu'à l'état de souvenir. Il y a une quinzaine d'années, la puissante corniche qu'on appelait de ce nom s'est effondrée presque en entier.

On est vraiment saisi de stupeur lorsqu'on se trouve au-dessous de l'avalanche liquide précipitée dans le gouffre et mesurant tout près de 6 à 7 mètres d'épaisseur. Là désormais ce n'est plus qu'un fracas épouvantable, un tumulte indescriptible, provoquant un serrement de cœur analogue à l'angoisse. Le vent produit par la chute de toute une montagne d'eau vous ébranle sur votre base. Il unit ses sifflements suraigus au hurlement plaintif des ondes comprimées. A certains moments, le terrain semble se dérober sous vos pas. Nous pouvons nous croire transportés dans les cavernes où Virgile nous montre l'impérieuse Junon s'en allant auprès d'Éole pour le prier de déchaîner la tempête sur la flotte d'Énée :

Là, sous de vastes monts,
Le dieu tient enchaînés dans leurs gouffres profonds
Les vents tumultueux, les tempêtes bruyantes,
S'agitant de fureur dans leurs prisons tremblantes.

C'est un nègre qui m'a servi de guide en ce premier voyage sous les eaux. Le prix en a été d'un dollar, plus, naturellement, le pourboire au bénéfice du cicerone.

Dollars et demi-dollars vont plus vite, dans ce prodigieux pays, que les morts défilant dans la ballade de Burger. Les péripéties de mes différentes excursions se chargeront de le démontrer.

Je suis ensuite admis à contempler les rapides qui s'en vont former plus loin la cataracte canadienne. Sur plusieurs points de la berge on peut s'approcher tout contre les eaux. Leur course vertigineuse est calculée en cet endroit à raison de 44 kilomètres à l'heure. Vue ainsi en avant de la chute, cette coulée formidable est d'un effet magique. Pour mieux me la faire apprécier, on m'invite à monter sur une sorte de pyramide en charpente, d'où je découvre tout le pays environnant. A une certaine distance dans le lointain, on me montre une colonne érigée à la mémoire du général Brak, tombé mort, en 1812, sur le champ de bataille de Queenstown. Coût, un demi-dollar seulement.

Suspension-Bridge. — De là nous nous dirigeons vers Suspension-Bridge, situé à deux milles au-dessus des chutes. Ce pont, qu'il ne faut pas confondre avec celui qui avoisine l'hôtel Clifton (appelé New-Suspension-Bridge), a une longueur de 250 mètres, et s'élève de 80 au-dessus du niveau de l'eau. Quatre câbles monstrueux, en fils de fer entrelacés, suffisent pour tenir en suspens la robuste construction à deux tabliers superposés, où passent à la fois les trains du chemin de fer, les voitures et les piétons. Cet ouvrage merveilleux, jeté si hardiment à travers l'espace, semble, vu de côté, être l'œuvre patiente de quelque araignée gigantesque. Du haut du pont que nous traversons pour longer la rive américaine, — observatoire dont l'accès coûte encore un demi-dollar, — je suis gratifié d'une vue magnifique sur les rapides de droite, encaissés profondément entre des rochers presque à pic...

Les rapides. — Nous voici arrivés à Mountain-Rapids. Pour apprécier le déchaînement du Niagara en cet endroit précis, je me fais descendre jusqu'au bas du roc, dans un ascenseur mû par les eaux mêmes du torrent impétueux. Le spectacle est à la fois grandiose et terrifiant. Les lames qui se brisent à mes pieds nous renvoient des panaches d'écume et de gouttelettes. Niagara-River semble vouloir s'élancer vers les cieux dans un accès de fureur, et ne réussit qu'à retomber lourdement sur lui-même en mêlant sa mousse blan-

chissante au vert pâle des eaux affolées. Il roule ses flots avec une telle violence que le courant, bombé en dos d'âne, s'élève au milieu à dix pieds au-dessus du niveau qu'il atteint près des rives. On dirait qu'une série de cratères, placés dans le lit du fleuve, mettent la masse liquide en ébullition. Qui oserait jamais affronter le cours de ces eaux bouleversées? Cela a été tenté pourtant. Il y a longtemps déjà, des hommes téméraires, montés sur un petit vapeur, n'ont pas craint de traverser les redoutables rapides. Et ils n'ont point échoué dans leur incroyable aventure. En souvenir de leur intrépidité, on a conservé la coque de l'esquif échappé par miracle aux hasards de la plus inutile des bravades humaines.

On s'arrêterait des heures et des jours en face de ce tableau incomparable. La contemplation, trop restreinte, de tant de merveilles ne nous coûte, du reste, qu'un demi-dollar en plus.

Mais d'autres attractions nous réclament.

Passons d'abord, en y jetant seulement un coup d'œil, devant l'étalage des marchands de curiosités venus là pour offrir au touriste des objets de bois sculptés importés d'Europe, les éventails de plumes ornés d'oiseaux-mouches, d'une facture charmante et fabriqués dans le pays, enfin toute une série de bibelots en cuir, en bois ou en perles travaillés soi-disant par les Indiens.

Rendons-nous ensuite au Whirlpool, vaste tourbillon situé à trois milles en aval des chutes. Là, les rapides, emprisonnés soudain par une vaste muraille de rochers perpendiculaires, présentent l'aspect d'un lac tournoyant à l'infini, dans un nouvel accès de désespoir et de colère. Parfois, pendant des jours entiers, on y voit des arbres, déracinés par le courant, le démener au sein des vagues excentriques, tout comme un fétu de paille dans le giron d'un entonnoir.

Toutefois la marche impétueuse des eaux n'en est que momentanément ralentie. Après avoir, encore une fois, franchi cette profonde excavation, on les aperçoit reprenant leur fuite échevelée vers la droite, où je les abandonne, non sans regret.

Prix de ce nouveau regard jeté sur les vagabondes, un demi-dollar.

Allons maintenant, pour une même somme à débourser, surprendre les rapides sous un aspect différent. Il s'agit d'un certain trou du Diable, autre excavation dont les parois s'abaissent verticalement dans le fleuve. Il livre passage à un

ruisseau qui se précipite follement au milieu du gouffre, en mêlant ses eaux mousseuses à celles du Niagara.

Nous visitons encore plusieurs points de vue analogues, chacun d'eux assaisonné, comme il convient, d'un demi-dollar réglementaire. C'est est fait au surplus; Niagara nous a livré son secret; j'intime donc l'ordre à mon cocher de me conduire à la chute américaine... et de m'arrêter en face des Iles-Sœurs, point le plus intéressant de l'excursion.

Les Iles-Sœurs. — Un pont où l'on acquitte un droit de péage de trois-quarts de dollar me mène à Goat-Island, bande de terre formant, comme nous l'avons dit, le trait d'union entre les deux chutes. Jeté au-dessus des rapides d'amont, ce pont semble à chaque instant devoir être anéanti dans le tourbillon qui mine sa base. A mesure que l'hydre torrentueuse, aspirée par le vide, se rapproche du lieu où elle va s'abîmer, ses convulsions deviennent de plus en plus effrayantes. Elle se démène littéralement comme une mer en furie.

Goat-Island. — L'île de la Chèvre, couverte d'une épaisse végétation, est bien, avec les Iles-Sœurs, auxquelles elle est étroitement reliée, la promenade la plus exquise qu'on puisse imaginer. Rien de vigoureux, de charmant, de coquet, d'inattendu comme les frondaisons dont cet archipel en miniature, battu de tous côtés par les flots déchaînés, est somptueusement décoré! De nombreux chemins relient les îlots entre eux, si bien que, de ponts en passerelles et de passerelles en ponts, tout en admirant la série des tableaux offerts à la curiosité, on arrive, comme pièce finale, devant la grande cataracte américaine, dont les aspects multiples, la prestigieuse puissance, l'effrayante soudaineté, vous pétrifient d'étonnement, de crainte et d'invincible attrait.

C'est comme un changement à vue, ménagé avec l'art le plus scrupuleux.

Sous la chute américaine. — Il s'agit à présent d'entreprendre une autre série d'excursions dont le cycle n'est pas exempt d'émotions. Le moment est venu, en effet, d'opérer une sorte de descente au Maëlstrom, sous la cataracte elle-même et en un point particulièrement scabreux. Cela ne se fait pas sans quelques préparatifs. Le voyageur qui prétend risquer l'aventure commence par se débarrasser de tout habillement et par endosser un costume de flanelle recouvert d'un paletot imperméable à capuchon. En outre, en vue d'assurer l'équilibre sur les rochers glissants, on emprisonne le pied dans une chaussure spéciale parfaitement ajustée.

Soumettons-nous donc, puisqu'il le faut, à des exigences aussi naturelles ; nous descendons d'abord, mon guide et moi, l'escalier qui a été pratiqué dans une sorte de tourelle en charpente, le long de la rive escarpée. A peine avons-nous franchi la dernière marche, que nous nous trouvons au flanc même de la chute, le pied hésitant sur des rochers humides et moussus. La cataracte surplombe ici de toute sa hauteur. C'est d'un coup d'œil incomparable. Sans lyrisme aucun, rien ne saurait rendre la grandeur du tableau. Le spectacle de la puissante avalanche dominant notre petitesse et notre débilité est vraiment de nature à impressionner l'âme la mieux trempée.

« En avant! » s'écrie le guide, assourdi comme moi, tout en désignant l'immense nappe d'eau qui semble nous barrer la route. Aussitôt, et sans regarder en arrière, je m'élance sur le petit pont en bois qui, gagnant de roche en roche au-dessus du fleuve, me permettra de voir la chute en face, dans son plein développement. J'ai à peine hasardé quelques pas dans cette direction que mon cicerone m'arrête court. « Pas de ce côté, fait-il, revenez! Il faut d'abord passer sous la cataracte. En la contournant autrement, vous vous heurterez à des difficultés imprévues. »

Mais, comme je préfère, au contraire, me familiariser avec la vue du géant avant de l'affronter de près, j'avance de nouveau et pour tout de bon sur la passerelle embrumée. Un premier avertissement vient corroborer l'assertion que j'ai cru pouvoir mettre en doute. Une forte douche d'eau glacée m'atteint en pleine poitrine, et je perds pied, sans cesser heureusement de me soutenir aux barres d'appui dont chaque passerelle est munie. Cet incident ne laisse pas que de me déconcerter, mais il ne s'agit plus d'hésiter.

Au bout de quelques minutes d'une marche chancelante sur les planches délavées, le chemin s'interrompt tout à coup. Le guide se jette résolument devant moi, et le voici dorénavant qui prêche d'exemple et m'entraîne après lui. Force est alors d'escalader à sa suite les blocs de rochers immergés dans le fleuve, et de sauter de l'un à l'autre, au milieu d'une pluie torrentielle qui aveugle et qui suffoque. Par bonheur, une dernière passerelle se présente, menant, tout compte fait, à une sorte d'escalier dressé en pleine cataracte.

Respirons donc un moment, puisque nous en avons le loisir et que d'autres péripéties nous sont désormais réservées. Et cependant respirer n'est pas commode au milieu de ce déchat-

nement. A peine sommes-nous engagés sur l'étroit escalier que le fleuve se déverse sur nos têtes de toute l'épaisseur de sa masse puissante. Comment exprimer l'impression ressentie au milieu de cette nuée diluvienne? On ne saurait mieux comparer la situation qu'à celle dont les marins sont coutumiers quand, par une grosse mer, le pont du navire est balayé par les vagues irritées. C'est, pour ainsi dire, sans avoir pu distinguer quoi que ce soit, sans avoir ressenti d'autre impression qu'une gêne physique inénarrable, que je me retrouve soudain, toujours à la suite de mon guide, derrière la cataracte elle-même.

En ce moment précis nous sommes groupés sous la paroi du rocher du haut de laquelle les eaux se précipitent comme dans un acte d'insanité. Mon compagnon me fait comprendre par signes ce qu'il essayerait en vain de me décrire avec la parole. Les hautes pressions atmosphériques, au milieu desquelles je perds presque l'équilibre, m'empêchent, je dois l'avouer, de goûter tous les charmes d'une pareille situation. Du reste, la pensée du retour commence à me tracasser.

Tandis que, derrière nous, une muraille de 50 mètres de haut se dresse comme une immense forteresse, devant nous la cataracte, glissant au-dessus de nos têtes, se précipite en hurlant dans l'abîme, placé à quatre ou cinq mètres en contre-bas de l'étroite plate-forme où nous nous tenons. Tout, autour de nos personnes, me semble clos comme la nef d'une cathédrale. Pour ma part, j'en suis à me demander par quelle issue nous pourrons nous échapper. Mais point d'inquiétudes stériles, il faut songer à la retraite.

Sur un nouveau signe, rapidement ébauché, de mon conducteur, je comprends qu'il m'invite à me laisser glisser jusque dans les eaux tourmentées qui baignent la base de notre plate-forme. Pour le coup, je résiste et veux protester. Peine perdue! mon guide se précipite dans le tourbillon, en m'entraînant par le bras. En vérité, le pauvre diable serait-il devenu fou subitement, ou a-t-il résolu de trouver une mort glorieuse dans le Niagara témoin de ses exploits journaliers? Mais la pression que le gaillard exerce sur ma personne ne souffre pas de résistance.

En moins de rien, je me sens de l'eau jusqu'à mi-corps. Va-t-il donc falloir se mettre à la nage maintenant et lutter contre les courants? Mais ce n'est pas le moment de plaisanter. Posant machinalement les pieds aux endroits que me désigne le guide, je constate bientôt, non sans satisfaction,

qu'au fond de cette eau si effrayante à la surface, il existe assez de roc debout pour nous supporter l'un et l'autre. Nous parcourons ainsi une distance de plusieurs mètres, au milieu d'une obscurité intense causée par tous les éléments en désordre.

Aussitôt après, la muraille de granit se présente plus en retrait de la cataracte, et nous reprenons pied sur une nouvelle plate-forme. Ici nous sommes en pleine grotte des vents, à l'endroit même où les eaux de la chûte, un instant divisées par une crête, se rejoignent dans le bas comme dans une cuvette de granit. La grotte des vents est ainsi appelée, paraît-il, de ce que l'air, comprimé de tous côtés, s'y engouffre avec bruit. Pour moi, je n'entends absolument que le mugissement effroyable dont je me trouve plus que rassasié.

Heureusement une sorte d'aube sans cesse grandissante s'élève autour de nous à mesure que nous avançons, et bientôt nous voilà complètement rendus à l'air libre[1]... » (I. Eggermont, *Voyage autour du globe,* Ch. Delagrave édit., 1892, p. 88-101.)

*
* *

MANITOBA[2]

Sa fertilité. — « Prenez une carte de l'Amérique du Nord; suivez à partir du Dacotah, où elle prend sa source, le cours de la rivière Rouge jusqu'à son embouchure dans le lac Winipeg; ensuite, au nord de ce lac, en allant de droite à gauche, le cours de la Saskatchevan, divisée plus loin en deux branches; continuez à l'ouest jusqu'à la rivière de la Paix, au 60° de latitude, et vous aurez, sur une étendue de dix-huit cents milles (le mille = 1,601^{m},60) de longueur et une largeur variable de deux cents à quatre cents milles, la topogra-

1. D'autres voyageurs ne se sont pas contentés d'admirer : ils ont essayé d'apprécier la force motrice de la chute et l'emploi qui pourrait en être fait au point de vue industriel ; tel J.-J. Ampère, qui évalue la force motrice à 4,533,344 chevaux-vapeur. (*Promenade en Amérique,* 1860.)

Un ingénieur, G. Lordereau, l'évalue au double, environ 8 millions de chevaux. Une société, *Niagara Falls Power Company,* a la concession de 200,000 chevaux du côté canadien, et 100,000 du côté américain. (G. Lordereau, *du Havre à Chicago,* Lyon, 1894.)

2. « La nouvelle province a tiré son nom du lac Manitoba, dont l'appellation indienne, *Manitowapan,* signifie détroit surnaturel. Ce lac a, en effet, un détroit où l'agitation qui se fait sentir sur les eaux est attribuée par les sauvages à leur divinité, le *Manitou.* » (G. Demanche, *au Canada et chez les Peaux-Rouges,* Hachette, 1890, p. 103.)

phie de la Californie agricole du Dominion. Cette région est presque entièrement remplie par une couche de terre noire, analogue à la fameuse tchernozone des steppes de la Russie, mais dirigée géographiquement en sens inverse. La profondeur de cette couche est variable; dans certains endroits elle atteint deux ou trois mètres. C'est assez dire que les engrais y sont inutiles; mais il se passera peut-être un demi-siècle avant que les forces productives amassées par la nature dans cette région privilégiée aient besoin d'être reconstituées.

Mode de concessions des terres. — Les émigrants ne tardèrent pas à affluer, et le gouvernement s'empressa de faciliter leur établissement en leur offrant des terres à un prix nominal. A l'exemple des États-Unis, on divisa le territoire en *townships*. Chaque *township* est subdivisé en 36 sections de 640 acres (acre = 40 ares 42 centiares), et les sections à leur tour sont partagées en demi-sections de 320 acres, et en quarts de section ou lots de 160 acres.

Si vous voulez venir vous établir à demeure dans le Manitoba ou dans les territoires du Nord-Ouest, vous pouvez choisir dans les sections disponibles un lot de 160 acres, pour lequel vous n'aurez à débourser que la somme modique de 10 piastres, soit 50 francs. Cela s'appelle un *homestead*. Seulement vous devez vous engager à bâtir une maison, dont les dimensions sont fixées au minimum par la loi, et à mettre en culture au moins 20 acres en trois ans. Si vous avez rempli ces conditions dans le délai stipulé, on vous délivre un droit de propriété définitif. Vous êtes le maître absolu de votre *homestead,* vous pouvez à votre guise le garder ou le vendre, en profitant de la plus-value qu'il n'a pas manqué d'acquérir. Ce n'est pas tout : si à côté de votre *homestead* il se trouve un autre lot disponible de 160 acres, vous avez le droit de préemption, en le payant en trois ans, au prix du gouvernement, tantôt une piastre, tantôt deux. Cela vous fera un domaine de 320 acres, environ 128 hectares de bonne terre, qui vous reviendra de 15 à 25 francs l'hectare. Si vous voulez plus tard vous agrandir encore, vous trouverez à acheter, au choix, des lots mis en vente par la Compagnie de la baie d'Hudson ou la Compagnie de chemins de fer du Pacifique... Mais il faut connaître votre métier de cultivateur, savoir distinguer une bonne terre d'une mauvaise, posséder un petit capital, — un millier de piastres (25,000 francs), peut suffire à la rigueur, — pour acheter le matériel agricole avec les

bêtes de trait et attendre les résultats de la récolte. Point de frais de défrichement; il n'y a pas de bois à abattre, pas de souches à extirper, comme dans les provinces de Québec et d'Ontario; il suffit d'enfoncer le soc de la charrue dans le sol gras et fertile de la prairie. Dès la première année, la terre noire vous donnera 30 boisseaux de blé de 31 à 33 kilos par acre, ou 45 boisseaux d'avoine, ou 350 de pommes de terre, au choix. Point d'impôts à payer, sauf les taxes municipales, quand il y a une municipalité; un climat rude sans doute, mais sec et vivifiant. Il n'y a point de poitrinaires dans le Manitoba, et l'on ne sait guère ce que c'est qu'un rhume. N'est-ce pas une vraie terre promise? » (G. de Molinari, *Au Canada et aux Montagnes Rocheuses,* Reinwald édit., 1886, p. 37-38.)

Climat. — « Manitoba est la région du Dominion où le thermomètre accuse les plus fortes chaleurs et la température la plus basse. Les étés y sont donc très chauds, et les hivers très rudes. Toutefois le climat y est très salubre et très favorable aux tempéraments qui ne renferment pas en eux-mêmes les germes d'une maladie. Cela est dû sans doute à l'état hygrométrique de l'atmosphère. Pendant l'hiver, en effet, l'air est très sec, de telle sorte qu'on ne sera pas incommodé par un froid de 32°, alors que dans les provinces de la région de l'Atlantique on souffrira beaucoup d'un froid de 16°, parce que l'atmosphère sera chargée d'humidité.

Le seul désagrément sérieux dont on ait à souffrir en hiver, sont les tempêtes de neige, que les indigènes désignent sous le nom de *blizzards.* Le vent, que nul obstacle n'arrête, souffle alors avec furie, soulevant des tourbillons de neige qui aveuglent le voyageur et l'obligent à rester sur place. Malheur à celui qui est ainsi surpris au milieu des prairies. La tempête dure quelquefois un jour ou deux, et pendant tout ce temps il est cloué sur place, car il ne voit pas à un pas devant lui. Nous nous empressons d'ajouter que ces blizzards sont très rares, un, deux ou trois au plus par hiver, et ne sont que des zéphyrs en comparaison de ceux qui dévastent le nord-ouest des États-Unis. De plus, c'est la province où il tombe le moins de neige... » (Fr. Gerbié, *le Canada et l'Émigration française,* Challamel aîné, 1885, p. 306.)

Les forêts. — « Les prairies du nord-ouest canadien n'offrent pas, comme celles de l'Indiana, de l'Illinois, de l'Iowa, d'immenses surfaces nivelées et dénudées. Les bouquets d'arbres et les gazons, les monticules et les plaines y alternent :

elles sont généralement ondulées, et de beaux bois de construction se dressent sur les bords des cours d'eau qui les sillonnent. C'est cette même alternative de la prairie et de la forêt qui constitue le grand avantage que le nord-ouest canadien offre aux colons, avantage qu'ont appris à bien apprécier ceux qui connaissent par expérience toutes les peines et les difficultés d'un défrichement en plein bois[1]. » (L. KERRILIS, *Journal des Économistes,* juillet 1880, p. 38.)

* * *

TERRITOIRE DU NORD-OUEST

Il comprend les *Barren-grounds,* terrains exclusivement propres à la chasse, à la pêche et à l'exploitation minière, traversés par le grand fleuve Mackensie, et couverts de lacs immenses. Les Anglais y ont établi des postes pour la traite des pelleteries et des fourrures; les plus éloignés sont le fort Raë, au fond de la baie nord du grand lac des Esclaves, le fort Anderson, le fort Norman-Franklin[2] à l'ouest du lac des Ours, le fort Bonne-Espérance sur le Mackensie, le fort Mac-Pherson construit en 1848.

Fort Mac-Pherson. — « A 30 lieues du Mackensie, et à 130 du fort Bonne-Espérance, sur un plateau dont la falaise s'éboule, et dans un terrain si marécageux que les bâtisses y éprouvent des failles continuelles, s'élève et s'étend le fort Mac-Pherson, construit en 1848 par M. Bell, officier de la compagnie d'Hudson.

Dûment couché sur les cartes anglaises comme une ville de troisième ordre, Mac-Pherson n'est qu'une simple enceinte de 100 mètres carrés de palissades mi-croulantes, de bastions vermoulus, par les meurtrières desquels ne passa jamais un fusil, et surmonté d'un *blockhaus* qui n'est là que pour la figure, puisqu'on ne peut pas même y monter.

Quatre maisons, ou plutôt quatre baraques de troncs d'ar-

1. « Un peuple cosmopolite, dit le P. Cronenbergks (*Canada,* p. 364), se groupera au nord et à l'ouest des grands lacs. Placé dans des conditions climatériques, agricoles, forestières et commerciales exceptionnellement avantageuses, le Far-West canadien deviendra avec le temps l'émule de l'Illinois et de l'Ohio; Winnipeg, dans cinquante ans, sera peut-être une autre Chicago. »

2. « Tout ce qui reste du fort Franklin est une souche de sapin scié horizontalement au niveau d'eau, à trois pieds du sol, et sur laquelle le grand explorateur déposait son compas de marine. Devant ce tronc d'arbre il venait faire ses calculs astronomiques. Un cercle y est demeuré tracé dans le bois. » (E. PETITOT, *Exploration du grand lac des Ours,* p. 82.) Le fort appelé actuellement fort Norman a été établi sur une autre plage du lac. Le voyage de Franklin à la région glaciale du Mackensie eut lieu en 1825-26.

bres équarris, composées d'un simple rez-de-chaussée, sont disposées sur trois côtés de ce quadrilatère, laissant libre, sur celui de devant, une cour ou préau.

Au fond est la maison du traiteur, qui ne se compose que de deux pièces et d'une entrée; de chaque côté les magasins et les cases des servants, blonds et grands Orkneys.

... Dans la paroi du *store* aux marchandises on voit un *vasistas* que défend un volet à coulisse, comme cela se pratique dans les cabanons de fous.

C'est derrière ce fenestron que se tient le chef du poste; c'est par là qu'il reçoit et compte les fourrures des farouches Esquimaux, entre deux revolvers chargés et déposés sur un comptoir : c'est par là que ces sauvages reçoivent de la main à la main, et séance tenante, le prix de leurs pelleteries, sans qu'ils soient jamais admis à pénétrer dans le magasin... »
(E. PETITOT, *Grands Esquimaux,* Plon édit., 1887, p. 134.)

Le factotum du fort, quand il fut visité par le missionnaire Petitot de 1867 à 1877, était *Baptiste Boucher,* ancien interprète de Franklin et de Richardson.

*
* *

L'hiver. — « ... Un hiver de huit mois : c'est la plus rude épreuve que puisse éprouver un Européen sous le cercle polaire. Mais pour un Méridional, le long et effrayant hiver comporte de plus quelque chose de fatal. Il produit sur l'imagination une dépression morbide, dans le caractère une mélancolie qui a son contre-coup sur le tempérament. De sanguin, par exemple, celui-ci devient nerveux, impressionnable. De joviale, l'humeur tourne morose, hargneuse, peut facilement tomber dans l'hypocondrie et le marasme. J'en ai connu qui passaient des semaines entières sans prononcer un mot. »
(E. PETITOT, *Quinze Ans sous le cercle polaire,* Dentu, 1889, p. 82.)

*
* *

L'été au fort Bonne-Espérance[1]. — « Le 31 mai, la neige était entièrement fondue par une température qui se maintint, au nord et à l'ombre, entre + 4° et + 12°... Le 5 juin, la végé-

1. Poste de provisions pour le ravitaillement des barques du Mackensie; il fournit surtout des approvisionnements de chasse aux Indiens, et expédie au chef-lieu de la Compagnie des castors (environ 3,000), des martres, etc.

tation commença à se développer, les saules à s'orner de chatons veloutés, la noire verdure des sapins à rajeunir, le sol à se couvrir de riches pelouses d'un vert tendre.

Une ou deux chaudes journées suffisent pour cela.

Le 7, pendant la nuit, eut lieu la petite débâcle qui précède la grande d'une journée; cette année-là (1865), elle ne le fit que de quelques heures. A 6 heures du matin, de formidables détonations se firent entendre ainsi qu'un fracas infernal. La grosse glace débâclait. Il n'est rien qui donne une idée plus frappante du chaos primitif et de la confusion dernière. C'est un mélange monstrueux, informe, unique, de masses gigantesques, hautes comme des maisons, grosses comme des rochers, qui s'en vont, mugissant, hurlant, majestueuses ou courroucées, se rompre contre d'autres plus monstrueuses encore, puis retombent en couvrant de leurs débris les flancs des colosses contre lesquels elles se sont heurtées. Elles s'engloutissent dans le flot qui marche, pour reparaître plus loin, surgissant au milieu de glaçons moindres, qu'elles déplacent, soulèvent et culbutent.

L'imagination prête vie et sentiment à ces monstres qui se meuvent, se retournent, chevauchent les uns sur les autres, se bousculent, se pressent et s'agglutinent. Lorsque le volume des glaces excède la largeur du fleuve, bien qu'il ait ici 3 kilomètres, celles-ci se soulèvent sur les rivages en remparts d'une maçonnerie titanesque; elles se suspendent à une grande hauteur, semblables à des constructions cyclopéennes. En même temps elles labourent les rives, entassent les terres, se creusent des godets profonds, montent des rochers avec elles dans un déploiement de forces dont rien ne peut donner une idée.

... Cet affreux mais grandiose spectacle dura trois jours. C'est au delta inférieur qu'il ferait beau en contempler les effets, alors que les îles disparaissent sous les ondes jaunâtres, que les forêts sont noyées, le cours des affluents suspendu, les arbres déracinés, toutes les communications interrompues.

Le 9 juin le Mackensie redevint libre et ouvert pour jusqu'au 1er novembre suivant... Immédiatement derrière la débâcle arriva la barque du fort Simpson qui la talonnait, et, dès le lendemain 10 juin, vingt-cinq Peaux-de-Lièvre partaient avec elle et une seconde barque pour le lointain portage de la Loche[1].

1. On l'appelle le Grand Portage; il marque la limite du bassin de l'océan Gla-

Si l'hiver est long et le temps lent dans l'extrême nord, par contre les habitants y sont prompts et alertes. C'est indispensable. Les instants sont précieux après de longs mois d'immobilité, et quand on sait que l'été avare n'accorde jamais un nombre de trois mois pleins.

D'ailleurs, tout était redevenu vert dans la nature, plein de cris d'oiseaux, de glouglous de ruisseaux et d'allégresse humaine. En huit jours la terre, sortant des frimas de neuf mois, s'était entièrement parée. La première avait duré une semaine, comme aux jours de la création.

... Pendant l'été la température s'éleva, à l'ombre et au nord, de $+20^{\circ}$ à $+33^{\circ}$. Cette chaleur intense était d'autant plus énervante que le soleil ne se couchait pas de quinze jours; aussi les eaux limpides et échauffées de la petite rivière aux Brochets, qui avoisinait nos demeures, devenait-elle chaque jour le théâtre de nos évolutions natatoires... » (E. PETITOT, *Quinze Ans sous le cercle polaire,* Dentu, 1889, p. 151-154.)

*
* *

Les rennes. — « Je n'ai pas parcouru une seule fois la surface de la baie de Smith (grand lac des Ours) sans en voir la surface couverte d'empreintes de pas de rennes. Dans la présente occurrence, elle en était littéralement piétinée, labourée, défoncée par des milliers de ces gentils animaux. A peine nous étions-nous élancés sur la glace, que les clochettes de mes chiens y attirèrent, des steppes où ils broutaient le lichen, une telle armée de rennes que le bruit de leurs petits sabots faisait l'effet d'un orage de grêle tombant sur l'asphalte de nos rues.

Enhardies par leur nombre, curieuses de lier connaissance avec les êtres étranges qu'elles apercevaient peut-être pour la première fois, les gracieuses bêtes fondirent sur nous par grands bataillons, serrant leurs rangs comme des brebis, enchevêtrant et entre-choquant leurs vastes ramures et nous considérant avec intérêt de leurs grands yeux limpides au regard innocent d'enfance ignorante et naïve.

Insouciants du danger auxquels ils s'exposaient, les rennes se laissaient charmer par le tintement des clochettes d'argent, dédaigneux de nos personnes, oubliant que les chiens de ce pays ont des crocs presque aussi redoutables que ceux des

cial. C'est un plateau sablonneux, granitique à l'est, d'une largeur qui dépasse un peu quatre lieues; il fait partie de la chaine appelée montagne de la Biche.

loups. Si svelte est leur démarche; si déliées sont leurs jambes rapides; si élégants leurs petits sabots, dont la morsure découpe sur la neige durcie autant de petits croissants à l'emporte-pièce; si intelligente est leur belle tête, en dépit d'une bêtise dont les chasseurs danites profitent habilement; si doux et mélancolique est leur regard, si noble et majestueux le port de leur panache d'ivoire, que je conçois comment, à leur vue, les Indiens se sentent émus, comment leur pensée encore dans les langes évoque le souvenir d'hommes qui ne sont plus, et dont les âmes auraient assumé ces formes animales si douces, si belles et si sympathiques... » (E. Petitot, *Exploration de la région du grand lac des Ours*, Téqui, 1893, p. 42-44.)

« Ils trouvent leur alimentation de lichen dans les steppes qui environnent le grand lac des Ours. Les steppes de lichen blanc bordent les plages sablonneuses du sud et de l'ouest sur un espace immense, qui n'a de limites que la chaîne des montagnes qui bordent la rive droite du Mackensie... C'est le pâturage par excellence et intarissable d'immenses troupeaux de rennes, la boucherie où il s'en abat des quantités insensées, la terre de promission des Indiens où, à la vérité, le lait et le miel ne coulent pas comme des ruisseaux, mais où la viande grasse, la graisse et les langues de rennes s'accumulent par monceaux. Aussi ces sauvages passent-ils au milieu de ces affreux déserts la majeure partie de leur vie dans l'abondance et les plaisirs de la chasse sans cesse renouvelés. » (Id., *ibid.*, p. 65.)

« ... J'y fus l'heureux témoin de ce spectacle étrange et inouï pour un Européen : un steppe plein de rennes libres, mais familiers et pas du tout sauvages, et qui seraient d'une facile capture au moyen d'enceintes palissadées. Rennes épars de tous côtés comme les étoiles dans le firmament; rennes broutant par petits groupes de trois à dix têtes; rennes agglomérés par troupeaux de cent têtes et plus, et venant braver le chasseur de leur front de bandière cornu; rennes assemblés par armées d'un ou deux milliers d'individus, nullement effarouchés à notre approche, se dirigeant droit devant eux, comme assurés de commander le respect et d'acquérir l'impunité par leur multitude, forts et enhardis par leur grand nombre, sorte de voie lactée immense et animée qui se répandait dans le steppe... Rennes devant et derrière, rennes à droite et à gauche, en repos et ruminant leur lichen, ou debout et somnolents; rennes piochant le steppe de leur sabot fourchu de petites vaches bretonnes, ou broutant la mousse

avec la neige qui la couvre. A notre vue ils relèvent la tête d'un air interrogateur et cessent de pacager. Immobiles, ils hument l'air dans notre direction, puis ils retournent paisiblement à leurs pâturages comme de douces brebis. D'autres, repus et n'ayant qu'à contenter leur curiosité, se promènent avec indolence en se dirigeant vers nous pour nous contempler de plus près. Ils cheminent ou trottent en longue file indienne, les plus vieux en tête, calmes et dignes dans leur barbe vénérable et leur blanc poitrail, tandis que les jeunes faons bondissent sur leurs pieds de derrière et sautillent comme des enfants autour de leur mère... »

Les indigènes du nord de l'Amérique, Indiens et Eskimos, refusent de domestiquer le renne, par *superstition* et par esprit de routine : ils sont persuadés que les rennes, *d'anciens hommes, émigreraient si on les traitait en esclaves.* Le voyageur arrive dans un camp indien :

« Ce camp indien ressemblait à un abattoir, et chaque loge à un étal de boucher. Des morceaux de viande de renne congelée se dressaient sur des échafauds ou flanquaient les derrières des tentes. Les chiens, repus, n'y touchaient pas, et les corbeaux mêmes les respectaient. Le renne était tellement abondant tout autour du camp que le seul Grand-Monstre (un Indien) en tuait jusqu'à 40 par jour. Sa femme et ses enfants ne suffisaient pas à tout épurer et charrier; on nageait dans la graisse. » (Id. *ibid.*, p. 133.)

« ... Pendant tout le printemps de 1867, le renne surabonda à un tel point au grand lac des Ours que sans beaucoup de frais je ramassai assez de provisions de bouche pour tout l'été suivant, ainsi que pour ma résidence du fort Bonne-Espérance. Je comptai jusqu'à 18 rennes dans mon magasin à vivres, plus de 50 pains de graisse fondue et 80 langues fumées de cet animal. C'était beaucoup pour un homme seul. » (Id., *ibid.*, p. 145.)

* * *

INDIENS

Leurs principales tribus. — « En 1871 ils formaient une population de 102,000 individus vivant sur des réserves; leur nombre a augmenté depuis; ils peuvent s'émanciper, quitter la tribu et vivre comme les blancs. On trouve encore quelques familles d'Iroquois sur les bords du Saint-Laurent; ils peu-

plent un village en face de Montréal, et ont conservé l'habitude d'envoyer un présent de fourrures à chaque nouveau souverain de France ; le dernier de ces présents fut fait à Napoléon III[1]. Les Sioux, qui peuplent surtout le nord des États-Unis, appartiennent au même groupe.

Vers le nord, dans les plaines du nord-ouest, vivent les *Sauteurs*, et dans les Montagnes Rocheuses les *Montagnais*, qui comprennent de nombreuses tribus : les *Mangeurs de caribous*, les *Castors*, les *Couteaux-Jaunes*, les *Dené*, etc. Les Indiens de la Colombie anglaise forment un groupe particulier de 38,000 individus qui ont beaucoup de ressemblance avec les races asiatiques : on croit qu'ils descendent de matelots japonais. Plusieurs tribus ont conservé l'usage de comprimer le front de leurs enfants à la naissance, de là le surnom de *Têtes-Plates*[2].

Leur malpropreté. — Un Européen ne peut imaginer ce que souffre un homme civilisé dans ce milieu sauvage où j'avais séjourné plus d'un mois. Il y couche entre des gens puants et pouilleux, qui ne se lavent jamais le corps ni ne changent de linge; au milieu d'enfants sales, de chiens hargneux et familiers qui viennent se battre ou se reposer sur lui pendant son sommeil. Il y mange à terre parmi les ordures et les cendres, dans une vaisselle rudimentaire qui ne reçoit d'autre rinçage que le coup de langue de l'hôtesse ou le torchon de sa robe de peau. Il y demeure dans une boucane épaisse qui l'imprègne des senteurs âcres de la graisse brûlée ou du bois pourri, qui l'enfume et le roussit comme un hareng saur, en lui faisant verser nuit et jour des larmes amères sur sa triste destinée. Par le haut de sa loge il reçoit le vent, la pluie et la neige, tandis que le froid traverse la tente, souvent constellée de mille trous. Il y est dévoré d'une vermine pullulante, que rien ne détruit et qui lui occasionne des nuits d'insomnie. Il s'y repaît de viande à peine cuite et sans nul apprêt. Son bouillon est plein de crottins de lièvres, de feuilles amères de sapin et de *ledum*, et autres ordures cohérentes à la viande gelée que l'on a mise dans le chaudron sans aucun lavage préalable. Il ne boit que de l'eau de neige, souvent bouillie ou roussie et pleine des mêmes or-

1. Les Hurons peuplent encore le village de Lorette ; mais les descendants de cette puissante nation sont des fainéants.

2. Dans le nord les Indiens sont en hostilité constante avec les Esquimaux, qui les méprisent. « Les Peaux-Rouges ne sont pas, disent-ils, des hommes braves, ingénieux ni illustres. Ils sont sortis des lentes de nos poux... »

dures. Il doit souffrir qu'un chacun plonge la main dans son chaudron, boive son bouillon, fasse usage de son gobelet et de son service de table, sans se permettre des observations qui lui feraient une réputation d'homme orgueilleux et difficile. Il doit lutter sans colère ni impatience contre une nuée de maupiteux et d'importuns qui lui enlèveraient jusqu'à sa chemise s'il prêtait l'oreille à leurs demandes. Il doit souffrir fraternellement les grossièretés, les incongruités, les obscénités mêmes, sans se répandre en plaintes amères, sans se mettre en colère, de crainte qu'on ne joigne l'irrévérence au sans-gêne, l'entêtement dans le mal à la faute matérielle et inconsciente... » (E. PETITOT, *Autour du grand lac des Esclaves,* Savine, 1891, p. 256-257.)

*
* *

Les Indiens, surveillés par des agents anglais, sont devenus moins belliqueux; mais on a conservé le souvenir de leurs habitudes guerrières, dont la plus terrible était le scalpage. Voici comment il se pratiquait :

Scalpage. — « La chevelure de l'ennemi était un des trophées du sauvage. La manière d'enlever cette chevelure est une opération qui demande un apprentissage et de l'adresse : elle s'appelle scalpage. Quand la victime est frappée du tomahawk (hache perfectionnée), elle tombe aussitôt; le vainqueur saisit d'une main ses cheveux, les entortille ensemble avec force pour séparer la peau de la tête, et, lui mettant les genoux sur la poitrine, il tire du fourreau avec l'autre main le fatal couteau, et cerne la peau du front avec ses dents pour l'arracher : l'opération ne dure pas ordinairement plus de deux minutes. La chevelure est alors étendue sur trois arceaux; on la fait ensuite sécher au soleil et on la peint avec du vermillon.

Il y a des exemples de personnes qui ont subi cette opération sans en mourir. » (DAINVILLE, *Beautés de l'histoire du Canada,* Bossange, 1821, p. 75.)

*
* *

BOIS-BRULÉS

Leurs caractères physiques. — « Les individus qui composent la race métisse franco-canadienne sont des hommes

de taille moyenne et bien proportionnés, au teint foncé, avec des traits réguliers, un visage ouvert et agréable, plutôt riant que sévère. Si l'on peut retrouver chez eux les traits caractéristiques de la race indienne : les pommettes saillantes le nez busqué, le profil en demi-lune, etc., le plus souvent ces traits sont tellement atténués que chez beaucoup ils sont presque méconnaissables[1]. Les métis ont les mains et les pieds petits et bien conformés; chez eux les muscles des jambes sont bien développés, mais le corps, comme ensemble, est plutôt svelte que chargé d'un embonpoint superflu. Leur teint bronzé présente cependant les nuances les plus diverses, variant de la couleur presque cuivre au blanc à peu près pur. Sous le rapport de la couleur et de la physionomie, beaucoup ont une ressemblance frappante avec les Mexicains des frontières...

Comme les Indiens, les métis n'ont point de barbe et laissent croître leurs cheveux. Pour un moment donné, ils ne sont pas plus forts que les blancs, peut-être même ne seraient-ils pas capables d'un effort momentané aussi puissant; mais la force de résistance qu'ils possèdent est remarquable, et pour une course prolongée ils auraient facilement raison de ces derniers. Ce sont des marcheurs infatigables, qui pendant le long hiver du Nord-Ouest parcourent avec leurs raquettes des espaces immenses, faisant facilement trente et quarante milles par jour. Avec un traîneau à chiens, ils parcourent des distances encore plus considérables, tantôt trottant à côté de leur attelage, tantôt, quand la neige est unie, assis à l'arrière du léger véhicule, mais toujours prêts à sauter sur leurs jambes pour pousser à l'arrière avec un pieu dans les passages difficiles et stimuler l'ardeur de leurs bêtes hors d'haleine par quelques imprécations retentissantes. Comme canotiers, ils montrent une vigueur, une adresse et une force

1 « Le mélange de la huitième ou de la seizième génération de sang mêlé fait disparaître toutes les marques extérieures de la race indienne, à part seulement les cheveux lisses et d'un beau noir foncé. » Le chevalier de Hesse-Wartegg, qui a beaucoup voyagé au Canada, loue sans réserve l'hospitalité des Bois-Brûlés. Il avait beaucoup connu Louis Riel, le chef des métis du Manitoba, qui fut président de la République éphémère du Nord-Ouest. Riel était un seizième d'Indien, qui ressemblait à Jules Ferry et portait des côtelettes noires comme lui. « Les métis, observe encore Hesse-Wartegg, sont aussi timides et silencieux vis-à-vis des étrangers que les Indiens. Mais, une fois que la glace est rompue, il est impossible de ne pas admirer leur étonnante sagacité, leur pénétrante perspicacité, leur bon naturel, leur esprit, leur grande mémoire, qui paraissent dans les spirituelles reparties dont ils émaillent leur conversation. » (*Revue générale* [de Bruxelles], déc. 1885, p. 834-845.)

de résistance qu'aucune autre race d'hommes ne peut surpasser.

Leurs qualités. — Au point de vue intellectuel, comme au point de vue physique, les métis occupent le milieu entre les deux races dont ils sont sortis. On trouve réunies chez eux les qualités propres à chacune de ces races, mais combinées de telle sorte qu'elles constituent en eux une race distincte des deux premières.

Partout où on les rencontre, ils montrent beaucoup de qualités du cœur et de l'esprit, qualités qui se développent et mûrissent rapidement au contact de la civilisation. Même dans le désert, ils ont conscience d'une vie plus élevée après laquelle ils aspirent. Malheureusement maintes circonstances ont jusqu'ici mis obstacle à leur avancement. Leurs ancêtres paternels, dont ils ont hérité la meilleure partie d'eux-mêmes, n'ont trop souvent été que des parents négligents et insouciants, qui ne se distinguaient que par leur intempérance et le dérèglement de leurs mœurs. D'un autre côté, jusqu'à une époque fort rapprochée ils n'ont jamais ressenti, soit dans leur famille, soit au dehors, l'influence douce et bienfaisante de la femme civilisée. Aujourd'hui encore ce bienfait est inconnu à un grand nombre de métis qui habitent l'extrême Nord-Ouest. De plus, les écoles sont trop peu nombreuses dans les contrées qu'ils habitent pour qu'il leur soit facile de les fréquenter, et si les métis de la province de Manitoba et des bords de la Saskatchevan possèdent un certain degré de civilisation, on peut dire qu'ils le doivent en majeure partie aux missionnaires qui, depuis 1818, n'ont cessé de travailler au milieu d'eux avec un zèle infatigable.

Leurs défauts. — On trouve chez les métis qu'un contact pernicieux n'a point encore pervertis, une nature droite et sincère, mais facile à déroger ; le sens moral développé, mais sans consistance ; des instincts honnêtes, mais une volonté faible. Volage et irréfléchi, le métis, en général, ne connaît ni l'avarice ni l'égoïsme, et semble incapable d'une fourberie...

Qualités de voyageur. — Comme l'Indien, le métis peut, d'un coup d'œil, explorer toute une région. Des profils généraux d'une contrée, il arrive aisément à en deviner les moindres accidents de terrain et, grâce à cette faculté, il peut se rendre, à travers les forêts vierges et les savanes dépourvues de tout sentier tracé, à un point déterminé par le chemin le plus droit et le plus praticable. Pendant le trajet d'un point

à un autre, il note dans sa mémoire, pour ne plus les oublier, les plus petits détails du chemin et les moindres accidents du terrain. Il est fécond en expédients et en ressources, et, au milieu des plaines comme au milieu des forêts, nul accident ne le décourage ; les obstacles peuvent lui faire modifier ses projets, mais ne lui font jamais perdre son calme. Trappeur consommé et chasseur expérimenté, c'est aussi un guerrier audacieux, qui, dans le combat, joint à l'adresse de l'Indien une valeur mieux disciplinée. C'est d'ailleurs grâce à cette qualité en même temps qu'à leur communauté de couleur avec l'Indien, que les métis doivent de n'être que rarement inquiétés par les premiers... » (J. Geslin, *les Bois-Brûlés et Métis franco-canadiens du nord-ouest de l'Amérique,* dans la *Revue de géographie* de novembre 1884, p. 337-340.)

⁂

Le missionnaire E. Petitot nous en dépeint un des types les plus réussis dans la personne de Jérôme Saint-Georges de Laporte, attaché au fort de Bonne-Espérance, sous le cercle polaire, le descendant authentique d'une famille noble ; on en trouve d'ailleurs beaucoup d'autres : les Mandeville, les Saint-Luc, les Lépinois, les Charlais. En 1873, M. de Lamothe trouva à la tête d'une petite boutique de Killarney (sur le lac Huron) M. de La Morandière, métis canadien, descendant de la famille angevine (*Cinq Mois chez les Français d'Amérique*, Paris, Hachette, 1879, p. 179). C'était aussi un métis canadien, ce Louis Riel qui voulut défendre les propriétés de ses compatriotes confisquées par le gouvernement anglais. Riel fut exécuté à Regina en 1884 ; pendant la lutte il avait donné à ses troupes le drapeau blanc fleurdelisé de l'ancienne France.

Jérôme Saint-Georges de Laporte. — « C'était un homme de soixante-cinq ans, d'une taille au-dessus de la moyenne et doué d'un profil distingué. Nez busqué, de coupe aristocratique, petits yeux gris pétillants de malice, front grand et poli, élargi par une calvitie prématurée qui ne lui laissait qu'une couronne de cheveux blonds, fins et frisés, indices d'un esprit souple... Sa démarche était lourde comme celle d'un matelot. Il se balançait de bâbord à tribord comme un navire qui roule. Jusqu'en 1862, Saint-Georges n'avait pas eu plus de religion qu'un bateleur de foires. A l'arrivée des missionnaires français à Bonne-Espérance, il se ressouvint de la foi de sa mère, une Irlandaise, se débarrassa du vieil homme, et devint le bedeau de son église.

Saint-Georges était une chronique vivante. On pourrait

faire un livre des récits drolatiques et émouvants qui remplissaient ses visites. Il avait accompagné Richardson, Pullen et Hooper dans leurs expéditions à la mer Glaciale pour la recherche du fameux passage nord-ouest... Il avait aussi compté au nombre de ces favorisés qui traversèrent les Montagnes Rocheuses en compagnie de Bell, de Murray et de Campbell pour aller établir des postes de commerce dans la vallée du haut Youkon. Enfin il avait suivi M. Mac-Farlane à la mer Glaciale chez les Esquimaux Tchiglit. Quoique Français d'origine, d'esprit, de langue et de religion, et citadin du Canada par la naissance, Laporte participait plus du Peau-Rouge que de l'Européen, à cause d'une certaine conformité d'humeur, par adoption et goût de la vie sauvage. Ses aspirations l'avaient poussé dans le désert à un âge où les jeunes gens recherchent les plaisirs et les amusements des grandes villes. Et comme il est bien plus facile de descendre l'échelle sociale que de la remonter, Jérôme était devenu un sauvage dans toute l'acception du mot.

Sa jeunesse. — Sa vie avait été un handicap étourdissant et irréfléchi. Entre le clocher pointu de Sainte-Thérèse où il avait vu le jour et cette lourde barque à poissons que je lui avais vu traîner au fort de Bonne-Espérance avec des essoufflements de cheval fourbu, Saint-Georges avait fait une foule d'étapes et de stages dans sa vie insigne de coureur des bois.

Il avait d'abord tiré le soufflet de la forge de son père, qui, quoique issu de sang noble, n'était plus qu'un humble Vulcain de village, cumulant honnêtement les fonctions de serrurier, d'armurier et de maréchal ferrant. Il était même vitrier à l'occasion, et Jérôme m'assura qu'une fois il suppléa à l'absence d'un dentiste pour le soulagement d'une mâchoire cariée.

Jérôme ne manifesta aucune vocation pour le travail et le marteau. Il ne fit jamais qu'un massacreur de serrures, un gaspilleur de fer, un estropieur de chevaux. Ce fut au point que, un beau jour, son vieux saint Éloi de père congédia cet Oculi en lui colloquant la pointe du pied quelque part, ce qui l'envoya rouler dans la rue.

Laporte cocher. — Laporte y prit le goût du pavé. Il s'en alla à *Morale* (Montréal), ce Paris des *Canayens,* s'y enrôla dans une compagnie de fiacres de louage, et devint un *chartier,* c'est-à-dire un conducteur d'un char quelconque, quelles que soient la forme, les dimensions ou la destination du véhicule. Tous chartiers, les cochers au Canada, et certes le mot,

pour être oiseux, ne me semble pas moins le mieux approprié, car, enfin, un fiacre n'est pas un coche, tandis que l'un et l'autre sont des chars...

... Là, Saint-Georges se brouilla avec la police, puis chercha querelle à son patron, le battit et se fit éliminer de l'ordre respectable et élevé des automédons.

C'était ce qu'il voulait.

Laporte bûcheron. — A cheval sur ce prétexte, Jérôme prit le galop vers les déserts de la rivière Saguenay, émule du Saint-Laurent. Il vit le grand lac Saint-Jean, le haut Saint-Maurice, le grand lac Mistassini. Des forêts incommensurables, qui recèlent les plus belles essences d'érable, de sapin, de mélèze, frêne, chêne et pin-cyprès, y étaient encore en exploitation. On en tire annuellement et en moyenne sept cents millions de mètres cubes de bois de charpente et de construction, sans compter cent mille mâts de vaisseaux.

Jérôme s'y embaucha à raison de dix-huit souverains par mois, logement et nourriture non compris, et devint *homme des chantiers*.

La maison de son père ne le revit jamais plus. Saint-Georges se ressentait encore de cette caresse de la semelle paternelle. Son bonhomme de père s'était évidemment trompé d'enclume, et il en gémissait. Mais les conséquences de telles erreurs sont souvent d'autant plus irrémédiables ou plus durables qu'elles sont fondamentales.

... Quand il fut las de couper les sapins par le pied pour les transformer en mâts de cocagne ou de frégate; quand il eut connu toutes les sinuosités de l'Ottawa, tous les rapides de la Saguenay, toutes les glissoires de la Gâtineau, tous les méandres du Saint-Maurice; quand il eut sauté une centaine de chutes, roulé tous les Paddys de son chantier, exorbité dextrement d'un coup de pouce deux ou trois douzaines d'yeux, et ramassé une centaine de louis qu'il envoya à sa vieille mère, Jérôme Saint-Georges se sentit capable de se faire craindre et respecter de n'importe qui et n'importe où.

Dès lors il réalisa l'objectif de ses rêves : voir, parcourir et habiter les *pays d'en-haut*, devenir un voyageur émérite, un canotier habile et un *homme du Nord*.

Laporte devient voyageur. — Un jour que Jérôme avait descendu l'Ottawa sur un train de bois jusqu'à la ville alors naissante de Bytown, il se décida à ne plus retourner dans les chantiers; ce demi-sauvage voulut goûter les charmes de

la pure nature, les douceurs de l'indépendance, l'effrénement de l'indiscipline complète.

Il partit pour la Chine, s'engagea pour le lac Supérieur, monta dans une pirogue en écorce de bouleau que conduisaient des Iroquois aux gages de la Compagnie de la baie d'Hudson, gagna les lacs Nipissing, Huron et Supérieur, et parvint au fort William, à l'embouchure de la rivière Creuse, dans la baie du Tonnerre.

Il ne fut tenté ni par les mines de cuivre ni par les mines d'argent que le jésuite Marquette avait découvertes sur les bords du lac Supérieur, et qui font actuellement la richesse de plusieurs compagnies. Mais il eut le malheur de trouver là, comme dans le chantier, comme à Montréal, un patron irlandais qui lui fit trouver la vie dure.

Les Irlandais semblent éclore sous les pas de Jérôme pour exercer continuellement ses poings, pour être sa tribulation constante... Le chief-factor du fort William était un Irlandais hargneux, bourru, avare et querelleur. Il ne parlait à ses serviteurs et aux Indiens qu'à poings fermés, et, de plus, il avait le défaut, en parlant, de cracher au visage de son interlocuteur. Ce n'était pas tolérable. Notre Canadien déserta le service.

Il avait fait la connaissance de plusieurs Tchippeways, dont un lui avait sauvé la vie par ses connaissances médicales. Jérôme les suivit dans leurs déserts. Il gagna le lac la Pluie, celui du Bois, descendit la rivière Winnipeg et atteignit la rivière Rouge, ainsi qu'avaient fait des centaines de Canadiens avant lui.

Il se rendit de la sorte au fort Garry, où on le prit pour un transfuge échappé aux griffes des *Pillageurs* du lac Rouge ou des Sioux de Crow-Wing.

Laporte agent de la Compagnie d'Hudson. — Jérôme s'en alla trouver l'employé préposé aux engagements.

« Je s'is venu z'icit pour m'engager, dit-il au commis.

— Comment t'appelles-tu ?

— Bonté, fit-il en crachant sa chique, mon père m'appelait Saint-Georges, et ma pauv'mère, bonté ! Jérôme. Mais les *associés* ne m'appellent que Laporte. Sauf vot'respàct, M'sieu, c'est une seigneurie. »

Le clerc se mit à rire :

« Tu veux dire un sobriquet, *boy* ?

— Connais pas, M'sieu. Je sais que c'est une seigneurie, et pis c'est toute. Si ça ne vous plaît pas, dame ! appelez-moi Saint-Georges tout court. C'est mon nom itou.

— Eh bien, Jérôme Saint-Georges de Laporte, mon ami, que sais-tu faire ?

— Oh, dame, j'abats, je pique, j'équarris, je monte en *caje,* je saute les rapides, je sais conduire un train dans les bouillons, et un canot à travârs les roches. Rèn que ça : je s'is pas brave sà les lacs, dans les grandes travârses. Dame ! c'est l'accoutumance qui me manque. Et p'is, il faut dire que je ne sais pas plus nager qu'un petit chien en plomb.

— Es-tu bon marcheur ?

— Comme un carcajou. Mais, par exemple, faut pas que je séye à jeun; rapport que j'ci t'un gros homme, sauf vot'e respâct, et j'ai l'estomac faib'e, bonté ! faib'e, faib'e.

— Tu as donc bon appétit ?

— Comme trente-six loups, M'sieu.

— *By Jove!* c'est sérieux, fit l'Anglais en riant. Et montes-tu à cheval ?

— Och ! non. Mais je sais conduire un cab, une sleigh, une malle ou une carriole. Je sais ferrer un cheval, raccommoder une charrette ou une serrure. Je sais faire la *poutine* (plum-pudding) et les crêpes, le *rababou* (pémican émietté et bouilli dans un peu de farine), et la *sagamité* (farine de maïs bouillie dans du lait); je boulange, je...

— Mais tu es un homme universel... Sais-tu lire et écrire au moins? »

Ce fut au tour de Saint-Georges à rire de l'employé.

« Och ! pas une lettre. A quoi voulez-vous que ça me sârve? Je s'is pas taillé pour faire un commis, moë. »

L'employé eut le bon sens de ne pas relever la pointe, proférée d'ailleurs sans aucun sarcasme.

« C'est dommage, dit-il, tu aurais bien vite fait un excellent interprète ou un bon factotum. Mais c'est égal, on t'occupera, car tu parais fort comme un taureau. »

Jérôme se mit alors en position de boxeur. Il retroussa ses manches et développa des muscles brachiaux et pectoraux qui firent l'admiration de l'Anglais, connaisseur en pugilat.

« Eh bien, Jérôme, proféra-t-il avec emphase, cathédrant à son bureau d'un air magistral, je t'engage, *my friend,* pour deux ans au service de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson. Tes gages seront de 24 livres sterling par an, logement, nourriture et chauffage non compris, et pour tout faire.

« Tu recevras chaque automne 7 livres de thé Kongou, 12 livres de sucre blanc, 10 de tabac en corde, 15 de farine,

et le reste en vêtements confectionnés ou en pièces d'étoffe à ton choix; à moins que tu ne préfères laisser ton argent dans le coffre de la Compagnie, où il te sera remboursé quand tu le voudras au denier cinq.

« Cela te va-t-il? »

Saint-Georges chercha son chapeau pour le jeter en l'air en signe de joie. S'apercevant qu'il n'en avait point, il fit une pirouette.

« Comme un gant su' la main, M'sieu. »

L'employé dressa son acte d'engagement; puis, lui tendant la plume:

« Touche là, dit-il sérieusement au jeune Canadien.

— Que voulez-vous que je fasse de c'te pleume? A moins donc que ça séye pour la planter dans mon bonnet, dit Jérôme. Quanque je vous dis que je ne sais pas écrire.

— Ça ne fait rien, mon vieux, touche toujours la plume en signe d'acquiescement; puis je signerai pour toi. C'est une formalité jugée indispensable par l'honorable Compagnie.

— Ça m'a l'air diab'ement bête, c'té... comment appelez-vous ça? c't encaissement. Mais ça ne fait rien, c'est pas de valeur en toute. Je toucherai bèn la pelume. »

La formalité remplie, le commis signa pour Jérôme.

« *Well!* fit-il en relevant la tête. A cette heure tu es couché sur le grand registre de la Compagnie. Tu as touché la plume, tu as donné ton consentement. Tu vas recevoir par avance la moitié de tes gages d'un an, et ton prêt par-dessus le marché. Tu ne peux plus revenir sur ta parole d'ici deux ans.

« Demain tu partiras avec les barges pour le grand portage de la Loche, et si tu désertes, tu seras passible de la geôle au fort Garry, et de tout ce qui s'ensuit. Tu es averti.

« Maintenant voici douze souverains comptant. Passe au magasin et fais ton choix... »

Jérôme fut envoyé au fort Holkett pour y travailler à la reconstruction de ce poste, lequel est situé dans les Montagnes Rocheuses et sur les bords de la fougueuse rivière du Courant-Fort (affluent du Mackensie).

Une visite à Jérôme de Laporte. — « ... Après trois grandes heures de course sur la glace, nous arrivons à la pêcherie principale du fort Good-Hope. Les rochers remparts se terminent brusquement comme deux pans de murailles; le vaste hémicycle du rapide s'en va en s'arrondissant à droite et à gauche, tandis que le sommet de la terrasse naturelle s'a-

baisse graduellement jusqu'au niveau du fleuve. Une rampe un peu adoucie conduit sur le plateau boisé et moussu.

J'y vois un long échafaudage couvert de poissons *à la pente,* c'est-à-dire suspendus par la queue dans des brochettes de bois; puis des canots d'écorce à demi enfouis sous la neige, et une petite barque échouée sur le sable d'une anse retirée. Puis enfin une misérable cabane en troncs d'arbres dont la porte est si basse que je suis obligé de m'incliner profondément pour pénétrer dans l'intérieur... Dans l'obscurité de cette tanière noire et chaude comme la watche de l'ours, je me cogne la tête contre les poutres. Au milieu est une informe et monstrueuse cheminée, dans l'âtre de laquelle flamboie un bûcher dont la clarté ne sert qu'à épaissir les ténèbres autour d'elle. De chaque côté, deux réduits profonds et noirs sont occupés par des tréteaux en rondin, décorés du nom de lits. Il me fut bien difficile d'y distinguer des formes humaines assises dans la pénombre du foyer.

Derrière la porte, un tréteau semblable, à deux étages, sert de double perchoir à d'autres habitants de l'antre.

Deux lucarnes d'un pied carré, couvertes d'un morceau de parchemin épais, à peine débarrassé de sa maque, prennent le nom de châssis, l'équivalent canadien du mot fenêtre. Le jour ne peut même y passer. Ils ne sont là que pour figure.

A terre, quelques madriers disjoints, enduits d'une crasse révoltante, s'appellent plancher. Pour plafond le toit du gourbi, dont les interstices des perches alignées laissent passer des bavures de torchis.

On aurait pu prendre ce taudis pour une porcherie... Eh bien, c'était l'hôtel du sieur Saint-Georges de Laporte, pêcheur, trappeur et coureur de bois alternativement ou à la fois. Un Indien (le petit Rognon) lui servait d'aide. Leurs familles les entouraient.

« Cent trente-deux, mon Père! s'écria le bonhomme en me serrant la main avec joie, si vous m'aviez avârti que vous deviez venir, je vous aurais résârvé q'ques foies de lottes, et perpâré un plat d'âfs. Y'en a bén de ce temps-cite, des âfs; rapport que le poisson fraye que c'est tchirrible.

« Allons, toë, la yieille, vas-tu grouiller un petit brin? ajouta-t-il en se tournant vers sa moitié, Marie Tralawessini, une Peau-de-Lièvre. N'oës-tu pas le Père qui a faim, depuis ch' matin qu'il court sur la rivière, par le frêt qu'il fait?

« Et toë, Saint-Georges, bon à rien, veux-tu bien donner ton siège au Père, malhonnête? Allons, Père, assisez-vous, v'là

t'une escabelle. Et pernez garde de timber à la renvârse, rapport que le banc n'a que trois pattes. Faut que je vous en fasse un nâf pour le jour que vous reviendrez. Vous m'excuserez, mais ces gens-cite sont aussi bibites que les chavages direcques. »

Après ce compliment décoché à l'adresse de sa femme et de son fils Jérôme, âgé alors de treize ans, le bonhomme me donna des nouvelles de sa pêche, tout en ayant l'œil ouvert au chaudron.

Quant à la *yieille,* interpellée aussi rudement qu'elle l'avait été par son *yieux,* elle lui lança du seul œil qui lui restât un regard courroucé, et avec un geignement douloureux elle suspendit par la queue devant l'âtre un énorme poisson blanc, dans sa peau et avec toutes ses écailles. Le poisson rôti de la sorte est dit *en corbeau.*

« Allons, la yieille, un coup de balai sur le plancher, rapport qu'on va bientôt mett'e la tab'. »

Dieu sait si ledit plancher en rondins en avait besoin, d'un coup de balai, pour devenir une table.

Le poisson cuit, la vieille étendit par terre un morceau de toile d'emballage qui avait servi à empaqueter des rets; elle y déposa des assiettes et des tasses en fer-blanc, ces dernières de la contenance d'une chopine, et plaça au milieu de cette table sans nom le poisson en corbeau, dans un plat également de fer-blanc.

Il fut dépecé séance tenante. La carapace écailleuse, aussi noire que le plumage du corbeau, fut enlevée tout d'une pièce, laissant la chair du *corégane* (nom du poisson) toute fumante et cuite dans son huile. Elle n'était ni rôtie ni bouillie, mais comme cuite à l'étuvée. Seulement ce poisson non vidé avait une odeur et un goût d'entrailles repoussant. Je ne lui fis pas honneur.

Deux foies de lotte, assaisonnés de morceaux de charbon, de cendres et autres ingrédients inconnus des gourmets, furent ensuite servis dans une poêle sans queue. Un petit chaudron de cuivre rouge détamé et plein de thé lui fit pendant. Et dans ce récipient chacun puisa à tour de rôle en plongeant son pot. » (E. Petitot, *Quinze Ans sous le cercle polaire,* Paris, Dentu, 1889, p. 58-69, 93-95.)

*
* *

CHEMINS DE FER

En 1880 le Canada possédait 11,000 kilomètres de chemins de fer; en 1890 le progrès s'affirme par un chiffre plus que doublé : 21,300 kilomètres. La principale ligne est le *Transcontinental* ou *chemin de fer du Pacifique* (*C. P. R.*); il fut projeté en 1872, commencé en 1880 et terminé en 1886. La dépense fut d'environ 625 millions. La longueur de la ligne depuis Halifax est de 5,908 kilomètres, mais la véritable tête de ligne est Montréal; de ce dernier point la distance n'est que de 4,679 kilomètres. C'est la voie la plus directe conduisant au Pacifique, la plus pratique et la plus rapide pour se rendre d'Europe au Japon. Elle passe par Ottawa, qui est devenue la capitale du Dominion en 1867; Carleton, d'où part un embranchement sur Toronto; North-Bay, près du lac Nipissing, Sudbury. Elle suit la rive septentrionale du lac Supérieur; ses principales stations sont ensuite Port-Arthur, « le futur Chicago du Canada », et Winnipeg, la capitale du Manitoba, qui est reliée aux lignes des États-Unis[1]. Elle s'engage ensuite dans les prairies formées de riches terres noires, passe à Regina et franchit les Rocheuses pour redescendre, près du mont Cascade, sur l'autre versant par le Colombia-River et le Fraser. Au terminus on a fondé en 1885 la ville de Vancouver, qui a un excellent port et compte déjà plus de 20,000 habitants. « Les émigrants accoururent aussitôt en foule dès que la décision officielle de la création de la ville nouvelle fut connue. On se mit à l'œuvre. La forêt est reculée par enchantement par une véritable armée d'ouvriers venus de toutes parts. Les maisons s'élèvent, remplaçant des arbres de 3 et 4 mètres de diamètre; les lumières électriques brillent là où le

1. Le trajet de Port-Arthur à Winnipeg s'effectue actuellement en une vingtaine d'heures. Il y a quarante ans, lorsque Mgr Taché, alors simple missionnaire, se rendait sur les bords de la rivière Rouge, le voyage ne demandait pas moins de vingt-cinq jours, en canot d'écorce, avec un Indien pour seul guide. Lorsque les rapides étaient infranchissables, le voyageur portait sur ses épaules son léger esquif, et cheminait ainsi jusqu'à la rencontre d'un point navigable. En 1870, lors du premier soulèvement de Riel et des métis, il fallut onze semaines pour transporter les troupes de Québec à la rivière Rouge par la voie des grands lacs. Un semblable trajet ne demanderait actuellement que trois jours. » (G. Demanche, *Au Canada et chez les Peaux-Rouges*, Hachette, 1889, p. 101.)

soleil pouvait à peine pénétrer au travers des feuillages épais, et 15,000 colons de tous les pays sont installés aujourd'hui à Vancouver à la place des oiseaux et des bêtes sauvages qui y vivaient auparavant. » (A. Tissandier, dans *la Nature*, 1891, p. 390.)

On peut lire des descriptions intéressantes du voyage par ce Transcontinental dans le *Tour du monde*, 1891, II, 4-16, par Cotteau, et dans le livre de M. le baron Hulot, *De l'Atlantique au Pacifique*, 1888, p. 174-183.

* * *

OUVRAGES A CONSULTER

Le premier historien du Canada fut Lescarbot (Marc), avocat de Vervins, qui partit avec Poutrincourt (1606); revenu en France, il composa une *Histoire de la Nouvelle-France* (1608), dont il a paru une nouvelle édition chez Tross en 1866, 3 vol. in-8°.

L'*Histoire de la Nouvelle-France*, par le P. Charlevoix, s'arrête à 1744.

Histoire du Canada, par Brasseur de Bourbourg, 2 vol. in-8°, Paris, 1852.

Histoire du Canada, par Garneau, 3 vol. in-8°.

Les Français au Canada et en Acadie, par Remy de Gourmont, Paris, 1888, histoire abrégée de vulgarisation.

Histoire de l'Acadie française, par Moreau, Paris, in-8°, 1873.

Une colonie féodale en Amérique (Acadie), par Rameau de Saint-Père, Paris, 2 vol. in-8°, 1889.

Cinq Mois chez les Français d'Amérique; Voyage au Canada, par H. de Lamothe, Paris, 1879.

En Amérique et en Europe, par X. Marmier, Paris, 1860.

Le Canada, par Sylva Clapin, Paris, 1885.

La France et le Canada, par E. Agostini, Paris, 1886; donne surtout la statistique industrielle et commerciale.

Promenades en Amérique, par J.-J. Ampère, nouv. édit., 1874.

Au Canada et chez les Peaux-Rouges, par G. Demanche, Paris, 1889 (notes d'un voyage accompli en 1885 à propos d'une ligne nouvelle de navigation entre le Havre et Halifax, ligne qui n'a pas été maintenue).

Campagnes et Stations sur les côtes de l'Amérique du Nord, par Ed. du Hailly, Paris, 1864.

Le Transcanadien et l'Alaska, par E. Cotteau, dans le *Tour du monde*, 1891.

L'Amérique du Nord pittoresque, illustrée, Paris.

Terre-Neuve et les Terre-Neuviennes, par H. de La Chaume, Paris, 1886.

Un Voyage à Terre-Neuve, par J. Thoulet, dans *Bulletin de la Société de géographie de l'Est*, Nancy, 1890.
Œuvres complètes de l'abbé Casgrain, 5 vol., Québec, 1884-1888.
De l'Atlantique au Pacifique, par le baron Hulot, Paris, 1888.
Les Grands Esquimaux, par E. Petitot, Paris, 1887. (Le P. Petitot fut missionnaire dans le nord-ouest canadien de 1862 à 1882.)
Quinze Ans sous le cercle polaire, par le même, Paris, 1889.
En route pour la mer Glaciale, par le même, Paris, 1888.
Autour du grand lac des Esclaves, par le même, 1891.
Exploration de la région du grand lac des Ours, par le même, Paris, 1893.
La Nation canadienne, par Gailly de Taurines, Paris, 1894.
De Montréal à Washington, par Luc. Vigneron, nouv. édit., Paris, 1895.
Yankees et Canadiens, par L. Lacroix, Paris, 1895.
Le Canada, par P. Cronenbergks, Paris, 1892.

IV

ÉTATS-UNIS

La république fédérale des États-Unis (*United*
devenue en un siècle un des trois plus grands Ét
même que la Russie forme le plus grand empir
Chine la plus nombreuse agglomération d'homm
États-Unis dominent l'Amérique et possèdent
mense, que l'on divise en trois régions.

∴

RÉGION DE L'ATLANTIQUE

Premières découvertes. — La région de l'Atla
temps inoccupée après la découverte du nouveau
Rouges ne furent pas inquiétés sur leurs territoi
dant le XVIe siècle. Cabot longea le littoral ; les
conduite de Ponce de Léon, abordèrent la Florid
vaient conserver longtemps.

Walter Raleigh. — Les premières entreprise
lieu à la fin du XVIe siècle. Humphrey Gilbert, fr
leigh, publia en 1579 un *Discours pour prouver q*
sage nord-ouest au Cathay et aux Indes orienta
reine Élisabeth un monopole pour coloniser les
daient entre la Floride et les établissements
Laurent. La première expédition échoua, la se
sultat l'occupation de Terre-Neuve (1583) ; mais
Walter Raleigh, pour venger son frère, dema
privilège pour exploiter les terres de cette régio
lord propriétaire, et visita en 1584 les côtes du
Virginie ; il aborda dans les environs du cap H
transporta une centaine de colons, ou plutôt
l'île Roonoke (baie d'Albemarle); le gouverneu
monta la rivière Roonoke pour chercher des pi
mécontenta les Indiens et dut revenir vers la côt
ramena les malheureux colons en Angleterre : i
l'usage du tabac. Une nouvelle tentative de
chercha également. Raleigh céda ses droits en 1590 à
devint en 1606 la *Compagnie de Londres*, dont

luyt[1]. En 1607, le légendaire capitaine Smith entra en lutte avec les Indiens; retenu prisonnier, il fut sauvé par la fille du chef Powhattan, et reconnut les côtes de la baie de Chesapeake[2] : on l'appela le Père de la Virginie; il en a écrit l'histoire.

Virginie. — Lord Delaware amena de nouveaux immigrants; la colonie fut sauvée par la culture du tabac : en 1619 les planteurs se réunirent pour former un conseil qui fut la première assemblée législative; elle obtint une constitution écrite en 1621; mais, à la suite d'une guerre malheureuse avec les Indiens, elle fut supprimée en 1625, et la Virginie restera province anglaise jusqu'à la guerre d'indépendance. Elle fut très attachée à la cause des Stuarts, et se peupla surtout d'émigrants royalistes.

Nouvelle-Angleterre. — Jacques Ier avait cédé les pays du Nord à une autre compagnie, la *Compagnie de Plymouth*, qui se chargea de la coloniser. Ce fut encore le capitaine Smith qui travailla le mieux au succès de la Compagnie; dans un voyage en 1614 il reconnut la côte, et donna au pays le nom de *Nouvelle-Angleterre;* en 1620 arriva une confrérie de puritains (les *Fathers Pilgrims*), qui avait fui d'Angleterre en Hollande sous la conduite du pasteur Robinson; elle comptait environ une centaine de membres, qui arrivèrent sur la *Fleur-de-Mai* (*May-Flower*), et s'établirent au cap Cod, à Potoxet, qu'ils appelèrent New-Plymouth. Le premier gouverneur fut John Carver.

Peu après se fonda la corporation de *Massachusets* (1629), qui eut pour capitale Boston; un fugitif de Boston, Roger Williams, alla s'établir au milieu des Indiens, et fonda *Rhode-Island,* qui fut une république démocratique (1635-1647). *Connecticut* eut sa constitution politique en 1639; *New-Haven* fut fondé en 1638, et en 1643 tous ces États s'unirent par un lien fédéral pour former les *colonies unies de la Nouvelle-Bretagne.*

Au nord, le *New-Hampshire* fut érigé en province royale en 1679. Tous ces établissements furent peuplés de puritains farouches qui montrèrent la plus dure intolérance.

Maryland. — Lord Baltimore voulut assurer un refuge pour les catholiques; il obtint en 1632 une concession qui le fit maître absolu du pays qui fut appelé, en l'honneur de la reine, *Maryland;* Baltimore occupa sa baronnie en 1634, mais les puritains y arrivèrent vers 1650 et fondèrent Providence, qui fut appelée plus tard Annapolis; ils l'emportèrent sur les catholiques; Baltimore fut dépossédé, le Maryland devint colonie royale. On en avait détaché auparavant le *Delaware* (1685).

1. Richard Hakluyt (1553-1618), ami de Raleigh, fut le véritable auteur de la colonisation de l'Amérique; il passa sa vie à réunir les récits de voyageurs anglais et à traduire les relations espagnoles; il fonda en 1606 la société qui a pris depuis le nom de *Hakluyt-Society;* elle s'occupe de l'histoire des explorations.

2. Il donna aux deux caps qui en marquent l'entrée les noms des deux fils du roi Jacques Ier, Henri et Charles.

Colonies hollandaises. — Dans la région intermédiaire nous trouvons des colonies hollandaise et suédoise. A la suite du voyage de Henry Hudson (1609), s'était fondée en Hollande une Compagnie des Indes occidentales; elle créa New-Amsterdam (1613), le fort Orange, et autorisa les colons à acheter des terres aux Indiens. Le premier gouverneur, Pierre Minuits, acheta l'île Manhattan, sur laquelle est bâtie New-York, pour 24 dollars (= 120 francs)[1]. La Hollande perdit sa colonie en 1667; elle devint *New-York*.

Colonies suédoises. — La Nouvelle-Suède avait été établie plus à l'ouest, près de la Delaware; Gustave-Adolphe en avait eu le premier la pensée; il s'occupa beaucoup de son organisation; après sa mort, deux vaisseaux suédois amenèrent les colons à la baie Delaware en 1638; la capitale fut Tinicum, près de l'emplacement actuel de Philadelphie; on l'appela ensuite Nouveau-Gothembourg. Les colons suédois vécurent toujours en bons termes avec les Indiens, et s'occupèrent d'élevage; les Hollandais les attaquèrent en 1655 et prirent tous les forts; les Suédois restèrent; en 1693 il y avait encore 188 familles suédoises; Charles XII leur accorda un secours en 1696. C'est en partie avec leur territoire que fut organisée la *Pensylvanie* anglaise en 1681.

Caroline. — Huit gentilshommes qui avaient partagé l'exil de Charles II et contribué à la restauration obtinrent, en 1663, le pays situé entre 36° et la rivière San-Mateo au sud; ils l'appelèrent *Caroline* en l'honneur de Charles II; en 1665 ils se firent attribuer au sud le pays jusqu'au 29°; il forma plus tard la *Géorgie* (1732). La constitution de la Caroline fut rédigée par Locke en 1670; elle fut aristocratique.

Histoire de ces colonies anglaises. — Telles furent les colonies anglaises fondées au XVIIe siècle; leurs habitants s'occupèrent d'agriculture et arrivèrent à une grande prospérité. Jaloux des établissements français du Canada et de la Louisiane qui se rejoignaient par les grandes plaines de l'Ohio et du Mississipi, les colons anglais poussèrent leur gouvernement à la guerre en 1754; ils chassèrent les Français de Québec et de Montréal; puis, peu après, irrités contre le parlement et les ministres de la métropole, qui voulaient les imposer directement sans consulter la législation des colonies, ils proclamèrent leur indépendance le 4 juillet 1776 à Philadelphie. Soutenus par la France, ils purent triompher de l'Angleterre, qui reconnut les treize États par le traité de 1782. Ils se donnèrent une constitution fédérale, et l'histoire politique de la nouvelle république commença réellement en 1789 avec la première présidence de Georges Washington.

1. Les premiers habitants de New-York furent des Flamands, au nombre d'environ 300, amenés par Jesse de Forest, qui venait d'Avesnes. Il arriva en 1623 et mourut en 1626. (*Comptes rendus de la Société de géographie*, 1891, p. 311-316.)

* * *

RÉGION DU MISSISSIPI

Au delà des Alleghanis, la région des grandes plaines a conservé de nombreux souvenirs de la colonisation française. Deux noms dominent cette intéressante histoire des efforts de la France, ceux de Marquette et de La Salle.

J. Marquette découvre le Mississipi (1673). — Marquette, né à Laon, entra dans l'ordre des jésuites et fut envoyé au Canada en 1666. Il s'occupa surtout des missions des lacs, et fonda un collège pour les Indiens à Michillimackinaw en 1671. On connaissait par les indigènes l'existence d'un grand fleuve à l'ouest; Jean Nicollet, en partant de la Baie-Verte, était allé loin, mais n'avait pu l'apercevoir (1639). Talon, l'actif intendant du Canada, fit entreprendre plusieurs voyages vers l'ouest : sur ses ordres Nicolas Perrot alla au Sault-Sainte-Marie, à Chicagou chez les Miamis, et fit partout reconnaître les droits de la France. Enfin en 1673 Frontenac et Talon chargèrent le P. Marquette et L. Joliet[1] d'aller reconnaître la Rivière des grandes eaux, avec l'espoir de découvrir la route depuis longtemps cherchée qui conduirait à la mer du Sud. Dans une lettre à Colbert, Frontenac soutenait l'hypothèse que le grand fleuve devait aboutir à la mer de Californie. Les deux explorateurs s'embarquèrent avec cinq hommes sur deux canots d'écorce à Michillimackinaw le 17 mai 1673; ils entrèrent dans la baie des Puants (Green-Bay, à l'ouest du Michigan), près de laquelle habitait la nation de la Folle-Avoine; ils remontèrent la rivière des Renards, et par un portage de 2,700 pas atteignirent le Wisconsin; ils arrivèrent au fleuve le 17 juin 1673. Marquette l'appela *Conception*, Joliet lui donna le nom de *Buade*, en l'honneur de Frontenac; il s'est appelé ensuite *Colbert*, fleuve *Saint-Louis*, et a repris le nom indien de Mississipi, qui veut dire les *grandes eaux*. Marquette et Joliet le descendirent jusqu'au-dessous de l'Arkansas[2], et revinrent par la rivière des Illinois. Ils se séparèrent : Marquette resta chez les Miamis, et mourut en 1675 sur les rives orientales du lac Michigan, et

1. Louis Joliet était un négociant de Québec; au retour de l'expédition il fut nommé seigneur de Mingan, et obtint l'île d'Anticosti. Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface (Manitoba), est un de ses descendants.

2. Ils revinrent vers le nord en remontant le fleuve, parce qu'ils craignaient d'arriver au milieu des établissements espagnols. Le récit de ce voyage se trouve dans une lettre de Frontenac à Colbert du 11 novembre 1674. Les explorateurs constatèrent la grande richesse du pays, bien qu'il fût en grande partie couvert de forêts : *On trouverait dans ce pays tout ce qui est nécessaire pour la vie et la commodité, excepté le sel, qu'on tirerait d'ailleurs.* » (P. Margry, *Mémoires et Documents pour servir à l'histoire des origines françaises des pays d'outre-mer*, I, 258.) « C'est la plus belle demeure que Dieu ait préparée pour l'homme, » dit de Tocqueville.

fut enseveli, après des funérailles imposantes, dans une île du détroit de Mackinaw, où l'on a retrouvé son tombeau[1]. L. Joliet revint à Québec, mais perdit ses papiers dans un naufrage à Montréal; il affirma à Frontenac que le fleuve aboutissait au golfe de Mexique, mais que ses affluents de rive droite devaient conduire à la mer de Chine.

A son embouchure le fleuve forme plusieurs bras, un grand delta; les navigateurs espagnols l'appelèrent dans la suite *Rio-Escondido*, à cause de la difficulté d'apercevoir son embouchure; on contesta la découverte de Marquette, parce que l'on connaissait assez le golfe pour savoir qu'il n'y débouche pas de rivière de l'importance de celle dont avaient parlé les voyageurs français. La Salle se chargea de résoudre le problème.

Cavelier de La Salle. — Robert-René Cavelier de La Salle, né à Rouen en 1643, vint au Canada la même année que le P. Marquette (1666), mais dans un autre but : il voulait se livrer au commerce; il obtint la seigneurie de Saint-Sulpice, et entreprit de nombreux voyages dans l'Ouest. Les préoccupations commerciales furent bientôt dominées par le désir de faire des découvertes, et il se consacra tout entier à la réalisation des projets de Talon : il voulut d'abord chercher vers l'ouest une route conduisant à la mer de Chine[2]; voilà pourquoi les Canadiens donnèrent à sa seigneurie le nom de la Chine, qu'elle a conservé. Dans un premier voyage (1669-70), il s'associa des prêtres récollets[3], Dallien et de Gallinée, et excita la jalousie des pères jésuites, maîtres du poste de Michillimackinaw; La Salle voulut passer plus au sud, explora les lacs Ontario, Érié, et découvrit l'Ohio. On suppose qu'il fit un second voyage en 1671 et navigua quelque temps sur le grand fleuve; enfin, dans son grand voyage commencé en 1678 avec le P. Hennepin, il se proposa de découvrir les embouchures et les sources. Il emmena avec lui le chevalier de Tonti, qu'il laissa dans le fort de Crèvecœur, bâti sur la rivière des Illinois (appelée par La Salle *la Divine*). Le P. Hennepin fut chargé de remonter vers les sources; il arriva au saut Saint-Antoine en 1680, fut retenu par les Sioux, et dut chasser le bison avec eux pendant trois mois; il rencontra les explorateurs français Dulhut et Faffart, et revint avec eux à Michillimackinaw. La Salle descendit le grand fleuve et arriva à la mer le 9 avril 1682. « On équarrit un arbre, dont on fit un poteau

1. Voir le récit de cette découverte dans la *Revue de géographie*, nov. 1878, p. 371. La découverte avait eu lieu en 1877. Elle est aussi longuement rapportée dans *the Catholic World* de New-York, XXVI, p. 267.

2. « MM. de La Salle et Dallien, accompagnés de douze hommes, sont partis de ce pays à dessein d'aller reconnaître un passage qu'ils estiment trouver, qui nous donnerait communication avec la Chine et le Japon. L'entreprise est aussi difficile que douteuse, mais le bon est que le roy ne fait point de despense pour cette prétendue découverte. » (Lettre de Patoulet à Colbert, de Québec, 11 nov. *1669. Dans* P. Margry, *Mémoires et Documents...*, I, 81.

3. *Dans P. Margry, Mémoires et Documents...*, I, 23.

qu'on planta, et on y attacha les armes du roi, faites du cuivre d'une chaudière. On planta aussi une croix, et on enterra dessous une plaque de plomb où il y avait ces mots écrits : « Au nom du roy Louis XIV, roy de France et de Navarre, le 9 avril 1682; » on chanta le *Vexilla regis* au plantement de la croix, puis le *Te Deum*, et l'on fit trois décharges de fusils. Les vivres manquaient, et on n'avait par jour qu'une poignée de maïs[1]. La Salle donna au pays le nom de LOUISIANE.

Six années de marches pénibles, de sacrifices personnels, avaient permis de résoudre le problème des embouchures du fleuve : un si heureux résultat ne fut pas apprécié; le gouverneur du Canada, successeur de Frontenac, de La Barre, écrivit à Colbert qu'il ne faisait pas grand cas de la découverte, et reprocha à l'explorateur d'avoir provoqué une nouvelle guerre avec les Iroquois; il lui reprocha même des mensonges[2]... A ce moment La Salle était malade; rétabli, il vint en France; Seignelay et le roi écoutèrent ses explications et lui donnèrent un armement important pour atteindre le fleuve par mer. La Salle partit de la Rochelle en juillet 1684 avec quatre embarcations; en route il se brouilla avec le commandant de la frégate *le Joli*, de Beaujeu, qui ne voulut pas débarquer à l'endroit indiqué par La Salle. On alla descendre à cent lieues à l'ouest du fleuve, à la baie Saint-Bernard. Après avoir fondé une colonie, construit un fort, La Salle voulut gagner le fleuve; il emmena avec lui seize hommes ; en route ils firent périr Moranget, neveu de leur chef, et, pour échapper à la punition que ne manquerait pas de leur infliger La Salle, ils assassinèrent La Salle lui-même sur les bords de la rivière Trinity, le 19 mai 1687. La France a pendant longtemps oublié de célébrer la mémoire d'un de ses plus célèbres explorateurs; elle s'est laissé devancer par le congrès des États-Unis, qui lui a élevé un petit monument dans la rotonde du Capitole. Rouen s'est enfin souvenue de lui; elle a donné son nom à un de ses quais, en 1882, et célébré, en 1887, l'anniversaire de sa mort par une inscription placée dans une chapelle de la cathédrale. La Salle avait découvert et donné à la France toute la région du Mississipi. Le marquis de Mirabeau avait donc raison de l'appeler « un des plus renommés bienfaiteurs de l'humanité ». Ajoutons qu'il joignit à tous ces mérites celui du désintéressement. « Il n'avait d'autre attrait à la vie qu'il menait que celui de l'honneur, dont il croyait ces sortes d'entreprises d'autant plus dignes qu'elles présentaient plus de périls et de peine[3]. »

1. Récit de Nicolas de La Salle (qui n'était pas parent de Cavelier) dans P. Margry, *Mémoires et Documents...*, I, 562.

2. « Ce qui se dit de la découverte du sieur La Salle me paraît de peu d'utilité, et accompagné de force mensonges qu'il n'a pas voulu éclaircir... » (Lettre du 14 nov. 1682.)

3. Lettre de La Salle, 1680, dans P. Margry, *Mémoires et Documents...*, II, 83. Pour être juste, il faut rappeler les voyages antérieurs des Espagnols : Hernando

Colonisation de la Louisiane. — Ce fut seulement en 1697 que Le Moyne d'Iberville, gentilhomme canadien, put réaliser les projets de colonisation de La Salle; il partit de Rochefort avec un armement que lui fournit Pontchartrain, et débarqua dans l'île Massacre qui fut plus tard appelée île Dauphine (à l'entrée de la baie Mobile); il retrouva l'entrée du grand fleuve, et découvrit à l'est un lac qu'il appela Pontchartrain : le premier établissement fut fondé sur une plage déserte, à Biloxi[1], avec des colons canadiens; en 1701 Bienville[2] l'abandonna et alla construire des forts à Mobile et dans l'île Dauphine. D'Iberville voulait enrichir la colonie par l'exploitation des mines; il envoya son parent, Pierre Lesueur, sur le haut Mississipi, chez les Sioux, pour prendre possession d'une mine de cuivre; le voyage eut pour conséquence la découverte de la rivière Saint-Pierre; il fit aussi explorer le Missouri et l'Arkansas, qu'il appelait la rivière de Marne. Laurain alla dans le Missouri en 1705, mais n'en rapporta que des notions confuses. Après la mort de d'Iberville (il mourut à la Havane en 1707) commença la colonisation agricole : on cultiva le tabac. L'ordonnance de 1712, qui accordait le monopole du commerce au financier Crozat, fut très funeste pour la colonie; le nouveau gouverneur, La Mothe Cadillac, voulut entrer en relations amicales avec les Espagnols; il chargea d'une mission Juchereau de Saint-Denys, qui explora la rivière Rouge[3]. Pour arrêter les Français qui avaient bâti un fort aux Natchitoches, les Espagnols occupèrent le Texas.

La création de la nouvelle compagnie d'Occident par Law, en 1717, fut pour la Louisiane le point de départ d'un nouveau développement; on y réunit la région des Illinois, qui fut détachée de

de Soto, après avoir traversé les forêts de la Géorgie, se dirigea vers l'ouest, aperçut le Mississipi, et mourut sur ses bords, près de l'emplacement actuel de Memphis, le 30 juin 1542. Son corps, enfermé dans un tronc de chêne, fut abandonné au courant du fleuve. Ses compagnons, sous le commandement de Nuscoso de Alvarado, construisirent une flottille, et mirent dix-sept jours pour arriver à la mer (1543); ils gagnèrent ensuite le littoral de la Nouvelle-Espagne vers Panuco; les Espagnols connurent donc les embouchures du fleuve dès l'année 1543, mais ils n'y fondèrent aucun établissement.

1. « Je n'ai jamais pu deviner pour quelle raison on fit dans cet endroit le principal établissement de la colonie, ni pourquoi on voulait y bâtir la capitale; rien ne répugnait plus au bon sens, puisque non seulement les vaisseaux ne pouvaient en approcher de plus de quatre lieues, mais encore, ce qui gênait le plus, c'est qu'on ne pouvait rien apporter des navires qu'en changeant trois fois de bateaux, de plus petits en plus petits; encore fallait-il aller à l'eau plus de cent pas avec des petites charrettes pour décharger les plus petits bateaux.

« ... Le terrain est des plus stériles; ce n'est qu'un sable fin, blanc et brillant comme la neige, sur lequel il est impossible de faire croitre aucun légume. » (Le Page du Pratz, *Histoire de la Louisiane*, I, 169.)

2. Frère de Le Moyne d'Iberville.

3. La Salle l'avait appelée Seignelay. Juchereau fit deux voyages : le premier en 1714-16, le second en 1716-19.

la Nouvelle-France; la Louisiane comprit dès lors toute la région des plaines jusqu'aux grands lacs; le gouverneur fut Bienville. Il fonda la Nouvelle-Orléans sur la rive gauche du fleuve[1] (1717).

Explorations de la région du Nord. — L'ordonnateur de la colonie, Habert, conseilla de remonter le Missouri encore une fois pour établir une route de commerce avec la Chine : du Tisné, en 1719, alla chez les Osages, chez les Panis, tribus du haut fleuve, arbora partout le drapeau blanc; mais, repoussé par les Missouris, il dut revenir chez les Illinois; Dustine suivit la rivière Kansas, et prit aussi possession du pays en plantant une croix de bois aux armes de France. La compagnie entra en lutte avec l'Espagne; Bérard de La Harpe, envoyé à l'ouest, ne put prendre possession de la baie Saint-Bernard, mais il explora l'Arkansas, sur les bords duquel il trouva de bonnes terres (1721-22). A l'est, les Français occupèrent Pensacola. Law s'était réservé une concession sur l'Arkansas de quatre lieues carrées formant un duché; il y envoya quinze cents personnes. D'autres colons partirent de la Rochelle et s'établirent à la Nouvelle-Orléans et aux Natchez. On fit venir à Paris dix sauvages, et une « sauvagesse », que l'on maria avec un sergent des gardes françaises. Le sergent devait être proclamé roi du Missouri ; mais quand il fut arrivé en Amérique, sa femme le fit assassiner. Au moment de la chute de Law, la colonie comprenait trois mille sept cents blancs venus d'Europe ou du Canada. Elle prospéra pendant tout le XVIIIe siècle, et sut gagner partout la sympathie des sauvages. On ne signale qu'une révolte, celle des Natchez, provoquée par une injustice du commandant de Chépart, en 1729 : les Natchez massacrèrent sept cents colons français, mais leur nation fut exterminée ou dispersée. Venyard de Bourgmont s'établit sur le Missouri (1724); les frères Mallet découvrirent la rivière Plate (1739), ainsi nommée à cause de sa grande largeur et de son peu de profondeur. Du nord vinrent des voyageurs canadiens, émules du célèbre Lyonnais Daniel Greysolon-Dulhut, qui avait parcouru le pays des Sioux à la fin du XVIIe siècle. Les plus illustres furent Pierre Gautier de Varennes de la Vérandrye et ses fils, qui parcoururent les plaines de l'Assiniboine, les plateaux du haut Missouri, la rivière de la Pierre Jaune (Yellow-Stone) et arrivèrent aux Rocheuses en 1743. Ils entrèrent en relation avec les Indiens Serpents, qui leur parlèrent de la rivière Verte, tributaire du Colorado de l'Ouest. Vers le nord-est la colonie fut reliée à la Nouvelle-France; l'Angleterre nous contesta la possession de l'Ohio ; Céloron de Bienville en prit de nouveau possession en 1749 et en dressa une carte.

Perte de la Louisiane. — L'Angleterre soutint ses colonies

1. « Les rues furent tirées au cordeau en long et en large. Ces rues partagent la ville en soixante-cinq iles, onze de longueur sur le fleuve, et six de profondeur; ces iles ont chacune cinquante toises en carré, et sont, chacune, divisées en douze emplacements pour loger autant d'habitants. » (Le Page du Pratz, *Histoire de la Louisiane*, II, 265.)

d'Amérique, et provoqua la funeste guerre qui nous fit perdre la Louisiane en 1763 : l'Angleterre eut la région à l'est du Mississipi, avec les établissements de Mobile, Natchez, etc.; la rive droite et la Nouvelle-Orléans furent données à l'Espagne, qui ne sut jamais faire aimer son administration. Elle nous la rendit en 1800; Bonaparte envoya le préfet Laussat, qui ne gouverna que pendant vingt jours : le traité du 30 avril 1803 livra aux États-Unis 3,500,000 kilomètres carrés de pays pour la somme de 50 millions, « pour un plat de lentilles[1] ». La Nouvelle-Orléans avait alors 8,000 habitants.

Les sources du Mississipi. — Héritiers des Français, les États-Unis ont complété la connaissance des plaines par l'exploration des rivières et la délimitation des territoires, qui ont été rapidement colonisés. La recherche des sources du Mississipi a provoqué plusieurs voyages jusqu'en 1832 : d'abord celui de Pike en 1805, qui remonta le fleuve en canot à partir de Saint-Louis; il visita les mines de plomb que le Français Dubuque exploita jusqu'à sa mort en 1810, et arriva au lac Sangsue, où il trouva un établissement de la compagnie du Nord-Ouest; il y fixa le pavillon américain. En 1819, voyage du major Long, qui explora d'abord les rivières Plate et Arkansas, en compagnie du docteur James, qui gravit le pic de ce nom (1819-20); dans un second voyage, il passa par les prairies alors désertes de Wayne et de Chicago, et, par la rivière des Renards et le Wisconsin, atteignit le fleuve, remonta la rivière Saint-Pierre (Minnesota), descendit la rivière Rouge et revint par le Winnipeg. En 1820, Schoolcraft, accompagné du général Lewis Cass, remonta les grands lacs, la rivière Saint-Louis, et arriva au lac que les Canadiens français avaient appelé lac du Cèdre-Rouge; il le dénomma lac Cass en l'honneur de son compagnon, mais ne put remonter la rivière la Biche; il revint en 1832, et explora le petit lac de la Biche, auquel il imposa le nom bizarre de *Itasca*, au retour, il visita le lac Leech et regagna le lac Supérieur. Les sources du grand fleuve, reconnues définitivement dans ce petit lac Itasca, ont été de nouveau explorées par J.-N. Nicollet, de Chambéry, en 1846, et, malgré les affirmations du capitaine américain W. Glaizies, il est bien établi que le fleuve sort du lac Itasca. C'est une belle nappe d'eau de sept à huit milles de long.

Autres voyages dans l'ouest. — Signalons encore les voyages de :

Th. Nuttale sur l'Arkansas, 1819;

Tim. Flint sur le Mississipi, 1825;

Bernard de Saxe-Weimar sur le Mississipi et l'Ohio, 1825-26;

Prince Maximilien de Wied-Neuwied, dans le but d'étudier les races indiennes du Missouri, 1832-34;

Colonel Henry Dodge sur la Plate, 1835.

Les nouveaux États. — Pour coloniser il fallut déposséder les Indiens; les marchés commencèrent en 1784 : on acheta la Penn-

1. Cf. H. Castonnet des Fosses, dans *Société de géographie commerciale de Nantes*, 1887, où il a donné un excellent résumé de l'histoire de la Louisiane, p. 175-204.

sylvanie aux Iroquois ; en 1840 les cessions avaient coûté 460 millions de francs, et depuis 1826 tous les Indiens avaient été transportés sur la rive droite du Mississipi. Des agents indiens furent chargés d'aller les trouver sur leurs réserves, et de leur payer tous les ans une somme fixe.

Le premier État constitué fut celui de Kentucky, 1792;

Le Tennessee fut organisé en 1796;

L'Ohio, en 1803;

La Louisiane, en 1812;

L'Indiana, en 1816.

Le Mississipi, en 1817;

L'Illinois, en 1818; il porte le nom d'une tribu indienne ;

L'Alabama, en 1820;

Le Missouri, en 1820;

L'Arkansas, en 1836;

Le Michigan, en 1837; le nom vient du lac, et signifie « lac semblable à un piège à poisson »;

La Floride date de 1845. Elle avait été découverte le dimanche de *Pasqua florida* (1512) par Ponce de Léon, de là son nom; Luc Velasquez d'Ayllon découvrit en 1520 le fleuve Jourdain, et Pamphile de Narvaez fut le premier gouverneur; Hernando de Soto en fut ensuite capitaine général et mourut sur les bords du Mississipi en 1542. Coligny y envoya une colonie protestante qui fut confiée à Jean Ribaut, de Dieppe : parti en 1562, il fonda en 1565 un fort dans la Caroline. Les Espagnols s'en emparèrent et firent périr les Français dans d'épouvantables supplices. Le capitaine René de Laudouinière put s'échapper. Un gentilhomme gascon se chargea de venger les Français : Dominique de Gourgues débarqua à la Caroline (1567) et fit pendre tous les Espagnols. La Floride devint anglaise en 1763; on essaya de la coloniser. Un certain Turnball, marié à une Grecque de Smyrne, fonda la Nouvelle-Smyrne, mais la colonie ne réussit pas; redevenue espagnole, elle fut cédée aux États-Unis par un traité du 22 février 1819; les Indiens Séminoles furent rejetés vers le sud, dans les marais inhabitables pour les blancs.

Le Texas fut une des provinces de l'intendance espagnole de San-Luiz-de-Potosi; quand la république du Mexique fut organisée, il devint un État. Il se peupla bientôt de colons américains: le plus célèbre fut Et. Austin, qui obtint l'autorisation d'amener sept cents familles sur le Colorado; il se révolta contre l'Espagne et proclama son indépendance le 16 août 1835; la France le reconnut, et en 1845 le Texas fut réuni aux États-Unis. Un traité, en 1846, rendit cette réunion définitive.

L'Iowa, érigé en territoire en 1838, devint État en 1846.

Le Wisconsin, en 1847.

Le Minnesota, en 1859; il eut pour capitale Saint-Paul, dont le premier habitant fut un Canadien, le colon Vital Guérin.

Le Kansas date de 1861; il fut d'abord colonisé par des Allemands.

La Virginie occidentale fut détachée du grand État de l'Est en 1863.

Le Nebraska est de 1867;

Le Dakota-Nord, de 1889;

Le Dakota-Sud, de 1889;

Oklahama, constitué en territoire en 1889, est devenu un État en 1894.

*
* *

RÉGION DU PACIFIQUE

Établissements des Espagnols. — La région des montagnes Rocheuses est restée, jusqu'à la prise de possession par les États-Unis, le domaine des tribus indiennes; les Espagnols n'avaient rattaché à leur vice-royauté de la Nouvelle-Espagne que le Nouveau-Mexique et les côtes de Californie.

Fernand Cortez reconnut le golfe de Californie dès 1534; il s'est appelé longtemps la mer de Cortez; la *Nouvelle-Californie,* qui comprenait une zone de littoral assez étroite, fut explorée en 1542 par Jean-Rodriguez Cabrillo, qui arriva au cap Mendocino; des missions furent établies par les jésuites à partir de 1660, et passèrent aux franciscains en 1767 : elles eurent pour centre les *presidios* de San-Diego, Santa-Barbara, Monterey et San-Francisco; autour des *presidios* étaient les *pueblos* d'Indiens employés aux travaux agricoles.

Explorations du littoral. — Les côtes du Nord furent visitées par des marins de différentes nations : Francis Drake, qui donna le nom de Nouvelle-Albion à une zone mal définie, en 1577; Jean de Fuca, marin grec au service de l'Espagne, qui navigua pendant vingt jours, en 1592, dans le détroit qui a gardé son nom; Bodega y Quadra avec le pilote Maurelle découvrit le golfe de Bodega, visita les côtes de l'île appelée aujourd'hui Vancouver ou Quadra, et alla jusqu'à 58°; il aperçut le Saint-Élie (1775-79); Cook séjourna à Nootka; La Pérouse (1786) débarqua à Monterey, après avoir relevé les côtes de l'archipel de la Reine-Charlotte; Grey arriva à l'embouchure de la Colombia (1788-89), devançant Vancouver (1792), et en prit possession au nom des États-Unis. Les Russes eurent pendant quelque temps un établissement à la baie de Bodega[1] pour le commerce des fourrures. Les Américains en fondèrent un autre sur la Colombia; il eut pour chef Astor, de New-York : de là le nom de Astoria, fondée en 1812.

Lewis et Clarke. — Mais depuis 1803 les États-Unis avaient repris le projet de chercher une communication par le continent avec ces plages lointaines; une résolution du congrès décida l'entreprise d'un voyage à travers les montagnes et les régions inconnues qui séparent le Missouri de la Colombia. Il fut confié au

1. Elle fut abandonnée en 1839-42.

capitaine Lewis et à Clarke, capitaine en second; ils entrèrent dans le Missouri le 4 mai 1804, le remontèrent avec des canots et construisirent pour hiverner le fort Mandane; ils repartirent en avril 1805, trouvèrent les trois sources du fleuve, qu'ils appelèrent Jefferson, Madison et Galatin; ils passèrent ensuite dans la rivière des Serpents, qu'ils appelèrent Lewis, et atteignirent l'embouchure de la Colombia; le retour eut lieu (1806) par le même chemin. Ce fut surtout un voyage scientifique.

Exploration des Rocheuses. — Cependant les agents des compagnies de fourrures, les trafiquants qui faisaient le commerce des peaux de castors, prirent l'habitude de parcourir la région des Rocheuses : W. Harmon, de la Compagnie du Nord-Ouest; Townsend, qui alla à l'embouchure de la Colombia; général Ashley (1826), qui vit le Grand Lac Salé; S. Smith, qui descendit le Colorado jusqu'à la mer Vermeille (1826-27); Pattie, qui eut de nombreuses aventures dans le Nouveau-Mexique (1824-30); le docteur Villard, qui descendit tout le Rio-del-Norte; le capitaine J.-B. Wyeth, qui refit en 1833 le voyage de Lewis et Clarke; il rencontra le Français Sublet, qui avait organisé toute une bande de trappeurs dans les Rocheuses. Citons encore les nombreuses courses du missionnaire de Smet dans l'Utah et les Rocheuses à partir de 1840.

Occupation de la Californie par les États-Unis. — Les États-Unis savaient que pour donner une base solide à leurs établissements de l'Ouest il fallait occuper la Californie, dont la richesse avait été révélée par de nombreux voyageurs. « Un peu de liberté ferait de la Californie le grenier de la côte septentrionale, et la relâche commune de tous les vaisseaux qui fréquentent ces côtes[1]. » — « La Nouvelle-Californie nous semble appelée à un avenir immense; ce territoire peut nourrir plusieurs millions d'hommes[2]. »

L'invasion des trappeurs américains commença en 1826; ils provoquèrent des conflits avec les autorités mexicaines; en 1836, sous leur influence, Monterey se sépara du Mexique. Le capitaine Frémont y arriva en 1846, s'en empara et provoqua une guerre avec le Mexique, qui se termina par l'occupation de Mexico et le traité de Guadalupe-Hidalgo (2 février 1848) : il donnait aux États-Unis le Nouveau-Mexique, les déserts de l'Arizona et la Nouvelle-Californie.

Découverte de l'or. — Quelques jours auparavant, le 19 janvier 1848, un ouvrier employé par le Suisse Sutter[3], établi sur le Sacramento depuis 1839, le mormon James Marshall, avait découvert la première pépite d'or, dans un ruisseau sur lequel il avait établi une scierie. Cette découverte provoqua l'arrivée en Californie

1. Adelbert de Chamisso, de la mission Kotzebue (1815-1817), *Nouvelles Annales des voyages*, VIII, 407.

2. Voyage de Duflot de Mofras, 1841, cité dans *Bulletin de la Société de géographie*, 2e série, tome XIX, p. 5.

3. Sutter, né à Kandern (Berne), avait servi dans la garde de Charles X.

d'une foule de chercheurs d'or, qui peuplèrent rapidement la nouvelle conquête. En 1852, San-Francisco reçut en moyenne dix mille émigrants par mois. Quand la première fièvre des recherches (*mineral yellow fever*) fut calmée, on se livra aux travaux de l'agriculture, et cette terre fortunée est devenue vraiment le grenier de l'Ouest. Ajoutons que ces mines d'or ont fourni de 1848 à 1890 environ sept milliards.

Chemins de fer transcontinentaux. — L'émigration par la route de terre rendit nécessaire l'établissement de communications régulières ; les études d'un chemin de fer interocéanique commencèrent en 1853, la ligne fut ouverte en 1869[1]. Une autre, le *Northern Pacific*, a été inaugurée le 9 septembre 1883.

Explorations scientifiques. — L'exploration géographique et scientifique a été poursuivie à grands frais, avec une ardeur qui n'a reculé devant aucun sacrifice : Stansbury (1849-50) a étudié la région du Grand Lac Salé ; Sitgraves, en 1852, le Colorado ; son œuvre a été continuée par le lieutenant Yves (1857-58) ; un mineur, James White, entraîné par le courant, descendit en 1867 le Grand-Cañon. Parmi les géologues il faut citer Powell, qui étudia la région du Green-River en 1869, et surtout Hayden, qui dressa la carte du Colorado et découvrit les merveilles du parc fédéral de Yellow-Stone ; Wheeler s'est cantonné dans le Nevada (1872) ; Ten Kate (1888) a parcouru l'Arizona ; H. Dyer (1891) a escaladé et mesuré les montagnes de la Nevada, dans le voisinage de la vallée Yosémite.

Les États du Pacifique. — Les États de cette région sont entrés depuis quelques années seulement dans la confédération et ont été administrés longtemps comme territoires.

La *Californie* (*calida fornax*) date du 29 octobre 1850.

L'*Orégon*, réclamé dans le message du président Palk en 1845, devint État en 1859.

Le *Colorado*, appelé par les Espagnols Coronado, du nom d'un de leurs capitaines, devint la propriété des États-Unis en 1803, mais resta peuplé uniquement d'Indiens jusqu'au jour où l'on découvrit les mines d'or de San-Juan (1870-71). Le Colorado, organisé en territoire en 1861, devint un État le 1er juillet 1876 ; c'est l'État du centenaire, *Centennial State*.

Le *Nevada* fut érigé en 1864.

Washington, en 1889.

Montana, en 1889.

1. La ligne avait été construite entre Omaha et San-Francisco par deux compagnies : *the central Pacific* et *the Union Pacific;* la jonction se fit à Promontory-Point, au nord du Grand Lac Salé, à 1,630 kilomètres de Omaha et 1,300 de San-Francisco. Il y eut, au moment de la jonction, une cérémonie imposante ; le gouverneur, Leland Stanford, scella le dernier rail de jonction avec un gigantesque clou d'or, qu'il enfonça avec un marteau d'argent ; au manche on avait attaché des fils électriques qui, mis en communication avec ceux de la voie ferrée, transmettaient au moment même la grande nouvelle à San-Francisco, à New-York et autres grandes villes.

Idaho, en 1890.
Wyoming, en 1890.
Arizona, en 1892.
Nouveau-Mexique, en 1892.
Utah, en 1894.

Il ne reste plus que deux territoires : le territoire Indien et l'Alaska[1]. Le nombre des États est actuellement de 48 ; ils renferment une population de 67 millions d'habitants (1894).

* * *

ÉTAT GÉNÉRAL

(Du message du président des États-Unis, déc. 1869.)

« Nous avons heureusement la paix à l'intérieur, et nous sommes sans alliance embarrassante qui à l'étranger puisse nous menacer de troubles. Notre sol a une fertilité qui ne cède à aucun autre, et son étendue lui permettrait de nourrir abondamment 500,000,000 d'individus ; il renferme des mines de toutes sortes, capables de satisfaire aux besoins du monde entier pendant des générations. Nos récoltes sont luxuriantes ; nous avons une variété de climats qui nous permet de cultiver tout ce que la terre peut offrir, et qui convient aux habitudes, aux goûts et aux nécessités de tous les êtres vivants ; nous avons une population de 40,000,000 de citoyens libres parlant tous la même langue. Chacun chez nous a toutes les facilités possibles pour s'instruire, nos institutions ne ferment à personne la voie de la réputation et de la fortune ; la chaire est libre, la presse est libre, l'école est libre. Les recettes qui affluent

1. Les États-Unis ont acquis en 1867 le grand territoire de la presqu'île d'Alaska avec les nombreux archipels, dont le plus important est celui des Aléoutes. La cession en a été faite par la Russie pour une somme de 36 millions. Les principaux explorateurs de cette région boréale ont été Wrangel, qui y séjourna de 1830 à 1835 comme directeur des possessions russes ; Frédéric Whymper le parcourut de 1864 à 1867 : il avait été chargé d'étudier l'établissement d'une ligne télégraphique entre l'Amérique et l'Asie : il remonta le Youkon, connut l'embouchure de la rivière Porcupine ; l'Américain Dall a fait une étude géologique de la région ; Gruth et Turner sont venus ensuite relever les positions astronomiques pour délimiter les frontières avec le Canada ; ils y ont consacré deux années (1889-91). Au sud, la région du volcan Saint-Elie a été l'objet de nombreuses études : Schwatka et Hayes ont exploré tout le massif ; Seton-Karr (1891) a trouvé que le Saint-Elie est loin d'atteindre la hauteur de 19,000 pieds qui lui a été longtemps attribuée ; il la réduit de 19,000 à 15,000. Nombreux volcans, dont la ligne se prolonge dans les Aléoutes vers l'Asie.

au trésor public dépassent les besoins du gouvernement; enfin l'accord se rétablit rapidement dans notre pays. Des manufactures jusqu'à ce moment inconnues ici s'élèvent de toutes parts et nous donnent un degré d'indépendance nationale que ne possède aucun autre État. » (*Année géographique*, Hachette édit., 1869, p. 178.)

*
* *

COMMENT ON FONDE UNE VILLE

« Au mois de juin 1890, me trouvant en Angleterre et pensant à faire un tour aux États-Unis dans le courant de l'été, j'entendis parler d'une ville nouvelle qui aurait poussé sur le sol américain comme un champignon. Cette ville, disait-on, avait débuté avec 25 habitants en mai 1889, avait passé à 6,000 en juin 1890 et promettait de devenir une des grandes cités industrielles des États du Sud. Le cas me parut d'autant plus intéressant que pour cette entreprise l'argent avait été fourni par des capitalistes anglais, et que, parmi les actionnaires dont je connaissais plusieurs, les avis différaient et les discussions étaient fort vives: à côté des plus optimistes, dont les rêves n'avaient point de bornes, il s'en trouvait d'autres pour prétendre que la ville n'existait même pas. Je m'embarquai quelques jours après avoir entendu l'écho de ces orageuses discussions. N'était-ce pas une excellente occasion de prendre sur le fait l'audace, l'esprit d'entreprise américains? A peine arrivé à New-York, je partis à la recherche de cette ville mystérieuse.

Je savais à peu près que Middlesborough (c'est le nom de la cité) devait être située quelque part dans le sud-est du Kentucky, au milieu des montagnes, non loin d'un col fameux, Cumberland-Gap, et du point où les frontières des trois États de Virginie, Tennessee et Kentucky convergent. Nulle trace de Middlesborough sur aucune carte, sur aucun itinéraire de chemins de fer. Je pouvais aborder Middlesborough par le sud ou par le nord, par Louisville ou par Knoxville : je choisis le sud et partis pour Knoxville en Tennessee, une importante station de la ligne de New-York à la Nouvelle-Orléans, à peu près à égale distance de ces deux points extrêmes...

Chemin faisant, je traversai pour la première fois et sans

m'arrêter Philadelphie[1], Baltimore[2], enfin Washington[3], d'une gare à l'autre, par une nuit de canicule. Ma première impression de Washington est singulière : je me rappelle qu'entre deux trains un omnibus branlant et délabré me transporta à travers des rues larges, asphaltées, douces au rouler; la ville était plongée dans une obscurité profonde, sous un ciel orageux, noir comme la poix et semé de rares et timides étoiles; de chaque côté des ombres d'arbres, et, retranchés derrière, des fantômes de maisons, et tout cela nageant dans une atmosphère tropicale, lourde et nonchalante, traversée de légions de moustiques sanguinaires et d'une vague odeur de nègre arrivant par bouffées. Puis le train roule toute une nuit, et le lendemain, au point du jour, nous sommes en Virginie.

Nous parcourons un pays d'apparence pauvre : le sol, rouge comme les terres à café si fécondes du Brésil, est maigre, la végétation sans vigueur; de petits champs de maïs, des cases de nègres, et c'est tout ; cependant nous rencontrons dans ce pays d'une civilisation agricole assez arriérée, de temps à autre, bâtis au bord même de la voie ferrée, de magnifiques hauts fourneaux, des fours à coke tout battant neufs, des villages de mineurs, d'ouvriers métallurgistes à peine sortis de terre : déjà les premières symphonies du réveil du Sud.

J'arrive à Knoxville, une vraie ville du Sud, qui a dormi pendant un siècle sous l'influence énervante de l'esclavage : il y a dix ans, elle a commencé de s'éveiller, et aujourd'hui elle est en passe de devenir une grande cité très active : c'est, je crois, la seconde ville du Tennessee. Le quartier où

1 Philadelphie a conservé l'ancien hôtel de ville où fut proclamée l'indépendance en 1776; devant on a élevé une affreuse statue à Washington. « Avec ses rues bien alignées, avec son petit air si saint, si propret, si rangé, Philadelphie est une des villes les plus dévergondées du monde. » (Lettre de L. Cortambert, 20 décembre 1840.)

2. Baltimore est appelée la *cité monumentale* (*monument city*); elle possède aussi une statue colossale de Washington; c'est le New-York du Sud.

3. Le 15 avril 1791, trois commissaires posèrent la première pierre destinée à délimiter le territoire fédéral où l'on devait bâtir la capitale. Le major L'Enfant, ingénieur français, dressa les plans de la ville et prit pour modèle, en l'agrandissant, le plan de Versailles. Il fut calculé pour une population de un million d'habitants. Au centre est le Capitole, d'où partent les avenues. Les Américains sont très fiers de ce monument, et vous apprennent qu'il a coûté soixante-cinq millions. La ville, tracée dans une région malsaine, se développa lentement. Un voyageur écrit en 1822 : « ... Puis l'on nous indiqua Washington au milieu de champs labourés qui couvrent presque tout le terrain renfermé dans l'enceinte qu'on lui a donnée... » (G. Mollien, *Voyage à la Colombie*, I, 6.)

vivent les planteurs enrichis a une élégance créole pleine de charme ; ce sont, au milieu des plantes tropicales, de jolies maisonnettes en bois, à pignons multiples, à balcons, à colonnettes...

La nuit vient vite ; je m'informe : connaît-on Middlesborough? Comment pourrais-je m'y rendre? Je recueille sur ma ville nouvelle quelques renseignements assez vagues, mais on m'indique la gare du chemin de fer qui y mène : il y a un train le lendemain matin de bonne heure. Je pars en reconnaissance, à tâtons, car la nuit est venue... Au bout d'une rue déserte, au milieu de la chaussée, j'aperçois la silhouette sombre de quelques wagons et, sur le mur d'une maison abandonnée, cette inscription barbouillée : *Ticket office*. C'est la gare, ou plutôt ce sera la gare. Il y a commencement à tout.

Le lendemain matin je prends ce train en compagnie d'une centaine de personnes : des paysans, des montagnards, des ouvriers, des hommes d'affaires de toute espèce. Cette ligne est ouverte depuis deux mois à peine : le train d'inauguration a été précipité au fond d'un ravin : cela n'empêche pas la clientèle d'affluer.

La ligne traverse d'abord une contrée assez insignifiante, pauvre, de maigres champs de maïs et des bois grêles ; puis le terrain devient accidenté, les bois plus épais ; les champs plus récemment défrichés sont plus riches, et les récoltes plus drues. De demi-heure en demi-heure le train s'arrête en rase campagne, à portée de quelques maisons en bois et d'une boutique (*general shore*) où l'on vend de tout. De ces habitations primitives sortent non seulement des hommes en costume de travail assez sale, chemise de flanelle, grand chapeau de feutre graisseux et bottes crottées, mais aussi des femmes et des jeunes filles vêtues de toilettes claires, simples, mais proprettes et coquettes...

... Nous traversons des vallées très creuses sur des viaducs faits de longues poutrelles de bois artistement enchevêtrées ; la voie paraît bien construite, sans pentes trop fortes ni courbes trop accentuées ; elle est recouverte d'un bon ballast. Le pays que cette voie toute nouvelle pénètre est évidemment un pays arriéré, que le chemin de fer commence seulement à tirer de sa torpeur. A l'une des stations, scène délicieuse : un grand bâtiment en bois, meublé de tables et de bancs grossiers, quelques huttes éparses et la forêt sans fin tout alentour ; devant cette école improvisée, une nuée de

boys de huit à douze ou treize ans avec quelques grands garçons de vingt à vingt-cinq ; ces figures sont toutes, presque toutes, fraîches ou jolies : des faces pleines de santé, un teint de pêche et de beaux yeux bleus limpides comme l'eau d'une source : sous la chemise de flanelle et les pantalons courts, des corps nerveux, agiles ; — à côté les filles, toujours gentiment vêtues, parées de presque rien ;... et tout cela au milieu du désert.

Le pays devient de plus en plus montagneux ; la ligne suit le flanc des hautes montagnes boisées, au travers de gorges profondes et sauvages. Nous arrivons à Cumberland-Gap, le col fameux, et dans une petite vallée j'aperçois, douillettement logées entre de puissantes fourches montagneuses, des maisons multicolores, bleues, rouges, vertes, jaunes, fraîchement peintes de couleurs vives : c'est Dillwyn-Springs. Le train s'engage sous un tunnel long environ d'un kilomètre ; il débouche dans une gorge, contourne encore des contreforts montagneux, et aboutit enfin à une large vallée qui s'épanouit sous le beau soleil et le ciel bleu du Sud : c'est Middlesborough ; Middlesborough existe !

La gare, une bâtisse en bois fort primitive, grouille de monde, des travailleurs de tout poil et de toute peau. Je me sauve ; j'ai hâte de voir la ville. Je me trouve alors dans un dédale de fondrières, de lignes ferrées, de voies bien ou mal tracées, et j'aperçois, surgissant de terre, comme jetées au hasard tout près de moi ou à perte de vue, des tentes, des huttes, des maisons de bois, de briques, de pierre, des églises, des banques. Ainsi des restes d'une grande ville qui aurait été ravagée, dévastée par un cyclone. Le sol est bouleversé ; pas un coin qui n'ait été fouillé, remué, comme s'il recélait des mines d'or ou de diamant. Au milieu de tout cela, un peuple de travailleurs affairés ; des véhicules de toutes formes, des trains de ballast, des chevaux, des locomotives.

Sur une colline dominant toute la vallée, à l'abri du drapeau étoilé, s'élève un édifice imposant, admirablement situé : c'est l'hôtel. J'y vais, j'y trouve cinquante personnes toutes fort intéressantes à observer : des Yankees, des hommes du Sud, des Anglais, même des dames, et très élégantes.

Avant de vous présenter tout ce monde en détail, il ne sera sans doute pas inutile de vous dire comment et pourquoi il se trouve ainsi réuni dans un hôtel étonnant de confortable, au milieu d'une vallée qui, il y a dix-huit mois, ne comp-

tait pas une habitation humaine et servait de champs de bataille aux clans de montagnards sauvages ou bandits.

Comme toutes les civilisations fondées sur l'esclavage, la société, dans les États du Sud, était, jusqu'à la guerre de Sécession, restée purement agricole : entre l'aristocratie des planteurs et la plèbe des travailleurs noirs, tous vivant des grandes cultures (sucre et coton), il n'y avait point place pour la grande industrie. Les richesses minérales du Sud étaient ignorées ou dédaignées des autochtones ; quant au Yankee, fort occupé de fouiller le sol, de creuser les puits de pétrole, d'exploiter les mines de fer, de houille, de cuivre, de créer des industries mécaniques en Pennsylvanie, dans l'État de New-York, dans la Nouvelle-Angleterre, et d'aller à la conquête de l'Ouest, puis le Far-West, il n'avait pas songé encore à explorer le Sud. L'esclavage aboli, le Sud traversa une crise longue de dix ans. Cependant l'Ouest se peuplait, la concurrence industrielle naissait, puis devenait rapidement assez vive dans les États de l'Est. C'est alors que le Yankee songea à porter dans le Sud alangui, dans les régions montagneuses inexplorées de l'Alabama, du Tennessee, du Kentucky, de la Géorgie, de la Virginie, le ferment vivifiant de son activité exubérante. C'est ainsi que depuis dix ans le Sud est devenu presque subitement une région industrielle étonnamment prospère. Birmingham, dans l'Alabama ; Chattanoaga, Nashville, dans le Tennessee, sont aujourd'hui des centres miniers et métallurgiques de premier ordre. »

Le Sud produit du fer, renferme des mines de houille, mais manque d'un bon port en eaux profondes. Quand il sera assez riche, il saura trouver l'emplacement favorable. Norfolk, en Virginie, exporte déjà de la houille en Europe.

Le sud du Kentucky forme une région isolée, habitée seulement par les clans de montagnards vivant de chasse, pratiquant la vendetta.

« C'est au milieu de cette région reculée, dans la magnifique vallée de la Yellow-Creek-River, au nord-ouest de Cumberland-Gap, la principale des quatre passes percées par la nature dans les monts Cumberland, que les Yankees et les Anglais, apportant, ceux-là leur énergie et leur sang-froid, ceux-ci leurs capitaux, ont entrepris de fonder une grande cité minière et industrielle, Middlesborough.

En arrivant à Middlesborough, j'étais allé droit à l'hôtel : c'est un vaste édifice, couronné de clochetons et de pignons

hardiment découpés; des vérandas, soutenues par de gracieuses colonnes en bois sculpté, s'ouvrent sur la vallée et les montagnes. A l'intérieur, toutes les exigences du confortable américain ont été satisfaites. Il y a exactement quinze mois, Middlesborough comptait exactement vingt-cinq habitants, pionniers perdus dans la brousse.

Au déjeuner, je me trouve assis à côté d'un jeune homme d'une douzaine d'années, vêtu du costume adopté ici par les hommes, une chemise de flanelle, la culotte et les bottes. Nous nous regardons d'abord sans mot dire. Cette réflexion me vient naturellement : que peut faire en ce pays un enfant aussi jeune, abandonné à lui-même? Lui, de son côté, est pressé de s'expliquer la présence d'une figure nouvelle : il me demande d'où je viens, où je vais, ce que je fais à Middlesborough, si j'y suis pour mes affaires ou pour mon plaisir. La conversation s'engage, et je ne tarde pas à découvrir que ce petit bonhomme est prodigieusement éveillé, expérimenté, qu'il connaît tout, et tout le monde dans la vallée, qu'il parle des choses pratiques, de toutes les entreprises qui se lancent ici, comme un homme de vingt-cinq ans. Je me sens invinciblement attiré vers cette petite figure énergique. Il est le fils d'un grand industriel du Maine, M. Davis, un de ces infatigables Yankees qui, après avoir installé de grandes industries dans le Nord, viennent en fonder de nouvelles dans le Sud. M. Davis, laissant sa femme et six de ses huit enfants à Boston ou dans le Maine, est venu ici il y a quelques mois, avec deux de ses plus jeunes fils, pour exploiter des mines et créer des hauts fourneaux. Il a mis l'affaire en train, puis, rappelé par ses affaires dans le Maine, il a laissé ses deux fils, l'un de douze ans, l'autre de onze ans, à Middlesborough, en garde à eux-mêmes. Avant de partir et pour leur donner une occupation, il a loué pour eux, dans le hall de l'hôtel, le *News-stand,* un comptoir qu'ils tiennent et où ils vendent des journaux, des revues et des cigares. Il y a un mois que les deux bambins ont commencé leurs opérations, sous la raison sociale *Davis brothers,* et les affaires vont à merveille. Ces messieurs payent patente, ils ont leur livre de caisse, qu'ils tiennent à jour, leurs carnets de chèques, leur compte ouvert à la banque, où ils vont déposer eux-mêmes leurs recettes; ils entretiennent une correspondance, sur leur propre papier commercial, avec les administrateurs de tous les grands journaux des États-Unis, font leurs achats de cigares, élèvent une souris blanche qui grignote leurs bouillons, et avec cela

trouvent le moyen d'étudier le pays, ses ressources, les nouveaux venus et les nouvelles entreprises. L'aîné, Harry, est un petit homme tout à fait intéressant; il connaît toutes les montagnes d'alentour, les chemins les plus sauvages, les gués les plus cachés; il sait où sont les mines curieuses à visiter, il connaît les passes dangereuses. Aussi m'empressai-je d'accepter ses propositions et de le prendre pour guide. Les *Davis brothers* sont naturellement très populaires auprès des cinquante ou soixante personnes qui vivent à l'hôtel : ils se tiennent bien, et on les traite en grands garçons. J'ai vu tel de ces ingénieurs, qui construit des hauts fourneaux, répondre le plus sérieusement du monde aux questions que lui pose mon ami Harry sur l'état d'avancement des travaux...

... La ville a été deux fois, dans sa courte existence, ravagée par des incendies; le dernier, qui éclata il y a deux mois, dévora quatre-vingts maisons; il a fait un grand trou à l'endroit où la ville commençait à devenir dense, où les deux côtés de la voie principale étaient bordés de façades. Là, on voit aujourd'hui des tentes qui abritent, au milieu des décombres noircis, ceux-là mêmes qui avaient les premiers réussi à se bâtir un *home* confortable. En maint endroit sortent de terre les fondements de constructions plus solides en pierres et en briques. Les maisons nouvelles absorbent les matériaux à mesure qu'ils arrivent des briqueteries fumant dans plusieurs coins de la ville, et des carrières exploitées dans les montagnes d'alentour.

Je rends visite au journaliste de l'endroit, à l'homme qui se charge ici d'avoir pour tout le monde au moins une idée par jour : c'est l'éditeur du *Middlesborough Daily News*. Dans une salle encombrée de papiers, de gros registres, de matériel d'imprimerie, je trouve un petit homme brun, vêtu d'une chemise de toile noire, le pantalon dans les bottes, une chique dans la bouche; un énorme revolver sous la main, il tient ses comptes, dessine des en-têtes de lettres d'affaires et rédige des « leaders ». Il commande à dix-sept hommes; il imprime la feuille sur des presses rotatives. Son journal grandira avec la ville; il espère tirer bientôt à dix mille, puis vingt mille, et qui sait où il s'arrêtera?

... Le climat de ce pays est excellent, apaisant, fortifiant; les journées sont naturellement très chaudes en été; mais les nuits sont toujours fraîches et réparatrices. L'air est parfaitement pur dans ces montagnes : il faut qu'il en soit ainsi, il faut que le climat y soit particulièrement favorable, pour que

les milliers d'ouvriers qui vivent sous la tente, au milieu des bourbiers, des détritus de toutes sortes, des terres vierges fraîchement remuées, restent tous bien portants, pour qu'aucune épidémie n'ait éclaté dans un milieu en apparence si bien préparé.

On trouve dans le voisinage la houille en quantité inépuisable, le minerai de fer, le zinc, le manganèse, le bois dans les forêts séculaires qui couvrent le pays à vingt milles à la ronde; la terre à briques, des carrières de grès à ciel ouvert. » (Max Leclerc, *Choses d'Amérique,* Paris, Armand Colin, 1891, p. 1-32.)

L'auteur a fidèlement décrit ce dont il fut témoin au moment de son voyage, mais tient à faire ses réserves sur la situation actuelle, qui a pu changer depuis cette date. Sa description nous donne une idée exacte de la rapidité avec laquelle se développent les nouveaux centres de population et d'industrie.

*
* *

NEW-YORK

Caractère général. — « Le passage de la lente et reposante vie du bord à l'existence vive et alerte d'une ville américaine comme New-York, ne se fait point sans quelques heurts, et ce n'est point du premier coup que l'on s'adapte à ce train de fourmilière agitée, si préparé que l'on puisse être en théorie. Mes souvenirs d'enfance ne me guident point à travers les rues, bien que l'aspect extérieur de certain hôtel éveille de vagues réminiscences; et l'impression première est l'ahurissement. Mais elle se dissipe bientôt : cent petits souvenirs qui dormaient dans la mémoire se réveillent au passage à travers les rues, devant une enseigne, et surtout à certaines odeurs; cent détails m'apparaissent tout à coup familiers, et je me retrouve. J'ai déjà respiré cet air-là, et, le premier moment de surprise passé, *I feel at home*. Sortons des bas côtés de la ville, quittons les quais pour le centre, et voici l'arête maîtresse de la ville. Voici Broodway. « Un homme qui vient après moi et qui me passe, me fait faire un demi-tour, et un autre qui me croise de l'autre côté me remet soudain où le premier m'avait pris, et je n'ai pas fait cent pas, que je suis plus brisé que si j'avais fait dix lieues. »

Cette plainte du Persan de Montesquieu revient immédiatement en mémoire dans cette voie célèbre. Au surplus, c'est

affaire d'habitude, et l'on a vite fait d'apprendre qu'ici l'on ne flâne point, et que pour avancer, pédestrement du moins, il se faut transformer en une façon de bille de billard qui va droit tant qu'elle le peut, mais sait prévoir les heurts prochains et dévier obliquement dès qu'il le faut, comme si un carambolage s'était réellement effectué. Du reste ces billes sont intelligentes : elles se considèrent respectivement, et la bille la plus grosse n'éprouve aucune hésitation à rouler droit, laissant à la plus petite la responsabilité et les désagréments d'un choc qui se produira si elle ne s'esquive au plus vite : ce qu'elle fait, donnant elle aussi ses preuves d'entendement.

Moyens de transport. — Quelle activité tout à l'entour! Quel mouvement, et comme tout cela est vivant! Vie contagieuse d'ailleurs, et par imitation bientôt on fait comme les autres : comme les autres on trotte, on court, on se bouscule. Il faut bien dire que tout conspire ici à accélérer la vie. L'organisation des voies de transport est chose admirable entre toutes, et, de quelque côté que l'on veuille se rendre, les véhicules rapides sont nombreux. De voitures, très peu. Il y a de beaux équipages, qui n'ont point d'ailleurs l'élégance des équipages français, pour aller dans *Central Park* et dans les promenades à la mode ; mais dans le quartier des affaires on n'en voit point; le fiacre — très coûteux au surplus — est presque totalement absent; à peine en aperçoit-t-on un çà et là. Tout le transport se fait par voitures publiques; omnibus et camions, voilà l'élément qui domine sur la chaussée. Les véhicules publics sont variés. Il y a bien encore des omnibus traînés par des chevaux, mais ils se font plus rares : la plus grande partie de la besogne est opérée par le métropolitain, les funiculaires et les voitures électriques, qui y suffisent amplement, grâce à une élasticité de parois surprenante. Point de limites officielles au nombre des voyageurs qui peuvent y prendre place; et s'il ne monte pas plus de voyageurs, c'est que ceux-ci se rendent compte qu'ils y seront par trop foulés.

Ces véhicules hospitaliers ne refusent personne; chacun grimpe, ou s'empile, ou s'accroche, ou se presse comme sardines en boîte, et tous sont contents. On peut être mal assis; peut-être restera-t-on debout jusqu'à la fin du parcours : mais ceci n'est-il pas préférable aux stations sur le trottoir et à l'impatience de l'attente? Ne jamais attendre, ne jamais perdre son temps à guetter le passage d'un omnibus alangui, — et complet, —n'est-ce point une compensation? Funiculaires,

chemins de fer, omnibus à chevaux, voitures électriques, tout cela jouit de la même élasticité ; toujours il y a de la place, toujours cela va vite, et toujours les intervalles entre les passages sont courts. Dans ces conditions les fiacres n'ont point de raison d'être.

Le Métropolitain. — Du Métropolitain il n'y a rien à dire qui ne soit connu. Ses quatre lignes parallèles sillonnent New-York d'un bout à l'autre, — car New-York est très allongée, une longue langue de terre entre deux bras d'eau, — et à toute heure les trains se succèdent à deux, trois ou quatre minutes d'intervalle. Assurément on ne peut dire qu'il embellisse la ville, mais il n'a point envahi de voies réellement belles, et en somme il ne dépare pas l'ensemble. Il lui faut seulement des rues larges, car alors on peut le loger au milieu, — surélevé sur colonnes, — et c'est là qu'il gêne le moins les habitants. Il n'y aurait pas à songer à l'installer dans nos petites rues tortueuses de Paris, où pourtant il serait si grand besoin de voies de communication nouvelles. L'*Elevated* — l'*L* par abréviation — a un trafic énorme, et le transport d'un million de voyageurs dans la journée n'est pas pour l'effrayer. Un mauvais point à son actif est qu'il tue ou blesse à peu près douze personnes par semaine : durant les six derniers mois, il a tué 115 personnes et en a blessé 226. En réalité je m'étonne plutôt de sa modération ; il a tant d'occasions de mal faire !... Les voitures, d'une seule classe, sont très propres et bien tenues. Défense de cracher et de fumer, et on y est fort bien ; le voyage est rapide, sans les pertes de temps dont nos lignes de ceinture et de banlieue font orgie. Prix uniforme — 25 centimes — pour toutes les distances ; et du haut de New-York au bas il y a bien 15 kilomètres.

Les funiculaires. — Oser dire quelque bien des funiculaires quand celui de Belleville a si longtemps et si honteusement accaparé l'attention publique en France, est presque un acte de courage. Pourtant, pour les avoir beaucoup fréquentés, je puis affirmer qu'ils marchent ; ils courent même.

Le principe de ce système est bien connu : un câble en fil de fer, long de plusieurs kilomètres, passant dans une rigole dont la couverture est fendue pour laisser passer une sorte d'étau par lequel le conducteur attache à volonté sa voiture au câble ou l'en détache. Le câble marche d'une vitesse uniforme, constante ; c'est un câble sans fin qui s'enroule en un point sur un moteur central ; et pour aller lentement, il suffit que l'étau morde faiblement, de façon à glisser plus ou moins.

Inutile de dire que la vitesse maxima est la même pour toutes les voitures accrochées au câble. Ces funiculaires vont d'un train modéré dans le centre des villes : une douzaine de kilomètres à l'heure; mais hors du centre, c'est le double et plus encore. Très commodes aussi, ces véhicules; mais si celui de Paris ne marche pas, ceux d'Amérique vont parfois trop bien. Il arrive à l'occasion que l'étau mord trop fort sur le câble et se refuse à lâcher prise. Impossible d'arrêter la voiture : elle a le mors aux dents. Alors c'est une course folle à travers la ville. Ce funiculaire excité fait tout trembler devant lui : il faut que tout cède et s'efface. Il rattrape peu à peu les voitures qui, tout autour de la ville, le précédaient; des signes désespérés les mettent au courant, et, pour éviter le tamponnement, les conducteurs serrent ferme à leur tour pour courir de même vitesse. Bientôt toute la ligne est au galop, et la cohorte des *cars* se succède en une ronde bruyante et homicide. Les voyageurs crient, les cornes d'appel, les timbres, les tamtams, s'évertuent à faire écarter voitures et piétons, et sur le trottoir les passants effarés s'arrêtent pour contempler cette bourgeoise course à l'abîme... Malgré ces inconvénients, ces *cable-cars* ont un succès énorme; rapides et confortables, ils reçoivent une clientèle incessante.

Les trolleys. — Pour les *trolleys*, ou voitures électriques, je ferai plus de réserves. Elles exigent — ou semblent exiger — un agencement aérien très déplaisant à l'œil; le fil auquel elles prennent le courant est suspendu à des poteaux à traverses qui déshonorent l'aspect des rues où elles passent. Elles vont vite sans doute, elles aussi, faisant jusqu'à 22 ou 25 kilomètres à l'heure; mais le courant a des lubies. Tel jour il s'en va courir au large, fond un tuyau de gaz et y met le feu; tel autre, par un mécanisme d'ailleurs peu clair, il manque de foudroyer les voyageurs; il n'est guère de journée où, par surcroît, il ne cause quelque accident... Malgré cela, le système gagne chaque jour du terrain : en 1890 il y avait 1,641 milles de trolleys aux États-Unis; en 1893 il y en a 7,000, c'est-à-dire 10,500 kilomètres. Ici encore il faut croire que, l'expérience aidant, les accidents deviendront plus rares... En somme, on en prend son parti, et l'on jouit de la facilité et de la rapidité des moyens de transport. A quand le moment où, à Paris, l'on enverra à l'infernal séjour nos omnibus anémiques, et les limaces que nous décorons du nom de tramways?

Quel mouvement, et quelle vitesse! Il le faut d'ailleurs.

Songez que les différents systèmes de transport, à New-York, véhiculent 600 millions de voyageurs par an, et que dans la ville leur réseau est de 340 kilomètres. Je compte là dedans les vapeurs et *ferries*, — longs bateaux transbordeurs pour piétons, cavaliers, voitures, charrettes et chemins de fer même, qui font un incessant service entre New-York et les deux villes contiguës de New-Jersey et Brooklyn. — Encore New-York n'est-il pas la ville où les déplacements sont le plus nombreux. Ici, chaque habitant fait en moyenne 248 voyages par an ; mais à Boston il en fait 283, alors qu'à Londres le chiffre est de 186, et à Paris de 130, en comptant les courses en voiture. Chicago vient au troisième rang avec 234, mais il n'y restera pas longtemps sans doute.

Broadway. — Assez de statistique : c'est une nourriture substantielle, mais sèche. Il y a du pittoresque ici, Broadway, par exemple. C'est, soit dit en passant, à peu près la seule voie importante qui n'ait pas été tracée au cordeau. Elle monte lentement de la mer jusqu'au plus haut de la ville, et à la suivre — on a du temps, car c'est l'affaire de 12 ou 15 kilomètres — c'est à peu près tout l'édifice social qu'on parcourt. Au bas elle tombe dans la mer, se prolongeant ainsi sur le globe entier, ouverte à tout venant, et la rade et le port qui s'étendent de tous côtés montrent que les venants sont nombreux. Pas brillants, ceux-ci, d'ailleurs : vous les rencontrez ici au débarqué : ce ne sont qu'enseignes d'agences d'immigration, et dans la rue des bandes passent, parlant des langages lointains, portant des ballots d'émigrant. Ils arrivent d'Europe surtout, de la Russie, de l'Allemagne, de l'Autriche et des nations vagues qui l'avoisinent, assez effarés d'ailleurs de leur voyage, paysans russes, ouvriers allemands, juifs polonais en longue houppelande crasseuse où ils flottent très maigres, robustes Hollandais. Tout cela va s'éparpiller de droite et de gauche, près ou loin, près dans les usines voisines, au loin dans les défrichements de l'Ouest. C'est là la première étape; et à la seconde nous les retrouvons encore dans Broadway, à quelque 100 mètres plus haut. Du quartier des agences et des compagnies maritimes nous passons à celui des affaires. C'est ici le grand centre commercial de la ville. Dès le matin arrivent en troupes serrées des dizaines de mille d'employés et de chefs de maisons. La banque et les grosses affaires industrielles ont ici leur quartier général; tout ce monde court après l'argent, et force ce gibier méfiant jusque dans ses tanières les plus secrètes. Du

matin au soir c'est un bourdonnement de ruche et une agitation de fourmilière; on se hâte, on se presse, les ascenseurs volent dans l'air, puis retombent comme abandonnés à leur instinct secret, et l'atmosphère même est enfiévrée. Après l'usine et la ferme, les affaires : et de près ou de loin chacun touche à celles-ci; chacun travaille ou tripote [1].

Montons encore. C'est mieux : le quartier des libraires et éditeurs commence. Voici des livres : les classiques, de la science, de la littérature. Ce n'est point à l'usage de ceux qui se démènent là en bas : le temps leur manque; mais leurs femmes et leurs filles en usent volontiers, avec quelques hommes qu'on ne voit point, enfermés dans leurs laboratoires ou leurs salles de cours. Montons toujours. La scène change : nous voici dans le quartier des magasins élégants. Plus bas il n'y avait point de femmes, point de femmes du monde du moins; ici c'est leur domaine. Les équipages apparaissent et les toilettes élégantes; courir les magasins et les faiseurs est un plaisir que l'Américaine comprend au moins autant que la Française. Ce sont les filles et petites-filles de l'émigrant aperçu tout à l'heure aux environs de *Bowling-Green*, des consulats étrangers et des agences. Tout ce monde réside plus haut encore, dans les rues tranquilles, dans ces avenues tant vantées, qui, au surplus, sont assez tristes, malgré leur luxe extérieur, et c'est là qu'on trouve les palais en pierre sombre de ces rois de l'Amérique, pour la plupart descendants de petites gens humbles venus de par delà les mers. Une seule voie nous a retracé la marche à peu près obligatoire, avec ses stations et ses haltes. Les uns la franchissent lentement, mais les heureux vont plus vite, et c'est parfois l'émigrant de vingt ans lui-même qui, après dix, vingt ou trente ans de labeur et de chance, se trouve occuper le haut de l'avenue, après l'avoir remontée pas à pas, riche, considéré (naturellement) et heureux à sa façon. Trop riche peut-être : on me montre l'hôtel de l'un d'eux qui quitte les États-Unis et va vivre en Europe, craignant, pour cause, qu'on ne lui vole son fils afin de lui extorquer une rançon royale.

A vrai dire, comme couronnement à la ville, un beau qua-

1. « C'est partout une multitude de mécanismes ingénieux qui épargnent le temps et abrègent l'effort. Aussi les commerçants admirent beaucoup New-York. Je vois plusieurs fabricants européens nouvellement débarqués; leur enthousiasme est intarissable : « J'ai fait plus de courses et de ventes en deux jours qu'à « Paris en une semaine, me disait l'un d'eux ce matin; New-York est le paradis « des gens d'affaires. » (M. Dugard, *la Société américaine*, Hachette, 1896, p. 20.)

drilatère de bibliothèques, de laboratoires, de musées, serait d'un plus noble effet; mais il faut bien prendre les choses comme elles sont. Au surplus, ce goût de la culture supérieure viendra probablement avec le temps[1]... » (H. de Varigny, *En Amérique; Souvenirs de voyage et notes scientifiques*, Paris, G. Masson éditeur, 1895, p. 13-22.)

New-York, ville de transit. — « Dans sa physionomie, New-York reflète d'une manière frappante les traits caractéristiques du grand territoire de l'Union. On dirait que la vie intellectuelle, morale et commerciale de l'Américain se condense ici pour rayonner ensuite à travers les espaces immenses qu'on appelle les États-Unis.

Broadway est le représentant et le modèle des grandes artères qui relient les différentes portions du continent et jusqu'aux deux Océans. Les grands *thoroughfares* de la Cité de Londres, les boulevards de Paris, la Ringstrasse et le dédale des rues et des ruelles de Vienne sont tout, ou presque tout aussi animés que Broadway, mais leur animation est principalement due aux besoins de la ville qu'ils traversent, tandis que la grande artère de la métropole américaine est plus qu'une rue : c'est une route, une route royale qui mène au loin, qui mène partout. Après avoir déversé, à droite et à gauche, hommes et marchandises, il lui en reste encore assez pour alimenter les chemins de fer qui traversent le continent. Les personnes que nous apercevons dans ces véhicules innombrables sont des voyageurs plutôt que des passants. Ils ont l'air inquiet plus qu'affairé. On dirait que tout le monde craint de manquer son train. Sans doute New-York est une vraie ville dans le sens européen du mot, comme Londres, comme

1. Comme contraste, voici l'impression que produisait la ville en 1840 :

« Elle se présente plus récente qu'imposante, plus gracieuse que belle; point de grands édifices, de hauts clochers, de monuments saillants, mais des maisons en bois toutes neuves, peintes de différentes couleurs et peu élevées; la plupart n'ont qu'un étage; et les toits, les cintres des fenêtres, ne font point saillie, ce qui donne à l'aspect général de la ville un caractère monotone et triste : on voit que le puritanisme a passé par là. » (Mme la comtesse Merlin, *la Havane*, I, 63, Amyot, 1844, 3 vol. in-8°.)

La ville doit son origine à un groupe de Flamands réunis par Jesse de Forest, d'Avesnes. Son père s'était fixé à Sedan, où toute la famille passa à la religion réformée; en 1601 Jesse y épousa une demoiselle du Cloux, fille d'un négociant, réalisa sa fortune à Sedan, et partit pour la Hollande; on le trouve à Leyde en 1615. Il réunit ensuite un groupe de trois cents colons, venus pour la plupart d'Avesnes, et alla fonder en Amérique un établissement sur la presqu'île de Manhattan; c'était en 1623. La colonie reçut de nombreux Hollandais, voilà pourquoi elle s'appela New-Amsterdam. (*Comptes rendus de la Société de géographie*, 1891, p. 311-316.)

Paris, comme Vienne. Mais New-York est plus qu'une ville, c'est en même temps une immense station de chemin de fer, un *dépôt,* comme on dit en Amérique, de voyageurs et de marchandises, où se rencontre une population flottante assez considérable pour imprimer à sa physionomie le cachet de l'agitation, de la préoccupation, de l'imparfait et du provisoire qui forme un des traits caractéristiques de toutes les villes de l'Amérique. Somme toute, Broadway représente le principe de la mobilité. » (HUBNER, *Promenade autour du monde,* Hachette, 1881, I, p. 25.)

Hôtel Waldorf. — « Je fus loger dès le lendemain de l'arrivée dans un hôtel ouvert depuis une quinzaine et construit en moins de trois ans : *the Waldorf*. Le millionnaire Astor a voulu s'offrir le luxe de faire sortir de terre, en pleine Cinquième-Avenue, un château des contes de fées dont le monde entier envierait la splendeur. Il a consacré cinq millions de dollars, presque le prix de notre Opéra, à la réalisation de son projet, et déjà tout New-York afflue dans ce palais d'Aladin, soit pour y loger, soit pour y dîner en gala dans un décor éblouissant et qui surpasse en beauté ornementale, en délicatesse de style, en luxe affiné, tout ce que l'imagination la plus outrancière et la plus orgiaque comme création palatiale pourrait inventer. L'immeuble atteint les hauteurs de Notre-Dame; il contient dix à douze étages, et des chambres élevées le panorama de New-York est « eiffélien ». Sur les sept à huit cents chambres avec salles de bain, entrées et salons, pas une seule n'est semblable. Un homme qui possède le génie de la décoration mobilière, et dont j'ignore le nom, a tout installé dans les styles divers que l'histoire de l'architecture nous a légués; et c'est ici que j'insiste, le goût qui s'y reflète, depuis la moindre chaise jusqu'à la lampe électrique ou au tapis de pied, est d'un sentiment d'art si subtil, si ingénieux, que l'artiste le plus évanescent dans la sensation des tons s'y complaît et s'y pâme de plaisir.

Je voudrais que notre école des arts décoratifs envoyât ici une commission de dessinateurs; car un livre illustré tout entier ne suffirait pas à la description de cette demeure vraiment princière, dont chaque locataire d'une nuit, d'une semaine ou d'un mois, peut se croire avec vanité l'Astor ou le Vanderbilt, tant la vie à tous points de vue y est royalement ordonnée.

Et l'arrangement pratique! Que dirai-je de ces six ascenseurs électriques qui, en moins de temps qu'il n'en faut pour

respirer, conduisent aux sixième, septième ou dixième étages, dirigés par des électriciens vêtus comme des amiraux russes? Les lettres partent du vestibule de chaque chambre pour tomber sans accrocs au bureau central; les cartes de visite des amis qui s'enquièrent de vous *down stairs* sont aspirées pneumatiquement en une demi-seconde jusqu'à la chambre du visité; la lumière électrique, distribuée à profusion dans les lampadaires les plus fantastiques, s'allume et s'éteint à volonté, et de son lit, sans bouger, l'on ferait mouvoir le monde.

La chaleur amortit, dans la maison, l'effet des variations extérieures; l'eau chaude et froide circule partout sans occasionner le plus petit borborygme dans la muraille; la féerie est complète, car tout est prévu : aucun effort, plus de surmenage; les nerfs béatifiés cessent de vibrer avec leur acuité et leur vigueur européenne, car l'obstacle physique n'existe plus, et le cerveau de l'homme, déshabitué du souci de l'effort, s'élève comme un aérostat dilaté de toutes surcharges parasites. » (Oct. Uzanne, *Vingt Jours dans le nouveau monde*, May et Motteroz, 19-21.)

*
* *

FLORIDE

Aspect général. — « La Floride, dont nous croirions que le doux nom rappelle le luxe de végétation, si nous ne savions qu'il n'est qu'un souvenir du jour de sa découverte (*Pascha florida*), me semble être une des régions du globe les plus dignes d'attirer notre attention et de devenir l'objet de notre étude. Car si chez elle les fleurs, ces brillants ornements de la nature, semblent fatiguées de ne couvrir que la terre, et s'élancent en s'entrelaçant jusqu'au sommet des arbres, le sol lui-même nous présente un phénomène des plus remarquables : partout se forment des cavernes profondes, partout des rivières jaillissent des entrailles de la terre. Ici vous voyez un fleuve majestueux rouler tranquillement ses eaux, puis, instantanément, disparaître à vos yeux pour se rencontrer de nouveau à une distance considérable, et former ainsi de nombreux ponts naturels; là des lacs étendus apparaissent tout à coup dans des lieux qui de tout temps produisirent le maïs de l'Indien.

La forêt. — ... Les bords de la mer sont couverts de sveltes palmiers, dont la tête gracieusement bercée par les vents semble un éventail naturel accordé à ces régions brûlantes

par la bienveillante Providence; puis viennent des forêts de pins gigantesques, qui, s'élançant à plus de 150 pieds, offrent les plus beaux bois de construction qu'aient vus les chantiers de la marine. Derrière ceux-ci la scène change subitement, et d'épaisses forêts de mille sortes de bois se présentent à l'œil fatigué de la monotonie des arbres verts. Là le magnolia étale avec profusion ses feuilles semblables à d'immenses spatules, tandis que l'air est embaumé par ses belles et énormes fleurs, si éclatantes de blancheur. Il est entremêlé de cent espèces d'ilex, de sessafras, de catalpas, de lauriers, de cèdres, de gommiers, au milieu desquels se distingue aussi le magnifique chêne vert, dont le feuillage éternel donne à toutes les saisons l'aspect constant de l'été; partout le cormier de la Floride éblouit les regards par sa splendeur argentée; l'azaléa prodigue sa corolle, semblable à un gracieux papillon, et le sumac étale avec orgueil le magnifique éclat de ses bouquets écarlates. Tous ces arbres si variés sont étroitement entrelacés par des lianes sans nombre. Parmi elles on distingue les vignes sauvages, les clématites, les convolvules, qui tous, s'élançant avec hardiesse et en formant de bizarres festons jusqu'aux cimes les plus élevées, semblent être destinées à nous démontrer la force de l'unité, car les faibles rameaux ainsi réunis forment une barrière complètement infranchissable. De longs parasites semblables à des mousses et pendant de toutes les branches pourraient, au premier abord, être pris pour le limon laissé par un fleuve après une crue extraordinaire, et répandent sur tout cet ensemble quelque chose de singulièrement mélancolique, et dont l'âme est fortement émue, car ces *tillandria* forment souvent une masse assez épaisse pour intercepter les rayons du soleil et condamner ainsi à une perpétuelle obscurité les espaces qu'elles recouvrent; alors l'extrême humidité détruit rapidement les jeunes pousses des arbres, et bientôt les géants des forêts tombent, eux aussi, renversés les uns sur les autres, minés par l'action invisible, mais continue, de cet ennemi caché. Mais partout où l'air peut librement circuler, combien est admirable la diversité de formes et de nuances de ces mille sortes de fleurs qui recouvrent entièrement le sol. Quel pinceau pourrait rendre avec vérité ces corolles et ces grappes si brillantes, dont les ravissantes couleurs sont aussi supérieures aux plus beaux tapis que la nature l'est à l'art!...

Les animaux. — Mais s'il est impossible d'exprimer le luxe qu'étale la végétation dans ces contrées, combien ne l'est-il

pas plus encore de décrire les myriades d'animaux qui les peuplent! La nuit, le sommeil des voyageurs est sans cesse interrompu par les hurlements du loup et de la panthère, par les aboiements du crocodile et le mugissement de la grenouille gigantesque. Aussitôt que le jour apparaît, ces habitants des ténèbres fuient comme l'ange déchu à l'aspect du juste; alors ils sont remplacés par les oiseaux sans nombre dont l'éclatante parure ne peut être égalée que par le délicieux ramage : l'on voit s'entre-jouer parmi les roseaux la perruche de la Caroline, le cardinal, l'oiseau moqueur, les geais, les troupioles, et tant d'autres membres de la tribu ailée. L'oiseau-mouche cherche partout le nectar des corolles, et des papillons aux splendides reflets semblent être des fleurs de l'air; de légers écureuils couvrent les branches des arbres, sous lesquels pâturent de nombreux troupeaux de daims. Mais parmi tous ces êtres si gracieux, quel contraste ne forme point le hideux serpent à sonnettes, dont l'aspect fascine d'horreur tous les animaux et les jette sans défense sous ses crochets mortels! Des tortues innombrables sillonnent aussi dans tous les sens ces terres toujours humides, et deviennent la proie de l'aigle à tête blanche, qui quitte pour les saisir les cimes les plus élevées, où il établit sa demeure féodale, et au-dessous de laquelle se tient le stupide vautour, attendant avec une lâche patience les restes que veut bien lui abandonner le roi des régions éthérées.

Mais lorsque le soleil est parvenu au milieu de son cours, l'étouffante chaleur engage toute la nature au sommeil et au repos, et alors tout semble mort dans le désert; et lorsque les ombres de la nuit viennent de nouveau étendre leur voile sur l'épaisseur des bois, alors, comme si ces contrées si favorisées avaient encore le privilège de conserver quelque chose de la lumière qui s'en va, des milliers de mouches à feu traversent l'air dans toutes les directions et produisent, chaque soir, une illumination plus belle que n'en obtiennent nos cités à force d'art et de frais.

Telle est la Floride : elle forme un contraste bien grand avec cette région de jardins, couverte de villages florissants, peuplée de nations nombreuses et déjà avancées dans les arts, que nous peignent les premiers conquérants espagnols. Bientôt son aspect changera encore, et le génie américain y portera son cachet : ses chemins de fer et ses canaux[1]. Faut-il

1. Le chemin de fer va aujourd'hui jusqu'à Tampa, sur le golfe du Mexique, et

donc que partout notre race commence par détruire avant que de fonder, et notre civilisation est-elle donc un arbre dont les branches ne peuvent se développer que lorsque ses racines sont baignées dans le sang! » (COMTE F. DE CASTELNAU, dans le *Bulletin de la Société de géographie de Paris,* 2e série, tome XVII, p. 392-403; ces pages, écrites en 1842, ont été reproduites dans *Vues et Souvenirs de l'Amérique du Nord,* Paris, A. Bertrand, 1842, p. 127-135, *passim.*)

*
* *

LOUISIANE

En Louisiane. — « Un chemin assez large partait de la route qui conduit à la station de Vermillon-Ville, et s'enfonçait brusquement dans un bois épais de frênes et de tulipiers. Vers le milieu, ainsi qu'un immense tapis d'argent, ayant la forme d'un cirque, apparaissait tout à coup un lac paisible, les Eaux-Claires, qui semblait évoqué d'un paysage fantastique. La rive orientale, bordée par une immense cyprière, qui jetait un reflet d'ombres vertes, produisait un contraste étrange avec la rive opposée, éclatante de lumière et de fraîcheur. C'était un fouillis de lianes gigantesques, emmêlées aux troncs et aux branches des magnoliers à grandes fleurs et des virgiliers géants qui descendaient à pic comme pour se baigner langoureusement; et, semées à profusion ainsi que des pierreries lancées par une main divine, d'éblouissantes fleurs aquatiques, les nymphæas rouges, les nelumbos jaunes, les pondeterias bleues, où se jouaient des myriades d'oiseaux de toutes les formes et de toutes les couleurs. Debout, en longues files, des flamants roses dressaient coquettement leur aigrette à côté des hérons gris qui guettaient avidement les poissons au ventre nacré. Dans l'air criaient des perro-

à Palm-Beach, sur l'océan Atlantique. Mais l'exploration de l'intérieur offre toujours les mêmes dangers et les mêmes difficultés qu'au moment où le comte de Castelnau s'y rendit; le lac Okitchobie n'a été exploré qu'en 1880. Les Français qui l'ont visité après Castelnau sont peu nombreux : en 1851-52, Alc. Poussielgue, diplomate, y passa quatre mois; le récit partiel de son séjour a paru dans le *Tour du monde,* 1869 (1er semestre); le marquis V. de Compiègne visita rapidement le bassin supérieur du Saint-John en 1870; son récit est un des plus amusants récits de voyage que nous connaissions; il parut dans le *Correspondant* de 1877, et la même année dans un livre intitulé *Voyages, Chasses et Guerres.* Nous avons encore le récit d'Edmond Johanet, *Un Français en Floride,* publié en 1889.

quets, voletant au-dessus des hordes de daims venus des profondeurs pour se rafraîchir à ces ondes limpides.

Le chemin contournait les Eaux-Claires en une courbure arrondie et molle, et soudainement s'arrêtait devant une rivière, sortie du lac, et qui filait en jasant sur un lit de cailloux, entre deux rives plantées de yuccas, de platanes et de palmiers. On franchissait cette rivière à gué. A mesure qu'elle suivait son cours rapide, les tulipiers diminuaient de taille, et l'on arrivait insensiblement à la lisière du bois. Alors, à perte de vue, s'étendaient d'immenses champs de cotonniers coupés par des carrés de maïs. Les cotonniers éparpillaient sur le sol un duvet semblable à de la neige; dans ce duvet, pareils à de noirs démons marchant sur du marbre, erraient des nègres et des négresses à demi nus. Un soleil de plomb cuisait l'immense plaine; et il montait de la terre une sorte de vapeur diaphane qui donnait à ce paysage éclatant, à ces rouges criards, à ces blancs immaculés, une teinte féerique. La rivière s'élargissait tout à coup, et un canal d'arrosage, replié dix fois sur lui-même, s'enroulait comme un ruban d'argent autour des arbres et des plantations; un îlot couvert de chamærops et de dattiers poussiéreux surgissait en face du chemin changé brusquement en une vaste avenue qui aboutissait au château... » (A. Delpit, *Thérésine,* Ollendorff, 1888, p. 50-52.)

*
* *

MISSISSIPI

Sa découverte par le P. Marquette (1673). — « Nous voilà donc sur cette rivière si renommée dont j'ai tâché de remarquer attentivement toutes les singularités. La rivière du Mississipi tire son origine de divers lacs qui sont dans les pays des peuples du Nord; elle est étroite à la décharge de Miskour (Wisconsin); son courant, qui porte du côté du sud, est lent et paisible; à la droite on voit une grande chaîne de montagnes, et à gauche de belles terres. Elle est coupée d'îles en divers endroits; en sondant nous avons trouvé dix brasses d'eau; sa largeur est fort inégale : elle a quelquefois trois quarts de lieue, et quelquefois elle se rétrécit jusqu'à trois arpents. Nous suivons doucement son cours jusqu'au 42°. C'est ici que nous nous apercevons bien qu'elle a tout changé de face; il n'y a presque plus de bois ni de montagnes; les îles

sont plus belles et couvertes de plus beaux arbres; nous ne voyons que des chevreuils et des vaches, des outardes et des cygnes sans ailes, parce qu'ils quittent leurs plumes en ce pays. Nous rencontrons de temps en temps des poissons monstrueux, un desquels donna si rudement contre notre canot que je crus que c'était un gros arbre qui l'allait mettre en pièces.

Une autre fois, nous aperçûmes sur l'eau un monstre qui avait une tête de tigre, le nez pointu comme celui d'un chat sauvage, avec la barbe et les oreilles élevées en haut; la tête était grise, et le col tout noir: nous n'en vîmes pas davantage. Quand nous avons jeté nos rets à l'eau, nous avons pris des esturgeons et une espèce de poisson fort extraordinaire : il ressemble à la truite, avec cette différence qu'il a la gueule plus grande; il a, proche du nez, qui est plus petit, aussi bien que les yeux, une grande arête faite comme un busc de femme, large de trois doigts, long d'une coudée; au bout de la queue est un rond large comme la main. Cela l'oblige souvent, en sautant hors de l'eau, de tomber en arrière. Étant descendus jusqu'à 41° 28′, suivant le même rumb, nous trouvons que les coqs d'Inde ont pris la place du gibier, et les pisikious ou bœufs sauvages, celle des autres bêtes.

Nous les appelons bœufs sauvages, parce qu'ils sont bien semblables à nos bœufs domestiques; ils ne sont pas plus longs, mais ils sont près d'une fois plus gros et plus corpulents; nos gens en ayant tué un, trois personnes avaient bien de la peine à le remuer. Il sont épars dans les prairies, comme des troupeaux; j'en ai vu une bande de quatre cents.

Nous avançons toujours; mais comme nous ne savions pas où nous allions, ayant fait déjà plus de cent lieues sans avoir rien découvert que des bêtes et des oiseaux, nous nous tenons bien sur nos gardes; c'est pourquoi nous ne faisons qu'un petit feu à terre sur le soir, pour préparer nos repas, et après souper nous nous en éloignons le plus que nous pouvons, et nous allons passer la nuit dans nos canots, que nous tenons à l'ancre sur la rivière, assez loin des bords; ce qui n'empêche pas que quelqu'un de nous ne soit toujours en sentinelle, de peur de surprise. Allant par le sud et le sud-ouest, nous nous trouvons à la hauteur de 41°...

... Enfin le 25 juin nous aperçûmes sur le bord de l'eau des pistes d'homme et un petit sentier assez battu, qui entrait dans une belle prairie. Nous nous arrêtâmes pour l'examiner, et, jugeant que c'était un chemin qui conduisait à quelque

village de sauvages, nous prîmes résolution de l'aller reconnaître. Nous laissons donc nos deux canots sous la garde de nos gens,... après quoi M. Jolliet et moi entreprîmes cette découverte assez hasardeuse pour deux hommes seuls qui s'exposent à la discrétion d'un peuple barbare et inconnu. Nous suivons en silence ce petit sentier, et, après avoir fait environ deux lieues, nous découvrîmes un village sur le bord d'une rivière, et deux autres sur un coteau écarté du premier d'une demi-lieue. Ce fut pour lors que nous nous recommandâmes à Dieu de bon cœur ; nous entendîmes les sauvages ; nous crûmes qu'il était temps de nous découvrir, ce que nous fîmes par un cri que nous poussâmes de toutes nos forces, en nous arrêtant sans plus avancer. A ce cri, les sauvages sortent promptement de leurs cabanes, et, nous ayant probablement reconnus pour Français, surtout voyant une robe noire,... ils députèrent quatre vieillards pour nous venir parler, dont deux portaient des pipes à prendre du tabac, bien ornées et empanachées de divers plumages. Ils marchaient à petits pas, et, élevant leurs pipes vers le soleil, ils semblaient lui présenter à fumer, sans néanmoins dire aucun mot. Ils furent assez longtemps à faire le peu de chemin depuis leur village jusqu'à nous. Enfin, nous ayant abordés, ils s'arrêtèrent pour nous considérer avec attention. Je me rassurai, voyant ces cérémonies qui ne se font parmi eux qu'entre amis, et bien plus quand je les vis couverts d'étoffes, jugeant par là qu'ils étaient de nos alliés. Je leur parlai donc le premier, et je leur demandai qui ils étaient; ils me répondirent qu'ils étaient Illinois, et pour marque de paix ils nous présentèrent leurs pipes pour pétuner. Ensuite ils nous invitèrent d'entrer dans leur village, où tout le peuple nous attendait avec impatience. Ces pipes à prendre du tabac s'appellent en ce pays des calumets... » (*Mission du Canada : Relation inédite de la Nouvelle-France,* Ch. Douniol, 1861, 2 vol. in-12, II, 255-260.)

*
* *

TEXAS

La prairie. — « Il faut renoncer à décrire complètement les prairies et les forêts vierges avec leurs aspects variés, leurs accidents pittoresques ou leur uniformité pleine de grandeur... Un même trait général caractérise ces paysages de l'Amérique. La terre est comme tachée de trois couleurs. Ce sont des

teintes qui se partagent le sol tout entier, par plaques plus ou moins étendues : le vert glauque de l'herbe tendre, le jaune doré de l'herbe séchée et le vert foncé des amas de buissons.

Dans d'autres parties la prairie est relevée de nombreux bouquets de chênes, d'hickorys, de micocouliers disposés soit en groupes, soit en bandes, soit même en files plus ou moins régulières ou sinueuses. Les arbres sont assez écartés pour permettre le passage du cheval. Mais si le terrain se mêle d'un peu de calcaire, il s'élève entre ces arbres des broussailles serrées, dans lesquelles l'épine rouge, le faux marronnier et le cornouiller de la Floride jouent souvent le rôle principal. Ce sont les fourrés que les Américains nomment *brakes,* et les Mexicains *chaparrals.*

Ces aspects, tout dépendants qu'ils soient de la nature du sol, ne sont pas sans subir des variations avec les années. Nous voulons parler des variations non périodiques, indépendantes des cours des saisons, et que l'on pourrait nommer soit progressives, soit intermittentes. C'est ainsi que les années pluvieuses développent au Texas les tournesols, qui ne paraissent point dans la prairie durant les années sèches. Mais quand le limon diluvial est pénétré d'une humidité suffisante, cette belle plante, longtemps parée de ses grandes fleurs jaunes, couvre en peu de semaines la prairie et la transforme en un champ sans limites de *sunflowers* gigantesques et serrés. Le voyageur, en tournant le dos au soleil, jouit du spectacle de ces innombrables couronnes d'or, toutes dirigées vers lui, aussi rapprochées que des épis dans un champ de blé et dont les légions n'ont d'autre terme que les bornes de l'horizon.

L'aspect de la prairie vierge varie suivant les instants du jour. Le matin à l'aube, lorsque le soleil commence à poindre à l'horizon, il s'en dégage une fraîcheur délicieuse; des gouttes de rosée scintillent au bout de chaque brin d'herbe, les fleurs relèvent leur corolle sous la douce caresse des premiers feux de l'astre du jour, les oiseaux jettent au ciel leurs notes joyeuses en voletant de branche en branche; les cris de myriades d'insectes se perdent dans un bourdonnement continu et strident, les bœufs et les chevaux secouent les torpeurs de la nuit et se mettent en quête de nourriture pour la journée; la température est douce, l'air sent la verdure; une brume imperceptible estompe l'horizon. Vers dix heures, le soleil darde une chaleur ardente; l'atmosphère devient d'une transparence étonnante, la nature s'assoupit. Bêtes et plantes semblent

privées de mouvement. A la faible brise du matin succède un calme absolu de l'air. La température n'est cependant pas accablante, car l'évaporation du corps est active; mais elle commande le repos. C'est à ce moment que la prairie, sous l'effet de la profusion de lumière qui l'inonde, présente de magiques contrastes de couleur. On remarque aussi comme une sorte de miroitement, qui court vivement sur les feuilles les plus claires et les plus lisses.

A partir de quatre ou cinq heures la prairie renaît à la vie. L'ardeur du soleil diminue d'une manière sensible. Les troupeaux de vaches et de bœufs se préparent à faire à la rivière leur visite quotidienne. On entend les beuglements lointains des chefs de tribus appelant autour d'eux les membres des communautés qu'ils commandent. Lorsque toutes les bêtes faisant partie d'une même troupe ont répondu à l'appel, elles s'en vont à la queue leu leu, le chef en tête, vers le cours d'eau ou la mare où elles ont coutume de s'abreuver. Cette promenade de chaque jour à la rivière se fait avec une ponctualité remarquable. Elle a lieu à une heure bien déterminée, qui, d'une après-dîner à l'autre, varie à peine de quelques minutes.

C'est au moment du coucher du soleil que la prairie apparaît dans toute sa splendeur; c'est alors qu'on éprouve le plus de charme à s'y enfoncer. L'astre du jour disparaît dans une véritable pluie d'or, qui semble jaillir du ciel à l'horizon. Un peu après, les nuages prennent les teintes les plus variées, les plus harmonieuses; ou, si la voûte céleste est absolument pure, d'immenses rayons d'un rose tendre partent de l'occident et vont s'affaiblissant jusqu'au levant. C'est, pendant dix ou quinze minutes, un spectacle magique. En même temps s'élève un vent léger et continu qui vient caresser le visage et qui apporte les senteurs embaumées recueillies tout le long de son parcours.

Mais tout à coup de nombreuses détonations de rifles partent de divers côtés. C'est, pour les lapins sauvages et les lièvres, un moment critique; chacun a décroché sa carabine et s'est dirigé vers la prairie pour y faire le coup de feu contre le pauvre Jeannot. Il semble qu'une promenade au milieu d'une telle fusillade puisse offrir quelque danger; il n'en est rien cependant. Le chasseur texas est d'une adresse telle qu'il n'est pas à craindre que le plomb destiné au gibier vienne frapper un promeneur inoffensif. D'ailleurs cette chasse à la tombée de la nuit ne dure guère; une demi-heure à peine, le temps d'abattre deux ou trois pièces.

La brise du soir dont nous parlions à l'instant cesse généralement vers sept heures. Puis, s'il y a clair de lune, la prairie se montre sous un dernier aspect, tout différent de celui du jour. Le paysage s'éclaire d'une lumière tranquille, bien que relativement intense; les ombres sont fortement accusées. Par les tièdes nuits d'été, et lorsque la lune se trouvait pleine et voisine du zénith, le séjour de la prairie avait un attrait inexprimable. La clarté était assez vive pour permettre de tout distinguer autour de soi avec la plus grande netteté, presque comme en plein jour; mais on aurait pu se croire au milieu d'une nature morte, tellement le calme qui y régnait était absolu et plein de majesté. Nul bruit ne révélait la présence d'êtres vivants. En prêtant l'oreille avec une attention soutenue, on finissait par distinguer mille murmures imperceptibles, confus, inexplicables. Tantôt c'était un bruissement furtif, tantôt un frôlement mystérieux. Il eût été difficile d'attribuer une cause à ces bruits singuliers.

On ne peut se figurer de quel éclat brille Diane dans ces contrées où le ciel est toujours d'une pureté surprenante. En passant au travers du feuillage des arbres, la lumière forme sur le sol de petites plaques d'un blanc éblouissant. Chaque construction, chaque paysage revêt un caractère étrange, bien différent de son aspect dans le jour. En un mot, la nature entière se transforme; elle apparaît sous un voile qui lui prête un charme indéfinissable.

Les nuits sans lune, éclairées seulement par les myriades d'étoiles qui scintillent, offrent un non moins grand attrait. Je me souviendrai toujours d'une veillée faite dans la prairie vierge par un de ces beaux ciels étoilés. J'étais à 1,500 mètres de notre station, en compagnie d'un jeune homme qui nous aidait dans nos travaux. Nous étions alors en décembre, et, vers le soir, on éprouvait quelque fraîcheur. Nous nous couchâmes sur l'herbe auprès d'un feu de broussailles qui pétillait joyeusement. On éprouvait une douce sensation de bien-être. Les regards tournés vers le ciel, nous admirions les milliers d'étoiles qui le parsemaient; toutes paraissaient grossir; les plus belles prenaient des proportions inaccoutumées, et l'on en distinguait un nombre incalculable de petites semblables à des grains d'or, que pour ma part je n'avais jamais vues jusque-là...

Celui qui a séjourné dans la prairie vierge, qui l'a parcourue la nuit comme le jour, s'explique l'existence du trappeur passée tout entière dans les solitudes. Si, au point de vue matériel, la vie au milieu de cette nature primitive laisse



quelque peu à désirer, combien, d'autre part, ne réserve-t-elle pas de jouissances à l'homme qui la préfère à l'existence monotone et routinière de la ville? La première n'est qu'un long poème, d'une poésie empreinte de grandeur et de philosophie; la seconde n'est que prose, souvent étroite et terre à terre. » (A. LANCASTER, *Société royale belge de géographie; Bulletin,* 1885, p. 328-333.)

*
* *

La population. — « Le Texas se peuple rapidement grâce aux chemins de fer; mais quelle rude population! L'Européen se trouve assez dépaysé au milieu de ce *rough people,* de ces hommes à barbe inculte chaussés de grosses bottes, de ces femmes qui ont adopté l'usage masculin de mâcher du tabac, de fumer la pipe, cracher dans les jambes du voisin. On traverse fréquemment des agglomérations naissantes qui sortent de terre comme les champignons et qui, dans quelques années, seront des cités importantes. D'un bout à l'autre de l'Union, ces embryons de villes présentent éternellement le même aspect : ici comme dans le Far-West et dans le Nord, on retrouve les mêmes façades en planches, où s'étalent en grosses lettres les mots *saloon* ou *drug-shore.* D'innombrables faucons planent au-dessus de ces ruches humaines. » (J. LECLERCQ, *Voyage au Mexique,* 1885, Hachette, p. 5.)

*
* *

L'OUEST AMÉRICAIN

Les rives de l'Arkansas. — « A la distance d'un mille ou deux de l'Arkansas on trouve d'abord des masses de roseaux, puis une suite de lacs qui se prolongent parallèlement aux sinuosités de la rivière, et dont les eaux sont aussi de la même couleur. Quand elle est haute, elle répand son superflu dans les lacs et bayous, et l'eau est en mouvement sur une largeur de vingt milles; ces lacs sont couverts par les larges feuilles et, dans la saison, par les fleurs du *nymphea nelumbo,* la plus grande et la plus magnifique que j'aie jamais vue. J'en ai observé de la dimension d'un chapeau; les pétales extérieurs sont d'un blanc éclatant, et ceux de l'intérieur d'un beau jaune. C'est en grand la copie du lis des étangs de la Nouvelle-Angleterre, qui m'a toujours frappé comme la fleur la plus belle et la plus odorante de ce pays. Ces lacs sont telle-

ment couverts de ces fleurs et d'une autre plante aquatique dont les feuilles ont la même forme, mais avec une fleur jaune, qu'un oiseau peut marcher d'un bord à l'autre sans que ses pattes touchent l'eau; et les plantes s'élèvent de toutes les profondeurs du fond jusqu'à deux pieds au-dessus de la surface de l'onde.

Au delà de ce lac on voit d'immenses marais pleins de cyprès chauves. Les marais constituent une grande portion du terrain inondé du Mississipi et de ses affluents. Aucun aspect sur la terre ne peut être plus triste. L'Achéron et le Styx des poètes ne présentaient pas une aussi grande réunion de circonstances engendrant la mélancolie. C'est avec raison que le cyprès est considéré comme un arbre funèbre et lugubre. Quand celui-ci a perdu ses feuilles, un marais où il s'élève en quantité innombrable n'offre plus qu'une immense forêt de branches d'un gris blanc, entrelacées; rien ne représente mieux l'image de la désolation et de la mort. J'en ai été souvent frappé, je n'ai pas la force de décrire ce tableau. Pendant l'été, les jolies feuilles de ces cyprès, courtes et d'un vert agréable, enveloppent ces branchages blanchâtres d'une draperie de crêpe. L'eau dans laquelle ces arbres croissent a une surface uniforme, est morte et a une profondeur de deux à trois pieds... L'eau est couverte d'une couche épaisse de matière verte qui ressemble à du velours. Les moustiques vivent par milliers dans ces endroits-là. A cette scène horrible il faut encore ajouter fréquemment le serpent mocason, dont l'énorme corps, revêtu d'écailles, est roulé sur lui-même contre un tronc de cyprès, et si on approche trop près de lui, malgré sa paresse et son apathie il renverse en arrière, presque sur son cou, la mâchoire supérieure de son immense gueule, et donne ainsi un vigoureux avertissement de ses moyens et de sa volonté de se défendre. J'ai parcouru quarante milles le long de ces marécages, et pendant un espace considérable de ma route sur le bord de la rivière, mon cheval s'enfonçait à chaque pas jusqu'à moitié de la jambe; j'étais constamment enveloppé d'un nuage de moustiques. » (H. FLINT, missionnaire, 1831, dans *Nouvelles Annales des voyages*, 3e série, IV, 348-350.)

*
* *

Aspect général du pays et des villes : les prétentions des habitants. — « Nous ne connaissons pas de pays dont un

Européen se fatigue plus tôt, où la nouveauté et le changement s'épuisent plus vite que les territoires situés à l'extrême limite des États-Unis. Toutes les villes américaines du Far-West se ressemblent; ce sont les mêmes rues mal tenues, encombrées d'énormes piles de briques et de mortier, les mêmes hôtels monstres avec l'inévitable *buffet* pour *liquoring up*, selon l'expression locale, et leurs dîners assourdissants et leurs massifs déjeuners[1]. On n'éprouve aucun plaisir à arriver en un tel lieu, aucune peine à en partir. Nul intérêt historique, ni tradition ni légende, rien qui parle à l'âme et éveille la sympathie. Le pays, dans son long parcours, produit partout la même impression, une impression de pesante uniformité. On traverse pendant des centaines de milles des territoires bien boisés ou des prairies aux horizons infinis ; on admire la grandeur des lignes et le lointain des paysages, en calculant combien d'êtres humains *pourraient* y trouver le confort et le bonheur matériel; mais on ne peut toujours admirer des forêts, si grandes qu'elles soient, ni des prairies et des horizons. Bientôt la monotonie vous envahit et vous domine. « Vous n'avez plus que cinq cents milles pour arriver, » vous dit l'homme du chemin de fer. Vous engagez la conversation avec vos compagnons de route, à côté desquels vous êtes depuis assez longtemps pour que l'on puisse prendre cette liberté. Mais ce n'est pas chose facile. M. A. Trollope a dit avec vérité qu'un Américain sortant des États de l'Ouest est taciturne autant qu'un Indien. Il restera assis pendant des heures sans prononcer un mot; il ne semble nullement éprouver le besoin d'échanger des idées. Mais qu'il s'y mette une fois, il parlera avec énergie, sinon avec violence. Si vous l'amenez à tenir une conversation, n'importe sur quel sujet, il ne se passera pas bien du temps avant qu'à son tour il ne mette sur le tapis les sujets auxquels un Américain en revient invariablement vis-à-vis des étrangers. Le *fait* que les *Britishers* ont rossé tous les peuples du monde, et que les Américains ont rossé les *Britishers*, établit naturellement que les Américains sont la plus grande nation du monde, et la plus puissante, la plus intelligente : voilà ce qu'on vous dit, ce

1. « Dans un buffet de l'Ouest, de Mandat-Grancey a en face de lui un vieux monsieur à l'air respectable qui commence par prendre une tranche de lard, qu'il coupe en petits morceaux; il y ajoute un peu de crème, quelques pointes d'asperges, un œuf poché, des tomates crues, le jus d'une pêche confite, du sel et du poivre en abondance, puis il arrose de mélasse noire et avale le tout avec un air de vive satisfaction... » (*Dans les montagnes Rocheuses*, Plon, p. 9.)

qu'on vous répète à tous propos. Vous n'avez qu'un moyen de couper court, c'est de vous tenir pour convaincu. C'était une règle de convenance avant la guerre civile, c'est maintenant une règle de prudence. Mettre le moins du monde en doute, je ne dis pas le droit du Nord, mais sa supériorité constante en toute rencontre, ce serait s'exposer à un fort mauvais parti. » (Cité par *Année géographique,* Hachette édit., 1865, p. 288-289.)

La colonisation. — « Traversons tout de suite le Mississipi : c'est à l'Ouest qu'il faut aller pour rencontrer les éléments primitifs de la société américaine, la population hétérogène d'émigrants européens, réfugiés politiques, mécontents et misérables, cadets de famille en quête de fortune, les déchets, les hors-cadre de notre Europe, les aventuriers qui s'attaquent au pays vierge, en défrichant la forêt, en brûlant la prairie, en creusant les premiers sillons dans cette glèbe toute neuve. C'est à l'Ouest aussi qu'est la matière première qui, travaillée, fait la richesse américaine. Dans la grande usine nationale, c'est là qu'arrivent directement tous les produits du sol, que l'on voit élaborer et transformer par des engrenages à mesure qu'ils avancent vers l'Atlantique. Au commencement c'est un carré de prairie grand comme dix départements français, et que le président, après négociation avec les Indiens, déclare ouvert à la colonisation. Au mois de septembre dernier, dans le Montana, tombèrent ainsi les barrières qui entouraient un vaste espace vide. Depuis plusieurs jours, une multitude campait autour de la frontière comme la foule qui, aux jours de représentation gratuite, va s'installer le matin aux portes de l'Opéra. Voilà où il faut aller pour voir la matière informe et grossière qui, façonnée par le milieu, en une génération devient américaine, s'assemble avec une rapidité étrange en société organisée. Un jour, à midi, un coup de canon tonne. C'est le signal : le territoire est ouvert, et, comme une onde accumulée, le flot humain fait irruption de toutes parts. A cheval, en voiture, à pied, on s'élance, on bouscule son concurrent, on le gagne de vitesse pour mettre le pied sur un bon lot. Le soir on s'installe sous la tente; le lendemain les cabanes de bois apparaissent, puis des boutiques en planche, quelques-unes de ces *épiceries* américaines où l'on vend du tabac, des selles de cheval, des haches et du sucre. Au bout de six semaines, les premiers rails coupent la prairie de leurs lignes rigides; les gares surgissent; à côté des gares, les *elevators*

où le blé, à portée du chemin de fer, attend les commandes que le télégraphe envoie de l'Est; autour des *elevators,* une banque, une église, et tout de suite on allume les hauts réverbères électriques dont la clarté violente, projetée sur vingt baraques en planches et sur les fleurs de la prairie, proclame au loin l'orgueil et l'espoir de la cité naissante. Ainsi commence un coin d'Amérique; à présent, que les chemins de fer le favorisent, que plusieurs lignes s'y croisent, que ses maisons soient riches, dans six mois, à la place de ces vingt maisons de bois s'étendra peut-être une petite ville où les fermiers viendront acheter leurs machines agricoles; dans trente ans, une grande cité, un vaste marché de farines comme Saint-Paul et Minneapolis, une puissante *ville de viande* comme Chicago... » (A. CHEVRILLON, *Revue des Deux Mondes,* 1er avril 1892, 557-558.)

*
* *

Le peuplement de l'Ouest a fait disparaître les buffles, qui furent si utiles aux Indiens et dont nous parlent à chaque instant les premiers explorateurs.

Les buffles. — « De grand matin je quittai le camp pour les voir plus à mon aise. J'en approchai par des ravins, sans me montrer et sans leur donner le vent qui m'était favorable : c'est l'animal qui a l'odorat le plus subtil; il lui fait connaître la présence de l'homme à la distance de quatre milles, et aussitôt il s'enfuit, *cette odeur lui étant insupportable.* Je gagnai inaperçu une haute colline; de là je jouissais d'une vue d'environ douze milles d'étendue. Cette vaste plaine était tellement couverte d'animaux, que les marchés ou les foires d'Europe ne vous en donneraient qu'une faible idée. C'était vraiment comme la foire du monde entier, rassemblée dans une de ses plus belles plaines. J'admirais les pas lents et majestueux de ces lourds bœufs sauvages, marchant en file et en silence, tandis que d'autres broutaient avec avidité le riche pâturage qu'on appelle l'herbe courte des buffles. Des bandes entières étaient couchées sur l'herbe au milieu des fleurs... Je ne pouvais me lasser de contempler cette scène ravissante, et pendant deux heures je regardai ces masses mouvantes dans le même étonnement. Tout à coup, l'immense armée parut éveillée; un bataillon donnait l'épouvante à l'autre, toute la troupe était en déroute, fuyant de tous côtés. Les buffles avaient eu le vent de leur ennemi commun : les chasseurs

s'étaient élancés au milieu d'eux. La terre semblait trembler sous leurs pas, et les bruits sourds que l'on entendait étaient semblables aux mugissements du tonnerre éloigné. Les chasseurs tiraient à droite et à gauche; ils firent un grand carnage parmi les plus gros de ces animaux. Je retournai avec eux au camp. Ils avaient chargé plusieurs chevaux de langues, de bosses, de côtes,... abandonnant le reste aux loups et aux vautours...

J'ajouterai, pour vous donner une idée du grand nombre de ces animaux sur le Missouri, que cette année 1840 la Compagnie des pelleteries a descendu 67,000 robes de buffles à Saint-Louis. On évalue en outre à 200,000 le nombre de buffles que les sauvages du Missouri tuent tous les ans pour leurs propres besoins, pour leurs tentes, leurs vêtements et leurs couvertures de selle.

Nous tuions sans peine six buffles par jour pour les quarante personnes que contenait notre camp. Dans tout mon voyage je n'ai pu me lasser de contempler avec admiration ces animaux vraiment majestueux, avec leurs épaules, leurs cous et leurs têtes raboteuses. Si leur nature pacifique n'était connue, leur seul aspect ferait trembler. Ils sont timides et sans méchanceté, et ne montrent aucune mauvaise disposition, excepté dans leur propre défense, lorsqu'ils sont blessés et serrés de près. » (P. DE SMET, *Voyages aux montagnes Rocheuses*, Lille, Lefort, 1845, p. 18-23.)

*
* *

CHICAGO

Les origines. — « La fondation de Chicago remonte au commencement de ce siècle, mais il aurait fallu beaucoup de complaisance pour appeler déjà ville cette station perdue au fond du désert[1]. Rien n'égale sous ce rapport la confiance

1. On a donné diverses interprétations du nom de Chicago; d'après les uns, les mots *Chicak oak* signifient un *trou de putois;* pour d'autres ils signifient *oignon sauvage;* c'était une bourgade des Miamis qui est mentionnée par le voyageur Nicolas Perrot en 1671; il y eut là un fort français, le fort Chingatouk, qui est signalé sur une carte de 1683. Les Américains y élevèrent en 1804 le fort Dearborn, qui fut abandonné en 1812, rebâti en 1816 et démoli en 1856. Long le visita en 1823. Voici le tableau qu'il en donne: « L'aspect de Chicago et de ses environs ne répondit nullement à l'idée que nous nous en étions formée d'après la relation d'un voyageur qui dit que c'est le pays le plus fertile et le plus beau que l'on *puisse imaginer*. Cependant, malgré l'activité et la vigilance des officiers, il fut

intrépide d'un Américain. Vous entendez parler d'une cité nouvelle, on vous vante avec enthousiasme sa grandeur future : vous demandez à la voir, et vous apercevez... une maison de planches au milieu d'un champ à peine défriché. Laissez faire le *settler*, ce qui n'est encore qu'un rêve de son imagination ne tardera pas à prendre corps. Toutefois, il y a cinquante ans, l'esprit d'entreprise dans l'Ouest n'était pas, à beaucoup près, aussi actif qu'aujourd'hui...

En 1830 Chicago continuait à n'être rien de plus qu'un poste militaire et une station pour le commerce des fourrures; on y comptait douze habitations; une forteresse faite de quelques troncs d'arbres abritait une poignée de soldats; à côté, deux ou trois ignobles tavernes vendaient l'*eau de feu* aux Peaux-Rouges. Des armes et de l'alcool, voilà sous quelle forme la civilisation se présente presque partout au sauvage; puis, quand il est abruti, on s'étonne de sa dégradation. La race saxonne en général, la race américaine en particulier, n'est pas réputée pour sa douceur envers les peuples indigènes qu'elle dépossède.

Vers 1833, les colons commencèrent à se diriger vers la ville naissante; avant la fin de l'année, cinquante familles s'évertuaient à transformer en rues, en jardins, en champs de maïs, la prairie inculte. Cinquante familles au milieu de l'immense solitude ! Il semblerait qu'il y avait assez de place pour elles et pour les Indiens; les prévoyants pionniers n'en jugèrent pas ainsi. Au mois de septembre 1834, sept mille Peaux-Rouges assemblés dans Chicago échangeaient, contre

impossible à la garnison, composée à peu près de quatre-vingt-dix hommes, *de vivre avec le grain récolté dans le pays,* quoiqu'une grande partie du temps des soldats eût été consacrée à la culture de la terre. Le terrain est trop bas, trop humide et trop exposé au froid et aux vents pluvieux qui soufflent du lac pendant la plus grande partie de l'année; le grain est fréquemment détruit par des myriades d'insectes et de nombreuses volées d'oiseaux rapaces...

« Le village, malgré son ancienneté, ne consiste qu'en un petit nombre de cabanes basses, sales, chétives, habitées par des hommes misérables qui valent à peine les Indiens dont ils descendent. *Le commerce ne peut y attirer des habitants.* » (*Nouvelles Annales des voyages*, XXVIII, 348-350.)

La ville actuelle a 27 kilomètres de longueur, 8 de largeur; une de ses rues a 27 kilomètres; Chicago possède cinquante et une lignes de chemin de fer; la population augmente de cent mille habitants par année; elle est en grande partie allemande : « J'ai rarement rencontré, dit de Mandat-Grancey, une hostilité pour la France aussi caractérisée que celle qui ressort du ton général de la presse de Chicago. » (*En visite chez l'oncle Sam*, Plon, p. 355.) Au recensement de 1890, Chicago comptait quatre cent mille Allemands sur une population de seize cent mille habitants. Elle s'est appelée la *reine des prairies*, la *reine des lacs* (le surnom le plus exact), la *merveille de l'Ouest*, la *perle de l'Union*.

des marchandises sans valeur, un territoire de 4,000 à 5,000 lieues carrées. L'acte de vente stipulait que les sauvages se retireraient vers l'ouest au delà du Mississipi. Une semaine plus tard, quarante chariots attelés chacun de quatre bœufs transportaient à travers la plaine les enfants des Pottawatomies et leur misérable bagage; les hommes et les femmes suivaient à pied. Au bout de vingt jours la tribu arriva sur les bords du grand fleuve; elle le franchit et poursuivit pendant vingt autres jours la marche qui l'éloignait à jamais du pays de ses ancêtres. Quand on se promène aujourd'hui dans les rues de Chicago, on a peine à se figurer que trente-quatre ans auparavant les Peaux-Rouges étaient maîtres du sol.

Les Indiens partis, les colons avaient à exécuter une rude tâche pour rendre à peu près habitables les districts qu'ils venaient d'acquérir. La prairie, sur cette rive du Michigan, n'est guère plus élevée que le lac lui-même; les premiers défrichements avaient mis à découvert une vase que la moindre averse convertissait en une mer de boue, le moindre rayon de soleil en un océan de poussière. Pendant la saison des pluies, la ville était noyée dans une immense flaque d'eau, et pour y arriver il fallait traverser une sorte d'étang où les chevaux entraient jusqu'au poitrail. « Je ne donnerais pas de ces terres-là dix cents l'acre, » disait un négociant de New-York. Aujourd'hui le mètre carré se vend 1,000 dollars. L'agriculture ne semblait pas avoir meilleure chance de succès; Chicago tirait une grande partie de ses approvisionnements de la rive orientale du lac.

Avantages de sa position. — Pourquoi donc les colons avaient-ils choisi cet emplacement incommode? Pourquoi, malgré tous les obstacles, étaient-ils pleins d'espoir? C'est que, sur le point où ils bâtissaient Chicago, le Michigan offre un excellent port. Ses eaux ont creusé un fossé large de 200 mètres, long de 1,200, qui s'avance dans la plaine, puis se partage en deux bras se dirigeant l'un au nord, l'autre au sud, parallèlement au bord du lac. Cette espèce de rivière, cette crique étant dépourvue de courant, a l'avantage d'offrir un abri sûr aux bateaux que les fréquentes tempêtes du Michigan mettaient en danger. Elle est accessible aux plus gros navires de la navigation intérieure et met Chicago en possession d'une ligne de chantiers et de magasins longue de 10 lieues. Grâce à cette situation, la ville devait concentrer en partie le commerce des lacs américains : toutefois ce n'était encore qu'une active petite place de quatrième ou cinquième

ordre. On avait commencé à saler un peu de viande de bœuf et à l'expédier au dehors; en 1839 cette industrie avait pris un certain développement; un négociant hardi avait eu aussi l'idée de créer à Chicago un entrepôt pour les céréales, et des quantités considérables de grains étaient chaque année apportées du fond de la plaine jusqu'aux rives du Michigan. Par malheur, la saison du transport était aussi la saison des pluies; les chariots attelés de bœufs avaient grand'peine à faire une longue route sur le sol détrempé; c'était pis encore quand ils arrivaient à la ville : ils s'embourbaient dans la vase profonde, défonçaient les rues, les changeaient en fondrières; les lourds véhicules s'accrochaient, s'enchevêtraient les uns dans les autres et formaient une confusion impossible à décrire. Tout Chicago était mis en émoi; les passants, arrêtés dans leur course, se voyaient bientôt couverts des pieds à la tête d'une boue épaisse et noire, terne livrée de la cité entière; quand on était parvenu à dégager le passage, il fallait jeter des planches en travers des ornières pour rétablir la circulation; enfin, la future reine des lacs était, de toutes les villes des prairies, la plus désagréable. L'étranger que le hasard y avait amené s'enfuyait au plus vite sans soupçonner le moins du monde que ce maussade marécage dût devenir un jour l'orgueil du nouveau monde, le grand entrepôt, le comptoir et la capitale de l'Ouest.

Chicago en 1867. — Mais rien n'effraye ni ne décourage le colon yankee; volontiers il dirait, en s'appropriant une parole bien connue : « Impossible ! ce mot-là n'est pas américain ! » Deux choses manquaient à Chicago pour développer les germes de prospérité qu'elle avait en elle; il lui fallait des voies de communication par terre et par eau. Le canal qui unit la ville à la rivière de l'Illinois, et par suite au Mississipi, fut commencé en 1836 et terminé en 1848; dès lors une ère nouvelle s'ouvrait pour les settlers et les fermiers qui s'occupaient à défricher les fertiles prairies de l'Ouest; leurs grains, leurs bestiaux, leurs fourrages, amenés facilement à Chicago, étaient expédiés par les lacs vers le littoral de l'Atlantique et jusqu'en Europe... Un an après l'achèvement du canal, le sifflet de la locomotive retentissait pour la première fois dans les plaines du Michigan.

... Depuis quelques années Chicago fait une quantité d'affaires si prodigieuse qu'elle en serait elle-même étonnée si elle avait le temps de s'arrêter et d'aligner des chiffres. L'exportation des grains, qui avait commencé en 1838 sur une

échelle bien humble, 78 bushels (le bushel = 36 litres), en comptait 16 millions en 1855, 60 en 1867. Les eaux du Michigan. naguère silencieuses ou troublées seulement par les pagaies des Indiens, devinrent le point de ralliement d'une flotte nombreuse. Bricks, steamers, goélettes, bâtiments de toutes sortes, distribuèrent sur la rive du grand lac une partie considérable des céréales amenées à Chicago par les canaux et les chemins de fer[1]. » (Em. Jonveaux, *l'Amérique actuelle*, Charpentier, 1870, p. 4-9.)

* * *

Union Stock Yards, Armour et C°. — « Êtes-vous allé chez Armour ? me demandait-on sans cesse dans la métropole de l'Illinois.

— Non, cela ne m'excite que médiocrement.

— Allez-y, je vous assure ; venir à Chicago et ne pas visiter Armour, c'est, comme disent les Anglais, *voir la pièce sans Hamlet.* »

Las de m'entendre répéter cette invitation à la boucherie, je me décidai à filer vers les *yards*.

Je me rendis donc par le railroad du *Lakeshore* tout là-bas, vers l'ouest, à ces *Union Stock Yards* où se découvre la plus grande industrie de Chicago, celle des bestiaux, qui, dans un vaste enclos ayant quatre fois plus d'étendue que notre Champ de Mars, sont parqués au nombre de vingt-cinq à trente mille environ.

A l'arrivée au milieu de cette plaine immense, parmi une armée de cavaliers, fermiers et cow-boys montés sur des chevaux superbes, d'une fringance égale à celle des coursiers de Buffalo-Bill, je me sentis comme naviguant sur un océan de bétail. A l'infini, tout à l'entour, sous le soleil du matin, des dos de moutons ou de porcs ondulaient, à peine endigués par de légères balustrades ; par places, le fauve pelage des bœufs émergeants apparaissait comme de longs rochers vivants, et de cette marée animale, embrumée de poussière,

1. « Pour le commerce des grains, il y a sur les bords de la rivière de Chicago vingt-sept élévateurs-entrepôts qui sont reliés aux diverses lignes de chemin de fer par une voie ferrée ; l'ensemble de ces magasins peut contenir 10,105,070 hectolitres de grains ; ils emmagasinent et distribuent ce blé avec une vitesse étonnante. Le blé est enlevé par de grandes chaines à godets qui puisent dans les trains ou dans les bateaux adducteurs... » (P. Drouet, *Examen sommaire de l'agriculture...*, Caen, p. 140.)

sortaient des rauquements, des bêlements, des mugissements de détresse, ainsi que d'une foire colossale et apocalyptique.

Avec l'esprit statistique cher aux Américains, on me montra la longueur kilométrique des rues pavées en bois; on me parla de 20,000 auges à boire, de 50,000 auges à nourrir, de six puits artésiens fournissant l'eau, et de 24,000 employés pour toute la surface de ces *yards*.

Puis, dans une poussière noire, au travers de rails encombrés de locomotives, de voitures d'approvisionnement, de carrioles de visiteurs, de courses de chevaux lancés au galop, par groupes de six à huit, avec un seul cavalier au centre, je fus conduit devant d'immenses et vilaines bâtisses grises et rouges, d'aspect sinistre, où l'on me confia à un boy pour la visite de ces fameuses entreprises qui font d'un bœuf ou d'un cochon vivant une certaine quantité de viande aussitôt salée et empaquetée pour la consommation quotidienne de l'univers.

Je me trouvais chez Armour et C°.

Déjà, l'estomac comme dans un étau et le cœur en détresse, je revoyais au-dessus des bâtiments, en travers des rues et ruelles de cette ville lugubre, de larges ponts de bois sur lesquels bœufs ou moutons étaient poussés par bandes, et l'horizon était de tous côtés comme barricadé par ces viaducs vers la mort.

Dans l'atmosphère, une lourde odeur de viscères ouverts, mêlée à la tiède et fade vapeur du sang.

Aucun bruit d'usine; un *elevated* spécial circulant là-haut chargé de matières animales, quelques mugissements sourds et le martèlement des sabots sur ces ponts élevés, canalisant les bœufs du Far-West vers les boîtes à conserves de la maison Armour.

Le boy me tira par la manche et me fit signe de le suivre au bout d'un escalier rouge, comme naguère celui de la *Veuve* à la Roquette. Il m'expliqua que c'était ce matin-là une tournée des bœufs; les cochons, plus gais dans la mort, plus folâtres comme marque d'agonie, étant réservés pour le lendemain.

Le petit escalier gravi, une porte s'ouvrit, et aussitôt l'affreux spectacle se dessina, dont je ne compris le truquage et la mise en scène que peu après.

Au milieu d'une salle longue de mille pieds, trois ou quatre cents bœufs, déjà décapités, étaient pendus par un jarret d'arrière que les hommes demi-nus, sanglants, sciaient en deux, tailladaient à coups de hache, dépiautaient à l'aide de

cisailles ingénieuses. Sur le côté, des spécialistes rivalisaient de zèle et d'activité pour laver, sur des éviers inondés d'eau tiède, les tripes, les matières grises du cerveau, les rognons, les ris et les fraises, tandis que d'autres, perdus dans les montagnes de têtes, d'un rouge intense que Delacroix même n'atteignit jamais, luttaient, la hache, la scie ou le couperet à la main, pour faire jaillir des boîtes osseuses les exquises cervelles et les yeux, régals des délicats.

Une puanteur intolérable, faite de boyauderies excrémentielles, de sang chaud et caillé, de graisses évaporées, de peaux retournées, montait en buée de cet abattoir, dont je ne voyais encore que l'effroyable ensemble.

Le boy, très attentif, me fit remarquer le mécanisme initial ; — là-bas, à gauche, se lisait la préface : j'approchai.

Des wagons privés de toit circulaient sans relâche, chargés chacun de deux bœufs et, au passage, des contrôleurs à massue leur octroyaient, avec une vitesse prodigieuse, la contremarque pour le paradis de la salaison.

A peine le coup de massue assené, le wagon basculait, une des parois s'ouvrait, et les deux bœufs, encore animés de spasmes musculaires, roulaient sur le sol, aussitôt harponnés par le jarret d'arrière, hissés sur une tringle, la tête en bas, et, en une demi-seconde, largement égorgés.

Oh ! ce sang tombant en large cascade et qui, éclairé par le soleil fenestral, apparaissait en transparence vineux et violacé ! Combien de flots, en six secondes, n'en vis-je point couler ! Combien de têtes hardiment coupées d'un habile coup de scie ne vis-je point tomber, immobile, écœuré, les semelles de mes chaussures comme collées aux dalles gluantes et visqueuses de cette ignoble fabrique !

Des boueurs, munis de leurs repoussoirs de cuir, chassaient devant eux cette épaisse masse liquide au vermillon intense ; les bœufs en leur dernier convoi arrivaient toujours, aussitôt tués, et l'odeur devenait plus lourde, plus chaude, plus viscérale... Je m'enfuis, le visage verdissant, secoué par des nausées, et je visitai encore des pièces diverses, dévidages de boyaux, salles de salaison, glacières, mises en boîtes, sans reconquérir mon aplomb. Ahuri de mon peu d'estomac, le boy me fit visiter la fabrique de beurre Armour et C°.

Je croyais à l'idylle après le carnage, aux laiteries souriantes, aux senteurs réconfortantes et fraîches des caillés, à la blancheur des laits tamisant le beurre nouvellement sorti des batteuses. Hélas ! ce n'était point cela.

Le *manager* de la beurrerie me montra avec orgueil et complaisance des chambres de graisses porcines et bovines aux tons jaunes et blancs, réunies en d'énormes séchoirs ; il m'expliqua et me fit comprendre la mixture de ces suifs étranges avec des huiles aux provenances douteuses, et je dus passer successivement par tous les degrés de la fabrication de ce beurre innomable ; je le vis accumulé dans des cuves, plus jaune que nature, remué à la pelle par des terrassiers enfouis à mi-corps dans ces terrains graisseux ; puis, remontant vers d'autres étages, je pus en étudier la salaison mécanique et observer le maquillage de cette horrible mixture, la mise en boîtes, en petits pâtés fleuris de vignettes, encollerettés de papiers...

O Virgile ! ô Delille ! ô Florian ! poètes des exquisités rustiques et des douceurs bocagères, qu'eussiez-vous pensé d'un tel démarquage de la nature !

Au sortir de cette beurrerie infâme[1], je n'avais plus qu'à regagner les bords du Michigan ; je repassai au travers de l'*Union Stock Yards,* parmi les cow-boys et leurs véhémentes montures, et devant cette mer de bétail prête à s'écouler vers les archipels d'abattoirs voisins ; je ne fus pas insensible aux cris stridents des cochons, à ces *coïnements* déchirants et térébrants comme le bruit des scieries mécaniques, et dont la plainte me suivra toujours lorsque je reverrai notre antique foire aux jambons. » (Oct. Uzanne, *Vingt Jours dans le nouveau monde,* May et Motteroz, 1893, p. 152-159.)

Les porcs. — « C'est un samedi après-midi, et les tueurs de bœufs chôment ; des cris perçants nous apprennent que le répit ne s'étend pas aux compagnons de saint Antoine. En suivant

1. Les Américains aiment à persuader qu'elle donne des produits excellents ; leur *butterine* ou *oléo-margarine* est un composé de beurre, d'huile à beurre, de gras de lard neutre et d'une huile connue sous le nom d'*oléo*.

Le beurre est choisi parmi les meilleurs.

L'huile à beurre vient des graines du cotonnier ; c'est une huile végétale pure et nutritive.

Le gras de lard neutre est de la panne de lard contractée par le froid. On la fait cuire à petit feu, puis on l'immerge dans un bain d'eau froide pendant quarante-huit heures environ, ce qui en fait une substance parfaitement neutre.

L'*oléo* est extrait du gras de bœuf le plus fin, refroidi dans de l'eau glacée et ensuite fondu à la température de 140° Fahrenheit. De ce gras fondu on retire, à l'aide d'une forte pression, une huile parfaitement soluble, connue sous le nom d'*oléo,* la seule partie du bœuf qui sert pour fabriquer la butterine.

Les ingrédients qui viennent d'être désignés, convenablement combinés, salés et manipulés comme le beurre, donnent le produit connu sous le nom de *butterine,* qui est une des substances les plus pures, les plus saines et les plus nutritives.

une rampe en planche, nous arrivons à l'étage supérieur, où grouillent une quantité de sangliers domestiques, au pelage noir, aux formes rebondies. Campé au milieu d'eux, un solide gaillard, chaussé de grandes bottes, saisit une victime par une patte de derrière, y enroule prestement un bout de chaîne, et l'accroche à l'extrémité d'une corde passant par une poulie; en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, l'animal hurlant est enlevé de terre, saisi par un second opérateur qui le décroche de la corde pour le suspendre à une poulie roulant sur un rail aérien. Pendant que l'hameçon de cette ligne d'un nouveau genre redescend en quête d'une nouvelle proie, le premier condamné, entraîné tête basse par la poulie qui roule sur le rail en pente, passe devant l'exécuteur des hautes œuvres, qui lui plonge un couteau dans la gorge; un quatrième ouvrier détache le cadavre pantelant, qui pique une tête dans un réservoir plein d'eau chaude. De là il est attiré sur une table où on le vide et le décapite, puis il passe successivement dans trois laminoirs dont les cylindres se composent de lames de cuir raides et rugueuses qui arrachent les soies, reçoit un coup de rasoir d'un artiste capillaire qui parachève sa toilette, et recommence un nouveau voyage par chemin de fer, qui se termine dans de vastes chambres maintenues à 0° par de la glace ou des mélanges réfrigérants circulant dans des serpentins. Là les carcasses séjournent trente heures avant d'être dépecées, salées et emballées! Tout ce voyage, si plein d'incidents, ne dure pas plus de dix à quinze minutes, et il y a plusieurs départs par minute. Les résidus subissent un traitement approprié et sont transformés en lards, saucisses, ou graisse et autres produits[1]. » (P. TRASENSTER, *Aux États-Unis,* Ghio, p. 161-162.)

1. Les parcs à bestiaux ont une superficie de 161 hectares, dont 102 sont couverts par les abattoirs et ateliers. Les deux maisons principales sont Armour et Cᵒ, Swift et Cᵒ. La première a une succursale presque aussi importante à Kansas-City. En 1892 elle a tué et préparé :

	A CHICAGO	A KANSAS-CITY
Porcs	1,750,000	800,000
Bœufs	850,000	350,000
Moutons	600,000	40,000

Elle occupe 11,000 employés, dont les salaires s'élèvent à 27,500,000 francs; dans l'année commerciale arrêtée au 1er avril 1893 elle a vendu, dans ses centaines de magasins de vente, pour 510 millions de francs. Lorsqu'il y a urgence, un bœuf peut être assommé, saigné, vidé, dépouillé de son cuir et coupé par quartiers prêts à paraître sur l'étal dans l'espace de 7 minutes. Un porc est saigné, échaudé, rasé et charcuté en moins de temps qu'il n'en faudrait pour expliquer les diverses opérations.

Auditorium hotel. — « Immense bâtiment à neuf étages, tout ruisselant d'or, de marbres rares et de lumière électrique. Le confortable n'y laisse rien à désirer ; chaque chambre est accompagnée d'un cabinet de toilette avec salle de bains parfaitement organisée ; on monte en 22 secondes à la salle à manger, située au neuvième étage, au moyen d'un ascenseur perfectionné ; mais l'œil est choqué par la surcharge des décorations, la bizarrerie incohérente des lignes d'architecture, l'aspect sauvage de cet amoncellement de matériaux de prix aboutissant à un effet criard et discordant. L'idée vient que les Américains savent mieux gagner l'argent que le dépenser, et nous aurons encore maintes occasions de le constater. » (P. DE ROUSIERS, *Vie américaine,* Didot, 1892, p. 109.)

Les banques. — « Les banques sont nombreuses et riches. Pour proclamer cette richesse, elles l'étalent dans de somptueux bâtiments où le mauvais goût le dispute à la profusion des ornements. On y accède par des escaliers de marbre avec rampes en bronze doré. Les plafonds sont dorés aussi, les murs garnis de dorures sans nombre ; les cages d'ascenseurs, les grilles des guichets, tout est doré et tout est hideux. D'ailleurs il ne s'agit pas de faire une œuvre d'art, mais une réclame ; il faut frapper l'imagination du client par ce luxe barbare. » (ID., *ibid.,* p. 107.)

* * *

OIL-CITY

« Les sources de pétrole ont été découvertes vers l'année 1860 par le colonel Drake, qui les mit aussitôt en exploitation. Comme la plupart des innovateurs, il a payé de sa propre ruine son acte d'initiative. Depuis lors, nombre d'autres sources ont été captées. Aujourd'hui les puits fourmillent. Il en existe dans toutes les directions et sur tous les points, accusés par de hautes charpentes en forme de pyramides tronquées, appelées *derrick,* auxquelles sont fixés les engins de forage. C'est comme une forêt de bois sec qui bornerait l'horizon transversalement ; on dirait des apprêts d'illumination de quelque fête diabolique. Et, par le fait, il existe environ quinze mille puits dans cette seule région. Oil-City, la ville de l'huile, n'a pas volé son nom. La terre y suinte le pétrole, les habits des ouvriers en sont imprégnés, l'air qu'on y respire est chargé d'effluves âcres et pénétrants.

Mais qu'importe aux habitants de ce lieu de délices! On s'empresse d'y faire fortune et d'en déguerpir au plus vite au profit d'un nouvel arrivant. D'ailleurs, — comme on se plaît à l'insinuer, — le pétrole est excellent pour le rhumatisme. Il était le grand remède des Indiens avant qu'il fût expédié, pour son pouvoir éclairant, dans toutes les parties du monde civilisé.

Voici comment on procède pour extraire l'huile des poches caverneuses où elle existe à l'état brut. Une série de tuyaux est enfoncée dans la terre jusqu'à la profondeur voulue, c'est-à-dire de deux cent cinquante à six cents mètres en contre-bas du sol. On pompe alors à l'aide d'une machine à vapeur, et bientôt le liquide arrive en coulant avec abondance. En certains endroits même, pas à Oil-City cependant, point n'est besoin de se donner tant de peine. Ainsi, lorsque, par le forage, on a atteint la couche pétrolifère, l'huile en jaillit quelquefois d'elle-même comme l'eau d'un puits artésien.

Aussitôt extrait, le pétrole recueilli est conduit, soit par chemin de fer soit par des conduits en fonte, jusqu'aux raffineries. Ces sortes d'usines sont très nombreuses à Oil-City. Nous nous bornons à visiter celle qui se trouve dans le prolongement de la rue où est situé notre hôtel.

Là le pétrole brut est emmagasiné dans de vastes réservoirs de fer appelés *stills*. Il y est chauffé à une haute température, au moyen du charbon ou du naphte. Les vapeurs dégagées par le liquide, après avoir traversé une couche d'eau, vont se condenser dans d'autres réservoirs.

Ensuite le pétrole, distillé, est amené dans ce qu'on nomme les *agitateurs,* c'est-à-dire de très grandes cuves où des colonnes d'air, constamment renouvelées, viennent soulever le produit et le refroidir. L'acide sulfurique qu'on y jette par douches a pour effet de ramener plus promptement le pétrole à une température modérée, ainsi que de le rendre transparent. Quant au précipité qui en résulte, il est aussitôt entraîné au dehors.

Dès que l'huile a été suffisamment remuée, elle est déversée dans d'immenses récipients par un tube disposé au milieu de la cuve, puis lavée à grande eau et enfin projetée par une infinité de trous dans d'autres bassins, comme par le crible d'un arrosoir. Un peu de soude caustique facilite cette opération, rendue nécessaire par la présence des acides et des matières goudronneuses.

C'est alors seulement que le produit est bon à être utilisé,

résultat que l'on consacre soit en renfermant l'huile dans de grands foudres de tôle à forme cylindrique, lesquels sont fixés sur des wagons de chemin de fer appelés *oil-tank-cars*, soit en la mettant directement dans les barils peints en bleu où nous la recevons en Europe.

Ce transvasement dans les barils n'est pas une des choses les moins curieuses. Il s'opère avec une rapidité extraordinaire au moyen d'une dizaine de tuyaux adaptés séparément à dix fûts. Un mécanisme ingénieux ferme automatiquement les conduits dès que le cube est atteint.

La fabrication des barils s'effectue avec une non moins étonnante promptitude. Grâce à un outillage perfectionné, on peut en livrer un en quelques minutes. Et encore ne parvient-on pas à suffire aux besoins de la consommation, puisqu'on en est réduit à faire revenir d'Europe les tonneaux ayant déjà servi, bien que le rachat et le transport de ceux-ci coûtent plus cher qu'une nouvelle fabrication...

Pour donner une idée de l'importance toujours croissante de l'extraction du pétrole, il nous suffira de dire qu'une seule usine n'expédie pas moins de douze cents barils de pétrole chaque jour.

Bois compris, un fût de pétrole revient à huit dollars et demi. C'est, comme on sait, Anvers qui absorbe la plus grande partie du transit vers l'Europe septentrionale.

Oil-City, qui date de l'époque où Drake (1859) signalait la présence des immenses gisements de pétrole jusqu'alors inconnus, est peuplée actuellement d'une quinzaine de mille habitants, tous extracteurs, raffineurs, fabricants de barils, ouvriers, industriels et détaillants, vivant de la seule et grande ressource offerte par la contrée. » (I. EGGERMONT, *Voyage autour du globe*, Paris, Ch. Delagrave édit., 1892, p. 183-186.)

* * *

LE PARC NATIONAL DE YELLOW-STONE

Sa situation. — « Le parc national[1] éveille par son nom l'idée d'un jardin de plaisance, et à ce compte il est fort mal

1. Les premières allusions aux fontaines d'eau bouillante sont dans les récits du trappeur John Colter, qui avait accompagné Lewis et Clarke en 1806 ; il se sépara de la mission au milieu du désert pour trapper le castor sur le haut Missouri ; fait prisonnier par les Indiens, il fut amené par eux dans la région du Parc, et, quand il vint à Saint-Louis en 1810, raconta ce qu'il avait vu ; personne

nommé. C'est une région de 10,000 kilomètres carrés, grande comme un tiers de la Belgique, située au cœur des montagnes Rocheuses, à l'angle des États de Wyoming, de Montana et de l'Idaho, enfermée de tous côtés par un rempart de pics et de glaciers. Elle est un théâtre de prodiges; sa découverte toute récente a ému le nouveau monde, sans être encore fort populaire sur l'ancien continent. M. Jules Leclercq, dans une intéressante relation d'un voyage fait en 1883, a établi un essai de bibliographie spéciale à ce sujet. Il ne compte pas moins de cent dix-huit travaux de toutes natures et de toutes étendues, parmi lesquels la France n'est pas représentée...

Dès les premiers rapports des explorateurs, MM. Doane, Langford, Hayden, l'État s'est aussitôt saisi de ce pays qu'il ne se connaissait pas. Depuis le 1er mars 1872, un vote du congrès des États-Unis a réservé et déclaré propriété nationale toute la province qui entoure le lac de la Yellow-Stone, les bassins des geysers, les sources chaudes, les rivières Yellow-Stone, Gardner, Firehole, Missouri. Il est défendu de s'y fixer, d'y acheter des terrains, d'y chasser, d'y bâtir, d'emporter des souvenirs, de déranger la disposition naturelle des lieux; c'est la sauvagerie garantie, patentée par le parlement; c'est la barbarie officiellement protégée, c'est l'entretien de l'inculte et la religion de la nature. Quand un arbre tombe, on abat la portion qui obstrue la route, et on laisse les tronçons pourrir à leur place. Car une route facilite l'accès de ce maquis, où les elques et les castors dorment en liberté.

Malgré la distance qui épouvante nos habitudes européennes, vous n'hésiterez pas à monter dans le « Nord Pacifique »; Yellow-Stone est sur le trajet de l'un à l'autre Océan.

Itinéraire à suivre. — De Chicago la durée du voyage est de quarante-huit heures, qui passent fort agréablement, et parce que les trains sont confortables et pittoresques, et parce qu'il n'y a aucune ville importante sur le parcours sauf Saint-

ne voulut le croire. Ces régions, désignées longtemps sous le nom de *Colter's Hell*, furent encore visitées par Bonneville en 1832, par le trappeur Jim Bridger en 1844, W. de Lacey en 1863; Washburn commanda une exploration officielle en 1870, et le géologue Hayden, qui en fit une étude scientifique, fut le véritable révélateur des merveilles. Ce fut lui qui proposa d'en faire un parc national.

On peut consulter sur l'aspect primitif de ces régions et les mœurs des trappeurs qui les ont les premiers parcourues *Astoria* de Washington Irving, traduit par P.-N. Grolier, Paris, 1843, 2 vol. in-8°. Lire surtout les aventures de John Colter, I, 296 et suiv.

L'altitude de la région n'est nulle part inférieure à 1.800 mètres; plusieurs vallées atteignent 2,000 à 2,500; les massifs ont 3,000 et 3,700 mètres.

Paul, Minnéapolis. Ce sont les grandes capitales qui allongent les voyages. Ici les bourgades comptent chacune quelques cabanes en planches, et n'ont de séduisant que leurs noms : Sycomore, Byron, Saint-Cloud, Bismarck, un pauvre village; New-Salem, Glendive. Le touriste traverse à toute vapeur, assis sur la plate-forme découverte à l'arrière du train, tantôt des gorges rocailleuses aux tons d'or et de vermillon, tantôt des sables ondulés, tantôt des landes arides, où les étincelles de la locomotive mettent le feu aux herbes desséchées et aux arbres.

Enfin un matin la machine stoppe à un point de jonction qu'on appelle Livingstone, une bourgade toute jeune et déjà prospère. Le convoi qui vient de l'Atlantique y croise celui qui vient du Pacifique. Une cheville d'or est scellée dans le rail, au point où les ouvriers soudèrent les deux tronçons de la voie en construction... Les voyageurs à destination du Parc descendent là et prennent un petit train local qui relie Livingstone à Cinnabar : c'est le point terminus de la voie ferrée. Trois grands mail-coach à huit chevaux attendent les touristes; on part aussitôt... et l'on entre au pays merveilleux, *Wonderland,* devant les sources du Mammouth, par la vallée imposante de la rivière Gardner, au galop de vingt-quatre bêtes qu'excitent les cow-boys en culottes de cuir...

Mammouth. — Les sources chaudes du Mammouth présentent le plus étonnant ouvrage d'architecture naturelle. On n'y a découvert aucun animal fossile, comme leur nom porterait à le croire; il désigne seulement la dimension peu commune de ce bassin thermal. Au sommet d'une montagne de deux mille mètres, qui domine la vallée de la rivière Gardner, s'échappent de nombreuses sources bouillantes, dont le débordement inonde depuis des siècles le versant. Ces eaux ont la propriété de déposer sur leur cours des matières diverses, carbonates et silicates, dont l'accumulation plusieurs fois séculaire a fait à la montagne une cuirasse de marbre et d'albâtre ; les terrasses et les vasques en étages se superposent ainsi de la base au sommet, continuellement lubrifiées par la mince couche d'eau et offrant le plus imposant ensemble.

A première vue, on ne distingue qu'un immense revêtement blanc, qui semble collé au flanc de la montagne sur toute sa largeur et sur toute sa hauteur. C'est comme un glacier qui aurait saisi tout un versant, et qui irait mourir jusqu'aux bords de la rivière par une couche de plus en plus mince. L'effet est éblouissant quand le soleil luit, et ne saurait être

supporté à l'œil nu; mais par les temps sombres ou pluvieux, le prestige disparaît; l'éclatante blancheur fait place à une teinte sale de glace à demi fondue. Les couleurs ont besoin de soleil.

En approchant on découvre que ce revêtement n'est pas uniforme; c'est une immense rampe qui descend du sommet par des étages de vasques capricieusement creusées...

L'esprit demeure déconcerté devant les multiples combinaisons de ces terrasses féeriques, de ces bassins peu profonds, de toutes dimensions, à toutes températures. On marche sur un sol artificiel. Cette splendide série de cuvettes superposées semble un gigantesque escalier de Versailles. Chaque humide palais a été baptisé d'un nom pittoresque ou poétique : Terrasse-de-Minerve, Terrasse-de-Jupiter, Terrasse-Miniature, Source-Orange, Cuisine-du-Diable, Source-de-Cléopâtre. Un sentier couvert de planches longe de côté ces gradins fumants. Chaque cuvette, pleine jusqu'au bord, est entourée d'une margelle en dépôts calcaires, dont les dentelures, les festons, les teintes, défient l'imagination. Ici une mince nappe d'eau bleue dort dans une coupelle blanche; là les rebords ont la fine transparence de l'albâtre avec des veines roses. On a sous les yeux toutes les merveilles de la plus délicate orfèvrerie polychrome, des patènes ciselées, émaillées de tons crème et saumon, où repose une eau si pure que les moindres détails du fond sont visibles; ce sont de larges coupes autour desquelles les formations font des colliers de perles diaphanes; ce sont des piscines peu profondes et plates, où les parois présentent toutes les richesses et toutes les extravagances d'une ornementation prodigue. L'escalier géant se rétrécit à mesure qu'on marche; les vasques sont moins larges, plus profondes; les margelles sont plus hautes; l'eau, plus près de son origine, est plus chaude. Le sol devient mou, inconsistant, souple sous les pas. Nous voici aux dernières cuvettes du sommet; elles ont une forme ronde parfaite; des nuages de buée voltigent à leur surface. La pierre prend une apparence fluide, comme si elle coulait en cascade avec la mince couche d'eau. Au delà le flanc de la montagne s'aplatit en un vaste palier, puis remonte par une pente boisée jusqu'aux derniers sommets de la chaîne. Ici le revêtement n'a plus la même continuité ni la même persistance; il alterne avec des oasis de terre végétale où des pins plongent leurs courtes racines, et jouissent de leur reste en attendant leur funeste sort. Des jets, des rigoles, sourdent de tous les côtés et continuent sans trêve l'œuvre d'envahissement;

les plaques calcaires se forment, s'amorcent partout, s'étendent, se rejoignent, étreignent la terre et les arbres, s'épaississent par un progrès lent et inéluctable. Des sources ont elles-mêmes bouché leur orifice par leurs dépôts qui s'élèvent en cônes; on peut compter les siècles d'existence par les stratifications circulaires. De grandes taches, pareilles à d'énormes pustules lépreuses, ont gagné et cerné des massifs de pins, dont les troncs noirs, desséchés, morts, semblent appeler du secours de leurs longs bras décharnés.

On chemine à travers ces précipitations de silicate blanc et rose qui font au sol une housse rigide. Des torrents d'eau chaude roulent et gloussent au-dessous, lâchant des fusées de vapeur par tous les interstices de la croûte, qui les couvre comme une écume durcie. Dans les vasques plongent des objets divers, vieux souliers, paniers, fers à cheval, que les touristes pourront emporter dès le lendemain comme spécimens de pétrifications, tant le dépôt est rapide. Le soufre et le fer varient de tons rouges et jaunes les rebords des bassins, les bourrelets à demi crevés du sol. Les formations les plus jeunes présentent, avant de se durcir et de se conglutiner, l'aspect de filaments fromageux et d'écailles minces. L'air est chargé d'émanations sulfureuses; on respire un atmosphère de thermes. Tout le haut du versant, au-dessus des grandes terrasses, est ravagé, miné, travaillé par les sources chaudes qu'on entend gronder sous le sol. Çà et là dans les clairières elles s'échappent au centre des lacs isolés qui débordent; elles s'étalent plus bas sur les taches verdâtres qu'elles laissent, et qu'elles enrichissent peu à peu de feuillures minces comme des éclats de mica. Parfois la montagne s'échancre en forme d'une haute brèche, dont la muraille est un large jet de lave solidifiée. En montant toujours on traverse de nouveaux plateaux blancs où des boursouflures se soulèvent, crevées par des filets d'eau qui suintent. Les traînées de dépôt prennent toutes les teintes, du rose au bleu, du vert à l'or. Ici l'on dirait des ruisseaux de lait coulant sur un lit de neige; on gravit des mamelons dont la pointe suppure comme un gros abcès. Sur le trajet des courants souterrains, des bubons humides semblent rejeter un pus clair; toute la région présente les horreurs et les teintes riches d'une plaie putréfiée. On descend par une échelle dans des crevasses profondes, qui sont des étuves où perle le soufre; dans la mare voisine il suffit de laisser quelques minutes des dollars d'argent pour qu'ils se couvrent d'un enduit très fin et deviennent des pièces d'or. Plus loin l'eau a

coulé jadis : les énormes dépôts constatent son passage; mais ils ont fini par boucher tous les trous dans leur propre épaisseur; l'eau a cherché une autre issue, et toute la région est sèche, étalant au soleil ses glacis blancs et roses, qui lui donnent l'aspect d'une gigantesque pièce de confiserie.

On erre ainsi durant des heures au milieu de ces riches colorations, sur ce sol étrangement orné, que les trappeurs avaient à peine embelli dans leurs récits, quand ils disaient avec terreur qu'il leur était apparu, à travers les arbres, des temples de fées, des palais d'agate et d'albâtre. Devant ces phénomènes stupéfiants qui sont l'œuvre patiente et délicate de la nature durant des milliers d'années, la peur a dû précéder l'admiration.

Les geysers[1]. — « Des flocons de fumée, des nuages de vapeur s'élèvent et se traînent au-dessus des forêts prochaines, comme si des quantités de locomotives traversaient ces bois, ou comme si l'on approchait d'une région industrielle remplie d'usines. On songe aux collines de la Sambre, où les fu-

1. « Ces sources intermittentes, qui se rattachent intimement aux solfatares, doivent compter comme les phénomènes les plus importants parmi ceux qui sont le signal d'une activité volcanique à son déclin. On peut les considérer comme des volcans d'eau. Ce sont en effet des gerbes d'eau bouillante qui s'élancent par jets intermittents au-dessus de véritables orifices cratériformes, comparables aux bouches des volcans et construits de même par leurs produits. Tous les geysers présentent un cône aplati, supportant un large bassin circulaire où vient déboucher un canal tubulaire qui sert à l'arrivée de l'eau. » (Velain, *les Volcans*, Gauthier-Villars, 1884, p. 55.)

« On en trouve en Islande, en Nouvelle-Zélande, et surtout dans le parc de Yellow-Stone, où l'on ne compte pas moins de 10,000 bouches en activité continue, parmi lesquelles il en est dont les gerbes s'élèvent toutes des dix minutes, à plus de 100 mètres. » (Id., *ibid.* p. 58.)

« On a longtemps cherché une théorie satisfaisante des geysers. Grâce aux observations de Bunsen et d'un savant français, M. des Cloizeaux, on sait aujourd'hui que la température de l'eau d'un geyser dans le canal d'ascension varie suivant la profondeur et qu'elle est d'autant plus élevée que le point considéré est plus bas. L'eau située à la surface, étant refroidie par l'air environnant, se tient au-dessous du point d'ébullition, tandis que les couches plus profondes sont à une température supérieure, la pression qu'elles supportent les forçant d'ailleurs à rester à l'état liquide. Mais si sur certains points de la colonne une augmentation de chaleur, due par exemple à l'afflux de gaz ou de vapeurs souterraines, vient à se produire, l'équilibre pourra être rompu ; une certaine quantité d'eau vaporisée subitement projettera dans les airs un nuage de vapeur avec la masse liquide située au-dessus. Les parties profondes, débarrassées de la pression qu'elles supportaient, feront elles-mêmes éruption jusqu'à ce que l'équilibre soit rétabli. On a construit sur ce principe des appareils de physique qui sont de véritables geysers artificiels. » (M. Boule, *Une Excursion géologique aux montagnes Rocheuses*, conférence faite à l'*Association pour l'avancement des sciences*, Paris, 1893, p. 47.)

mées des fonderies et des hauts fourneaux voltigent au-dessus des bois de Hourpes et de Landelies.

Le Parc renferme cinq ou six grands plateaux volcaniques que creusent une quantité considérable de geysers. On a compté jusqu'à dix mille cratères d'eau chaude jaillissante, sourdissante ou stagnante, sur les bords des rivières Gibbon, Madison, Firehole, Lewis. Il y a de grands geysers au bassin Norris, près le parc des Elques, aux bassins Supérieur et Inférieur, aux bassins du lac Shoshone, du lac Heart, sans compter les *hotsprings*, les *paint-pots* disséminés un peu partout. Mais deux bassins sont particulièrement importants et intéressants : ce sont le Supérieur et l'Inférieur. Ils sont l'un et l'autre fort étendus, et résument assez bien les différents aspects que peut présenter ce curieux phénomène naturel...

Le bassin Inférieur se trouve à deux étapes à cheval du Mammouth et est peu éloigné du bassin Norris, avec lequel il offre certains points de ressemblance. Il présente l'aspect d'une plaine unie, largement ondulée, sans bosses ni dépressions. Le Norris alterne les flaques d'eau bouillante avec les flots de verdure où chantent de petits oiseaux bleus, habitants des forêts prochaines qui viennent le jour, comme en villégiature, faire leur saison d'eaux thermales au milieu des sources. L'Inférieur a depuis longtemps accompli son œuvre de dévastation; les dépôts polychromes ont submergé le plateau entier, où plus rien ne pousse, rien ne vit. Les petits monticules blancs que forment les margelles des orifices soulèvent à peine la surface plate de ce champ nivelé. Les geysers sont des bassins à fleur du sol, que signale de loin un faible pli du terrain.

Il en est tout autrement sur le bassin Supérieur; il est très accidenté lui-même, et les cratères de geysers émergent du sol en blocs rocheux aux formes les plus capricieuses. Ici la couche des dépôts calcaires s'étend uniformément sur les pentes de plusieurs collines; elle les moule sous leur manteau blanc et résistant jusqu'au bord des versants que baigne la rivière bien nommée, la Rivière aux trous à feu, *Fire hole river*. On dirait une chaîne neigeuse, un glacier accidenté, un océan de lait qui se serait congelé en pleine tempête. De toutes parts, la croûte blanche est trouée par des flèches, des rocs, des aiguilles, des bosses qui sont les cols exhaussés des geysers. Leurs dépôts leur font ainsi, à leur ouverture, des entrées monumentales d'une architecture sévère et pittoresque qui explique et justifie leurs noms : la Grotte, le Château-Fort ou les Ruines.

C'est à Norris[1] qu'on fait connaissance avec les premiers geysers... Ils sont disséminés dans la forêt, par places et par flaques. Le groupe le plus important a rongé toute la verdure sur un assez grand espace. Il y en a de toutes sortes : des bassins qui forment de gros bouillons au centre, des jets en artichaut, des bouches étroites qui percent un amas de rochers dont les arcades, les déchirures, laissent échapper une odeur de soufre avec des bruits lointains et étranges dans des bouffées de vapeur. Il y en a de grands, de minuscules, de droits, d'inclinés. En voici un qui jaillit horizontalement comme une gueule de bronze crache dans un bassin. On en découvre partout. On tourne un bosquet, on tombe sur une vasque fumante. Tout ce pays repose sur des nappes d'eau chaude, et la croûte est mince. On fait des trous avec une canne, et il en sort un jet de vapeur. On marche dans une buée. On dirait un champ de bataille abandonné après un incendie qui aurait dévoré plusieurs hectares, et qui fumerait encore. Ce sont partout des bassins chauds et clairs, des jets bruissants, des gerbes évasées, des colonnes de fumée droites ou rasantes. Quelques herbes jaunes essayent encore de pousser dans les restes de terre végétale; des nuées de grosses sauterelles s'y délectent.

Sous le sol on entend des bruits sourds, un vacarme d'eaux secouées, de bouillons, de trépidations, de soupapes humides. De temps en temps une fusée éclate : c'est un geyser qui part à son heure. Chacun a en main l'horaire des éruptions; elles sont d'une exactitude qui est presque une politesse. Au moment voulu, tous les touristes s'approchent, font le cercle, guettent les premiers jets, arment leurs kodaks et photographient la gerbe d'eau dès qu'elle fait son apparition.

Ici c'est un bassin clair et profond, là un cratère en geysérite blanche, ou en lave noire et friable, ou en roches jaunes et rouges. L'*Encrier du Diable* soulève lourdement de la boue noire, comme si, au fond de cette mare fangeuse, quelque monstre invisible, en se tordant et en se retournant, produisait les boursouflures et les dépressions de la surface. A côté, le bassin *Émeraude* est d'une limpidité sans égale. L'œil plonge sans obstacle jusqu'à des profondeurs insondables, comme si cette eau était de l'air pur; il distingue jusqu'au fond les festons délicats des formations, les végétations dentelées, l'entrée noire de la caverne qui s'ouvre sous l'entonnoir, et l'eau colore toute cette vision d'une teinte verte de béryl, la plus

1. Nom d'un colonel qui a exploré les geysers.

douce aux regards. Partout ce sont des crevasses rugissantes comme des plaies du sol qui crieraient, des entrailles qui seraient des gueules hurlantes. Les voix sont stridentes, mugissantes, avec des gloussements humides et des éclats soudains quand arrive l'heure de l'éruption. Alors la vapeur se condense; il pleut des gouttes tièdes. Certains cratères ont une telle force de propulsion que la masse d'eau, en retombant, fait trembler la terre à la ronde. Ils ont quelquefois des formes étranges de coquilles ou d'oreilles. Le sol est fait de dépôts cassants, de cailloux pilés; il craque sous les pieds; par endroits on croirait fouler une plage de sable...

Bassin Inférieur. — Nous sommes sur un vaste plateau, dont une moitié est pourrie et crevée par les geysers. C'est le *Lower Geyser Basin.* Sur la plaine unie fument, comme des autels, les mares et les solfatares, jusqu'à l'horizon borné par les bois. Le sol est friable, avec des tons fondus, jaunes et blancs, des balcons humides, des crevasses qui hurlent à côté de leur écriteau en bois peint : l'*Impulsive,* la *Clepsydre,* la *Fontaine,* etc.

Par delà le plateau fumant, derrière un îlot de verdure, resplendit, au milieu d'une vaste clairière, le *Pot à peinture* (*Paint-pot*). C'est un bassin de chaux, fort large, oblong, avec des anses, des promontoires. Il est rempli d'une belle chaux blanche et rose, veloutée, fine comme la pâte du plus pur kaolin; tous les alentours en sont éclaboussés, car elle est en ébullition; elle soulève à sa surface de larges cloques, des ampoules argentées, qui se crèvent en dessinant autour d'elles de grandes fleurs aux nervures délicates. Les ondulations de ce lac épais et dense sont lentes et persistent longtemps avant de s'aplatir; elles se plissent quand elles se rencontrent, et tous ces bourrelets tendres, sans cesse contrariés par les bulles nouvelles, forment au-dessus de cette pâte liquide les plus gracieux dessins. Une margelle de chaux solidifiée entoure le bassin. Tout le long, le sol blanc, crevassé, rugueux, couperosé par la chaux refroidie et desséchée, est percé de trous, de déhiscences béantes, au fond desquelles on entend le grondement de la matière brassée, refoulée, projetée contre la croûte supérieure, avec des remous et des chocs sonores comme une lointaine canonnade.

Tout autre est l'aspect de la *Grande-Fontaine :* c'est un petit bassin qui n'a pas un mètre de largeur, un simple trou qu'entoure un bourrelet épais de rocailles siliceuses... L'éruption commence par une gerbe, suivie d'une autre plus haute :

chaque jet dépasse le précédent en hauteur, comme si, en retombant, il piquait le suivant d'émulation. Les plus hauts atteignent vingt mètres. C'est un spectacle inouï, inimaginable, incompréhensible, effrayant, d'assister à cette explosion tumultueuse. Cette flaque d'eau, grande comme une nappe, devient tout d'un coup, brusquement, une masse dont les bonds furieux, désordonnés, font jaillir avec fracas l'eau bouillonnante, inondent les rocailles d'alentour, emplissent l'air d'une odeur de soufre et d'un épais nuage de vapeur. La colonne monte droite et vigoureuse, par saccades pareilles aux flammes intermittentes du lycopode, dans les incendies simulés sur les théâtres. Ce sont des bouffées comme si l'on ouvrait de temps en temps une soupape. Chaque jet entraîne avec lui, comme une sorte d'étui, une large gaine de vapeur; elle s'élève aussitôt en un nuage compact beaucoup au-dessus de la coupole humide, qui retombe en gouttelettes. A cette heure, les cratères d'alentour font l'effet de fumerons. L'énorme masse de buée chaude monte droit, en sifflant avec force; puis, sous l'action d'une brise légère qui souffle là-haut, la colonne s'incline en s'élevant toujours... Cependant, les gerbes énormes se succèdent, retombent sur elles-mêmes, inondent la pente du plateau, semblent se pousser, s'exciter l'une contre l'autre. Le flot qui rentre dans le gouffre, quand son élan est épuisé, ranime la fureur de cette gueule béante. C'est un vacarme assourdissant; on dirait que les masses liquides, à leur retour, rencontrent et combattent sous terre celles qui s'élancent, qui sont prêtes à faire à leur tour explosion, à jaillir tantôt tout droit, tantôt en jets de côté, isolés, faussés par ricochet. Des nuages de buée entourent et cachent l'orifice, la colonne humide, les rigoles, les flaques... Je tire ma montre; il y a une demi-heure que l'éruption a commencé : la force est la même... Mais déjà la vapeur est devenue fumée noirâtre, comme si, l'eau des cavernes s'épuisant, c'était maintenant la vase du fond que le géant rejette. Un coup sourd retentit sous le sol, comme si une roche détachée dans le tourbillon souterrain était venue frapper contre la croûte terrestre. Ce bruit, venu de là-bas, est effrayant comme un appel de l'autre monde. Le choc éveille l'imagination et l'entraîne à travers cette bouche qui s'ouvre sur les profondeurs de la terre. Quelles merveilles ou quelles horreurs verrait-on si on s'y laissait tomber? Quel océan de vagues en ébullition frappant avec fureur les parois de la gigantesque bouilloire, dans une tourmente frénétique qui roule les rocs et les arbres morts!

Bassin Moyen. — Les geysers abondent tout le long de la Firehole. En quittant le bassin inférieur, il faut traverser des marais gluants et mous d'eau refroidie. Tout le pays fume, glousse, répand des exhalaisons chaudes de barèges. Entre les deux grands groupes, on rencontre un pays extraordinaire, le demi-arpent d'Enfer (*Hell's Half acre*). La rivière coule entre une colline boisée et une plaine inondée par un grand lac d'eau bouillante. On y accède par un pont formé de deux gros bouleaux jetés l'un près de l'autre entre les berges. De l'autre côté le sol est gluant, élastique, rouge : on y peut tracer des lettres avec un bâton. Le lac s'étend au loin, fumant et presque invisible sous les nuages de buée. Les rives, faites par les « formations », sont feuilletées, rangées en encorbellement sur l'eau chaude. Elles cèdent et s'inclinent quand on s'aventure trop près de leur bord. Devant soi on a une immense plaine limpide et bouillante dont on ne voit ni les autres bords ni la fin. On voudrait pouvoir s'aventurer dans une barque sur ce lac perfide. Son rivage est parsemé des cadavres de libellules et d'oiselets qui se sont aventurés au-dessus de la région sinistre et qui n'ont plus retrouvé leur direction pour s'enfuir. L'eau a rejeté leurs corps bouillis. Ce geyser est formidable. Il a son trou d'échappement au milieu du lac, au fond du gigantesque entonnoir. Quand il s'élance, il déchire son tube; il projette violemment des quartiers de roches arrachées; il semble que toute la région se soulève, comme si ses gerbes avaient l'épaisseur du lac entier. C'est un vacarme de tonnerre d'eau projetée à une hauteur considérable, et retombant en lourde flaque sur le sol ébranlé; la vapeur couvre tout le pays, monte jusqu'au ciel; on dirait qu'une énorme soupape vient de s'ouvrir sur un des soupiraux de l'enfer. Le terrain est partout souple et dangereux. Quelquefois un coup de vent balaye la vapeur : on jouit alors d'un coup d'œil fantastique. On aperçoit dans toute sa longueur la nappe d'eau claire, si claire que la vue plonge jusqu'à des profondeurs effrayantes, comme si on les voyait à travers un cristal pur teinté de bleu. Les berges sont des festons dorés et rosés que tapissent de fines conferves; elles plongent en biais, comme les parois d'un entonnoir, jusqu'à un trou noir, lointain, qui semble s'ouvrir directement sur le centre de la terre. On cherche vainement une pierre pour l'y jeter et vérifier l'éloignement. Les cailloux sont des débris du sol, une sorte de caoutchouc durci, léger et flottant. Du côté de la rivière, les rigoles de la berge ser-

pentent entre les souches d'arbres morts sur le sol blanc, qu'elles ornent de lignes tortueuses et variées comme si l'enfer renvoyait, avec les dépôts ferrugineux, les ruisseaux de sang des damnés.

Toute cette région s'appelle le bassin Moyen. Jusqu'au Supérieur, la ligne des geysers est à peu près ininterrompue. Toutes les forêts fument; des jets d'eau et de vapeur s'élancent par intervalles au-dessus de la cime des arbres. Toutes les clairières ont leur source, leur lac, leur cratère. Voici la *Turquoise*, une nappe d'eau bleue, qui dort sur un lit de formation dorée, dont le reflet donne, au soleil, des teintes rouges aux nuages de sa buée. Là c'est *Arthémis*, un bassin aux eaux tièdes et irisées; en voici un autre, dont l'eau pure prend, sur le fond coloré de son bassin, tous les tons d'une gelée de groseille. La *Gloire du matin* semble être vide, tant l'eau est pure, calme, transparente, offrant aux regards tous les détails éclatants et chatoyants de son entonnoir féerique, que perce, tout au fond et très loin, un trou noir. Tant de sources, tant de geysers, de cratères, de mares, de fumerolles, de solfatares, finissent par fatiguer. On se lasse des merveilles mêmes.

Bassin Supérieur. — L'excursion au bassin Supérieur est la dernière journée des geysers : elle n'est pas la moins piquante. Par une sorte de coquetterie, la nature prend soin de varier ses effets pour soutenir l'intérêt et prévenir la satiété. Au lieu du pays plat dont nous sortons, nous trouvons ici les geysers à bourrelets, à cheminées, à constructions; ils crèvent çà et là la croûte blanche des collines, les plis vallonnés de ce plateau accidenté. Celui-ci, c'est la *Grotte*, au curieux roc tourmenté, percé de trous, de galeries, d'arcades, tout embrumé de vapeur, et dressant vers le ciel, comme un moignon menaçant, une basse colonne de pierre. Cet autre, qui a l'air d'un donjon défoncé et rasé par le milieu, c'est le *Géant*, dont les explosions terribles, tous les six jours, font un tremblement de terre. Partout on rencontre des cuvettes percées au fond, pleines d'eau dorée par les reflets des parois, et veloutée par les légers nuages de vapeur qui dansent à leur surface comme au-dessus d'une bassine de distillateur. La Firehole traverse tout cet enfer, insouciante et ignorante de tant de phénomènes, aussi froide et aussi calme que si elle coulait en pleine prairie. Parfois sa berge est crevée par un jet d'eau chaude : elle le reçoit, fume quelque temps, le refroidit et poursuit son cours. Sur ses bords les torrents bouillants font

rage; il faut enjamber des rigoles de sang, des crevasses vides au fond desquelles dorment des arbres morts et d'où sort de la vapeur. De tous côtés, dans les bassins, les eaux sont atrocement tourmentées, se démènent, sautent, retombent, comme pour échapper à quelque ennemi invisible qui voudrait les enchaîner, qui les lâche, puis les attire de nouveau. On a peur des surprises ; le sol sonne creux; des écriteaux vous avertissent par place : *Danger!* On s'approche des bassins avec défiance, par la crainte d'un jet imprévu. Les accidents sont fréquents. Le gérant de l'hôtel, au moment où j'y passe, a glissé sur une planche jetée au-dessus d'un bassin clair, où les Chinois lavent le linge des touristes; il a la moitié de la jambe bouillie et déchiquetée. Quelques jours avant, un cheval s'est enlisé dans un *mud caldron,* une chaudière de boue ; il y a disparu, comme le juif polonais de Mathis dans le four à chaux.

L'hôtel est un petit chalet en lattes mal jointes, recouvertes de papier gris épinglé sur le bois pour séparer les chambres. Il est élevé au milieu des *hills* fumants. On prévoit qu'il sombrera un jour dans les sources chaudes, et alors on le rebâtira ailleurs sans grands frais. De la terrasse on les aperçoit presque toutes : le Château-Fort (*Castle*), la Théière (*Tea-Kettle*), et surtout le roi du plateau, le Vieux-Fidèle (*Old Faithfull*), qui doit son nom à la régularité persistante de ses colères. Dans cette région où il n'y a ni routes ni ponts, il est curieux de lire tant d'écriteaux et d'affiches. Les geysers sont étiquetés, flanqués d'un petit pieu qui porte leur nom. Le gravier est cassant, crie sous les pas. Les cratères ont toutes les formes : celui-ci en pierres plates et ravinées, figure une fleur de toutes couleurs et s'appelle l'*Anémone;* voici la *Ruine,* grand trou fumant, sans eau, encombré de pierres où sautillent des grillons et où défilent entraînées de grosses fourmis rouges. Un roc strié, feuilleté, en forme de cône, supporte en haut de son dôme un bassin qui lance tous les quatorze jours des jets d'une formidable puissance : c'est la *Géante.* Voici plus bas un trou qui semble une large plaie, une ecchymose où se mêlent des tons blancs, bleus, jaunes, verts, avec des bourrelets circulaires, des suintements ferrugineux, des écailles noires, dans une odeur chaude de lessive. On entend des coups souterrains, des remous lointains, un vacarme d'eau courante et bouleversée. Cet autre *hill* a la forme d'une éponge percée de mille petites cavernes. Dans le sol, des fêlures molles et friables sont humides, chaudes et font de petits glous-

sements. En vérité, c'est trop de geysers; et cette abondance est bien américaine. Dans ce pays, ils ne font rien avec mesure.

Le *Vieux-Fidèle* ouvre son cratère au sommet d'une colline de chaux, à côté d'une cheminée qui fume sans cesse sans lancer d'eau. Le cratère est peu large et vide. On entend des remous gronder à une grande profondeur. Le trou lance des bouffées de vapeur. Soudain le niveau de l'eau souterraine s'élève, emplit l'orifice et déborde; aussitôt une gerbe isolée s'élance à une grande hauteur et emplit l'air d'une colonne de buée épaisse. Les gerbes se succèdent alors, minces et hautes, entourées de nuages vaporeux; elles retombent d'un même côté; on peut approcher du bord pendant l'éruption; la force de propulsion est terrible; il semble à tout moment que l'orifice de roches va voler en éclats sous la formidable pression du jet qui s'échappe, avec un mugissement affreux, par cet étroit canal. L'éruption ne dure que cinq ou six minutes. Alors les gerbes s'abaissent, l'eau rentre dans les dessous de la chaudière, le cratère se vide; on ne voit plus qu'une pluie de gouttelettes retombant en coupole que le soleil argente. C'est le sommet du geyser souterrain qui continue à jaillir dans la cheminée du cratère. Il diminue, s'enfonce, disparaît; des coups sourds apportent encore les dernières agitations de la masse bouillante; puis tout cesse, les flocons de vapeur remontent doucement, et le geyser se tait pour une heure. » (LÉO CLARETIE, *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1893, p. 855-879. M. Léo Claretie a reproduit ces pages dans son livre si intéressant : *Feuilles de route aux États-Unis*, Dentu, 1893, p. 81 et suiv.)

*
* *

Le geyser la Ruche. — « Le splendide spectacle qu'une éruption de la Ruche! Ce geyser ne vomit pas d'une façon saccadée, spasmodique, comme la plupart de ses congénères, mais donne un jet soutenu, puissant et impétueux : c'est une compacte colonne d'eau d'un mètre de largeur, s'échappant de son étroit orifice avec la fougue d'une trombe, et s'élevant si haut dans son élan superbe, qu'elle dédaigne de retomber sur le sol : elle s'évapore en partie dans sa course aérienne et se transforme en un nuage qui s'éparpille et se disperse dans l'espace, emporté par le souffle du vent. Aussi la Ruche est-elle le seul geyser dont on puisse, sans crainte d'être

échaudé, s'approcher pendant qu'il est en action. Au plus fort de l'éruption nous vîmes un assistant tendre à la colonne d'eau son chapeau : en moins d'une seconde, au grand divertissement des spectateurs, le chapeau se trouva projeté à la hauteur des tours de Notre-Dame et vint retomber aux pieds de son propriétaire.

... Le cratère de la Ruche est d'un aspect si modeste qu'on ne le croirait guère capable de pareille colère. C'est un cône d'un mètre de hauteur, en forme de ruche d'abeille, surgissant brusquement du sol sans s'entourer de ces dépôts étagés en terrasses qui complètent l'architecture de la plupart des cratères geysériens. La faible quantité d'eau qui retombe sur le sol pendant les éruptions ne suffit pas à produire ces dépôts. De loin, le cône fait l'effet d'un banc de repos placé là tout exprès pour la satisfaction des visiteurs, et l'on serait tenté de s'y asseoir, s'il ne s'en échappait constamment de brûlantes vapeurs. En s'appuyant sur le bord de l'orifice, on plonge du regard dans le tube intérieur, au fond duquel on distingue le furieux bouillonnement des eaux. Autour du cône s'ouvrent plusieurs évents qui donnent issue à la vapeur : un de ces évents ne manque jamais d'annoncer par de violents sifflements les explosions du geyser. » (J. Leclercq, *la Terre des merveilles*, Hachette édit., p. 166-169.)

*
* *

Plus au sud, dans les Foot-Hills, on trouve d'autres parcs plus riants, formés de belles prairies qu'entourent des forêts sombres, au-dessus desquelles se dressent des pics neigeux. Il y a le North-Park, occupé encore par des Indiens dangereux ; le Middle-Park, qui renferme des sources chaudes; le South-Park, d'où sort la Platte du sud. Le climat de ces parcs est considéré comme le meilleur de l'Amérique du Nord. On y vient faire des cures de campement pendant trois ou quatre mois. On y trouve la ville de bains de Manitou, le Spa du Colorado, avec des eaux moins ferrugineuses, mais plus riches en acide carbonique. C'est de là que part le chemin de fer à crémaillère qui conduit au sommet du Pike's-Peak, à 4,312 mètres.

Il porte le nom du major Z.-M. Pike, qui en tenta vainement l'ascension en 1806. Le naturaliste James y arriva le premier, en 1820; aujourd'hui c'est un des lieux d'escalade les plus fréquentés de l'Ouest. On l'appelle le Viso de l'Amérique. On y a établi en 1873 un observatoire qui a été depuis abandonné.

Ascension du Pike's Peak. — « Notre voyage aux montagnes

Rocheuses a été admirablement complété par l'ascension d'un des sommets les plus élevés de la chaîne, le Pike's-Peak. On part de Manitou, l'une des villes d'eaux les plus fréquentées des États-Unis. Un chemin de fer à crémaillère, analogue aux chemins de fer de montagne de la Suisse, transporte les touristes jusqu'au sommet du Pike's Peak, c'est-à-dire jusqu'à 4,312 mètres d'altitude.

L'ascension se fait d'abord dans une gorge pittoresque, ombragée de pins et de sapins gigantesques et tout encombrée d'énormes rochers de granit. Puis l'horizon se découvre, et la vue s'étend sur un cirque de montagnes d'un modelé très doux. De tous côtés s'observent les traces des glaciers quaternaires : dépôts morainiques, roches moutonnées, lacs glaciaires. A 3,800 mètres la végétation forestière est encore très vigoureuse, mais les conifères du pied de la montagne sont remplacés ici par d'autres essences, notamment par les peupliers-trembles au feuillage doré. Le chemin de fer gravit la pyramide terminale du Pike's Peak par une pente qui ferait frémir les voyageurs s'ils n'étaient tous dans un état de somnolence et d'oppression qu'expliquent la raréfaction de l'air et la rapidité de l'ascension. Enfin nous arrivons à bon port au sommet, qui n'est qu'un chaos de blocs granitiques grands comme des maisons. Il y avait autrefois une station météorologique au sommet; aujourd'hui l'observatoire est occupé par un industriel qui débite du réconfortant aux touristes affaiblis par l'ascension.

Le panorama dont on jouit du sommet du Pike's Peak est des plus grandioses, bien que très différent de ceux qu'on est habitué à voir des sommets des Alpes ou des Pyrénées. Au nord et au sud, les montagnes du Front-Rangée dont le Pike's Peak fait partie ont des contours doux qui les font ressembler à d'énormes collines. Leurs flancs couverts de pins et de peupliers dominent la plaine du Colorado. Celle-ci s'étend à l'est à perte de vue, d'abord d'un gris jaunâtre se confondant ensuite avec le bleu du ciel. A l'ouest, l'horizon est borné par la chaîne neigeuse et régulièrement dentelée de Sangue-de-Christo et le dôme gigantesque du Spanish Peak. Entre ces montagnes et notre observatoire, une large dépression ou vallée immense que des reliefs d'origine volcanique partagent en régions boisées connues sous le nom de Parcs.

L'impression qui domine à la vue de cet immense panorama est celle que nous avons ressentie plusieurs fois. La grandeur des masses montagneuses, jointe à la douceur de

leurs reliefs, voilà le vrai caractère des Rocheuses, celui qu'elles doivent à leur antiquité géologique et aux morsures du temps. Tandis que nos Alpes possèdent encore toute la fraîcheur et tout l'éclat de la jeunesse, les Rocheuses ont déjà acquis la beauté plus calme, sinon plus imposante, de l'âge mûr.

Revenus de bonne heure de l'ascension du Pike's Peak, nous consacrons la dernière partie de notre journée à la visite du jardin des Dieux, situé à 1,500 mètres de Manitou. On se croirait transporté dans le pays des Titans et sur le théâtre de leurs exploits. Des rochers énormes s'élèvent de tous côtés jusqu'à 50, 80 et même 100 mètres de hauteur. Ce sont des strates plissées ou inclinées parfois jusqu'à la verticale, qui ont résisté à l'érosion par suite de leur consistance plus grande que le sol environnant. Voici d'énormes murailles de grès triasique d'un rouge vif; plus loin, ces masses blanches de gypse appartiennent au jurassique. Enfin les calcaires crétacés entrent aussi pour leur part dans cette architecture fantastique. Ces roches ont parfois des formes curieuses, des contours imprévus. Il y a la Tour de Babel, le Cercueil de Mahomet, le Portique, les Flèches de Cathédrale. On peut trouver à certaines sculptures naturelles des ressemblances à des êtres animés. Nous admirons ainsi la Tortue, le Bison, le Lion, les Frères Siamois, voire même la Dame du Jardin. Toutes ces belles pétrifications sont dominées, dans le lointain, par la masse imposante du Pike's Peak, que nous devons saluer une dernière fois de Denver, la capitale du Colorado. » (M. BOULE, *Une Excursion géologique dans les montagnes Rocheuses*, conférence à l'*Association française pour l'avancement des sciences*, Paris, 1893, p. 53.)

*
* *

LA DÉCOUVERTE DES MINES D'OR. — SAN-FRANCISCO

Sutter. — « San-Francisco est né d'hier, le 19 janvier 1848. Un aventurier suisse lui servit de parrain. Il avait nom Jean-Auguste Sutter. Originaire de Kandern, où il naquit le 3 février 1803, il suivit les cours du collège militaire de Berne et entra en qualité de lieutenant dans la garde suisse de Charles X. Sutter prit part à la guerre d'Espagne de 1823 à 1824, ainsi qu'à la vaine tentative de résistance à Grenoble pendant la

révolution de 1830. Rentré dans sa patrie, il servit quatre années dans l'armée fédérale, donna sa démission et émigra aux États-Unis. Il devait y jouer un rôle important et associer son nom à l'un des grands événements de notre siècle. Naturalisé citoyen américain, Sutter s'établit dans le Missouri, à Westport, aux confins extrêmes de la civilisation. Actif, énergique et brave, il rallia autour de lui un certain nombre d'aventuriers, chasseurs de prairies, trappeurs et autres, auxquels il sut imposer, avec son autorité, une discipline relative. Il entreprit le commerce des bestiaux avec le Nouveau-Mexique et réalisa promptement des bénéfices considérables. Mais le flot toujours croissant de l'émigration envahissait le Missouri. Westport se peuplait; Sutter la quitta, décidé à chercher plus loin un territoire moins connu, où il pût donner libre carrière à ses goûts d'indépendance.

Pour qui a savouré les charmes de la vie libre et nomade, des grands espaces solitaires, des choses émouvantes, des périls bravés, des difficultés surmontées, aucune autre existence n'est comparable à celle-là. Se sentir jeune, robuste, sans entraves, dépenser à sa guise son activité, parcourir en tous sens, au galop de son cheval, un domaine sans limites que nul ne vous dispute, c'est le rêve, l'idéal de ces esprits aventureux auxquels les États-Unis sont en partie redevables de leur grandeur et de leur prodigieux développement.

Sutter était de ce nombre. Il avait entendu parler des contrées situées sur les rives du Pacifique. Ces récits vagues, ces descriptions merveilleuses et confuses de terres à peine entrevues, séduisaient son imagination. Là, au moins, pensait-il, la civilisation ne viendrait pas le relancer. En 1838, escorté de six compagnons sûrs, il s'enfonça dans les prairies, franchit près de huit cents lieues dans l'Ouest, et atteignit l'océan Pacifique à la hauteur du fort Vancouver. Il s'était trompé dans ses calculs, mal orienté dans sa marche, et se trouvait très au nord de la Californie, dont le séparaient des fleuves difficiles à traverser et d'immenses forêts peuplées d'Indiens hostiles. Il n'hésita pas à modifier son itinéraire, sans renoncer à son projet, et s'embarqua pour les îles Sandwich, à mille lieues dans le Pacifique, pensant y trouver quelque navire baleinier qui le ramènerait de là sur les côtes de la Californie. Il réussit, et le 2 juillet 1839 il franchissait la Porte d'Or, entrait dans la baie déserte de San-Francisco, remontait le cours du Sacramento et jetait l'ancre dans une crique qu'il baptisait, en souvenir de sa patrie, du nom de

Nouvelle-Helvétie. La fortune et la célébrité semblaient lui avoir assigné rendez-vous dans ce site ignoré.

Deux ans plus tard, Sutter possédait déjà 2,500 têtes de gros bétail, 1,000 chevaux et autant de moutons. Parlant facilement le français, l'anglais, l'allemand et l'espagnol, il avait appris l'indien, noué des relations amicales avec les indigènes, et organisé un trafic de fourrures qui lui donnait de gros bénéfices. La Compagnie de la baie d'Hudson ne voyait pas sans inquiétudes un pareil rival détourner à son profit un commerce dont elle réclamait le monopole; mais Sutter était de taille à lui résister. Pour tenir les Indiens en respect, il avait construit un fort, sorte de *blockhaus* en terre, armé de trois pièces d'artillerie, puis un moulin à farine et une tannerie. Nombre d'aventuriers américains se groupaient autour de lui. Sa générosité, son hospitalité bien connue, attiraient autour de la Nouvelle-Helvétie les coureurs de prairies. Blessés, malades, affamés, y trouvaient un abri, des vivres et, une fois guéris, un genre d'occupation conforme à leurs goûts. Sutter avançait de la poudre, des balles et les chevaux aux chasseurs, des provisions de viande séchée aux trappeurs; il enrôlait à son service tous ceux qui se présentaient. En peu d'années, la Nouvelle-Helvétie devint ainsi une colonie américaine, composée d'hommes hardis et entreprenants, bien armés, bien équipés, ne dissimulant guère leur désir de secouer le joug purement nominal du Mexique, et de se proclamer les maîtres du pays, en attendant de l'annexer aux États-Unis.

Sutter fonctionnaire mexicain. — Le gouvernement mexicain s'alarmait, lui aussi, des progrès de Sutter. L'établissement, au cœur même de la Californie, d'un camp d'Américains solidement assis sur les rives du Sacramento, en communication par le fleuve avec la mer, en possession d'un fort difficile d'accès par terre et commandé par un homme résolu dont on connaissait l'influence sur les Indiens, n'était pas sans éveiller de sérieuses appréhensions. Dans l'espoir de se concilier Sutter, Michel Torrena, alors gouverneur de la Haute et de la Basse-Californie, lui conféra le grade de capitaine dans l'armée mexicaine, le titre d'alcade, et des pouvoirs civils d'autant plus étendus que l'autorité dont ils émanaient était elle-même plus éloignée et plus faible.

Sutter en usa loyalement, et lorsque, en 1844, les généraux mexicains Castro et Pio-Pico s'insurgèrent contre le gouvernement de Michel Torrena, ce dernier réclama son concours,

et Sutter, à la tête de deux cents cavaliers, vint se ranger sous ses ordres. Il ne put toutefois empêcher que Castro ne réussît, par ses intrigues à Mexico, à supplanter son rival. Il regagna alors la Nouvelle-Helvétie, bien convaincu qu'il avait tout à redouter de Castro, que le gouvernement mexicain venait de nommer. Il se tint sur ses gardes, organisa ses forces, approvisionna son fort et attendit les événements.

Arrivée de Frémont. — Il n'attendit pas longtemps. La guerre éclata entre les États-Unis et le Mexique. Castro invita, par une proclamation, les étrangers à évacuer la Nouvelle-Helvétie. Pas un n'obéit. A ce moment même le colonel Frémont arrivait au fort Sutter, à la tête d'une colonne d'exploration à court de vivres et de munitions, épuisée de fatigue et hors d'état de pousser plus avant. Parti des États-Unis avant l'ouverture des hostilités, le colonel Frémont avait été chargé par le gouvernement américain d'étudier le territoire inconnu qui s'étendait du Missouri à l'océan Pacifique. Ce ne fut qu'en arrivant au fort qu'il apprit les événements. Sutter accueillit avec sa générosité habituelle le colonel Frémont et ses hommes ; il improvisa immédiatement un hôpital pour les malades, distribua des vivres, des effets et des munitions à tous. En peu de jours, l'expédition ravitaillée était à même de poursuivre sa route. Mais Frémont redoutait de compromettre les résultats scientifiques de sa mission. Il s'en ouvrit à Sutter, et tous deux se décidèrent à une mesure hardie. Le pavillon américain fut hissé sur le fort ; les hommes de Frémont, joints aux contingents dont disposait Sutter, permettaient de tenir tête à Castro. Le fort était bien approvisionné ; de hardis *vaqueros* tenaient la campagne, surveillant le bétail la carabine au poing, prêts à se replier et à donner l'alarme en cas d'attaque. Les Indiens, bien nourris et bien traités, espionnaient de leur côté les forces mexicaines et les harcelaient sans relâche. Quand, quelques mois plus tard, le général Kearney, à la tête d'une division américaine, déboucha dans les plaines du Sacramento, il ne lui restait plus qu'à achever ce que Sutter et Frémont avaient si bien commencé, et, en février 1848, par le traité de Guadalupe-Hidalgo, le Mexique cédait aux États-Unis le Texas, tout le Nouveau-Mexique, la Haute et la Basse-Californie.

* * *

Découverte de l'or (1848). — James-W. Marshall, Améri-

cain d'origine, mormon de religion, était entré au service de Sutter comme ouvrier charpentier et mécanicien. Chargé par lui d'établir une scierie mécanique à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de Coloma, Marshall fit détourner par les Indiens le cours d'un petit ruisseau sur lequel il se proposait d'élever des constructions. En fouillant le lit mis à sec, un coup de pioche amena à la surface un caillou d'un rouge brun. Son poids, sa dureté, sa couleur, rappelèrent à Marshall quelques pépites d'or qu'il avait vues en Géorgie. Ce n'était pas du cuivre, puisque au contact du vinaigre il ne verdissait pas. Très surexcité par la découverte, il poursuivit ses recherches et réunit en peu de temps un certain nombre de ces pépites, presque toutes d'assez petite dimension, la plus grosse ne dépassant pas comme poids celui d'une pièce de 10 piastres (50 francs). Marshall fit part de sa découverte à ses compagnons, mais ils commencèrent par en rire et se moquer de lui. Cependant l'épreuve faite par le vinaigre les décida à ramasser ces pépites, et en un mois, tout en se livrant à leurs travaux habituels, ils en avaient recueilli plusieurs onces. L'un d'eux, Bennett, devait se rendre à San-Francisco. On lui confia les cailloux, avec la mission de rechercher s'il ne se trouverait pas, à bord des rares baleiniers qui fréquentaient la baie, quelqu'un qui pût le renseigner. A San-Francisco, Bennett lia connaissance avec un matelot, Isaac Humphrey, ancien mineur en Géorgie, lequel, après examen, lui confirma que ces pépites étaient des pépites d'or; elles étaient plus grosses et plus pures que celles qu'il avait trouvées en Géorgie, et les placers d'où elles provenaient devaient être d'une grande richesse.

Isaac Humphrey offrit à Bennett de retourner avec lui et s'efforça de persuader à quelques-uns de ses compagnons de le suivre; mais ils refusèrent de quitter leur pêche. Humphrey et Bennett partirent donc seuls, et, le 7 mars, ils arrivaient à la scierie. Dès le lendemain, munis de pelles, de pioches et de plats d'étain, ils se mirent en campagne, fouillant le lit du ruisseau et recueillant partout le précieux métal. Humphrey explique alors à Bennett la manière de procéder; il leur fallait absolument un *rocker*, sorte de berceuse plate, à double fond, recouverte d'un treillis en fil de fer, sur lequel on jetait la terre, que l'eau entraînait, l'or, plus lourd, tombant dans la partie inférieure. Il lui dessina grossièrement l'instrument, que Bennett construisit tant bien que mal. Leurs allées et venues, leurs allures mystérieuses, éveillèrent l'attention de

leurs camarades, qui se mirent eux aussi à la recherche des pépites. La fièvre gagnait de proche en proche; le bruit se répandait à San-Francisco que l'or abondait dans les cours d'eau aux environs de la Nouvelle-Helvétie.

Bennett fit la première vente à San-Francisco[1]; il donna une demi-livre d'or pour 40 francs l'once, moitié de sa valeur, et encore le payement eut lieu en marchandises.

Exode vers les placers. — Cette première vente surexcita vivement la population, éveillant les convoitises des matelots. On se pressait dans la boutique de l'acheteur pour voir, palper, soupeser le précieux métal, mais on hésitait encore; le second envoi, plus considérable, ne trouva acquéreur qu'à 20 francs l'once. Il fallut cependant bien se rendre à l'évidence. Un subrécargue chilien leva tous les doutes en offrant 60 francs l'once de tout ce qu'on lui livrerait. Les envois se succédaient, plus nombreux, plus importants. Chaque jour l'un ou l'autre partait pour l'intérieur; l'exode se dessinait, les matelots désertaient, le village se vidait. Le 28 mai 1848, l'éditeur du petit journal local hebdomadaire *le Californian* annonçait qu'il suspendait sa publication : « Le cri sordide, l'or ! l'or ! a fait le vide dans notre imprimerie, » écrivait l'éditeur, qui, le lendemain, partait, lui aussi, pour les placers, rejoindre ses compositeurs. Les trois quarts des habitants étaient en route pour les mines ; chacun cherchait à réaliser à n'importe quel prix ce qu'il possédait pour réunir les fonds nécessaires au voyage. Et cependant en mai on n'avait encore reçu à San-Francisco que quelques livres du précieux métal. En juin et en juillet il en arrivait pour 250,000 piastres (1,250,000 francs) ; en août et septembre, pour 3 millions de francs. A la fin de 1848, San-Francisco était vide, les navires abandonnés, et 6,000 mineurs fouillaient avec acharnement les cours d'eau, les rivières, les sables, trouvant de l'or toujours et partout...

Alors se produisit un grand courant d'émigration des États de l'Est vers la Californie : plus de 20,000 en 1848-1849.

« Beaucoup de ces premiers venus virent se réaliser leurs rêves. L'or était partout. Plus d'un, au début, récolta jusqu'à 500 piastres (2,500 fr.) par jour. On vit des mineurs se partager chaque samedi le produit de la semaine, mesurant l'or, à défaut de balances, dans leurs gobelets d'étain.

1. San-Francisco, ou Yerba-Buena, ne comptait que quelques magasins pour l'approvisionnement des baleiniers et 459 habitants.

Dans les neuf derniers mois de 1849 il entrait dans le port de San-Francisco 549 navires à voiles, portant 3,500 passagers et 3,000 matelots, qui tous désertèrent. Il y avait déjà sur rade 200 navires abandonnés de leurs équipages et de leurs officiers; on démembra leurs carcasses; avec les planches on construisit des cahutes, avec le reste on fit du bois à brûler. Dans le même intervalle de temps 24,000 émigrants arrivaient par terre. En dix-huit mois le chiffre de la population de la Californie se trouvait subitement porté de 1,500 à plus de 100,000 âmes.

Que l'on se représente cette population enfiévrée affluant à San-Francisco, où chaque jour un nouvel arrivage vient jeter sur la plage des centaines d'émigrants aux prises avec toutes les difficultés matérielles, sans discipline comme sans cohésion; que l'on se représente chacun des membres qui la composent obligé de pourvoir à tous ses besoins, de tout improviser, de tout prévoir, et l'on se fera une idée de l'étrange chaos qui régnait alors et de tout ce que comporte un état social normal. Rien d'analogue ne s'était encore vu;... sauf l'or, le pays ne produisait rien. Il fallait faire venir la farine du Chili, à 1,000 lieues de distance; les salaisons, de New-York et Cincinnati, à sept mois de traversée; le savon, l'huile, la bougie, des ports de la Méditerranée. Les forêts abondaient, mais le bois débité manquait : on le demandait aux scieries de l'Orégon et de Vancouver. De là des fluctuations de prix à dérouter tous les calculs, des arrivages inattendus faisant succéder l'abondance à la disette, des retards provoquant des hausses fantastiques.

* * *

Aspect de San-Francisco en 1849. — Le 24 février 1849, le premier navire à vapeur, le *Californian*, entrait dans le port de San-Francisco chargé d'émigrants. Il inaugurait la voie nouvelle par l'isthme de Panama, et son arrivée fut accueillie par des réjouissances publiques. C'était la première organisation d'un service postal régulier reliant la Californie au reste du monde. San-Francisco ressemblait alors au campement d'une armée. Les collines qui l'entourent, Russian-Hill, Telegraph-Hill, North-Beach, et la plage étaient couvertes de milliers de tentes. Les navires mouillaient à un demi-mille du rivage; le débarquement et le déchargement s'opéraient à l'aide de canots et de chalands qui venaient s'échouer dans une anse longeant ce qui est actuellement la rue Mont-

gomery, formant à marée basse un marais fangeux. Il n'existait encore ni quais ni rues tracées. Deux ou trois vieilles bâtisses en adobes servaient de douanes et d'hôtel de ville. La première tentative de construction fut le Parker-House, bâti avec des débris de navires et des briques séchées au soleil. Le propriétaire eut grand'peine à recruter des manœuvres à 100 et 150 francs par jour; aussi ce hangar lui revint-il à 150,000 francs. Il est vrai qu'à peine terminé il se louait 75,000 francs par mois comme maison de jeu.

Le jeu. — Le jeu régnait en maître dans la ville. C'était l'unique distraction d'une population flottante, sans lieu de réunion, vivant sous la tente, ne sachant où passer ses soirées ni comment employer ses heures de loisir... On jouait sans interruption, perdant ou gagnant des sommes énormes. Les mineurs venus de l'intérieur pour renouveler leurs approvisionnements risquaient sur le tapis tout ce qui leur restait de poudre d'or. C'était dans la maison de jeu que l'on se donnait rendez-vous, que les négociants discutaient et concluaient leurs affaires, que s'effectuaient les achats et les ventes de terrains, au milieu de la fumée des cigares et des pipes, du brouhaha des voix, des imprécations des joueurs décavés, des altercations et des rixes. On aurait peine à se figurer sans les avoir vus ces enfers de la vie californienne, ces croupiers armés jusqu'aux dents, ces revolvers posés sur la table, bien à portée de la main, à côté des sacs de pépites des joueurs; cet indescriptible mélange des costumes les plus disparates : les Mexicains en veste courte aux boutons d'argent, coiffés de larges sombreros aux gances d'or et faisant grincer sur le parquet mal raboté leurs lourds éperons au tintement sonore; mineurs hirsutes, en chemise de flanelle rouge, aux larges pantalons flottants, engouffrés dans les hautes bottes qui leur montaient jusqu'aux cuisses; *gentlemen* corrects, débarqués de la veille; Chinois aux longues queues, aux tuniques de soie, circulant sans bruit dans leurs babouches feutrées. Les sacs en peau de chamois s'alignaient sur la table, changeant de mains, la valeur calculée au poids. Devant les banquiers, d'autres sacs éventrés, dont le contenu, pépites et poudre d'or, se déversait dans des pelles pour payer l'enjeu des gagnants. Les croupiers se relayaient toutes les deux heures. Le propriétaire de l'établissement prenait en outre à sa solde deux ou trois gaillards vigoureux, experts dans l'art d'abattre d'un coup de poing, sans trop l'endommager, un mineur ivre ou un joueur récalcitrant, et de l'envoyer cuver au dehors sa rancune et son vin.

En face de Parker-House s'élevait l'El-Dorado, maison de jeu également et plus particulièrement fréquentée par les Américains; plus loin la Polka, lieu de rendez-vous des Français, des Italiens et des Allemands. Ces constructions diverses bordaient la Plaza, centre de la ville, grand espace découvert qui tenait de la place publique et de l'écurie. Nuit et jour des centaines de chevaux et de mules, attachés par des longes à des piquets en fer, campaient en plein air pendant que leurs maîtres s'attardaient au jeu. C'était là que les mineurs achevaient leurs chargements; sur les bâts s'entassaient les sacs de farine, caisses, outils, vêtements à destination de l'intérieur; les hautes mules mexicaines richement caparaçonnées, les lourds wagons de San-José, de Santa-Clara, attelés de bœufs, encombraient la Plaza. Après les grandes pluies, l'accès en était difficile. Les sentiers qui y aboutissaient se métamorphosaient en fleuves de boue, dans lesquels les piétons imprudents enfonçaient jusqu'à la ceinture. Dans la rue Montgomery elle-même, artère principale de la ville, la viabilité était telle qu'en février 1849 deux chevaux s'embourbaient sans qu'on pût les dégager. Ils moururent là. Trois individus, quelques jours plus tard, périrent au même endroit.

. . . .

... Cependant on commençait à croire à l'avenir de San-Francisco, à sa grandeur future. C'était bien là, sur cette langue de terre étranglée entre la baie et les mornes de sable que devait s'élever la métropole du Pacifique. On commençait à rechercher les parcelles de terrain, malgré l'incertitude qui pesait sur la valeur légale des titres de propriété. La plupart des détenteurs ne possédaient qu'en vertu de concessions mexicaines mal définies et mal libellées...

Auction-room. — L'*auction-room,* ou salle de vente aux enchères de San-Francisco, n'avait qu'une vague ressemblance avec l'idée que ce mot évoque. Elle tenait à la fois de la maison de banque, du magasin de consignation, de l'entrepôt, du mont-de-piété et de la buvette. L'*auctioneer,* ou encanteur, — et s'improvisait tel qui voulait, — trônait d'ordinaire sur un tonneau d'où il dominait son public. Là, au milieu des *lazzi,* des calembours, des plaisanteries plus ou moins épicées, il attirait la foule dans son magasin, annonçant la mise en vente des objets les plus disparates. Lots de terrain, ustensiles de mineurs, chargements à livrer, maisons à reprendre aux squatters, bottes et vêtements, bois et clous, riz et porc salé. Les caisses, les barils, s'empilaient autour de lui. Les ventes

se faisaient de dix heures à midi. On servait alors aux acheteurs un lunch gratuit, invariablement composé des produits alimentaires entreposés dans le magasin... On payait seulement les consommations liquides...

Je fus témoin, dans une de ces *auction-rooms,* d'un épisode assez original. L'encanteur Th. Cobb, bien connu à San-Francisco, vendait ce jour-là un certain nombre de lots de terrain situés dans la rue Stockton. La localité était peu attrayante. La rue Stockton était dans les sables, en arrière de la ville; personne encore ne s'était avisé d'y construire. Cependant il y avait foule, les prix obtenus devant servir de base d'évaluation, et chacun alors ignorant dans quel sens la ville se développerait. En face de l'encanteur et bien installé sur un ballot de couvertures, se carrait un mineur robuste dont le visage allumé indiquait qu'il avait dû faire des haltes fréquentes dans les *bar-rooms* de la plage. Le sommeil le gagnait évidemment, mais il luttait de son mieux, hochant de la tête. Les deux premiers lots se vendirent une once, 80 francs. Puis tout à coup, sans qu'on sût pourquoi, l'encanteur adjugeait le troisième à quatre onces. « Votre nom? » dit-il s'adressant au mineur somnolent. Celui-ci releva la tête : « Tom ! — Tom quoi? Ce n'est pas un nom, Tom. — Tom Maguire, répondit l'autre, étourdi de cette apostrophe. — Bien. » La vente reprit. Cobb, les yeux fixés sur le mineur, lui adjugea successivement cinq ou six lots, prenant de bonne foi les hochements de tête de l'ivrogne pour une surenchère. L'adjudication terminée et mis en demeure de payer ses acquisitions, Tom protesta avec énergie qu'il n'avait rien acheté; mais devant les réclamations de l'encanteur et les affirmations de ses voisins, il dut s'exécuter. Il tira de son sac les 300 ou 400 piastres qu'on lui demandait, et partit en jurant qu'il ne remettrait plus jamais les pieds à *Frisco,* où un coup de trop revenait aussi cher. Il tint parole et repartit le soir même pour son campement à Texas-Hill. Là, comme tous les mineurs, il eut des alternatives de bonne et de mauvaise fortune; mais, comme la plupart des mineurs aussi, tellement épris de cette existence aventureuse, qu'il prospectait en tous sens, s'enfonçant de plus en plus dans l'intérieur à mesure que les placers s'épuisaient. Quatre ans après sa malencontreuse visite à San-Francisco, Maguire, à la suite d'une chute de cheval, venait échouer à l'hôpital de Makelumne-Hill. Grâce à sa robuste constitution, il entrait en convalescence et se préparait, sans une piastre dans sa poche, à reprendre le chemin des mines,

quand un jeune Américain dont la tenue correcte et la mise recherchée dévoilaient un habitant de San-Francisco, vint lui dire qu'il était chargé par une des grandes maisons de commerce de la ville de s'informer à quel prix il serait disposé à rétrocéder ses terrains de la rue Stockton. Maguire ne se rappelait plus qu'il en était propriétaire. Son interlocuteur lui dit qu'après l'avoir vainement cherché dans les mines du sud, il avait enfin réussi à retrouver sa piste. Il conclut en l'invitant à se rendre avec lui à San-Francisco, offrant de défrayer son voyage. Tom Maguire partit, s'aboucha avec les chefs de la maison, qui lui offrirent 20,000 dollars de chacun de ses lots. C'était ce qu'ils valaient en effet. Maguire encaissa trois cent et quelques mille francs et repartit pour les États-Unis, bénissant son étoile... » (C. DE VARIGNY, *Revue des Deux Mondes*, 1er nov. 1886, p. 168-190.)

*
* *

Sutter publia dans les journaux américains un récit dramatique de la découverte :

« Un jour du mois de janvier 1848, après avoir fait ma sieste, j'allais m'asseoir à mon bureau pour écrire à mes parents à Lucerne, quand des pas précipités se firent entendre, et mon factotum Marshall, qui surveillait la construction d'un moulin à scie, entra dans ma chambre. Il ne m'avait quitté que deux jours auparavant, et je pensais ne le revoir qu'après la bâtisse achevée. Jugez de mon étonnement quand je vis Marshall s'arrêter devant moi, immobile, le regard fixe, la bouche béante, les bras tendus.

Comme il ne se pressait pas de parler, je m'écriai : « Avez-vous perdu la tête? — Perdu la tête! je le croirais volontiers. » Puis, regardant autour de lui s'il n'y avait personne qui épiât ses paroles, il me glissa ces mots à l'oreille : « Des trésors inouïs! des montagnes d'or. — Que voulez-vous dire? — Ce que je veux dire? Eh bien, voulez-vous faire une fortune immense, gagner des millions de dollars, plein cette chambre? »

Je ne doutai pas que Marshall ne fût devenu fou, et je le lui dis sans déguisement. Mais pour toute réponse il ouvrit sa main et me versa une quantité de grains d'or. Alors je devins tout comme Marshall était en se présentant devant moi, et je fus tenté de le regarder comme un profond magi-

cien. Il semblait que son cœur fût délivré d'un lourd fardeau, car, s'asseyant près de moi, il me conta son aventure.

« Je montais et descendais, dit-il, les bords de la rivière où l'on construit le moulin, surveillant les ouvriers, quand je remarquai dans la boue quelque chose de brillant. Je crus d'abord que c'était de l'opale, très commun dans le pays, et continuai mon chemin; mon regard fut attiré vingt et trente fois par l'éclat des mêmes objets, sans que je fisse autrement attention. Cependant la reproduction de ce phénomène m'étonna, et j'étais sur le point de descendre sur la rive pour examiner une de ces pierres éclatantes; mais, me reprochant tout à coup mon inutile curiosité, je poursuivis ma marche. A quelques pas de là, l'instinct l'emporta sur la réflexion; je saisis une de ces pierres, et, à ma grande surprise, je vis que c'était une pépite de l'or le plus pur. Vite je me mis à l'œuvre et en ramassai une masse d'autres. Je m'imaginais que ce trésor, dont je devais la découverte au hasard, avait été enfoui là par les Indiens depuis des siècles; mais, scrutant le sol avec plus d'attention, je m'aperçus qu'il était jonché d'or. Après en avoir rempli mes poches, je sautai sur mon cheval, et j'accours ventre à terre pour vous raconter cette merveilleuse trouvaille. »

Ma première pensée fut de lui demander s'il en avait fait part à quelque autre que moi. Sur sa réponse négative je fis seller mon cheval, et nous retournâmes au moulin. A la tombée de la nuit nous étions sur les lieux, et, fouillant la terre avec nos couteaux, nous recueillîmes une si grande quantité de pépites d'or pesant plusieurs onces, que nous étions pâles d'étonnement et de joie. Dominés par la sensation bien naturelle que produisait en nous cet événement, nous rentrions au logis sans dire un mot, quand les ouvriers vinrent à nous en criant à tue-tête : « De l'or! de l'or! » Nous sûmes ensuite que l'un d'eux nous avait observés et avait suivi notre exemple, mais sans pouvoir garder son secret pour lui seul. Tous se promirent un inviolable secret,... et le lendemain des centaines d'individus étaient informés de la découverte.

Au bout d'un mois il y avait sur le terrain 4,000 chercheurs d'or. » (*Nouvelles Annales des voyages*, 1855, t. XIV, p. 119-121.)

*
* *

La société actuelle. — « Bien qu'encore un peu mélangée,

la société de San-Francisco est peut-être plus cordiale, plus gaie, plus sincère qu'ailleurs. Les Californiens ont en aversion le ton et les airs des grands personnages; ils appellent cela *faire jabot,* et conseillent à ceux qui seraient tentés de prendre ces manières passées de mode, d'aller étaler ailleurs leur sottise importante. Si on leur demande quel est leur caractère : « Oh! répondent-ils, nous sommes d'humeur joyeuse et nous aimons à rire; » affirmation qu'ils ne manquent pas de fortifier par l'inévitable *you bet* (vous pariez), formule qui joue dans leur conversation un rôle à peu près semblable à celui de *vous savez* chez les Belges. Ils parlent, du reste, un anglais extrêmement fantaisiste, et emploient une foule d'expressions tout à fait inconnues au bord de la Tamise. Quelques-unes sont empruntées au langage des mineurs. Une affaire promet-elle de beaux bénéfices : « Nous avons là un riche filon, » dit le Californien. Une autre a-t-elle échoué : « Nous avons trouvé le roc, et pas de minerai; c'était *un bilk.* » Et ainsi de mainte autre tournure de phrase, qui transporte dans la langue habituelle les termes usités pour désigner l'apparence des métaux, le rendement des mines... Des expressions tirées de l'espagnol ajoutent encore à la confusion du dialecte, ou plutôt du patois californien. Par exemple le verbe *corral,* qui signifie enfermer du bétail dans un enclos, est employé en toute occasion. Un officier de police *corrals* un délinquant, un agent de change *corrals* les forces d'une société. « (Fréd. Whymper, *Voyages et Aventures dans l'Alaska,* trad. E. Jonveaux, Hachette, p. 381.)

* * *

LE FILON D'ARGENT DE COMSTOCK

La découverte. — « Un jour du mois de juin 1859, deux mineurs irlandais, en fouillant un placer aurifère de la sierra de Californie, trouvèrent par hasard sur ce placer, que depuis dix ans on exploitait sans grand profit, du minerai d'argent. La richesse de cette mine inattendue fut dès le début extraordinaire. On l'appela d'abord la mine de *Washoe,* du nom d'un lac qui se trouvait dans le voisinage. A vrai dire, cette localité n'avait pas encore de nom, aucune ville n'y existait, et le territoire était celui d'Utah, occupé par les mormons; mais ceux-ci vivaient à quelques centaines de lieues plus à l'est. Des tribus errantes d'Indiens, des bandes nomades apparte-

nant aux nations des Pah-Yutes, des Bannoks et des Serpents, parcouraient seules ces régions en toute liberté. Les pionniers y étaient pour la première fois apparus en 1849, alors qu'une troupe d'orpailleurs californiens, mécontents du résultat de leurs recherches dans le pays de l'Eldorado et amoureux de l'inconnu, franchirent résolument les remparts de la sierra et vinrent planter leurs tentes autour des ravins tributaires de la rivière Carson. Jusque-là les blancs, se bornant au rôle d'explorateurs ou de trappeurs, ne s'étaient montrés dans ces parages qu'isolément et à de très rares intervalles.

L'exploitation. — La nouvelle de la découverte de la riche mine de Washoe se répandit bien vite en Californie et y causa une émotion universelle. On avait expédié à San-Francisco, à travers des sentiers de mules, longs et périlleux, plusieurs milliers de kilogrammes du précieux minerai; les chimistes et les ingénieurs s'étudiaient à l'envi à en déterminer le meilleur mode de traitement. Sans attendre le résultat de ces expériences, mineurs et spéculateurs partirent en foule; chacun voulut marquer sa concession, son *claim* sur l'étendue du nouveau filon, et il sembla un moment que le métal blanc allait l'emporter sur le jaune. Presque partout les placers et les mines de quartz aurifère furent immédiatement délaissés. Pendant tout l'été il y eut un grand mouvement, ce que les Américains appellent un *excitment,* ou encore un *rush,* une course folle, et les Espagnols *el furor minero,* la fièvre minérale. Ce fut comme un exode irrésistible qui poussa les colons du Pacifique au delà des pics ardus de la Sierra. On craignit un moment que la Californie n'en fût dépeuplée, tout comme cela avait failli l'être quelques années auparavant, lors de la découverte des trop fameux placers de Fraser River; mais l'automne vint, et avec lui les neiges qui comblèrent les passes de la Sierra. Il fut dès lors presque impossible de gagner la Washoe, et chacun attendit le printemps suivant. En dix ans, de 1860 à 1870, le Nevada produisit un poids de lingots d'argent estimé en moyenne à 70 millions de francs par année. En 1873 la production a même atteint 125 millions. Le Mexique tout entier, le plus riche des États argentifères du globe, ne fournit pas au delà de 100 millions.

Virginia-City. — Ce fut un soir du mois d'octobre 1868 qu'abandonnant pour un moment la Californie, je pris le coche, ou *stage,* à Reno pour me rendre à Virginia-City; autour de cette ville se développent les plus riches exploitations du

Nevada. Reno était alors et c'est encore aujourd'hui une des principales stations du Central Pacifique. En deux heures nous franchissons les seize milles qui nous séparent de la capitale des mines d'argent. Le terrain, tout le long de la route, est triste et désert. Le chemin est ouvert à l'américaine, sans avoir été d'avance nivelé et régulièrement mesuré. La route est plus ou moins large, selon les besoins... Sur toute l'étendue du parcours on aperçoit à peine deux ou trois fermes. L'une d'elles sert de station ou maison de poste : c'est là qu'on relaye. Le sol autour est ondulé, moutonnant, formé de coteaux qui se succèdent et s'alignent sur des directions transversales à la route. La terre est grisâtre, privée d'eau, divisée en grosses mottes aux points où elle a été labourée. On y sème du blé, du maïs; mais les récoltes sont pauvres, car on n'use pas d'engrais. Nous sommes sur les hauts plateaux, sur le versant oriental de la Nevada, à une altitude moyenne de plus de 2,000 mètres.

Virginia-City, où nous entrons en triomphateurs au grand galop, est construite partie en briques rouges, partie en pierre ou en bois. Dans la principale rue, quelques beaux magasins, deux ou trois grands hôtels, plusieurs restaurants, des bureaux d'essayeurs, des maisons de banque, des églises, un nombre incommensurable de buvettes. Les trottoirs sont de bois, aux planches branlantes; partout s'étalent les enseignes les plus grotesques, comme les peintres badigeonneurs américains savent seuls en imaginer. La ville est tracée en damier : de longues rues parallèles à la rue principale, des rues transversales coupant celles-ci à angles droits, forment l'espace où peut s'étendre à l'aise la cité de Virginia, qui renferme aujourd'hui plus de 20,000 habitants, est éclairée au gaz et possède plusieurs imprimeries et journaux.

Sur un côté la ville est limitée par la montagne métallifère où se dresse le pic Davidson, le point culminant de la contrée; il domine de 500 mètres la ville, qui elle-même est à 1,900 mètres au-dessus de l'Océan. De l'autre côté le terrain descend, toujours montueux, coupé d'étroites vallées qui vont s'unir à celle de Carson, la vallée principale de ce district. Les mines d'argent sont disséminées tout autour et au-dessus de la ville, qui, vers le sud, se soude à des cités nouvelles, véritables faubourgs de la première.

Histoire du Comstock. — Le filon métallifère s'appelle du nom du mineur qui en a délimité la première concession, le filon de *Comstock*. Les deux Irlandais découvreurs de ce gîte

avaient nom Peter O'Reilly et Patrick Mac-Laughlin. Comstock en marqua avec eux le périmètre que la loi américaine accorde à tout inventeur, et c'est ainsi que les nouveaux Colombs furent détrônés auprès de la postérité par un autre Améric Vespuce. Le Comstock dresse sa tête à la surface comme une énorme muraille. La masse siliceuse, attaquée par les éléments, s'est divisée en blocs qu'on dirait empilés les uns sur les autres. Cela ressemble à une série de menhirs ou de dolmens juxtaposés, érigés par une race aborigène disparue. C'est la nature qui a fait cette œuvre, la nature toujours plus puissante que l'homme.

Si l'on gravit les pentes de la colline où se dresse la muraille de quartz, il est facile d'interroger la roche; elle est dure, raye l'acier; la couleur en est jaunâtre, rouillée, trahit la présence de l'oxyde de fer. La texture est grenue, poreuse, caverneuse; nulle part n'apparaît l'or, ni à l'œil nu ni à la loupe. Il y existe cependant, puisque les déblais naturels, les terres provenant des désagrégations superficielles du filon de Comstock, sont pulvérisés dans les établissements voisins, et ensuite amalgamés avec le mercure, qui donne une certaine quantité d'or. Ce sont ces mêmes sables que lavaient, en 1859, les deux orpailleurs californiens qui trouvèrent par hasard l'argent.

Le filon de Comstock découvert, il fallait en assurer l'exploitation immédiate. D'après les règles en usage chez les mineurs de Californie, qui eux-mêmes les ont reçues des Hispano-Américains, il fut convenu, dès le premier jour, que chacun pourrait s'approprier à la surface 200 pieds linéaires de filon, avec une étendue indéfinie en profondeur, en conservant souterrainement cette même largeur de 200 pieds. Ces premiers *claims* ou *locations,* transférés plus tard à des compagnies, donnèrent naissance aux riches exploitations connues aujourd'hui sous les noms d'*Ophir, Mexican, Gould and Curry,* etc. Pendant ce temps, les villes de Virginia-City et Gold-Hill, qui n'en font plus qu'une, sortaient de terre comme par enchantement, la première ainsi appelée du sobriquet du mineur virginien James Fennimore, ou par abréviation Finney, que ses camarades avaient surnommé, en l'honneur de l'État qui lui avait donné le jour, *Old-Virginia,* la vieille Virginie. Dès le mois de février 1858 Finney avait découvert et claimé les affleurements du filon de Comstock, alors appelé aussi de son nom *Virginia,* et que tout le monde regardait comme un filon de quartz aurifère analogue à ceux de Californie.

Ce fut un Californien, James Walsh, homme expérimenté, venu des placers de Grass-Walley, qui fit connaître le premier aux mineurs de Washoe la véritable valeur de leur veine, que jusque-là ils travaillaient assez grossièrement. A la fin de 1861, il envoya environ 3,000 kilogrammes de minerai à San-Francisco, et les vendit 4,500 dollars. Alors il acheta aux mineurs 1,800 pieds de filon au prix de quatorze dollars le pied. Quelques mois plus tard le pied de filon valait jusqu'à 1,000 dollars. Comment s'étonner après cela que la Californie presque entière ait fait dans le début irruption sur les nouvelles mines d'argent? « Il fallait voir, me disait un témoin oculaire, les premiers temps de Virginia-City. Nous allions tous par les rues de la ville mis comme des mendiants. On prenait à peine le temps de se vêtir, de boire, de manger. On avait hâte, on courait, on allait sur les puits, dans les galeries, dans les excavations. Quand on se rencontrait, on ne se demandait point des nouvelles de sa santé; on ne parlait ni de la pluie ni du beau temps, comme il est d'usage entre gens bien élevés qui ont un peu de temps à perdre, même en Amérique; on ne causait que filon, essais, minerai d'argent. On allait nommer un nouveau président, la guerre civile allait peut-être éclater suivant le nom qui sortirait de l'urne, et elle éclata en effet : de tout cela on ne se souciait guère. On ne voyait que mines, mines, mines. On en causait le jour, on en rêvait la nuit, et les théories, les projets, les illusions, allaient leur train. C'est à peine si le soir les maisons de jeu ouvraient un moment leurs portes, et si les joueurs s'y tiraient entre eux quelques coups de revolver : c'était bon naguère en Californie. Cette fois on n'avait qu'une idée, qu'un but : courir aux mines d'argent, acheter, vendre, puis racheter et vendre encore des pieds de filon. Tous nous devions faire fortune, tous nous devions nous réveiller millionnaires. On appelait le pays de Washoe le paradis de l'homme pauvre, et souvent nous n'avions pas de quoi payer notre dîner. »

Dès le printemps de 1860, des milliers de mineurs étaient accourus, suivis d'une bande de spéculateurs et de capitalistes. Une nuée de chercheurs se répandit par toute cette contrée, auparavant sauvage, et que le pas de l'homme blanc n'avait foulée que sur de rares endroits. Ce fut autour du filon de Comstock que s'agita de préférence l'essaim de travailleurs. Chacun voulait avoir au moins une part dans l'une des mines d'argent dépendant de ce riche filon. On achetait une mine sans la visiter : elle était souvent en un lieu où n'était jamais

passée l'ombre d'une veine métallique. On avait oublié toute prudence, on ne songeait qu'à acheter, et il suffisait de la nouvelle d'un succès inespéré obtenu sur un point pour encourager tout le monde. Il semblait qu'il n'y eût que des mines riches, pas une pauvre, alors que c'est presque toujours le contraire. Les statuts de 3,000 compagnies minières furent enregistrés à San-Francisco, et 30,000 personnes prirent des intérêts dans ces affaires. Le capital nominal était d'un milliard de piastres, ou plus de 5 milliards de francs; mais la valeur réelle des actions n'excéda jamais 50 millions de francs, car une à peine des compagnies sur cent possédait une concession de quelque valeur. Cependant l'organisation légale de chaque compagnie avait dû coûter en moyenne 100 piastres, soit plus de 1,500,000 francs pour les 3,000 compagnies, et il avait bien fallu que quelqu'un fournît cet argent.

... Il y eut dans le principe des frais sans nombre, tant les concessions avaient été mal indiquées, mal repérées, mal délimitées, et par suite mal enregistrées. Nul ne procédait avec calme, même le *recorder* ou contrôleur officiel, représentant la loi et le fisc. Et puis y avait-il un ou deux filons? La division des affleurements à la surface semblait indiquer deux veines. A San-Francisco on penchait pour une, à Nevada pour deux. La politique s'en mêla, et dans les élections on vota pour ou contre un candidat suivant qu'il était favorable à l'unique ou à la double veine. Les avocats, les *sollicitors* ou avoués, réclamèrent des plaidants des honoraires énormes, et les témoins, dont quelques-uns se parjuraient, prétextant tout à coup un voyage dans les États atlantiques, exigèrent pour rester des indemnités considérables. Une partie de la valeur des mines fut perdue dans ces litiges onéreux. Le procès Chollar-Potosi coûta 1,300,000 piastres, le procès Ophir-Moscou un million. A la fin la théorie de la veine unique, conforme d'ailleurs aux données de la géologie, l'emporta.

Les actions minières portaient le nom de *pieds*, parce qu'elles étaient représentées par un pied linéaire de filon (le pied américain est égal à 30 centimètres). Ces actions eurent un moment le même succès qu'avaient eu chez nous celles de la fameuse banque de Law. Ainsi un pied de la mine *Gould and Curry*, qui a été toujours la plus productive du filon de Comstock, se vendait 500 dollars en mars 1862, 1,000 en juin, 1,550 en août, 2,500 en septembre, 3,200 au mois de février 1863, 3,700 en mai, 4,400 en juin, et 5,600 en juillet. La valeur des

actions des autres mines suivit une progression aussi rapide, bien que s'élevant à un taux moins élevé...

Quelque riches que fussent ces mines, la production d'argent, la première année de l'exploitation, en 1860, n'avait pas atteint 100,000 dollars. Les procédés d'excavation et de traitement étaient encore fort grossiers, et l'on perdait une grande partie du précieux métal; mais dès l'année 1861 les méthodes se perfectionnèrent, et la production atteignait au delà de 2,000,000 de dollars. En 1862, elle dépassait 6 millions; en 1863, 12 millions. Jamais pareille chose, en aucun temps, ne s'était vue. Virginia-City, qui avait alors 15,000 habitants, produisait plus d'argent que Potosi en Bolivie, Guanaxuato du Mexique n'en produisirent jamais, alors qu'elles avaient, la première 150,000 habitants, la seconde 100,000, et fournissaient chacune 10 millions de piastres par an. Virginia dépassait déjà 12 millions et devait bientôt atteindre 16. Ce dernier chiffre donnait 550 dollars par tête d'habitant, et 2,800 par tête de mineur. Ce simple fait explique le renom dont Comstock jouit encore, et l'attraction irrésistible que les filons de Nevada ont exercée dans le principe sur l'esprit de tous les émigrants du Far-West.

A toute médaille il y a un revers. Le mouvement de baisse commença après l'été de 1863, époque où les actions minières atteignaient les cours fabuleux que nous avons relevés. On se mit à supputer les millions ensevelis dans quelques-unes des mines, qui, fouillées pendant deux ou trois ans, n'avaient pas encore rendu un rouge liard. D'autres, qui avaient vu les mines d'argent à l'étranger, annonçaient que si nulle part on n'avait exploité les dépôts de métal d'une richesse continue, sauf à Comstock, ici le coût onéreux de l'exploitation absorbait presque tous les bénéfices. Il était, du reste, notoire que beaucoup de sociétés minières ne s'étaient formées que pour tromper le public, en lui faisant acheter des valeurs correspondant à des mines imaginaires.

Les actions allèrent ainsi baissant peu à peu. Au milieu de l'année 1864, une véritable panique se déclara. Les banquiers, affolés, craignirent un moment une ruine complète, car on vit un pied de la mine *Gould et Curry* tomber à 900 dollars, *Savages* à 750, *Ophir* à 425;... c'est-à-dire que les actions minières ne valaient plus que le sixième à peu près de ce qu'elles valaient un an auparavant. Depuis lors les hausses et les baisses quelquefois instantanées ont continué à se produire, mais dans des proportions moins étendues... Quant aux af-

faires véreuses, on n'en entendit plus parler. Les ouvriers, les commis, les domestiques, qui avaient pendant quatre années soigneusement payé leurs redevances pour la mine dont ils étaient les propriétaires, dans l'espérance qu'ils toucheraient enfin un gros dividende, furent désenchantés sans retour, et le nom de Washoe, qu'on avait béni jusqu'alors, fut voué aux gémonies... » (L. SIMONIN, *A travers les États-Unis, de l'Atlantique au Pacifique,* Charpentier édit., 1885, p. 165-180, *passim.*)

Galerie Sutro[1]. — « Les puits descendent à diverses profondeurs, — jusqu'à 945 mètres, — dans le filon qui s'enrichit loin de la surface; mais la chaleur y est atroce (49° à 700 mètres); les eaux, fournies par des fontaines d'une température de 70°, emplissaient les fonds, entre la roche granitique du mont Davidson et les masses de porphyre vert du plateau. Pour exploiter les veines de métal, les plus riches que l'on connaisse, et pour rendre le travail possible dans cette atmosphère étouffante, à côté de ces sources où les ouvriers risquent de s'échauder, il a fallu creuser une galerie souterraine de 6,148 mètres de longueur, qui commence à 2,368 mètres sous le mont Davidson et, s'abaissant d'un millier de mètres, débouche à 1,366 mètres dans la plaine de Sutro, où serpente le torrent de Carson. Les travaux sont arrêtés audessous de la galerie, l'air y étant irrespirable. » (E. RECLUS, *Géographie universelle,* Hachette, XVI, p. 627.)

* * *

AGRICULTURE

Fertilité et climat. — « Autant le sol de la Vieille-Californie est aride et pierreux, autant celui de la Nouvelle est arrosé et fertile. C'est un des pays les plus pittoresques que l'on puisse voir. Le climat y est beaucoup plus doux que sur les côtes orientales du nouveau continent situées à la même latitude. Le ciel est brumeux, mais les brouillards fréquents, qui rendent difficile l'atterrage sur les côtes de Monterey et de San-Francisco, donnent de la vigueur à la végétation et fertilisent le sol, qui est couvert d'un terrain noir et spongieux. »

1. Théodor Sutro était un ancien mineur qui commença sa galerie en 1865. Cette entreprise a rendu leur prospérité aux nombreuses mines de la Nevada. Le baron Mackay y a gagné un milliard en vingt ans. Comstock Lode a produit, dit E. Reclus, l'énorme quantité de 322 millions de piastres, plus de 1,500 millions de francs, de 1859 à 1890. (*Géographie universelle,* XVI, p. 730.)

(A. de HUMBOLDT, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, in-8°, édit. 1827, II, p. 275.)

Les fruits. — « Nous arrivons à Sacramento en pleine foire agricole, et nous allons admirer les gigantesques betteraves et les colossales citrouilles qui, depuis les premiers temps, ont fait connaître aux quatre coins du globe la fécondité exceptionnelle du sol californien. Les fruits ne sont pas oubliés. Voici des grappes de raisins du poids de plusieurs livres, et des pommes et des poires qui mesurent un demi-mètre de tour. Si vous n'y croyez pas, allez y voir. » (L. SIMONIN, *A travers les États-Unis,* Charpentier, 1885, p. 153.)

« La Californie produit les meilleurs fruits de l'Amérique, voire du monde entier. Raisins délicieux, poires fondant sous le palais, pommes savoureuses, melons de terre et d'eau, bananes, ananas, pêches jaunes et vertes, amandes et autres fruits de nature semi-tropicale pullulent ici à un point inouï. C'est à se croire sur les bords de l'Euphrate, au milieu de l'Éden si vanté par l'Écriture[1]. » (I. EGGERMONT, *Voyage autour du globe,* Ch. Delagrave, 1892, p. 322.)

Vignes. — Les religieux avaient introduit des plants étrangers[2] : dans un voyage à travers la province en 1846, le dernier alcade de San-Francisco, Ed. Bryant, parle de vignes importantes, qui avaient déjà donné plusieurs tonnes de vin. « Je tiens là, dit-il, de l'*aguardiente,* eau-de-vie faite avec le raisin de Californie. Son goût n'est pas désagréable ; je ne doute pas que le temps ne la rende aussi bonne que les eaux-de-vie de France. » (*Voyage en Californie,* traduit par X. Marmier, Paris, 1849, p. 25.) En 1855, M. A. Delmas importa par le cap Horn une centaine de variétés françaises, qui sont surtout cultivées au point de vue de la production du raisin

1. Quelques chiffres suffiront pour indiquer l'importance et surtout les progrès rapides de la culture des fruits. En 1872, l'exportation des fruits en conserve fut de 182,000 boites : en 1887 elle atteignit 56 millions ; en 1871 l'exportation des fruits frais était de 1,832,300 livres : en 1888, de 54 millions ; en 1875 on n'exportait pas de raisins secs : en 1888 on en a expédié 17 millions de livres.

2. « Les premiers colons arrivés en 1769 trouvèrent déjà dans l'intérieur du pays des ceps de vignes sauvages, qui donnaient des grappes de raisin assez grandes, mais aigres. C'était peut-être une de ces espèces de *vitis,* propres au Canada, à la Louisiane et à la Nouvelle-Biscaye, et que les botanistes ne connaissent encore qu'imparfaitement. Les missionnaires ont introduit dans la Californie la vigne (*vitis vinifera*), dont les Grecs et les Romains ont répandu la culture dans toute l'Europe, et qui est certainement étrangère au nouveau continent. On fait de bon vin dans les villages de San-Diego, San-Juan-Capistrano, Santa-Clara, etc., tout le long de la côte au sud et au nord de Monterey jusqu'au delà de 37° de latitude. » (A. DE HUMBOLDT, *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne,* édit. in-8° de 1827, II, p. 276.) Ces vignes furent longtemps cultivées sous le nom de *vignes de la mission.*

de table. La culture de la vigne s'est surtout développée à partir de 1880.

« Je traverse le pays de Calistoya, un des plus riches en vignes. J'en ai déjà vu beaucoup la veille, j'en vois davantage; je remarque surtout qu'on se dispose à planter dans de vastes proportions. Que feront-ils de tant de vin? Ils n'en boivent pas. Déjà les caves sont encombrées, et les propriétaires ne trouvent pas à l'écouler; ils le donnent, rendu à San-Francisco, pour dix-huit sous le gallon, c'est-à-dire les quatre litres et demi. Encore un point noir pour nous à l'horizon : cet excédent de production partira pour la France, et déjà le vin de Californie en connaît la route. Il ne faut pas se faire d'illusions, ce vin est de très bonne qualité; j'en ai bu d'excellent, aussi bien du blanc que du rouge; seulement, dans les hôtels on le paye de cinquante sous à un dollar la bouteille, quand le vigneron le vend quatre sous le litre. Le plant qui réussit le mieux et fait le meilleur vin est le zinfandel[1]; le burger est un bon plant de raisin blanc. Les Américains cultivent aussi le concord, qualité exécrable, et puis des plants français : le carignan, le pineau, le malvoisie, le minion, le chasselas, ce dernier pour la table.

L'an dernier (1885), la récolte du vin, en Californie, a produit vingt-cinq millions de gallons.

Toutes les vignes sont cultivées à la charrue, les ceps espacés de 2 mètres environ sur 1^{m},30; peu sont accompagnés d'échalas, et dans ce cas les échalas sont très courts et n'empêchent pas les rameaux de courir. La végétation n'a rien de luxuriant; on taille à la mode beaujolaise, et la production m'a semblé belle, sans être extraordinaire. Il faut cependant que la terre soit bien fertile, s'il est vrai que des propriétaires qui ont payé près de 6,000 francs l'hectare fassent d'excellentes affaires, malgré le bon marché des produits et la cherté de la main-d'œuvre. Ce qui manque le plus aux Américains, c'est l'expérience pour la fabrication des vins. Les plus riches font venir des vignerons de France et les payent de 100 à 150 dollars par mois, c'est-à-dire de 6,000 à 9,000 francs par an ». (L. DE COTTON, *A travers le Dominion et la Californie,* Retaux-Bray, 1889, p. 183.)

« La vigne se multipliant de plus en plus, les vendanges de 1888 ont produit 9 millions de kilogrammes de raisins;

1. C'est peut-être le zierfandler ou silvaner autrichien, une sorte d'aramon.

les vins français, sauf quelques crus de choix, ont été absolument chassés de la côte ouest des États-Unis, et d'importantes agences de vente, établies à New-York, à Philadelphie et autres villes importantes, créent chaque jour de nouveaux débouchés aux produits californiens. La Louisianne, l'État où il se boit le plus de vin, ne consomme plus guère que des crus nationaux. » (H. Brézol, *Revue des sciences naturelles appliquées*, 1889, p. 495-96.)

*
* *

LES QUATRE RACES DES ÉTATS-UNIS

« Ce grand domaine de l'oncle Sam est habité par des races nombreuses, étrangement variées. L'Européen n'a aucune idée de ces contrastes, qui se résument en quatre nuances de l'humanité qui, sous une même bannière, entre la Chine et l'Archipel, entre l'Europe et l'Afrique, habitent le même immense continent. L'homme jaune a plus de patience et d'économie, l'homme rouge plus d'héroïsme et d'énergie, l'homme noir plus de force physique.

Au-dessus de ces races diverses, Malais, Chinois, indigènes des montagnes Rocheuses et de la Sierra Nevada, Africains du Congo ou de la Floride, se montre et plane le personnage destiné à les dominer toutes, l'Aryen, l'Européen, l'Anglo-Saxon, mêlé d'Irlandais Celtique et d'Ibère.

Celui-ci est l'homme blanc, l'Américain.

Le blanc. — Ayant l'intelligence, il a le sceptre. Il a même le désir et la théorie, sinon la pratique, de la charité et de la justice. Tous les climats lui conviennent; pour qu'il puisse subvenir à ses besoins, il affrontera les ardeurs de la zone torride et les glaces du pôle. Qu'il ait de quoi se couvrir et se nourrir, il s'emparera en dominateur de toutes les zones. Son génie plastique, énergique et souple, sa force morale, sa puissance de résistance, sont capables de soutenir toutes les épreuves, d'entreprendre tous les travaux, de subir toutes les températures; aussi le voyez-vous tamiser le sable d'or dans les ravins du Sacramento et écrire des articles de fond dans le journal de New-York; établir des hauts fourneaux en Pennsylvanie et se livrer à la grande pêche dans la baie de Fundy; chasser le castor dans l'Orégon et élever les porcs du Texas; cultiver les dattes et les limons de la Floride et prononcer de superbes discours sur les plates-formes de Washington.

Partout enfin, livré aux occupations les plus diverses, sous toutes les latitudes, à l'ombre des palmiers ou des sapins, il existe, il prospère, il dirige et il est roi.

Le nègre. — Quant au noir, il a sa place fixée par son organisme, celle qui absorbe le plus de soleil et qui lui impose le moins de travail. C'est le vrai fils des tropiques; pourvu qu'il se sente brûlé par la chaleur, il est content; il lui faut l'Alabama, un champ de riz, un petit ruisseau, un mouchoir noué autour de la tête, et le voilà gai comme un oiseau, fredonnant à tue-tête sa chanson idiote, sans penser au lendemain; son œil s'arrête avec délice sur les teintes éclatantes; des palmiers, des bananiers, des cotonniers, que lui faut-il de plus ? La liberté ne lui plairait guère s'il fallait aller la saisir dans la glace, la neige et le brouillard. Il tolère New-York, ne demeure pas à Saratoga, passe les mois d'hiver dans le Sud et ne voudrait pas pour tout au monde s'aventurer dans les froides régions du Massachusetts et du Connecticut; l'appât d'un excellent accueil, d'un bien-être assuré et de salaire très élevé ne le séduit pas. Rien ne consolerait le pauvre Tommy s'il avait froid. Donnez-lui donc le soleil. Le soleil pour lui, c'est la liberté.

L'Indien. — Le Peau-Rouge, fils des anciens chasseurs des Alleghanys, des montagnes Rocheuses et des vastes prairies, n'existe plus guère que dans les lointaines solitudes de l'Ouest. La civilisation, c'est-à-dire l'Américain au pâle visage, l'a forcé de s'y réfugier avec sa squaw, le buffle, le bison et l'antilope. Aussi ne le retrouve-t-on, à peu d'exceptions près, que dans les régions désolées, situées à l'ouest du Missouri et du Missisipi.

... Rien de plus difficile que de contraindre le Peau-Rouge à une résidence fixe et au travail assidu; il ne veut manier ni la bêche ni la herse; il mendie volontiers, mais ne travaille pas; aussi la vapeur des locomotives, la fumée des usines et les travaux agricoles des blancs l'ont-ils chassé, avec le loup et le serpent à sonnettes, dans les forêts et les roches des Alleghany, où il pouvait autrefois librement scalper la femme blanche et faire retentir les échos de son triomphant cri de guerre. Du Missouri au Colorado on le voit encore, figure historique plutôt que puissance réelle, surveillé d'ailleurs par une chaîne de forteresses...

Le Chinois. — Parlons de l'homme de race jaune.

Celui-ci, en général chinois, quelquefois malais ou dayak, n'a plus de quoi vivre dans son pays. Le salaire l'attire en

Amérique. Du fond de l'archipel il accourt et demande du labeur. Pour un ou deux dollars il repassera votre chemise, fouillera l'or dans les mines et vous fera cuire une omelette... Peu de force physique chez eux, beaucoup d'adresse, de flexibilité, de patience. Avec leurs yeux en ligne oblique, ils sont assez laids, doux, industrieux et ne font de mal à personne. Prêts à exécuter tout ce qu'on leur demande, à se charger des commissions, à balayer la chambre, ils joignent à une souplesse merveilleuse une économie excessive et une longanimité sans égale... » (HEPWORTH DIXON, *la Nouvelle Amérique*, trad. par Ph. Chasles, Librairie internationale, 1869, p. 219-224.)

*
* *

LES INDIENS

Ils ont été plus maltraités aux États-Unis qu'au Canada, parce que la culture s'est développée plus vite, et les Peaux-Rouges insouciants, uniquement occupés de chasse, ont dû céder la place aux travailleurs avides de bonnes terres. L'exode commença en 1784 : une loi autorisa les marchés pour la vente de leurs terres, et les Iroquois abandonnèrent la Pennsylvanie. En 1826 on décida que tous les Indiens seraient transportés à l'ouest du Missisipi; le gouvernement s'engagea à payer une certaine somme à chacun des Indiens transportés ; ils furent répartis dans les *Réserves*, surveillées par des agents. Ces terres restèrent la propriété commune de la nation, et ce fut seulement en 1887 (*allotment act* du 8 février) que les propriétés individuelles furent autorisées. Mais quand une réserve renferme des terres fertiles convoitées par les colons, l'État ne se fait pas scrupule d'en dépouiller les Indiens ; le fait s'est produit pour le district d'Oklahoma, livré aux settlers le 22 avril 1889. Le gouvernement fédéral s'est montré assez généreux pour désintéresser l'Indien, mais il a rarement tenu ses engagements politiques. Sitting-Bull, le chef célèbre des Sioux, pouvait répondre à un général américain : « Le gouvernement a déjà conclu cinquante-deux traités avec les Sioux, et il n'en a pas observé un seul. » Aussi les révoltes ont été nombreuses; elles furent surtout violentes contre les colons anglais, qui, en 1704, promirent une prime de 70 dollars pour tout Indien fait prisonnier ou mis à mort. Le congrès de la confédération plaça des commissaires auprès des nations, et les révoltes générales furent évitées ; mais les révoltes partielles ont continué jusqu'à nos jours ; les plus terribles ont été celles des Sioux, qui furent dirigées par un véritable chef, le terrible Sitting-Bull, le *Taureau assis ;* il était né en 1835, et combattit presque constamment dans la région du Dacotah contre les colons américains ; sa dernière révolte eut lieu en

1890 : il crut alors à une prophétie qui annonçait l'arrivée d'un messie chargé de rendre aux Indiens la liberté d'aller où ils voudraient. Buffalo-Bill (le Cody de l'Exposition) refusa de marcher contre lui. Sitting-Bull fut tué dans une rencontre au mois de décembre 1890.

La *Nature* (1891, 1er semestre, p. 280) a donné un portrait de Sitting-Bull.

Quel est leur nombre? Ils étaient 313,000 en 1830, d'après un relevé fait dans les bureaux du département de la guerre; 283,000 en 1870, 255,000 en 1880, 244,000 en 1890.

Mais le chiffre se relève, et, d'après Rivière, la population indienne aurait augmenté dans ces dernières années; il y aurait, en y comprenant les habitants de l'Alaska, 360,000 Indiens aux États-Unis.

Un fait qui a été observé par tous les voyageurs, c'est la grande ressemblance que présentent les Indiens des territoires les plus variés et les plus éloignés. « J'ai été fortement frappé, écrivait Th. Flint en 1831, de la ressemblance générale qui existe entre les Indiens dans leur physionomie, leur visage, leur conformation, leurs mœurs et leurs habitudes. Je ne crois pas qu'il y ait une autre race humaine qui présente des hommes parlant des langues différentes, habitant des climats différents, se nourrissant d'aliments différents, et qui cependant offrent une ressemblance si étonnante entre eux. » (*Nouvelles Annales des voyages*, 3e série, IV, p. 356.)

* * *

Cruauté des Indiens. — « On ne saurait se faire une idée de la cruauté d'un grand nombre de ces tribus sauvages, dans les guerres continuelles qu'ils font à leurs voisins. Quand ils savent que les guerriers d'une tribu rivale sont partis pour la chasse, ils entrent inopinément dans leur village, massacrent les enfants, les femmes et les vieillards, et emmènent prisonniers tous les hommes qu'ils peuvent conduire. Quelquefois ils se placent en embuscade, ils laissent passer tranquillement une partie de la bande; tout à coup ils jettent un cri affreux et font pleuvoir sur l'ennemi une grêle de balles et de flèches. Un combat à mort commence aussitôt : ils s'élancent les uns sur les autres, le casse-tête et la hache à la main, et font une horrible boucherie, se glorifiant de leur valeur et vomissant un torrent d'injures contre les malheureux vaincus ; la mort s'y montre sous mille formes hideuses, dont le spectacle, qui glacerait d'épouvante tout homme civilisé, ne fait au contraire qu'enflammer la rage de ces barbares. Ils insultent et foulent aux pieds les cadavres mutilés ; ils arrachent les chevelures, se roulent dans le sang comme des bêtes féroces; souvent même ils dévorent les membres

palpitants de ceux qui respirent encore. Les vainqueurs retournent à leur village, entraînant avec eux leurs prisonniers destinés au supplice. Les femmes viennent à leur rencontre en jetant des hurlements épouvantables, dans la supposition qu'elles auront à pleurer la mort de leurs maris ou de leurs frères. Un héraut proclame les détails circonstanciés de l'expédition ; on fait appel nominal des guerriers, et leur absence indique qu'ils ont succombé. Alors les cris perçants des femmes se renouvellent, et leur désespoir présente une scène de rage et de douleur qui passe l'imagination. La dernière cérémonie est la proclamation de la victoire ; oubliant aussitôt leurs propres malheurs, elles s'empressent de célébrer le triomphe de leur nation : par une transition inexplicable, elles passent dans un instant d'un deuil frénétique à la joie la plus extravagante.

Je ne saurais trouver des paroles pour vous décrire les tourments qu'ils infligent au pauvre prisonnier dévoué à la mort : l'un lui arrache les ongles jusqu'à la racine, un autre lui mord la chair des doigts, fait entrer le doigt déchiré dans son calumet et en fume le sang ; on leur écrase les doigts des pieds entre deux pierres, on leur applique des fers rouges sur toutes les parties du corps, on les écorche vifs et on se repaît de leurs chairs palpitantes. Ces cruautés continuent pendant plusieurs heures, quelquefois pendant une journée entière, jusqu'à ce que la victime succombe à tant d'affreux tourments. Les femmes, comme de véritables Furies, l'emportent souvent en cruauté sur les hommes dans ces scènes d'horreur. Pendant tout cet horrible drame, les chefs de la tribu sont tranquillement assis autour du poteau où se débat la victime ; ils fument et regardent ces scènes tragiques sans la moindre émotion. Souvent le prisonnier ose braver ses bourreaux avec une froideur vraiment stoïque : « Je ne crains pas la mort, s'écrie-t-il ; ceux qui craignent vos tourments sont des poltrons, ils sont au-dessous des femmes. Que mes ennemis soient confondus, ils ne m'arracheront aucune plainte ; qu'ils enragent, qu'ils se désespèrent. Ah ! si je pouvais les dévorer et boire leur sang dans leur crâne jusqu'à la dernière goutte ! » (De Smet, *Voyages aux montagnes Rocheuses,* Lille, L. Lefort, 1845, p. 75-77.)

⁂

Un Indien de l'Est. — « Un jour (c'était en 1865) le hasard

nous conduisit au bord de l'Hudson, entre New-York et Albany. A cette hauteur les falaises ne tombent plus perpendiculairement dans le fleuve, comme aux environs du tombeau du général Grant. La prairie bordée de sapins vient, par une déclivité insensible, mourir dans l'eau.

C'était le soir; la brise rayait de légères ondulations la vaste nappe de l'Hudson. On entendait au loin le beuglement des bestiaux qui rentraient du pâturage, et, par intervalles, les locomotives grondaient sur les rails en déposant sur les prairies de petits panaches de vapeur. Accroupi sur l'herbe, un Indien paraissait méditer profondément. Deux plumes d'aigle teintes de vermillon se dressaient dans ses cheveux tordus. Ce n'est pas qu'il eût scalpé deux ennemis : un tel ornement n'avait plus maintenant aucune signification. Au lieu de tenir à la main un tomahawk rougi du sang des pionniers, il ne possédait qu'un mauvais fusil de traite incapable de servir à la chasse des moineaux. Depuis longtemps il ne combattait plus; il mendiait pour vivre, grignotant çà et là quelques épis de maïs que de bons samaritains lui distribuaient encore. C'était bien un représentant de ces hommes inertes devant la force, impassibles devant la menace, immobiles devant le progrès. D'une main distraite il faisait brûler des feuilles de tabac. Un vol de ces sortes de merles à ventre rouge que les Américains désignent sous le nom de *robbins* sautillaient dans l'herbe et semblaient vouloir narguer par leurs cris ce barbare égaré dans un monde qui n'était plus le sien. Non loin de là se dressaient les toitures coniques de wigwams en ruine. Les perches de la charpente, liées par le haut, restaient encore debout, dépourvues des nattes qui jadis préservaient ses habitants contre les intempéries. L'herbe envahissait le foyer désert, et tout à l'entour de sacanthes recroquevillaient leurs feuilles sur cet antique patrimoine des Peaux-Rouges.

A quoi songeait cet Indien dans son isolement farouche? Écoutait-il au loin le cri plaintif des castors? Suivait-il par la pensée les spectres des guerriers disparus poursuivant des fantômes de bisons à travers la prairie où s'alignent aujourd'hui de riants cottages, où des carrés d'avoine ondulent au souffle de cette même brise qui balance des squelettes dans les hamacs suspendus aux acacias qu'aucune main amie ne vient plus ébrancher en signe de deuil? Entendait-il l'assemblée aux mille voix tumultueuses, où les chants patriotiques, exaltant l'imagination, faisaient bouillonner le sang dans les veines des guerriers?

Un *ferry-boat* immense, qui montait à Albany, vint à passer. Les remous soulevés par les roues gigantesques du *Léviathan*, se propageant de proche en proche, clapotèrent à la rive, imprimant de légères oscillations à une pirogue attachée près de là. Sans s'émouvoir, abstrait du monde extérieur, le sauvage continuait à regarder dans le vide.

« A quoi pense-t-il? demandai-je à mon guide.

— A rien, sans doute; mais soyez sûr que, s'il a quelque idée en tête, il déplore de n'être point à la solde du gouvernement fédéral. Il est seul de sa tribu; les autres peuplades, d'ailleurs très peu nombreuses aux environs, le repoussent; il n'est plus assez adroit ni assez alerte pour gagner son existence. »

Nous nous approchâmes du solitaire.

« Où est ta tribu?

— Je n'en ai point, répondit-il sans se retourner.

— Cette pirogue est-elle à toi? »

Il secoua la tête négativement.

« Où est ta femme? où sont tes frères et tes fils? »

Il ne répondit rien. Et, quoiqu'il me semblât voir briller une larme sous sa paupière, aucun muscle de son visage ne trahit son émotion. Il ramassa son fusil et s'en alla. Toute sa tribu était éteinte. Presque personne ne comprenait plus son langage guttural. Il attendait la mort. On le connaissait dans le voisinage. C'était là, me dit-on, que jadis se réunissaient ses ancêtres, quand tous les hommes valides de la tribu devaient prendre une décision. Ici, les assemblées houleuses décidaient la paix ou la guerre. Le silence a maintenant envahi le site, les wigwams ne fument plus, et les settlers irlandais ont remplacé les Peaux-Rouges. Celui-ci revient ici instinctivement; il s'assied sur l'herbe et reste immobile de longues heures. Parfois, se croyant seul, il pousse des cris rauques, des *whoop* stridents, comme des cris de guerre, de ces mots de ralliement qui, de proche en proche, rassemblaient autrefois les membres épars des tribus.

L'écho seul répond à sa voix. Et quand des enfants (cet âge est sans pitié) tirent derrière lui des pistolets chargés à poudre, le sauvage bondit et rentre dans le bois.

Tout seul, ce dernier représentant d'une peuplade sur le point de descendre dans la tombe disparut derrière les sapins. Un mince filet de fumée bleuâtre s'échappait encore des feuilles de tabac et portait au ciel peut-être la dernière prière de ce Peau-Rouge dégénéré. » (A. de Chenclos, *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1889, p. 847-849.)

*
* *

Une princesse indienne. — « Je rencontrai un jour à New-York une princesse delaware, mi-partie vêtue à l'européenne, mi-partie à l'indienne, ce qui ne lui allait point mal. Ses traits étaient indiens, mais elle parlait si bien l'anglais, que je me permis de lui demander si elle était de sang mêlé. Elle me regarda avec fierté. « Je suis Delaware, dit-elle, et je m'en fais gloire. Pas une goutte de sang étranger ne s'est mêlé au sang des miens. Les blancs ont pris mes terres et ne m'en ont pas payé pour cela le dixième de leur valeur. Je hais les blancs qui m'ont volé mon pays. » Et, découvrant son shall qui cachait un corset de fourrures sur lequel était brodé un loup : « Le loup, c'est l'emblème des Delawares, et je ne l'oublierai jamais. Le Grand-Esprit nous a punis en amenant les blancs chez nous, mais moi je ne perdrai pas le souvenir de mon pays et de mes aïeux. » (L. SIMONIN, *Une Excursion chez les Peaux-Rouges,* Aug. Challamel édit., p. 63-64.)

*
* *

MŒURS DES YANKEES[1]

Leurs ambitions. — « L'Américain connaît-il d'autres jouissances que celles des affaires? Est-il accessible à d'autres émotions qu'à celles dont la vie politique lui fait éprouver le besoin? L'étranger qui se pose ces questions ressemble à l'enfant des contes du premier âge qui, fuyant le pédagogue, cherche chemin faisant un compagnon à son école buissonnière. « Je n'ai pas le temps de jouer, lui répond le bœuf, j'ai mon sillon à tracer. — J'ai mon nid à bâtir, dit l'oiseau. — Et mon miel à faire, » dit l'abeille. Chacun a de même son sillon à New-York, et l'on commence si jeune à le tracer, on le termine si tard, que la vie entière s'écoule sans qu'il s'y trouve de place pour des sensations d'un ordre plus élevé que celles dont l'habitude a fait à l'Américain une seconde nature. S'il désire la fortune, c'est moins par amour du bien-

1. « Prenez un Anglais, dépouillez-le de toutes ses qualités, vous aurez un Yankee. » Cette définition peu flatteuse a naturellement pour auteur un Anglais. — Le mot Yankee vient de *English;* quand les premiers pèlerins débarquèrent à Plymouth, les Indiens, ne pouvant pas prononcer le mot *english,* appelèrent les nouveaux venus *Yanjeese,* d'où *Yankee.*

être que par désir de briller. Avoir son hôtel dans la Cinquième-Avenue; nager dans la fastueuse existence des rois de la finance, les *merchant princes,* c'est là son rêve, et, s'il le réalise, ne croyez pas qu'il y cherche le terme de ses agitations. Non : chaque matin on le verra quitter son palais pour se diriger vers la cité, où, dans un bureau obscur et à peine meublé, il passera sa journée à brasser des affaires qui mettront sa fortune et celle de ses enfants en équilibre sur la pointe d'une aiguille. Il a pourtant sa bibliothèque qu'il ne lit point, sa galerie de tableaux qu'il n'estime que par le prix dont il a payé chaque toile. Il a surtout sa manie par excellence, l'architecture, et si jamais passion fut malheureuse, c'est celle-là. Le plus curieux échantillon que l'on en puisse voir est dans la jolie petite île de Staten-Island, située dans la baie de New-York. Là s'épanouissent, au milieu de la verdure et des fleurs, les villas des nababs de la cité, tantôt découpées en ivoireries de Dieppe, tantôt étagées en châteaux de cartes, ou bien encore massives comme un donjon du moyen âge, affectant ici la forme d'un pâté de Chartres, plus loin celui d'un temple grec ou d'une église gothique, mais toujours empreintes du plus irrécusable cachet de mauvais goût dont une nation puisse être atteinte et convaincue dans l'art de Bramante... Il en est de même dans les autres branches de l'art. » (E. du Hailly, *Campagnes et Stations sur les côtes de l'Amérique du Nord,* Dentu, 1864, p. 60-61.)

*
* *

La vie américaine. — « Si je voulais donner en quelques mots une idée générale de la vie américaine, je dirais qu'elle ressemble beaucoup à une échelle, le long de laquelle tout un peuple grimpe, s'accroche, tombe et recommence son ascension après chaque chute, sans perdre de temps à geindre ou à délibérer sur la décision à prendre; à aucun échelon personne ne songe à s'arrêter; on y monte, on ne s'y repose pas. C'est précisément ainsi que l'Américain entend la vie : non seulement il veut être indépendant, mais il veut être puissant; il n'accepte pas la médiocrité, il ne consent pas à rester petit employé, ou petit commerçant, ou petit propriétaire : il lui faut de grandes affaires à mener. S'il désire la richesse, ce n'est d'ailleurs pas pour jouir paisiblement dans la vieillesse du labeur de ses jeunes années, mais pour tenter des entreprises plus considérables avec les gros capitaux qu'il aura amassés. L'argent, pour lui,

n'est pas tant un instrument de jouissance qu'un instrument de travail, un levier; ce n'est pas un but, mais un moyen. L'ardeur qu'il met à le poursuivre se trouve ainsi ennoblie et décuplée. Il n'y a point de tâche trop pénible ni de labeur trop rude pour un homme animé de ces sentiments; aucune considération ne l'arrête dans ses entreprises quand l'espoir du succès est au bout. Les grands risques, il ne les redoute pas, car il a commencé tout seul sa fortune, et sa ruine n'est pour lui que le retour à une situation qu'il a déjà connue et dont il a déjà su sortir. Quant aux difficultés, il espère toujours les vaincre, il s'en fait même une sorte de jeu. Entre la pente abrupte et le chemin sinueux qui montent au sommet de la fortune, il choisit la pente abrupte, parce qu'elle est plus courte. Des pieds et des mains il s'accroche à toutes les aspérités, au grand risque de se rompre les os, si cette gymnastique lui permet d'arriver plus vite et plus tôt. D'un tel homme il n'est pas suffisant de dire qu'il lutte pour la vie : il fait plus, il risque sa vie pour atteindre le but qu'il s'est assigné. » (PAUL DE ROUSIERS, *la Vie américaine,* Didot, 1892, p. 5-6.)

*
* *

RELIGIONS

D'après le census de 1890, il y a 143 confessions religieuses, et on compte en outre 153 congrégations isolées ne se rattachant à aucune Église : toutes sont absolument libres et complètement indépendantes de l'État. La confession catholique compte environ 10 millions de fidèles dirigés par 14 archevêques et 75 évêques, qui défendent les idées démocratiques avec une conviction ardente. Voici le langage d'un des plus illustres, l'archevêque de Saint-Paul, Mgr Ireland :

« La religion qu'il nous faut aujourd'hui n'est pas celle qui consiste à chanter des hymnes suaves dans le chœur des cathédrales, à porter des chasubles brodées d'or pendant que la multitude est absente de la nef ou des ailes, et que le monde extérieur meurt d'inanition morale et spirituelle. Allez à la recherche des hommes, parlez-leur, non pas en phrases pompeuses ni dans le style d'un sermonnaire du XVIIe siècle, mais en paroles ardentes qui pénètrent les esprits et les cœurs. »

Et encore :

« Cet âge est l'âge de la démocratie. Les jours des princes

et des seigneurs féodaux sont passés. Le conservatisme qui ne veut jamais s'aventurer n'est que pourriture et poussière. » (Cité par MAX LECLERC, *Choses d'Amérique,* Plon, p. 243.)

Ce qui prouve l'importance des questions religieuses, et l'intérêt qu'y portent ces populations de travailleurs, c'est le nombre considérable des journaux qui traitent uniquement ces sortes de questions; on compte 420 périodiques exclusivement religieux, qui ont un tirage de un milliard et demi d'exemplaires, et environ 9 millions d'abonnés. Et encore beaucoup de journaux consacrent régulièrement une partie de leurs colonnes à des sujets religieux, comme le *New-York Herald,* qui le lundi résume les sermons du dimanche.

*
* *

L'ENSEIGNEMENT AUX ÉTATS-UNIS

Les universités. — « Je ne voudrais pas faire croire qu'on apprend énormément dans les universités américaines; ce serait donner une impression très fausse; mais on forme l'esprit des jeunes gens. Les études durent trois ou quatre ans, et sont coupées de beaucoup d'exercices physiques, comme dans les universités anglaises. J'ai assisté à Harvard à des concours de *base ball* qui dénotaient chez les joueurs une connaissance approfondie de ce genre de sport; ils en cultivent plusieurs autres avec succès, et gagnent à cela un aspect sain et vigoureux qui fait plaisir à voir.

Ce ne sont pas des enfants qui fréquentent les universités. On y entre de dix-huit à vingt et un ans; on en sort entre vingt et un et vingt-cinq ans, avec le grade de *bachelor of arts,* titre qui ne confère aucun privilège, mais recommande simplement le jeune homme qui en est investi comme un *gentleman* instruit et bien élevé.

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que le nombre des élèves soit restreint. A dix-huit ans, à seize ans même, beaucoup d'Américains sont déjà dans les affaires; la règle générale est même de s'y lancer (*to start in business*) avant sa majorité. Quels sont donc les individus qui recrutent le personnel des universités, qui attendent jusqu'à vingt-cinq ans parfois pour commencer l'exercice d'un métier ?

Il y en a deux catégories distinctes.

Ce sont d'abord ceux qui se préparent à une profession exigeant une certaine culture littéraire, notamment le bar-

reau, la médecine, le clergé. Ceux-ci ont besoin de l'université pour acquérir cette culture, et, lorsque leurs parents ne sont pas en mesure de les y envoyer à leurs frais, ils donnent des leçons particulières, concourent pour l'obtention des bourses, travaillent dans un bureau pendant les longs mois de vacances, s'arrangent d'une manière quelconque pour subvenir eux-mêmes à leur entretien. Dans bien des universités la moitié des étudiants achètent ainsi par leur propre travail le droit de travailler; ce sont naturellement des étudiants sérieux.

La seconde catégorie se compose des fils de famille dont le père estime que trois ou quatre ans d'études sont un bagage utile dans la vie. Un avocat de Chicago, ancien élève d'Yale et plein d'amour pour son université, me dit qu'il y envoie tous ses garçons vers dix-sept ou dix-huit ans : « Quelle que soit la profession qu'ils embrassent, cela leur servira plus tard, et je ne suis pas seul à penser ainsi. Bien des hommes politiques reconnaissent qu'un jeune homme sorti de l'université a chance de dépasser à vingt-cinq ou trente ans les individus entrés dans les affaires sans cette préparation. Sans doute l'expérience leur fait défaut au début, mais ils l'acquièrent, et plus tard ce sont eux qui occupent en général les situations les plus élevées. On les recherche d'autant plus qu'ils sont plus rares. » Même dans cette catégorie on trouve peu d'étudiants amateurs, par la bonne raison qu'un père américain s'empresse de couper les vivres à son fils s'il ne profite pas des sacrifices faits en sa faveur. Le même avocat dont je parlais tout à l'heure a bien soin de me dire que si ses enfants *font mal* à l'université, il les laissera se débrouiller tout seuls et se mettre dans les affaires à dix-sept ou dix-huit ans. Il n'y a pas ici de préjugé qui force le fils d'un homme riche à passer sur les bancs un certain nombre d'années. On peut avoir confiance dans l'efficacité d'une instruction développée pour la formation d'un *gentleman,* mais on n'est jamais cuistre; on ne se croit pas déshonoré parce qu'on n'a pas respiré pendant dix ans l'atmosphère du collège.

Les *university men* sont une exception en Amérique, bien que leur nombre tende à augmenter. Même dans les professions libérales, ils n'occupent pas toutes les places, et la manière dont ils y entrent diffère absolument de celle dont nous avons l'habitude en France. Inutile de montrer leur diplôme à la porte, elle est ouverte à tous; c'est à eux de profiter des avantages réels que leur assure une éducation supérieure pour

dépasser leurs concurrents[1]... » (P. DE ROUSIERS, *la Vie américaine*, F. Didot, 1892, p. 615-617.)

*
* *

« La plupart des collèges ou universités américaines proviennent de fondations particulières. Un certain nombre ont été créés, dans le dernier quart de siècle, par plusieurs États[2] ou quelques grandes villes. Tous, sans exception, sont administrés, en dehors de tout contrôle gouvernemental, par des conseils de régents ou des professeurs assistés de délégués spéciaux ayant un caractère judiciaire et portant le nom de *trustees*. La mission de ces tuteurs est exclusivement de veiller à l'accomplissement des volontés énoncées par les donateurs et à l'observation des statuts.

Harvard. — La plus illustre, la plus vénérée de toutes les universités américaines est le collège Harvard, fondé en 1637 par John Harvard, pasteur non conformiste, émigré d'Angleterre, qui vint s'établir dans le Massachusetts, à Charlestown, faubourg de Boston, où il mourut. Dans son testament, Harvard léguait une somme de 700 livres sterling et sa bibliothèque, composée de 300 volumes, pour la fondation d'un collège colonial, consacré aux études littéraires et théologiques. Ce legs fut accepté par la législature de Massachusetts, qui ajouta 400 livres au don primitif. C'est sous ces auspices si modestes que le collège fut ouvert en 1642, avec cette inscription sur le frontispice : *In Christi gloriam. — Christo et Ecclesiæ...*

Harvard, qu'on appelle généralement *Cambridge* (du faubourg dont l'université occupe une notable partie), possède aujourd'hui en biens-fonds et valeurs de diverses natures une richesse évaluée à 65 millions de francs.

Les bâtiments, répandus sur une superficie de 60 arpents, sont au nombre de 21. Le plus ancien, conservé avec un respect presque religieux, est l'université primitive (rebâtie après un incendie en 1863); à l'entour se groupent les constructions plus récentes, les amphithéâtres, musées, bibliothèques,

1. Un médecin belge qui a visité les universtés et observé surtout l'organisation de l'enseignement scientifique et médical a rapporté une excellente impression : « Les écoles de hautes études se créent partout, et les savants de valeur vont devenir légion aux Etats-Unis. » (DOCTEUR O. LAURENT, *les Universités des États-Unis et du Canada*, Bruxelles, 1894.)

2. Une loi votée par le congrès en 1862 a concédé à chaque État pour l'enseignement supérieur autant de fois 30,000 acres (12,000 hectares) de terres que l'État envoie de sénateurs et députés au congrès.

l'observatoire, le jardin botanique, les habitations des élèves, les chapelles, les demeures du président et des professeurs, cottages élégants entre lesquels s'étendent les tapis verts des pelouses, et qui s'abritent sous d'épais feuillages.

De tous les édifices, le plus récent et le plus remarquable est le *Memorial Hall,* monument commémoratif érigé par les anciens élèves et les divers amis du collège à la mémoire des étudiants et des gradués d'Harvard morts pour la cause de l'union pendant la guerre civile de 1861-65. Cette œuvre de piété fraternelle et de patriotisme a coûté la somme énorme de 420,000 dollars. Un réfectoire, un théâtre, une salle pour la distribution des diplômes, sont installés sous ses voûtes grandioses, comme pour associer les repas, les fêtes et toutes les cérémonies rituelles de l'institution au souvenir des héros dont elle a formé l'adolescence.

La bibliothèque de l'Université compte 300,000 volumes.

Yale. — Yale fut fondée en 1702 près de New-Haven, dans le Connecticut, par quelques pasteurs épiscopaliens. Son premier donateur fut Elihu Yale, ancien gouverneur de la colonie et possesseur d'une grande fortune.

Le recteur et les professeurs résident, comme ceux d'Harvard, dans des chalets coquettement distribués autour des édifices universitaires. Une donation spéciale a été faite pour élever le traitement des professeurs, les uns à 3,000 et les autres à 4,000 dollars.

Pour le moment, Yale a sur Cambridge une supériorité incontestable : c'est son école des beaux-arts, fondée par M. Auguste Street en 1847 avec un capital de 280,000 dollars.

... A Cambridge, comme à Yale, la gymnastique et les exercices du corps sont l'objet de soins particuliers et d'une culture méthodique. On voit les étudiants jouer avec passion pendant de longues heures au croquet, au foot-ball, au lawn-tennis, sur les prairies qui s'étendent autour des écoles. Mais le sport favori de la jeunesse, ce sont les régates. Chaque année des défis sont échangés entre New-Haven et Boston, et les champions des deux universités, bariolés de leurs couleurs respectives, procèdent à des courses de canots, sous les yeux d'une affluence fashionable qui suit avec enthousiasme toutes les phases du tournoi... » (H. Destrel, dans le *Correspondant,* 10 octobre 1885, p. 111-116.)

Princeton (New-Jersey). — « Nous parcourons toute l'université. La journée commence par une *lecture;* le professeur fait un cours de science politique et sociale et étudie les

diverses phases de la formation des États; une cinquantaine d'étudiants l'écoutent avec attention; sur leurs visages apparaît le même caractère d'inachèvement que je remarquai hier dans les villes et sur le bord des routes. La race n'est pas marquée; elle ne semble pas définitive et n'a pas encore de type. Quelques chevelures blondes, une paire d'yeux bleu pâle, révèlent, çà et là, l'origine britannique; mais la plupart de ces jeunes hommes ont des physionomies qui, pour être intelligentes et énergiques, n'en sont pas moins dépourvues de toute trace de nationalité. A la fin, le professeur retient l'un d'eux, un grand, fort garçon, aux cheveux noirs frisés, l'air un peu brutal, revêtu d'une espèce de houppelande jaunâtre, sous laquelle on devine un déshabillé sans gêne. C'est le *foot-ball captain,* et il se met aussitôt à notre disposition avec une parfaite amabilité...

Autour de nous s'étend un beau jardin; tranchant sur l'herbe verte, les allées, semées de cailloux bleuâtres, dessinent les mouvements de terrain, entourent les grands arbres dorés par l'automne, et se dirigent vers de luxueux bâtiments en pierres rougeâtres ou grises: ils sont flanqués de tours et de clochetons, de colonnes et de rosaces, de vitraux et de créneaux. L'ensemble est beau; tout cela sent la fortune et l'avenir, et on se prend à oublier de noter les imperfections, les fautes de détail, le manque de soin, qui sont partout perceptibles. Nous allons d'édifice en édifice, frappant à toutes les portes. Ici, une collection minéralogique; là, l'ornithologie américaine, et plus loin un cabinet de physique bien outillé. Les professeurs, que nous dérangeons au milieu d'une préparation chimique ou d'un calcul pénible, se font un plaisir de nous montrer leur département. Le plus souvent, ce sont des hommes jeunes, dont les moustaches ne sont guère plus épaisses que celles de leurs auditeurs.

Le long d'un vieux bâtiment qui fut le point de départ de l'université, chaque promotion, en partant, a planté un pied de lierre et scellé dans le mur une plaque de marbre avec la date qui la distinguera dans les annales de Princeton. Déjà les lierres entrelacés couvrent la façade; distincts au niveau du sol, ils ne forment plus là-haut qu'une masse unie d'ombre et de verdure.

Visite à la chapelle (presbytérienne): un magnifique temple de granit et de marbre orné de détails d'architecture d'une grande originalité, et des vitraux à prismes qui recevaient les rayons brisés dans les coins les plus obscurs. Point

d'autel, quelques fauteuils : on dirait une salle de conférences. Dans un angle, une simple inscription mentionnant le nom du généreux donateur dont le fils, professeur de l'université, est un de ceux qui nous accompagnent. C'est par hasard que cette inscription frappe mes regards; lui n'en avait pas soufflé mot, et je me garde de l'interroger. Seulement, quand j'y repense à présent, je vois toujours ce spectacle : les voûtes somptueuses, le nom du millionnaire écrit sur la muraille, et la figure du professeur un peu plus loin dans la pénombre,... et je pense avec regret qu'en France il n'y a point de familles de ce genre-là!...

... Princeton comptait, en 1888, 601 étudiants, dont 506 suivaient le cours académique, et 95 travaillaient les sciences. Les bourses étaient au nombre de 77 : il y avait environ 42 professeurs. Le premier président fut installé en 1747, et le plus ancien édifice date de 1756; les administrateurs forment un conseil d'une trentaine de membres, qui se recrutent eux-mêmes et sont présidés par le gouverneur de l'État de New-Jersey. Il y a toujours quatre promotions à la fois dans l'université : les *freshmen* sont les derniers venus; les *sophomores* (présomptueux) en sont à leur deuxième année, les *juniors* à la troisième, les *seniors* à la quatrième. Chaque promotion a son président, son vice-président, son secrétaire.

La promotion 89 vient de publier son livre d'or, intitulé *Nassau Herald*. Il contient les discours prononcés à l'occasion de diverses solennités plus amusantes que solennelles : anachronismes, calembours, plaisanteries, surnoms et parodies, les jeunes orateurs s'en sont donné à cœur joie. Les idées sont drôles parfois : il y a de la gaieté et de l'humour; mais la frontière est souvent dépassée, et la bêtise bête souvent atteinte. La brochure se termine par une statistique des heureux mortels ayant appartenu à la promotion : leur nom, leur âge, leur taille, leur poids, tout est indiqué; il y est même fait mention des opinions politiques et de la longueur des moustaches; une moyenne de la hauteur du chapeau et de la longueur des souliers est établie. A côté de cela, quelques détails utiles : le nombre total était de 150; 132 sont entrés au début; 8, la seconde année; 6, la troisième; 4 n'ont fait qu'un an; 76 jouaient aux cartes, 150 fumaient, 90 fréquentaient le théâtre; 18 avaient été dans une autre université avant de venir à Princeton. Ici les plaisanteries recommencent : nombre de fiancés, 3; 12 autres l'étaient probablement, mais sans vouloir l'avouer. Le piano comptait 15

adeptes, l'orgue 5, le violon 8, la flûte 6; 26 s'adonnaient à des instruments divers. Leurs goûts sportifs font aussi l'objet d'une statistique : il y avait 27 joueurs de foot-ball, 13 de base-ball, 13 de tennis, 11 de la crosse; le résultat était le suivant : la poitrine la plus large avait 105 centimètres, et la plus étroite 80; moyenne, 90...

Reprenons notre promenade : voici la bibliothèque, grande salle octogonale où l'on se procure pour rien des livres, du silence et du sommeil peut-être! Au centre,... dans un bureau circulaire, un vieux monsieur à l'air honnête surveille les bouquins et fait des comptes interminables; beaucoup de revues françaises et étrangères.

Sur les arbres, de grandes affiches annoncent un concert donné par le *Banjo Club;* il paraît que les guitaristes ne manquent pas de talent; d'autres avis, des annonces s'étalent de tous côtés. Les étudiants vont et viennent; à les voir ainsi menant leur existence de chaque jour, ils ont l'air très complets, leurs muscles sont faits de bons matériaux comme leurs costumes. Il y a là tout ce qu'il faut; seulement ils portent leurs muscles aussi mal que leurs costumes; ils sont propres, et ils ont l'air sales; ils sont polis, et ils ont l'air malhonnêtes. Et soudain l'Amérique m'apparaît sous la forme d'un grand corps dégingandé dans lequel la sève bouillonnante remonte et descend sans cesse, comme si elle se heurtait à des conduits obstrués. Plus tard, dans les universités où l'on se pique d'avoir de belles manières, on m'a dit du mal de Princeton; on m'a dit que tout y était brutal, *rough,* que c'étaient des fils de fermiers, des campagnards qui y donnaient le ton; plus tard encore, au moment de quitter l'Amérique, j'y suis revenu, et j'ai revu les mêmes choses, mais avec d'autres yeux : mon voyage m'avait appris que ces fermiers, ces ruraux aux manières brusques, à l'apparence brutale, étaient les vrais Américains, la base de la nation, l'espoir de l'avenir, qu'en eux s'incarnaient la tradition déjà séculaire, l'antiqne bon sens, la vigueur morale; que par eux, enfin, le présent se reliait intimement au passé et le continuait.

Princeton est une toute petite ville; le paysage d'alentour est riant; de grands arbres bordent les avenues, les étudiants ont leurs chambres (deux ou trois pièces pour chacun) dans les *dormitories,* vastes constructions au nombre de huit ou neuf disséminées autour de la chapelle el de la bibliothèque et constituant l'université proprement dite; autour de la ville est une *ceinture* de jolis cottages où résident les

professeurs. Les étudiants ne prennent pas leurs repas dans les *dormitories;* ils déjeunent et dînent dans les *eating-clubs*, sortes de pensions où ils se réunissent par groupes, faisant un marché avec le patron de la pension et se partageant la dépense, qui n'est pas très élevée. Un étudiant, paraît-il, peut vivre confortablement, sans faire de folies, mais sans se priver, pour 4,000 francs par an : c'est moins cher qu'en Angleterre. » (Pierre de Coubertin, *Universités transatlantiques*, Paris, Hachette, 1890, in-8°, p. 17-26.)

* * *

UNIVERSITÉ LELAND STANFORD JUNIOR

« Elle est située à deux heures de chemin de fer au sud de San-Francisco, dans la riante vallée de Santa-Clara; Leland Stanford, ancien gouverneur de la Californie, a consacré à sa fondation trente millions de dollars. Les bâtiments sont luxueux, l'installation est magnifique; mais dans cette université bisexuelle il n'y a guère que les étudiantes qui étudient; les étudiants sont plus friants de sport que de science. Éclairage, chauffage, ventilation, la spacieuse bibliothèque ne laisse rien à désirer, à cela près que les casiers vides y sont plus nombreux que les livres. Sur les 23,000 numéros du catalogue, 16,000 sont classés au chapitre *Chemins de fer*. On y trouve une collection complète de vieux indicateurs, documents précieux pour l'étudiante qui voudrait faire une thèse sur la marche comparative des trains dans le monde entier. Le musée est une extravagante collection de croûtes, acquises et pieusement admirées par M. Stanford. La salle d'honneur contient ses reliques, enfermées en des châsses de verre, et particulièrement deux de ses parapluies, l'un en alpaca, humble témoin de ses laborieux commencements, l'autre en soie croisée, à pomme d'or, symbole des grandeurs où il était parvenu. En sortant de la *Stanford University*, le voyageur-touriste Seippel a écrit sur son calepin : « Rien ne peut s'improviser, dans l'ordre de l'esprit, uniquement à coups de dollars. » Cette réflexion très judicieuse consolera les idéalistes qui n'ont qu'un faible espoir de devenir millionnaires. » (G. Valbert, *Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1897, p. 210, compte rendu du livre de M. Seippel, *Terres lointaines, Voyage autour du monde*, Lausanne, 1897.)

« Son aspect n'a rien d'universitaire : avec ses bâtiments

d'architecture originale, espagnole ou mauresque, à toiture basse comme il convient aux pays chauds, formés d'arcades s'ouvrant à l'intérieur sur une cour blanche où fleurissent des aloès et des palmiers, ses pelouses pour le jeu de tennis et de base-ball, son cadre de montagnes pittoresques dans la vallée de Santa-Clara, elle n'éveille que des idées de vie heureuse et libre. » (M. Dugard, *la Société américaine*, Hachette, 1896, p. 95.)

Elle est située près du village de Palo-Alto, dans la vallée de Santa-Clara; la première pierre fut posée en 1887; l'université commença ses cours en 1891; elle avait 800 étudiants en 1893, dont 227 jeunes filles. Tous les cours y sont gratuits, grâce à la libéralité de l'opulent Leland Stanford; à la mort de leur fils Leland, qui succomba à l'âge de seize ans, M. et Mme Leland Stanford firent don à l'université de 160,000 acres d'excellentes terres toutes fertiles en blés et en vignobles. Stanford mourut en 1886 et fit de nouvelles libéralités en argent, qui assurent à l'établissement californien des revenus princiers.

*
* *

CITY-COLLEGE

« *City-College* est le grand établissement d'enseignement secondaire de New-York. La ville en fait tous les frais; elle donne gratuitement aux adolescents et la leçon du maître, et les livres nécessaires aux études, et tous les instruments de travail. Ni le gouvernement central des États-Unis ni même l'État n'interviennent ici, *City-College* n'appartient qu'à la ville de New-York; il s'ouvre cependant à d'autres enfants qu'à ceux de la ville elle-même. La grande ville, la ville riche de l'Etat, ne méconnaît point la solidarité qui l'unit au reste du pays; pouvant faire plus, elle se doit de faire plus...

...On entre à *City-College* à la suite d'un examen, après avoir terminé les études de l'enseignement primaire, les classes de grammaire, comme on dit en Amérique. Il faut être âgé de quatorze ans au moins, mais bon nombre d'élèves ont dépassé cet âge.

City-College ne compte que des externes. Les classes ont lieu de neuf heures du matin à une heure de l'après-midi; chaque classe dure une heure. Point de maîtres d'étude, point de surveillants. Quand l'heure sonne, un timbre retentit. Les élèves savent dans quelle salle ils ont à se rendre

pour la leçon prochaine; ils y vont d'eux-mêmes, sinon au pas cadencé et régulier de nos lycéens, au moins en bon ordre et sans tumulte. Quand sonne une heure de l'après-midi, le collège ferme jusqu'au lendemain.

C'est peut-être chose un peu fatigante et pour les maîtres et pour les élèves que quatre heures de travail consécutif; mais l'habitude, ici comme en toute chose, fait beaucoup : et d'ailleurs bon nombre de ces élèves, qui ne sont pas riches, trouvent dans l'emploi de leur après-midi le moyen de subvenir à leurs besoins.

L'enseignement comprend trois divisions : la division littéraire, la division scientifique, la division, d'institution plus récente, appelée la division de mécanique. La première conduit aux carrières libérales, aux études de l'université, à l'exercice du droit ou de la médecine; la seconde a pour but de préparer des ingénieurs et des chefs d'industrie. C'est à nos écoles d'arts et métiers qu'on pourrait comparer la troisième division... Les cours durent quatre ans pour le moins, volontiers cinq ou six. L'élève qui les a suivis avec succès emporte un diplôme à sa sortie, diplôme dont la seule sanction est l'autorité du *City-College,* et qui n'en est pas moins pour un jeune homme la plus précieuse des recommandations. On le voit, si les études d'enseignement secondaire commencent ici plus tard qu'en France, elles se terminent plus tard aussi. En Amérique, chose qui nous étonne d'abord, la jeunesse est moins pressée qu'en France; elle connaît moins la fièvre d'entrer dans la vie; les écoliers de vingt ans ne manquent pas au *City-College*...

Je veux surtout éclaircir ce gros problème : est-il possible d'apprendre sérieusement les langues mortes en en commençant l'étude à quatorze ans seulement? J'ai visité les classes de latin; après cet examen je puis dire que le problème est résolu. Oui, il est possible d'apprendre aux jeunes gens en quatre ou cinq ans le latin et de le leur bien apprendre, de les rendre maîtres du dictionnaire et des formes grammaticales, de les mettre en état de lire un texte couramment... L'examen des basses classes m'explique les résultats obtenus ainsi en peu d'années. Le professeur interroge les élèves sur les déclinaisons et les conjugaisons, les habituant à retrouver immédiatement, en latin ou en anglais, l'équivalent d'un cas, d'un temps ou d'une personne du verbe. Et puis vient l'explication, l'explication encore et toujours, pour fixer les mots dans la mémoire. Puis les devoirs écrits, et seulement à propos

des règles de la syntaxe, quand le temps est venu de les étudier.

Le professeur de latin du *City-College* est sans doute un maître excellent : une part d'honneur lui revient dans l'effort de ses élèves et le succès de son enseignement; mais il ne serait pas juste d'oublier la part qui revient aussi au règlement de la maison. Quand je sors émerveillé de ce que j'ai vu, quand j'adresse mes félicitations bien sincères au général Webb, le directeur, c'est lui qui me découvre le grand secret. Il y a dans l'établissement des examens de passage entre chaque classe, des examens rigoureux. Il me fait voir les chiffres de ce dernier examen; ils sont terriblement éloquents. C'est une vraie sélection qui, chaque année, se pratique ici, comme à travers une série de cribles.

Dans la division littéraire, dans la division scientifique, c'est, chaque année, au moins le tiers des élèves qui n'est pas admis à passer dans la classe supérieure, c'est souvent près de la moitié, c'est quelquefois plus de la moitié. L'élève qui a échoué à un examen peut redoubler la classe qu'il vient d'achever; mais s'il échoue une seconde fois, il faut qu'il quitte l'établissement. « Nous ne voulons pas fabriquer des non-valeurs, » me dit le général Webb. Je lui réponds : « Et les familles? que disent les familles, les pères, et les mamans surtout? — Nous ne nous occupons pas des familles, ni des pères, ni des mamans, me répond le général. Les familles connaissent les règlements de la maison; elles savent que la plus stricte justice préside aux examens, publics d'ailleurs; elles ne songent jamais à se plaindre, et si elles s'en avisaient, nous ne nous laisserions pas attendrir. Les études littéraires ou scientifiques sont du temps perdu pour les jeunes gens auxquels les dispositions naturelles font défaut : qu'ils choisissent d'autres carrières. L'emploi de leur activité ne manquera pas en Amérique, et c'est leur rendre service à eux-mêmes, si ni les sciences ni le grec et le latin ne sont leur fait, que de les décourager le plus tôt possible. » (Charles Bigot, *De Paris au Niagara,* Paris, A. Dupret, 1887, p. 115-120 (*passim*) et 187-191 (*passim*).

* * *

UN MILLIARDAIRE

« Devenir l'un des hommes les plus riches du monde n'est pas chose aisée. Devenir le plus riche l'est moins encore, et

de tous les records c'est, paraît-il, le plus disputé. Jay Gould le détenait, au moment où il est mort; Cornelius Vanderbilt avant lui, et J.-J. Astor avant Cornelius Vanderbilt. Aujourd'hui il a changé de main, il appartient à John-D. Rokefeller, encore un Américain, le Midas ou le Crésus du pétrole, le roi du fer, comme on l'appelle aux États- Unis, et qui répondait, tout récemment, devant une commission d'enquête lui demandant le chiffre de sa fortune, « qu'à vingt-cinq ou trente millions près, il lui était bien difficile de le dire exactement ». Il ne s'en mit pas moins à l'œuvre pour satisfaire cette indiscrète curiosité, et il remit la liste ci-dessous, « sauf erreur ou omissions », et après « évaluation des valeurs à un taux modéré » :

	DOLLARS
Actions de la Standard Oil Company	50,000,000
— de gisements de pétrole	35,000,000
Propriété foncière	15,000,000
Actions syndicats des plombs	3,000,000
— mines de fer	15,000,000
— et obligations de chemins de fer	25,000,000
— du gaz	4,000,000
— de banques	8,000,000
— d'usines	3,000,000
— de navigation à vapeur	2,000,000
— de mines d'or et d'argent	5,000,000
Espèces en caisse	2,000,000
Valeurs diverses	12,000,000
TOTAL	179,000,000

A 5 francs le dollar, — et le dollar en vaut 5,25, — ce total de 179,000,000 de dollars représente la somme de *huit cent quatre-vingt-quinze millions de francs !* Interrogé sur son revenu, M. J.-D. Rokefeller l'a déclaré à 36,500,000 francs par an, 100,000 francs par jour; et le reporter doublé d'un arithméticien auquel nous empruntons ces renseignements ajoute pathétiquement : « Qu'il dorme ou qu'il veille, qu'il soit malade ou en bonne santé, qu'il voyage sur son yacht ou se repose dans l'une de ses villas, l'or vient à lui. Fait-il une sieste d'une heure : 4,165 francs tombent dans sa caisse. Chaque matin, en s'éveillant, il se sait plus riche de 50,000 francs que la veille au soir. Sa fortune grossit chaque année, plus formidable, plus colossale, à mesure que les jours s'écoulent, exigeant une grande armée d'employés, et plus de travail peut-être pour

en tenir le compte et pour l'administrer qu'il n'en fallut pour l'édifier. »

Cette dernière assertion est peut-être un peu risquée, mais à coup sûr le sorcier qui eût prédit à John-D. Rokefeller, il y a quelque quarante ans, qu'un jour viendrait où il serait le plus puissant capitaliste du monde, l'eût fort étonné. Ce capitaliste futur naquit dans une petite ferme des environs de Moravia, dans l'État de New-York. Son père, Écossais d'origine, était un très modeste cultivateur, ayant femme, deux fils et deux filles, un champ et ses bras pour les faire vivre. De Moravia, où il y réussissait mal, il émigra à Oswego. John, son aîné, avait alors neuf ans; il gagnait 1 fr. 25 par jour à biner des pommes de terre, et le fermier pour le compte duquel il travaillait l'estimait trop payé à ce prix. John, lui, estimait cette carrière sans avenir; son rêve était de s'enrôler dans une troupe de saltimbanques ambulants, de faire de la haute voltige et de cultiver le saut périlleux. Il s'y exerçait dans la grange, utilisant les bottes de paille pour amortir ses chutes trop fréquentes, et contrarié dans ses aspirations par son père, qui ne croyait pas à l'avenir des clowns.

Il dut en faire son deuil et en devint tout mélancolique. « John est un rêveur, disait son père; il ne fera jamais rien de bon. S'il trace un sillon, il voit en rêve le champ labouré, ensemencé, le blé mûri, la récolte rentrée et vendue et l'emploi que l'on pourrait faire du produit. Pour lui, l'argent est dans le tiroir avant que l'épi ait levé. » Il disait vrai; ainsi rêvait son fils, et ainsi en advint-il à ce bâtisseur de châteaux en Espagne. A dix-neuf ans, il plante là sa charrue et se rend à Saint-Louis, où, non sans peine, il trouve un emploi de comptable dans une maison de commission; il y apprend le commerce, qu'il devinait tout en l'ignorant; il économise sur ses maigres appointements et, riche de 2,500 francs, il se met en quête de la fortune.

Elle lui souriait déjà; cette ambition n'était pas faite pour lui déplaire : cet amoureux n'était pas de ceux qu'elle rebute. Et, tout d'abord, il se lia avec un jeune homme de son âge, M. B. Clark, millionnaire aujourd'hui et l'un des chefs de la maison Gardner, Clark et York. Simple commis alors, Clark avait mêmes idées, mêmes aspirations que Rokefeller. Ils s'associèrent, ouvrirent une maison de commission et, du premier coup, prospérèrent, si c'est prospérer que de décupler en huit ans un capital de 5,000 francs. Telle n'était pas l'idée de Rokefeller. Une fois de plus, il songeait à s'orienter d'un

autre côté; il entrevoyait dans l'industrie naissante du pétrole un grand avenir. Quelques mots d'un de ses amis, Andrews, avaient éveillé son attention; il étudia la question, offrit à Andrews de s'associer à lui pour créer une raffinerie de pétrole, vendit à Clark son intérêt dans leur maison de commission, et débuta dans cette carrière nouvelle qui devait le mener où il est.

Non sans difficultés, non sans des épreuses courageusement surmontées. Plus d'une fois sa barque trop frêle faillit sombrer dans des eaux trop profondes; mais Rokefeller donnait à temps le coup de barre qui la remettait d'aplomb, ainsi qu'il le fit en s'associant un nommé Harkness, lequel apporta 300,000 francs dans l'affaire, puis Flagier, dont il appréciait la capacité. Doué d'un rare sang-froid, tour à tour audacieux et prudent, ingénieux surtout, Rokefeller étonnait ses concurrents qu'il distançait, inquiétait aussi ses associés en préludant, par des combinaisons savantes, à sa fortune et à la leur. C'est alors qu'il fonda la *Standard Oil Company*, syndicat puissant à l'aide duquel il ne visait à rien moins qu'à concentrer dans ses mains le commerce du pétrole des États-Unis. Comme le disait son père, il escomptait le succès, il calculait le rendement de la moisson avant même que le blé eût levé. Et le succès lui fut fidèle, et le blé germa et mûrit. Sûr de lui-même, il supportait impatiemment la contradiction. Son associé, Andrews, effrayé de son audace, lui en faisait un jour dans son bureau des remontrances : « J'achète votre part, répliqua Rokefeller. Combien en voulez-vous ? » Andrews attira à lui une feuille de papier, réfléchit un instant et, écrivant un chiffre, le lui tendit : « Cinq millions ? dit Rokefeller. Affaire conclue. » Quelques jours plus tard, il la revendait 6,250,000 francs à W.-H. Vanderbilt, qui se connaissait en hommes, avait confiance dans l'avenir de celui-ci et n'eut garde de l'entraver dans ses opérations, satisfait de toucher chaque année 12 et demi pour 100 d'intérêt sur son capital, et quelques millions en sus pour sa part des bénéfices.

Entre temps, Rokefeller s'était marié. Il avait épousé, par amour, miss Lucy Spellman, sous-maîtresse de pension à l'école de Cleveland. Il en eut deux filles et deux fils. L'aînée de ses enfants, Bessie, est devenue la femme de Charles Strong, professeur à l'université de Chicago; la seconde, Edith, a épousé l'un des fils de Mac-Cormick. De goûts simples, Mme Rokefeller, non plus que son mari, n'a aucune ambition sociale; on ne la rencontre jamais dans les réunions mondaines. Par

contre, son nom figure toujours en tête des souscriptions philanthropiques, et ses dons de charité dépassent un million par an. On n'évalue pas à moins de 7,475,000 dollars, plus de *trente-sept millions* de francs, ce que, de son côté, John-D. Rokefeller a donné à la seule université de Chicago. Au Vassar College, une aile des bâtiments a été édifiée à ses frais. Les directeurs voulaient qu'elle portât son nom : il s'y est refusé; ils l'ont nommée *Strong hall*, en mémoire de sa fille aînée.

Ce roi du pétrole ne s'en est pas tenu à accaparer les gisements américains; il est en voie de s'annexer ceux de la Russie. Ce roi du fer ne s'en est pas tenu à acquérir les mines du lac Supérieur, il possède aussi celles de Cuba. Lors de la crise métallurgique qui sévit aux États-Unis il y a peu d'années, il acheta à bas prix les actions des mines du Minnesota et la voie ferrée de Duluth, s'assurant ainsi le monopole du marché du fer dans les États du Nord et du Sud.

D'apparence extérieure, on prendrait ce milliardaire, ce brasseur d'affaires, pour un ministre anglican. Il est d'humeur égale et calme, méditatif et silencieux. Passionné pour la musique, il joue du violon, et lui, que l'on ne voit jamais au théâtre, fréquente assidument les concerts. Homme d'action et d'opiniâtre volonté dans son bureau, il est aussi homme d'intérieur, se reposant auprès des siens du souci des affaires et, encore dans la force de l'âge, conduisant d'une main sûre ses multiples opérations.

Il est, sans conteste, l'homme le plus riche du monde. Où et quand s'arrêtera-t-il? Probablement pas avant que la mort le prenne, ainsi qu'il en advint de Jay Gould, de Cornelius Vanderbilt et de William Astor. De pareils hommes obéissent moins à une insatiable ambition, comme on le croit et comme on le dit, qu'à une force d'impulsion dont ils n'ont pas toujours conscience, qui les a menés là où ils sont et ne leur permet pas de s'arrêter là où ils le voudraient. Ils n'ont atteint le but que parce qu'ils pouvaient le dépasser, de même que la balle ne frappe le centre de la cible qu'à la condition de pouvoir porter bien au delà.

C'est dans les classes ouvrières que ces hommes se recrutent de préférence. Inconnus la veille, perdus dans la foule, ils s'en dégagent, s'affirment et s'élèvent par l'effort de la volonté, par l'énergique concentration de leurs facultés. Puis, ils ont été façonnés à la rude école du travail et des privations; ils apportent à leur œuvre la ténacité de l'homme ménager

de ses forces, économe de son temps ainsi que de ses deniers, ne se rebutant ni ne s'éparpillant. Ces fondateurs de dynasties financières, industrielles et commerciales possèdent et la tête qui conçoit et les bras qui exécutent. En cela, ils sont supérieurs à leurs devanciers, qui n'avaient que les bras, à leurs successeurs, qui n'ont que la tête,... et encore pas toujours. » (C. DE VARIGNY, le *Temps,* 18 septembre 1896.)

*
* *

CHEMINS DE FER

Les États-Unis possédaient, en 1896, 344,000 kilomètres de chemins de fer, plus que l'Europe, l'Afrique et l'Asie réunies; cependant les États-Unis n'occupent pas la première place pour la longueur par rapport au territoire : la Belgique a 1,497 kilomètres par 10,000 kilomètres carrés, l'Allemagne 680, la France 615, et les États-Unis 221; en 1892, ces lignes ont transporté 530 millions de voyageurs. Elles représentent un capital de 55 milliards de francs.

On appelle *trunk linies* les grands réseaux qui réunissent aux grands ports de l'Atlantique Boston, New-York, Philadelphie, Baltimore, les deux grands centres de Chicago et de Saint-Louis.

La première ligne interocéanique fut celle de New-York à San-Francisco. L'idée première fut fournie au gouvernement par la marche des caravanes vers la Californie, et aussi par la migration des mormons sous la direction de Brigham Young en 1848. On vota en 1853 la somme de 800,000 francs pour déterminer les meilleures routes et établir des stations militaires pour protéger les voyageurs. Il y eut dix expéditions de 1853 à 1867. Les rapports et documents de ces missions forment un recueil de 14 volumes in-4°. « Le Grand Central Pacifique eut pour fondateurs quatre hommes presque sans ressources, et dont deux étaient de pauvres boutiquiers de San-Francisco. Ils ont construit les premiers tronçons de la ligne kilomètre par kilomètre, sans argent pour avancer, sinon morceau par morceau. La légende veut qu'ils aient, dans certains cas, posé les rails de leurs propres mains... » (P. BOURGET, *Outre-Mer,* I, 184.) L'un d'eux, Leland Stanford, fit une fortune colossale; il est mort en 1886, après avoir largement doté l'université de Palo-Alto, comme nous l'avons vu. La ligne fut inaugurée en 1869; elle a une longueur de 5,412 kilomètres, le trajet dure sept jours. Le 4 juillet 1876, centenaire de l'indépendance, on organisa un train-éclair qui parcourut cette énorme distance en trois jours. (Voir le récit complet de la construction et de l'inauguration par R. P. LINDAU, dans la *Revue des Deux Mondes,* 1er nov. et 1er déc. 1869 et 1er mars 1870.)

Une autre ligne transcontinentale, le *Northern Pacific,* a été ugurée le 9 septembre 1883; elle va de New-York à Astoria; sa

longueur est de 5,839 kilomètres. Pour faire concurrence à la ligne canadienne, on l'a doublée, en 1893, du *Great-Northern*, qui va de Duluth à Everett sur le Puget-Sound. Le *Southern Pacific*, de la Nouvelle-Orléans à San-Francisco, a 4,015 kilomètres : il a été inauguré en 1887.

On a beaucoup exagéré la vitesse des trains américains; les plus rapides sont le *Chicago flyer*, qui va de New-York à Chicago (1,544 kil.) en 20 heures : la vitesse moyenne est de 77 kilomètres à l'heure. Le train régulier le plus rapide est l'*Empire State express*, de New-York à Buffalo, sur la ligne appelée *New-York central :* la moyenne est de 81 kilomètres à l'heure.

⁂

OUVRAGES A CONSULTER

Histoire du peuple américain jusqu'en 1776, par Aug. Carlier, Paris, 1863.

Histoire des États-Unis, par A. Moireau, Paris, 1891, 2 volumes parus.

Les États-Unis et le Canada, par X. Marmier, Paris, 1874.

Les États-Unis de l'Amérique septentrionale, leur origine, leur émancipation et leurs progrès, par de Fontpertuis, Paris, 1875.

La Nouvelle Amérique, par H. Dixon, trad. de l'anglais par Ph. Chasles, Paris, 1875.

A travers les États-Unis, de l'Atlantique au Pacifique, par L. Simonin, Paris, 1885.

Le Monde américain, par le même, Paris, 1876.

Un Français en Amérique : Yankees, Indiens et Mormons, par P. Toutain, Paris, 1876.

Aux États-Unis, par Fréd. Moreau, Paris, 1888.

La Vie américaine, par Paul de Rousiers, Paris, 1892, illustré.

Voyage au Mexique, de New-York à Vera-Cruz par le continent, par Jules Leclercq, Paris, 1889.

Choses d'Amérique, par Max Leclerc, Paris, 1892.

En visite chez l'oncle Sam, par de Mandat-Grancey, Paris, 1885.

Huit mois en Amérique, par E. Duvergier de Hauranne, Paris, 1886.

Les Capitales des États-Unis, par Ch. de Varigny, dans la *Revue politique et littéraire* du 19 avril 1879.

L'Amérique vue par un ingénieur (*États-Unis*), par Paul Trasenster, Paris, 1885.

Distribution géographique de l'or et de l'argent aux États-Unis et dans le Canada, par J. Marcou (*Bulletin de la Société de géographie de Paris*, 1867, p. 523-534.)

Un été en Amérique, de l'Atlantique aux Rocheuses, par J. Leclercq, Paris, 1877.

La Grande République américaine, par J.-A. Ricaud, Paris, 1889.

Découvertes et établissements de Cavelier de La Salle dans l'Amérique du Nord, par G. Gravier, Rouen, 1870.
De Montréal à Washington, par l'abbé Luc. Vigneron, Paris, 1887 et 1895.
Quatre Mois en Floride, par Poussielgue, *Tour du monde*, 1870.
New-York, par Albert de Chenclos (*Correspondant*, 10 et 25 décembre 1889).
Histoire de la Floride française, par P. Gaffarel, Paris, 1876.
Yankees et Canadiens, par L. Lacroix, Paris, 1895.
Les États-Unis, esquisses historiques, par C. de Varigny, 1892.
Les Chartes coloniales et les Constitutions des États-Unis de l'Amérique du Nord, par Alphonse Gourd, 3 vol. in-8°, Paris, 1885. (Donne les premières lettres patentes de Christophe Colomb, la bulle d'Alexandre VI, les lettres patentes de Jean Cabot, de Roberval, de Humphrey-Gilbert, etc. C'est donc un recueil de documents historiques qui précède l'exposé détaillé des constitutions actuelles.)
Quatre mille lieues aux États-Unis, par F. de Biancour, Paris, 1888.
De Paris au Niagara, par Charles Bigot, Paris, 1887.
Le Chemin de fer aux États-Unis, par L. Paul-Dubois, Paris, 1896.
Les Universités transatlantiques, par Pierre de Coubertin, Paris, 1890.
Les Universités des États-Unis et du Canada, spécialement leurs institutions médicales, par le docteur O. Laurent, Bruxelles, 1894.
Voyage autour du globe, tome Ier : *Amérique*, par I. Eggermont, Paris, 1892, illustré.
Un Français dans la Floride, par Edmond Johanet, Tours, 1889, illustré.
Voyages, Chasses et Guerres, par le marquis de Compiègne, Paris, 1876. (Renferme le très intéressant voyage en Floride publié par le *Correspondant* (1876) sous le titre : *Un Début dans la vie d'explorateur.*)
L'Aristocratie en Amérique, par F. Gaillardet, Paris, 1883.
Merveilles du Yosemite, par Th. Kirchhof, *Tour du monde*, sept. 1876.
Voyage au pays des Mormons, par Jules Remy, Paris, 1860.
Santa-Fé, par Ed. L. de Childe (*Correspondant* du 10 nov. 1881, p. 547-565).
Alaska, par Cotteau (*Tour du monde*, 2e semestre 1891).
Exploration du territoire de l'Orégon, des Californies et de la mer Vermeille, par Duflot de Mofras, Paris, 1844.
Voyage en Californie, par Ed. Bryant, traduit par X. Marmier, Paris, 1849.
Misères oubliées, le Roman d'un chercheur d'or, par S. de Lapeyrouse, Paris, 1886 ; raconte les aventures du marquis de Pindray et de Raousset-Bourbon.
Astoria, par Washington Irving, traduction française par P.-N. Grolier, Paris, 1843.
Recueil de cartes, plans et vues relatifs aux États-Unis et au Canada, d'après les originaux de la Bibliothèque nationale, par A.-L. Pinart, Paris, 1893, in-f°.

La Californie, par E. Frignet, Paris, 1865, in-8°.
Une Ascension aux montagnes Rocheuses, par Jules Marcou, dans la *Revue des cours scientifiques*, 1867, n° 27 (avril).
Voyages et Aventures dans l'Alaska, par Fr. Whymper, trad. par Em. Jouveaux, Paris, 1871.
Le Parc national des États-Unis par Hayden, Doane, etc., traduit par G. Delerot, *Tour du monde*, 1874, 2e sem.
Voyages aux montagnes Rocheuses, par le R. P. de Smet, Lille, 1875.
La Terre des merveilles, Promenade au parc national, par Jules Leclercq, Paris, 1886.
Feuilles de route aux États-Unis, par Léo Claretie, Paris.
Voyage d'une femme aux montagnes Rocheuses, par J.-L. Bird, traduit de l'anglais par Martineau des Chesnez, Paris, 1888.
Le Parc fédéral de Yellow-Stone, par Ch. Joly, Paris, 1884.
Dans les montagnes Rocheuses, par E. de Mandat-Grancey, Paris, 1884.
Voyage des capitaines Lewis et Clarke, trad. de Goss, par A.-J.-N. Lallement, Paris, 1810.
Le Far-West, par L. Simonin (1867), *Tour du monde*, 1868.
Le Grand-Ouest des États-Unis, par le même, 1869.
A travers l'Amérique : le Far-West, par Mme O. Audouard, Paris, 1869.
Quatre Mois au Texas, par Lancaster (*Bulletin de la Société de géographie de Bruxelles*, 1885, n° 3).
La Brèche aux buffles, un ranch français dans le Dakotah, par E. de Mandat-Grancey, Paris, 1889.
Histoire de la Louisiane, par Le Page du Pratz, Paris, 1758, 3 vol. in-8°.
L'Affaire de l'Alabama, par H. de Bizemont (*Revue maritime et coloniale*, tome XLII (1874), p. 528.
Souvenirs du Far-West, par A. de Woelmont, Paris, 1882.
Souvenirs atlantiques, par Th. Pavie, Paris, 1832; il y a des citations dans *Nouvelles Annales des voyages*, 3e série, X, p. 112, 364.
Quinze Mois dans l'Amérique du Nord, par L. de Turenne, 2 vol., Paris, 1879.
Missions du Canada, relations inédites de la Nouvelle-France, Paris, 1861; surtout le récit de la mort du P. Marquette, II, 294.
Amérique du Nord pittoresque, Paris, 1880 (illustré).
Études américaines, par H. Gaullieur, Paris, 1891.
Voyage en Amérique, par Chateaubriand, dans le tome XII des *Œuvres complètes*, Paris, Pourrat, 1834.
De Québec à Lima, par de Basterot, Paris, 1860.
Histoire des colonies anglaises de l'Amérique, par Laboulaye, Paris, 1855.
L'Amérique actuelle, par Em. Jonveaux, Paris, 1870.
Les États-Unis contemporains, par Claudio Jannet, Paris, 1888.
Vingt jours dans le Nouveau Monde, par Oct. Uzanne, Paris, 1893.
Autour de Chicago, par G. Sauvin, Paris, 1894.

V

MEXIQUE

Les indigènes. — Ancienne colonie espagnole (Nouvelle-Espagne), les États-Unis du Mexique forment une république latine, peuplée en grande majorité d'Indiens. D'où sont-ils venus? quelle est l'origine des populations des plateaux, qui étaient arrivées à un état de civilisation si avancé quand se produisit la conquête espagnole? C'est un problème historique qui a soulevé des hypothèses variées, et n'a pas encore trouvé de solution définitive. On ne peut pas traiter avec dédain les tribus indiennes de l'Anahuac comme celles du Nord-Amérique. Les Peaux-Rouges sont des barbares qui n'ont pas dépassé l'enfance, vivant de la pêche et de la chasse, restés par conséquent soumis aux habitudes des peuples nomades; ils n'ont pas produit d'œuvres d'art, de monuments: on ne leur attribue même pas les constructions en terre que l'on a retrouvées en si grand nombre sur les bords de l'Ohio, du Mississipi et du Missouri. On a pu décrire leurs mœurs, mais l'histoire n'a pas à s'occuper d'eux.

La civilisation des Indiens. — Quand les Espagnols arrivèrent au Yucatan, « ils s'émerveillèrent, dit Gomara[1], de voir des édifices de pierre qui n'avaient point encore été vus par delà. » On en trouva d'autres sur le plateau de l'Anahuac, et, tout en tenant compte des exagérations des conquérants, on ne peut contester que les Indiens avaient construit des villes, des palais, et surtout des monuments religieux de grandes dimensions; nous pouvons en juger par ce qui reste des imposantes pyramides de Cholula. Plus au sud, dans le Téhuantépec et dans l'Yucatan, les Espagnols trouvèrent plus tard des ruines de cités grandioses, recouvertes par la végétation puissante de la forêt tropicale. On distingue trois centres de civilisation indienne: 1° l'Yucatan, qui fut le siège de la civilisation *maya*, dont donnent une haute idée les ruines de Palenqué, Uxmal, Chichen, etc.; les villes y étaient construites en pierres, décorées de sculptures; 2° l'Anahuac, où s'élevaient les grandes cités de Cholula, Toula, Tenochtitlan ou Mexico et plusieurs autres; 3° le Nouveau-Mexique et l'Arizona, où l'on a retrouvé

1. Francisco Lopez de Gomara, né à Séville, fut chapelain de Cortez. Il a écrit une longue chronique, qui est surtout l'histoire de Cortez. La première édition de la *Cronica de la Nueva Espana* parut à Medina en 1553.

les *pueblos* avec de grandes constructions quadrangulaires à plusieurs étages formant pyramide. On est généralement d'accord pour supposer que les monuments de ces trois groupes furent construits par le peuple des Toltecs, qui vint du nord et appartenait à la nation *nahua;* il envahit le Mexique vers le VIIe siècle et l'occupa jusqu'au XIVe. Son historien, Veytia (*Historia antigua de Mexico*), place la fondation de leur capitale Tula[1] à l'année 713. Ils furent de grands constructeurs, et le nom de Toltec resta synonyme d'architecte.

Les Aztecs. — Vinrent ensuite les Aztecs, qui s'arrêtèrent sur les bords d'un lac, où ils fondèrent Mexico en 1325. C'est là qu'ils virent, perché sur un cactus, un aigle royal d'une grandeur et d'une beauté extraordinaires. Cette apparition leur indiqua l'emplacement de la nouvelle ville, qui fut bâtie sur les rochers du lac. L'aigle et le cactus figurent encore dans les armes de la ville moderne. Les Aztecs furent gouvernés par des rois élus, mais on devait toujours les choisir dans la même famille; sous les derniers règnes le titre de roi fut remplacé par celui d'empereur.

L'aristocratie comprenait trente grands caciques. Le but de leurs institutions était de favoriser le métier des armes. Mexico (ou Mextli) signifie *habitation du dieu de la guerre;* ce dieu s'appelait « Huitzilopochtli », et possédait de nombreux temples ou *teocallis.* On avait conservé le souvenir d'une autre divinité, le dieu de l'air, « Quetzalcoatl » (ce nom signifie *serpent couvert de plumes*); d'après la légende il avait une peau blanche, une longue barbe; exilé, il devait revenir par l'est. Cette tradition favorisa la conquête espagnole : Cortez put se faire passer pour le dieu Quetzalcoatl auprès des populations qu'effrayaient depuis longtemps des présages sinistres[2].

Découverte du continent. — Les premiers Espagnols qui abordèrent au continent mexicain furent les soldats de Hernandez de Cordova, qui étaient partis de Cuba pour aller chercher des esclaves indiens aux îles Bahama; ils furent poussés par la tempête sur la côte de l'Yucatan, près d'un cap que Cordova appela *Catoche*, d'après les premiers mots indiens qu'il entendit (*conex catoch*, venez à la maison); il fut bien accueilli à Campêche, mais dut livrer un combat à Potanchan (aujourd'hui Champoton); il revint à Cuba, où il fit part au gouverneur Velasquez de son importante découverte. Le voyage de Cordova eut lieu en 1517. Velasquez s'empressa, l'année suivante, d'y envoyer son parent Jean de Grijalva, qui toucha à l'île Cozumel et contourna le Yucatan; ce fut lui qui donna au

1. Tula est aujourd'hui un pauvre village de 1,500 habitants, au nord-est de Mexico.

2. Dix ans avant l'arrivée de Cortez, on aperçut au midi une colonne de feu qui lançait des étincelles; deux ans avant, le temple de Huitzilipochtli brûla sans que personne y eût mis le feu ; on vit des comètes en plein jour; les eaux du lac inondèrent une partie de la ville; pendant plusieurs nuits on entendit une voix de femme qui pleurait et gémissait...

pays le nom de *Nouvelle-Espagne*. Il entra dans le fleuve qui a conservé son nom; son compagnon, Pedro de Alvarado, donna le sien à un autre fleuve plus au nord. Grijalva s'arrêta à l'endroit où fut bâtie plus tard Vera-Cruz, et entra en relation avec les indigènes; il revint à Cuba avec de nombreux objets en or que les Indiens lui avaient donnés.

Hernando Cortez. — Du moment que la contrée nouvelle renfermait de l'or, les Espagnols résolurent d'y fonder une colonie. Velasquez prépara une expédition qui fut confiée à Hernando Cortez : il partit de Cuba le 11 février 1519. L'histoire de l'expédition de Cortez constitue une merveilleuse épopée, dont il faut suivre le développement dans l'historien américain qui a réuni dans un récit captivant les chroniques espagnoles et indiennes, W. Prescott. Rien n'y manque : à côté du héros qui joint l'habileté au courage, se place l'aimable figure de la princesse indienne Marina, qui servit d'interprète et donna les plus utiles renseignements. Cortez était parti avec 11 navires, 553 soldats, 16 chevaux et 10 pièces de campagne; après avoir fondé Villa-Rica de Vera-Cruz, il détruisit sa flotte, s'assura des alliés à Cempoalla, battit les Tlascalans, puis les décida à le seconder; à Cholula il entra sur le territoire de Montezuma, et signala son passage par un épouvantable massacre de toute la population. L'entrée à Mexico eut lieu le 8 novembre 1519; les Espagnols furent bien accueillis par l'empereur, qui trahit alors son passé glorieux par une inexplicable lâcheté; ils restèrent plusieurs mois à Mexico, puis nous voyons Cortez obligé de venir repousser un lieutenant de Velasquez, Pamphile de Narvaez; il triomphe grâce à son habileté, rentre dans Mexico, où il trouve la population soulevée par un acte de violence d'Alvarado; Montezuma meurt des blessures reçues au moment où il haranguait son peuple. Se produit alors la retraite lamentable qui ramène les Espagnols à Tlascala, et qui est marquée par le massacre épouvantable de la *noche triste*, sur une chaussée des lacs. Le siège de Mexico dure de longs jours et exige des opérations très savantes, un blocus complet par l'occupation des trois chaussées; on ne peut réussir qu'en détruisant tous les édifices et en comblant les canaux avec les débris. Mais la destruction de Mexico, la prise de Guatimozin, qui fut arrêté au moment où il s'enfuyait sur une pirogue, suffirent pour assurer à Cortez la soumission de toutes les tribus de l'Anahuac; les Espagnols atteignirent bientôt l'océan Pacifique, parcoururent la Californie, et Alvarado alla occuper l'Amérique centrale.

L'indépendance du Mexique. — Pendant trois siècles les Espagnols surent conserver dans la soumission les nombreuses populations indiennes; on a beaucoup critiqué leurs procédés de colonisation, leur avidité dans l'exploitation des mines d'argent, dont les plus riches furent celles de Potosi, découvertes en 1548; il faut reconnaître cependant qu'ils ont su contenir les Indiens sans les exterminer. La révolte éclata en 1808-1810, quand les habitants

de la Nouvelle-Espagne furent mieux renseignés sur la faiblesse de leur métropole : ils refusèrent de reconnaître Joseph Bonaparte. L'insurrection eut pour chefs les curés Hidalgo (surnommé *le Renard*) et Morelos; elle prit fin en 1821, et depuis la proclamation de l'indépendance le Mexique a connu toutes les formes de gouvernement : il a formé un empire avec Iturbide, une république fédérale en 1824; la république devint unitaire en 1835, puis la constitution fédéraliste fut rétablie en 1846; de nouveau supprimée en 1853, elle fut reconnue en 1856; on peut dire que l'histoire intérieure du Mexique se résume dans celle des révolutions provoquées par le général Santa-Anna. Au milieu de ces troubles, les étrangers souffrirent dans leurs intérêts; la France intervint deux fois: en 1838 pour réclamer des indemnités, en 1861 pour protester contre un décret (du 17 juillet) qui supprimait le payement des intérêts de la dette aux étrangers. Cette dernière guerre aboutit à un désastre : Maximilien périt fusillé à Queretaro en 1867, et Juarez rentra vainqueur dans Mexico le 15 juillet (1867)[1].

Le Mexique est régi par la constitution de 1857, qui présente beaucoup de ressemblance avec celle des États-Unis : le président est élu pour quatre ans; le Congrès comprend une chambre des députés et un sénat. D'après le recensement de 1889, le Mexique a 11,395,712 habitants; les trois villes les plus peuplées sont Mexico, 440,000 hab.; Guadalajara, 105,000; Puebla, 100,000.

Explorations modernes. — La géographie du Mexique nous a été révélée par Humboldt, qui fit un long séjour dans la Nouvelle-Espagne en 1803 et 1804. Après la proclamation de l'indépendance arrivèrent les voyageurs anglais, qui cherchèrent surtout à exploiter le pays : Beulloch en 1822 (*le Mexique en 1823,* trad. franç., 2 vol. in-8°, Paris, 1824); Ward en 1825-27; Lyon en 1826; Hardy, qui s'occupa surtout des pêcheries de perles de la Californie, 1825-28; les naturalistes Schiede et Deppe en 1827-28; le botaniste Heller; Carl Nebel, 1830-32, qui publia à Paris en 1846 un *Voyage pittoresque et archéologique,* in-f°; l'Américain Josiah Gregg; l'Allemand Joseph Burkart, dont le voyage dura de 1825 à 1834: il en publia la relation (*Aufenthalt und Reisen in Mexico*) en 1836; Burkart est mort à Bonn en 1874. On fonda une société de géographie à Mexico en 1839, et la France organisa en 1860 une commission scientifique du Mexique, qui publia seulement trois volumes.

Les antiquités. — L'étude des antiquités forme une science spéciale : en 1786 le roi d'Espagne ordonna de faire une nouvelle étude

1. Après avoir usé un empereur (Iturbide), dix-huit présidents de république, quatorze présidents provisoires, neuf dictateurs, ce pays, divisé en fédéralistes et en unitaires, en cléricaux et en libéraux, avait enfin rencontré dans Juarez, Indien de pure race, d'un caractère intègre, ferme et patient, un chef capable de s'imposer. » (Mismer, *Souvenirs de la Martinique et du Mexique,* Hachette, p. 112.)
C'est un des lieutenants de Juarez, Porfirio Diaz, qui a gouverné le Mexique en qualité de président, ou plutôt de dictateur militaire, depuis 1876, sauf une interruption de 1880 à 1884. Il a été réélu pour la quatrième fois en 1892.

des ruines de Palenqué connues sous le nom de *casas de piedras;* on èn chargea le capitaine Antonio del Rio (1787). La description ne fut publiée qu'en 1822 à Londres[1]. Palenqué fut ensuite visitée par un Français, le docteur Fr. Corroy, en 1819; il appela Palenqué la Palmyre américaine. Les autres villes du Yucatan furent plus sérieusement explorées par Stephen, Emmanuel de Friedischtal, Norman, de la Nouvelle-Orléans. Un Français a résumé et complété toutes les études sur les villes disparues du Mexique et du Lucatan : c'est D. Charnay; pour lui Palenqué n'était pas un centre d'habitation, mais un lieu de pèlerinage, une terre consacrée pour les sépultures : on n'y trouve que des temples et des tombes[2]. M. Charnay soutient encore cette thèse que les grandes villes n'étaient pas en ruine au moment de la conquête espagnole[3].

*
* *

Amérique centrale. — L'Amérique centrale avait été rattachée par les Espagnols à la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne; elle formait la capitainerie de Guatemala. L'affranchissement eut lieu en 1821; la division en cinq républiques devint définitive le 17 avril 1839.

*
* *

Projet de canal interocéanique; isthme de Téhuantépec. — Dès 1523 Charles-Quint recommandait à Cortez de chercher un détroit qui abrégerait de deux tiers la navigation de Cadix aux Indes orientales; c'est ce que Charles-Quint appelait *el secreto del estrecho.* Cortez crut d'abord à l'existence d'un canal naturel, d'après une carte que lui avait donnée Montezuma où figurait l'embouchure d'une grande rivière; il la fit explorer par Diego Ordoz : c'était le Guasacoalco de l'isthme de Téhuantépec. Cette rivière est navigable, mais elle ne communique pas avec le Pacifique; en 1551 Lopez de Gomara proposa la création d'un canal, en choisissant l'isthme de Téhuantépec, les lacs du Nicaragua ou la rivière Chagres. En 1715, les créoles d'Oajaca présentèrent un mémoire au vice-roi pour obtenir l'autorisation de percer l'isthme; l'Espagne refusa. En 1767 le vice-roi Bucarelli chargea l'ingénieur Cramer de faire des études;

1. Les planches ont été dessinées par Fr. de Waldeck, voyageur et artiste qui est mort à Paris en 1875 dans sa cent dixième année. — L'analyse de cet ouvrage est dans le *Recueil de voyages et de mémoires* publié par la Société de géographie de Paris, in-4°, 1825, II, p. 180.

2. « Les ruines trouvées dans Yucatan sont presque exclusivement des constructions élevées dans *un but religieux,* et leurs formes colossales montrent combien grand était le pouvoir des prêtres et des chefs, et aussi combien la masse du peuple était superstitieuse et sensible. » (Lindesay Brinc, *On the ruined cities of central America, Journal of the royal geogr. Soc.*, vol. XLII, p. 354-368.)

3. Voir *Comptes rendus de la Société de géographie de Paris,* 1883, p. 273.

elles n'eurent aucune suite. Les cortès espagnoles avaient décrété le projet en 1814; la guerre d'indépendance arrêta tout. Le projet le plus sérieusement poursuivi fut celui de D. José de Garay (1842), qui vendit son privilège à une maison anglaise. En 1890 le congrès vota une concession définitive; mais le capitaine Rob.-W. Schufeldt constata qu'il faudrait 140 écluses pour ce canal, qui aurait 240 kilomètres de longueur. L'idée fut abandonnée. On a construit depuis une ligne ferrée.

Isthme de Panama. — Les projets de canal par le golfe Darien et l'Atrato, par l'isthme de Panama et par le Nicaragua, sont très nombreux. Humboldt écrivait à propos de Panama ces paroles, qu'une expérience malheureuse a réalisées : « Il paraît, d'après l'ensemble des renseignements que j'ai pu me procurer, que l'on doit abandonner l'espoir d'un canal de sept mètres de profondeur et de vingt-deux ou vingt-huit mètres de largeur qui traverserait l'isthme de Panama de mer en mer... L'élévation du terrain forcera l'ingénieur à avoir recours soit à des galeries souterraines, soit au système des écluses. Par conséquent les marchandises destinées à passer l'isthme ne pourront être transportées que dans des bateaux plats incapables de tenir la mer[1]. »

Canal de Nicaragua. — Reste la route du Nicaragua, largement alimentée par les grands lacs et marquée par le fleuve Saint-Jean[2], C'est la route préférée; les Anglais essayèrent de s'en emparer en 1780; ils organisèrent une expédition dont fit partie Nelson. Ayant été repoussés, ils s'établirent à Belize, sur laquelle ils avaient des droits depuis 1763. La colonie de Belize est devenue le Honduras britannique en 1868. Les Américains des États-Unis se firent donner une concession en 1826; Guillaume Ier, roi des Pays-Bas, avait résolu d'employer sa fortune personnelle à la construction du canal, mais fut empêché par la révolution de 1830. Les Anglais revinrent à la charge, et le prince Louis-Napoléon, exilé en Amérique, dressa le plan d'un canal qui devait aller de Greytown à Realejo. « La Providence, disait-il, paraît avoir indiqué cette coupure du Nicaragua comme présentant les difficultés d'exécution les moins formidables. » En 1850 Vanderbilt commença sa fortune en faisant passer les émigrants en Californie par les lacs, où il fit construire des bateaux à vapeur. Ces bateaux remontaient jusqu'à la Virgen, et de là on gagnait par une route qu'il fit construire la côte du Pacifique. Vinrent ensuite les projets de Belly, de Thomé de Gamond (aboutit à Salinas), de Menocal et Blanchet. Ce dernier fut présenté en relief dans l'exposition du Nicaragua à Paris en 1889; il aboutit à

1. *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne,* édit. 1825, in-8°, I, 227-228.

2. C'est un tremblement de terre de 1663 qui aurait rendu impraticable pour la navigation le Saint-Jean, que les Espagnols avaient utilisé jusque-là pour arriver au lac. — « Beaumarchais avait formé un volumineux dossier relatif à un canal interocéanique par le Nicaragua ; il est dans ses papiers inédits. » (LINTILHAC, *Revue des Deux Mondes,* 1er mars 1893, p. 155.)

Port-Brito et a 272 kilomètres de longueur. En 1887 s'est formée une compagnie américaine, *Maritime canal Company of Nicaragua*, qui s'est fait accorder le droit exclusif de percer un canal entre les deux mers. Les travaux ont commencé sans bruit le 22 octobre 1889; 1,000 ouvriers secondés par de puissantes machines y ont travaillé, sous la direction de l'ingénieur Menocal, jusqu'à la fin de 1891; on a construit une digue à l'embouchure du Saint-Jean pour empêcher l'ensablement. Sur la rive gauche du canal on a fondé une ville qui deviendra peut-être, comme l'avait prévu Louis-Napoléon, la Constantinople du nouveau monde; elle a été inaugurée le 1er janvier 1890; elle s'appelle *America*[1]. Mais la Compagnie a dû liquider en 1891. On travaille depuis 1894 à en reconstituer une nouvelle, et les travaux n'ont pas encore été repris.

⁂

LES TOLTECS

« Tout ce que faisaient les Toltecs était excellent, délicat et plein de grâce : leurs édifices abondaient en ornements; et ce n'est pas seulement à Tollan, à Xocotitlan, que l'on a découvert des restes exquis provenant des Toltecs, tant en édifices qu'en autres produits; on en trouve dans toutes les parties de la Nouvelle-Espagne; partout on a découvert de leurs œuvres en poteries, fragments de terres cuites à tous usages, jouets d'enfant, joyaux et mille autres objets fabriqués par eux; c'est qu'en réalité les Toltecs s'étaient répandus dans tout le pays... Les Toltecs furent les plus célèbres entre tous les peuples de l'Anahuac par leur civilisation et leur habileté dans les arts, si bien que, dans les siècles suivants, on donnait le nom de toltec comme titre d'honneur à tout artiste d'un mérite transcendant.

En fait d'art, les Toltecs s'adonnaient à la sculpture, à la musique et à la peinture; dans l'industrie ils avaient fait des progrès extraordinaires; ils fondaient l'or et l'argent au moyen de moules; ils donnaient aux métaux toutes les formes qu'ils voulaient; ils avaient d'excellents joailliers, des lapidaires, des peintres et des charpentiers qui, chacun dans son métier, imitaient toute espèce d'animaux, de plantes et d'oiseaux, et sculptaient les ornements les plus divers pour les personnes, les maisons et les temples. » (D. CHARNAY, *les Anciennes Villes du nouveau monde*, Paris, Hachette, p. 62.)

1. Sa fondation avait été décrétée par une loi du 17 octobre 1889; elle est située sur la mer des Antilles, sur la rive gauche du canal.

* * *

MEXICO (A L'ÉPOQUE DE MONTEZUMA)

Les origines de la cité. — « Ainsi que Venise, la reine des cités aztèques avait commencé humblement par un assemblage de cabanes rustiques éparses sur les îlots d'un marécage. Avec les accroissements rapides qu'elle obtint en héritant de l'antique cité de Culhuacan, elle chercha à gagner sur les eaux le terrain nécessaire à son extension; elle échangea contre les produits de son industrie le bois, la pierre, la chaux dont elle avait besoin, enfonça des forêts entières sous les fondations de ses *teocallis,* et ne tarda pas à se montrer, sur ses pilotis, la rivale superbe de ses anciens dominateurs (de Tezcuco)...

Les maisons. — ... Suivant les rapports les plus exacts, Mexico renfermait au delà de soixante mille feux[1]. Les maisons de la noblesse et de l'aristocratie marchande étaient élevées sur des terrasses qui variaient de hauteur; elles étaient commodes et spacieuses, bâties pour la plupart avec la pierre poreuse de tetzantli (pierre volcanique dure et légère à la fois). Elles avaient généralement un étage au-dessus du rez-de-chaussée avec de grandes fenêtres; les toits en terrasses étaient garnis de créneaux et ornés de vases et de caisses remplis de fleurs et d'arbustes odoriférants. Une cour environnée de portiques en formait le centre : on y voyait des bassins et des fontaines avec des jets d'eau qui répandaient une douce fraîcheur...

Les monuments. — ... Outre le temple principal, dédié au dieu de la guerre, ainsi que les soixante-dix-huit sanctuaires renfermés dans sa vaste enceinte, Mexico présentait plus de quatre cents autres édifices du même style, érigés en l'honneur de ses innombrables divinités, sans compter une multitude d'oratoires particuliers qu'on trouvait dans les maisons des princes...

Le palais royal. — Mais ce qui ajoutait encore à la splendeur, c'étaient les nombreux et magnifiques palais que Montezuma avait bâtis ou qui lui avaient été légués par ses ancêtres. Sa demeure ordinaire était un assemblage d'édifices

1. Au moment de la conquête 60,000 maisons, ce qui donne environ 300,000 habitants, et, en comptant les faubourgs, 160,000 maisons.

régulièrement construits de tetzantli rose et couvrant une étendue considérable à peu de distance du grand temple[1]; on y comptait vingt portes ouvrant sur autant de places ou rues, et à l'intérieur trois vastes cours, ornées de fontaines alimentées par les eaux limpides du Chapultepec. Le marbre, le porphyre, l'obsidienne et l'albâtre tecoli (pierre transparente; on s'en servait même pour faire des vitres aux fenêtres) se montraient sous toutes les formes dans les appartements et sous les portiques... Les toits et les plafonds étaient construits de bois durs et précieux offrant, dans leurs compartiments, les chefs-d'œuvre de la sculpture et de la menuiserie aztèques. Des tapis superbes, des nattes d'une finesse admirable, couvraient les parquets; sur les murs et les fenêtres s'étendaient des étoffes non moins merveilleuses par la beauté du tissu, l'élégance des dessins, que par la richesse des couleurs. Plus de cent chambres ou salons, plus de cent bains, sans compter les salles d'armes, composaient cette somptueuse habitation, où l'or, l'argent, les plumes, le disputaient d'éclat aux marbres des portiques... A l'intérieur brûlaient sans cesse des milliers de cassolettes remplies de parfums, répandant une odeur enivrante. Trois mille personnes étaient journellement employées au service du monarque...

Palais des oiseaux. — Un autre édifice non moins remarquable était celui qui avait été destiné à la conservation et à la propagation des oiseaux, dont les plumes servaient à la confection des tableaux et des étoffes de mosaïque. Il était environné de portiques d'albâtre s'ouvrant sur un vaste jardin dont les étangs étaient alimentés par l'eau salée ou par l'eau douce, suivant la nature des oiseaux qu'on y nourrissait. Trois cents personnes, dont l'unique occupation était de prendre soin de cette merveilleuse collection ailée et d'en recueillir minutieusement les dépouilles, habitaient cette magnifique résidence. Des bâtiments séparés renfermaient les oiseaux de proie, objet de récréation ou d'étude pour les savants et les princes de la cour de Montezuma.

Ménagerie. — Non loin de là s'élevaient de vastes constructions destinées à la ménagerie royale : toutes les espèces

1. « C'était un vaste assemblage irrégulier de bâtiments en pierre de peu d'élévation ; ce palais formait un ensemble tellement spacieux qu'un des conquérants nous assure que, l'ayant visité à plusieurs reprises avec la ferme intention de le voir en entier, il n'avait jamais pu en venir à bout, par suite de l'excessive fatigue qu'il avait chaque fois éprouvée à parcourir les différentes suites d'appartements. » (*Relation d'un gentilhomme*, dans Ramusio, III, f° 309.)

vivantes, quadrupèdes, reptiles, poissons ou amphibies du Mexique et des régions lointaines où avaient paru les armes des rois de l'Anahuac, avaient été rassemblées dans ce palais et renfermées dans des jardins, des cages ou des fosses, d'après la nature de leurs instincts...

Les jardins. — Autour de ces ménageries et de ces volières grandioses s'étendaient des jardins où l'on cultivait, par ordre de Montezuma, toutes les familles de végétaux et d'arbustes odoriférants qui naissent sur le sol de ces riches contrées... Des bocages toujours verts répandaient, de loin en loin, une ombre parfumée sur les plates-bandes, arrosées par les eaux limpides que les conduits souterrains amenaient de l'aqueduc de Chapultepec dans des bassins de marbre ou de porphyre. Des oiseaux aquatiques de toute forme et de toute grandeur, aux plumages étincelants, s'y montraient sans aucune crainte aux regards de ceux qui venaient, à l'abri d'un pavillon élégant, jouir du spectacle de leurs gracieuses évolutions...

Service de la table. — La table (de Montezuma) était servie avec une étiquette digne des despotes de l'Orient; elle était dressée sur une natte ou un coussin composé de cuirs cousus ensemble et s'élevant à peine d'un palme au-dessus du sol; le siège où il s'asseyait n'était guère plus haut. Un paravent richement sculpté se plaçait au milieu du salon, de manière à dérober sa vue à l'assistance. Quatre cents pages, portant autant de plats sur des serviettes d'une grande finesse, venaient les déposer à l'entrée de la salle sur des réchauds; s'il ne désignait pas lui-même ceux dont il voulait manger, le premier sénéchal faisait prendre ceux qu'il préférait. Les gentilshommes de service les plaçaient devant le roi... La nappe était du coton le plus fin, ornée de riches couleurs; les coupes et la vaisselle, d'or, d'argent ou de faïence de Cholullan. La poterie, non plus que le linge, ne reparaissait deux fois sur la table; elle était distribuée aux officiers du palais. Durant ses repas, plusieurs conseillers assistaient d'ordinaire, debout à l'une des extrémités du salon; il leur envoyait toujours plusieurs plats de sa table, qu'ils mangeaient en silence.

Après le dîner on lui présentait une pipe bourrée de tabac et de liquidambar; pendant qu'il en aspirait les fumées odorantes, ses bouffons l'amusaient par des tours ou des bons mots, quelquefois par des discours dont les formes burlesques contenaient une leçon pour le monarque. D'autres fois on lui donnait le spectacle de la danse. Il prenait ensuite sa sieste, et c'était généralement après ces instants de repos qu'il rece-

vait les princes et les seigneurs de la ville ou du dehors, les gouverneurs des provinces ou les ambassadeurs... » (BRASSEUR DE BOURBOURG, *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale*, Paris, A. Bertrand, Aug. Challamel succ., 1858, IV, p. 2-13.)

⁂

Sacrifices humains. — « Quelques jours après la conquête des provinces de Cuentlan et de Cuzpan, Montezuma résolut de profiter du grand nombre de prisonniers huastèques que l'on avait ramenés, pour consacrer dignement le grand temple de Huitzilopochtli. Ce temple avait la forme d'une pyramide tronquée, au sommet de laquelle se trouvait une plate-forme destinée au sacrifice des prisonniers de guerre. Il voulut que, pour la première fois, ce sacrifice eût lieu en mémoire du roi qui avait commencé la construction du monument. Le ministre approuva cette idée et proposa de faire la plate-forme, non pas en bois, comme on l'avait d'abord proposé, mais de placer, au contraire, au sommet une pierre circulaire percée au milieu d'un trou, dans lequel on jetterait le cœur des victimes, après avoir frotté du sang tout chaud qui en découlait l'idole du dieu (Huitzilopochtli). Il proposa aussi de ne pas faire tailler cette pierre par les prisonniers, mais par les artistes qui excellaient dans cet art, et d'y faire sculpter les événements de la guerre dans laquelle les deux nations avaient été vaincues et soumises à notre empire mexicain. On convoqua aussitôt toutes les nations voisines pour apporter les pierres de taille dont le temple devait être entièrement construit, ainsi que les escaliers qui serviraient pour y monter. Ils devaient être pleins de trois côtés et avoir autant de marches que de jours dans l'année, qui, à cette époque, était divisée en dix-huit mois de vingt jours, ce qui forme un total de trois cent soixante jours... Le principal faisait face au midi, les deux autres étaient à l'orient et à l'occident. La plate-forme était entourée d'un mur fait de grosses pierres, percé à l'orient et à l'occident d'une petite porte, et d'une grande vis-à-vis de l'escalier méridional, au bas duquel était la place où se tenait le marché. Le temple était si élevé que, quand on regardait du sommet sur la place, les hommes les plus grands ne paraissaient pas plus hauts que des enfants de huit ans. Quand la grosse pierre du sacrifice, qui avait la forme d'une meule de moulin, fut terminée, on la plaça dans l'espèce de

salle qui se trouvait au sommet du temple, entre la grande porte et l'idole du dieu, qui était en pierre et placée contre le mur, comme s'il regardait la pierre du sacrifice...

... Quand on eut travaillé pendant deux ans à ce temple, il fut terminé, et Montezuma dit à ses prêtres[1] : « Il est temps d'inaugurer ce temple par le sacrifice des prisonniers de guerre... Qu'on leur ouvre la poitrine. » Le prêtre proposa de remettre la cérémonie à quatre jours, et fit aussitôt enfermer tous les prisonniers dans une grande cage faite de madriers qui servait à cet usage. Montezuma fit ensuite appeler les autres prêtres et leur dit : « Allez vous enivrer, et exercez-vous à fendre la poitrine des victimes; prenez garde de vous montrer maladroits; car toutes les nations voisines viendront assister à ce sacrifice. » Montezuma fit aussi apporter des montagnes de gros troncs de chêne qui devaient brûler jour et nuit dans le temple en l'honneur du dieu. Pendant ce temps les prêtres s'exerçaient à fendre la poitrine des victimes sur la pierre sculptée, et à faire rejaillir leur sang sur l'idole, dans la main de laquelle ils plaçaient ensuite le cœur, afin de se montrer adroits le jour de la cérémonie.

Montezuma envoya des messagers à tous les peuples voisins de Mexico, qu'ils fussent ou non ses sujets, pour les engager à assister au grand sacrifice. Il ordonna à tous les chefs qui lui étaient soumis de s'y rendre, sous peine d'être sacrifiés comme des esclaves. Tous obéirent, et quand le jour du sacrifice fut arrivé, il commença à leur distribuer des présents tels que de riches étoffes, des fleurs et des parfums. Aussitôt que le repas du matin fut terminé, on conduisit les esclaves au temple, et on les rangea en file sur la plate-forme. Ils avaient les cheveux tressés, le corps peint en noir, et un pagne était leur seul vêtement. On les fit chanter et danser autour de la pierre du sacrifice. Des vieillards mexicains chantèrent et dansèrent ensuite, d'autres vieillards représentaient divers dieux sujets à Huitzilopochtli ; d'autres étaient couverts de peaux de tigre et de lion. Tous tenaient une épée et un bouclier. L'esclave huastèque montait le premier sur la pierre circulaire et était suivi par un sacrificateur. Après avoir dansé autour du prisonnier, on lui donnait une peau de

1. Les prêtres chargés des sacrifices étaient au nombre de six, qui possédaient leur charge par héritage. Le chef s'appelait *topiltzin* : il avait un vêtement rouge, rappelant la forme d'un scapulaire et garni de franges de coton ; sur la tête il portait un panache de plumes vertes et jaunes.

loup pour parer les coups, et une épée de bois qui n'était pas garnie de cailloux tranchants comme celle de son adversaire. Ils commençaient ensuite à combattre en dansant; mais auparavant on avait fait boire au huastèque une boisson fermentée, et on l'avait attaché au moyen d'une corde blanche. Quelque vaillant que fût le prisonnier, il fallait qu'il mourût sur cette pierre. Car quand le Mexicain qui le combattait était fatigué, il était remplacé par un autre, jusqu'à ce que le prisonnier reçût un coup qui le renversât. Quatre hommes le saisissaient alors, l'étendaient sur la pierre[1], et un prêtre lui ouvrait la poitrine avec un couteau de pierre et lui arrachait le cœur, qu'il offrait tout fumant à l'idole; on frottait ensuite de son sang l'idole de Huitzilopochtli. Il était remplacé sur la pierre par un autre huastèque, qu'un nouveau guerrier mexicain venait combattre, et ainsi de suite jusqu'à ce que tous les prisonniers eussent succombé; de sorte que cet infernal sacrifice durait quelquefois trois ou quatre jours. Il était renouvelé tous les quatre ou tous les deux ans.

Quand cette fête diabolique était terminée, le roi congédiait les chefs ses vassaux qui étaient venus y assister, en leur distribuant de nouveaux présents, ainsi qu'aux sacrificateurs qui s'étaient distingués par leur adresse. Ceux-ci écorchaient leurs victimes et se revêtaient de leur peau. Les têtes étaient placées le long des murs du temple, et quand les Espagnols arrivèrent à la Nouvelle-Espagne, avant la révolte de Mexico, huit soldats montèrent au sommet de la pyramide, et comptèrent le long des murs 62,000 têtes de victimes, tant ces peuples étaient cruels. » (*Histoire du Mexique* de DON ALVARO TEZOZOMOC, traduite par M. Ternaux-Compans, *Nouvelles Annales des voyages*, 4e série, XVIII, p. 156-160.)

⁂

MEXICO MODERNE

Aspect général. — « Mexico est par excellence la ville des contrastes, aussi bien dans ses constructions que dans ses habitants; car à côté de palais privés, au centre desquels

1. La pierre des sacrifices était comme une table bombée, afin que la poitrine de l'homme, couché sur le dos, vînt en saillie, et, quand le couteau s'y abattait, s'ouvrît d'elle-même comme une grenade (l'expression est d'un vieux chroniqueur). Le couteau servant à ouvrir la poitrine était généralement en obsidienne. Le grand *teocalli* occupait l'emplacement de la cathédrale actuelle.

sont de magnifiques *patios* ornés de superbes plantes tropicales, de fleurs et de fontaines murmurantes, se trouvent accolées des bicoques infectes où logent pêle-mêle des familles entières d'individus, n'ayant pour tous meubles qu'une natte pour coucher, et une sorte de petit banc en pierre granitique porté sur trois pieds taillés dans le même bloc et servant à faire les *tortillas*. La différence n'est pas moindre parmi les foules remplissant les rues. Les descendants d'Espagnols, les citadins fonctionnaires de tous ordres, ont abandonné le costume national pour la redingote et le chapeau de soie; côte à côte passe le *medio-pelo* ou métis, artisan ou marchand, employé de second ordre ou autre, au pantalon et à la veste collants, coiffé d'un superbe *sombrero* dans lequel il met presque tout son luxe et ses économies[1]; plus loin circulent, en larges caleçons blancs et chemises blanches, les Indiens civilisés, domestiques, portefaix ou petits marchands; puis, enfin, l'Indien indépendant, qui n'a jamais eu que des regards de dédain pour la civilisation, conservant pour tout vêtement une sorte de tablier de cuir le couvrant devant et derrière, qu'une couture entre les jambes maintient en place, pendant que les femmes sont vêtues d'une pièce d'étoffe grossière, roulée en jupon serré autour des reins, se couvrant la poitrine et le dos d'un autre morceau d'étoffe percé d'un trou au milieu, dans lequel elles passent la tête. Puis, dominant cette foule étrange, passe, fièrement campé sur son cheval superbement harnaché, l'*hacendado* tout habillé de cuir, étalant de riches garnitures en argent, lui donnant un air princier sous son *sombrero* de feutre galonné d'or, pesant plusieurs livres. A sa ceinture pend un revolver, pendant qu'une épée de style espagnol, ou le *machete* national, est suspendue au côté de la selle, une carabine à répétition complétant souvent cet équipement guerrier.

Les étrangers. — ... Le commerce est presque entièrement

1. « Ils (les habitants du Mexique) se coiffent du sombrero, immense chapeau de feutre bordé d'argent et autour duquel s'enroule la *toquilla*, corde d'argent d'une énorme grosseur. Le sombrero, c'est l'orgueil du Mexicain; beaucoup vont nu-pieds, mais ils ont un sombrero qui leur a coûté dix piastres, à moins qu'ils ne l'aient volé. Quand un voleur de grand chemin arrête un voyageur, la première chose qu'il lui demande, le plus poliment du monde, c'est son sombrero; s'il a le cœur compatissant, — car il y a des voleurs qui ont bon cœur, — il lui donnera le sien en échange, pour lui épargner les insolations. Le moindre sombrero coûte cinq piastres : il y en a aussi de cinq cents piastres, mais on se garderait bien de les porter en voyage. » (J. Leclercq, *Voyage au Mexique*, Hachette p. 79.)

entre les mains des étrangers, les Espagnols en tenant la tête; puis viennent les Français, qui ont presque monopolisé le commerce des nouveautés; les Allemands, dont les maisons de quincaillerie et d'articles de ménage ont une très grande importance; et enfin les Anglais et les Américains, dont la prépondérance est surtout incontestable pour toutes les grandes affaires, les banques et les entreprises de mines et de chemins de fer.

Comme nous venons de le dire, une colonie de Français, ou plutôt de Barcelonnette, car ils viennent presque tous de cette région des Basses-Alpes, occupe le second rang dans le commerce courant du Mexique, et le premier pour les nouveautés. On peut juger de leur importance par ce fait que l'ensemble de leurs affaires n'est pas moindre de 60 millions par an. » (JULES CLAINE, *Excursion à travers les Antilles espagnoles et le Mexique*, dans *Bulletin de la Société normande de géographie*, année 1894, p. 298-99.)

*
* *

La cathédrale. — « La gloire de Mexico, c'est sa cathédrale. Cette superbe basilique s'élève sur l'emplacement du grand teocalli, le temple redoutable où les prêtres immolaient des victimes humaines en l'honneur de Huitzilopochtli, le dieu de la guerre. Bâtie par ordre de Philippe II, elle dépasse en grandeur et en magnificence toutes les églises du nouveau monde; même en Europe elle occuperait dignement son rang à côté des cathédrales les plus somptueuses de l'Espagne et de l'Italie. Les édiles de Mexico semblent avoir eu l'ambition de cet alcade qui disait à l'architecte de la cathédrale de Séville : « Faites-nous une église qui fasse croire à la postérité que nous étions fous. »

Les dimensions du monument sont tellement vastes qu'il occupe, avec le *Sagrario*, tout le côté nord de l'immense *Plaza-Mayor*. Le *Sagrario*, qui est la plus ancienne paroisse de Mexico, est attenant à la cathédrale et communique avec elle par une porte intérieure. Les deux églises, quoique d'une architecture bien différente, ne forment en réalité qu'un seul édifice. La façade du *Sagrario*, d'une pierre rose fort agréable à l'œil, est fouillée, ciselée comme un ouvrage d'orfèvrerie du XVI[e] siècle; elle est de ce style flamboyant qu'on retrouve d'un bout à l'autre du Mexique; par la débauche d'ornementation, elle contraste avec l'imposante simplicité de la façade

dorique et ionique de l'église principale, que dominent deux campaniles terminés par des coupoles en forme de cloches.

L'intérieur, divisé en cinq nefs supportées par des colonnes doriques, offre la disposition des églises espagnoles : le chœur forme au milieu du vaisseau une sorte de temple dans le temple. Le passage qui mène du chœur au maître-autel est formé de balustrades faites d'un alliage d'or, d'argent et de cuivre : cette composition métallique, connue sous le nom de *tumbago*, a été fabriquée à Macao, en Chine... La chapelle des rois renferme les restes des vice-rois du Mexique et ceux de l'empereur Iturbide. Mexico possède encore les cendres de Cortez, mais elles reposent sous l'autel de l'église de Jésus, fondée par le conquérant.

La cathédrale de Mexico était autrefois la plus riche du monde entier; mais lorsque le gouvernement s'appropria les biens du clergé[1], elle perdit son inestimable trésor, dont les joyaux étaient pour la plupart des dons de Charles-Quint... » (J. Leclercq, *Voyage au Mexique*, Paris, Hachette, p. 122-126.)

« De loin elle ressemble à Saint-Sulpice, avec plus d'ampleur dans les dimensions; sa coupole rappelle celle du Val-de-Grâce. De près on est frappé de l'art avec lequel les différentes parties sont agencées, de l'habileté de l'ornementation. Le soubassement des tours est de construction massive, soutenu par des contreforts percés d'ouvertures qui lui donnent des apparences de forteresse.

Tous les enjolivements de la Renaissance se trouvent en cette cathédrale, environnée de guirlandes et de festons, de balustres dont les supports sont ornés de statues et de cassolettes gigantesques.

Une grande sobriété, une parfaite harmonie, ont présidé à la distribution de ces ornements, dont le puissant relief attache un caractère vraiment grandiose à l'ensemble.

On remarque à l'intérieur une toile de Murillo dite *Vierge de Belem*, et de grandes richesses d'orfèvrerie. » (Ch. Mismer, *Souvenirs de la Martinique et du Mexique*, Paris, Hachette, p. 143.)

Les processions. — « Les jours de grandes fêtes d'Église, il y avait des processions magnifiques : nous allions les ad-

1. Ce fut en 1856 que les biens ecclésiastiques furent *désamortis* et mis en vente au profit de l'État; le prétexte fut la nécessité de payer la dette étrangère, mais le trésor en profita peu. En 1873 Lerdo de Tejada fit voter les lois de réforme, qui séparèrent complètement l'Église de l'État. (*Cf.* Claudio-Jannet, *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1893, p. 340-368.)

mirer, selon la coutume des familles distinguées, qui, là, ne se mêlent jamais à la foule.

Pour assister d'un balcon ou d'une fenêtre à cette cérémonie, on commence par faire une toilette brillante : ce sont des robes de mousseline, de satin, de gaze, des écharpes de soie, nommées *rebozos*, où brillent les couleurs les plus éclatantes, et dans lesquelles les jeunes filles, quand elles sortent, se drapent avec beaucoup de grâce; cette écharpe se pose sur la tête, voile la figure, ne laissant que les yeux découverts, puis vient croiser sur une épaule, d'où elle retombe, de sa longue frange, jusqu'à terre. Ensuite on se pare de tout ce que l'on peut trouver de bijoux : chaînes, colliers, bagues, boucles d'oreilles. Les dames ont quelquefois les mains couvertes de pierreries, de diamants; les cheveux s'arrangent en une seule natte.

Quand la toilette est terminée, on va étaler sa parure à un balcon, d'où l'on pourra voir le pompeux cortège de prêtres, de moines, de frères de tous les ordres... Les maisons se tapissent de pièces d'étoffes rouges, des banderoles s'agitent aux fenêtres. Bientôt un bruit de tambours et d'instruments de musique annonce que la procession arrive; elle passe lente et majestueuse... Tout le monde s'agenouille; les femmes, les jeunes filles, se voilent de leurs *rebozos;* tous les fronts s'inclinent; le saint sacrement apparaît sous un dais magnifique, et bientôt tout le cortège a disparu. » (ÉLISA ZEILLER, *Souvenirs d'un voyage au Mexique,* Dentu édit., 1863, p. 176-178.)

Les leperos. — « Il est difficile de rien imaginer de plus misérable que ces pauvres infortunés. La peau brûlée par le soleil, les cheveux longs en désordre et remplis de vermine, le *lepero*[1] semble prédestiné à vivre dans la fange. Aucune des parties de son corps ne connaît ni la brosse, ni le peigne, ni la serviette, ni même l'eau, excepté toutefois lorsqu'il reçoit une averse. A l'âge de vingt ans il prend un pantalon de cuir qu'il ne quitte plus avant de l'avoir mis hors de service, ce qui n'arrive qu'au bout de longues années. Indépendamment de ce pantalon, il se drape dans une couverture trouée et d'une saleté dégoûtante; sur sa tête il porte un vieux chapeau. Le *lepero* a les yeux fauves, les dents brillantes, les traits amaigris par la faim, la poitrine nue et hâlée par les injures

1. On l'appelle aussi *pordiosero,* parce qu'il a l'habitude de demander *por Dios.*

de l'air. Les femmes de cette classe, non moins repoussantes que les hommes, sont ordinairement suivies de plusieurs enfants chétifs. Les *leperos* sont une véritable plaie au Mexique. Ils encombrent toutes les rues, et on ne saurait faire un pas hors de chez soi sans être aussitôt environné d'une troupe de ces misérables qui demandent l'aumône. Pleins de hardiesse, ils pénètrent dans les maisons quand les portiers n'ont pas soin de les en éloigner. » (*Correspondant,* 25 juin 1845, p. 872.)

« C'est dans les races mêlées avec le blanc que se recrute cette classe d'hommes oisifs, vivant de vol ou de rapine, forcenés dans leurs passions, les leperos mexicains. Adonnés à tous les vices, ils se glorifient du crime. Toute querelle finit par du sang; le couteau est dégainé à la moindre offense. Aussi voit-on passer plusieurs fois par jour dans la capitale des brancards sur lesquels on porte des hommes assassinés ou assommés, suivis de soldats qui conduisent les coupables en prison. Mais cet appareil de châtiment n'est qu'illusoire, car ils sont bientôt relâchés par le juge. » (Is. DE LŒWENSTERN, *le Mexique,* Paris, A. Bertrand, 1843, p. 188.)

Le vol est une véritable passion au Mexique, favorisée par la facilité avec laquelle on se laisse dépouiller.

Habitude du vol. — « Lors de mon séjour à Xalopa (1838), j'y vis arriver un beau matin la diligence de Vera-Cruz avec six voyageurs qui se trouvaient dans le simple appareil de leurs ancêtres avant la conquête; et ces six personnes, tous hommes jeunes, forts et robustes, s'étaient laissé dévaliser par deux hommes, dont l'un était armé d'un fusil et l'autre d'un sabre. » (ID., *ibid.,* p. 23.)

« Un jour, le président Santa-Anna s'aperçut qu'en plein conseil des ministres on lui avait volé sous ses yeux un magnifique encrier d'argent. Le président, qui ne plaisantait pas avec les voleurs, parce qu'il ne reconnaissait à personne autre qu'à lui le droit de s'enrichir aux dépens du prochain, fit aussitôt fermer portes et fenêtres et dit à ses ministres : « Je ne veux pas savoir qui m'a volé mon encrier; mais si dans cinq minutes il n'est pas retrouvé, je vous envoie tous en prison. » L'encrier fut replacé sur la table, et, grâce à l'obscurité faite par la fermeture des volets, le voleur resta inconnu. » (DOMENECH, *le Mexique tel qu'il est,* Paris, Dentu, 1867, p. 109.)

*
* *

MINE DE VALENCIANA

« Dans la mine de Valenciana, la *Veta Madre* a été trouvée sans ramification, et de sept mètres de largeur, depuis la surface du sol jusqu'à la profondeur de 170 mètres. A ce point elle se divise en trois branches : de ces trois branches il n'y en a généralement qu'une seule qui soit riche en métaux. Quelquefois, lorsque toutes les trois se joignent et se *traînent*, comme à Valenciana, près du puits de San-Antonio, à 300 mètres de profondeur, le filon offre d'immenses richesses sur une puissance de plus de 25 mètres...

La Valenciana offre l'exemple presque unique d'une mine qui, depuis quarante ans, n'a jamais donné à ses propriétaires moins de trois millions de francs de profit annuel. Il paraît que la partie du filon de Guanaxuato qui s'étend de Tepeyac au nord-ouest avait été faiblement exploitée vers la fin du XVI[e] siècle. Depuis cette époque, toute cette contrée était restée déserte, et ce ne fut qu'en 1760 qu'un Espagnol, qui avait passé très jeune en Amérique, attaqua le filon dans un de ses points que l'on avait cru jusque-là dépourvu de métaux (*emborascado*). M. Obregon (c'était le nom de cet Espagnol) était sans fortune; mais, jouissant de la réputation d'un homme de bien, il trouva des amis qui lui avancèrent de temps en temps de petites sommes pour continuer ses travaux. En 1766 les ouvrages d'exploitation avaient déjà plus de 80 mètres de profondeur, et encore les frais surpassaient de beaucoup la valeur du produit métallique. Passionné pour les mines, Obregon aimait mieux s'imposer toute sorte de privations que d'abandonner son entreprise. L'année 1767, il entra en société avec un petit marchand de Rayas appelé Otero; pouvait-il espérer alors que, dans l'espace de quelques années, lui et son ami seraient les particuliers les plus riches du Mexique, et peut-être du monde entier? En 1768, on commença à extraire de la mine de Valenciana une quantité de minerai d'argent assez considérable. A mesure que le puits gagna en profondeur, on s'approcha de la région qui renferme les plus grandes richesses métalliques du Guanaxuato. En 1771 on retira de la *Pertinencia de Dolores* des masses énormes d'argent sulfuré, mêlé d'argent natif et d'argent rouge. Depuis cette époque jusqu'en 1804, où je quittai la Nouvelle-Es-

pagne, la mine de Valenciana n'a cessé de fournir annuellement un produit d'argent de plus de 14 millions de livres tournois. Il y a eu des années si productives que le profit net des deux propriétaires de la mine s'est élevé à la somme de six millions de francs.

M. Obregon, plus connu sous le nom de comte de la Valenciana, conserva, au milieu d'une richesse immense, cette simplicité de mœurs et cette franchise de caractère qui le distinguaient dans les temps moins heureux. Lorsqu'il attaqua le filon de Guanaxuato, au-dessus du ravin de San-Xavier, les chèvres paissaient sur cette même colline où, dix ans après, il vit se former une ville de sept à huit mille habitants. Depuis la mort du vieux comte et de son ami don Pedro Luciano Otero, la propriété de la mine est partagée entre plusieurs familles. J'ai connu à Guanaxuato deux fils de M. Otero, dont chacun possédait, en argent comptant, un capital de six millions et demi de francs, sans compter le revenu annuel de la mine, qui s'élevait à plus de 400,000 francs. » (A. de Humboldt, *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*, édit. in-8° de 1827, III, p. 193-200.)

La Valenciana est toujours exploitée ; son principal puits, le *Tiro*, descend à 525 mètres ; d'après Dahlgren (*Minas historicas de la republica mexicana*, 1887), les produits couvrent à peine les frais d'exploitation. Les autres sociétés minières qui exploitent la *Veta Madre* sont celles de Cata, de Mellado et de Rayas. Les mines d'argent et d'or du Mexique ont produit depuis 1821 une valeur globale de 21 milliards.

* * *

CHASSES EN SONORA

« L'État de Sonora est sans contredit une des régions les plus sauvages, les plus arides et les plus désertes du Mexique : ce ne sont que plaines sableuses, entrecoupées de loin en loin par d'épais chaparrals composés d'arbres nains, ou coupées par de larges rivières, privées d'eau pendant neuf mois de l'année[1].

1. Sonora vient du mot indien *sonot*, qui en langue opata est l'équivalent de *senora* ou madame. Les conquérants espagnols furent très bien traités par les Indiens Opatas, qui cherchèrent à imiter la prononciation espagnole *senora ;* de là est venu le mot *Sonora*. L'État a un excellent port, Guaymas, le meilleur du Mexique ; la capitale est Ures, qui occupe l'emplacement d'une mission dans une région bien cultivée ; il est souvent dévasté par les Apaches, qui sont au nombre d'environ 3,000.

C'est le désert dans toute sa hideur primitive et désolée, sillonné par des animaux de toute sorte, fauves ou gibier, désagréablement mêlés à des Indiens *bravos* et à des demi-sang plus féroces encore que les fauves et les sauvages. Mais, comme le désert, le Sonora a ses oasis admirables, où s'épanouissent toutes les fleurs et tous les fruits succulents des régions intertropicales.

Or, en l'an de grâce 1841, je voyageais en Sonora; pour quels motifs, le lecteur n'a nul besoin de le connaître, et je ne me le rappelle plus; peut-être était-ce par suite de cette inquiétude qui me dévorait, et me dévore encore, hélas! et me condamnait, comme le Juif de la légende, à une incessante locomotion.

Bref, j'étais en Sonora, le hasard m'avait conduit jusque sur les frontières de l'Arizona.

C'était le soir, entre quatre et cinq heures de l'après-dîner; le soleil, très bas à l'horizon, allongeait démesurément l'ombre des arbres; mon cheval, fatigué d'une longue course, suivait au petit pas, la tête basse, un large sentier tracé par la caravane à travers une forêt de mohoghaxis ou arbre acajou, et sablé d'une poussière blanche et impalpable produite par les innombrables ossements de mules, de chevaux et même d'hommes émiettés par la pluie, le vent et le soleil; traces indélébiles que laissent après eux les émigrants qui s'enfoncent dans ces régions désertes, à la recherche des mines d'or ou de placers qui le plus souvent n'existent que dans leur imagination surexcitée par l'avarice et la fièvre d'or.

Au moment où j'émergeais de la forêt, j'aperçus un cavalier fièrement campé sur un mustang des prairies, qui accourait au galop au-devant de moi.

Ce cavalier était un homme de trente-deux à trente-cinq ans, au regard droit, doux et franc, à la physionomie ouverte; il portait avec une désinvolture sans égale le riche et pittoresque costume des rancheros mexicains.

Arrivé près de moi, l'inconnu se pencha gracieusement sur sa selle et me donna, avec un sourire de bonne humeur, le charmant bonjour mexicain :

« *Ave Maria purissima,* me dit-il en s'inclinant gracieusement sur sa selle.

— *Sin peccado concebida,* répondis-je aussitôt en saluant à mon tour.

— Soyez le bienvenu sur ces terres qui sont à moi, reprit-il;

j'espère, caballero, que vous me ferez l'honneur de vous arrêter cette nuit à l'hacienda de la Noria; votre cheval est fatigué, et vous-même devez avoir besoin de repos.

— Mille grâces, caballero, répondis-je; j'accepte avec joie une hospitalité si gracieusement offerte.

— C'est moi qui vous dois des remerciements, caballero, me dit-il; » et, étendant le bras dans la direction du nord-est: « Nous serons à l'hacienda dans une demi-heure. »

J'aperçus alors, éclairée par les rayons du soleil couchant, une grande maison blanche crénelée comme une forteresse, s'élevant au sommet d'un léger monticule admirablement boisé et entourée d'une rancheria assez considérable, ce qui me fit bien augurer de la fortune de mon hôte. Cette rancheria se composait d'au moins deux cents masures, serrées sans ordre les unes auprès des autres et devant abriter une nombreuse population de peones.

Les haciendas mexicaines sont d'immenses exploitations agricoles, qui ne ressemblent en rien aux établissements du même genre que nous possédons en Europe; quelques-unes ont une étendue considérable et occupent un espace presque aussi grand qu'un de nos départements français.

On s'y livre principalement à l'élève des bestiaux et des chevaux; les uns et les autres errent à l'aventure, à l'état sauvage, au nombre de plusieurs milliers, sous la surveillance de peones presque aussi sauvages que les animaux à la garde desquels ils sont commis.

Don Santiago Pacheco, mon hôte, propriétaire de l'hacienda de la Noria, vivait heureux et insouciant sur ses vastes domaines, où il régnait en véritable souverain. Dès que je fus installé à l'hacienda en qualité de *forastero,* c'est-à-dire d'étranger, don S. Pacheco n'eut plus qu'un but, essayer par tous les moyens de me rendre la vie agréable, et prolonger indéfiniment, si cela était possible, mon séjour chez lui. De même que tous les hacienderos, dont la plus grande partie de la vie se passe à cheval, don Santiago était un véritable *hombre de a caballo,* ainsi que l'on dit au Mexique, c'est-à-dire un centaure; de plus, il était enragé chasseur : ce fut donc à la chasse qu'il songea tout d'abord.

Je ne pouvais mieux tomber; pendant trois mois consécutifs, poil et plume, animaux de toutes sortes furent livrés à notre merci.

Asshatas, chevreuils, antilopes, élans, chats-tigres, opossums, panthères, bisons, jaguars, ours gris, loups rouges,

pécaris même, tombèrent tour à tour sous nos coups; ce massacre fut poussé si loin, que si j'étais resté un an de plus à l'hacienda, je crois que nous aurions fini, don Santiago et moi, par dépeupler complètement le pays à quinze et vingt lieues à la ronde, tant nous y allions de bon cœur.

Donc, à mon grand regret, le gibier devenait rare; depuis trois ou quatre jours, j'étais confiné à l'hacienda, ne sachant plus à quelle occupation me livrer, l'ennui me prenait. Alors, sans tenir compte à mon hôte de toutes ses complaisances, je commençai sournoisement, avec l'égoïsme caractéristique des voyageurs blasés, à faire à petit bruit mes préparatifs de départ, oubliant, dans mon désœuvrement insupportable, les charmantes attentions dont j'avais été l'objet.

Étendu paresseusement dans un hamac pendu sous le portillo de la huerta, au jardin, les bras pendants et les yeux fermés, je me berçais machinalement, cherchant à m'endormir afin de tromper le temps; un léger bruit me fit ouvrir les yeux. Don Santiago était devant moi; ses yeux brillaient, sa bouche souriait, sa physionomie tout entière, enfin, exprimait la joie et rayonnait de plaisir.

« Ah! ah! fis-je en l'examinant avec curiosité.

— Eh! eh! me répondit-il en se frottant les mains.

— Il y a du nouveau? demandai-je.

— Jugez-en, je vous ménage pour demain une chasse.

— Une chasse! interrompis-je en me relevant comme poussé par un ressort, et laquelle?

— Vous verrez, et vous m'en direz des nouvelles.

— Bon! n'ai-je pas, depuis que je suis ici, chassé toute espèce d'animaux?

— Peut-être, mais pas ceux-là certainement, fit-il en souriant.

— Qu'allons-nous donc chasser de si extraordinaire?

— Je vous le donne en mille.

— J'aime mieux m'avouer vaincu tout de suite, je n'ai jamais su deviner le moindre rébus.

— Nous chasserons des abeilles! rien que cela, caballero, qu'en dites-vous?

— Comment, des abeilles!

— Parfaitement.

— Singulier gibier!

— Vous verrez: nous partirons demain au lever du soleil. Depuis quelques jours, des abeilles viennent butiner par ici; nous nous mettrons sur leur passée, et nous nous lancerons après elles; cela vous convient-il?

— C'est-à-dire, mon cher hôte, que vous me voyez charmé; je ne sais réellement comment vous remercier de cette nouvelle surprise.

— Bah! vous me remercierez demain au retour. »

Il va sans dire que le lendemain j'étais levé avant le soleil, tant j'avais hâte de savoir à quoi m'en tenir sur cette chasse excentrique promise par mon hôte, et qui m'intriguait au plus haut point. Chasser des abeilles! Cela me semblait le comble de la fantaisie; en fait de gibier, je n'aurais jamais songé à celui-là.

« Déjà levé! me dit joyeusement don Santiago en me serrant la main.

— Comme vous voyez, et prêt à partir, répondis-je sur le même ton.

— Eh bien alors, en route, mon hôte. »

On nous avait préparé deux chevaux; des *mustangs* de cette magnifique race des prairies sans égale en Europe, qui peuvent, dans leur journée, faire trente lieues sans mouiller un poil de leur robe et dont la sobriété est proverbiale.

Quelques minutes plus tard, nous galopions en rase campagne; don Santiago fumait son papillo; moi, je philosophais.

« Tiens, s'écria tout à coup mon hôte, où est votre riffle?

— Mon riffle? répondis-je; j'ai pensé qu'il me serait inutile aujourd'hui.

— Un riffle n'est jamais inutile sur la frontière, reprit-il sentencieusement.

— Bah! répondis-je en riant, nous ne tuerons pas les abeilles à coups de fusil, je suppose!

— Non, mais nous pourrions tuer autre chose.

— Aussi vous voyez que j'ai pris mon machete. »

Un machete est un sabre droit que l'on porte, passé sans fourreau dans un anneau de fer attaché au ceinturon; cette arme est fort usitée dans les prairies.

« Hum! ce n'est pas grand'chose, grommela mon hôte; enfin, à la grâce de Dieu. »

Cette parole m'inquiéta; rien ne me contrarie comme de ne pas comprendre; cependant je ne laissai rien paraître, et bientôt nous changeâmes de conversation tout en continuant de galoper.

Vers onze heures du matin, nous avions déjà passé à gué quatre ou cinq rivières, gravi et descendu plusieurs collines; nous suivions un sentier étroit, serpentant à travers une forêt de chênes-lièges et de mezquites.

« Avez-vous faim? me demande mon hôte.

— Ma foi, répondis-je, je vous avoue franchement que cette course matinale m'a singulièrement creusé l'estomac ; je me sens un appétit féroce.

— Bon, soyez tranquille, nous ne tarderons pas à le satisfaire. »

En effet, à peine un quart d'heure plus tard, nous débouchions dans une grande clairière traversée par un ruisseau perdu, dont les eaux cristallines fuyaient en murmurant sur un lit de cailloux, sous l'ombre des grands arbres.

« Que pensez-vous de cette salle à manger? me demanda mon hôte.

— Je pense qu'elle nous convient très bien, » dis-je en sautant à terre.

Don Santiago m'imita, s'assit sur l'herbe en face de moi, après avoir placé entre nous les provisions contenues dans ses alforjas, grandes doubles poches en toile, que tout voyageur a soin de porter derrière sa selle, et dans lesquelles il renferme tout ce qu'il croit devoir lui être nécessaire.

Le déjeuner commença gaiement, mais tout à coup nos chevaux, entravés à quelques pas et occupés à broyer leur provende d'alfalfa et de pois grimpants, cessèrent de manger, couchèrent les oreilles, se refusèrent avec force, et tournèrent avec inquiétude leurs têtes fines et intelligentes vers les fourrés voisins.

« Ils sentent quelque chose, dis-je.

— C'est probable, » répondit don Santiago sans perdre un coup de dent.

Nous sûmes bientôt à quoi nous en tenir; un miaulement sourd et prolongé résonna à nos oreilles, presque immédiatement suivi d'un second.

« Bon! fit négligemment don Santiago en se versant un *coui* de mezcal qu'il avala d'un trait; il y a des jaguars aux environs, les *picaros* ont éventé nos chevaux; bientôt ils seront sur nous.

— Vous croyez? m'écriai-je, fort peu charmé de cette nouvelle.

— Je ne crois pas, j'en suis sûr; avant une heure ils seront ici.

— Diable! si nous partions?

— Pour quoi faire? ils nous auront bientôt rejoints; mieux vaut les tuer, puisqu'ils viennent nous déranger si maladroitement.

— Elle est agréable, votre chasse aux abeilles; je m'en souviendrai.

« Oh ! c'est très intéressant, vous verrez.

— Caraï! je le crois bien. »

Deux nouveaux rauquements, plus forts que les premiers, me coupèrent la parole.

« Quand je vous disais qu'ils avaient éventé nos chevaux, reprit don Santiago; seulement, ajouta-t-il avec bonhomie, ils viennent plus vite que je ne le supposais; ils doivent avoir faim, il est temps de nous préparer.

— Nous préparer à quoi? demandai-je tout déferré par l'imperturbable sang-froid de mon hôte.

— A chasser les jaguars, parbleu!

— Mais je n'ai qu'un machete, moi!

— C'est plus qu'il n'en faut, vous allez voir. »

Don Santiago avala une dernière gorgée de mezcal, se leva et s'approcha des chevaux, qui tremblaient, renâclaient et faisaient des écarts de terreur.

« Tenez, me dit-il en revenant, entourez votre bras gauche de cette peau de mouton, roulez votre zaropé autour de votre bras droit; lorsque le jaguar paraîtra, vous mettrez un genou en terre en avançant le bras gauche pour vous garantir, et au moment où le fauve bondira sur vous, vous l'éventrerez au vol; c'est la chasse la plus divertissante que je connaisse. »

Ce diable d'homme me donnait ces renseignements avec un laisser aller qui me faisait courir des frissons par tout le corps.

« Oui, sans doute, répondis-je en grimaçant un sourire; et l'autre jaguar?

— Ne vous en occupez pas, je m'en charge.

— C'est égal, murmurai-je à part moi; si on me rattrape à chasser les abeilles, je veux bien être pendu. »

Cependant il me fallait, pour cette fois, à mon grand regret, en prendre mon parti et faire, comme on dit, contre fortune bon cœur; je ne voulais pas laisser supposer au digne Mexicain, si naïvement brave, que moi, Français, j'étais capable d'avoir peur; je me raidis, et, l'orgueil aidant, je parvins à faire bonne contenance. Mais le diable n'y perdait rien : intérieurement je me croyais perdu.

Après avoir suivi de point en point les instructions de mon hôte, j'attendis l'arrivée des jaguars, maudissant plus que jamais la chasse aux abeilles, persuadé que j'allais servir de

déjeuner aux deux fauves, mais bien résolu à vendre chèrement ma vie.

Don Santiago, le corps penché en avant, immobile comme une statue, écoutait attentivement les bruits de la forêt.

« Attention, les voici! » s'écria-t-il tout à coup.

Presque au même instant, un froissement de broussailles se fit entendre, et deux magnifiques jaguars tombèrent en arrêt à l'orée de la forêt, juste en face de nous.

Le corps allongé, la tête furieusement relevée, ils nous examinèrent un instant, en battant à coups pressés leurs flancs haletants de leur queue, courbant les oreilles, fixant sur nous leurs yeux qui brillaient comme des escarboucles, et passant leur langue sanglante sur leurs lèvres retroussées.

C'étaient, sans contredit, de beaux et nobles animaux; mais j'aurais préféré les savoir autre part que là devant moi; celui surtout qui me faisait face, sans doute à cause de l'émotion que j'éprouvais, me paraissait avoir des proportions gigantesques.

« Garde à vous! » cria don Santiago.

Au même instant les tigres bondirent en rugissant.

J'étendis le bras sans trop me rendre compte de ce que je faisais; une haleine ardente, âcre et fétide me suffoqua, une muraille sembla s'écrouler sur ma tête, une pluie chaude et gluante m'inonda, et je roulai à terre; je ne voyais rien, je n'entendais rien, seulement je faisais machinalement les plus grands efforts pour me relever; j'y réussis enfin.

Le jaguar gisait immobile, mon machete enfoncé tout entier dans le corps; il avait été tué raide; quant à moi, à part quelques contusions, j'étais sain et sauf.

Après m'être assuré que je n'avais même pas une égratignure, le courage commença peu à peu à me revenir, et je regardai autour de moi.

Don Santiago m'avait consciencieusement tenu parole; il avait, lui aussi, tué son jaguar, mais avec une balle.

« Là, me dit-il en rechargeant son fusil, nous enverrons ce soir relever notre gibier, continuons notre chasse.

— Quelle chasse? demandai-je, à peine remis de mes émotions.

— Notre chasse aux abeilles, donc!

— Ah! c'est vrai, fis-je, nous chassons les abeilles; si nous rentrions à l'hacienda?

— Y songez-vous? dans une heure nous aurons mis la main sur notre gibier. »

Et il me montra en effet une troupe assez nombreuse d'abeilles qui venaient au-dessus de nous et traversaient la clairière à tire-d'aile.

« Allons! » répondis-je en maudissant de plus belle les abeilles et celui qui s'était ingéré de me les faire chasser.

Notre déjeuner si malencontreusement interrompu par l'intervention de nos fauves convives ne fut pas continué; bien que j'eusse à peine mangé, je ne me sentais plus le moindre appétit.

Nous remontâmes à cheval et repartîmes à travers bois, suivant, autant que possible, la direction que nous indiquait le vol des abeilles.

« A propos, me dit don Santiago avec un charmant sourire, vous savez que les ours sont très friands de miel?

— Ma foi, non, je ne le savais pas; mais qu'est-ce que cela nous fait?

— Pas grand'chose sans doute; mais c'est un avertissement, reprit-il, toujours en souriant. Il est possible que nous rencontrions un ou deux ours au pied de l'arbre qui sert de ruche.

— Comment! des ours aussi! Mais c'est un véritable guet-apens que cette chasse endiablée!

— Bah! qu'est-ce qu'un ours? et brun encore?

— Vous en parlez bien à votre aise, vous qui êtes armé jusqu'aux dents; mais je n'ai que mon machete.

— Vous vous en servez si bien! Vous ferez de l'ours ce que vous avez fait du jaguar.

— Rien de plus simple; mais je connais un proverbe qui dit qu'on ne réussit pas deux fois de suite de la même façon, et, vous le savez, les proverbes sont la sagesse des nations.

— C'est juste; malheureusement il est trop tard pour reculer; regardez, ajouta-t-il en me montrant un arbre mort, au pied duquel se tenait gravement assis sur son train de derrière un magnifique ours brun.

— Bien, murmurai-je; à l'autre maintenant; diablines d'abeilles! que le Ciel les confonde! »

Mais, heureusement, cette rencontre tourna mieux pour moi que je ne l'espérais; je n'eus pas besoin d'intervenir; don Santiago, fort adroit tireur, logea une balle dans l'œil droit du pauvre animal, qui tomba littéralement foudroyé; je respirai!

« A présent, dit mon hôte, préparons quelques herbes sèches, afin d'enfermer les abeilles avant d'abattre l'arbre.

Et il fit pour mettre pied à terre un mouvement que je me

préparais à imiter, lorsque, au même instant, un horrible cri de guerre retentit à nos oreilles, et une douzaine d'Indiens, peints et armés en guerre, bondirent du milieu des broussailles et se ruèrent sur nous en brandissant leurs armes.

Cette fois, c'en était trop; la partie n'était plus tenable : j'enfonçai les éperons dans les flancs de mon mustang, et, sans m'occuper de don Santiago, sans même songer à lui, je partis ventre à terre dans la direction de l'hacienda.

J'entendis plusieurs coups de feu, suivis de hurlements farouches, puis le galop précipité d'un cheval à mes côtés; c'était don Santiago qui me rejoignait après avoir passé sur le ventre des Indiens, en leur tuant ou blessant trois ou quatre guerriers.

« C'est égal, me dit-il tout en galopant, maintenant nous savons où est la ruche, nous viendrons demain prendre le miel.

— Ah! non, assez! m'écriai-je exaspéré par cette dernière proposition. La chasse aux abeilles n'a aucune de mes sympathies. »

Don Santiago me regarda avec étonnement.

« Cependant vous vous êtes amusé? me dit-il.

— Épouvantablement, mon cher hôte! aussi je suis pour quelque temps guéri de la chasse. »

En effet, je tins parole; après cette soi-disant chasse aux abeilles, pendant laquelle j'avais eu consécutivement maille à partir avec un jaguar, un ours et des Indiens *bravos*, sans mettre la main sur la plus petite abeille, je renonçai définitivement à poursuivre ce fallacieux animal, et, depuis lors, non seulement jamais la fantaisie ne m'a repris de lui chercher querelle, mais, bien plus, j'ai pris le miel en exécration. » (GUSTAVE AIMARD, dans l'*Explorateur* du 13 mai 1875, p. 341-343.)

*
* *

CHEMINS DE FER

Le Mexique a 11,000 kilomètres de chemins de fer; la communication avec les États-Unis a lieu par les trois lignes :

Centralferrocarril, de Mexico à El Paso del Norte;

Internacional, de Mexico à Eagle-Pass;

Nacional Mexicano, à voie étroite, par Potosi, Laredo; une quatrième ligne va de Guaymas, par Sonora, rejoindre le *Texas and Pacific R.*

Grâce à ces lignes, les rapports commerciaux avec les États-Unis

ont pris une très grande importance; sous l'influence des Yankees, les mœurs castillanes se transforment; l'anglais est la langue des affaires.

La ligne de Vera-Cruz à Mexico fut décidée dès 1837; l'inauguration eut lieu le 1er janvier 1873.

Mentionnons la ligne interocéanique du Tehuantépec, qui fait communiquer Coatzacoalcos avec Salina-Cruz, deux ports mal aménagés; la ligne traverse une région très fertile.

* * *

LES VOLCANS

Ascension du Popocatepetl. — « Le projet d'une excursion au gigantesque volcan qui domine le plateau d'Anahuac hante l'esprit du touriste dès les premiers temps de son séjour dans le pays. Après l'enchantement des Terres-Chaudes, la traversée des forêts tropicales du Paso del Macho à Cordoba, et la montée vertigineuse aux flancs du pic d'Orizaba, qui font du railway de Vera-Cruz à Mexico une des conceptions les plus étonnantes et les plus hardies du monde entier, le voyageur, parvenu à la halte d'Esperanza, découvre soudain l'immense horizon fauve et pelé des Terres-Froides, et, fermant cet horizon du côté de l'ouest, les silhouettes juxtaposées des deux volcans : le Popocatepetl et l'Iztaccihuatl. Cinquante lieues l'en séparent encore; et, tandis qu'il avance à travers cette région monotone et nue, où tranche seule la pâle verdure des champs d'aloès, la lointaine apparition le fascine; sous la chaleur accablante, la gorge desséchée par l'impalpable poussière que soulève le train en marche, il tient ses yeux fixés sur les cimes étincelantes comme sur un phare qui marque le terme d'un pénible voyage. L'impression persiste après l'arrivée. On ne peut faire un pas hors de la ville sans entrevoir les deux pics, souverains incontestés de la région, qui partout porte la trace de leur action puissante : ce ne sont, dans ce grand cirque montagneux dont Mexico est le centre, et où les moindres sommets atteignent près de 3,000 mètres, que soulèvements anciens, embryons de cratères, fissures profondes, coulées de laves et amoncellements de roches volcaniques. Parfois même encore le monstre assoupi a des velléités de réveil; le sol frémit, et la plupart des rues de la capitale présentent les marques de ces soubresauts récents : beaucoup de murs sont lézardés, et sur ce terrain mouvant la ligne des constructions affecte une apparence onduleuse.

Tout ici vous parle de la montagne qui fume; mais elle a, pour le nouveau venu à peine échappé à l'atmosphère brûlante et aux miasmes des basses terres, l'attrait particulier de l'Alpe fraîche, des torrents clairs, de la neige immaculée.

... Les préparatifs terminés, nous quittions Mexico le 9 février au matin... On se rend de Mexico à Amecameca par le petit chemin de fer de Morelos destiné à atteindre le port d'Acapulco, sur le Pacifique. Il s'intitule fièrement chemin de fer interocéanique, bien qu'il n'ait qu'une longueur de trente lieues et ne dépasse pas les premières terres chaudes de Yantepec. Amecameca n'est même pas à mi-chemin, et pourtant il nous faut, pour l'atteindre, près de quatre heures. La voie, établie de façon très sommaire, est mal assise et vacillante. On traverse d'abord les lacs ou, pour parler plus exactement, les grands marais de Mexico, que couvrent d'innombrables bandes de canards sauvages; ensuite apparaissent les landes sablonneuses, rougeâtres, désolées. Nous passons devant quelques villages : los Reyes, Agatlu, misérables hameaux dont les habitants vivent presque exclusivement de chasse ou de pêche. Les maisons, bâties en briques séchées au soleil, se métamorphosent en blocs de boue à l'époque de la saison des pluies, et bon nombre d'entre elles s'écroulent. Le terrain s'élève insensiblement; le train roule au milieu d'un paysage uniformément aride et poudreux. Enfin, sur le coup de midi nous arrivons au terme de cette première étape. La bourgade où nous nous arrêtons compte près de deux mille habitants, la plupart d'origine indienne, population basanée qui étale ses haillons dans un décor saharien : masures en *tôb*, enclos de cactus et d'agaves, rien n'y manque, le tout saupoudré de sable fin et chauffé à blanc par le soleil tropical. Le contraste est frappant entre ce site brûlé et les colosses neigeux qui se dressent à l'arrière-plan. C'est de là que les deux volcans se présentent sous leur aspect le plus grandiose : le Popocatepetl avec son cône aigu et d'une régularité absolue, l'Iztaccihuatl, moins élevé (4,786 mètres), mais rappelant davantage, par ses arêtes aux dents de scie et les nombreux glaciers qui sillonnent ses flancs, la forme de nos Alpes. Leurs masses énormes menacent les plaines environnantes, impression saisissante à laquelle je ne saurais comparer que celle éprouvée le jour où, pour la première fois, j'aperçus le mont Blanc du pont de Sallanches.

Les Indiens sont là avec les chevaux et les mules, et la caravane s'organise sans perdre de temps. Elle est véritablement

imposante et se compose de quatorze personnes, dont huit indigènes; quatre mules de charge emportent les provisions et objets de campement. Un attirail aussi compliqué fera sans doute sourire l'alpiniste accoutumé à parcourir la montagne sans autre bagage que son havresac. Je lui ferai observer seulement que, dans les régions qu'il explore, il est rare qu'il soit exposé à passer plus d'une journée loin du gîte, ou si, par hasard, il est forcé de camper, il a à sa disposition les nombreux abris que la sollicitude des différents clubs alpins a établis au pied des glaciers, abris munis en général d'un lit de camp et des ustensiles essentiels : fourneau, batterie de cuisine élémentaire. Ici, rien de pareil. Des distances énormes, la certitude de se trouver trois jours au moins réduit à ses seules ressources, et la nécessité de bivaquer deux nuits à une altitude de 3,000 mètres. Enfin, de la plaine d'Ameca à l'endroit où commence la véritable escalade, une dizaine de lieues à franchir dans un terrain poussiéreux, calciné, où l'ombre des pins et des grands cèdres suffit à peine à entretenir une maigre verdure. Le marcheur le plus intrépide ne saurait mépriser le concours du cheval mexicain, qui parcourt aisément, en sept ou huit heures, tant au galop qu'au pas relevé, l'étape qu'un piéton ne pourrait fournir en une journée, vu l'ardeur du climat et la nature particulière du sol. Or il faut, de toute nécessité, la faire d'une seule traite et, autant que possible, ne pas se laisser surprendre par la nuit. Pas de halte intermédiaire : d'abord, parce que l'eau manque; ensuite, en procédant de la sorte, il ne faudrait pas songer à atteindre le sommet le jour suivant. L'excursion se trouverait ainsi allongée d'au moins vingt-quatre heures. Et dans ce pays où vos mouvements risquent d'être épiés et où la sécurité est partant très précaire, il convient d'aller vite et d'éviter toute cause de retard. Ces diverses considérations suffiront à justifier la solennité de nos préparatifs et ce luxe de montures qui semble annoncer moins une excursion d'alpinistes qu'une vulgaire promenade à Montmorency.

Nous mettons près d'une heure et demie à traverser la plaine, quoique le village, au premier abord, semble bâti au pied même des monts. Mais nulle part l'immensité des horizons et les proportions gigantesques de reliefs du sol ne donnent lieu à plus de mécomptes sur l'évaluation des distances. Bientôt le sentier s'escarpe, et nous sommes contraints de marcher à la file. Nous gravissons en zigzag les contreforts du pic, à travers les vastes bois de pins et de cèdres séculai-

res, ancêtres des forêts décimées par la foudre et aussi, hélas! par la main de l'homme. La dévastation des superbes forêts, seuls vestiges de l'ancienne splendeur du Mexique, se poursuit avec une rage aveugle, un acharnement inouï. Rien de navrant comme cette fureur de déboisement qui a déjà donné à la plus grande partie du pays le morne aspect des plateaux d'Algérie, et l'aura, dans un avenir très rapproché, converti en un effroyable désert de roches et de sable, tarissant les cours d'eau déjà si rares et jusqu'aux humbles sources. Le Mexique, jusqu'à ce jour, possède peu de mines de houille, et le combustible en est de qualité inférieure. Les recherches n'ont pas été poussées très loin, et l'on attend, pour les reprendre, que la dernière bûche soit consumée. Encore si les coupes étaient faites avec quelque régularité! Mais non...

Après cinq heures de montée, la pente s'adoucit, et nous nous trouvons dans un vaste espace découvert où les hautes herbes sèches craquent sous les sabots du cheval. Le soleil est déjà très bas sous l'horizon au moment où nous atteignons l'arête du col qui sépare les deux volcans. Devant nous les croupes boisées s'abaissent rapidement, et au delà c'est le vide, un réseau de vapeurs bleues qui s'élève aux approches du soir et nous masque le plateau de Puebla. Quelques instants plus tard la nuit est tombée, brusquement, sans crépuscule, et notre marche se ralentit, incertaine, arrêtée à chaque minute par des obstacles de toute nature, troncs calcinés par la foudre, arbres tombés, excavations causées par les pluies. Cette dernière partie de la route est extrêmement pénible, et il faut avoir éprouvé la sûreté de pied et l'instinct tout particulier du cheval mexicain pour se risquer sans inquiétude en pareil lieu, à pareille heure. Enfin nous atteignons l'endroit où nous devons passer la nuit. Il y a sept heures et demie que nous avons quitté Amecameca.

Le lieu se nomme le rancho de Tlamacas; notre sentier y rejoint celui qui monte du plateau de Puebla. Le rancho, simple cabane qui abritait autrefois les Indiens occupés à extraire le soufre, a été abandonné du jour où l'exploitation, trop onéneuse, a pris fin. Aujourd'hui il tombe en ruines; il n'en reste que les quatre parois, dont les planches ont été arrachées en maint endroit, et la moitié de la toiture. Le bivac est rapidement installé: on allume au centre un grand feu de branches de pins, et, après un souper plus que frugal, chacun prend ses dispositions pour la nuit; les couvertures sont étalées à terre, et nous attendons le sommeil sur cette couche un

peu dure, les pieds tournés vers la flamme, les yeux fixés au plafond, qui n'est autre que le ciel étoilé!... A quatre heures tout le monde est debout, et à 4 h. 30 minutes nous nous mettons en marche à travers les bois déjà clairsemés et rabougris. Au bout d'une heure, brusquement, toute végétation disparaît, et nous commençons à gravir des pentes couvertes de cendre et de scories où l'on avance avec peine, en dépit des mocassins ou *guarachos* indiens, qui ont remplacé nos chaussures et grâce auxquels le pied pénètre un peu moins avant dans les débris. La pente ne tarde pas à s'accentuer, et la couche pulvérulente recouvre maintenant une nappe de glace noire et dure. Cette partie de l'ascension, qui dure deux heures, met notre patience et nos forces à une rude épreuve. Les glissades se succèdent, irrésistibles et souvent douloureuses, et c'est avec une véritable joie que nous atteignons enfin la limite des neiges. Depuis la veille nous avons contourné le pic, dont nous attaquons le versant oriental, le plus accessible; le versant nord, qui regarde Mexico, coupé de parois verticales que surplombe un glacier très crevassé, est peu ou point abordable. La croûte neigeuse qui nous supporte est résistante au point d'exiger en maint endroit l'usage de la hachette; souvent aussi l'action combinée du soleil et du vent l'a hérissée d'aiguilles de glace qui rendent la marche extrêmement fatigante; il semble que l'on avance sur des chevaux de frise. Point d'autre difficulté d'ailleurs. Aucun passage vraiment dangereux. Le seul inconvénient à redouter est le vertige; car l'inclinaison du versant est très vive, et ceux-là mêmes dont les nerfs sont éprouvés ressentent quelque malaise au moindre regard jeté en arrière. La réverbération du soleil sur la neige est aussi fort désagréable; la tête enveloppée d'un épais foulard, les mains protégées par des gants de grosse laine, nous n'en éprouvons pas moins sur la peau une sensation de brûlure dont les conséquences seront, le lendemain, des crevasses plus ou moins profondes et parfois assez longues à cicatriser : menus inconvénients, qui n'ont rien d'alarmant du reste.

Il y a près de quatre heures que nous grimpons le long du cône, lorsqu'un incident se produit. L'un des jeunes Américains qui sont venus se joindre à nous au moment du départ se trouve tout à coup pris de spasmes et dans l'impossibilité d'avancer d'un pas. En vain il veut lutter : l'hémorragie se déclare, le sang lui jaillit du nez et des oreilles, et force lui est de rebrousser chemin. Accompagné d'un de nos guides, il

redescend au rancho, où nous le retrouverons le soir complètement remis et dormant d'un sommeil réparateur.

Nous venions de dépasser l'altitude de 5,100 m., et appréhendions pour notre compte quelque phénomène analogue. Mais nous en fûmes quittes pour la crainte; j'avoue même avoir éprouvé dans les Alpes, à des hauteurs beaucoup moindres, une difficulté de respiration que je n'ai point retrouvée ici : je crois être redevable de la facilité avec laquelle j'ai fait cette course à mon séjour préalable sur les hauts plateaux, durant lequel mes poumons avaient eu tout loisir de s'accoutumer à la subtilité de l'atmosphère. Il y a là une question d'entraînement qu'il est bon de signaler. Quelques minutes plus tard nous parvenions au bord inférieur du cratère. La croûte de glace s'interrompt tout à coup; une étroite bordure de cendre, puis l'abîme. La montagne, qui, vue de la plaine, affecte la forme d'un pic extrêmement aigu, présente à son sommet cette excavation formidable d'un kilomètre de diamètre et de près de 600 mètres de profondeur. Les parois en sont taillées à pic, et de toute part jaillissent en sifflant des jets de vapeur sulfureuse dont l'âcreté vous prend à la gorge. La descente dans le cratère et son exploration exigeraient une journée, mais il n'y faut pas songer. Autrefois les Indiens avaient établi des câbles au moyen desquels ils extrayaient le soufre, qui était ensuite précipité sur la pente glacée et recueilli au pied du cône. Aujourd'hui toute trace de câble a disparu, et l'on en est réduit à scruter du regard le précipice, dont, au surplus, le soleil, au plus haut de sa course, éclaire les moindres replis.

De cet endroit au point culminant qui commande le versant nord, deux heures suffisent en longeant le bord du cratère, tantôt sur le rocher et les cendres, tantôt sur la glace; la pente n'est pas excessive; mais, à cette hauteur, la marche est singulièrement lente, et le plus petit effort devient une véritable souffrance.

A 1 heure 30 minutes nous atteignons la cime. Le panorama qu'on y découvre vaut surtout par son étendue; seules les grandes lignes s'y détachent nettement. Au nord, Mexico et les lagunes nous apparaissent comme un point brillant; en arrière, ce sont les ondulations sans fin de montagnes chauves; à l'est, le plateau de Puebla : on distingue la ville couchée à la base de la Malinche, et, plus loin, la cime blanche d'Orizaba, puis un rideau de brumes flottant au-dessus du golfe. A l'ouest, au sud, le pic s'abaisse à des profondeurs infinies,

projetant d'interminables arêtes jusqu'à l'intérieur des terres chaudes de Yantepec et de Matamoros, dont la riche végétation s'accuse par des teintes sombres contrastant avec l'aridité et la masse rougeâtre des terres environnantes. Au delà, les premiers contreforts de la Sierra-Madre du Sud ferment l'horizon dans la direction du Pacifique.

Les regards se portent ensuite sur notre voisin l'Iztaccihuatl, qui prolonge vers le nord-est la séparation élevée entre les États de Mexico et de Puebla. C'est une superbe montagne aux arêtes vives, d'où pendent plusieurs glaciers, troués çà et là par des pointes de roc noir. Elle est réputée inabordable; et ce doit être exact, au moins avec les faibles moyens d'attaque dont disposent les indigènes; avec la corde, le piolet et des compagnons accoutumés à s'en servir, l'ascension en serait assurément praticable sans trop de difficultés.

Après une halte de 45 minutes, nous songeons à la descente. Le vent s'est élevé, et un séjour plus prolongé pourrait avoir de fâcheux résultats. Je me hâte de prendre quelques photographies; pour donner une idée de la sensation de malaise éprouvée à cette hauteur de 18,000 pieds, je dirai que l'opération élémentaire de la mise au point m'a donné un mal énorme : une faiblesse générale m'envahissait, et je fus obligé de m'y reprendre à plusieurs fois. Impossibilité absolue de fixer un peu longtemps son attention sur quoi que ce soit; la parole même est une fatigue, et, pour nous faire entendre les uns aux autres, nous nous livrons à des efforts de gosier comme si l'intervalle qui nous sépare était considérable; encore, à travers le vent, nos voix nous semblent-elles singulièrement grêles.

Nous commençons à descendre avec une prudente lenteur, commandée par la dureté et l'inclinaison du névé, sur lequel une glissade pourrait devenir fatale. Parvenus à la limite des neiges, notre marche s'accélère, parfois même au delà de nos vœux, par suite de la nappe de glace qui se cache sous la couche de scories. Enfin, à la nuit tombante nous dégringolons le long des dernières pentes de cendre; et, non sans quelques faux pas dans les herbes sèches et la broussaille, nous nous retrouvons au rancho à 8 heures du soir. Après cette rude journée, notre abri chancelant nous paraît plus confortable, le foyer plus attrayant, et notre cuisine appétissante!

Le lendemain matin, à 7 heures, nous levons le camp et montons à cheval; à midi nous sommes à Amecameca, où

nous prenons, deux heures plus tard, le train pour Mexico. » (MARCEL MONNIER, dans *Annuaire du Club alpin français*, 10e année, 1884, Hachette édit., p. 322-336.)

Les compagnons de Cortez furent les premiers qui tentèrent l'ascension du volcan; leur audace donna une haute idée de leur courage aux Aztecs, qui considéraient la montagne comme un lieu saint. Le général Ochoa descendit dans le cratère en 1852, et organisa l'exploitation du soufre qui a duré quelques années. M. Jules Laveirière, en 1857, passa une nuit sur le sommet pour étudier le volcan; l'un de ses compagnons, M. Sountag, faillit y périr de froid et de faiblesse (voir le *Tour du monde,* 1861, 2e sem.). Dollfus et Montserrat, qui avaient étudié les volcans du Salvador, visitèrent le Popocatepetl en 1865; M. Dupin de Saint-André le gravit en 1882. M. Jules Leclercq, président de la Société de géographie belge, nous a donné une très intéressante description de la montagne après son ascension de 1883 (*Voyage au Mexique,* Hachette, 1889). Une des plus intéressantes aventures fut celle de M. Em. Chabrand, qui, avec son compatriote M. Bachelet, descendit au fond du cratère et y passa la nuit du 24 au 25 avril 1883. Il descendit à l'aide d'un câble abandonné par les ouvriers *volcaneros* qui avaient autrefois exploité le soufre. Au fond du cratère se trouve un petit lac d'environ 200 mètres de circonférence; ses eaux sont sulfureuses, acidulées et ferrugineuses. Sur ses bords, du côté est, se trouve un immense bloc, qui offrit un excellent abri contre les éboulements, qui sont très fréquents. Le sol se compose de cendres et de scories sur lesquelles se sont condensées les vapeurs sulfureuses; la neige vient se déposer sur ces cristallisations encore toutes chaudes. A certains endroits les touristes ont à leurs pieds 40° de chaleur et 5° de froid sur leurs têtes. De place en place le sol est percé de cheminées, les *respiraderos,* d'où s'échappent, avec de sinistres sifflements, des colonnes de vapeurs qui retombent par gouttes et se cristallisent. Au bord d'un de ces *respiraderos,* un énorme bloc remue sans cesse, secoué par une force souterraine. Le récit se trouve dans le livre de M. Chabrand, *De Barcelonnette au Mexique,* Plon, 1892, p. 354-370.

La dernière éruption sérieuse du volcan a eu lieu en 1802.

* * *

Dans l'Amérique centrale, la chaîne des volcans se prolonge sur une longueur de 700 kilomètres, depuis Soconusco jusqu'à Chiriqui. On y compte 140 volcans actifs ou éteints; l'action volcanique est en décroissance depuis l'époque de la conquête; elle produit des cendres plutôt que des laves.

Coseguina; éruption de 1835. — « Le 20 courant (jan-

vier 1835), le lever du soleil ayant eu lieu dans un ciel pur comme à l'ordinaire, on aperçut, à huit heures du matin, au sud-est de la ville, un épais nuage de forme pyramidale, accompagné d'un bruit sourd. Ce nuage s'éleva jusqu'à une hauteur telle qu'il couvrait le soleil, et de cette position, à dix heures du matin, il se divisa pour gagner le nord et le sud. En même temps des éclairs commencèrent à s'y montrer, et l'on entendit le tonnerre, comme cela se passe généralement en hiver. A onze heures, la nuée s'étendant sur le ciel tout entier, la terre fut ensevelie dans les ténèbres les plus épouvantables, telles que l'on n'apercevait même pas les objets les plus voisins. Les beuglements lugubres des animaux, l'effroi des oiseaux de toutes espèces, qui semblaient, dans leur épouvante, venir chercher un refuge au milieu des hommes, la terreur dont les hommes eux-mêmes étaient pénétrés, les gémissements dont les femmes et les enfants remplissaient l'air, l'incertitude dans laquelle on était plongé sur les résultats d'un phénomène aussi exceptionnel, tout troublait l'esprit le plus énergique et lui faisait redouter les plus terribles malheurs, surtout quand, vers quatre heures du soir, commencèrent des tremblements de terre qui, se répétant de manière à devenir une ondulation continue du sol, augmentaient de force de moment en moment. Ensuite arriva une pluie de sable phosphorescent, qui continua jusqu'à ce que, le même jour, à huit heures du soir, il commença à tomber une poussière lourde et fine comme de la fleur de farine. Les coups de tonnerre et les éclairs, la foudre éclatant dans l'atmosphère, durèrent jusqu'au 21, et ce même jour, à trois heures huit minutes de l'après-midi, il y eut un tremblement de terre si fort et si prolongé qu'il renversa plusieurs hommes marchant au milieu d'une procession de pénitents. Les ténèbres durèrent quarante-trois heures, à tel point que pendant tout ce temps il fut indispensable, pour sortir, d'avoir des chandelles allumées, qui ne suffisaient pas pour qu'on pût voir quelque chose. Le 22, il y eut une légère éclaircie, sans qu'on pût encore voir le soleil, et le 23, au lever du jour, on entendit une succession de coups de tonnerre épouvantables, semblables aux décharges d'artillerie des pièces du plus fort calibre; en même temps la pluie de poussière avait notablement augmenté. Cette même journée du 23, depuis le commencement du jour jusqu'à dix heures, on vit une lumière opaque qui ne fit autre chose que représenter les objets sous l'aspect le plus triste. Le sol de la ville (la Union), qui

avait été de tout temps raboteux, à cause de l'abondance des pierres qu'il contient, était devenu uni, grâce à l'énorme quantité de poussière qui s'était répandue dessus. Les hommes, les femmes et les enfants étaient défigurés à ce point qu'on ne se reconnaissait pas et qu'on ne pouvait se distinguer que par la voix et d'autres indices du même genre. Les maisons et les arbres, enveloppés d'un linceul de poussière, donnaient à la ville l'aspect le plus affreux que l'on puisse imaginer ; mais, quelque triste que fût ce paysage, il était encore moins pénible à supporter que les ténèbres dans lesquelles nous fûmes de nouveau engloutis, comme les jours précédents, à partir de dix heures du matin. L'affliction générale, qui avait un peu diminué, reprit avec une nouvelle vigueur, et, quoiqu'il fût très dangereux de quitter la ville, à cause des bêtes féroces qui avaient abandonné les forêts et venaient errer dans les chemins et les villages (ainsi que cela arriva à Conchagua et ici, où les tigres entrèrent dans la rue), la terreur fut plus forte, et bien des personnes émigrèrent à pied, abandonnant leurs foyers, qu'ils ne croyaient plus revoir, pensant que tout allait être détruit de fond en comble, et s'enfuirent dans les montagnes pour s'y mettre à l'abri. Le 24, à trois heures et demie du matin, on aperçut la lune et quelques étoiles par-ci par-là, comme entre des rideaux. Le jour fut clair, quoique l'on ne vît pas le soleil et qu'il continuât à pleuvoir de la poussière, qui a recouvert cette ville et ses environs d'une couche de cinq pouces d'épaisseur. Le 25 et le 26, les choses se passèrent comme le 24, mais avec des tremblements de terre fréquents, quoique peu prolongés...

... Des personnes dignes de foi, venant de l'Isla del Tigre, qui se trouve à huit lieues à l'est de notre ville, nous ont appris que toutes ces perturbations étaient produites par le volcan de Coseguina, qui fit explosion le 20 courant à l'heure indiquée ci-dessus. Ces personnes ont été témoins oculaires de l'événement, et nous ont assuré que dans l'Isla del Tigre il tomba, le 21, une pluie de pierres ponces grosses comme des pois chiches, qui augmenta de façon qu'il finit par tomber des pierres grosses comme des œufs de poule. Elles nous ont dit aussi que les tremblements de terre y furent beaucoup plus forts qu'ici, et qu'on était presque asphyxié par la poussière, au point que le commandant de l'île et d'autres personnes, craignant que l'île ne fût engloutie, s'embarquèrent et durent rester sur l'eau, ne sachant pas de quel côté se diriger...

... Le bétail des environs périt; on rencontrait sur les chemins des quantités d'oiseaux morts... La poussière continua à tomber jusqu'au 27... » (Rapport du lieutenant-colonel C.-Manuel Romero, commandant le port de la Union, cité par A. Dollfus et E. de Montserrat, *Voyage géologique dans les républiques de Guatemala et de San-Salvador*, Paris, 1868, Imprimerie impériale. Publication de la *Mission scientifique du Mexique*, p. 334-338.)

« D'après des témoins oculaires que j'ai eu maintes fois l'occasion d'entretenir, il est impossible de se figurer la terreur qui régnait à cent lieues autour du volcan. On croyait à la fin du monde dans cette obscurité et dans cette atmosphère de plomb... L'anniversaire de l'éruption est au Nicaragua l'occasion d'une fête religieuse, et l'année 1835 y porte le nom d'année de la poussière, *año de la polvazon*.

La quantité de cendres lancées a été énorme. Sous l'action du contre-alizé supérieur, elles tombèrent sur un cercle de 1,700 milles de diamètre, atteignant Chiapas, la Vera-Cruz, Kingstown (Jamaïque), la Habana, Cartagena de las Indias, Caracas et Santa-Fé-de-Bogota. Élisée Reclus en estime le volume à 50 milliards de mètres cubes. Les ravins si profonds du terrain autour de la Union en furent comblés... Le port d'Iztapa (Guatemala) fut encombré de ponces. Le pont des navires en fut jonché jusque dans les ports d'Omoa, de Trujillo et de Sartodilla...

L'obscurité s'étendit jusqu'à Guatemala et la Jamaïque, tandis que les *retumbos*[1] furent entendus jusqu'à Chiapas et Santa-Fé-de-Bogota...

La région marécageuse qui se forma à la base du volcan, par suite de l'aveuglement des rios Chiquito et Negro, présente depuis cette époque de nombreuses sources thermales très chaudes, et il paraît que l'éruption fut accompagnée d'immenses torrents d'eau bouillante... L'explosion de la montagne et le démantèlement qui en fut la conséquence lui firent perdre au moins 1,000 pieds de sa hauteur, chiffre que son aspect actuel, comparé à celui d'anciennes gravures, ne rend pas invraisemblable... Le travail d'apaisement et de refroidissement n'était pas encore tout à fait terminé en 1854. Actuel-

1. « Dollfus et de Montserrat les attribuent à *des causes électriques*. — Les *retumbos* isolés doivent être regardés comme produits dans les profondeurs *par un travail volcanique avorté*; quelle qu'en soit la cause, ils sont impuissants à produire une secousse de tremblement de terre ou à faire sortir des laves au dehors. » (M. de Ballore, *Tremblements de terre et Éruptions volcaniques*, p. 62.)

lement, sauf les manifestations thermales, le volcan est absolument éteint. » (F. DE MONTESSUS DE BALLORE, *Tremblements de terre et Éruptions volcaniques*, Dijon, p. 125-127.)

*
* *

Agua. — Il a 3,753 mètres d'altitude; il était déjà éteint au moment de la conquête; les Espagnols lui donnèrent le nom de *Agua*, par opposition à celui de *Fuego*, après la terrible catastrophe du 10 septembre 1541 qui détruisit Vieja-Guatemala. Un lac s'était formé dans le cratère, et, par suite de pluies abondantes, la paroi du cratère céda.

« Il est sorti, dit un témoin, une telle masse d'eau du volcan qui domine la ville, et elle a tombé si subitement, que l'on n'a pas eu le temps de prévenir les morts et les malheurs qui ont eu lieu. Les masses de pierre que l'eau entraînait avec soi, les bois et les arbres qu'elle renversait étaient tels, que nous qui les vîmes en étions épouvantés...

... La ville est si ruinée que tous, sans exception, nous sommes d'avis de la quitter, de renoncer à la colonisation... Au premier tremblement de terre, on pense que les maisons qui sont restées debout s'écrouleront... » (TERNAUX-COMPANS, *Collection de documents sur l'Amérique*, A. Bertrand, Aug. Challamel succ., tome X, p. 269.)

Une des principales victimes fut Béatrix de la Cueva, veuve du conquérant Pedro de Alvarado; il périt 150 Espagnols et 600 Indiens. Guatemala fut rebâtie ailleurs; mais cette *antigua Guatemala* fut encore détruite par un tremblement de terre qui eut lieu au moment d'une violente éruption du Fuego en 1773[1]. On fonda alors la *Nueva-Guatemala*; c'est une ville triste. « Le calme est quelquefois effrayant dans cette ville : et si de temps à autre on ne voyait pas sortir d'un édifice quelque personne errante, on pourrait croire à certains moments de la journée qu'on se promène dans les rues d'une ville antique et inhabitée, d'une nécropole dont les constructions sont encore debout. » (DOLLFUS et MONTSERRAT, *Voyage*, p. 36.) Un autre voyageur la compare à un cimetière (d'Arlach, *Souvenirs de l'Amérique centrale*, 1850, p. 57).

*
* *

Izalco. — Dollfus et Montserrat, qui en firent les premiers l'as-

1. Il y a un récit de cette catastrophe dans la *Gazette de France* du 27 juin 1774.

cension en 1866, lui donnent 1,825 mètres d'altitude. Le volcan se forma en 1770 au milieu d'une hacienda située dans la plaine près du village indien d'Izalco. Il y avait déjà là un soupirail volcanique ou *infiernillo*.

« Le 23 février 1770, le terrain autour de cette fumerolle s'enfla, le jet de vapeurs prit une extension inaccoutumée, et l'on entendit des *retumbos* si violents que les pauvres Indiens du voisinage s'enfuirent épouvantés. Un abondant courant de laves commença à couler dans la direction du village d'Izalco, s'ouvrant une large route au milieu de la forêt. »

Le volcan s'accrut d'une façon sensible par les éruptions régulières qui se répètent à intervalles égaux de 15 à 20 minutes.

« C'est un splendide spectacle que celui de ce cône parfait, isolé dans une grande plaine, sauf du côté par lequel il se relie au volcan de Santa-Ana, et qui tous les quarts d'heure lance dans les airs une immense gerbe de flammes et de pierres incandescentes retombant sur ses flancs désolés. Les laves courent en fumant et se divisent en ruisseaux de feu. Les retumbos qui se répercutent au loin (8 ou 10 lieues), le champignon de fumée noire et épaisse qui, par une atmosphère calme, s'élève dans les airs, ou qui sous l'action du vent prend les formes les plus capricieuses; enfin le panache lumineux qui se voit au large du Pacifique et sert aux navigateurs de véritable phare à éclipses (on l'appelle *Faro del Salvador*), tout cela fait de l'Izalco une des merveilles du monde physique. » (F. M. de Ballore, *Tremblements... et Éruptions volcaniques*, p. 110.)

Ascension du volcan. — « ... Nous prîmes tous les renseignements nécessaires, et, munis d'un guide, à la pointe du jour nous étions en route; ce ne fut que tard dans l'après-midi que nous atteignîmes un rancho dit *rancho del Volcan*, situé à peu près à la hauteur du volcan lui-même... Le rancho est merveilleusement placé pour permettre d'observer ce qui se passe au sommet de la montagne pendant les éruptions, et jusqu'ici les habitants de cette cabane, quoique assez voisins du volcan, ont eu moins à en souffrir que ceux de la plaine d'Izalco, située à une grande distance. Pendant la nuit, de sourdes détonations parviennent de temps à autre à nos oreilles; on ne voyait pas de flammes, mais le matin une fumée épaisse sortait du cratère, et l'on ne distinguait pas le sommet. Nous eûmes bientôt franchi les pentes du ravin men-

tionné plus haut, et nous nous trouvâmes à la base du cône, au milieu d'un amas énorme de laves et de scories noires, comparable à une mer faiblement agitée; la traversée de cet espace fut assez pénible, et plus d'une fois nos chaussures en lambeaux attestaient combien étaient aigus et tranchants les angles de ces blocs plus ou moins vitrifiés. La coulée de lave paraissait toute récente, et la végétation, interrompue brusquement jadis par ce torrent de feu, n'avait pas encore eu le temps de donner de nouveaux rejetons. Au delà de ce fleuve immobile, nous arrivons dans une zone de cendres et de débris cinériformes uniformément répandus sur les flancs du cône, dont les pentes d'ailleurs sont excessivement raides. Le terrain, d'abord ferme sous les pieds, finit par devenir d'une mobilité désespérante, et ce n'est qu'après les plus grands efforts que nous parvenons à la cime. Peut-être aussi n'avions-nous pas suivi la route la plus facile; mais notre guide avait jugé bon de s'abstenir, et il nous serait difficile de rendre compte de la terreur qu'il avait éprouvée quand nous lui avions proposé de nous accompagner : un abîme se serait ouvert sous ses pas que sa figure, ordinairement impassible comme celle de tous les gens de sa race, n'eût pas pris si brusquement une telle expression de stupeur; bref, nous avions pris le chemin le plus court, et le succès avait heureusement couronné nos efforts. Nous touchions donc de près ce volcan inconnu, au moins quant à son cratère, et nous parcourions en tous sens les bords du gouffre profond et presque insondable qui s'ouvrait devant nous : le sol qui nous portait était entièrement décomposé, brûlant en certains endroits, et de toutes parts sortaient des émanations acides. De temps à autre nous étions obligés de nous retourner du côté opposé à celui d'où nous venait le vent, pour nous soustraire à la violence des émanations sulfureuses et arsénicales qui arrivaient en nuages épais, accompagnées d'un bruit sourd semblable au roulement du tonnerre. » (DOLLFUS et DE MONTSERRAT, *Voyage*, p. 27-28.)

« Le cône se compose entièrement de scories en petits morceaux entassées à la suite de chaque éruption et disposées en couches quoquoversales très fortement inclinées. Lorsque, du champ de laves, on voit se dresser devant soi, jusqu'à une hauteur de 284 mètres au-dessus du point où l'on se trouve, ce cône tellement régulier qu'il semble avoir été construit de main d'homme, tellement lisse qu'une montagne aussi unie paraît avoir été faite au tour, tellement incliné que l'on se

demande si l'on pourra s'y tenir debout, on reste saisi d'admiration, et l'on contemple avec une certaine émotion ces œuvres majestueuses où la nature a su réunir tant de grandeur et de grâce. »

« ... Rien ne saurait rendre l'impression pénible que l'on ressent, les fatigues inouïes que l'on éprouve, lorsqu'il s'agit de monter avec effort sur une surface si unie, que l'œil cherche en vain un point où l'on pourrait se retenir si l'on faisait un faux pas, sur une pente telle que l'on manque à chaque instant d'y perdre l'équilibre, au milieu de matériaux si meubles que l'on y enfonce jusqu'à mi-jambe... » (Id., *ibid.*, p. 388-389.)

« Le cratère principal est assez régulièrement circulaire et présente un diamètre de 80 mètres environ... Les parois paraissent tout à fait verticales, au moins jusqu'à une certaine profondeur... L'ensemble présente une telle apparence de régularité, que l'on se croirait volontiers en face d'un muraillement exécuté par un architecte amateur de la ligne droite, bien plutôt qu'auprès d'un des endroits où se manifeste sous sa forme la plus violente et la plus tourmentée un de ces terribles phénomènes de la nature qui semblent n'avoir pour loi que le désordre et pour terme que la destruction.

Malgré notre désir d'examiner de près les bords de ce puits effrayant, nous dûmes nous contenter de le considérer du haut du point culminant, qui en est en somme extrêmement rapproché; car il ne fallait pas songer à s'aventurer sur les premières pentes de l'entonnoir, formées uniquement de matériaux meubles et où un faux pas aurait amené infailliblement la mort. Ce conduit souterrain doit traverser toute la masse du volcan, et s'enfoncer jusqu'aux entrailles de la terre; il n'existe aucun moyen de rendre compte de sa profondeur, car le regard se perd bien vite dans ses sombres abîmes, et si l'on y jette une pierre, on ne constate point le moment où elle atteint le fond, comme cela aurait lieu dans un puits fermé. Nous avons plusieurs fois répété l'expérience en précipitant des blocs de rocher assez volumineux. Après un instant de silence plus ou moins prolongé, suivant que la pierre avait pénétré plus ou moins verticalement, on l'entendait frapper contre une des parois, puis rebondir contre l'autre, et ainsi de suite pendant fort longtemps, diminuant d'intensité jusqu'à devenir imperceptible et finissant par se perdre, sans que jamais cela se soit terminé par un choc, comme si le projectile avait rencontré une paroi verticale où il se fût arrêté. Les

murailles du puits sont évidemment formées de roches solides et continues, car elles semblent aussi lisses que si elles avaient été taillées au ciseau; mais on n'en peut reconnaître la nature, car elles sont recouvertes d'un enduit pulvérulent d'alun et de soufre, déposé par les puissants volumes de vapeurs qui s'en dégagent incessamment... On entend continuellement dans l'intérieur de ce puits vertical un sourd grondement semblable à celui d'un gaz qui s'échappe à une forte pression, et de fait on peut voir que les vapeurs qui en sortent sont chassées avec une rapidité qui dénote une puissance d'impulsion considérable. Il se produit en outre de temps en temps d'assez violentes détonations, semblables à un coup de tonnerre éloigné; ces détonations se répètent à intervalles égaux d'environ un quart d'heure, et l'instant d'après on voit la colonne de fumée s'échapper avec plus de force et en plus grande abondance. On entend aussi des détonations beaucoup moins fortes, mais accompagnées d'un tremblement du sol assez violent, qui se répète de cinq en cinq minutes à peu près... » (Id., *ibid.*, p. 393-395.)

*
* *

San-Miguel. — « Il est difficile de concevoir quelque chose de plus grandiose et de plus beau que ce volcan... Sa base se perd dans une verdure épaisse, progressivement fondue avec les teintes plus claires des herbes qui succèdent aux forêts; au-dessus de ces teintes variées, on voit d'abord les couleurs sombres des scories, puis, vers le sommet, la masse argentée des cendres nouvellement tombées, et encore, au-dessus de tout cela, flottant en épaisses masses opalines, ou montant vers les cieux comme une plume blanchâtre, on voit la fumée qui s'échappe perpétuellement de ses profondeurs incandescentes. » (De Squiers, *Notes on Central America*, p. 312, cité par D. et M., *Voyage...*, p. 351.)

Celui qui a donné le plus de laves et le plus souvent. Les plus remarquables éruptions sont celles de 1699 et du 25 juillet 1844 (racontée par Wells, *Explorations and Adventures in Honduras*, p. 232.)

« Pendant les deux jours qui précédèrent l'éruption, de fréquents bruits souterrains annoncèrent l'approche de la convulsion. La terre trembla dans un rayon de plusieurs lieues

autour de la montagne, et l'obscurité s'étendit sur tout le pays. Une panique telle qu'on n'en avait pas vu depuis la catastrophe du Coseguina s'empara de tous les esprits. Des prières furent dites dans toutes les églises, et l'on raconte que les voleurs, frappés dans leur conscience par l'approche de ce châtiment du Ciel, restituèrent volontairement aux légitimes propriétaires ce qu'ils leur avaient dérobé. De nombreuses familles quittèrent San-Miguel pour s'enfuir à l'Isla del Tigre ou plus loin encore. La lave sortit d'un petit cratère, sur le flanc ouest du cône, et en deux jours elle recouvrait en s'épanchant un espace de huit milles carrés, mais sans causer aucun dommage. » (Dollfus et Montserrat, *Voyage...*, p. 352.)

Dollfus et Montserrat en firent l'ascension le 9 avril 1866.

Le cratère a 3 kilomètres de circonférence; il leur fut impossible de descendre dans le fond, à cause des vapeurs irrespirables.

Les volcans du Guatemala sont actuellement étudiés par les Allemands K. et R. Sepper, qui ont donné quelques résultats de leurs recherches dans les *Petermann's Mitteilungen* de 1893 et 1894.

*
* *

Masaya. — Il était en pleine activité au moment de la conquête; la lave en fusion remplissait complètement son cratère large et profond, et pendant la nuit l'illumination produite sur le ciel par ce lac de feu était telle que la route qui conduit à Grenade, sur un trajet de trois lieues, était éclairée comme pendant le jour. Les Espagnols l'appelèrent *el infierno de Masaya*. Oviedo en fit l'ascension en 1529; il parle de sacrifices humains offerts au volcan par les Indiens pour apaiser sa colère. Le moine Blas de Castillo se persuada que la matière en fusion dans le cratère était de l'or; il essaya d'en retirer avec un seau de fer, mais fut mal récompensé de sa hardie tentative. En 1852, le voyageur Squiers ne put en faire l'ascension; le volcan redevint actif en 1853.

« Depuis 1858 il n'a plus donné signe d'activité; au siècle dernier il fut le théâtre d'une explosion terrible, et ses laves couvrirent une plaine immense où, après plus de cent ans, la végétation envahissante des tropiques n'a pu encore reconquérir ses droits. Rien de désolé comme ce linceul sombre plaqué çà et là de reflets rougeâtres, çà et là moisi, avec les tons grisaille du noir usé; sur les bords, des trous laissent passer quelques arbustes rabougris, comme harassés d'avoir eu à soulever la lourde chape qui pesait sur eux depuis si longtemps; à droite et à gauche la verdure l'encadre; au loin,

vers le nord, le lac de Managua, mugissant sous l'alizé qui le fouette, semble venir au-devant de cet affluent gigantesque dont les flots se sont figés dans leur course; au sud se dresse le monstre fauve, la gueule toujours béante; lui aussi paraît avoir été frappé d'une immobilité soudaine. » (M. BLANCHARD, *Nature* du 26 décembre 1885, p. 51.)

* * *

LE CAFÉ A COSTA-RICA

« Les premiers grains apportés de la Havane furent semés à Cartago à la fin du siècle dernier, et l'on voit encore dans cette ville les troncs des plants qui fournirent les graines à tout le pays et même à toute l'Amérique centrale. Les *haciendas* de café que l'on trouve au Nicaragua et au Guatemala furent, à l'origine, l'œuvre de Costariciens. La propagation du précieux arbuste se fit lentement... C'est seulement à partir de 1840 que les plantations commencèrent à devenir nombreuses, grâce surtout au gouvernement, qui mit en vente certains terrains municipaux avec la condition expresse qu'ils seraient plantés en caféiers. En 1861, Costa-Rica exportait déjà 100,000 quintaux de café, et dès lors sa production a été en augmentant chaque année. Aujourd'hui le plateau tout entier, de Cartago à Alujulla, est couvert de plantations du plus magnifique aspect en toute saison, mais principalement en avril, quand les arbustes montrent leurs fleurs blanches et odorantes, ou en décembre, quand leurs baies rouge-cerise brillent entre les feuilles d'un vert sombre.

C'est seulement au bout de quatre ans que l'arbuste a atteint la bauteur de deux mètres environ et est en pleine production. On sème en pépinière, et quand les plants ont un an, on les transplante dans l'endroit qu'ils doivent occuper définitivement. Les pieds sont généralement disposés en longues allées, et se suivent à la distance d'un mètre et demi à deux mètres l'un de l'autre. La plantation en quinconce est rare. Entre les arbustes on place des bananiers dont les larges feuilles protègent le jeune caféier des rayons du soleil. Ces bananiers, qu'on coupe tous les ans, sont d'ailleurs le seul amendement accordé au sol... Outre les bananiers, les plantations de café (*cafetales*) renferment d'ordinaire, bordant leurs allées principales ou s'élevant au milieu des caféiers, de grands arbres touffus, avocatiers, ficus, orangers, qui donnent

de loin au plateau central tout entier l'aspect d'un vaste verger éternellement vert...

... La récolte du café se fait au commencement de la belle saison et dure de décembre à mars. Certaines années la maturité est plus hâtive pour une partie des baies, et il faut alors double cueillette. Les femmes et les enfants sont chargés de ce travail parfois pénible... On estime généralement qu'un arbre en bon rapport doit donner une livre et demie de café sec. » (P. Biolley, *Costa-Rica et son avenir*, Paris, A. Giard, 1889, p. 62-66.)

L'exportation du café a été, en 1894, de 180,000 sacs de 60 à 62 kilogrammes; la cote normale pour le sac de 60 kilogrammes oscille entre 110 et 128 francs; Costa-Rica fait très peu d'exportations en France; en 1893, sur une exportation de 12 millions de kilogrammes la France n'a reçu que 22,000 kilogrammes. (Craveri, consul de France, *la République de Costa-Rica*, Paris, imprimerie Schiller, 1895.)

***

INDIENS GUAYMIES (BAIE DE CHIRIQUI)

Caractères physiques et croyances. — « Les *Guaymies* sont en général petits de stature, mais d'une constitution robuste avec une tendance à la corpulence; la couleur de la peau varie d'un brun jaune au brun très foncé; quelques-uns deviennent même très noirs après un long séjour sur les côtes. Les cheveux sont noirs, durs et lisses; la tête, grosse en proportion du corps, longue et ovale, la face parculièrement plate et large entre les arcades zygomatiques; le nez est proéminent, souvent épais à la base; les yeux d'un rouge brun foncé, la bouche grande et les lèvres fortes; peu ou pas de barbe. Très indolent, même paresseux, le Guaymie, quand la nécessité se présente ou que l'appât du gain le meut, entreprend à pied des voyages dans la montagne, sous forêt ou à la côte, marchant nuit et jour, mangeant à peine, franchissant en peu de temps des distances incroyables. Il porte facilement, soutenus sur son dos par un filet et une courroie passée sur le front, des poids énormes dans ces chemins exécrables de la forêt vierge où il est obligé de sauter comme les chèvres de racine en racine pour ne pas s'enfoncer dans le sol mobile et boueux : son agilité est surprenante. Le Guaymie croit, ainsi que la plus grande quantité des Indiens américains, à la religion des esprits et à l'animisme. La peur

est la base de sa religion : un Indien entend-il un bruit insolite sous forêt, une tempête a-t-elle renversé sa misérable hutte, son canot a-t-il été brisé dans un rapide, il voit dans tout cela l'agissement d'un mauvais esprit. Il croit alors qu'à l'aide d'offrandes il pourra se le rendre favorable : s'il peut appeler le magicien ou *sakia*, il le fait et paye une forte somme pour que celui-ci le débarrasse du mauvais sort jeté contre lui par l'esprit; s'il se trouve seul, il jettera dans l'eau ou à l'endroit dont il a peur une des choses qu'il prise le plus, du tabac, du cacao, espérant par là détourner le mauvais sentiment de l'esprit. Nous trouvons aussi chez le Guaymie des traces manifestes du système totémique, chaque tribu, chaque famille, chaque individu ayant son animal tutélaire.

Balza. — Il y a chez ces Indiens différentes espèces de fêtes, mais je ne parlerai ici que de deux des principales. La plus importante est celle de la *balza*. Cette fête a lieu généralement au commencement de la saison sèche, et les invités s'y rendent en foule. Quand une famille a décidé de donner une *balzeria* et que l'époque en a été fixée, on expédie des messagers prévenir les maisons éloignées. Ces messagers portent des lianes auxquelles on a fait autant de nœuds qu'il y a de jours à courir avant le commencement de la fête; on invite tout le monde, hommes et femmes, jeunes et vieux. Suivant les distances à parcourir, l'on se met en route afin d'arriver au lieu du rendez-vous deux jours avant; chacun apporte les provisions nécessaires, car les organisateurs ne fournissent guère que la *chicha*. Durant le trajet, les invités soufflent de temps en temps dans de grosses conques, dont le son doit faire connaître leur passage. L'endroit choisi pour la circonstance est généralement une savane près d'une rivière. Le jour désiré arrive enfin : tout le monde est debout à la première heure et se rend à la rivière pour s'y baigner. Le bain terminé, l'on se peint tout le corps d'une couleur unie, bleue ou rouge, la face seule décorée de figures très compliquées d'hommes, d'animaux ou d'arabesques telles que nous les rencontrons sur les vases tirés des Guacas. Les femmes sont les artistes. Le travail prend un certain temps, et le soleil est déjà haut avant que l'invité soit prêt : il se passe autour des reins un morceau d'étoffe faite d'écorce d'arbre battue (*numi*), puis il se coiffe d'une peau d'animal dont la queue et les jambes flottent sur son dos. Les animaux employés le plus communément sont les singes, le fourmilier, l'ours à miel, etc. Si la peau est trop grande, on n'emploie que la tête, à laquelle se trouvent pen-

dues la queue et les pattes. Chacun se rend alors sur le lieu désigné : les groupes se forment en silence. Peu à peu le tambour et les chants se font entendre, et l'on commence à boire la chicha; durant ce temps les femmes, qui, elles aussi, se sont peintes pour la circonstance, rejoignent les groupes, et tout, en buvant modérément, soutiennent le chant ou parlent entre elles en groupes animés. Au bout de deux ou trois heures la chicha a produit son effet; l'un après l'autre se lève, après avoir jeté un défi à l'une des personnes du même groupe; il est convenu que les personnes âgées doivent donner le signal. Le groupe suit alors les danseurs, et bientôt toute la savane est couverte de groupes; les femmes se joignent à celui où se trouvent leurs maris. Les deux danseurs sont maintenant en présence, à environ vingt-cinq pas l'un de l'autre. Celui qui a jeté le défi tient dans la main droite un bâton léger et spongieux fait en bois de *balza* (bois-trompette des Antilles françaises); ce bâton a environ deux mètres de longueur, formant boule à une extrémité et diminuant graduellement en grosseur vers la poignée. Tout en faisant mouvoir son corps, le danseur imprime à ce bâton un mouvement de va-et-vient et de rotation, puis le lance de toute sa force, visant les jambes de son adversaire, de manière à le faire tomber. Durant ce temps, celui-ci danse en remuant les jambes avec une agilité surprenante, afin d'esquiver le coup; s'il est touché et qu'il tombe, le vainqueur proclame alors son triomphe en répétant vivement *kaca, ca ca* (il est tombé) de toute la force de ses poumons, et, gesticulant furieusement, il se précipite afin de reprendre son bâton, et le public applaudit par un certain grognement, riant aux dépens de celui qui s'est laissé toucher. Si, au contraire, l'adversaire a esquivé le coup, alors les rôles changent, et celui qui tout à l'heure dansait pour éviter le coup prend le bâton : quand l'un ou l'autre se trouve trop fatigué ou blessé, il se retire. Alors quelqu'un dans la foule s'avance et reprend immédiatement la danse, le bâton de balza n'étant jamais en repos tant que dure la chicha. Il y a environ un bâton pour douze danseurs. La fête dure ainsi avec alternatives de danses et de libations jusqu'à ce que la chicha soit épuisée. A la suite de la fête, beaucoup des Indiens se trouvent blessés grièvement, mais ceux qui peuvent résister le plus longtemps sont considérés comme les plus braves. Il arrive souvent que cette fête se termine par une véritable orgie, dans laquelle s'engagent des rixes personnelles où nombre de pauvres diables restent sur

le carreau. La fête terminée, l'ivresse passée, chacun reprend le chemin de son habitation. Les Guaymies aiment passionnément le balza, et quelques-uns d'entre eux deviennent extrêmement experts dans l'art de jeter le bâton et de mouvoir les jambes afin d'esquiver les coups. Ils apprennent ce jeu dès leur plus tendre enfance, et il m'est arrivé de voir s'y exercer de jeunes enfants de deux ou trois ans. » (A. PINART, dans *Bulletin de la Société de géographie de Paris,* année 1885, p. 438-441.)

*
* *

LA SOCIÉTÉ DU CENTRE-AMÉRIQUE

« A côté de la vie obscure, silencieuse et facile de l'Indien s'étale l'existence large et opulente des riches familles de race blanche. Le courant de l'émigration européenne est si faible en ce pays qu'on y retrouve intactes les anciennes mœurs des colonies espagnoles, curieux mélange de luxe et de simplicité. L'hospitalité surtout s'y pratique avec une cordialité, une franchise dont l'Europe a depuis longtemps perdu le souvenir. Il n'est pas rare d'y voir des visites de famille à famille durer plusieurs mois, et une famille se compose quelquefois d'une quinzaine de personnes. Quel est l'étranger qui, introduit dans l'intimité d'une de ces riches familles, n'a été effrayé de l'interminable procession de visages divers qui passe devant lui, et surtout du formidable bataillon des tantes, sœurs, nièces, cousines? Puis vient l'arrière-garde des domestiques, composé aussi de pères, de mères et d'enfants, plus nombreux souvent que des corps d'armée? C'est une vraie vie de patriarches, et l'on se demande comment les fortunes peuvent suffire à l'entretien d'une telle population dans un pays où le désordre est la règle. Pourtant, le maître de la maison, ou plutôt de la tribu, soutiendra sans hésitation ses parents de tous les degrés. Il faut dire, du reste, que là le confortable est inconnu, et que le luxe (il y en a souvent beaucoup) est concentré dans les salons. Les chambres à coucher n'ont parfois d'autres meubles qu'un lit de sangle, deux chaises, et, dans un coin, l'inévitable malle, qui sert tout à la fois d'armoire, de commode, de secrétaire. A votre grand étonnement, vous en verriez sortir, comme d'un gobelet d'escamoteur, robes, bijoux, linge, chapeaux, tout l'arsenal féminin. On vit en commun, on se réunit aux heures de repas autour de la table dressée sous la galerie, on se réunit encore le soir

pour une promenade à cheval, et la danse couronne la journée, qu'elle prolonge jusqu'au milieu de la nuit.

Le défaut capital de la société espagnole est le manque d'énergie... » (ED. VANECHOUT, *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1857, p. 461.)

* * *

OUVRAGES A CONSULTER

Histoire de la conquête du Mexique, par Prescott, traduite par Pichot, Paris, 1845, 3 vol. in-8°. Il y a un résumé de cet ouvrage publié, dans la *Bibliothèque des écoles et des familles* (Hachette), avec illustrations, sous le titre *Conquête du Mexique d'après Prescott*, 1880.

Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale avant Chr. Colomb, par l'abbé Brasseur de Bourbourg, 4 vol. in-8°, Paris, 1857-58. Pour mieux étudier les Indiens, l'auteur s'était fait nommer curé de Rubinal (district de Vera-Paz, Guatemala). Né à Bourbourg (1814), il est mort à Nice en 1874, laissant une riche collection qui a été achetée par M. A. Pinart. M. Pinart possède la plus riche bibliothèque américaine qui existe en France.

L'Empire mexicain, histoire des Toltèques, Aztèques et de la conquête espagnole, par Th. de Bussière, in-8°, Paris, 1863; ouvrage de circonstance qui résume les historiens espagnols et l'ouvrage précédent.

Même observation pour *Mexico avant la conquête* par V.-Ad. Malte-Brun, dans *Nouvelles Annales des voyages*, 1863, II, 20.

Cités et Ruines américaines, par D. Charnay, Paris, 1863; le récit de la visite à Palenque est dans *Nouvelles Annales des voyages*, 1863, II, 345.

Les Ruines d'Ake (Yucatan), par D. Charnay (*Revue d'ethnographie*, 1883, n° 1).

Les Anciennes Villes du nouveau monde, par D. Charnay, Paris, 1884.

A travers les forêts vierges, aventures d'une famille en voyage, par D. Charnay, Paris, 1891, gr. in-8° (roman géographique dédié au docteur Jourdannet, qui retrace un voyage de Peten (Yucatan) à Mexico).

Palenqué et la Civilisation maya, par F. A. de la Rochefoucauld, Paris, 1888.

Les Aztèques, par Lucien Biart, Paris, 1885, in-8° (il y a un compte rendu important de cet ouvrage par A. Préville dans le *Temps*, 22 et 24 janvier 1886).

Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne, 2 vol. in-f°, 1811, ou 4 vol. in-8°, 1828, par Alex. de Humboldt.

Voyage au Mexique, par Beulloch, traduit de l'anglais, Paris, 1823, 2 vol. in-8°.

Le Mexique, souvenirs d'un voyageur, par Isidore Lœvenstern, Paris, in-8°, 1843.

Le Mexique, par Mathieu de Fossey, Paris, 1857, in-8°.

Souvenirs d'un prisonnier de guerre au Mexique, 1854-55, par Ernest Vigneau, Paris, 1863, in-8°. L'auteur fut secrétaire de Raousset-Boulbon et le suivit dans sa campagne de la Sonora.
Souvenirs d'un voyage au Mexique, par Elisa Zeiller, Paris et Metz, 1863.
Le Mexique contemporain, par de Bazancourt, Paris, 1862.
Le Mexique ancien et moderne, par Michel Chevalier, Paris, 1863.
Le Mexique et l'Amérique tropicale, par le docteur Jourdannet, Paris, 1864.
Le Mexique tel qu'il est, par l'abbé Domenech, Paris, 1867. L'auteur remplit une importante fonction à la cour de Maximilien.
L'Expédition du Mexique, 1861-67, par le capitaine G. Niox, Paris, 1874.
La Terre tempérée, par Lucien Biart, Paris, 1866.
La Terre chaude, par Lucien Biart, Paris, 1879.
Voyage au Mexique, de New-York à Vera-Cruz, par terre, par Jules Leclercq, Paris, 1885.
Voyage en Sonora, par A. Pinart (*Bulletin de la Société de géographie de Paris*, 1880, II, 193).
Chiriqui, Amérique centrale, par A. Pinart (*Bulletin de la Société de géographie de Paris*, 1885, p. 433).
Le Mexique tel qu'il est aujourd'hui, par F. de Prida y Arteaga, Paris, 1891. L'auteur donne surtout l'histoire politique.
Mexique et Californie, par Castets, Paris, 1889.
Le Mexique, par A. Dupin de Saint-André, Paris, 1884.
L'Histoire du Mexique, par Gaston Routier, Paris, 1895.
De Barcelonnette au Mexique, par Em. Chabrand, Paris, 1892.
Costa-Rica et son avenir, par Paul Biolley, Paris, 1889.
Voyage de M. Pittier dans le sud-ouest de Costa-Rica, 1891. M. Pittier est professeur au lycée de San-José.
Mitteilungen de Petermann, 1892, VII.
Historique des projets de communications interocéaniques en Amérique, par V. de Saint-Martin, Paris, 1857.
Historique de la même question par V.-Ad. Malte-Brun (*Nouvelles Annales des voyages*, 1865, II, p. 257).
L'Isthme américain et le Canal colombien, par Luc. de Puydt, Châtillon-sur-Seine, 1869.
Notes sur le fleuve Darien et les différents projets de communications interocéaniques, par J. Flachat, Paris, 1866.
L'Isthme de Panama, par Michel Chevalier, Paris, 1844.
A Panama, par G. de Molinari, Paris, 1886.
Deux ans à Panama, par H. Cermoise, Paris, 1886.
A travers l'Amérique centrale, le Nicaragua et le canal interocéanique, par Fél. Belly, Paris, 1867, 2 vol. in-8°.
Le Canal de Nicaragua (*Correspondant*, 10 août 1889).
De Paris à Guatemala (1866-75), par J. Laferrière, Paris, 1877.
Voyage dans l'Amérique centrale, par Morelet, 2 vol., Paris, 1857.
Amérique centrale et méridionale, par L. Énault, Paris, 1867.

VI

ANTILLES

Situation de l'archipel. — L'archipel des Indes occidentales, découvert par les Espagnols, a été l'objet d'entreprises coloniales de la part de nombreuses puissances européennes. Ces îles tropicales forment un véritable carrefour où se rencontrent les trafiquants du vieux monde avec ceux des deux Amériques; elles ne possèdent pas les richesses de l'Inde, parce qu'elles ne sont pas assez étendues, mais présentent cependant une grande variété de produits.

Les Antilles n'ont pas d'histoire propre; leurs annales se confondent avec celles des entreprises européennes. Une seule est parvenue à conquérir l'indépendance : c'est Haïti, l'ancienne Saint-Domingue, qui forme aujourd'hui deux républiques.

Haïti; les Indiens. — C. Colomb, après avoir touché aux côtes de Cuba, descendit dans une baie du nord de Haïti qu'il appela Hispaniola : c'était le 6 décembre 1492. Il avait déjà entendu parler des mines d'or de Cibao; il confondit avec Cipango, et crut avoir trouvé l'île asiatique de ce nom dont parle Marco Polo. La population l'accueillit avec la plus grande déférence; elle considéra les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure, et, en déposant à leurs pieds leurs plus beaux fruits et leurs plus belles fleurs, elle semblait faire des offrandes à des divinités[1].

Telle était la population pacifique que les Espagnols traitèrent avec une férocité qui amena bientôt leur extermination complète.

1. **Indiens de Saint-Domingue.** — « ... Ils étaient tous d'une complexion faible, d'un tempérament flegmatique, un peu mélancoliques, et mangeaient fort peu. Un crabe, un burgot, leur suffisait chaque jour pour se nourrir ; aussi n'avaient-ils presque pas de force. Ils ne travaillaient point, ne s'inquiétaient de rien, et passaient leur vie dans la plus grande indolence qu'il soit possible d'imaginer. Après s'être divertis à danser une partie du jour, s'ils ne savaient plus que faire, ils s'endormaient. Du reste, c'était les hommes du monde les plus simples, les plus doux, les plus humains, qui avaient, ou du moins qui montraient moins d'esprit et de mémoire, sans fiel, sans aigreur, sans ambition, et presque sans passion ; des enfants plutôt que des hommes. Ils ne savaient rien et n'avaient nulle envie de savoir ; ils ignoraient jusqu'à leur origine, et, comme on n'a pu l'apprendre que d'eux, nous ne pouvons avoir sur cela que des conjectures bien faibles... » (Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, 4 vol., Amsterdam, 1723, I, 49-50.)

Ils commencèrent par les réquisitionner pour le travail des mines et celui des plantations; ils créèrent les *repartimientos* ou départements; chaque colon eut sa troupe de vassaux. « Les Espagnols en arrivèrent à faire moins de cas de la vie d'un Indien que de celle d'un insecte qu'on écrase en marchant. Un chasseur s'aperçoit au milieu des bois que ses chiens ont faim : il s'approche d'un jeune Indien qui l'accompagnait, lui coupe les bras, et les leur donne à manger[1]. »

Des Espagnols firent vœu d'en massacrer douze chaque jour, en l'honneur des douze apôtres; les plus cruels des gouverneurs furent Bobadilla, l'accusateur de Colomb, qui se noya en quittant les Antilles en 1502, et Ovando, qui fit périr un million d'indigènes. Au moment de la découverte, on estime qu'il y avait dans l'île trois millions d'Indiens; en 1542, d'après Las Casas, il n'en restait plus que deux cents.

Las Casas protecteur des Indiens. — Introduction des nègres. — Barthélemy de Las Casas, ami de Velasquez, séjourna d'abord dans l'île de Cuba, où il convertit les indigènes; il les trouva très dociles, et ne craignit pas de déclarer qu'il était plus aisé de faire embrasser le christianisme aux infidèles que d'obliger les Espagnols à vivre chrétiennement. Il passa ensuite dans l'île de Haïti, où il montra une grande bienveillance pour les malheureuses victimes des Castillans; il plaida leur cause auprès de Ferdinand, puis du cardinal Ximénès; il fut nommé en 1516 *protecteur général des Indiens :* il proposa de les répartir en villages où ils vivraient seuls, loin des conquérants; pour le travail des mines on les remplaça par des nègres de Guinée, qui offraient l'avantage d'une plus grande endurance. Une cédule royale avait autorisé leur introduction dans l'île dès 1511; Las Cases proposa de donner plus d'extension à l'esclavage des nègres en 1517; l'institution devint définitive en 1521, et devait subsister jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

L'île sous la domination espagnole. — Les Espagnols s'occupèrent d'abord avec activité de l'exploitation de l'île; ils fondèrent des villes, dont la plus importante fut San-Domingo, création de Barthélemy Colomb; on ne connaît pas l'origine de ce nom, qui fut ensuite appliqué à l'île entière; il vient probablement de ce que la première église fut consacrée à saint Dominique. Les mines donnèrent peu de résultats; alors les Castillans s'occupèrent d'élevage; quarante ans après l'introduction des premières vaches en 1495, on faisait des chasses de 300 à 500 bêtes à cornes, on chargeait de cuirs des vaisseaux entiers. Les premières cannes à sucre furent plantées en 1506 : les roseaux avaient été apportés des Canaries par Pierre d'Atença; on les cultiva en grand à partir de 1510; mais les Espagnols négligèrent de bonne heure leur première colonie pour donner toute leur attention aux grands terri-

1. V. Schœlcher, *Colonies étrangères et Haïti,* II, p. 67.

toires du continent, qui leur fournissaient de riches métaux, surtout de l'or et de l'argent[1]. Ils conservèrent seulement la partie orientale, et laissèrent les Français prendre possession des péninsules et des montagnes de l'Ouest.

Les Français à Haïti. — Les boucaniers. — Les premiers Français qui apparurent dans l'île furent des enfants perdus de la mère patrie, des aventuriers hardis pareils à ceux qui parcouraient les plaines de la Nouvelle-France; c'étaient des chasseurs venus de Saint-Christophe, qui se réunissaient après la chasse pour *boucaner*, c'est-à-dire pour sécher à la fumée la viande des bœufs qu'ils poursuivaient avec une grande agilité; ils les atteignaient à la course et leur coupaient les jarrets pour ne pas user inutilement leur poudre; on appela ces hardis chasseurs des *boucaniers*. Ils vivaient en commun, et avaient adopté les conventions que l'on appelait les *usages de la côte*. Leur habillement était très simple : une chemise imbue du sang des animaux, un caleçon encore plus crasseux, une courroie qui servait de ceinture, un chapeau sans bord, excepté sur le devant, les souliers faits de peau de cochon. Leur fusil, toujours bien entretenu, avait un canon de 4 pieds et demi, et tirait des balles de 16 à la livre: les fusils de ce calibre ont conservé le nom de *boucaniers;* autour d'eux ils avaient une meute de vingt à trente chiens. Les Espagnols ne purent les vaincre qu'en détruisant les bœufs. Alors les boucaniers se firent *habitants* ou *flibustiers*.

Les flibustiers. — Les *flibustiers* s'emparèrent de la Tortue en 1632; ils eurent des chefs dignes d'eux : Le Vasseur, qui fut assassiné en 1652; le chevalier de Fontenay, qui organisa la course et dressa un code pour le partage du butin. Les flibustiers aidèrent les Anglais à prendre la Jamaïque en 1655. On cite encore parmi les chefs l'Olonnais (des Sables-d'Olonne), qui pilla les villes espagnoles; Vauclin, Grammont, le Basque, qui prit Maracaïbo avec quarante hommes. Ils prirent encore Vera-Cruz en 1683.

Les « habitants ». — D'autres se firent *habitants*, et se livrèrent à la culture du tabac. Un gentilhomme d'Anjou, Bertrand d'Ogeron, gouverneur de la Tortue en 1669, en décida plusieurs à passer dans la grande île, dans la plaine où fut fondé le Cap; il réussit à soumettre la colonie à la Compagnie des Indes. Sous Pouancey et de Cussy on occupa Léogane, Petit-Goave, Port-de-Paix, et on cultiva l'indigo et le cacao. Il fallut lutter contre les Espagnols, qui brûlèrent le Cap en 1690 : Ducasse réussit à se débarrasser des flibustiers et à assurer l'indépendance de la colonie, qui fut reconnue par l'Espagne au traité de Ryswik (1697).

1. « L'Espagne ne conçut pas la fondation des colonies comme une entreprise utile aux enfants de la métropole et à l'industrie, qui trouvait là un nouvel élément d'activité ; elle ne chercha aux Amériques que de l'or et de l'argent. Ce n'était point leur fertilité ni les relations de vastes centres de civilisation à créer qu'elle avait en vue, c'était leurs mines de riches métaux qu'elle voulait exploiter. » (V. Schœlcher, *Colonies étrangères et Haïti*, I, 310.)

Liberté du commerce au dix-huitième siècle. — La colonie fut soumise au régime des Compagnies (Compagnies de Saint-Louis, Compagnie des Indes). Après une révolte générale (1722-27), on supprima les lettres patentes, accordées à la Compagnie, et tous les Français purent commercer librement, moyennant un droit de 3 p. 100. Cette demi-liberté assura une prospérité inouïe : en 1789 la population comprenait 30,000 créoles, 28,000 hommes de couleur (mulâtres et noirs libres), et 500,000 esclaves ; elle fit cette année un chiffre d'affaires de 716 millions, qui rapportèrent au trésor 21,587,000 livres[1].

Haïti pendant la Révolution. — Survint la révolution de 1789, qui provoqua une série de révoltes : les blancs voulurent se rendre indépendants de la métropole, suivant l'exemple des États-Unis; les petits blancs demandèrent la suppression des privilèges, sans songer que l'égalité pourrait aussi être réclamée par les mulâtres; enfin, pendant que ces derniers faisaient valoir leurs droits d'hommes libres, les esclaves nègres préparèrent une révolte générale. L'assemblée nationale ne sut pas distinguer toutes ces variétés de prétentions qui répondaient aux variétés de races. Elle rendit des décrets contradictoires. Les blancs réussirent à supprimer tout pouvoir de la métropole, et s'administrèrent au moyen d'assemblées locales; les mulâtres obtinrent aussi la reconnaissance de leurs droits; le député Santhonax ne reconnaît dans la colonie que deux classes d'hommes, sans distinction de couleur : des citoyens libres et des esclaves (1792). Mais l'année suivante le même Santhonax, effrayé par une révolte d'esclaves, proclama l'affranchissement général (29 août 1793). Les nègres prirent pour chef Toussaint, esclave de l'habitation de Breda; il maintint l'influence française, chassa les Anglais qui avaient été appelés par les blancs, et fonda une vraie république, qu'il administra avec le concours des blancs; les anciens esclaves durent se faire soldats ou ouvriers d'agriculture. Il rédigea une constitution (2 juin 1801), qui reconnaissait la suzeraineté nominale de la France; il la transmit au premier consul avec une lettre qui portait cette suscription : *Le premier des noirs au premier des blancs.* Bonaparte y répondit par l'envoi de l'expédition Leclerc; Toussaint traita et se retira sur une de ses habitations; il y fut traîtreusement arrêté par le général Brunet et envoyé au fort de Joux, d'où on le transféra dans une prison de Besançon; il y mourut en avril 1803.

L'île devient indépendante. — Les nègres triomphèrent dans l'île, dont l'indépendance complète à l'égard de la France fut proclamée le 1er janvier 1804; la France la reconnut par un traité de 1825. Saint-Domingue a repris son nom primitif de Haïti et forme actuellement deux républiques. Celle de l'Ouest, peuplée en majo-

1. « Rien d'approchant ne se retrouve dans les fastes du monde, et les colonies des nations nos rivales étaient à cet égard restées loin de notre Saint-Domingue. » (C.-C. Robin, *Voyages dans la Louisiane*, I, 296.)
La colonie espagnole n'avait que 152,000 habitants.

rité de nègres, a subi bien des révolutions politiques : elle a eu des rois comme Christophe, qui prit le titre de Henry Ier en 1811, des empereurs comme le fameux Soulouque, grossier et ignorant, qui se fit couronner sous le nom de Faustin Ier, le 18 avril 1852. La population actuelle est de 900,000 habitants; elle est composée de noirs et de mulâtres qui continuent à se détester et à se combattre. Les nègres ont fait peu de progrès; ils sont encore adonnés à des superstitions grossières comme le culte du Vaudou, qui exige les sacrifices humains[1]. Quant aux blancs, ils forment une race proscrite; pendant longtemps ils n'ont pu posséder ni terres ni maisons, et aujourd'hui ils sont obligés de se faire naturaliser pour pouvoir posséder. La république de l'Est, république Dominicaine, s'est affranchie de l'Espagne en 1821; elle fut réunie quelque temps à Haïti; elle se donna à l'Espagne en 1861, mais redevint indépendante en 1865. Elle vit en bons rapports avec la république voisine.

*
* *

COLONIES ESPAGNOLES

Cuba. — L'Espagne a conservé deux îles, Puerto-Rico et la grande île de Cuba, « qui pourrait à elle seule valoir un royaume à l'Espagne, » a dit l'abbé Raynal. Leur histoire est très courte. Cuba fut visitée en 1492 par Christophe Colomb, qui entra dans le port de Baracoa; il l'appela Juana, en l'honneur du prince Jean, et parcourut une partie du littoral septentrional jusqu'à l'endroit où s'est élevée la Havane; près du palais du gouverneur est une petite chapelle qui rappelle l'endroit où il débarqua. En 1508 Ovando s'informa des ressources, de la richesse du sol; ses envoyés en firent le tour et s'assurèrent qu'elle est une île. Diego Velasquez en prit possession en 1511, et lui donna le nom de *Fernandina* (1514)[2]; il y trouva une population d'environ 200,000 Indiens, qui furent exterminés en quelques générations; on les remplaça par des esclaves nègres dès 1521. Le meilleur port est la Havane, qui fut pris par les Anglais en 1762; les Espagnols le fortifièrent quand il leur fut rendu en 1763.

Puerto-Rico. — Saint-Jean-Baptiste de Puerto-Rico fut découverte par Colomb en 1493 et occupée par le terrible Jean Ponce de Léon, qui anéantit les Caraïbes et donna l'exemple de les faire recher-

1. « Le culte du Vaudou, accompagné de sacrifices humains, n'est malheureusement qu'une horrible réalité encore à l'heure qu'il est, dans ce malheureux pays. » GAULLIEUR, *Études américaines*, p. 87.

On peut encore citer la *secte des couleuvres*, qui veut faire revivre le cannibalisme ; il y a eu des condamnations à mort pour anthropophagie en 1864.

2. Le nom de *Colonia Fernandina* est resté à une des principales villes de l'île jusqu'en 1819 ; elle s'appelle actuellement *Cienfuegos*.

Liberté du commerce au dix-huitième siècle. — La colonie fut soumise au régime des Compagnies (Compagnies de Saint-Louis, Compagnie des Indes). Après une révolte générale (1722-27), on supprima les lettres patentes, accordées à la Compagnie, et tous les Français purent commercer librement, moyennant un droit de 3 p. 100. Cette demi-liberté assura une prospérité inouïe : en 1789 la population comprenait 30,000 créoles, 28,000 hommes de couleur (mulâtres et noirs libres), et 500,000 esclaves ; elle fit cette année un chiffre d'affaires de 716 millions, qui rapportèrent au trésor 21,587,000 livres[1].

Haïti pendant la Révolution. — Survint la révolution de 1789, qui provoqua une série de révoltes : les blancs voulurent se rendre indépendants de la métropole, suivant l'exemple des États-Unis ; les petits blancs demandèrent la suppression des privilèges, sans songer que l'égalité pourrait aussi être réclamée par les mulâtres ; enfin, pendant que ces derniers faisaient valoir leurs droits d'hommes libres, les esclaves nègres préparèrent une révolte générale. L'assemblée nationale ne sut pas distinguer toutes ces variétés de prétentions qui répondaient aux variétés de races. Elle rendit des décrets contradictoires. Les blancs réussirent à supprimer tout pouvoir de la métropole, et s'administrèrent au moyen d'assemblées locales ; les mulâtres obtinrent aussi la reconnaissance de leurs droits ; le député Santhonax ne reconnaît dans la colonie que deux classes d'hommes, sans distinction de couleur : des citoyens libres et des esclaves (1792). Mais l'année suivante le même Santhonax, effrayé par une révolte d'esclaves, proclama l'affranchissement général (29 août 1793). Les nègres prirent pour chef Toussaint, esclave de l'habitation de Breda ; il maintint l'influence française, chassa les Anglais qui avaient été appelés par les blancs, et fonda une vraie république, qu'il administra avec le concours des blancs ; les anciens esclaves durent se faire soldats ou ouvriers d'agriculture. Il rédigea une constitution (2 juin 1801), qui reconnaissait la suzeraineté nominale de la France ; il la transmit au premier consul avec une lettre qui portait cette suscription : *Le premier des noirs au premier des blancs.* Bonaparte y répondit par l'envoi de l'expédition Leclerc ; Toussaint traita et se retira sur une de ses habitations ; il y fut traîtreusement arrêté par le général Brunet et envoyé au fort de Joux, d'où on le transféra dans une prison de Besançon ; il y mourut en avril 1803.

L'île devient indépendante. — Les nègres triomphèrent dans l'île, dont l'indépendance complète à l'égard de la France fut proclamée le 1er janvier 1804 ; la France la reconnut par un traité de 1825. Saint-Domingue a repris son nom primitif de Haïti et forme actuellement deux républiques. Celle de l'Ouest, peuplée en majo-

1. « Rien d'approchant ne se retrouve dans les fastes du monde, et les colonies des nations nos rivales étaient à cet égard restées loin de notre Saint-Domingue. » (C.-C. Robin, *Voyages dans la Louisiane,* I, 296.)

La colonie espagnole n'avait que 152,000 habitants.

rité de nègres, a subi bien des révolutions politiques : elle a eu des rois comme Christophe, qui prit le titre de Henry Ier en 1811, des empereurs comme le fameux Soulouque, grossier et ignorant, qui se fit couronner sous le nom de Faustin Ier, le 18 avril 1852. La population actuelle est de 900,000 habitants; elle est composée de noirs et de mulâtres qui continuent à se détester et à se combattre. Les nègres ont fait peu de progrès; ils sont encore adonnés à des superstitions grossières comme le culte du Vaudou, qui exige les sacrifices humains[1]. Quant aux blancs, ils forment une race proscrite; pendant longtemps ils n'ont pu posséder ni terres ni maisons, et aujourd'hui ils sont obligés de se faire naturaliser pour pouvoir posséder. La république de l'Est, république Dominicaine, s'est affranchie de l'Espagne en 1821; elle fut réunie quelque temps à Haïti; elle se donna à l'Espagne en 1861, mais redevint indépendante en 1865. Elle vit en bons rapports avec la république voisine.

* * *

COLONIES ESPAGNOLES

Cuba. — L'Espagne a conservé deux îles, Puerto-Rico et la grande île de Cuba, « qui pourrait à elle seule valoir un royaume à l'Espagne, » a dit l'abbé Raynal. Leur histoire est très courte. Cuba fut visitée en 1492 par Christophe Colomb, qui entra dans le port de Baracoa; il l'appela Juana, en l'honneur du prince Jean, et parcourut une partie du littoral septentrional jusqu'à l'endroit où s'est élevée la Havane; près du palais du gouverneur est une petite chapelle qui rappelle l'endroit où il débarqua. En 1508 Ovando s'informa des ressources, de la richesse du sol; ses envoyés en firent le tour et s'assurèrent qu'elle est une île. Diego Velasquez en prit possession en 1511, et lui donna le nom de *Fernandina* (1514)[2]; il y trouva une population d'environ 200,000 Indiens, qui furent exterminés en quelques générations; on les remplaça par des esclaves nègres dès 1521. Le meilleur port est la Havane, qui fut pris par les Anglais en 1762; les Espagnols le fortifièrent quand il leur fut rendu en 1763.

Puerto-Rico. — Saint-Jean-Baptiste de Puerto-Rico fut découverte par Colomb en 1493 et occupée par le terrible Jean Ponce de Léon, qui anéantit les Caraïbes et donna l'exemple de les faire recher-

1. « Le culte du Vaudou, accompagné de sacrifices humains, n'est malheureusement qu'une horrible réalité encore à l'heure qu'il est, dans ce malheureux pays. » GAULLIEUR, *Études américaines*, p. 87.

On peut encore citer la *secte des couleuvres*, qui veut faire revivre le cannibalisme ; il y a eu des condamnations à mort pour anthropophagie en 1864.

2. Le nom de *Colonia Fernandina* est resté à une des principales villes de l'île jusqu'en 1819 ; elle s'appelle actuellement *Cienfuegos*.

cher par des chiens de guerre (1509). L'île fut à peine repeuplée par les Espagnols; en 1700 elle ne comptait que trois villages; sa prospérité date de 1815, époque où le roi autorisa les étrangers à s'établir dans l'île et à y acquérir des propriétés. Les créoles portent le nom d'*Ibaros* ou *Blancos de tierra*. Elle est considérée non comme une colonie, mais comme une province de l'Espagne. L'esclavage a été supprimé en 1873.

*
* *

COLONIES FRANÇAISES

D'Esnambuc. — Le premier colonisateur français des Antilles fut Belain d'Esnambuc, qui occupa une partie de Saint-Christophe en 1625. Il fonda une compagnie dont fit partie Richelieu; chaque associé donna 2,000 livres; elle s'appela la *Compagnie des îles de Saint-Christophe* et devint, en 1635, la *Compagnie des îles d'Amérique*. A cette date, les colons français prirent possession de la Martinique, de la Guadeloupe, de Marie-Galante, de la Dominique. L'exploitation fut ensuite donnée à la *Compagnie des Indes occidentales* fondée par Colbert, qui fit place, en 1675, à la *Compagnie des fermiers du domaine d'Occident*.

Saint-Christophe. — Elle fut cédée aux Anglais en 1783; mais les Français y ont laissé des traditions qui persistent. La capitale est Basse-Terre.

Martinique. — Découverte par Christophe Colomb (15 juin 1502), elle fut visitée par l'Olive et Duplessis, qui refusèrent de s'y établir à cause des serpents; d'Esnambuc y vint et en prit possession la même année (1635). Elle a été souvent attaquée et même occupée par les Anglais. L'esclavage y a été définitivement supprimé par un décret du 4 mars 1848. Ce sont les hommes de couleur qui dominent; en 1886 ils étaient 143,000, et la population blanche était descendue à 5,000. Elle a été fréquemment éprouvée par les tremblements de terre (celui de 1839 détruisit Fort-de-France) et des ouragans; on en relève 67 de 1657 à 1858; il faut y ajouter celui du 10 août 1891, qui causa des dégâts évalués par le conseil général à 88 millions.

Guadeloupe. — C. Colomb la visita au début de son second voyage, en 1493; il lui donna ce nom à cause de la ressemblance qu'elle présentait avec les montagnes d'Espagne, et à cause aussi des moines de Notre-Dame de Guadalupe; Colomb y trouva des anthropophages. Il y revint en 1496, mais fut mal accueilli; elle ne fut habitée par les Européens qu'en 1635. L'Olive et Duplessis, partis de Dieppe, y amenèrent 600 Français, qui firent la guerre aux Indiens, souffrirent de la famine. La colonie fut bientôt délaissée au profit de la Martinique. Elle prospéra au XVIIIe siècle. Le tremblement de terre le plus désastreux fut celui du 8 février 1843, qui provoqua l'éboulement de la Soufrière.

Saintes. — Elles furent occupées en 1648 par trente Français, qui durent se retirer à cause de la sécheresse; on fit en 1652 une nouvelle tentative qui réussit.

Marie-Galante. — Elle porte le nom d'un des dix-sept bâtiments de C. Colomb à son voyage de 1493. Elle produit de la canne à sucre.

Désirade. — Elle a été ainsi baptisée par Colomb, qui l'aperçut la première à son retour aux Antilles en 1493; elle produit du coton.

Saint-Barthélemy. — Ancienne colonie des Suédois de 1783 à 1879, elle a été cédée à la France; elle n'a que 10,000 habitants.

* * *

COLONIES ANGLAISES

Nous en donnons une énumération rapide.

Jamaïque. — Elle fut découverte par Colomb le 5 mai 1594; les premiers établissements espagnols furent entrepris par Alphonse d'Ojeda; Diego Colomb y fit fonder Sevilla-Nueva, qui fut complètement détruite par les flibustiers français; les Anglais cherchèrent à s'en emparer en 1596; le colonel Jackson prit San-Iago (fondée par les Espagnols en 1538) dans son expédition de 1636; enfin Penn et Venables s'en rendirent maîtres en 1655 : ils la trouvèrent peuplée de 1,500 Espagnols et autant d'esclaves, qui se réfugièrent dans les montagnes et firent une résistance acharnée. Les montagnes servirent aussi de retraite aux esclaves marrons, que l'Angleterre ne put jamais dompter : elle dut les déporter en 1795. La colonie a un parlement établi en 1664. Au moment de la suppression de l'esclavage, la Jamaïque comptait 20,000 blancs et 320,000 nègres esclaves. L'affranchissement se produisit sans révolution.

Iles Vierges. — Nom donné par C. Colomb, parce qu'elles recouvrent la mer sur une grande étendue, comme les onze mille vierges de la légende chrétienne. Les Anglais en possèdent la plus grande partie : Tortola, qui fut occupée par les flibustiers en 1666; Anguilla, Saint-Christophe (Colomb lui donna son prénom), Névis, qui a un volcan éteint; Barbade, Antigoa (occupée dès 1632), Montserrat, visitée par Colomb en 1493.

Dominique. — Ancienne colonie française peuplée en 1632 par des colons qui cultivèrent le coton et le café; les Anglais la prirent en 1759.

Sainte-Lucie. — Les Indiens en chassèrent les Anglais, qui étaient venus l'occuper en 1639; le Français Rousselan s'entendit avec les indigènes et fonda un établissement durable en 1650; elle a été prise par les Anglais en 1803. Elle renferme au centre deux montagnes très élevées, les Aiguilles de Sainte-Alousie.

Saint-Vincent. — Encore une colonie française qui fut cédée à l'Angleterre en 1763; les Anglais firent vendre toutes les terres sans

tenir compte des droits de propriété des cultivateurs français, qui furent ruinés.

Barbade. — Elle fut découverte par les Portugais, qui la dédaignèrent; un vaisseau anglais en prit possession en 1605; les planteurs vinrent en 1624 : ce furent des réfugiés politiques et religieux. Elle est naturellement protégée par une ceinture de rochers.

Grenade. — Découverte par Colomb en 1598, elle fut colonisée par les Français de la Martinique en 1650 et cédée aux Anglais par le traité de 1763. Les *Grenadines*, qui en dépendent, sont au nombre de douze; elles ont un climat excellent.

Tabago. — Encore une découverte de Colomb en 1496; elle fut colonisée par des Hollandais en 1642 et 1654 et des Anglais en 1666; d'Estrées s'en empara en 1677, elle appartint à la France jusqu'en 1814, sauf pendant la période de 1755 à 1781.

Trinité. — Ancienne colonie des Espagnols, qui s'y établirent en 1588, et ne surent pas la faire prospérer; les Anglais la prirent en 1797.

* * *

COLONIES DANOISES

Le Danemark possède les trois îles de *Sainte-Croix* (cédée par la France en 1733), *Saint-Jean* et *Saint-Thomas;* cette dernière possède un port excellent, le port Charlotte-Amalia, qui est le plus fréquenté des Antilles.

* * *

COLONIES HOLLANDAISES

Les Hollandais possèdent *Saint-Eustache* depuis 1635, et partagent avec la France l'île *Saint-Martin*. Ce partage remonte à 1648, époque du départ des Espagnols, qui emmenèrent les colons à Porto-Rico. Quatre Français et cinq Hollandais se cachèrent dans les bois, et, restés seuls maîtres de l'île, convinrent de se la partager au nom de leurs souverains; le traité fut signé le 23 mars 1648 sur la *montagne des Accords*. Les *îles Sous le vent*, dont Curaçao, appartiennent au littoral de l'Amérique du Sud.

* * *

LES ANTILLES ET BAHAMA

Méditerranée américaine. — « Entre la pointe méridionale de la Floride et le delta de l'Orénoque, l'Amérique insulaire déploie, en une large courbe de 3,000 kilomètres,

orientée du nord-ouest au sud-est, sa double traînée d'îles sur la mer des Antilles, mer intérieure, largement ouverte du côté de l'Atlantique, que le détroit de la Floride au nord, le canal de Yucatan au sud, relient au golfe du Mexique. Cette Méditerranée américaine, qui, sous le nom de mer des Antilles, de Bahama et de Cayman, baigne les îles des mêmes noms, ne mesure pas moins de 3,017,810 kilomètres carrés, plus que la Méditerranée d'Europe, qui n'en recouvre que 2,500,000. Un long plateau sous-marin la sillonne du nord-ouest au sud-est, formant le double socle sur lequel reposent les îles Bahama au nord, les grandes et les petites Antilles au sud. Si à la superficie de la mer des Antilles l'on ajoute celle du golfe du Mexique, qui en forme le prolongement occidental, on obtient une nappe d'eau de 4,554,138 kilomètres carrés, dont la thalassographie est l'une des mieux connues de notre globe. On en a dessiné les passes, étudié la flore marine, déterminé la température, sondé les profondeurs; on a dressé la carte du relief orographique de la cuvette, mesuré les abîmes qui, comme celui de la *Fosse de Bartlett*, se creusent brusquement à 6,269 mètres au sud de l'île du agrnd Cayman, comme celui de la *Fosse de Yucatan*, s'allongeant en une longue dépression de 4,500 mètres. On a relevé les contours des bancs de Rosalina, de Pedro, de Mosquitos, qui s'étendent depuis la pointe de la Jamaïque jusqu'à celle de Gracias a Dios, de même que l'on a constaté, au nord de Porto-Rico, l'existence d'un gouffre de 8,431 mètres de profondeur.

Les ouragans. — Les courants. — De redoutables coups de vent, auxquels les marins, empruntant aux Caraïbes le mot *Kurakan* par lequel ils les désignent, ont donné le nom d'ouragan, soulèvent de temps à autre, mais surtout de juillet à octobre, les flots de la Méditerranée américaine. Ces ouragans sont dus aux vents de la région polaire, qui, s'engouffrant dans la longue vallée du Mississipi, déplacent d'énormes masses d'air et les entraînent dans ce bassin surchauffé, pôle de chaleur qui appelle à lui les couches froides du nord, vers lequel remonte son gigantesque fleuve marin, le *Gulf-Stream*, dont le débit, de 5 milliards de mètres cubes par seconde, égale celui de 300,000 fleuves comme le puissant Mississipi.

Légende de l'origine des Antilles. — ... Au sud de Bahama s'étend la ligne recourbée des Antilles. Une vieille légende caraïbe raconte qu'aux temps passés on vit se dresser sur la

cime de la Cumbre du Venezuela la silhouette d'un géant. Son bras puissant dessina le geste hiératique et solennel du semeur confiant à la terre féconde des grains mystérieux, et des centaines d'îles échappées de sa main s'éparpillèrent en une courbe régulière sur les eaux bleues de la mer des Caraïbes. Les plus légères portèrent moins loin. Ce furent les Petites Antilles, Grenade, Saint-Vincent, Sainte-Lucie, la Martinique, Dominique et la Guadeloupe. Les plus lourdes, les Grandes Antilles, disparurent à l'horizon lointain. Dans leur cycle régulier elles enserrent la Méditerranée américaine.

... On les appela d'abord Indes occidentales. Colomb, qui les découvrit, se croyait au seuil de l'Inde... Quand on reconnut l'erreur, ce fut pour en consacrer une autre, pour identifier ces îles avec la terre mystérieuse d'*Antilia* qui figurait sur les cartes et les portulans du moyen âge, terre fantôme que la légende plaçait par delà les flots de l'Atlantique, qui reculait à mesure que l'on avançait, et qui n'était peut-être que le grand continent américain où le fils d'Éric le Rouge aborda vers l'an 1000. Ce nom d'Antilles a prévalu dans l'usage...

Bermudes. — ... En venant d'Europe on trouve les Bermudes. Bien que situé encore en plein Océan, entre la mer de Sargasse et le Gulf-Stream, cet archipel anglais se relie aux Bahama et aux terres antiliennes par le socle sous-marin qui le porte. Cent cinquante îles ou îlots composent ce groupe, dont la population n'excède pas 20,000 âmes, et dont le climat est, après celui de certaines îles océaniennes, l'un des meilleurs qui soient, l'un de ceux où l'alternance des saisons est le mieux équilibrée. Les oscillations de la température se maintiennent entre 16 et 31 degrés; la moyenne, supérieure à celle de Madère, est de 21 degrés...

Ici le voisinage du tropique du Cancer et la proximité du nouveau monde ne s'annoncent pas seulement par le changement de couleur des eaux, par les flots bleus et tièdes du Gulf-Stream succédant aux ondes vertes de l'Océan. Depuis plusieurs années, à ce premier caractère physique est venu s'en joindre un second, très sensible surtout de janvier en mai : le parfum que la brise emporte au large, et que dégagent les fleurs d'une liliacée, le lis des Bermudes, dont les vastes cultures ont totalement modifié l'aspect de ce groupe d'îles.

Lis des Bermudes. — L'extension de cette culture date d'il y a peu de temps; elle est due au général Russel Hastings.

Le lis des Bermudes, *Lilium longiflorum eximium*, est d'origine japonaise; les Asiatiques l'apprécient fort, et il figurait en belle place, peint de main de maître par un artiste de Kioto, sur une pièce de soie que le mikado fit tenir, en 1887, à l'auteur de ces lignes, et sur laquelle les plantes les plus rares de l'empire fleuri étaient reproduites avec un art merveilleux. On ignore la date de sa transplantation aux Bermudes; il y a trouvé son sol et son climat d'élection, et quelques années avant l'arrivée du général Hastings, on l'y rencontrait dans presque tous les jardins. Lors d'un séjour qu'il fit dans cette station hivernale, le général fut émerveillé de la beauté et du parfum de ces lis, de leurs remarquables dimensions et de leur facile reproduction. L'idée lui vint de tirer commercialement parti de cette plante aux formes élégantes et pures, d'en multiplier les bulbes, de les expédier aux grands horticulteurs des États-Unis, et aussi d'essayer l'envoi de hampes coupées. On n'ignore pas la passion des Américains pour les fleurs; ils la poussent plus loin encore qu'on ne fait en Europe, et, pour la satisfaire, ils mettent à contribution le monde entier.

... Les horticulteurs américains firent donc aux propositions du général Hastings un accueil des plus favorables; mais, bien que la traversée des Bermudes à New-York ne prît que trois jours, les essais d'envoi de fleurs coupées ne réussirent pas; force fut de se rabattre sur les bulbes. Ceux-ci prospérèrent, et les prix offerts furent tels que le général Hastings résolut de tenter l'expérience sur une grande échelle et de s'assurer des résultats que donnerait la vente, non plus de bulbes récoltés çà et là dans les jardins négligemment entretenus, mais provenant de plantes cultivées avec soin. Il entrevoyait dans cette exploitation une source importante de profits pour les habitants; il le leur expliqua et les invita à se mettre à l'œuvre. Défiants, comme tous les paysans, ils s'obstinèrent, suivant avec incrédulité les essais de M. Russel Hastings; mais quand ils virent les commandes affluer, les envois se succéder, ils s'empressèrent de suivre son exemple; aujourd'hui, riche ou pauvre, chaque cultivateur a son champ de lis.

La culture en est simple, mais un sol riche et abondamment pourvu de fumier est nécessaire, car le lis est une plante très épuisante. Les bulbes sont plantés à des intervalles de 50 centimètres, en août, septembre et octobre; les fleurs, au périanthe campanulé, long de 15 centimètres et du

blanc le plus pur, commencent à apparaître en janvier et persistent jusqu'en mai. Ces fleurs sont portées, par groupes de huit à quarante, sur une hampe dont la longueur varie de $0^m,65$ à $1^m,30$; on a vu même une seule tige en porter 145. La récolte des bulbes commence au milieu de juin et dure jusqu'à la fin de septembre; on procède au triage des bulbes sortis de terre; ceux qui ont une taille marchande, c'est-à-dire de 15 à 25 centimètres de circonférence, sont expédiés dans des caisses de sciure de bois sur New-York, Londres et Paris, où on les plante dans des pots mis en serre, pour obtenir des fleurs pendant l'hiver.

*
* *

Bananes de Bahama. — Les îles Bahama cultivent les fruits. Au premier rang le bananier, *Musa paradisiaca*. Il fut, au dire des chrétiens d'Orient, l'arbre fatal de la science du bien et du mal, celui dont le fruit savoureux tenta Ève... La banane est plus salubre et plus nourrissante qu'aucun fruit; elle est aussi plus abondante et plus appréciée des Américains; elle convient aux enfants comme aux adultes, ne contient ni pépins ni noyaux, ne donne presque aucun déchet[1].

La culture sur une grande échelle en est de date relativement récente. Les débuts de cette culture et les résultats qu'elle donne valent d'être étudiés au point de vue des progrès rapides d'une exploitation et d'un commerce peu connus en France et dont l'extension dans nos colonies pourrait donner d'heureux résultats. L'initiative prise par un homme intelligent et actif fut le point de départ de l'industrie que nous signalons, et qui, dans ces cinq dernières années sur-

1. **Bananier à Porto-Rico.** — « Le bananier, c'est la plante par excellence des Ibaros; il n'en est pas d'un rapport plus abondant, d'une culture plus facile. Une fois en terre, elle pousse toute seule sans demander aucun soin, et quand elle vous a donné son *régime,* énorme grappe de bananes qui fait presque la charge d'un homme, vous la coupez simplement à ras du sol, vous retournez à votre hamac, et de son tronc il sortira bientôt un nouvel arbuste qui vous donnera, six mois après, un nouveau régime. Notez encore que le plus mince couteau est assez bon pour la couper. Sa tige, composée de fibres presque sans adhésion, aqueuse, foliacée, bien qu'elle s'élève à 15 ou 20 pieds, n'offre de résistance qu'au vent, qui la courbe sans la briser. Quant à la banane elle-même, elle n'est pas moins *commode :* verte ou mûre, cuite ou crue, elle plaît également au goût ; il suffit de lui enlever l'écorce avec les doigts pour en faire un repas substantiel, agréable ; enfin elle se prête à mille préparations sans en exiger aucune. Le bananier semble avoir été créé pour la gent fainéante des Ibaros. » (V. Schœlcher, *Colonies étrangères et Haïti,* I, 319, Pagnerre, 1843.)

tout, a créé entre les États-Unis et les Antilles un mouvement commercial nouveau, se chiffrant déjà par des millions et mettant en œuvre des capitaux considérables.

Origine des cultures. — Ce pionnier se nommait Antonio Gomez; il était d'origine espagnole et tenait, à Baracoa, un modeste magasin d'approvisionnements: effets d'habillement pour les matelots, biscuits et porc salé, sucre et café pour les fermiers des environs et pour les goélettes côtières. Baracoa, situé sur la côte nord et à l'extrémité orientale de l'île de Cuba, fut, pendant un temps, la première capitale de l'île; mais elle ne garda pas plus de cinq ans son rang de capitale, dont la déposséda Santiago, dépossédée elle-même par la Havane. La petite ville décrut, et sa population tomba à 3,000 habitants. Son port, étroit, mais sûr, n'était plus visité que par quelques navires de cabotage venant de Bahama ou d'Haïti; l'argent y était rare, et le commerce d'Antonio Gomez consistait surtout en échanges. Ses clients, fermiers, planteurs ou capitaines, le payaient d'ordinaire en feuilles de tabac qu'il expédiait à la Havane.

Parfois aussi des cultivateurs s'acquittaient en régimes de bananes. Antonio Gomez n'appréciait guère ce mode de payement; mais, faute de mieux, il l'acceptait, et confiait ce produit encombrant, de médiocre valeur et de conservation difficile, à quelque capitaine de goélette en partance pour New-York ou la Nouvelle-Orléans, avec mission de l'échanger contre des objets fabriqués. La traversée prenait alors de douze à quinze jours, et les trois quarts des bananes, cueillies trop mûres et mal arrimées, se gâtaient au cours du voyage, ne laissant à Gomez que de bien minces profits; mais il était patient. Sa patience fut récompensée. Un heureux envoi lui valut une commande d'un marchand de fruits en gros, ladite commande appuyée d'un acompte en argent. Encouragé par cette rentrée de numéraire que d'autres ne tardèrent pas à suivre, il lia partie avec son correspondant de New-York. Commandité par lui, il étendit ses crédits aux fermiers, crédits payables en régimes de bananes, puis il acheta des terrains, qu'il planta; enfin il fréta une goélette, qu'il chargea de bananes, et l'expédia à New-York. La traversée fut longue, et la moitié de son chargement invendable, mais le reste donna un gros bénéfice, qu'il employa immédiatement à l'achat et à la mise en cultures de nouveaux terrains. Les ordres d'envoi se succédaient, rapides et avantageux. Gomez traita alors avec les fermiers pour l'achat de leurs récoltes sur pied; il

construisit des hangars pour abriter les régimes que les caravanes d'ânes lui amenaient de toute la région environnante, et, grâce à son activité, il en arriva à expédier régulièrement sur le seul marché de New-York jusqu'à 2,000 régimes de bananes par semaine. Il les payait un franc en marchandises, il les revendait de 5 francs à 7 fr. 50 en numéraire.

Ce n'était encore qu'un début; les commandes se multipliaient en même temps que les envois. Jusqu'alors on ne cultivait à Baracoa qu'une variété de bananes, dite *rosée;* c'est la *Musa paradisiaca* des botanistes; son rendement est d'environ 25 kilogrammes de fruits par régime. Gomez avait remarqué que la banane verte, dite *porgiè* ou bananier de Chine, mûrissait plus tôt, se vendait mieux et laissait un bénéfice plus considérable. Il s'ingénia donc à en multiplier la culture, et Baracoa ne tarda pas à être entourée d'une verdoyante ceinture de bananiers...

Exportation sur les marchés des États-Unis. — ... En 1880 on s'avisa de recourir au transport rapide par bateau à vapeur, pour diminuer la perte énorme de 50 p. 100 sur les expéditions. Le résultat dépassa les espérances. Dans l'entrepont, aménagé à cet effet, les régimes étaient accrochés et maintenus à distance les uns des autres, de manière à ne pas s'entre-choquer; chaque jour on les visitait, détachant les fruits avariés, et on arriva à réduire de 50 à 30, puis à 20 p. 100 le déchet occasionné par le voyage. Plus tard on devait faire mieux encore, et le ramener à 5 p. 100. Cueillies au début de leur maturité, transportées en peu de jours à New-York, les bananes y arrivaient en bonne condition... On compte actuellement 90 navires affectés à ce genre de transport entre les Bahama et les Grandes Antilles d'une part, et les ports de New-York, Boston, Philadelphie, Baltimore et la Nouvelle-Orléans de l'autre[1].

Nassau exporte d'autres fruits. — ... Ce qu'a été Baracoa

1. « A l'heure présente, la banane est un fruit de consommation courante, populaire dans tout le pays; on la voit chez tous les petits marchands, dans toutes les échoppes, aussi bien qu'à la vitrine des meilleures maisons. Commode à manger, en ce qu'elle ne tache point, toujours propre, puisqu'elle ne voit le jour qu'au moment où on la déshabille, et n'a pu être souillée par les mains d'autrui, l'eau où la poussière, et de consistance tendre, savoureuse au goût, elle a bien des raisons de plaire; et elle plait... » (H. de Varigny, *En Amérique*, p. 30-31.)

Importation en 1891, 12,695,386 régimes. La culture de la banane donne un rendement excellent : Humboldt a fait remarquer que la superficie de terre qui en blé donne 33 livres, en donne 98 en pommes de terre, et en bananes 4,000.

« Chaque habitant des États-Unis consomme en moyenne 20 bananes par an. » (Id., *ibid.*, p. 33.)

pour la culture des bananes, Nassau l'est aujourd'hui pour d'autres fruits tropicaux dont l'exportation s'accroît rapidement, tels la mangue[1], *Mangifera Indica*, fruit de premier ordre, dont le goût de térébenthine déconcerte au premier abord le palais des Européens, qui s'y habituent promptement et en arrivent à le proclamer l'un des meilleurs qui existent; il est celui dont les habitants des tropiques sont le plus friands; puis le chérimoya, *Cherimolia Miller*, au goût délicat et parfumé, et que les Américains désignent du nom de *Custard apple;* l'avocat, ou *Persea gratissima*, originaire du Mexique, du Pérou et du Brésil, à la chair fondante; l'arbre à pain, *Actocorpus incisa,* dont les fruits volumineux se récoltent toute l'année, à la condition de réunir sur la même plantation les espèces précoces et tardives; il est très répandu aux Antilles, ainsi que dans les îles de l'Océanie, où, cuit sous la cendre, il remplace pour les blancs, au cours du voyage, le pain dont les indigènes ne font pas usage. Puis la sapota, fruit savoureux d'un arbre renommé pour les propriétés fébrifuges de son écorce; la goyave, *Psidium guyaca*, aux larges baies succulentes, de la grosseur d'un œuf, à la chair sucrée, légèrement acidulée et parfumée; le tamarin, *Tamarindus Indica,* au port majestueux, au feuillage épais, et du fruit duquel on fabrique une boisson des plus rafraîchissantes; et bien d'autres encore affluent sur les marchés américains. Ces fruits des tropiques y font aujourd'hui partie de l'alimentation générale, alors qu'en Europe la plupart sont encore inconnus ou se vendent à des prix excessifs, comme le chérimoya, dont on peut voir de rares échantillons aux vitrines de nos grands magasins de comestibles, au prix de 5 francs pièce, alors que, sur les lieux de production, ce fruit vaut quelques centimes.

Les ananas. — De tous ces fruits, l'ananas, *Bromelia ananas*, est celui dont la culture et l'exportation occupent le premier rang aux Bahama. La variété dite *Providence,* largement culti-

1. « Les mangues sont produites par un arbre énorme, au feuillage d'un vert foncé superbe ; c'est l'arbre national de Haïti, et chaque pied, gros comme nos plus gros châtaigniers, produit plusieurs milliers de fruits.

« Les variétés en sont innombrables; gros comme un œuf de poule au moins, légèrement aplati, vert dessus, jaune dedans, le fruit, qui renferme un gros noyau central, est très savoureux ; les Européens ont parfois du mal à s'y faire, à cause d'une assez forte odeur de térébenthine, variant d'ailleurs suivant les espèces et les terrains; cependant, en général on s'y accoutume promptement, et l'on ne tarde pas à partager le goût des Haïtiens qui adorent ce fruit; on peut en tirer un excellent tafia et de la térébenthine.» (Paul Vibert, *la République d'Haïti*, Berger-Levrault, 1895, p. 32-33.)

vée dans l'île d'Eleuthera, y donne des produits volumineux et précoces. La plante se multiplie d'elle-même, presque sans travail pour l'agriculteur, et le fruit, dont le poids varie entre trois et quatre livres, cueilli avant sa maturité complète, se transporte facilement et se conserve bien. Réputé, et avec raison, l'un des plus parfumés que l'on connaisse, l'ananas fut, pendant plus d'un siècle, l'un des plus rares et des plus coûteux en Europe. La première fois qu'il parut sur une table française, ce fut en 1733 à Versailles, sur celle de Louis XV. Au commencement de ce siècle on payait jusqu'à 50 et 100 fr. ce fruit, qui, sur les lieux de production, vaut à peine quelques sous. Aujourd'hui, démocratisé, les marchands promènent en certaines saisons l'ananas dans les rues de nos grandes villes; on le trouve en tout temps chez les marchands de comestibles, et aussi, à l'état de conserves, chez tous les épiciers.

Nassau est devenu le centre de ce commerce d'exportation qui prend avec les États-Unis une grande extension. Une seule maison américaine de cette ville exporte annuellement un million de boites de conserves d'ananas; elle expédie en outre, à destination des ports américains, quinze navires transportant en moyenne six millions d'ananas frais; d'autres ont réalisé de gros bénéfices sur les patates douces et les ignames. Partout, dans la mer des Antilles, l'or américain est venu stimuler la production de ces îles fortunées dont Christophe Colomb disait, dans une lettre adressée à Isabelle de Castille : « Ces terres dépassent en richesse et en fertilité toutes les autres contrées, et l'emportent sur elles autant que l'astre du jour l'emporte en splendeur sur l'astre de la nuit. » (C. DE VARIGNY, *Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1893, p. 95-113.)

On peut lire sur le même sujet un récit de M. A. Salles, sous-commissaire de la marine, *Autour de la mer des Antilles*, dans l'*Annuaire du Club alpin français*, 1889, p. 320-347.

*
* *

SAINT-DOMINGUE

Montagne magnétique. — « Avec quelle ténacité ils restent fixés dans la mémoire, les contes de notre enfance ! Ni les premiers devoirs de la vie, ni les joies ou les souffrances de ce monde, ne peuvent effacer les images qui datent de cet heureux temps. Je me rappelle encore l'impression que fit

sur mon imagination enfantine le conte de la montagne aimantée. A en croire ma nourrice, cette montagne s'élevait solitaire et escarpée du sein de la mer; tous les vaisseaux qui naviguaient dans un certain rayon à l'entour étaient attirés par une force irrésistible vers ce rocher, dont les flancs étaient continuellement battus par les vagues. Aussitôt que le malheureux bâtiment, voué à sa perte, arrivait à une certaine distance, la force magnétique se développait alors si puissante que les clous et les boulons plantés dans les parois du navire, s'échappaient, puis les planches se détachaient, les mâts tombaient dans la mer, et l'équipage périssait au fond des ondes, tandis que la nef s'abîmait avec un épouvantable fracas.

Ce conte me revint lorsque, dans mes excursions à travers le territoire de Saint-Domingue, on me parla d'une montagne formée de blocs d'aimant; elle est située sur les bords de l'Yuna, qui coule vers l'ouest...

... Elle s'élève à 60 pieds au-dessus de la savane, et est ornée à son sommet d'un palmier majestueux; la partie septentrionale est couverte de pierres noirâtres, qui ont toutes des propriétés plus ou moins magnétiques... L'influence qu'elles exercent sur l'aiguille aimantée est à peine croyable... L'aiguille, quand on l'approchait du sol, éprouvait de violentes agitations; en d'autres cas elle tournait avec une grande rapidité jusqu'à ce qu'elle s'arrêtât, et de sa pointe nord indiquât la direction du sud. Si on la transportait sur d'autres blocs, les mouvements étaient moins rapides, mais les pôles étaient invariablement renversés. Élevait-on la boussole au-dessus du roc, l'influence magnétique diminuait; elle cessait entièrement à une distance de trois ou quatre pieds... » (*Lettre de* Schomburgk, dans *Nouvelles Annales des voyages*, 5e série, tome XXXVIII, année 1854, p. 366-68.)

* * *

Jacmel. — « Nous jetâmes l'ancre devant le port de Jaquemel; j'eus l'occasion de rester dans la ville environ trois heures, temps plus que suffisant pour la visiter, ainsi que les environs. Je vis que cette ville, riche autrefois, était convertie aujourd'hui en ruines et en masures. L'aspect de la désolation s'y trouve à chaque pas : on voit encore çà et là, dans les rues, des restes plus ou moins dispersés d'un ancien gros pavé, posé jadis par les Français, mais que, depuis leur retraite de l'île,

on n'a jamais réparé. Les torrents qui traversent la ville à la saison annuelle des pluies en ont arraché les pierres, et elle est profondément labourée dans toutes les directions; les maisons se dégradent de plus en plus et restent également sans entretien; enfin la malpropreté, déjà grande à l'extérieur, l'est encore bien davantage à l'intérieur des habitations.

On voit donc partout dans Jaquemel le cachet de la paresse et de la misère des nègres, qui restent autant indifférents au triste avenir qu'ils se préparent qu'à la fortune qui leur sourit. Les fertiles et pittoresques jardins dont les pentes s'inclinent vers la ville sont aujourd'hui remplacés par la végétation incessante et toujours envahissante de la forêt, et on remarque même que, dans quelques parties des rues, la puissante nature, opérant un retour, reprend ses droits à l'homme, et qu'elle assure sa conquête et son règne en refoulant peu à peu vers l'Océan une population qui se montre si peu digne de ses bienfaits. En effet, le nègre ne semble point voir les richesses et les beaux sites qui l'entourent : il ne s'en émeut point et ne s'inspire de rien; au contraire, il croupit impassible dans son oisiveté, comme un être seulement campé sur cette plage; il n'entreprend rien qui marque sa confiance dans l'avenir et sa stabilité; mais il semble se reposer encore des lassitudes de son ancien esclavage...

... Au moment de notre débarquement, il y avait sur la jetée du port un officier noir, portant les insignes du grade de capitaine; il était revêtu d'un vieil uniforme, et son chapeau à cornes était surmonté d'un panache d'une hauteur démesurée. A quelques pas de là était un poste de soldats de la garnison, et plus loin je vis encore une compagnie de fantassins sous les armes.

Ces guerriers noirs, plus piteux qu'imposants, étaient plus faits pour inspirer de la compassion que de la terreur; tous avaient les pieds nus, et ils n'avaient pas même la sandale en usage en Amérique; leurs pantalons de bure étaient en général d'un gris obscur; ils étaient rapiécés, et à la partie inférieure, surtout du côté du talon, ils se trouvaient échancrés par de longues déchirures. Leurs habits troués avaient perdu la plupart de leurs boutons, auxquels ils substituaient des attaches de ficelle. Il en était de même de leur fourniment, qui brillait par la malpropreté, et des bouts de ficelle y remplaçaient aussi la boucle et les courroies qui manquaient. Leurs armes étaient à silex et dans le plus mauvais état; mais ces soldats étaient surtout remarquables par l'étrange shako

de cuir bouilli qui leur servait de couvre-chef : il était d'une hauteur prodigieuse, fort évasé du haut, et aucune plaque, ni garniture, ni visière, n'y était adaptée : en un mot, c'était une sorte de baquet qui leur servait de coiffure. Cette petite description de la tenue militaire peut donner une idée de l'aspect pittoresque du soldat haïtien. » (O. de Thoron, *Amérique équatoriale,* 1866, veuve Renouard, H. Laurens succ., p. 12-15.)

Le riche d'Haïti avant 1789. — « Chaque habitant français mène sur son bien un train de prince, dans une maison magnifique, ornée de plus beaux meubles que ceux du palais de nos gouverneurs; ils ont une table plus abondante que nos seigneurs, des alcôves et chambres superbement tendues avec des lits richement drapés, afin de recevoir leurs amis et les voyageurs. Des barbiers, des perruquiers, sont à leur ordre et soignent leur toilette, sans compter deux ou trois voitures avec lesquelles ils se rendent les uns chez les autres, et vont à la comédie dans la ville de leur district, où ils se réunissent pour faire bonne chère et s'entretenir des nouvelles d'Europe. » (Valverde, cité par Schœlcher, *Colonies étrangères et Haïti,* Paris, Pagnerre, 1843, II, 89.)

Soulouque. — « Il y a de la profondeur et de l'intelligence dans ce vaste front chauve; les lignes du visage sont assez belles; l'œil, qui est ordinairement voilé, brille en s'animant d'un éclat magnétique, puis les traits semblent retomber dans une sorte de somnolence...

Faustin Ier ne se bornait pas à chercher à augmenter la prospérité matérielle de son empire, il portait toute sa sollicitude sur l'instruction de son peuple. Il ouvrit des écoles de droit et de médecine, dont il recruta les professeurs parmi les jeunes gens élevés en Europe, institua des tribunaux de district, une cour d'appel et un tribunal suprême présidé par le ministre de la justice. Sa création la moins heureuse fut celle de la noblesse. Il la voulut féodale; il se trompa, non point dans le choix des titres, bien que ç'ait été là le plus fécond sujet des sarcasmes dont on l'ait comblé, mais dans le choix des individus qu'il investit de charges et d'appellations honorifiques. Lorsque les Français colonisèrent Saint-Domingue, ils partagèrent l'île en districts, auxquels ils donnèrent le nom des localités qu'ils renfermaient. Or les premiers occupants n'avaient pas été si difficiles sur le choix des dénominations qu'ils assignaient aux endroits où ils fondaient des établissements. C'est ainsi que telle baie, formée par l'embouchure d'un cours d'eau fangeux, fut appelé le *Trou-Sale*, etc.,

et lors de l'institution de la noblesse, les fonctionnaires chargés de l'administration de ces départements reçurent les titres de duc de Trou-Sale, comte du Grand-Trou, baron de Petit-Trou; telle fut également l'origine des titres de duc de la Limonade, de la Marmelade, de Trou-Bonbon, etc.

La cour de Soulouque avait pour principaux dignitaires :

Le duc de Trou-Bonbon, maréchal, ministre de la guerre;

Leurs Grâces Mgr le duc de la Limonade;

— — le prince de Lazare-Tape-à-l'œil;

— — le prince de Bobo;

— — le prince de la Marmelade;

Leurs Excellences le comte des Plaines-du-Nord;

— — — des Plaines-du-Sud;

Le baron de Petit-Trou et de Sale-Trou.

Un des plus beaux noms est celui de duc de Tiburon; le titulaire s'appelait d'abord Jacquot. » (Docteur Camille Ricque, *Nouvelles Annales des voyages*, 1866, tome II, p. 155-158. *Cf.* Paul Dhormoys, *Une visite à Soulouque,* Hachette, 1864.)

A dix-huit ans, Soulouque était palefrenier chez un Américain; il s'engagea dans la garde de Boyer et devint général commandant; il remplaça Boyer et gouverna avec une autorité absolue.

*
* *

CUBA

La Havane. — « A peine eus-je terminé les arrangements les plus indispensables que je sortis pour jeter un coup d'œil sur la ville. J'éprouvais une soif de voir et de m'imprégner des choses tropicales, que je n'avais jamais autant ressentie dans mes précédents voyages. Je me dirigeai d'abord vers le môle, sans m'inquiéter de la pluie qui tombait par petites averses, afin de contempler sous un nouvel aspect le tableau magnifique que j'avais entrevu le matin, la vaste étendue de la rade perdue dans l'intérieur des terres, la ceinture de collines ondulant jusqu'à l'horizon, et le bourg de Regla, arsenal de la marine marchande... Quant aux quais bâtis sur pilotis, ils ne répondirent point à mon attente, peut-être parce qu'on me les avait trop vantés; en entendant nommer les bois précieux employés à leur construction, à peine avais-je songé qu'il devait exister beaucoup de ressemblance entre une solive toute d'acajou et une solive de chêne... Je

remarquai plus loin de légers magasins formés d'un toit en zinc élevé sur des colonnettes de fonte; ils abritaient les marchandises soumises à l'inspection de la douane... La Bourse se tient aux alentours; là s'assemblent, à certaines heures, les négociants, les courtiers, les oisifs, pour traiter d'affaires ou pour apprendre les nouvelles. On distingue facilement les créoles, gens de petite taille et d'un tempérament sec, des robustes Catalans, ces Auvergnats de l'île, qui y débarquent avec un écu et parviennent, à force d'économie, d'union et de persévérance, à fixer sur eux les faveurs de la fortune. A côté de cette population blanche, élégamment vêtue, je vis un peuple noir, nu jusqu'à la ceinture, qui travaillait en s'animant d'un chant plaintif; il déchargeait les navires amarrés contre la charpente raboteuse des quais. Là étaient entassés les farines des États-Unis, les vins d'Espagne, le riz de la Caroline, le beurre de New-York, le *tassao* ou *tosajo* (viande salée ou séchée) de Buenos-Ayres, tandis que de petites charrettes traînées par des mulets apportaient en échange les trois produits de l'île, le sucre, le tabac et le café. L'activité qui régnait en ces lieux annonçait un grand mouvement commercial; l'odorat y était saisi par des émanations étranges, et l'oreille assourdie par mille bruits et mille rumeurs confuses. Après cet examen rapide, j'abandonnai les quais... pour m'enfoncer dans la cité, au hasard et sans but, voyage de découverte dont je me promettais un plaisir infini. Deux heures de pluie avaient suffi pour rendre les rues impraticables; des ruisseaux ou des mares, suivant l'inclinaison du sol, envahissaient la voie publique, ne laissant subsister qu'un trottoir exigu, glissant et dégradé, où se traînait péniblement la classe infime de la population : c'était à qui s'effacerait contre la muraille pour éviter le choc des équipages qui faisaient tourbillonner la boue...

Les nègres de la Havane. — Les créatures humaines qui cheminaient dans ces dures conditions étaient presque toutes noires ou basanées, vêtues avec le sans-façon des pays chauds ou l'insouciance de l'esclavage. Peu de blancs se montraient à pied; des négrillons tout nus imprimaient leurs dents blanches dans des tronçons de cannes à sucre, tandis que leurs mères, chargées d'un hideux embonpoint, fumaient effrontément au nez des passants. Je cherchai vainement sur ces visages d'ébène la trace des facultés divines qui sont l'apanage de notre race, faite à l'image du Créateur; je n'y lus que l'abrutissement, l'imbécillité, l'abjection. Les mulâtres,

au contraire, me fixaient avec des yeux pleins d'audace qui brillaient sous leur chapeau rabattu. Je bornai là mes observations; le soir était venu, la pluie avait cessé, une fraîcheur agréable se répandait dans l'atmosphère; les vastes fenêtres qui donnent de plain-pied sur la rue se peuplaient d'apparitions gracieuses, tandis que les *volantes*[1] emportaient de ravissantes toilettes dans la direction du théâtre ou de l'Alameda... » (ARTHUR MORELET, *Voyage dans l'Amérique centrale,* Paris, Gide et J. Baudry, 1857, I, 22-25.)

*
* *

La loterie à la Havane. — « Le tirage a lieu une fois par mois[2] et produit un revenu considérable au gouvernement. Cette opération se fait avec un degré de pompe et d'éclat bien calculé pour fasciner les yeux des hommes de la classe inférieure, et pour les exciter à risquer leur argent à ce jeu de hasard. Le nombre des billets que l'on met en émission est ordinairement de dix mille, sur lesquels il y a cent lots depuis cinquante piastres jusqu'à 20,000; les plus petites fractions de billet coûtent un réal. Plusieurs jours avant le tirage, le bureau de la loterie est assiégé d'une foule de matelots, de bateliers, de soldats, d'esclaves nègres et de mulâtres, et de tout le rebut de la population de la Havane, venant acheter des billets avec de l'argent qu'ils se sont probablement procuré par quelque moyen illicite... Le tirage de la loterie se fit dans une grande place carrée entourée de portiques. D'un côté il y avait une plate-forme haute d'une dizaine de pieds et ombragée d'une tente. Le gouverneur et plusieurs des officiers, s'y étant assis dans des fauteuils de parade, présidèrent à l'opération. Sur le devant étaient placés deux

1. « Rien de plus coquet et de plus original... On voit bien quelque chose d'analogue à Lisbonne, mais la longueur des brancards et la hauteur des roues donnent à la volante havanaise une physionomie toute locale. L'attitude que l'on y prend sans effort est en harmonie parfaite avec la langueur du climat : le corps à demi renversé, les pieds légèrement exhaussés, les jambes avec toute l'extension désirable, on se sent entraîné rapidement, tandis que la caisse, suspendue entre l'essieu et l'attelage, prend le mouvement d'un palanquin... » (A. MORELET, *ibid.*, I, 25.)

On l'appelle *quitrine* quand elle est une voiture de luxe; il y en a dont tous les ornements, y compris les marchepieds, sont en argent massif. On en voit qui remisent au beau milieu du salon.

2. On a multiplié les tirages, qui ont lieu tous les dix-huit ou vingt jours; il y a 19 loteries par an, qui donnent à l'État un bénéfice de 2,280,000 piastres, soit 11,400,000 francs.

globes creux fort élégants, contenant les ots, que tiraient de chacune, au même moment, deux petits garçons bizarrement vêtus et les yeux bandés. Ces deux divinités de la fortune tenaient, pendant quelques secondes, élevés au-dessus de leur tête, les billets qui leur étaient tombés sous la main, afin que les spectateurs se convainquissent par leurs yeux qu'il n'y avait pas de fraude; puis elles le présentaient au gouverneur, dont le secrétaire les enregistrait aussitôt et proclamait à haute voix le numéro et le montant du lot. Ces particularités étaient ensuite tracées à la craie d'une manière très visible sur une grande planche noire qui était à la portée de chacun. Après une petite pause, de nouveaux billets furent tirés, jusqu'à ce qu'il ne restât plus rien dans les globes. Quand le lot était de 400 piastres et au-dessus, une musique militaire, placée près de la plate-forme, exécutait une brillante fanfare, puis jouait un morceau d'un genre gai et animé...

On venait de tirer le premier billet quand j'entrai dans la place; je me trouvais entouré par une foule immense et placé vis-à-vis de la plate-forme. La plus grande partie de la multitude rassemblée était composée de nègres et de mulâtres des deux sexes; mais il y avait aussi parmi eux beaucoup d'Espagnols de la classe inférieure, et quelques personnes d'un rang plus élevé se promenaient çà et là comme des spectateurs entièrement désintéressés. J'observai dans un coin un noyau de capitaines de navire anglais haussant les épaules et regardant ce spectacle comme étant persuadés qu'eux exceptés toutes les personnes présentes allaient être trompées. A une petite distance se tenaient trois hommes au visage hâve et au regard inquiet, dont les uniformes râpés et les épées à garde rouillée me firent présumer que c'étaient des officiers à demi-solde. L'un deux tenait à la main un papier que je supposai contenir les numéros de leurs billets; car tous le regardaient alternativement, ainsi que la planche noire, puis prenaient un air triste et désespéré...

Je me plaçai sur une petite élévation, et de là je pus examiner à mon aise toute la foule inquiète, dont le visage était tourné en l'air : il y en avait sans doute plus d'un qui avait risqué tout ce qu'il possédait. Lorsque le petit garçon élevait le billet au-dessus de sa tête, aussitôt un profond silence régnait partout, et des milliers de regards se fixaient avec anxiété sur la personne qui prononçait à haute voix le numéro... Les lots sont annoncés : grande rumeur dans la foule. Des centaines de morceaux de papier sont alors tirés et dépliés,

et des centaines de gens qui n'ont pas entendu distinctement demandent à leur voisin, étourdi, de répéter les paroles du crieur; le fracas des trompettes, des tambours et des cymbales frappe les oreilles et augmente deux fois l'impatience des gens qui sont encore en suspens sur les numéros. Cependant le possesseur du billet gagnant se trahit par des manifestations immodérées de joie; le peuple jette des regards chagrins et envieux sur l'homme favorisé de la fortune, puis reprend son attitude tranquille[1]. » (Traduction d'un récit anglais publié dans *Nouvelles Annales des voyages*, 1828, 2e série, tome IX, p. 141-145.)

*
* *

LE TABAC

Grands centres de production. — « Le tabac, dont l'usage étonnait si fort les compagnons de Colomb[2], a soumis à son empire l'Europe, l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie, le monde chrétien et le monde musulman, les nations les plus civilisées et les tribus les plus barbares. Il n'est pas d'exemple d'une conquête aussi vaste et aussi rapide[3]. Quatre siècles ont suffi

1. « Pendant mon séjour, un horloger français, dont le commerce était loin de prospérer, gagna 250,000 francs, avec lesquels il prit fort sagement congé de la colonie. — Quelque temps après, un des principaux lots échut à une association d'esclaves qui s'étaient cotisés pour faire les frais d'un billet. » (A. MORELET, *Voyage dans l'Amérique centrale*, I, 57.)

1. « A défaut d'or, les indigènes offraient aux Espagnols ce qu'ils appréciaient plus que le lourd métal : des feuilles sèches et roulées qu'ils allumaient et dont ils aspiraient la fumée. Ils tenaient pour sacrée la plante qui le portait, et les feuilles pour un universel spécifique; elles servaient aux pansements; pulvérisées et jetées sur la mer, elles apaisaient, disaient-ils, les flots irrités; portées en sachet autour du cou, elles écartaient les mauvais esprits. Aux rouleaux qu'ils fumaient, ils donnaient le nom de *tabacos*, qui devait rester à la plante. » (C. DE VARIGNY, *Revue des Deux Mondes*, 1er janvier 1894, p. 171.) « A Haïti, le procédé différait; les indigènes plaçaient les feuilles de tabac sur des braises à moitié allumées; ils prenaient un tuyau fourchu en forme d'Y; le pied de cette pipe se mettait dans la fumée que produisait la feuille de tabac en brûlant, et les deux branches dans les narines, par lesquelles on tirait la fumée, qui montait bientôt au cerveau. Ils appelaient la plante *cohiba*, et l'instrument *tabaco*. » (CHARLEVOIX, *Histoire de Saint-Domingue*, I, 54.) Ce fut un ambassadeur de France à Lisbonne, Jean Nicot, qui l'introduisit en France; il en présenta les premières feuilles à Catherine de Médicis. On appela pendant longtemps le tabac *nicotine* ou l'*herbe à la reine*. M. E. FALGAIROLE vient de publier la *Correspondance inédite* de Jean Nicot, Paris, Challamel, 1897.

3. Il y eut cependant des résistances; un tsar de Russie en défendit l'usage dans ses États sous peine du fouet; la seconde fois les coupables auraient le nez coupé,

pour imposer à l'univers entier l'usage de cette plante, et les revenus qu'en tirent les gouvernements dépassent en une seule année le montant des tributs que l'Espagne levait sur le nouveau monde.

Aujourd'hui le tabac est cultivé partout, mais les produits qu'il donne sont infiniment variés. Les centres de production sont nombreux; il en est quatre surtout qui se disputent non le premier rang, qui appartient sans conteste à Cuba, mais la clientèle du monde. Ce sont, avec Cuba, les États-Unis, la Turquie et les îles Philippines. Manille accapare le trafic de l'extrême Orient et de l'Océanie; la Turquie, celui de l'Asie et d'une partie de l'Europe; la Virginie, le Kentucky, la Pennsylvanie et l'Ohio, celui de l'Amérique; Cuba, par la supériorité de ses produits, règne sur toutes ces régions. Nulle part les conditions requises de sol et de climat ne sont au même degré réunies; nulle part la culture n'est mieux entendue et plus intelligemment développée; nulle part enfin ouvriers plus habiles et manufacturiers plus soucieux du renom de leur marque commerciale ne surveillent avec plus de soin une fabrication plus délicate.

On compte à la Havane, centre principal de cette industrie, une centaine de manufactures de cigares, dont quinze environ de premier ordre, réputées pour n'employer que des tabacs de qualité supérieure, et cantonnées dans une spécialité de cigares où elles excellent. On en a vu, lors des années de mauvaise récolte, chômer plutôt que de livrer à la consommation des produits inférieurs et de compromettre leur renom.

Conditions de culture.— Il est peu de plantes pour lesquelles la nature du terrain ait une aussi grande importance que pour le tabac. Le choix du terrain, son exposition, son degré de sécheresse ou d'humidité, déterminent absolument la qualité, la quantité et l'arome du tabac. Il lui faut un sol légèrement sablonneux, très meuble et très riche, à proximité d'un cours d'eau, mais non marécageux... Cette culture exige, à tout prendre, plus d'habileté que de débours et de travail; à ce titre, elle est celle à laquelle s'adonnent de préférence les petits fermiers, qui en tirent un excellent parti, et, débutant par un modeste enclos, étendent leurs plantations au fur et à

la troisième ils seraient condamnés à mort. La même peine fut prononcée par le sultan et le souverain de la Perse. Le pape Urbain VIII publia une bulle qui prononçait l'excommunication de tous ceux qui prendraient du tabac dans les églises. Clément XI en restreignit ensuite la défense à l'église Saint-Pierre de Rome.

mesure de leurs bénéfices. Presque partout dans l'île, sauf sur la côte orientale, le sol est propre à ce genre de culture, mais l'expérience a démontré que certaines zones donnent des produits très supérieurs à d'autres. Tel est le cas pour le département de la Havane, et notamment pour le district de *Vuelta de Abajo,* converti sur trente lieues de longueur et sept à huit de large en plantations de tabac. On y estime le rendement d'un hectare à 750 kilogrammes de feuilles, alors que dans les terrains moins favorisés ce rendement n'excède pas 400 kilogrammes.

Dans ce dernier cas le revenu moyen dépasse encore 10 p. 100 du capital. Les plantations de la *Vuelta de Abajo* rendent bien au-dessus de ces chiffres; il en est de même pour celles de la riche vallée de *los Guines,* qui produit le meilleur des tabacs à priser. Sur les rives du rio San-Sebastian, on récolte un excellent tabac à cigarettes; de Consolacion à San-Cristoval, les plantations se succèdent presque sans interruption; mais si le tabac qu'elles produisent est abondant, il est « chaud », comme disent les colons, c'est-à-dire âcre et fort; on le mélange d'ordinaire avec les tabacs plus faibles et moins colorés de Guanajay et de Holguin. On ne compte pas moins de 15,000 planteurs de tabac dans l'île de Cuba, et sur la plupart des plantations on n'a recours qu'à la main-d'œuvre des blancs.

La réussite d'une plantation de tabac dépend de l'expérience, et surtout de la vigilance du *veguero* qui la dirige. Il surveille le repiquage et l'entretien des plants, le développement des feuilles, dans lesquelles il concentre la sève par l'écimage et l'ébourgeonnement; il s'applique à les maintenir intactes et sans piqûres, détruisant les insectes qui s'attaquent aux jeunes pousses et les plantes parasites qui s'en prennent aux racines; ce genre de travail exige plus d'attention et de soin que de rude labeur, et les « petits blancs » s'en acquittent à merveille. Il en est de même pour la cueillette, qui se fait à la main, par un temps sec et avec de grandes précautions, en vue de conserver les feuilles intactes et sans déchirures; mêmes précautions pour la dessiccation dans le séchoir, pour la confection des *manojas,* ou ballots, qu'achètent les fabricants de cigares, et dont les prix varient entre 20 et 400 piastres par 100 kilogrammes, selon la qualité, la dimension et la netteté des feuilles qui les composent. Quand on a choisi les *manojas* qui vont servir à fabriquer les cigares, on en déplie les feuilles une à une, et on les plonge dans un tonneau con-

tenant une solution de salpêtre. Lorsqu'elles y ont séjourné le temps nécessaire pour y être suffisamment humectées et assouplies, on les met égoutter et sécher. Puis on procède à l'opération dite *disbabillar*, qui consiste à les développer avec soin pour ne pas les déchirer.

Fabrication des cigares. — Elles passent alors entre les mains des *torcedores*, le plus souvent nègres ou mulâtres, parfois même Chinois, artistes habiles, du savoir-faire et de l'expérience desquels dépend le renom de la fabrique, et dont le salaire est en proportion de leurs mérites. Armé d'un couteau très aiguisé, avec le dos duquel il étale la feuille, le *torcedor* tranche les parties extérieures et les rebords inférieurs, les roule en spirale ou *tripa*, découpe l'enveloppe, et d'un tour de main confectionne les cigares, dont la qualité, la forme, la longueur et le poids sont identiquement les mêmes. La Havane est le centre de cette industrie, qui se chiffre par un total de plus de 200 millions de cigares exportés chaque année, non compris 180,000 à 200,000 balles de tabac en feuilles et déduction faite de la consommation locale.

Cette dernière représente un chiffre considérable. On fume partout à Cuba, et à la Havane seule on évalue à 25 millions de francs par année la consommation du tabac. Hommes, femmes et enfants, maîtres et serviteurs, blancs, nègres, métis, en font usage; les gamins ont tous le cigare aux lèvres, les nourrices fument en allaitant leurs nourrissons, les femmes abusent de la cigarette, et les hommes en usent partout; à table, entre deux plats, dans les salons, les cours de justice, au théâtre, au bal, aux funérailles, au lit même, partout et toujours le Havanais fume. Aussi le commerce du tabac a-t-il pris des développements extraordinaires; les débits pullulent. A côté des fabriques de cigares, dont les plus connues sont celles de Moralès, d'Upmann, de Partagas, de Cabanas y Carvajal, de la Legitimidad, se sont élevées les manufactures de cigarettes, dont quelques-unes très importantes. Celle de la Honradez produit en moyenne de 3 à 4 millions de cigarettes par jour. Deux machines perfectionnées en fabriquent jusqu'à 100,000 par heure, soit ensemble 2 millions; mais, étant donnée la préférence de plus en plus marquée des Havanais pour les cigarettes faites à la main, et l'habitude par eux prise de les ouvrir et de les rouler à nouveau avant de les fumer, près de 2 millions sont fabriquées quotidiennement par les Chinois. Telles sont leur expérience et leur agilité de main qu'ils ont conquis le monopole de cette fabrica-

tion. » (C. de Varigny, *Revue des Deux Mondes*, 1er janvier 1894, p. 182-185.)

*
* *

LA SOUFRIÈRE

Éruption de 1797. — « La Guadeloupe a au milieu d'elle un ennemi qu'elle ne craint pas, parce que, par habitude, elle s'est familiarisée avec lui : c'est le volcan.

En 1696 la Soufrière lançait encore des cendres et jetait une fumée mêlée d'étincelles. « Il en sortait une fumée noire mêlée d'étincelles de feu, » dit Labat.

Depuis cette époque, le volcan non seulement ne faisait plus d'éruption, mais encore on aurait dit qu'il allait s'éteindre. En 1797 il ne montrait sa vitalité, de même que de nos jours, que par des jets de vapeur, qui sortaient en sifflant de quelques crevasses de la montagne.

Le 28 septembre, sur les six heures du soir, par un temps calme et serein, le vent étant à l'est, un bruit sourd, semblable au grondement du tonnerre, se fit entendre à Basse-Terre, dans les environs et même dans quelques parties de la Grande-Terre. Ce bruit cessa sans qu'on pût en connaître la cause. A huit heures il recommença, accompagné d'une légère secousse de tremblement de terre, et alla toujours en augmentant jusqu'à éclater comme la décharge d'une pièce d'artillerie. On fut certain alors qu'il venait du volcan. Vers minuit les personnes qui dormaient furent réveillées par des mugissements profonds et étranges : on eût dit la grande voix de l'ouragan, mêlée et confondue avec le bruit de vagues en fureur se brisant contre des rochers. Ces mugissements, qui durèrent deux heures et demie, plongèrent dans un sentiment de grande terreur les habitants qui étaient le plus à proximité du volcan. Une forte odeur de soufre se répandant dans l'air et l'altérant détermina la mort de quelques personnes déjà affaiblies par des maladies chroniques. Un nuage noir et épais enveloppa la montagne. Poussé par le vent d'est, il s'avança, tel qu'un immense crêpe funèbre, sur le Matouba et les Vieux-Habitants, plongea ces deux communes dans de profondes ténèbres, et s'étendit sur la mer à perte de vue. Il était formé d'une cendre grise, rude au toucher, laquelle, tombant en pluie, couvrit la terre et les végétaux de tous les lieux sur lesquels passa le nuage.

La Rivière-Noire, dont la source est voisine de la Soufrière,

charria pendant douze heures une boue épaisse et noire, qui avait une forte odeur de gaz hydrogène sulfuré.

La Soufrière et les montagnes voisines, trois jours entiers, restèrent plongées dans un océan d'épaisses vapeurs. Le volcan jetait une telle quantité de fumée que le soleil en était pâle; on le voyait comme au travers d'un verre de couleur. Les habitants, n'apercevant plus la montagne, croyaient qu'elle s'était abîmée pendant l'éruption.

En effet, lorsqu'elle se montra, on vit que la configuration n'en était plus la même. Outre les deux éminences placées sur celui des bords de la montagne qui regarde la Basse-Terre, il en existait une autre, que Labat désigne sous le nom de *piton de la Soufrière*... Ce piton avait disparu et jonchait la montagne de ses débris. Dans certains endroits on évaluait que le terrain s'était abaissé de trente à quarante mètres.

Éruption de 1798. — Le 22 avril 1798, sur les deux heures de l'après-midi, on compta une nouvelle éruption. Elle se manifesta par un bruit pareil à celui de l'explosion d'un caisson de poudre, bruit qui continua environ deux minutes. La montagne s'ouvrit dans le nord-ouest, et le volcan lança au loin une énorme quantité de pierres. Ces pierres furent lancées avec une telle puissance, que de petites éminences trouvées sur leur passage furent emportées et devinrent des plateaux; elles broyèrent les plus gros arbres; le morne voisin, contre lequel elles allèrent principalement se heurter, fut dépouillé de sa verdure et comme labouré. La masse de ces pierres fut si considérable qu'elle combla une ravine profonde où la Rivière-Noire prend sa source. Cette rivière pendant trois jours cessa de couler. Le volcan resta tranquille jusqu'en décembre 1836, époque à laquelle il jeta encore des cendres. » (A. Lacour, *Histoire de la Guadeloupe*, Basse-Terre, imprimerie du gouvernement, 1857, I, 467-69.)

La Soufrière en 1840. — « Je montai à la Soufrière, guidé par un intrépide chasseur des grands bois. Nous partîmes des Bains-Jaunes[1] au lever du soleil, et nous gravîmes le morne

1. « Les Bains-Jaunes sont tout à fait au pied de la Soufrière, au-dessus de Matouba. On n'y pénètre que par des chemins fort ténébreux pratiqués dans l'épaisseur d'une forêt vierge... Du pied de la montagne s'échappent des torrents d'eaux thermales ferrugineuses et sulfureuses, à tous les degrés de chaleur, côtoyées par d'autres torrents d'eaux limpides et glacées. On a creusé dans le sol des bassins où les baigneurs se rendent, et comme l'eau dépose, dans certains d'entre eux, des sédiments jaunâtres, on a donné à ces eaux le nom de Bains-Jaunes. » (A. Granier de Cassagnac, *Voyage aux Antilles*, I, 90.)

Gouyavier pour gagner la savane à Cochrane. On appelle ainsi une assez vaste bruyère située au pied de la Soufrière, et couverte d'arbres rabougris dont les branches sont à demi brûlées par les cendres du volcan. Lorsque les Anglais occupèrent la Guadeloupe, l'amiral Cochrane alla visiter la Soufrière avec grand appareil; et, comme à cette époque les Bains-Jaunes n'existaient pas, il dressa ses tentes et passa la nuit dans cette bruyère, qui a gardé son nom. Elle est traversée par une ravine encaissée qu'alimentent les brouillards et où l'on trouve de l'eau glacée et bonne à boire.

A proportion que l'on s'approche du volcan, l'atmosphère devient chargée d'émanations sulfureuses, qui n'ont du reste rien de bien désagréable pour la respiration. La Soufrière a une forme à peu près conique, et ses flancs, dépouillés d'arbustes, sont couverts d'une végétation assez pauvre, parmi laquelle se distingue principalement une sorte d'ananas sauvage et parasite, comme ceux qui poussent sur le tronc et sur les branches des fromagers. On gravit par le côté qui regarde le sud, en suivant un petit sentier fort raide, où une seule personne peut se tenir et qui exige de fréquentes stations, à moins qu'on ne soit de la force de mon guide, qui le gravit tout d'une haleine. Après environ une demi-heure, en partant de la savane à Cochrane, on arrive au sommet du volcan.

Je ne me fais pas l'idée de quelque chose de plus labouré, de plus bouleversé, de plus effroyablement désordonné que le sommet de la Soufrière. C'est un plateau assez vaste, formé de roches volcaniques, sans terre végétale, et portant l'empreinte de plusieurs révolutions... Un immense rictus, qui va de l'est à l'ouest, et qui est formé de deux parois en roche perpendiculaire, de plusieurs centaines de pieds de profondeur, donne passage à un dégagement perpétuel de vapeur d'eau et de vapeur de soufre. La roche, si profond que l'œil ose descendre, est tapissée d'une belle couche jaune, toute scintillante de cristaux, et lorsqu'on lance d'énormes moellons dans le gouffre, on les entend rouler d'abîme en abîme, pendant plusieurs secondes, avec des échos sonores qui vont peu à peu en s'affaiblissant.

Cette fente redoutable n'a guère plus de deux cents pas de prolongement, de l'est à l'ouest, et c'est tout au plus si elle a cinquante pieds de largeur. Comme ses parois sont à pic, on peut s'approcher tout à fait sur son bord sans aucun danger. On la tourne sans trop de difficulté, soit par la droite, soit

par la gauche, et l'on peut même la franchir par un pont suspendu, fort peu rassurant en apparence, et formé par d'énormes blocs de pierre qui, lors de la dernière éruption, se sont amoncelés et mutuellement accrochés le long du gouffre. La portion du plateau qui se trouve au delà du pont, dans la partie qui regarde le nord, a été bouleversée et mise en l'état épouvantable où elle se trouve par la dernière crise, survenue il y a cinq ou six ans. C'est l'image de la destruction dans ce qu'elle peut avoir de plus colossal et de plus lugubre. Des roches qui effrayent le regard par leurs proportions ont été culbutées et dispersées comme des grains de poussière. Le sol tremble sous les pas, et la chaleur qui en sort est si forte, qu'en beaucoup d'endroits il faut souvent changer de place pour ne point brûler ses pieds. De tous côtés de petits cratères bruissent avec fracas, sous des décombres, au nombre de 50 ou 60; des fumerolles, à couvrir avec son chapeau, distillent en sifflant la fleur de soufre, qui s'étage sous les formes les plus fantastiques; et, à considérer le sol bouleversé et brûlant qui craque, ces ouvertures qui mugissent, cette vapeur d'eau qui jaillit en jets de 20 pieds de haut, et dont il est impossible de s'approcher, ces fins cristaux de soufre qui tourbillonnent dans l'air, et qui vous dorent en quelques minutes la barbe et les habits, et surtout à entendre le mugissement perpétuel de l'eau et du feu, aux prises sous la montagne, et dont la lutte éternelle imprime au sol un continuel tremblement, on se figure toutes les légions de diables nommés et passés en revue par saint Denis l'Aréopagite, et soufflant avec rage les cornues et les alambics gigantesques de quelque alchimiste d'enfer.

Sur toute cette partie si bouleversée du volcan, on marche dans le soufre sublimé et pur jusqu'à mi-jambe. Il y a des espèces de grottes, abritées par des roches monstrueuses, où l'on pourrait le piocher comme le sable et le charger en tombereaux; et des cloches en osier renversées sur les fumerolles en seraient remplies tous les deux ou trois jours. Pourquoi donc personne n'exploite-t-il cette *solfatare?*

En descendant la Soufrière par la pente qui regarde l'ouest, on trouve à mi-côte un cratère singulier, ouvert depuis la dernière éruption. C'est un trou rond, fait dans la roche dure et perpendiculaire, comme le passage d'un boulet du plus gros calibre, et par lequel s'échappe, avec un sifflement effroyable, un énorme jet de vapeur d'eau. Sa force est si

considérable que les roches jetées dans ce soupirail sont lancées en l'air, et sa température est si élevée que les bouteilles exposées au bout d'un bâton à cette vapeur en sont immédiatement ramollies et tordues. Lorsque ce trou se forma, il en sortit, comme par un siphon, une quantité d'eau si considérable, qu'elle inonda pendant un jour des ravins de 100 pieds de profondeur. Maintenant la vapeur qui s'en dégage se condense par le froid de l'air environnant, et elle forme un nuage perpétuel qui se voit de la Basse-Terre, et qu'on aperçoit même de cinq ou six lieues en mer. » (A. Granier de Cassagnac, *Voyage aux Antilles,* Paris, Dauvin et Fontaine, 1842, I, 92-97.)

Le volcan après 1843. — « On trouve vers le milieu de la Soufrière un cratère singulier, ouvert depuis la dernière éruption (1843). C'est un trou rond, de deux pieds environ de diamètre, par lequel s'échappe en sifflant un énorme jet de vapeur d'eau. Lorsque ce trou se forma, il en sortit une quantité d'eau si considérable qu'elle inonda des ravins de 30 à 35 mètres de profondeur. Cette vapeur aujourd'hui forme un perpétuel nuage qui s'aperçoit de plusieurs lieues. » (*La Guadeloupe,* sans nom d'auteur, Paris, 1843, p. 18.)

Le tremblement de terre du 8 février 1843 renversa le piton le plus élevé de la Soufrière; cette masse de rochers de près de 90 pieds de haut traça, en tombant sur le versant qui fait face à la mer, un énorme sillon facile à distinguer à l'œil nu du champ d'Arbaud. Le volcan a surtout été étudié par Charles Sainte-Claire-Deville dans son *Voyage géologique aux Antilles,* 1848-1859; il donne plusieurs vues curieuses de la Soufrière et une carte de la partie sud-ouest de Basse-Terre.

*
* *

MARTINIQUE

La vie à Fort-de-France. — « Aux premières lueurs de l'aube, l'animation commence à Fort-de-France. Dans le brouillard violacé, des athlètes noirs aux épaules musculeuses comme celles de l'Hercule Farnèse, chargés de grappes de cocos, de choux-palmistes et d'ananas, descendent les pentes à pas comptés; ils dévorent à belles dents des épis de maïs grillé, en fredonnant quelque vieille chanson créole. Tous s'assemblent sur une place bordée d'échoppes enguirlandées de piments rouges, où les nègres débitent leur ré-

colte, où de vieilles négresses trônent parmi des fioles aux formes bizarres et des cylindres de fer-blanc qui renferment les produits de leur industrie, sirops, confitures et pâtisseries. Cette branche du commerce martiniquois est importante : le pays produit beaucoup de sucre, et nombre de négresses, en possession de recettes particulières, passent leur existence à faire frire des beignets ou à décanter des sirops : les confitures de patate et les sirops de capillaire de Mme Tontonte ont fait le tour du monde.

Les transactions ne s'opèrent pas sans gestes et sans cris : les marchands vantent leurs produits à outrance, en prenant le Ciel à témoin; les acheteurs débattent les prix, et les apostrophes les moins flatteuses s'échangent d'une bouche à l'autre. A la suite de ces querelles, où chacun cherche les armes à portée, bananes, ananas, piments, roulent confondus dans l'eau des ruisseaux. C'est en vain que les agents de police s'efforcent de maintenir l'ordre. Tout au moins, quand le mal est fait, se mettent-ils en devoir de reconstituer les étalages. Quant à l'acheteur et au marchand, ils se poursuivent de leurs injures, longtemps et à distance.

Considérez ce vieux nègre assis devant une table, à l'ombre d'une tente : un chapeau à haute forme, orné d'un crêpe (remarquez que le noir en question n'est pas en deuil le moins du monde), couvre sa chevelure laineuse; un habit noir et un pantalon de toile dissimulent ses formes athlétiques. Il a le cou serré dans une ample cravate à la mode de 1830, et des boutons de strass brillent sur sa poitrine. Sous la table on aperçoit les deux pieds nus croisés l'un sur l'autre. Ses chaussures vernies, qu'il va prendre tout à l'heure *à la main*, quand il pliera bagage, figurent présentement sur sa table même, contribuant à donner à ce meuble l'air d'un établi de savetier ou d'un dépôt de pièces à conviction. Il considère la foule avec le calme inquiétant du sphinx. Immobile, indifférent en apparence à tout ce qui se passe autour de lui, les bras croisés, le dos renversé en arrière, il attend. Notre noir est un empirique, une sorte de rebouteur que l'on vient consulter de loin. Personne, cependant, ne songerait à lui chercher noise pour exercice illégal de la médecine... Sa thérapeutique est d'une héroïque simplicité. S'agit-il d'une foulure? il vous répond : cataplasmes de manioc; de la goutte? prendre serpent tête de chien ; de rhumatismes? graisse de tortue; de névralgies? infusion de carapace de tourlourou pilée (crabe de terre). Il discourt avec une gravité comique sur le dia-

gnostic des affections, et, comme un prestidigitateur escamote des muscades, il glisse négligemment dans sa poche les pièces d'argent destinées à rémunérer ses services.

La Savane. — Cinq ou six rues parallèles, imprégnées d'une forte odeur de vanille mélangée à celle du vétyver, traversent la ville et conduisent à la Savane, grand carré de cent mètres de côté, planté d'herbe et entouré d'un double rang de tamarins. Au centre de ce square se dresse la statue en marbre de Joséphine Tascher de la Pagerie[1], pauvre impératrice originaire de l'île, et qui a laissé dans l'histoire une trace si aimable et si touchante. Une négresse lui avait prédit qu'elle deviendrait reine d'un vaste empire, sans ajouter que cette couronne lui coûterait tant de larmes : sa statue pourrait s'appeler *la Résignation*.

L'impératrice Joséphine n'est pas la seule représentante historique du sexe faible dont le nom ait été mêlé à celui de la Martinique. Une autre femme, célèbre à un titre différent, vit aussi, dit-on, le jour dans l'île : c'est la mère du sultan Mahmoud, qui, tombée entre les mains des corsaires barbaresques, passa de là à Constantinople.

Enfin Mme de Maintenon habita, paraît-il, le Pêcheur, près de Saint-Pierre. Pendant son séjour elle fut même mordue par un serpent qui, heureusement pour elle et pour le grand règne, n'appartenait pas à la famille redoutable des trigonocéphales.

Le matin, la Savane est presque déserte. Un soldat en sentinelle se promène mélancoliquement autour d'une guérite; des noirs déchargent une pirogue remplie d'herbages; de vieilles négresses, pliant sous d'énormes charges de linge, s'avancent en fumant allègrement de longues pipes; un Indien efflanqué, conduisant par la bride un cheval non moins étique, la tête basse, traverse tristement l'allée.

La Savane est bordée d'un côté par la mer et le vieux fort Saint-Louis, autrefois puissant, aujourd'hui tout à fait insuffisant, qui projette son front noirci à 800 mètres au milieu des eaux et sépare la rade proprement dite du carénage. Avant de mourir, M. de Blénac y avait construit un magasin à poudre, une citerne à l'épreuve de la bombe, et l'on disait avec orgueil, en parlant du fort Saint-Louis : « Cet ouvrage est présentement en état de résister à une armée entière. »

Le port. — Le Carénage, sorte de vaste baie, capable d'a-

1. Elle fut inaugurée le 29 août 1859; la statue est de Vital Aubray.

briter une escadre entière, rendit d'éminents services en mainte circonstance, et notamment à l'époque de l'expédition du Mexique; elle se décompose en deux criques : l'une sert de refuge aux bâtiments de guerre pendant l'hivernage; l'autre, qui mesure plus de 1,000 mètres de longueur, est le rendez-vous des paquebots transatlantiques et de quelques navires de commerce venus ici pour compléter leur chargement. Un bassin de radoub, inauguré en 1868 et creusé dans les environs, permet aux plus grands navires d'exécuter commodément leurs réparations.

La sieste. — De midi à cinq heures, la ville est plongée dans une léthargie profonde; le soleil implacable darde ses rayons sur les toits rouges. Livrés aux douceurs de la sieste, les créoles suspendent leurs affaires; un silence de mort plane sur la cité déserte. On ne rencontre sur la Savane que le soldat déjà signalé, marmottant cette fois le paragraphe de la théorie qu'il devra réciter le soir.

La soirée. — Au coucher du soleil, la population engourdie commence à vivre; on vient respirer l'air de la mer, et, peu à peu, l'unique promenade de Fort-de-France prend quelque animation: enfants blancs et roses gardés par les négresses; commerçants discutant avec ardeur la question des sucres, ce casse-tête chinois colonial; planteurs devisant dans les allées avec leur nonchalance légendaire. La coiffure créole (côté des hommes) comprend un vaste chapeau de paille de Panama, agrémenté sur toute la hauteur de la cuve d'une bande de mérinos noir. » (A. D'AVIGNAC, *Correspondant* du 25 juillet 1890, p. 248-251.)

*
* *

SERPENTS DE LA MARTINIQUE

« La Martinique vaut mieux que sa réputation. Je sais qu'en mettant le pied sur notre sol hospitalier chaque étranger éprouve une invincible appréhension. On est exposé, dit-on, à y rencontrer des serpents dans les bois, dans les haies, dans les chemins, dans les rues et jusque dans son lit. Il y a danger à s'aventurer dans les herbes; il est interdit de se livrer à la chasse à travers bois et champs, et à la pêche le long des rivières. Voilà ce que l'on dit, et bien d'autres choses encore.

— Et n'a-t-on pas raison? m'écriai-je.

— Eh quoi ! reprit mon interlocuteur, n'y a-t-il pas de terribles vipères même en France ? On a vu des serpents dans tous les pays, et jusque dans le paradis terrestre. A la Martinique on en trouve plus qu'ailleurs, j'en conviens. On y tue des trigonocéphales. Mais il ne faut rien exagérer. Bien des gens n'en ont jamais vu. Vous êtes peut-être dans ce cas : j'ai entendu des chasseurs forcenés, battant du matin au soir les halliers des mornes, affirmer que le serpent est un mythe. C'est là encore une exagération du pays de Gascogne. En somme, les légendes se forment vite... Voyez-vous là-bas ce noir qui laboure ? C'est un *quimboiseur;* il prétend dompter les serpents, et il le fait croire. Michel, dit-il en s'adressant en langue créole au laboureur, prouve à ce béké-là que tu sais prendre les serpents et les dompter, quand tu le veux. »

Le noir se fit prier un peu, puis lâcha le mancheron de sa charrue, arrêta ses bœufs et se dirigea vers un hallier voisin couvrant de grosses roches. Il revint bientôt après, tenant par le cou, dans sa main droite crispée, un énorme trigonocéphale dont la tête seule sortait du poing, tandis que le reste du corps s'enroulait furieusement autour du bras et des reins du nègre, faisant des efforts hideux pour échapper à l'étreinte.

Quelques ouvriers qui travaillaient dans le voisinage étaient accourus vers nous. Ils se tenaient à distance et manifestaient autant de crainte que de curiosité. Le dompteur nous fit signe de nous écarter, puis il saisit le corps du serpent de la main gauche, le détacha du bras droit qu'il enserrait et le jeta hardiment sur le sol. Le serpent se leva aussitôt et éleva au-dessus de ses spirales sa tête menaçante, prêt à s'élancer. Le nègre saisit son aiguillon et se mit à tourner rapidement autour du reptile, tout en se maintenant hors de sa portée (quoi qu'on en ait dit, le serpent qui attaque ne peut guère s'élancer au delà de la moitié de sa longueur). Il traça ensuite un cercle autour de lui, fit certains signes pour en imposer aux spectateurs, allongea le bras et toucha le serpent de son aiguillon. Celui-ci se détendit brusquement et s'élança vers le dompteur, mais sans l'atteindre. Avant que le trigonocéphale, allongé sur le sol, impuissant à se défendre, se fût *lové* de nouveau, le nègre, avec une dextérité incroyable, le saisit par le cou, comme la première fois, et nous le montra avec orgueil.

« Tuez-le, lui crièrent les ouvriers.

— Non, répondit-il, le *quimboiseur* ne tue pas les serpents. »

Et en effet il le déroula de son bras et le projeta au loin

dans les herbes. Nous vîmes le reptile se glisser aussitôt dans les ronces et disparaître.

Je complimentai le nègre de son habileté et de son sang-froid. Il reçut négligemment mes éloges, reprit sa charrue, piqua ses bœufs et se remit à sa besogne.

« Voilà la preuve qu'il y a des serpents à la Martinique, me dit mon hôte. C'est un des plus beaux que j'aie vus. Les taches de sa peau sont d'un jaune splendide. Il doit avoir près de deux mètres de long. La tête triangulaire était horriblement belle : c'est le véritable fer de lance. Ils sont assez rares. Mon laboureur connaissait sa retraite, car le serpent ne sort que la nuit pour chasser. Aussitôt que le jour paraît, il se cache. Il n'attaque jamais l'homme, si ce n'est quand il est surpris et qu'il se voit menacé. Il n'est dangereux que lorsqu'on ne le voit pas. Au reste il est lâche, et je le crois sourd : voilà tout ce que j'en sais.

— Vous savez aussi que la blessure qu'il fait est mortelle.

— Non, répondit-il, pourvu que le blessé reçoive des soins immédiats. Ce n'est que rarement que sa blessure entraîne la mort[1]. » (LOUIS GARAUD, *Trois Ans à la Martinique*, A. Picard et Kaan, 1892, p. 191-200, *passim*.)

*
* *

L'araignée-crabe. — « Je découvris au milieu de l'obscurité un objet noirâtre qui s'approchait de moi et qui finit par devenir distinct. C'était quelque chose de poilu, de velu, porté par une douzaine de pattes recourbées et crochues qui frappaient le plancher sonore comme la béquille d'un invalide.

La chose s'approchant toujours, je vis avec horreur un animal recouvert d'un duvet noir et brillant sur le dos, rouge comme du sang sous le ventre, la tête ornée de deux pointes menaçantes, et d'une trompe formidable ; tout l'ensemble, gros comme le poing, se hérissait de longs poils, de dards, de piquants, rappelant dans toute sa hideur une araignée vue au microscope.

C'était, en effet, une araignée-crabe, odieux insecte, l'un des fléaux des Antilles. » (PAUL D'HORMOYS, *Sous les tropiques*, Hachette, p. 42-43.)

1. Cependant les statistiques accusent environ deux cents décès annuels par la morsure du trigonocéphale.

« C'est une espèce d'araignée velue, et poilue comme si elle était recouverte de velours; elle est parfois grosse comme le poing et possède d'énormes pinces par-devant la bouche, tout comme un crabe. Lorsqu'on la tue, de noire elle devient aussitôt mordorée et change de couleur : c'est l'agonie de cette bête immonde et repoussante, qui se trouve surtout aux pieds des hauts massifs de bambous, et qui se permet parfois de venir jusque dans les maisons à la suite des longues pluies tropicales. » (PAUL VIBERT, *la République d'Haïti,* Paris, Berger-Levrault, p. 66.)

*
* *

SAINT-EUSTACHE

L'île. — « Cette île a toute l'apparence d'un rocher escarpé et de forme conique, élevant sa tête orgueilleuse au-dessus de l'Océan; mais lorsqu'on s'en approche on voit deux montagnes séparées par une vallée fertile, et qui s'élèvent à plus de 1,000 mètres. La montagne septentrionale n'offre rien de remarquable à l'œil du voyageur, tandis que le pic méridional, qui est le plus élevé, laisse voir un sommet tronqué, creux et dentelé : cette excavation est le cratère d'un volcan éteint qui fut, selon toute probabilité, le noyau de l'île actuelle.

La ville. — Saint-Eustache, chef-lieu de l'île, s'étend à l'est et au sud, et comprend deux parties nommées la Baie et la Ville. A part quelques magasins et quelques boutiques, on ne voit dans la Baie que d'antiques demeures hollandaises, couvertes de lierre et de mousse, et formant des ruines bizarres, restes d'une ville autrefois prospère, détruite probablement par une éruption volcanique aidée des ouragans si familiers aux Antilles. Les habitants, même les plus intelligents, lorsqu'on les interroge au sujet d'une telle désolation, répondent : « On ne sait pas au juste, mais personne n'aime à habiter ici. Peut-être ces ruines proviennent-elles d'une convulsion de la nature. Dieu seul le sait; quant à nous, nous l'ignorons. »

La ville haute, à laquelle on parvient par une route pavée très escarpée, et non, comme on l'a dit, par des marches taillées dans le roc, dépasse la baie de 20 mètres et est pavée de rues irrégulières, flanquées de chaque côté de maisons

hollandaises d'une construction singulière, n'ayant toutes qu'un étage...

Les productions. — Les Hollandais s'établirent dans l'île en 1635, et en sont encore les maîtres. Les Anglais ne la possédèrent que pendant peu de temps. On y voyait autrefois un grand nombre de cocotiers et une prodigieuse quantité d'orangers et de citronniers; mais depuis 1842 une maladie a détruit les promenades d'orangers et les bosquets de cocotiers; cependant on y trouve en abondance des bananes, des melons, des ignames, des patates, des ananas, le café, le tamarin, la canne à sucre, et parmi les fleurs toutes les variétés de roses.

L'hospitalité des habitants est sans rivale; l'étranger qui arrive dans l'île est aussitôt entouré; chacun lui serre la main et lui offre l'hospitalité de sa petite île, où depuis le maître jusqu'à l'esclave tout le monde paraît heureux.

Volcan la Plume. — Il ne faut pas oublier le volcan, la grande curiosité du sud-est. Il s'appelle *la Plume*, on ne sait trop pourquoi. Arrivé à son sommet, on peut contempler cette caverne béante qui a versé autrefois la flamme et la lave, et dont le silence n'est troublé aujourd'hui que par le cri des vautours et des faucons.

On peut descendre au fond de ce cratère par un sentier quelquefois dangereux, mais pittoresque et orné d'arbrisseaux et de fleurs. Les étrangers vont faire un repas au fond du cratère de la Plume, à sept mètres au-dessous du niveau de la mer. Lorsque, en remontant, on s'arrête au sommet pour jeter un regard autour de soi, on découvre le plus beau panorama : les flancs de la montagne couverts de plantations, la végétation la plus riche, les fleurs les plus belles, de verts pâturages, des arbres séculaires et des propriétés fertiles; plus bas, la ville haute, l'église, le fort, les haies de cactus et son parapet, la route qui conduit à la ville basse, la vieille ville elle-même dans sa mousse et ses ruines silencieuses, et enfin l'Océan, dont la vaste étendue est semée d'îlots ». (De *New-York Tribune*, traduit dans *Nouvelles Annales des voyages*, année 1855, tome II, p. 114-117.)

*
* *

OUVRAGES A CONSULTER

Histoire de Saint-Domingue, par le P. Charlevoix, 4 vol., Amsterdam, 1733.

Description topographique et politique de la partie espagnole de

Saint-Domingue, par Moreau de Saint-Merry, Philadelphie, 1796, 2 vol. in-8°.

Description topographique, physique, politique, de la partie française de Saint-Domingue, par le même, Philadelphie, 1797, 2 vol. in-8°. Moreau de Saint-Merry avait préparé une *Histoire générale de Saint-Domingue,* et recueilli une foule de renseignements sur les Antilles, qui forment 75 vol. in-f°, manuscrits, aux Archives de la marine.

Haïti, ses progrès, son avenir, par Alexis Bousseau, Paris, 1862 (donne une bibliographie, p. 166).

Études sur l'histoire d'Haïti, par B. Ardouin. (C'est une histoire longuement développée de la période de 1789 à 1843 : elle comprend 11 volumes, qui ont été publiés à Paris de 1855 à 1860. L'auteur est un Haïtien de couleur.)

Haïti en 1886, par P. Deléage, Paris, 1887.

Au pays des généraux, Haïti, par C. Texier, Paris, 1891.

Haïti ou la République noire, par sir Spenser Saint-John, traduit par J. West, Paris, 1886.

La République d'Haïti, 1882, et *les Affaires d'Haïti,* 1885, par le docteur Janvier.

La République d'Haïti, par Paul Vibert, Paris, 1895.

La Guadeloupe physique, politique et économique, par Bouinais, lieutenant-colonel de l'infanterie de marine, Paris, 1880.

Souvenirs de la Martinique et du Mexique, par Ch. Mismer, Paris, 1890.

Voyage aux trois Guyanes et aux Antilles, par G. Verschur, Paris, 1894.

Trois Ans à la Martinique, par L. Garaud, vice-recteur, Paris, 1892, in-4°.

La Martinique, par l'amiral Aube, Paris, 1882.

Un Parisien dans les Antilles, par Quatrelles, Paris, 1884.

La Martinique, par Henri Monet, Paris, 1892 (décrit surtout le cyclone du 18 août 1891).

Sous les tropiques, par Paul Dhormoys, Paris, 1864.

Les Guerres des Antilles de 1793 à 1815, par le colonel H. de Poyen, Paris, 1895, in-8°.

L'Ile de Cuba, par Rosemond de Beauvallon, Paris, 1844.

L'Ile de Cuba, par Hippolyte Piron, Paris, 1876.

L'histoire de l'île de Cuba a été écrite par don Ramon de la Sagra : *Histoire physique, politique et naturelle de Cuba,* 11 vol. in-8°, Paris, 1838-57 (en espagnol). S. Berthelot en a publié une analyse dans le *Bulletin de la Société de géographie de Paris,* surtout des premiers volumes, dans le *Bulletin* de juillet 1846, p. 1-45 et p. 341.

Histoire des Antilles, par Adr. Dessalles, 6 vol. in-8°, Paris, 1846-48.

Colonies étrangères et Haïti, par V. Schœlcher, Paris, 1843.

Aux Antilles, par Victor Meignan, Paris, 1878.

Origines transatlantiques, Belain d'Esnambouc et les Normands aux Antilles, par P. Margry, Paris, 1863. (D'Esnambouc s'établit à Saint-Christophe en 1626, à la Martinique en 1635.)

Voyage aux Antilles par A. Granier de Cassagnac, Paris, 1842-1844.

VII

I. — COLOMBIE, VENEZUELA ET ÉQUATEUR

C. Colomb au golfe de Paria. — C. Colomb y aborda le premier dans son voyage de 1498; après avoir découvert l'île aux trois monts, — la Trinité, — il vint s'arrêter près de la pointe de Pena; malade, Colomb ne quitta pas son vaisseau; mais les Espagnols entrèrent en rapport avec les indigènes et en furent bien accueillis. Ils donnèrent à cette terre le nom de Paria, mot qui, d'après Crevaux, désigne l'arc des sauvages et le bois très dur avec lequel on le fabrique. Colomb fut persuadé qu'il avait trouvé un continent, et un continent très étendu : *y creo que esta tierra... sea grandissima*. Il en jugeait ainsi d'après le courant d'eau douce qu'il avait constaté et étudié dans le golfe : c'était celui de l'Orénoque.

Découvertes de A. de Hojeda. — Le 10 avril 1495, le roi d'Espagne avait accordé une licence générale d'organiser des voyages d'exploration ou d'exploitation, à la condition de verser au trésor une part des bénéfices (le quart ou le cinquième). Alonzo de Hojeda fut un des premiers à profiter de cette liberté : Hojeda avait accompagné Colomb dans son second voyage et donné la preuve du plus grand courage à Hispaniola. Revenu en Espagne, il se laissa influencer par les ennemis de Colomb, qui le décidèrent à naviguer pour son compte. Il partit de Séville en 1499 avec Jean de la Cosa, Americo Vespucci, et aborda sur un point de la côte brésilienne que l'on ne peut déterminer; il longea le littoral des Guyanes, entra en lutte avec des indigènes, et découvrit le grand golfe de Maracaïbo; il fut surpris de trouver là des constructions lacustres sur pilotis, et appela le pays Venezuela, la petite Venise. Hojeda revint plusieurs fois sur ce littoral, dont il fut le grand explorateur, le véritable conquérant, mais dont il ne sut pas exploiter les richesses.

Nino et Bastidas. — Pedro-Alonzo Niño fut plus heureux : venu sur les côtes du Venezuela un peu après Hojeda (1499), il s'arrêta dans l'île Margarita, dans la baie de Cumana, où il échangea ses pacotilles contre des perles; il y retourna en 1500 et rapporta 96 livres de perles grosses comme des noisettes, dit P. Martyr. La côte s'appela désormais *côte des Perles;* elle prit aussi le nom plus général de *Terre-Ferme*, depuis le golfe de Paria jusqu'à l'isthme de Darien. Elle fut encore explorée de 1500 à 1502 par Rodrigo de Bastidas, qui fit une campagne fructueuse.

Il découvrit la ville indienne de la Calamari (1501), qui fut remplacée en 1533 par la ville espagnole de Carthagène.

Balboa. — En 1509 l'amiral dom Diégo (fils de Chr. Colomb), gouverneur de Saint-Domingue, voulut coloniser la Terre-Ferme et en partagea le littoral entre Hojeda et Nicuessa. Hojeda eut la partie orientale, du cap Vela au golfe d'Uraba, qui s'appela la *Nouvelle-Andalousie;* Nicuessa obtint les côtes de l'Amérique centrale, d'Uraba au cap Gracias-a-Dios; on appela cette région la *Castille-d'Or*. Vasco Nunez de Balboa, noble castillan, qui avait pris part au voyage de Rodrigo de Bastidas, fut intéressé à l'entreprise; après le départ de Hojeda, qui vint mourir pauvre à San-Domingo, si pauvre qu'il fallut mendier un linceul pour l'ensevelir[1], Balboa prit la direction de la colonie; il fonda *Sainte-Marie l'Ancienne du Darien* (*Santa-Maria la Antigua del Darien*), sur la rive gauche du golfe d'Uraba, et réussit à se débarrasser de Nicuessa, qui fut embarqué sur un mauvais brigantin dont on n'entendit plus parler dans la suite (1511). Balboa fut un administrateur habile de la Castille-d'Or; prévenu par le fils d'un cacique de l'existence d'un grand océan, il découvrit la mer du Sud le 25 septembre 1513 et arriva sur la côte de la baie Saint-Michel le 29. Il fut mal récompensé; Ferdinand envoya en 1515 un nouveau gouverneur, Pedrarias Davila, qui fit périr le conquérant d'une façon indigne, en 1517. Ce Pedrarias fonda Panama en 1518.

Les Allemands au Venezuela. — L'audience royale de Saint-Domingue recevait souvent des plaintes contre des particuliers de l'île qui allaient dépeupler la Terre-Ferme; on y envoya en 1527 le facteur royal Jean d'Ampuez, qui fonda, dans un endroit appelé par les Indiens la Coriane, la ville de Coro, qui devint très florissante. Jean d'Ampuez occupa aussi les trois îles Curaçao, Oruba, Buenaire. En 1528 Charles-Quint livra le Venezuela aux Fugger, d'Augsbourg, qui espéraient se dédommager des avances faites à l'empereur en exploitant l'or du pays. La colonie allemande, conduite par Alfinger et Barthélemy Sailler, partit de Coro en 1529 pour exploiter les tribus indiennes, qui furent durement traitées : les Indiens périrent par milliers. Alfinger entendit parler d'une maison d'or située dans l'intérieur; il partit avec un convoi de porteurs indiens enchaînés comme des galériens, et chacun, avec sa chaîne qui lui pendait au cou, avait à porter une charge qu'on n'aurait pas voulu donner à des mulets. Quand un tombait, on ne prenait pas la peine de détacher le collier qui le tenait attaché avec les autres, on lu coupait la tête. Alfinger mourut, ainsi que son lieutenant; les Fug-

1. « Jamais homme ne fut plus propre pour un coup de main, pour faire et pour souffrir de grandes choses sous les ordres ou la direction d'un autre; n'eut le cœur plus haut, ni plus d'ambition de se faire un grand nom, ne s'embarrassa moins de la fortune, ne montra plus de fermeté d'âme et ne trouva *plus de res- urces dans son courage, mais ne fut moins fait pour être chargé en chef d'une ande entreprise*, LA CONDUITE ET LE BONHEUR LUI AYANT TOUJOURS MANQUÉ ÉGALE- NT. » (CHARLEVOIX, *Histoire de Saint-Domingue;* II, 89-90.)

ger ne nommèrent pas d'autre gouverneur. L'audience royale de Saint-Domingue y envoya le capitaine Jean de Carvajal, qui activa la ruine de la colonie[1]. On continua cependant la lutte contre les caciques, qui durent se soumettre après soixante ans de guerre; en 1569, Diego de Losada fonda Santiago-de-Leon, qui s'appela ensuite Caracas (nom de la tribu indienne du territoire). Les Caraïbes de l'Orénoque, race fière, d'un brun foncé, de haute taille, restèrent indépendants : on ne put envoyer de mission chez eux qu'à partir de 1761.

Conquête de l'intérieur. — Sur la côte de la Nouvelle-Andalousie, Bastidas fonda Santa-Marta (1525), qui devint surtout un marché d'esclaves; un autre chef, Pedro de Heredia, trouva plus à l'ouest un emplacement meilleur pour l'établissement d'une ville maritime : sur l'emplacement de la ville indienne de Calamar ou Calamari, il créa, le 21 janvier 1533, la ville de Carthagène, qui devint, grâce à son excellent port, la métropole marchande des Espagnols. Heredia pénétra le premier dans l'intérieur et découvrit la vallée du Cauca. Quelques années plus tard, en 1541, Georges Robledo la parcourut et s'empara de la vaste région de Antioquia. Plus à l'est, dans la région de la Magdalena que les Espagnols appelaient la Grande Rivière, existait un grand empire, le Cundinamarca; Gonzalo Ximenez de Quesada fut chargé en 1536, par l'adelantado Fernandez de Lugo, d'en entreprendre la conquête. Quesada entra en rapport avec le grand cacique du pays, Bogota[2]; après l'avoir fait périr, il fonda Santa-Fé (1538), sur l'emplacement de la capitale du Cundinamarca, qui s'appelait Mequeta. Quesada donna au pays conquis le nom de sa patrie, et l'appela Nouvelle-Grenade. Pendant qu'il campait au milieu de sa nouvelle conquête, Quesada ne fut pas peu surpris quand on lui annonça l'arrivée d'une armée de chrétiens qui venait du sud : c'était la troupe de Sébastien de Venalcazar, un compagnon de Pizarre, qui venait de soumettre le Cuença, le Quito, le Pasto, Popayan, toute la région des plateaux qui relient la Nouvelle-Grenade au Pérou.

Nouvelle-Grenade et Venezuela sous la domination espagnole. — La Nouvelle-Grenade fut d'abord rattachée à la vice-royauté du Pérou; elle devint une présidence en 1564; le premier président fut d'Andres Venero de Leyva, qui fut très aimé; en 1718 elle devint une vice-royauté comprenant 20 provinces, avec deux audiences royales à Santa-Fé et à Quito. Le Venezuela, rattaché à la Nou-

1. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue,* II, 287-293. Charles-Quint annula le marché avec les Velzers en 1550.

2. « Bogota, dit le conquérant dans son rapport adressé au roi d'Espagne, est le plus puissant roi du pays; beaucoup d'autres caciques lui sont soumis. Il passe pour très riche; les habitants du pays disent qu'il a une maison tout entière en or, et un grand nombre de magnifiques émeraudes. Ses vassaux ont le plus grand respect pour lui, car dans ce nouveau royaume de Grenade les Indiens sont très soumis à leur cacique... » (Récit de la conquête traduit de l'espagnol par H. Ternaux-Compans, *Nouvelles Annales des voyages,* 3e série, XIX, p.5.)

velle-Grenade, fut érigé en capitainerie générale de Caracas (1731) et eut une audience royale à Caracas.

*
* *

L'indépendance ; S. Bolivar. — L'indépendance, assurée par le dévouement et le génie de Simon Bolivar, fut proclamée après une guerre de dix ans, le 17 décembre 1819 ; le Venezuela, Quito et Nouvelle-Grenade formèrent la république de Colombie; Bolivar, qui avait fait accepter cette union, eut la douleur de la voir disparaître avant de mourir, et ses derniers jours furent assombris par les tristes pressentiments des divisions qui allaient paralyser les bienfaits de la liberté. « Mes concitoyens, disait-il en 1829, n'ont pas pu me tuer par le poignard (allusion à l'attentat du 25 septembre 1828), ils essayent de m'assassiner moralement par leur ingratitude et leurs calomnies; ils m'ont, à d'autres époques, encensé à l'égal d'un dieu, aujourd'hui ils cherchent à me salir de leur bave; *quand je ne serai plus là pour écraser tous ces démagogues, ils s'entre-déchireront comme des loups, et l'édifice que j'ai péniblement construit s'effondrera dans la fange révolutionnaire*[1]. » Bolivar mourut à Santa-Marta le 17 décembre 1830[2]; cette même année avait été réalisée la division de la Colombie en trois États :

La république de la Nouvelle-Grenade, qui se transforma en 1861 en États-Unis de Colombie (9 États). Elle est redevenue unitaire; les 9 anciens États forment 9 départements;

La république de Venezuela, devenue fédérale en 1863 (8 grands États, un district fédéral, 2 colonies, 8 territoires);

La république de l'Equateur.

*
* *

Explorations modernes : A. de Humboldt. — Le premier des voyageurs modernes qui parcourut cette région équatoriale fut Alex. de Humboldt, qui, en compagnie du naturaliste Aimé Bonpland, débarqua à Cumana le 16 juillet 1799; il employa dix-huit mois à parcourir le Venezuela, surtout le bassin de l'Orénoque et de ses affluents; il voulut vérifier la déclaration téméraire du géographe Buache, l'auteur de la méthode des bassins, qui avait nié la communication naturelle de l'Orénoque avec le rio Negro. Après un séjour à Cuba, il revint débarquer à Carthagène (1801), remonta le Magdalena en canot, traversa la Cordillère, et employa cinq mois à étudier la région de Quito; l'incident principal fut la tentative d'ascension du Chimborazo. Le récit de cette belle exploration est dans le grand ouvrage *Voyage aux régions équinoxiales du*

1. Cité par Le Moyne, *Nouvelle-Grenade*, I, 195.
2. Il fut enterré à Caracas, où le général Guzman Blanco lui a fait élever une statue.

nouveau continent fait en 1799-1804, Paris, 1816-31, 13 vol. in-8°, et aussi *Volcans des Cordillères, de Quito et du Mexique*, Paris, 1855 et 1864.

Autres voyageurs : Boussingault. — Après l'indépendance vinrent les diplomates, les Anglais et les savants; les récits de voyages ou de missions sont assez peu nombreux; nous trouvons le livre intéressant d'un chargé d'affaires français en Colombie, G. Mollien, qui publia *Voyage dans la république de Colombie*, 2 volumes; *la Nouvelle-Grenade*, par le chevalier A. Le Moyne, qui arriva à Bogota en 1829 et y séjourna jusqu'en 1839 ; son livre en deux volumes a paru à Paris en 1880 ; les récits des Anglais en quête d'exploitations commerciales plutôt que de découvertes géographiques : Fr. Hall, colonel ; Duave et Bache, des États-Unis; ils publièrent leur compte rendu à Philadelphie en 1827; Stuart Cochrane, qui donne des renseignements sur Santa-Fé et toute la Colombie (son livre a paru à Londres en 1824 : *Journal of a residence and travels... Colombia*). Boussingault fut le premier savant qui vint reprendre les recherches de Humboldt; il séjourna surtout sur les plateaux de los Pastos, qu'il appelle le Thibet de l'Amérique méridionale; il réussit l'ascension du Chimborazo, et Humboldt applaudit à son succès, le félicitant surtout « d'avoir réussi le premier à porter des appareils de chimie dans les cratères des volcans ». Boussingault visita aussi Riobamba et tous les plateaux de l'Equateur. Les volcans ont provoqué de nombreuses observations de savants : Wisse en 1845, J. Remy en 1856. G. Lafond parcourut en 1836 la province de Choco en Colombie ; l'Allemand Karl F. Appun, envoyé au Venezuela sur la recommandation de Humboldt en 1849, en visita toutes les régions pendant dix ans, faisant surtout les observations scientifiques; il mourut en 1871 dans la Guyane anglaise. Édouard Steinheil parcourut en 1872 les deux vallées de la Magdalena et du Cauca, en vue de former des collections d'histoire naturelle[1].

Voyageurs contemporains. — Le récit d'E. André, qui traversa la Colombie, l'Équateur et le Pérou, — son itinéraire fut d'environ 4,000 kilomètres, — a été vulgarisé par le *Tour du monde* de 1877, tome II[2]; il a cherché surtout à constater quelles sont les routes, ou plutôt les passages les plus faciles pour relier les plateaux, surtout Quito, à la côte du Pacifique. — Crevaux, qui remonta la Magdalena jusqu'à Neiva en 1880, revint par la direction opposée : il descendit le Guaviare et l'Yapura. Sur le Venezuela nous avons les *Souvenirs du Venezuela* de la marquise Jenny de Tallenay, qui séjourna à Caracas de 1878 à 1880; la description du lac de Tacarigua

1. Mentionnons aussi le naturaliste du Muséum Vidal Senèze, qui rapporta 1,100 espèces après son voyage de 1876-77, et mourut en 1878 au début d'une nouvelle entreprise; il avait traversé les Andes de Guyaquil au Maragnon avec Jean Nœtzli (*Bulletin de la Société de géographie de Paris*, 1885, p. 523).

2. Voir aussi le *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, 1879, II, 209-231, et 1881, I, 261.

ou de Valencia et de la région par le voyageur allemand Hesse-Wartegg, qui le visita en 1887 (*Petermann's Mitteilungen*, 1888, tome XI). La région la moins connue est la presqu'île Goajire et le massif montagneux de Santa-Marta : en 1889 M. Chaffanjon essaya en vain de pénétrer chez les Indiens du Goajire et alla explorer la Cordillère et l'Orénoque; M. Candelier, à la même date, suivit tout le littoral occidental du Maracaïbo et réussit à pénétrer dans les massifs montagneux de la péninsule, où il trouva des Indiens absolument sauvages; en 1892, M. J. de Brettes fut chargé d'une mission économique et commerciale en Colombie; il parcourut la Magdalena et revint par Maracaïbo et Santa-Marta en avril 1893; il y est retourné en 1894, avec la résolution d'explorer à fond le massif de la sierra Nevada de Santa-Marta[1] : il a fait un séjour de six mois chez les Indiens Arhuaques Kaggabas, et a découvert des ruines indiennes; c'est, dit-il, une mine archéologique inépuisable, qui mériterait d'être méthodiquement fouillée.

*
* *

BALBOA

Il découvre l'océan Pacifique en 1513. — « Au commencement de septembre 1513 il prit le chemin des montagnes avec des guides que lui avait donnés le prince indien Careta. Il lui fallut combattre sur la route une nombreuse armée de barbares qui l'attaquèrent avec assez de résolution, mais que quelques coups d'arquebuse tirés fort à propos dissipèrent aussitôt après la première charge; et le 25 du même mois, les guides l'ayant averti qu'on voyait la mer de dessus une montagne qu'ils lui marquèrent, il y monta seul, et la découvrit en effet. Le premier signal qu'il en donna fut de se mettre à genoux et d'élever les mains au ciel pour rendre grâces à Dieu d'un événement si avantageux à sa patrie et si glorieux pour lui. Il fit cela par deux fois, et à la seconde toute la troupe en fit de même, après quoi tous eurent la permission de venir voir une mer sur laquelle on leur avait assuré qu'ils trouveraient de si grands trésors.

... Il prit possession du pays où il se trouvait et de la mer qu'il venait de découvrir. Cette mer forme, en cet endroit, un

1. De Brettes est aussi connu par sa belle ascension du pic le plus élevé de la sierra Nevada; il partit de Hacha le 10 mai 1891, et arriva au point culminant le 31; il constata l'altitude de 5,187 mètres; Humboldt, qui l'avait mesuré de la mer, lui avait donné environ 5,300 mètres. J. de Brettes s'est fixé dans le pays : il a épousé la fille du cacique Haïpara, chef suprême du territoire indien de Goajire.

golfe, auquel il donna le nom de *Saint-Michel*, en mémoire du jour qui fut destiné pour la cérémonie (de prise de possession) et qui fut le 29 septembre. Ce jour-là, après que Balboa eut fait à terre toutes les formalités requises en pareilles rencontres, il entra dans la mer jusqu'à la ceinture, tenant son épée haute d'une main et son bouclier de l'autre, et dans cette situation adressant la parole aux Castillans et aux Indiens qui bordaient le rivage : « Vous m'êtes témoins, leur dit-il, que je prends possession de cette mer pour la couronne de Castille, et je proteste que je saurai bien, avec cette épée, lui en conserver le domaine. » Il s'embarqua ensuite avec une partie de ses gens sur les canots indiens qui se rencontrèrent là; il reconnut de petites îles, autour desquelles il se faisait une très abondante pêche de perles, et il leur en donna le nom; puis, ayant voulu passer au large, il se trouva presque hors de la vue de terre, et fut assailli d'une violente tempête, dont il ne se sauva que par une espèce de miracle. » (Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, II, 264-66.)

Balboa fut nommé adelantado pour la mer du Sud et les provinces de Panama et de Coyba. — Voir P. Gaffarel : *Nunez de Balboa et la Première Traversée de l'isthme américain*, Paris, Société bibliographique, 1881, dans la collection de R. Cortambert.

*
* *

LLANOS

Caractères généraux. — « La chaîne de montagnes qui borde le lac de Tacarigua vers le sud forme le rivage septentrional du grand bassin des *llanos* ou savanes de Caracas. Pour descendre des vallées d'Aragua dans les savanes, il faut franchir les montagnes de Guigue et de Tucutunemo. D'un pays peuplé, embelli par la culture, on entre dans une vaste solitude. Accoutumé à l'aspect des rochers et à l'ombrage des vallons, le voyageur voit avec étonnement ces savanes sans arbres, ces plaines immenses, qui semblent monter vers l'horizon.

Les *llanos* et les *pampas* de l'Amérique méridionale sont de véritables steppes. Ils offrent une belle verdure pendant la saison des pluies; mais, dans le temps des grandes sécheresses, ils prennent l'aspect d'un désert. L'herbe se réduit en poudre; la terre se crevasse; le crocodile et les grands ser-

pents restent ensevelis dans la fange desséchée, jusqu'à ce que les premières ondées du printemps les réveillent d'un long assoupissement. Ces phénomènes se présentent sur des espaces arides de 50 à 60 lieues carrées, partout où la savane n'est pas traversée par les rivières; car sur le bord des ruisseaux et autour des petites mares qui renferment une eau croupissante, le voyageur rencontre, de distance en distance, même pendant l'époque de grandes sécheresses, des bouquets de mauritia, palmier dont les feuilles en éventail conservent une brillante verdure.

... Les llanos de Cumana, de Caracas et de Meta ont très peu de hauteur au-dessus du niveau de l'Océan, et appartiennent toutes à la zone équinoxiale. Ce sont ces circonstances qui leur donnent un caractère particulier. Elles n'ont pas, comme les steppes de l'Asie centrale et les déserts de la Perse, ces lacs sans écoulement, ces petits systèmes de rivières qui se perdent ou dans des sables ou par des filtrations souterraines. Les llanos de l'Amérique sont inclinées vers l'est et vers le sud; leurs eaux courantes sont des affluents de l'Orénoque...

... Ce qui caractérise le plus les savanes ou steppes de l'Amérique méridionale, c'est le manque absolu de collines et d'inégalités, le niveau parfait de toutes les parties du sol. Aussi les conquérants espagnols qui ont pénétré les premiers de Coro aux rives de l'Apure ne les ont nommées ni déserts, ni savanes, ni prairies, mais des plaines, *los llanos*. Sur trente lieues carrées, le terrain n'offre souvent pas une éminence d'un pied de hauteur. Cette ressemblance avec la surface de la mer frappe surtout l'imagination là où les plaines sont absolument dépourvues de palmiers, et où l'on est assez éloigné des montagnes du littoral et de l'Orénoque pour ne pas les voir.

... Les llanos, malgré l'apparente uniformité de leur surface, présentent cependant deux genres d'inégalités qui n'échappent pas à l'observation d'un voyageur attentif. Le premier est désigné sous le nom de *bancos;* ce sont de véritables bancs, des hauts-fonds dans le bassin des steppes, des couches fracturées de grès ou de calcaire compact qui sont placées 4 ou 5 pieds plus haut que le reste de la plaine. Ces *bancs* ont quelquefois trois ou quatre lieues de long; ils sont entièrement unis et à surface horizontale; on ne s'aperçoit de leur existence que lorsqu'on en examine les bords. Le second genre d'inégalité ne peut être reconnu que par des nivellements géodé-

siques ou barométriques, ou par le cours des fleuves. On l'appelle *mesa*. Ce sont de petits plateaux, ou plutôt des éminences convexes, qui s'élèvent insensiblement à quelques toises de hauteur...

... Le tableau uniforme qu'offrent les *llanos*, l'extrême rareté des habitations, les fatigues d'un voyage sous un ciel embrasé et dans une atmosphère obscurcie par la poussière, la vue de cet horizon qui paraît sans cesse fuir devant nous, ces troncs isolés de palmiers qui ont tous une même physionomie et que l'on désespère d'atteindre parce qu'on les confond avec d'autres troncs qui montent peu à peu sur l'horizon visuel, toutes ces causes réunies font paraître les steppes beaucoup plus grandes qu'elles ne le sont en réalité.

Troupeaux et llaneros. — On appelle *hato de ganado* une maison isolée dans la steppe, entourée de quelques petites cabanes qui sont couvertes en roseaux et en peaux. Le bétail, les bœufs, les chevaux et les mulets, ne sont point parqués; ils errent librement dans une étendue de plusieurs lieues carrées. Nulle part il n'y a un enclos. Des hommes nus jusqu'à la ceinture, et armés d'une lance, parcourent à cheval les savanes pour inspecter les animaux, ramener ceux qui s'éloignent trop des pâturages de la ferme, marquer d'un fer chaud tout ce qui n'a point encore la marque du propriétaire. Ces hommes de couleur, que l'on désigne sous le nom de *peones llaneros*, sont en partie libres ou affranchis, en partie des esclaves (écrit en 1804). Il n'existe pas de race plus constamment exposée aux feux dévorants du soleil des tropiques. Ils se nourrissent de viandes séchées à l'air et faiblement salées. Leurs chevaux mêmes en mangent quelquefois. Toujours en selle, ils croient ne pas pouvoir faire la moindre course à pied.

... Dans ces climats chauds, les bœufs, quoique de race espagnole comme ceux des plateaux froids de Quito, sont d'un tempérament plus doux. Un voyageur ne risque pas d'être attaqué et poursuivi comme nous l'avons été souvent dans nos excursions sur le dos des Cordillères, où le climat est rude et sujet à de violentes tempêtes, où l'aspect du pays est plus sauvage, la nourriture moins abondante. En approchant de Calabozo, nous vîmes des troupeaux de chevreuils qui paissaient paisiblement au milieu des chevaux et des bœufs. On les appelle *matacani;* leur chair est très bonne. Ils sont un peu plus grands que nos chevreuils, et ressemblent à des daims à pelage très lisse, fauve-brun et moucheté de blanc. Ils étaient peu effrayés de la présence de l'homme. Cette variété, assez

commune parmi les grands cerfs des climats froids des Andes, avait de quoi nous surprendre dans ces plaines basses et brûlantes. J'ai appris depuis que même le jaguar des régions chaudes du Paraguay offre quelquefois des variétés *albinos*, dont la robe est d'une blancheur si uniforme qu'on ne distingue les taches ou les anneaux qu'au reflet du soleil...

Palmiers. — Le palmier des *llanos, palma de cobija*, n'a que très peu de feuilles palmées et plissées, comme celles du chamœrops, et dont les inférieures sont constamment desséchées. Nous avons été surpris de voir que presque tous ces troncs de corypha étaient d'une même grandeur. Ils avaient 20 à 24 pieds de haut, et 8 à 10 pouces de diamètre au bas du tronc. Il y a peu d'espèces de palmiers dont la nature ait produit un nombre aussi prodigieux. Sur des milliers de troncs surchargés de fruits en forme d'olive, nous en trouvâmes à peu près une centaine sans fruit. Les *llaneros* pensent que tous ces arbres si peu élevés ont un âge de plusieurs siècles. Leur accroissement est presque insensible ; on s'en aperçoit à peine dans l'espace de vingt à trente ans. D'ailleurs le bois de la *palma de cobija* est excellent pour la construction. Sa dureté est telle qu'on a de la peine à y faire entrer un clou. On emploie les feuilles plissées en éventail pour couvrir les toits des cabanes éparses dans les llanos, et ces toits durent plus de vingt ans. On fixe les feuilles en courbant l'extrémité des pétioles, que l'on a frappés préalablement entre deux pierres, afin qu'ils se plient sans se briser.

Outre les troncs isolés de ce palmier, on trouve aussi çà et là dans la steppe quelques groupes de palmiers, de vrais bouquets, dans lesquels le corypha est mêlé à un arbre d'une autre famille, que les indigènes appellent *chaparro*, et qui est une nouvelle espèce de rhopala à feuilles dures et résonnantes. Les petits bosquets de rhopala s'appellent *chaparrales*, et l'on conçoit que dans une vaste plaine, où l'on ne trouve que deux ou trois espèces d'arbres, le *chaparro*, qui donne de l'ombre, est regardé comme un végétal très précieux. Le corypha s'étend dans les llanos de Caracas depuis la mesa de Paja jusqu'au Guayaval ; plus au nord et au nord-ouest, il est remplacé par une autre espèce du même genre, à feuilles également palmées, mais plus grandes. On l'appelle la *palma real de los llanos*. Au sud de Guayaval dominent d'autres palmiers, surtout le *piritu*, à feuilles pennées, et le *murichi* (*moriche*), célèbre par les éloges qu'on en a faits sous le nom d'*arbol de la vida*. C'est le sagoutier de l'Amérique, qui fournit *victum et*

amictum, de la farine, du vin, du fil pour tisser les hamacs des paniers, des filets et des vêtements. Ses fruits, en forme de cônes de pin et couverts d'écailles, sont parfaitement semblables à ceux du *calamus rotang*. Ils ont un petit goût de pomme. Parvenus à la maturité, leur couleur est jaune en dedans et rouge au dehors. Les singes en sont très avides, et la nation des Guaraons, dont toute l'existence, pour ainsi dire, est étroitement liée à celle du palmier *murichi*, en retire une liqueur fermentée acidulée et très rafraîchissante. Ce palmier, à grandes feuilles luisantes et plissées en éventail, conserve une belle verdure à l'époque des plus grandes sécheresses. Sa vue seule produit une agréable sensation de fraîcheur, et le *murichi,* chargé de fruits écailleux, contraste singulièrement avec le triste aspect de la *palma de cobija,* dont le feuillage est toujours gris et couvert de poussière. Les *llaneros* croient que le premier attire les vapeurs de l'air, et que pour cette raison on trouve constamment de l'eau à son pied si l'on creuse à une certaine profondeur. On confond l'effet et la cause.

Les inondations. — Les crues des rivières Apure, Meta, Orénoque, sont périodiques. Dans la saison des pluies, les chevaux qui errent dans la savane et qui n'ont pas eu le temps d'atteindre les plateaux ou parties bombées des *llanos* périssent par centaines. On voit les juments suivies de leurs poulains nager une partie de la journée pour se nourrir d'herbes dont les pointes seules se balancent au-dessus des eaux. Dans cet état ils sont poursuivis par les crocodiles, et il n'est pas rare d'en trouver qui portent à leurs cuisses l'empreinte des dents de ces reptiles carnassiers. Les cadavres de chevaux, de mulets, de vaches, attirent une innombrable quantité de vautours, appelés *zamuros*...

Pendant le temps des grandes crues, les habitants de ces contrées, pour éviter la force des courants et le danger des troncs d'arbres que ces courants charrient, ne remontent pas avec leurs canots dans le lit des rivières, mais ils traversent les savanes.

Le lamantin. — Ce cétacé herbivore, que les Indiens appellent *apcia* et *avia,* atteint ici généralement 10 à 12 pieds de long. Il pèse de 500 à 800 livres. Il abonde dans l'Orénoque, au-dessous des cataractes, dans le rio Meta et dans l'Apure. Nous n'avons pas trouvé de vestiges d'ongles sur la face extérieure et le bord des nageoires, qui sont entièrement lisses; mais de petits rudiments d'ongles paraissent à la troisième

phalange, lorsqu'on ôte la peau des nageoires. Dans un individu de 9 pieds de longueur que nous avons disséqué, la lèvre supérieure dépassait la lèvre inférieure de 4 pouces. Elle est couverte d'une peau très fine, et sert de trompe ou de sonde pour reconnaître les corps environnants. L'intérieur de la bouche, qui a une chaleur sensible dans l'animal fraîchement tué, offre une conformation très extraordinaire. La langue est presque immobile, mais au-devant de la langue il y a dans chaque mâchoire un bourrelet charnu et une concavité tapissée d'une peau très dure qui s'emboîtent réciproquement. Le lamantin arrache une telle quantité de graminées que nous en avons trouvé également remplis et l'estomac divisé en plusieurs poches, et les intestins de 108 pieds de longueur. En ouvrant l'animal par le dos, on est frappé de la grandeur, de la forme et de la position de ses poumons. Ils ont des cellules très larges, et ressemblent à d'immenses vessies natatoires. Leur longueur est de 3 pieds. Remplis d'air, ils ont un volume de plus de mille pouces cubes. J'ai été surpris de voir qu'avec des magasins d'air aussi considérables, le *manati* (nom du lamantin) revienne si souvent à la surface de l'eau pour respirer. La chair, que, j'ignore par quel préjugé, on nomme malsaine et *calenturiosa* (qui donne la fièvre), est très savoureuse. Elle m'a paru ressembler plutôt à la chair du cochon qu'à celle du bœuf. Les Guamos et les Otomacas (tribus indiennes) en sont les plus friands : ce sont ces deux nations aussi qui s'adonnent particulièrement à la pêche du lamantin. On en conserve la chair salée et séchée au soleil, pendant toute l'année; et, comme le clergé regarde ce mammifère comme un poisson, il est très recherché pendant le carême. Le lamantin a la vie singulièrement dure; on le lie après l'avoir harponné, mais on ne le tue que lorqu'on l'a déjà transporté dans la pirogue. La pêche est le plus facile à la fin des grandes inondations, lorsque le lamantin a pu passer des grands fleuves dans les lacs et les marécages environnants, et que les eaux diminuent rapidement... La graisse de l'animal, connue sous le nom de *manteca de manati*, sert pour les lampes dans les églises; on l'emploie aussi pour préparer les aliments. Elle n'a pas l'odeur fétide de l'huile de baleine ou des autres cétacés souffleurs. Le cuir du lamantin, qui a plus d'un pouce et demi d'épaisseur, est coupé par tranches, et il remplace, comme les bandes de cuir de bœuf, les cordages dans les *llanos*. Plongé dans l'eau, il a le défaut d'éprouver un premier degré de putréfaction. On en fait des

fouets dans les colonies espagnoles ». (ALEX. DE HUMBOLDT, *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent fait en 1799-1804*, édit. in-8°, Paris, 1820, tome VI, p. 1-238, *passim.*)

*
* *

L'ORÉNOQUE

Découverte des sources par J. Chaffanjon. — « L'Orénoque n'est plus qu'une petite rivière; à chaque pas son peu de profondeur rend la navigation pénible et difficile.

Nous franchissons le ratch Solitario et celui de Yuvilla. Quant au premier, impossible de le traverser, à cause d'une chute ayant plus de 4 mètres. Nous faisons une trouée sous forêt et portons notre canot par delà l'obstacle. La nuit nous surprend quand nous arrivons au troisième rapide. Tous les rochers qui le constituent sont perforés; aussi je le nomme *Guereri,* ce qui, en baré, signifie baume ou grotte.

Nous sommes au pied d'une montagne de la rive gauche ayant 605 mètres d'altitude et qui appartient à une petite chaîne se rattachant à celle dont fait partie le pic Maunoir.

Nous entrons maintenant dans un vaste marécage aux eaux boueuses et peu profondes; les rives sont couvertes d'herbes aquatiques qui croissent dans une argile molle et blanchâtre. On voit au sud et à l'est, par-dessus les arbres, poindre une chaîne assez élevée. Un premier cours d'eau assez important se jette sur la rive droite : je l'inscris sous le nom de Caño-Crespo, en l'honneur du président de la République vénézuélienne, qui m'a accueilli d'une façon si cordiale et pour lequel j'ai gardé la plus sincère reconnaissance.

Un peu plus haut, un autre ruisseau se jette sur la rive droite. Nous employons quatre heures de travail actif à traverser le marécage. Au-dessus, l'Orénoque se reforme en un lit très étroit, coule entre deux murailles, tantôt argileuses, tantôt rocheuses, et à chaque détour le massif montagneux se dessine plus net au-dessus de la ligne formée par les forêts. Vers onze heures du matin nous sommes arrêtés par une barrière de gros blocs entre lesquels notre bateau, bien étroit pourtant, ne peut glisser. C'est encore un rayol à franchir; un contrefort de montagnes aboutit à la rive gauche. A ce point l'Orénoque n'est plus qu'un caño de quelques mètres de large.

Tandis que mes deux compagnons préparent un léger

repas, j'entre dans la forêt en remontant le flanc de la montagne. De l'autre côté d'un premier monticule, au pied d'un rocher, campe une bande de Guaharibos, quatorze en tout, complètement nus, comme ceux que j'avais déjà rencontrés; ils ont le teint plus clair que les autres Indiens. Des cheveux longs et sales, un peu rougeâtres, leur tombent sur les épaules; les membres grêles font un contraste bizarre avec le ventre démesuré. Quelques hommes ont la barbe très clairsemée;... quelques enfants se traînent à terre; on dirait de petits orangs-outangs. Quelques-uns grignotent des fruits ou des bourgeons de palmier. Des pierres roulent sous mes pieds. Ce bruit attire leur attention; quelques hommes me désignent, et la bande effarée détale en poussant des cris. Il n'y a donc rien à redouter de ces prétendus anthropophages, et je continue à remonter le fil de l'eau. Je rencontre un trou ayant un diamètre d'une trentaine de mètres et rempli de pierrailles. Sous bois, une petite rivière large de 5 à 6 mètres continue le réservoir. Je prends quelques hauteurs de soleil afin d'établir le point, puis, avec mes deux compagnons, nous remontons le lit, qui n'est autre que celui de l'Orénoque et fournit une route relativement commode.

Après deux heures de marche, nous rencontrons sur la rive droite un torrent presque à sec, descendant du flanc de la montagne, puis un autre sur la rive gauche, où ne coulent que quelques filets d'eau; enfin notre route prend fin. Il faut escalader des pierres, grimper des cascades. L'Orénoque n'est plus qu'un torrent dévalant des rochers. Inutile de poursuivre plus avant, puisque je ne puis compter plus longtemps sur la fidélité de mes hommes. D'ailleurs je suis satisfait, j'ai trouvé le point d'origine de ce fleuve mystérieux : la sierra Parima, dont la hauteur varie entre 1,200 et 1,400 mètres. C'est avec émotion et un orgueil légitime que, me découvrant religieusement, je déploie notre pavillon tricolore.

Ces solitudes, qu'aucun Européen n'avait encore visitées, voient pour la première fois, *le 18 décembre 1886,* flotter le drapeau français, non en conquérant, mais en pionnier du progrès et de la civilisation. De ce point j'envoie par delà les mers mes vœux à ma chère patrie, et, pour perpétuer le passage de l'un de ses enfants aux sources de l'Orénoque, je donne au pic de la source le nom de Ferdinand de Lesseps. » (J. Chaffanjon, *l'Orénoque et le Caura,* Hachette, 1889, p. 312-314.)

Le caïman dans l'Orénoque. — « Le caïman, dans nos pam-

pas, atteint dix-huit ou vingt pieds de longueur; doué d'une force prodigieuse, il est cependant assez lâche, et le llanero l'attaque même dans l'eau. Ainsi que les autres amphibies, il habite de préférence la rivière, mais il est obligé, après un certain temps, de venir à la surface des flots, et, rusé qu'il est, il ne montre alors que l'extrémité de son long museau pour respirer l'air dont il a besoin afin de ranimer ses larges poumons.

Vaine précaution! l'Indien attentif, aussi immobile qu'un ibis, adroit comme tous les sauvages, prompt comme la foudre, infaillible comme l'archer de Délos, a décoché son trait avant que le monstre ait pu respirer, et la flèche acérée a atteint le but et pénétré dans l'œil du reptile, qui replonge soudain, car il a vu, reconnu et senti l'ennemi. Mais à la flèche est attaché un long fil qui a lui-même à son extrémité un morceau de bois léger destiné à servir de bouée. On tire lentement ce fil jusqu'à ce que l'on soit perpendiculairement au-dessus du caïman accroupi au fond du bassin; alors le harponneur sonde le fond, il touche le monstre, il cherche du bout de son harpon l'endroit vulnérable, et y enfonce, d'un bras sûr et nerveux, l'arme au crochet inextricable.

Dès qu'elle s'est ainsi assurée de sa proie, la pirogue revient au rivage : quinze ou vingt vigoureux sambos halent le câble auquel est attaché le harpon; avec ses griffes de fer le caïman se cramponne au fond de l'eau, aux bois et aux racines; il résiste quelque temps, mais, épuisé par ses vains efforts, par le sang qui coule de sa blessure, il finit par lâcher prise et est jeté sur le sable, qu'il rougit. Fermant les yeux, haletant dans les transes de son agonie, on dirait qu'il veut se dérober aux insultes de ses ennemis, qui le traînent en triomphe sur la plage; enfin, après mille huées, mille quolibets qu'on lui décoche de tous côtés, un des chasseurs, le plus adroit, termine son supplice en lui enfonçant un poignard derrière la nuque, à une place où la blessure est suivie d'une mort instantanée : le reptile expire en poussant un grêle et sourd mugissement.

Alors on le renverse sur le dos; on lui ouvre le ventre, on lui fend la queue, dont on enlève la graisse, toujours fort abondante et qui se change en huile pour l'éclairage des hatos (établissements où l'on élève des chevaux, des bœufs et des mulets); puis on jette à l'eau la carcasse, ou on la laisse pourrir au soleil, afin de lui arracher plus tard et plus facilement les dents, qui sont travaillées avec beaucoup d'art

et de soin et sont devenues un article de commerce. » (Agostini de Hospedalez, dans *Revue contemporaine,* 1852, tome IV, p. 71-72.)

Le caïman dans la région de Maracaïbo. — « Les crocodiles y atteignent des proportions extraordinaires : ils sont l'objet, de la part des voyageurs amateurs de tir, d'une fusillade continuelle, qui ne se ralentit qu'aux heures de la grande chaleur. La graisse de ces animaux a la réputation d'être efficace pour les douleurs rhumatismales. Comme nourriture, les œufs sont très recherchés. Quand on les a fait bouillir, ils se conservent longtemps et se vendent un ou deux sous la pièce. Quand ils sont frais, ils sont d'une couleur blanche, un peu grise; ils sont un peu plus gros que les œufs de poule. Lorsqu'ils sont cuits, la coquille se détache, et il ne reste plus que la peau assez dure qui recouvre l'œuf. C'est au mois de février et de mars que l'on va à la recherche des œufs de crocodile, faciles à découvrir à cause du tas de sable dont la pondeuse les a recouverts. Cette chasse aux œufs n'est d'ailleurs pas sans danger, car la femelle qui les a pondus se tient toujours à une très courte distance pour les défendre contre les mâles, qui les mangent volontiers, et contre une foule d'animaux qui en sont aussi friands. » (Mme L. Roncayolo, *Au Venezuela,* Paul Dupont, 1895, p. 167.)

*
* *

LES VILLES

Caracas. — « Caracas est la capitale du Venezuela. La ville est située à 947 mètres d'altitude, au pied de la montagne de l'Avila, qui a 2,000 mètres. Son climat est admirable. Une ligne ferrée la relie au port de la Guaïra, devenu maintenant un port tranquille, depuis la construction du tojamar (jetée)...

De la Guaïra à Caracas, le trajet par le chemin de fer est de trois heures et se paye 12 fr. 50 en première classe. On jouit dans ce voyage en chemin de fer d'un des plus beaux panoramas du monde, et, malgré les éboulements, les rampes très fortes, les courbes très petites, on n'a jamais eu à y déplorer d'accidents pour les trains de voyageurs. Les touristes qui, de passage à la Guaïra, pourront disposer de vingt-quatre heures feront, en se rendant à Caracas, une excursion des plus intéressantes.

La population de Caracas est, dit-on, de 60,000 habitants.

C'est une ville construite par carrés, comme presque toutes les villes du Venezuela. On y voit plusieurs beaux jardins, dont le principal est la place Bolivar, ornée d'une statue à cheval du Libérateur. Sur la place Bolivar est aussi la Maison Jaune, demeure officielle du président de la République.

Plusieurs monuments, le Capitole, l'Université, les ministères, les églises, les théâtres, ornent la capitale. Une belle promenade à faire en voiture est celle du Calvaire, plantée d'arbres magnifiques d'où l'on aperçoit la ville et les environs...

Les maisons à Caracas sont composées d'un rez-de-chaussée seulement, bien que l'on commence à élever un étage sur celles d'entre elles qui sont destinées au commerce.

A l'intérieur, aucune préoccupation architecturale; mais cet intérieur ne manque pas de confortable. Plusieurs habitations sont même richement meublées...

La ville est sillonnée par plusieurs lignes de tramways. On y trouve en outre des voitures de place très commodes, et les fameux coches de *lujo,* dont l'usage est assez ruineux; mais dans ce pays le soin de l'avenir n'existe pas, et comme on veut avant tout paraître, on y dépense volontiers en choses inutiles le produit du travail passé et à venir... (Mme L. RONCAYOLO, *Au Venezuela,* Paul Dupont, p. 152-157, *passim.*)

Mérida. — Mérida est située à 1,700 mètres d'altitude. La température moyenne y est de 16°. Sa population est de 12,000 habitants. Elle est le siège d'un évêché et d'une université qui a donné des hommes notables. L'enseignement y est fait par des professeurs de beaucoup de mérite, de savoir et de patriotisme. Les études y sont suivies avec beaucoup d'assiduité par toutes les classes de la société.

La ville est formée de carrés d'environ 80 mètres de côté. Les maisons ont toutes une ou deux cours et de grandes pièces. Quelques-unes ont un étage, mais elles sont rares, les toitures étant trop lourdes pour les murs en terre comprimée. Il est prudent d'ailleurs d'éviter les constructions élevées, dans un pays où les tremblements de terre sont si fréquents qu'ils ont détruit plusieurs fois la ville.

Les environs sont très pittoresques. On rencontre, notamment en descendant vers la petite ville d'Egido, des sites d'une beauté remarquable que domine, toujours à l'arrière-plan, la ligne bleue de la sierra Nevada. Les habitants du pays, propriétaires de riches et belles plantations de café et de cannes à sucre, jouissent de tout le confortable désirable, et, malgré l'éloignement, malgré les difficultés de transport pour

arriver au port d'embarquement, il y a fort peu de familles qui n'aient fait plusieurs fois le voyage des États-Unis ou d'Europe. » (Mme L. Roncayolo, *Au Venezuela,* p. 128.)

Maracaïbo. — « Maracaïbo est un port de commerce très important. Le peu de profondeur de la barre en interdit l'accès aux grands transatlantiques, mais il y arrive d'Europe et des États-Unis des navires à voiles d'un tonnage moindre. Une ligne de vapeurs de la *Red D. Line,* compagnie américaine, met le port en communication, par Curaçao, avec toutes les lignes transatlantiques d'Europe et d'Amérique. Tous les cafés, cacaos et produits d'exportation que produisent les Cordillères des Andes y viennent en transit.

La ville de Maracaïbo, fondée en 1571, est remarquable par sa situation sur le bord du lac. Ses rues sont droites. La plus belle est la calle Ancha; tout bon Maracaïbero prétend y être né. Le marché, très bien assorti, est approvisionné des divers points du lac par des embarcations de tout tonnage. La température y est assez élevée, de 28° cent. en moyenne. Les Européens et les habitants des Cordillères qui viennent s'y établir ont à y redouter les fièvres d'acclimatement, et il y a lieu pour eux de prendre certaines précautions; ils doivent, par exemple, s'abstenir de bains, surtout en plein air. » (Mme L. Roncayolo, *Au Venezuela,* p. 91-92.)

*
* *

RÉGION DE BOGOTA

Route de Bogota. — « Le voyage se fait par la Magdalena; on pousse en steamer jusqu'à Yeguas, distant de Baranquilla de 294 kilomètres; le voyage se fait en huit jours et coûte 60 piastres. Arrivé à Yeguas, le voyageur prend le chemin de fer, qui en une heure environ le conduit à Honda et de là à Arranca-Plumas, où une barque le transporte sur l'autre rive du fleuve, à Capastran. De Capastran à Facatativa il y a 60 kilomètres, trajet qui se fait en deux jours à dos de mulet, et dont le coût est de 10 à 12 piastres; le transport des bagages formant une charge (2 bultos ou colis de 65 kilogr. chacun) coûterait le même prix. Arrivé à Facatativa, le voyageur prend le chemin de fer, qui en deux heures le mène à Bogota. » (Nunez et Jalhay, *la République de Colombie,* Bruxelles, 1893, p. 140.)

Ascension de la Sierra, de Honda à Bogota. — « Je partis

de grand matin (de Honda). Après avoir traversé des bois fort épais, nous ne cessâmes pas de monter jusqu'à un endroit d'où nous jouîmes d'une vue magnifique ; elle s'étendait sur la province de Mariquita, dont les montagnes, du point d'où nous les découvrions, semblaient des sommets peu élevés. On distinguait pourtant les maisons toutes blanches de Mariquita, et plus près de nous Honda, dont la Magdalena baigne les murs. Les bords verdoyants de ce fleuve embellissent singulièrement le tableau. On eût cru voir la Seine serpentant au milieu des prairies de la Normandie. Bientôt ce spectacle ravissant disparut ; en rentrant dans les bois je ne distinguai plus au travers des arbres qu'un filet d'eau : c'était encore la Magdalena, et tout à coup je ne vis plus rien. Nous recommençâmes à monter, et, quoique je ne regardasse pas sans effroi l'escarpement de la Cordillère, dans laquelle je pénétrais pour la première fois, mes craintes diminuèrent beaucoup en voyant l'intelligence de la mule qui me portait. Il était réellement curieux d'observer le discernement avec lequel elle choisissait les rochers où elle pouvait le plus sûrement s'accrocher. Complètement rassuré, je m'abandonnai à ses caprices. Les muletiers ont une très bonne manière de conduire ces animaux dans les passages dangereux : ils les frappent rarement, les encouragent par leurs cris, et leur soutiennent la croupe lorsque, grimpant de roche en roche, ils semblent prêts à tomber.

On passa le Rio-Seco, on s'arrêta quelques instants à une venta (auberge), puis on traversa un nombre infini de ruisseaux qui coupent la route en tous sens ; enfin on atteignit la Venta-Grande.

Nous eûmes, le lendemain, à escalader le Sarjento ; je n'ai pas oublié toutes les peines qu'il nous coûta. Enveloppés soudainement d'un brouillard froid, humide, et si épais que je ne distinguais même pas les hommes qui marchaient devant moi, nous fûmes dans une nuit profonde ; j'éprouvais un grand abattement et un malaise, suites ordinaires de ce phénomène fréquent dans la Cordillère. Vers midi la brume se dissipa ; peu d'instants après nous trouvâmes une pierre sur laquelle on avait écrit l'élévation du sol au-dessus du niveau de la mer. Nous étions à 870 toises (sommet du Sarjento, 1,695 mètres). Les chemins devinrent meilleurs, et nous fûmes bientôt sur le sommet d'une montagne d'où l'on découvrait la belle vallée de Guaduas.

Guaduas. — Je fus surtout charmé, en y descendant, de

me trouver dans une prairie verdoyante coupée de tous côtés par les ruisseaux sur lesquels étaient jetés des ponts étroits, mais sûrs. A droite et à gauche je voyais des cases entourées de cultures et ombragées de saules ; des bestiaux nombreux et gras y paissaient : on éprouvait une douce chaleur, celle de Madère. Nous avions atteint une hauteur où l'homme peut jouir du bonheur; nous étions à 647 toises[1]; ainsi, en descendant 223 toises, nous avions trouvé un autre ciel, une autre terre que sur les sommets que nous avions traversés le matin.

Le chemin était uni et facile, j'arrivai bientôt à Guaduas. Cette ville me parut fort propre; quelques-unes de ses rues sont pavées et bordées de trottoirs; la place où se trouvent l'église et d'autres édifices est ornée d'une fontaine; les maisons, blanchies à l'extérieur, en égayent singulièrement la vue. Il est bien difficile que le voyageur qui a franchi les montagnes de grès qui séparent Guaduas de la Magdalena n'éprouve pas une sorte de ravissement lorsqu'il se trouve tout à coup dans une vallée où la température est douce, qui est arrosée par des ruisseaux limpides, et riche de tous les dons de la nature; mais l'homme néglige trop de les perfectionner ou de les recueillir.

Le peuple qui vit dans ces lieux charmants est d'une blancheur qui ravit l'Européen quittant les bords de la Magdalena... Heureux de vivre sous un si beau climat, les habitants de Guaduas ont une grande bienveillance pour les étrangers; j'en eus la preuve en arrivant : l'on parut joyeux de m'y donner l'hospitalité.

Guaduas forme un canton composé de sept villages, et dont la population peut s'élever à 14,000 âmes. La plupart des terres appartiennent au señor Acosta[2], qui est le juge politique du canton; son hospitalité et sa bienfaisance sont citées dans tous les environs. Les produits de ce pays consistent en riz, bananes, café, oranges et sucre.

Villeta. — En quittant Guaduas nous commençâmes à gravir les montagnes jusqu'à un endroit appelé le raïsal, d'où nous descendîmes dans la vallée de Chipauta et de Villeta, après avoir encore franchi entre elles le Cerro del Trigo, ainsi nommé parce qu'il atteint la hauteur à laquelle, dans

1. Codazzi donne à Guaduas une altitude de 1,026 mètres; Éd. André affirme qu'elle est seulement de 981 mètres. « Guaduas doit son nom à d'anciennes forêts de bambous qui l'entouraient, et ont disparu, ne laissant subsister que quelques touffes isolées le long des ruisseaux. « (Éd. André, *Tour du monde*, 1877, p. 40.)

2. Père de Joaquin Acosta, historien et géographe de la Nouvelle-Grenade.

cette partie de la Cordillère, le blé commence à être cultivé. C'est vers le milieu de la journée que nous parvînmes à la vallée de Villeta, où nous retrouvâmes une chaleur accablante, attendu que cette vallée, très resserrée, n'est plus qu'à 583 toises au-dessus du niveau de la mer. Le village de Villeta me parut fort peu attrayant : nous ne nous y arrêtâmes que pour prendre un modeste repas dans une ignoble venta tout au plus bonne à recevoir des muletiers. A un quart d'heure de distance, après être partis du village, nous passâmes à gué un large et rapide torrent dans le fond duquel d'énormes galets mouvants faisaient trébucher et de temps en temps s'abattre nos mules, en nous forçant à prendre des bains qui nous rendirent plus désagréable la sensation du froid quand nous rentrâmes dans la région des hautes montagnes.

Parmi les grands arbres sous lesquels nous passâmes dans cette nouvelle partie de la route, j'en remarquai beaucoup plus que je n'en avais vu ailleurs chargés de nids en forme de longue poire qui, suspendus au bout des minces branches par des attaches d'osier, se balançaient à tous les vents. L'oiseau qui les construit et qu'on nomme vulgairement dans le pays *muchillero*, c'est-à-dire faiseur de bourses, parvient par ce procédé à mettre sa couvée à l'abri des atteintes des singes, qui n'osent descendre jusqu'à l'extrémité de la ramure dès qu'ils la sentent fléchir sous leur poids. Ces nids singuliers ont ordinairement près d'un mètre de longueur, et n'ont d'ouverture que par le bas.

Au bout de six heures d'une marche sans cesse ascendante dans de nouveaux défilés aussi escarpés que hérissés d'obstacles, nous atteignîmes le petit plateau de l'Acerradero, à une hauteur d'environ 1,000 toises ; après nous être reposés pendant une demi-heure dans une venta qui paraissait la seule habitation de l'endroit, nous nous remîmes en route afin de gagner avant la nuit le plateau de Bogota ; notre dernière ascension, qui dura encore près d'une heure, fut seulement interrompue par une nouvelle halte que, pour faire souffler nos montures, nous fîmes dans un lieu dit Los Robles, sur une espèce de plate-forme qui tire son nom des nombreux et énormes chênes qui l'ombragent de tous côtés ; puis de là, ayant atteint en fort peu de temps le point culminant de la montagne (2,630 m.), nous débouchâmes dans la plaine par une étroite ouverture appelée le Boqueron ; en vingt minutes nous atteignîmes Facatativa, petite ville située à environ neuf lieues de Bogota.

Savane de Bogota. — Le plateau de Bogota, entouré de hautes montagnes, offre une surface presque entièrement unie. Avant que, soumis à un seul maître, les Moscas, qui habitaient ce plateau élevé, formassent une nation réunie par un même culte, la plaine de Bogota avait éprouvé des révolutions épouvantables. Les vieillards interrogés par les Espagnols qui firent la conquête du pays, leur racontèrent que, dans des temps fort reculés, la rivière de Bogota avait submergé toute la plaine, et que, glacés d'effroi, les habitants s'étaient enfuis sur les montagnes, où ils avaient trouvé un asile sûr. Au milieu de ce désordre affreux apparut un homme divin : il s'appelait Zhué ou Bochica; de son bâton il frappa la plus dure des montagnes, elle s'ouvrit, et les eaux, se précipitant par cette miraculeuse issue, formèrent le fameux saut de Tequendama. Cette tradition populaire rappelle une époque à laquelle les eaux couvraient toute la plaine de Bogota. Aujourd'hui on ne voit plus dans cette plaine qu'un grand nombre de ruisseaux, quelques étangs et une rivière, le Bogota.

C'est réellement dans la plaine de Bogota qu'on retrouve cette nouvelle Europe qu'on annonce à Honda au voyageur épuisé de fatigue; il n'a plus à craindre les animaux féroces ou les insectes qui désolent la plaine de la Magdalena; sur ces hauteurs le froid les ferait périr. Si l'homme n'y court pas les mêmes dangers que dans la région basse, quelquefois il souffre beaucoup d'être transporté tout à coup dans un climat dont la température s'élève rarement (la moyenne est de 15°,6); car la plaine de Bogota est plutôt attristée par un automne continuel, qu'elle n'est égayée par l'aspect du printemps.

Il ne croît d'autres arbres dans cette plaine que des pommiers et des saules; mais si les grands végétaux languissent à cette élévation, les céréales viennent avec une rare abondance; toutes les campagnes sont couvertes d'orge, de froment, d'avoine et de pâturages excellents. Spectacle merveilleux que celui de campagnes aussi riches que la Beauce, à une hauteur où, en Europe, on ne trouve que des neiges, et où l'homme a peine à vivre!... Il faut convenir que le plateau de Bogota surpasse, par son élévation, son étendue et sa fécondité prodigieuse, ce que l'esprit de l'homme peut imaginer de plus beau.

Tequendama. — Jamais je n'éprouvai une impression plus vive que celle que me causa l'aspect de cette cascade. Je fus

d'abord ébloui à un tel point que je ne me rendais pas compte du spectacle inattendu qui me frappait; j'étais dans une admiration muette en voyant les eaux du Bogota se précipiter en masse, comme une avalanche qui se détache de la cime du Chimborazo, à travers les rochers qu'elles ont brisés. Nous nous couchâmes à plat ventre sur le mur du roc qui forme le côté du précipice au-dessus duquel nous étions placés, pour mieux regarder sans éprouver d'étourdissement.

Il y a quelques années que Bolivar, en sautant de pierre en pierre, atteignit une des roches qui forment l'issue par où la rivière s'échappe; il s'y tint debout, et contempla sans effroi le gouffre au bord duquel il était, et où les eaux s'engloutissaient avec un fracas horrible : comme s'il eût voulu s'habituer à mesurer sans crainte l'abîme des révolutions en regardant ceux de la nature. Cette action hardie valut à Bolivar des succès que des batailles ne lui auraient peut-être pas procurés; elle frappa les peuples d'étonnement, et le plaça dans leur opinion bien au-dessus du vice-roi Samanon, son rival, qui, avant de fuir de Bogota, s'était donné le cruel plaisir de faire précipiter des taureaux dans la rivière, pour se repaître du spectacle affreux de leur chute, et voir leurs membres brisés ensanglanter les roches qui tapissent le bassin de Tequendama.

Nos yeux plongèrent dans cet abîme sans apercevoir autre chose que des flots d'écume engloutis dans un océan de vapeurs. Nous étions dans l'étonnement, et nous n'apercevions pourtant qu'une partie du spectacle, à cause de l'obscurité profonde dont la brume nous environnait. Nos vœux appelaient ardemment un ciel plus serein. Les eaux de la rivière, en tombant des hauteurs glacées de la Cordillère dans les gouffres brûlants creusés à ses pieds, forment un brouillard épais qui, soulevé par le soleil dont il cachait le disque, nous inondait de tous côtés [1].

1. Alex. de Humboldt eut la curiosité de descendre au bas de la chute : « Je suis parvenu, dit-il, à porter des instruments dans la crevasse même, au pied de la cascade. On met trois heures à y descendre par un sentier étroit (*camino de la Culebra*), qui mène au ravin de la Povasa. Quoique la rivière perde, en tombant, une grande quantité de son eau, qui se réduit en vapeurs, la rapidité du courant inférieur force l'observateur de rester dans un éloignement de près de 140 mètres du bassin creusé par le choc de l'eau. Le fond de cette crevasse n'est que faiblement éclairé par la lumière du jour. La solitude du lieu, la richesse de la végétation et le bruit épouvantable qui s'y fait entendre rendent le pied de la cascade du Tequendama un des sites les plus sauvages des Cordillères. » (*Vue des Cordillères*, I, 95.)

Nous attendions avec impatience le moment où nous pourrions admirer la merveille de la nature; elle se découvrit tout à coup, mais pour peu d'instants : les nuées se dissipèrent; lorsque nous pûmes parcourir rapidement le phénomène de la chute, nous vîmes, au milieu des palmiers, un ruisseau (le Bogota) qui serpentait au milieu de campagnes vertes et brillantes, où vivaient sans doute les animaux de la zone torride; un peu au-dessus de ces champs de verdure, une roche en saillie, frappée par une partie du Bogota, faisait rejaillir en haut ses flots écumeux, comme deux colonnes de cristal qui se détachaient parfaitement des vapeurs dont elles sont les sources perpétuelles. Devant nous la vue n'était pas moins attachante : le long des montagnes prodigieusement élevées qui forment la rive opposée à celle où nous étions, tombaient en cascades plusieurs ruisseaux qui ressemblaient à de longues lames d'argent. Bientôt tout fut enveloppé de ténèbres; le soleil s'obscurcit, la pluie retomba en torrents. Il fallut quitter ce beau spectacle et revenir à Bogota pour ne pas être surpris par la nuit au milieu des forêts inondées où nous nous trouvions [1]. » (G. Mollien, *Voyage dans la république de Colombie en 1823*, Paris, A. Bertrand, 1825, I, p. 69-85, *passim.*)

*
* *

COMBATS DE COQS

« Boire, danser et faire combattre des coqs, voilà les seuls plaisirs connus dans le pays, voilà où passe tout ce que peut gagner un indigène. Mon hôte, le señor de los Rios, est un des éleveurs les plus fameux de l'État de Panama, et certaine-

1. La description du docteur Saffray, qui visita Tequendama en 1869, nous montre que le décor de cette scène merveilleuse n'a subi aucune modification du fait de la nature ou des hommes depuis un siècle. « Au-dessus de la chute, à l'altitude de 2,477 mètres, le Bogota, large d'environ 50 mètres, coule paisiblement entre des rives couronnées de verdure. Tout à coup son lit se rétrécit et se transforme en une crevasse de 10 à 12 mètres de largeur, obstruée par quelques roches éparses. La rivière devient un torrent rapide, qui, de plus en plus impétueux, arrive enfin au bord d'un précipice à pic de 183 mètres de profondeur. Il tombe dans ce gouffre en flots brisés, bondissants, écumeux, sifflants et mugissants en haut, grondant en bas comme un tonnerre. En vain l'œil cherche à mesurer l'abime : broyée dans cette chute colossale, l'eau se fait poussière, l'écume se fait nuage, et forme au-dessus des cimes des grands arbres une éblouissante colonne de vapeurs onduleuses où vient se peindre l'arc-en-ciel. » (Docteur Saffray, *Tour du monde*, 1873, 2e semestre, p. 91.)

ment sans rival au Darien. Son poulailler est tenu en estime, et l'on aventure de fortes sommes sur ses champions. Les bookmakers n'étant pas encore connus là-bas, on ne parie pas à la cote, mais au pair, moyen plus simple et presque aussi sûr de perdre son argent.

Je ne crois pas qu'on sache ici entraîner réellement les coqs; on se contente de les soumettre à un régime particulier. Ces victimes infortunées sont toujours à l'attache ; on leur plume la tête, le bas du cou, le dos et presque tout le ventre, pour ne laisser que les grandes pennes. Les parties mises à nu sont frottées alternativement d'huile et d'alcool, puis on expose les coqs au soleil depuis le matin jusqu'à midi; d'abord rouge et très douloureuse, la peau durcit peu à peu et devient insensible. Pour faire aux combattants un caractère hargneux, on laisse à la corde qui fixe chacun d'eux à son piquet juste assez de longueur pour que les becs se touchent, et les malheureux volatiles restent tout le jour en arrêt l'un contre l'autre, le bec en avant, les plumes du cou hérissées, les ailes à moitié ouvertes, à la fois pour se protéger les flancs et pour porter des coups vigoureux à l'adversaire. Ils se défient sans cesse par de belliqueux cocoricos. Fredericio en possède une quarantaine, toutes bêtes de race, dont plusieurs se vendraient cinq cents et mille francs. Il les envoie combattre à Panama, où il a souvent le dessous; mais dans tous les villages du Darien il rafle immanquablement les paris : par malheur, le total de ses gains est loin de compenser l'importance de ses pertes. » (Armand Reclus, *Panama et Darien,* Hachette, 1881, p. 189-190.)

V. Villamus cite un curieux exemple de la passion qu'inspirent les combats de coqs :

« Parmi les visites que j'avais à rendre à Quito, dit-il, il y en avait une à un vieux docteur en droit de la plus belle eau, un vrai docteur espagnol du moyen âge, ignorant, entêté, et même orgueilleux de son titre de docteur. Mon vieux Bartholo et sa dévote compagne habitaient une maison fort sale, rendue plus sale encore par la présence de leurs coqs de combat; sur les rampes d'escaliers, sur tous les balustres, perchaient les héros du logis. Ces coqs guerriers sont affreux à voir : mutilés des combats de toute leur vie, saignants de leurs derniers exploits, rouges, l'œil ivre de colère stupide, ils semblent les génies de la brutalité plutôt que ceux de la

vaillance. Le docteur, comme beaucoup de ses compatriotes, nourrissait la passion des combats de coqs, et s'y livrait dans le secret de sa maison. Il faut aimer le sang pour le sang, et trouver dans la vue de la douleur une honteuse volupté, pour goûter ce plaisir barbare. » (*Correspondant* du 25 juillet 1874, p. 422.)

*
* *

LES POPULATIONS

Indiens. — « Aujourd'hui les aborigènes de race pure ne figurent plus que pour 200,000 dans la population du pays; ils forment sur le territoire de la République de nombreuses tribus, différant entre elles par la couleur de la peau, les traits, la taille, la langue et les mœurs; beaucoup de ces tribus vivent à l'état sauvage; d'autres, pliées à la vie sociale, conservent pourtant leur idiome primitif. » (NUNEZ et H. JALHAY, *la République de Colombie,* Bruxelles, 1893, p. 35.)

« L'Indien de la côte du Pacifique est de stature moyenne, gros, robuste, trapu, et sa physionomie, quoique dépourvue de beauté, n'a rien de désagréable; ses cheveux sont noirs, grossiers et légèrement ondoyants; peu ou point de barbe; sa peau est bronzée et d'une teinte plus sombre que celle de tous les autres habitants des Cordillères...

Ils sont taciturnes, graves, sérieux, pendant qu'ils travaillent; ils sont patients à la chasse, comme ils sont babillards, turbulents et inquiets dans les festins, pendant lesquels ils boivent, mangent et dansent sans frein ni mesure.

Ils écoutent avec le même plaisir durant des journées entières le son monotone d'un tambourin et d'autres instruments tout aussi primitifs.

Quand l'Indien, sous le ciel ardent, a ramé longtemps, quand il a abattu les arbres énormes de ses forêts, il se jette à l'eau froide tout en sueur et se baigne avec délices...

... L'Indien est généreux et prodigue de tout ce que produit son pays, comme il est avare de tout ce qui lui vient des Cordillères ou des régions lointaines. Le maïs, le yucca, la banane et la chair des animaux sauvages sont sa seule nourriture.

Ces indigènes n'ont point de désirs; contents de leur sort et chérissant leur pays, ils regardent avec indifférence le reste du monde. Ils vivent sans soucis comme sans remords : la

mort elle-même ne les trouble pas. Ils la voient s'avancer d'un œil stoïque, et ils meurent tranquillement. Tel est l'Indien de nos côtes du Sud.

Mulâtres et zambos. — La caste des *mulâtres,* issus des blancs et des nègres, et celle des *zambos,* qui résulte de l'union des nègres et des Indiens, constituent un peu plus de la sixième partie de la population. La première est très nombreuse dans l'État de Cauca; la seconde prédomine dans les États de Magdalena et de Bolivar. C'est une race robuste, courageuse et intelligente. Elle possède un type remarquable par son originalité : c'est celui du *boga* du rio Magdalena. Le boga est un homme de couleur dont les mœurs sauvages en font un rival des bêtes fauves qui peuplent ces forêts primitives. Il est franc et courageux; son corps puissant lui permet d'endurer les plus grandes fatigues. Il aime la boisson, chante à tout propos, méprise les dangers qui l'entourent, et meurt au milieu de la gaieté et de l'insouciance.

Nègres. — Finalement nous avons la race éthiopique, qui ne s'élève qu'à un trentième de la population. Ces nègres sont paresseux, endurants et méfiants. Ils habitent surtout les États de Cauca, Antioquia, Magdalena et Bolivar. » (Francisco-José de Caldas, cité par Ricardo S. Pereira, *les États-Unis de Colombie,* Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1883, p. 85-87.)

*
* *

La population blanche. — « Les traits caractéristiques de la population sont une imagination brillante, une bravoure chevaleresque, beaucoup de facilité d'observation et de conception, le goût de la dépense et de l'hospitalité; par contre, peu de solidité dans l'esprit, de maturité dans le jugement, de continuité dans l'effort. Aux qualités brillantes que possèdent les Colombiens manquent le contrepoids d'une éducation solide et pratique, l'entente virile, la conception sérieuse de la vie. Sur les hauts plateaux, l'existence est facile et douce : tout abonde, sans efforts autres que de recueillir ce que la nature sème et produit.

Dans les plaines, un air lourd, surchauffé, énerve le corps, détend la pensée; tout travail physique ou intellectuel est un effort, et tout effort est douloureux. Le sol, saturé d'humidité, inondé de soleil et d'eau, est envahi par une v[illegible] exubérante de mangliers, de palmiers, de bambous, tesques quippos, de figuerons aux nervures énor[illegible]

des fauves, gîtes favoris du tigre; d'orangers au feuillage sombre, qu'enlace les uns aux autres un inextricable fouillis de lianes, ponts aériens sur lesquels les singes se poursuivent et les perroquets piaillent. Sous cette ombre épaisse, des vasières profondes, des rivières au cours lent et paresseux, semées de bancs de sable sur lesquels les caïmans échoués au soleil étalent leur peau couverte de mousse verdâtre, de verrues et d'excroissances. Des nuits chaudes et lourdes, troublées par les piqûres des moustiques, les cris des singes hurleurs, les morsures des chauves-souris vampires; des journées brûlantes, un ciel sans nuages dans la matinée, puis, vers deux heures, des nuées épaisses, l'orage quotidien suivi d'une pluie torrentielle, le soleil reparaissant à l'horizon, aspirant l'humidité qui vous baigne d'une intolérable chaleur moite. Tel est resté dans mes souvenirs l'isthme de Panama. » (C. de Varigny, *Revue bleue,* 23 janvier 1886, p. 99.)

*
* *

LES VOLCANS DE L'ÉQUATEUR

« De l'ancien palais vice-royal de Quito on a une des plus belles vues du monde. Des 17 volcans équatoriens, on en voit 12 de la terrasse du palais. Au reste, tous les volcans d'Équateur sont là, sur ce haut plateau, lequel a 70 lieues de longueur et 12 lieues à peine de largeur. Nulle part ailleurs on ne voit de si grands et de si nombreux volcans se presser ainsi les uns contre les autres dans un espace aussi restreint. Par un effet d'optique, ces colosses, vus du palais de Quito, semblent s'élever du milieu de riantes collines qui entourent la ville. Leurs cimes couvertes de neige brillent dans l'azur du ciel, tandis que des nuages ondulent autour de leurs flancs comme des draperies flottant au gré du vent. On voit d'abord le volcan même au pied duquel on se trouve; on en voit les sommets dentelés, et l'on admire la splendide végétation qui recouvre ses pentes. Les feux de ce volcan agitent constamment la contrée environnante; et dans son vaste foyer se sont manifestés à plusieurs reprises des phénomènes terribles qui ont répandu la consternation et la mort dans la ville de Quito. L'histoire nous a transmis les époques de six mémorables éruptions depuis la conquête du Pérou par les Espagnols : celles de 1539, 1560, 1566, 1577, 1587 et 1660. » (A. Boscowitz, *les Volcans,* Paris, Paul Ducrocq, Victorion successeur, p. 133.)

*
* *

Pichincha. — Le volcan qui domine Quito présente plusieurs sommets : le Rucu-Pichincha ou Vieux-Pichincha mesure 4,639 mètres ; le Huahua-Pichincha ou Jeune-Pichincha, 4,787 m. ; le Paila-Cuchu, 4,656 m. ; le Padre-Encantado, 4,558 m. ; le Paluampa, 4,637 m.

« C'est au pied du Paila-Cuchu que s'ouvre le couloir par lequel on accède dans le cratère, dont les éruptions, notamment celles de 1540, 1575, 1660, 1690 et 1859 ont dévasté les contrées environnantes. Le monstre n'a pas encore rendu le dernier soupir ; le feu couve sous les cendres. Toutefois l'activité ne se traduit aujourd'hui que par des jets de vapeur sulfureuse... Ce fut sur un des sommets que les savants La Condamine, Bouguer et Godin élevèrent la croix qui devait servir de point de repère pour leur triangulation. » (M. MONNIER, *Des Andes au Para,* Plon, p. 86.)

J. Remy en fit l'ascension le 1er octobre 1856 ; son récit intéressant est dans les *Nouvelles Annales des voyages,* 1865, I, p. 129-163. Nous donnons ici le récit de Wisse, qui descendit dans le cratère de Rucu-Pichincha en compagnie du jeune Garcia Moreno, qui devait être le plus grand homme d'État et le plus illustre président de la République ; Moreno devait périr assassiné sur une place de Quito le 6 août 1875.

Ascension du volcan. — « Quoique Quito soit fort près du Pichincha, ce sol volcanique est si tourmenté, si découpé par de profonds ravins, qu'il faut une grande journée de marche pour arriver au sommet. Je partis donc le 14 janvier (1845), à trois heures du soir, accompagné de mon meilleur élève, M. Garcia Moreno, pour aller coucher dans une ferme située dans une petite plaine au pied du volcan. Nous en partîmes le lendemain, à sept heures du matin, et nous montâmes avec nos mules jusqu'à la limite de la végétation, point où il fallait mettre pied à terre. Je laissai les bêtes aux soins de mon domestique, et nous commençâmes à grimper avec un Indien qui nous servait de guide. La pente sur laquelle nous montions est excessivement raide, et nous ne pouvions avancer qu'en décrivant des zigzags. A cela il faut ajouter que la partie supérieure du volcan est toute couverte d'une ponce menue dans laquelle on enfonce jus-

qu'à 2 décimètres, et il faut faire les plus grands efforts pour ne pas reculer sur le sol mouvant plus que l'on n'a avancé. Nous nous dirigions sur un pic que nous apercevions par instants, et dont nous atteignîmes le point le plus élevé à 11 heures et demie. Grand désappointement! Un brouillard des plus épais ne nous permettait pas de voir à 15 mètres. Là, je fis bouillir l'eau, je pris la hauteur barométrique, d'où je conclus l'altitude 4,775 m. 60 de ce point.

Descente dans le cratère. — Notre vue commença à pénétrer dans l'intérieur du noir et terrible cratère, mais sans pouvoir en atteindre le fond. Descendons au cratère! Telle fut notre exclamation, et nous voilà lancés comme des fous dans l'entreprise la plus téméraire, et livrés à des périls que jamais homme, peut-être, n'avait osé affronter. Il était midi, notre guide ne voulut plus nous suivre : nous lui laissâmes nos ponchos, espèce de manteaux du pays, et tout ce qui pouvait gêner notre marche. Un grand chien descendit avec nous; mais bientôt, effrayé par les blocs de pierre qui se détachent continuellement des parois et roulent au fond du cratère avec un vacarme épouvantable, il nous abandonna. Nous continuâmes notre pénible descente.

Pendant ce temps-là le vent chasse un peu les nuages, et nous découvrons le fond du cratère et son bord opposé. Enfin nous nous trouvons dans un profond ravin, long, étroit, ouvert à notre gauche et hérissé de toutes sortes d'énormes masses de pierre détachées des parois. Au milieu se dessine un torrent alors à sec. Mon baromètre suspendu à un gros bloc me montre que nous avons descendu de plus de 300 mètres.

Nous continuons notre route par la droite, et nous atteignons, par une pente assez douce, le point le plus bas de la crête qui sépare les deux cratères. Alors nous percevons plus fortement l'odeur des vapeurs sulfureuses, dont nous étions déterminés à découvrir la source. Nous descendons donc, à la grâce de Dieu, sans savoir où nous arriverons, et en suivant un chemin de plus en plus difficile, car les parois du second cratère sont plus raides que celles du premier... Avant d'arriver au bas nous découvrons un monticule, ou une presqu'île placée au milieu du cratère; nous voyons sur notre gauche des fumées que nous prenons d'abord pour des brouillards, et enfin de longues zones jaunâtres qui couvrent çà et là le sol. Il n'y a plus de doute, nous arrivons aux *bouches* du volcan. Nous nous dirigeons sur ces terres sulfu-

reuses et nous gravissons le monticule. Nous atteignons d'abord les bouches modernes d'où la vapeur sort abondante et avec assez grand bruit. Là nous étions en communication directe avec le centre de la terre, peut-être avec nos antipodes de Sumatra. Nos pieds ne trouvent plus de rochers solides, le sol n'est plus composé que de terre, cendre et soufre agglomérés. Çà et là je vois des crevasses et des affaissements de 20 centimètres de profondeur. Je me couche à terre, et je fourre mon bras dans une des cheminées pour recueillir des cristaux de soufre. Il m'est impossible d'enfoncer beaucoup le bras, à cause de la grande chaleur. Un thermomètre qui ne montait qu'à 60 degrés, exposé à l'orifice, arriva en un clin d'œil en haut de sa course; à 20 centimètres de l'orifice, la chaleur est supérieure à celle de l'eau bouillante. Les cristaux aciculaires sont d'une grande limpidité et tapissent entièrement les parois des cheminées. Les vapeurs, d'une odeur de soufre brûlé et d'œufs pourris, ne m'incommodaient presque pas : mon compagnon recueillait dans son mouchoir les produits de ma pêche. La bouche où je mettais le bras avait 20 centimètres de diamètre; je ne pouvais voir à plus d'un mètre de profondeur, car la cheminée se contournait en tous sens. Quatre autres cheminées que j'examinai présentaient le même aspect. Il y a des bouches qu'il nous fut impossible de toucher, car il nous fallait pour cela traverser un espace aussi mouvant qu'une taupinière fraîchement remuée, et notre témérité avait ses limites. Nous pûmes faire le tour de toutes les bouches, excepté du côté où il y a un arrachement profond et presque vertical, et dans la crête duquel nous ont paru placées les bouches d'un groupe qui comprend environ 10 orifices dispersés dans un espace à peu près circulaire de 15 mètres de diamètre. Une crevasse ne manqua pas de nous inquiéter; elle me parut une prédisposition à l'éboulement de quelques-unes des bouches dans un cratère adventif et profond. La surface du sol était en plusieurs endroits à une température de 43 degrés. Je recueillis à la surface une espèce de scorie verte, dure, à surface semi-vitrifiée, mince, et qui n'était pas plus large que la main. Elle était éparse de tous côtés, et peu abondante. Elle était le produit de quelque petite éruption fort récente, car la surface des scories n'était salie ni par les cendres ni par les vapeurs sulfureuses qui communiquent à tout leur couleur jaune.

L'entonnoir adventif dont je viens de parler est rempli de grosses pierres entre lesquelles sortent les vapeurs. Il est

probable que c'est un petit cratère dû à une éruption récente, et que depuis il a été comblé en partie par les éboulements des parois adjacentes, qui sont encore presque verticales.

Près de ce cratère et vers un torrent voisin, on voit plusieurs tas de gros blocs de pierre, présentant, vus à quelque distance, exactement la forme de taupinières. Nous ne pûmes monter jusqu'à toutes les bouches dont nous voyions la fumée, car la nuit approchait. Nous voyions également une autre bouche du cratère, sans pouvoir nous donner la satisfaction de la reconnaître.

Il pleut très fort, et nous nous réfugions dans le torrent que j'ai mentionné pour observer le baromètre sous un gros bloc. Malheur! Le baromètre n'est plus! Il était quatre heures du soir.

Extrême danger. — Ici commence le pathétique de nos aventures. La pluie et la neige tombent à torrents; en un clin d'œil la presqu'île du cratère occidental est embrassée par deux grandes rivières; les ravins, plus commodes que le reste à grimper, nous ne pouvons les suivre, car ils sont pleins d'eau, et les nombreuses masses arrachées par la violence des eaux suivent habituellement ce ravin; l'artillerie du cratère fait de toutes parts un vacarme horrible; de gros blocs ricochent dix ou vingt fois avant d'arriver au fond, en décrivant d'immenses trajectoires et volant par-dessus nos têtes; l'écho vient augmenter mille fois ce redoutable tapage; les pierres auxquelles nous nous cramponnons s'arrachent, et nous coulons en bas; tout est couvert d'eau, de boue et de neige. Nos mains sont glacées, et je ne puis reconnaître la forme des objets que j'empoigne : nous mangeons de la neige pour tromper la faim, et nous nous asseyons à chaque pas pour respirer. Nous sommes en vue du cratère oriental, mais où serons-nous conduits? Je suis toujours à l'avant-garde. Je gravis un rocher de peu de consistance; arrivé au haut, le dernier effort que je fais avec le pied détache la masse. « Sauvez-vous, Garcia! » Si mon pauvre compagnon n'eût pu s'effacer contre un autre rocher, il était mort. Nous appelons l'Indien, qui ne répond pas; sans doute il ne peut nous entendre. Nous ne pouvons plus avancer, et nous revenons au projet de passer la nuit dans le cratère. Mais, mouillés jusqu'aux os, sans vivres, il est certain que nous péririons pendant la nuit; si nous voulons nous sauver, il ne faut pas laisser s'engourdir nos membres... Laissons ici une grande lacune et plaçons-nous au sommet du cratère, où nous nous trouvons à sept heures du soir. Là

je mangeai deux grandes poignées de neige pour éteindre le feu qui me dévorait; j'en ai encore aujourd'hui tout le palais en lambeaux.

Plus d'Indien, il est sans doute près des mules. Il est nuit depuis une heure, et la pluie continue à seaux. Nous nous laissons tomber sur la ponce, et, sans autre travail que celui de maintenir notre équilibre, nous arrrivons au bas avec une rapidité étonnante. Nous crions, nous crions, rien; plus de guide, plus de domestique, plus de mules. Abandonnés! Nous marchons rapidement pour conserver quelque peu de chaleur, nous nous égarons, et je m'en aperçois. Alors il nous faut traverser un profond ravin pour nous rapprocher de ce que je croyais le bon chemin. Bientôt nous entendîmes aboyer des chiens, et peu après on répondit à nos cris. Nous étions sur la pente d'un grand ravin, d'où nous ne serions pas sortis sans le guide, qui vint à notre secours. Nous étions dans une cabane vers neuf heures, après avoir fait environ trois lieues depuis le cratère. Là nous rencontrâmes nos déserteurs pleurant et nous croyant perdus depuis qu'ils avaient vu revenir le chien. Le lendemain nous retournâmes à la ferme, dont le propriétaire était fort inquiet à notre égard, puis nous rentrâmes à Quito.

Nous avions mal choisi le moment de notre expédition: c'était vers la fin de la belle saison; mais nous ne devions pas croire que les pluies commenceraient juste le jour de notre descente.

De tous les curieux et savants qui sont venus visiter le volcan, aucun n'est descendu au cratère. Il y a cent ans, les académiciens, après plusieurs tentatives, ont renoncé à entrer dans l'intérieur. Il fallait que deux fous effaçassent le mot *impossible*. La hauteur de laquelle nous sommes descendus, et que nous avons remontée ensuite, est plus grande que quatre fois la plus haute pyramide d'Égypte, cinq fois la tour de Strasbourg.

J'ai rapporté plusieurs roches du cratère : trachite porphyrique à pâte rouge et à pâte jaune, avec cristaux blancs... Les scories brûlent avec l'odeur de l'acide sulfureux et une belle flamme bleue, laissant un résidu pulvérulent et humide que n'attaque pas l'acide azotique. Le porphyre à base rouge me paraît être celui qui domine dans le cratère. Le cratère, brun-noir, présente un aspect horriblement beau. [illegible] bre de roches ont leur cimes effilées en point[illegible] lances; des masses hautes de trente mètres, détach[illegible]

côtés et ne tenant plus que par la racine, sont inclinées vers le centre du cratère, comme se préparant à s'y précipiter. Le second cratère se rapproche plus de la forme circulaire que le premier. Je crois le cratère occidental plus récent, car les bouches actuelles y sont situées. Il est plus profond, ses parois sont plus raides, et la crête intermédiaire, effilée vers la pente comme une lame de couteau, est arrondie vers le cratère de l'est, tandis qu'elle est droite et verticale vers le cratère de l'ouest. Le cratère oriental me paraît comblé déjà en grande partie par les éboulements qui se font encore à chaque moment. Quelle force prodigieuse il a fallu pour lancer ces masses immenses hors de l'ouverture du cratère actuel, surtout si le cône, étant entier, avait 1,000 mètres de hauteur de plus qu'aujourd'hui! » (WISSE, *Nouvelles Annales des voyages*, 5e série, III, 106-112.)

*
* *

CHIMBORAZO

« La plus haute de ces montagnes équatoriennes se dresse à 6,300 mètres. En pleine mer, à 50 lieues de distance, dans le golfe de Guyaquil, on aperçoit déjà sa cime couverte de neige. Du bord de la mer, après les longues pluies, lorsque la transparence de l'air a augmenté subitement, on voit paraître le Chimborazo comme un nuage à l'horizon. Comme le dit Alex. de Humboldt, le Chimborazo s'élève sur la chaîne des Andes comme ce dôme majestueux, ouvrage du génie de Michel-Ange, sur les monuments antiques qui environnent le Capitole.

Le sommet sphérique du Chimborazo rappelle celui du beau volcan de Mauna-Loa dans l'île d'Hawaï. Quoiqu'on ne connaisse point d'éruption du Chimborazo, on ne saurait douter un instant qu'il ne soit un volcan. Il en a la forme et l'aspect; c'est un immense dôme, et de ses entrailles s'échappent en bouillonnant des sources brûlantes. De grands mugissements souterrains retentissent fréquemment autour de la montagne, et le sol est sans cesse agité par des secousses. » (ARNOLD BOSCOWITZ, *les Volcans*, P. Ducrocq, p. 137.)

Les tentatives d'ascension sont restées célèbres : La Condamine et Bouguer (1742) s'élevèrent à 3,700 mètres; de Humboldt et Bonpland atteignirent l'altitude de 5,878 mètres le 23 juin 1802; Bous-

singault arriva au même point en 1831 (*Annales de chimie et de physique,* tome LVIII, p. 250); le 4 janvier 1880, l'alpiniste anglais Edward Whymper parvint à quelques pas de la cime après neuf jours d'efforts et de souffrances, mais dans un tel état d'épuisement qu'il ne put faire que des observations sommaires. Le grand obstacle vient des courants atmosphériques et de l'intensité des phénomènes électriques dont la montagne est le théâtre chaque jour, presque à heure fixe.

Sangay. — « Cône parfait, auquel il ne manque que la pointe; à la place de celle-ci est le cratère embrasé, d'où sortent les flammes et les cendres. Le Sangay est perpétuellement couvert de neige, depuis le sommet jusqu'à la limite de la végétation; parfois cependant il arrive qu'une violente tempête soulève un instant le blanc manteau de neige; on aperçoit alors le front noir du géant. C'est là le plus actif, et peut-être le plus violent de tous les volcans du nouveau monde. On l'a toujours vu en fureur; et depuis 1728, époque à laquelle il eut une crise épouvantable, il rejette sans interruption des cendres et des pierres enflammées. Ses détonations sont formidables... Il faut avoir entendu les tonnerres du Sangay pour se faire une idée de la puissance de ces voix souterraines (*bramidos* et *retumbos*). En 1843 il a mugi avec tant de force que pendant toute cette année on l'entendit à Payta (Pérou), à une distance de 120 lieues. » (A. Boscowitz, *les Volcans,* P. Ducrocq, p. 49 et 66.)

Les légendes indigènes le représentent comme inaccessible; un Indien ne consentirait jamais à s'en approcher. L'ingénieur Wisse, encore accompagné de Garcia Moreno, essaya de gravir les pentes avec des crampons : il dut y renoncer; l'Allemand Stuebel en a aussi reconnu l'ascension impossible (1872). Le Sangay a 5,300 mètres.

Altar. — « L'Altar, le plus élégant des volcans. Son torse est à la fois ferme et gracieux, et la dentelure de sa cime brisée est si régulière, elle est ouvrée si finement qu'on la croirait faite de main d'homme. L'Altar est un chef-d'œuvre de la création volcanique. Il se dresse à une altitude de 5,740 mètres. » (Boscowitz, *les Volcans,* P. Ducrocq, p. 137.)

On l'appelle aussi Capac-Urco, le mont superbe. « Les conquérants, frappés de sa structure singulière, lui donnèrent son nom actuel. La forme semi-circulaire de son arête frangée de glaces rappelle, en effet, le chœur d'une église et l'autel

garni de cierges. C'est un cratère éteint couvert de neiges éternelles. » (Marcel Monnier, *Des Andes au Para,* Plon, p. 47.)

Cotopaxi. — « Il est probable que le Cotopaxi, ce volcan aux contours si réguliers, n'a pas toujours eu le sommet tronqué, tel qu'on le voit aujourd'hui; on aperçoit, en effet, sur le versant méridional de la montagne, un grand bloc de roches à demi caché sous la neige, hérissé de pointes, et que les naturels appellent la Tête de l'Inca. D'après une tradition populaire qui ne s'est pas encore perdue dans le pays, cet immense rocher faisait autrefois partie de la cime du Cotopaxi. Les Indiens racontent que, dans une de ses dernières éruptions, le volcan lança dans l'espace un énorme quartier de rocher, lequel formait la partie supérieure du volcan, et recouvrait en forme de dôme ou de cloche la grande cavité qui renferme le feu souterrain. » (Boscowitz, *les Volcans,* P. Ducrocq, p. 29.)

La première ascension a eu lieu en 1872; les explorateurs Reiss et Stuebel arrivèrent successivement au bord du cratère. Stuebel l'appelle « la plus belle montagne du monde ». On cite onze éruptions depuis la conquête, les dernières en 1879 et en 1880. En 1742, au moment où Bouguer et La Condamine mesuraient un degré du méridien, ses neiges fondirent subitement; les torrents d'eau entraînèrent six cents maisons et firent périr plus de huit cents individus.

*
* *

ORAGES DANS LES ANDES

« Lorsque vers l'occident l'astre du jour étend son manteau d'or au-dessus de la mer et que ses rayons brûlants colorent l'azur qui remplissait tout l'espace, l'abîme infini des cieux se courbe comme un dôme transparent, et le cercle de l'horizon, comme un diadème étincelant, entoure les monts, les forêts et les ondes endormies du golfe d'Ancon de Salinas; lorsque la forêt vierge qui se balance mollement sous les chaudes haleines de la brise semble vouloir disputer à l'Océan sa vaste étendue et ses tons verts ou bleuâtres; et lorsque la vague argentée qui s'agite à ses pieds échancre les bords peu consistants de la terre et qu'elle fouette ou lèche incessamment le rocher le plus dur, jusqu'à ce qu'elle l'entraîne et l'ensevelisse dans les gouffres inconnus du profond Pacifique; lorsque des vapeurs s'élèvent comme pour prendre possession des airs, mais qu'elles sont traversées par les flèches embra-

sées que leur décoche le soleil, le regard de l'homme s'arrête malgré lui dans la contemplation de ces belles et majestueuses merveilles de la nature; sous le charme des transformations successives qui s'opèrent d'heure en heure, son esprit est plein de l'univers. Mais soudain voici qu'un bruit sourd et lointain le surprend dans son rêve : il l'avertit qu'un changement s'opère dans les éléments. C'est qu'il est trois heures de l'après-midi et que, chaque jour, en ce moment, la nature doit donner le spectacle de ses phénomènes; les cieux, les montagnes et les mers obéissent à sa puissante et mystérieuse volonté. A la saison des pluies, qui est celle des orages, trois heures sont, dans les montagnes, ce qu'est minuit pour les esprits superstitieux, parce que c'est alors qu'éclatent effectivement les formidables tempêtes qui rendent si redoutables les Cordillères d'Amérique, et qu'aucun être vivant ne saurait braver impunément. Malheur aussi au voyageur retardataire qui n'aurait point franchi les Andes avant que tous les éléments soient déchaînés !

Des bruits sourds se répètent avec plus de fréquence : on les écoute malgré soi, et, de même que le ciel, la pensée s'attriste; l'horizon se décolore et prend un aspect terne; notre œil est morne, et notre silencieuse préoccupation fait pressentir quelque grand événement. Des masses vaporeuses grises et blanchâtres deviennent de plus en plus denses; quelques rayons irisés du soleil s'épandent encore sur elles; mais bientôt leurs bords supérieurs conservent seuls quelque transparence, et leurs lignes sinueuses sont couleur orange ou rose. Les ombres s'épaississent. Au-dessous des nuages on ne distingue plus rien, plus d'horizon, ni terre ni mer lointaine. En élevant le regard au-dessus de ces lignes oranges et roses que nous avons montrées au bord supérieur des nues, on découvre des rayures blanches et bleues qui sont la silhouette d'imposantes masses grisâtres; et ces masses sont çà et là sillonnées d'ombres obscures dont la projection est oblique ou verticale. C'est la Cordillère de l'Ostional (voisine de la côte entre le golfe Ancon de Salinas et Tumaco) qui apparaît sous cette forme comme un spectre aérien. De ses flancs s'échappent des éclairs, et aussitôt on distingue une infinité de monts superposés en gradins, et dont les plus élevés sont profilés dans le firmament, comme les tours et les créneaux des châteaux antiques ; enfin, ces hautes montagnes sont encore dominées par des pyramides blanches qui semblent plutôt appartenir au ciel qu'à la terre.

Soudain le soleil a refusé l'éclat de sa vive lumière, car les cieux et la terre sont obscurcis. Les nuages qui sortent de l'Océan, du sein des forêts et des hautes Andes, envahissent l'espace, et leurs sombres tourbillons s'en vont envelopper le majestueux Ostional. Alors ses flancs grondent horriblement, et ses mille cavernes qui rugissent vomissent des éclairs ; le ciel prend part à cette sorte de lutte et lance aussi des flammes sur les sommets des monts. L'Ostional est furieux ; il fait détoner à la fois ses mille batteries électriques ; sur une longueur de plusieurs lieues, comme d'une ligne continue de forteresses, tonne sa formidable artillerie, et en un instant tout ce vaste horizon et tout le firmament sont complètement embrasés. Durant trois heures sans interruption, ce n'est plus qu'un entrecroisement d'éclairs et que le fracas d'effrayantes explosions ; d'horribles craquements partent de la voûte céleste, et l'on dirait qu'elle va s'abattre sur la terre. La mer, comme un miroir, reflète les flammes blafardes qui jaillissent de toutes parts ; et les échos répondent à toutes les détonations de la foudre. Dans cette lutte gigantesque et acharnée entre les nues et les monts, on dirait que Jupiter, ce maître du tonnerre, foudroie les Titans révoltés contre le ciel et qui, dans leur orgueil indomptable, entassent montagne sur montagne pour les escalader ; car autour de l'immobile, de l'invincible Ostional, règnent la confusion et les chocs impétueux d'une grande bataille. Qui a assisté à la canonnade non interrompue, au bombardement de nuit et à l'incendie d'une place de guerre, n'a vu que la pâle imitation de la lutte imposante des éléments.

Ce spectacle grandiose va finir ; la tempête va cesser, car ses efforts ont été vains et n'ont pu ébranler les hautes cimes de l'Ostional. Les vents et les orages se dispersent, et, comme une armée en déroute, se frayent des passages dans toutes les directions ; ils se précipitent sur la forêt, et le tonnerre, plus rapide, roule avec fracas et devance la trombe d'air qui marche ; celle-ci déchire, enlève ou renverse tout ce qu'elle rencontre ; elle mugit dans l'espace, siffle et grince dans les bois, et ses rafales obligent les cèdres et les palmiers à incliner leurs fronts, qui, en se redressant, imitent le bruissement de la vague qui s'affaisse au pied de la falaise. C'est alors que, pour la dernière fois, le ciel intervient dans la déroute des éléments ; il ouvre ses cataractes, ses abîmes, et verse sur les monts enflammés, sur la forêt qui plie et sur le sol fumeux et tremblant, ses torrents abondants. La terre n'est plus

qu'une mer; l'air apaisé n'a plus de souffle, et la nuit succède au jour. Enfin des vapeurs tièdes s'élèvent du sol pour se dissiper aussitôt, et une agréable fraîcheur les remplace et rend la vigueur à l'homme; le firmament devient pur et se couvre d'étoiles qui brillent de leur plus vif éclat.

Tel est le tableau exact des tempêtes que je vis se former et éclater sur l'Ostional depuis la fin d'août, et qui s'y répètent quotidiennement pendant la saison des pluies. Ce déchaînement des éléments a également lieu sur toutes les hautes montagnes de l'Amérique intertropicale, et les orages des Andes occasionnent parfois des accidents regrettables : eût-on même pour s'abriter une caverne, que l'on est encore exposé au foudroiement du tonnerre. Mais, en dehors d'un tel abri, on trouve une mort presque certaine, et la violence des vents est telle dans ces heures de tempête, qu'on est indubitablement renversé et roulé dans quelque précipice. Quelquefois, enveloppé dans des tourbillons de neige, on est entraîné hors de sa route et l'on périt de froid.

Cependant il est des exceptions favorables pour quelques personnes, qui ont la vie sauve, malgré leur imprudence. Lorsqu'on doit franchir la Cordillère, il faut venir dormir dans la montagne, mais à une hauteur où il n'y a rien à craindre des éléments; on se remet en route un peu avant le jour, et l'on a soin d'accélérer le pas de sa mule, de façon que la Cordillère soit franchie avant les trois heures de l'après-midi. Combien d'épisodes n'ai-je pas entendu raconter par des gens qui s'étaient laissé surprendre par de formidables tempêtes ? Aussi c'est à ces heures terribles que les mineurs descendent dans leurs galeries souterraines pour y fouiller les métaux. Ils s'y trouvent en sûreté.

Notre intention n'est pas de fatiguer le lecteur par le récit tragique de quelque catastrophe; mais il nous permettra de le récréer en lui peignant la situation critique et presque comique dans laquelle se trouvèrent deux généraux péruviens qui faisaient route ensemble.

... Deux généraux péruviens, engagés dans une longue conversation, ne s'apercevaient guère du retard qu'en éprouvait l'allure de leurs mules. Ils étaient donc encore dans une partie élevée de la Cordillère lorqu'ils furent surpris par une violente tempête. Ils allaient sous une averse de grêle, et la foudre à chaque instant éclatait et tombait autour d'eux; la terre, en contact avec l'électricité des nues, lançait elle-même des flammes; enfin la puissance des vents était telle, qu'ils

étaient sur le point de se voir enlever avec leurs montures. Mais où trouver un abri ? Ils arrivèrent près d'un étang : « Tiens, dit l'un d'eux, si nous nous mettions dans l'eau jusqu'à ce que l'orage se dissipe, nous serions moins exposés que sur le chemin. — Idée lumineuse ! » répliqua l'autre ; et les deux camarades descendirent de dessus leurs bêtes pour s'appliquer une partie du supplice de Tantale : ils s'enfoncèrent dans l'eau jusqu'au menton. Leur corps était préservé, non leur tête, sans cesse menacée par la foudre. Ils la plongeaient donc à chaque moment sous l'eau, croyant sauver ainsi leur existence. Soudainement il virent foudroyer leurs deux mules ; et, comme c'est tout naturel, ils connurent toute l'horreur de leur situation, et la peur les gagna ; ils se crurent voués à une mort certaine, et, faisant le sacrifice de leur vie, ils recommandèrent leur âme à Dieu... Quand cessa l'orage, ils avaient passé plusieurs heures dans un bain glacé ; ils n'avaient plus de montures, point de vivres ni d'habits de rechange : la tempête, ouragan formidable, avait emporté leurs mules dans les abîmes. Ils durent donc, dans cet état lamentable, faire à pied plusieurs lieues pour atteindre une habitation, et, lorsqu'ils y arrivèrent, leurs cheveux étaient blancs. » (DON ENRIQUE VICOMTE ONFROY DE THORON, *Amérique équatoriale*, veuve Renouard, H. Laurens successeur, 1866, p. 148-154.)

*
* *

FORÊT ÉQUATORIALE

« Que le voyageur jette un coup d'œil général sur une forêt vierge rapprochée du rivage maritime, sur ces terres basses à travers lesquelles descendent de nombreux cours d'eau et où monte le flux de l'Océan : sa vue s'arrête d'abord sur de gigantesques mangliers, se soutenant sur la pointe de leurs racines qui s'unissent en ogives à deux, trois ou quatre mètres au-dessus des vases salées où elles plongent. Émerveillé de ce que leurs têtes colossales peuvent être portées par de frêles échasses, sorte de pattes d'araignée qui leur servent de bases, il croit voir des arbres enchantés, aériens et fantastiques, rappelant les temps primitifs de la création. Enfin, pour que cette illusion soit plus complète, ces sombres forêts vierges qui bordent magnifiquement les eaux sont peuplées de caïmans, de reptiles de toutes sortes, de bêtes fauves et d'autres quadrupèdes et quadrumanes étranges, les uns er-

rant sur le sol, ayant des fourrés pour retraite, et les autres vivant dans les arbres, où ils nichent à côté des oiseaux; elles sont peuplées encore d'oiseaux charmants ou bizarres et de myriades d'insectes qui s'abritent sous le feuillage trompeur des bois les plus séduisants. Ces bois de mangliers sont parfois coupés de petits canaux ou d'*esteros* qui les pénètrent très avant; et quand on les parcourt avec la pirogue, on s'y trouve dans une demi-obscurité sous des voûtes sinueuses et dont l'épais feuillage est impénétrable aux rayons du soleil.

Mais dès que les terrains d'alluvion s'élèvent un peu au-dessus de la surface des eaux, on rencontre çà et là de petites clairières couvertes de gazon, de plantes et de fleurs; le manglier fait place au gracieux palmier, au svelte cocotier; le sol, en s'exhaussant encore, se couvre d'une infinité d'arbres précieux... Il y a là un pêle-mêle des richesses inappréciables de la nature : les arbres qui produisent les résines, les gommes, les laques ou vernis, la cire végétale, le caoutchouc, les baumes odorants ou médicinaux et le sang-dragon, sont par petits groupes ou disséminés dans les forêts; celles-ci renferment encore le cannellier et d'autres épices et aromates, une infinité de substances tinctoriales sous la forme de bois, de suc, de fruits et de plantes; également sous les mêmes formes s'y trouvent mille substances médicinales, vénéneuses, antidotaires et narcotiques, et parmi ces dernières est le tabac; on y rencontre diverses espèces de cotonniers et plusieurs autres plantes textiles, et à une région plus élevée est le quinquina fébrifuge; enfin les arbres ont des fruits et des rayons de miel, et à leur pied sont souvent des tubercules et des racines alimentaires. Toutes ces richesses sont des productions spontanées que le sol engendre, que les arbres exsudent et que le règne végétal prodigue sans le secours du travail. Aux branches d'arbres séculaires sont suspendus en tous sens des cordons et des festons de lianes; elles enchaînent la forêt, tandis que le matapalo, le cèdre et le cascol, le laurier, le gaïac et le tamarin, le huachapéli, l'ébénier, des bois jaunes, roses et panachés ont leurs troncs enlacés, tantôt par les sarments de la savoureuse grenadille ou de l'odorante vanille, et tantôt par une fougère grimpante qui plonge ses fines griffes dans la rugosité des écorces ou dans la mousse parasite qui s'y nourrit.

... Là donc se trouve la plus riche, la plus féconde et la plus luxuriante végétation du globe, toujours pleine de sève et de fraîcheur, jamais interrompue dans sa production. Que de

dons précieux nous sont offerts par la nature prodigue et bienfaisante!... Il semble que cette grande fécondité de la nature n'a point été faite pour l'homme, puisqu'il la méconnait : lui seul manque à cette contrée...

... Durant tout le jour, que ces solitudes sont muettes! On dirait un monde abandonné, même des animaux, tant le silence y est morne et profond; l'oreille inquiète y cherche en vain le plus petit bruit; même celui de la brise y manque, et le feuillage immobile semble être de métal; c'est à faire croire que la mort seule règne en ces forêts. Cependant, au sommet d'un grand arbre parfois on entend la voix bien accentuée, mais expressive et triste, de l'oiseau *Dios-té-dé;* son cri rappelle à l'homme qui s'approche de ces lieux ce qui lui est destiné, offert, par la Providence. « Que Dieu te donne » n'est-il pas le doux souhait et l'heureux langage du bon messager? Cet oracle des bois qui fait pressentir l'avenir est plus attrayant pour notre imagination que tous ceux de l'antiquité. Quelques rares papillons aux ailes larges et bleues folâtrent sous les feux du soleil, en suivant la lisière des bosquets, et réjouissent la vue; et, sur les rameaux qui s'inclinent près de la surface des ondes, on voit çà et là de paisibles cigognes dont la blancheur éclatante, au milieu du vert feuillage, les fait prendre de loin pour des fleurs. Tel est pendant le jour l'aspect de ces imposantes solitudes.

Mais écoutez le cri des guacamayos; il s'assemblent à la pointe des arbres les plus élevés pour annoncer la fin du jour. Dès que la nuit s'approche, tout change subitement; la forêt est transformée en un antre redoutable. L'oiseau nocturne, le serpent et le crapaud, sont les premiers qui donnent le signal du bruit; l'obscurité se fait; les cucuyas et les candelillas, dont l'abdomen et l'œil étincellent et flamboient, sillonnent l'espace et l'éclairent de leur lumière phosphorescente; l'aurore des bois se lève, tous les animaux se réveillent, et bientôt le rugissement du tigre met tout en mouvement, tout en émoi; la terreur est partout. On dirait que la forêt, furieuse de son abandon pendant le jour, se venge chaque nuit du dédain de l'homme et que, pour lui, elle se fait inhabitable et terrible; alors elle est comme orgueilleuse de produire tous les monstres dont elle tremble elle-même.

Vouloir faire le tableau de l'immense vacarme, du pêle-mêle général, de la confusion des voix rauques et plaintives, des cris aigus et des hurlements de toutes sortes qui s'élèvent et s'entre-croisent pendant l'obscurité, serait une tentative téméraire

au-dessus de nos forces; d'ailleurs ce récit ne serait pas exact et applicable à toutes les parties de la forêt, car elle n'est pas peuplée également partout des mêmes quantités ni des mêmes espèces d'animaux. Nos impressions ont donc été diverses selon les localités, mais la plus forte s'est gravée dans notre souvenir. Si donc nous cherchions une image, une comparaison pour peindre l'étrangeté du bruit nocturne, nous pourrions dire que la forêt, c'est l'antre infernal avec ses démons et ses harpies, ses vampires et ses monstres, et avec ses légions de damnés dont on entend les grincements, les rugissements et la rage furieuse, et auxquels se mêlent encore des accents et des frémissements sauvages qu'aucun langage ne saurait exprimer. » (DON ENRIQUE VICOMTE O. DE THORON, *Amérique équatoriale,* veuve Renouard, H. Laurens successeur, 1866, p. 154-159.)

*
* *

QUITO

« Quito était la seconde capitale des Incas. Autrefois, en lisant les beaux récits de Marmontel[1], ma jeune imagination avait fait de cette capitale une ville d'or. J'avais pris gîte dans l'ancienne demeure du président Florès, un vrai palais, par ses dimensions du moins, et dont le maître était absent; mais là encore il n'y avait d'or que celui qui papillotait sur les papiers de tenture apportés par le général de nos prosaïques fabriques d'Europe. Les murailles étaient construites d'adobes; les pavements étaient également d'adobes, et les toits plats, faits aussi d'adobes, laissaient, dans les jours d'orage, filtrer l'eau abondamment. Cette maison avait pourtant coûté cinq cent mille francs à son propriétaire, dans ces pays où la journée du maçon vaut six sols; mais les procédés de construction sont encore tellement primitifs et barbares, le travail manuel si lent et si inhabile, que les œuvres d'architecture sont, en résultats, aussi coûteuses qu'imparfaites... Cette maison, comme toutes celles de Quito, était construite sur des abîmes. En mettant la tête à une fenêtre, je vis qu'elle donnait sur une *quebrada* de quatre-vingts pieds de profondeur.

La ville s'élève sur un réseau de ravins que les rues fran-

1. *Les Incas, ou la Destruction de l'empire du Pérou,* 2 vol. in-8°, 1777.

chissent au moyen de ponts. Les Indiens avaient choisi, dit-on, cet emplacement inhospitalier pour procurer à leur capitale des retranchements naturels. La guerre, la défiance, le besoin de défendre son repos, ses biens et sa vie, rendent raison de la moitié des faits au commencement de la période historique. Les nécessités de la lutte sont au fond de toute organisation sociale, comme la lie au fond du vase. Aujourd'hui, cette espèce de claie de ravins qui supporte Quito sert à l'assainir en le purifiant des détritus, et à écouler les torrents de ses pluies diluviennes. Pendant six mois de l'année les vents alizés apportent régulièrement, vers deux heures de l'après-midi, une pluie grosse et pressée, qui change subitement les rues en fleuves et fait succéder les ténèbres à la pénétrante lumière. Ce sont de ces trombes d'eau comme on n'en voit que dans les tropiques. Un moment après le soleil équatorial reprend ses droits, le pavé blanc luit comme du marbre, et l'air subtil et léger emplit la poitrine et baigne les objets comme de l'éther du septième ciel. L'évaporation ne se fait guère aux lieux où la pluie est tombée. Les ravins aux pentes rapides l'ont déjà écoulée par torrents sur ce versant occidental des Cordillères, d'où ces masses d'eau courent dans la mer. Au reste, s'il y avait évaporation sur ces hauteurs, elle s'y ferait avec une grande rapidité, car il est aisé de sentir que l'on est à dix mille pieds d'altitude; un vent sec, aigu, vient friser la peau, tandis que la raréfaction de l'air accélère le pouls. On vit physiquement très vite à ces hauteurs; le cœur s'y use par un travail trop actif, et les cas de longévité y sont presque inconnus. C'est par une fiction poétique que le printemps perpétuel a passé pour un bienfait des dieux. De même que rien ne serait plus funeste au moral de l'homme qu'un repos absolu, rien n'est plus préjudiciable à sa santé physique que l'absence des réactions du corps contre les violences de l'atmosphère. 14 à 17 degrés centigrades est, pendant l'année tout entière, la température de Quito, et ses habitants descendent souvent dans la plaine, parce qu'ils sentent le besoin d'aller suer, disent-ils. La cessation de la transpiration cutanée engendre à la longue, ou tout au moins conserve dans la race cette affreuse maladie de la lèpre, fléau de l'Asie, importé en Europe, où il a désolé le moyen âge et disparu avec lui; l'histoire ne dit point s'il était connu en Amérique avant la venue des Européens; mais un vaste lazaret occupe encore un quartier de la ville. Là, de pauvres parias vivent séquestrés de leurs familles et

étrangers à la vie publique... La lèpre hideuse prend là toutes les formes, celle surtout de l'éléphantiasis. Quand on promène, avec une longue-vue, du haut de quelque observatoire, un regard indiscret dans les cours et dans les jardins, on voit des oreilles monstrueuses et des lèvres horribles qui descendent sur les épaules et pendent sur les poitrines. La grosseur démesurée des membres et la laideur des ulcères ne sont rien en comparaison de ces difformités...

... Ennuyé de plonger mes regards dans l'abîme vertigineux de la quebrada, je cherchai les fenêtres ouvertes sur la façade opposée de ma maison ; elles donnaient sur la rue, et je vis, à cette heure matinale, les matrones de la ville se diriger vers les églises. Elles étaient vêtues de noir et enveloppées d'un châle qui leur couvrait la tête et une partie du visage. Cet arrangement et cette couleur leur donnait un peu l'air d'une procession de bouteilles...

En somme, l'aspect des rues de Quito me parut fort triste. Pas un bruit, pas une voiture. A cette époque, le mauvais état du pavage dans la ville et des routes au dehors, dont pas une n'était carrossable, empêchait une population de 70,000 habitants de connaître les douceurs des véhicules les plus vulgaires. On allait à cheval dans les rues, comme à Paris sous François Ier. Depuis, le pays a fait quelques progrès, sous le gouvernement plus éclairé de Garcia Moreno. Les routes, aux abords de la ville, ont été rendues viables, et les ponts des quebradas, alors infranchissables, ont été mis au niveau des rues. Mais, en dépit des améliorations, Quito est restée une ville espagnole du moyen âge et une ville des hautes montagnes où la race humaine semble à demi morte comme la nature; car, bien que sous l'équateur, le manque de chaleur suffisante y éteint les forces de la vie.

Toutes les villes de l'Amérique espagnole se ressemblent; elles ont été construites, à peu de différence près, à la même époque, sous l'empire d'une même idée et sur un même plan venu de la cour. Une *plaza mayor*, le palais du gouvernement au côté principal du quadrilatère, la cathédrale à droite, l'archevêché à gauche, trois ou quatre maisons de généraux ou de riches fonctionnaires; enfin toutes les grosses pierres de l'édifice social bien et visiblement assises, et, parties de ce centre, des rues en échiquier, alignées au cordeau de l'idéal autoritaire. La nature a exempté Quito de cette régularité monotone ; les rues franchissent capricieusement les quebradas, et le volcan Pichincha, qui le domine, prête à la ville

froide et triste sa grandiose beauté. Le cratère est éteint depuis longtemps, et les flancs du mont sont couverts d'une végétation toujours verte. On le croirait à portée de la main dans cette atmosphère transparente, et l'on vit à ses pieds comme aux pieds d'un ami. » (V. VILLAMUS, *Correspondant* du 25 juillet 1874, p. 416-420.)

*
* *

UNE RÉVOLUTION MILITAIRE

« Je me trouvais à Guyaquil au mois de juillet 1851. On s'y occupait de la prochaine arrivée du président de la république Diego de Noboa, attendu sans impatience, mais non sans de brillants préparatifs. A défaut de palais spécial, on décorait la plus belle maison de la ville. Des arcs de triomphe en bois peint se dressaient sur le Molecon (place du marché), le long de la route que devait suivre le magistrat suprême...

Pourquoi Diego de Noboa quittait-il son doux fauteuil de Quito? A cette demande les uns répondaient qu'il allait à Guyaquil chercher ses enfants pour les ramener lui-même dans la capitale. D'autres, mieux renseignés, m'apprenaient qu'il se rendait aux instances réitérées du général Urbina, commandant militaire du port et de la province maritime. Ce chef avait engagé le président à venir, par sa présence, calmer les esprits mécontents des symptômes de guerre qui s'élevaient contre la Nouvelle-Grenade. La première version indiquait le prétexte, la seconde la cause véritable du voyage. Mais aucune d'elles ne laissait pressentir le résultat prémédité. D'une part il y avait ignorance absolue, de l'autre admirable discrétion. Aussi jamais, sur aucun théâtre, ne vit-on s'opérer plus promptement un changement à vue que celui dont je fus témoin le 17 juillet.

J'appris dès le matin que le président avait laissé à Bodegas ses mules et ses chevaux, qu'il descendait la rivière de Guyaquil en chaloupe et qu'il arriverait au coucher du soleil. Je me promis d'aller le voir passer sous les arcs de triomphe. En attendant ce spectacle, je laissai écouler les heures chaudes de la journée, respirant sur le balcon les brises rafraîchissantes. Ni l'aspect des rues ni celui des passants n'auraient pu me faire soupçonner qu'une révolution venait d'éclater. Mon aimable hôte, M. Elvers, me l'annonça au retour de son comptoir.

« Eh bien, vous n'espériez pas être témoin d'un pronunciamento?

— Quel pronunciamento?

— Celui de la garnison, qui a déclaré Noboa déchu du pouvoir, et le général Urbina chef suprême. Comment! vous l'ignorez encore! La chose a eu lieu à midi, et il est cinq heures.

— Si je l'ignore, c'est la faute de la population, et non la mienne. Du haut de ce balcon, je n'ai vu aucun promeneur plus ému que les autres jours. Ni cris, ni groupes, ni gamins courant çà et là; rien de ce qui se passe dans de pareilles circonstances à Paris.

— Ni barricades ni coups de fusil, ajouta M. Elvers. Les pronunciamentos se font sans effusion de sang; ils se composent d'un petit nombre d'acteurs; ils n'excitent aucun enthousiasme et rencontrent rarement une opposition sérieuse. Le mouvement une fois accompli, le parti tombé et le parti triomphant commencent la guerre civile, s'ils se sentent à peu près de force égale; dans le cas contraire, le plus faible cède au plus fort sans dégainer l'épée. Les bourgeois laissent les troupes décider la question; leur règle de conduite est de garder une attitude expectante; l'expérience les a rendus prudents. Personne ici n'est novice en fait de pronunciamento; chacun, hormis les promoteurs et les soldats insurgés, attend le développement de la crise pour exprimer son approbation ou cacher ses regrets. Pourquoi se compromettre inutilement?... »

... On reprochait à Noboa une entente cordiale avec les amis des jésuites dans la Nouvelle-Grenade, et des pourparlers secrets avec Florès (ancien président exilé); Noboa croyait pouvoir nier ces deux faits compromettants. C'est pour s'en justifier qu'il se rendait à Guyaquil; il devint la victime de sa propre duplicité. Urbina s'était entendu avec les trois généraux les plus populaires de l'armée. Ceux-ci, au jour fixé, entrent dans les casernes, exposent aux soldats la trahison de Noboa, leur parlent de liberté et d'indépendance, et les engagent à conserver l'une et l'autre en confiant le sort de la patrie au gouvernement de Guyaquil. L'acte d'insurrection rédigé dans ce sens se couvre des signatures des officiers de tout grade. L'élu de la garnison accepte son mandat et publie une proclamation adressée aux soldats...

En même temps le général Urbina envoyait un détachement de cinquante soldats au-devant de Noboa. Celui-ci des-

cendait tranquillement la rivière, dans un bateau à rames, avec quelques amis. Une escorte de quarante hommes le suivait de près. Il ne se doutait de rien, quand l'officier de Guyaquil l'aborda en lui disant : « Président, je vous arrête. — Au nom de qui? — Au nom du chef suprême, le général Urbina. — Oh! j'aurais dû m'en douter! » Noboa ne songea nullement à opposer une résistance d'ailleurs inutile, et son escorte fraternisa avec le détachement des insurgés. A la tombée de la nuit, il passa comme prisonnier sous les mêmes arcs de triomphe qu'il s'attendait à traverser comme premier magistrat de la république. Au lieu des discours officiels et des acclamations de la foule, il ne rencontra qu'une froide indifférence et un mépris silencieux. On le relégua ensuite à bord d'un petit navire de guerre, qui fit voile, avec des instructions tenues secrètes, pour une terre lointaine, où le prisonnier devait être rendu à la liberté, mais condamné à l'exil[1]. » (Alexandre Holinski, *l'Équateur, scènes de la vie sud-américaine,* Paris, Amyot, 1861, p. 32-53, *passim.*)

*
* *

CHEMINS DE FER

Le Venezuela a ouvert sa première ligne de chemin de fer de Porto-Cabello à Palito en février 1866. La République possédait, en 1890, 800 kilomètres de lignes ferrées.

La Colombie a possédé une ligne dès 1855, celle de l'isthme de Panama, construite par les Américains du Nord; elle n'a commencé la construction de son réseau qu'en 1870; son premier chemin de fer réunit les deux ports de Sabanilla et de Baranquilla. Le gouvernement a concédé à des étrangers plusieurs lignes qui restent isolées et ont le grand défaut de ne présenter aucune unité, et surtout de ne pas se raccorder. Le géographe Vergara Velasco exprime à ce sujet des doléances justes, inspirées par un patriotisme éclairé. En 1890, la longueur de ces travaux atteignait 380 kilomètres.

L'Équateur n'est pas mieux partagé; mais son gouvernement procède avec plus de méthode et de suite. Garcia Moreno traça,

1. Le lieu d'exil choisi le plus souvent est la province de Napo. « Le Napo joue là le rôle de la Sibérie dans le code des châtiments politiques. Cette province, située sur le versant oriental de la Cordillère, peuplée de sauvages et dépourvue de toutes ressources, passe de plus pour être malsaine aux blancs, et beaucoup n'en reviennent point. La chaleur y est extrême; les forêts y dominent; aussi l'exil au Napo est-il regardé comme un acte de vengeance. » (V. Villamus, *Correspondant,* 25 juillet 1874, p. 430.)

en 1872, le programme des travaux et se mit à l'œuvre; il fit admettre cette idée très simple qu'il fallait réunir la capitale avec le meilleur port de la République, Guyaquil. Le *Ferrocarril du Sud* comprend trois sections : la première, de Duran, en face de Guyaquil, jusqu'à Puente-de-Chimbo, au pied de la Cordillère occidentale ; la seconde, la plus difficile à exécuter, comprend la pente des Andes jusqu'à Sibambé sur le plateau ; la grande difficulté est venue de l'excessive humidité du versant qui désagrège les roches ; on a pu triompher de l'obstacle en suivant la vallée de Chanchan, et ces deux premières sections sont exploitées ; la troisième doit suivre la vieille route des Incas, la route interandine jusqu'à Quito ; elle est à l'étude depuis 1892. L'Équateur avait 300 kilomètres de chemins de fer en 1890.

II. — GUYANE

Découvertes des Espagnols. — Ce furent les Espagnols qui lui donnérent son nom, celui d'une tribu indienne, les *Guyanas*, qu'ils avaient rencontrés en remontant l'Orénoque ; la découverte du littoral est due aussi à un Espagnol, Vincent-Ianez Pinçon, qui le suivit en 1500 depuis le cap Saint-Augustin jusqu'à l'Amazone. La rivière Araguari a porté longtemps son nom. Une légende, recueillie par les Espagnols, prétendait qu'il existait dans l'intérieur une ville dont le souverain, revêtu des pieds à la tête de paillettes d'or, renouvelait tous les jours son riche vêtement en se plongeant dans un bain ; on l'appelait *el Dorado*. Les Portugais du Brésil recherchèrent la ville et le souverain dans la région de l'Amazonie ; Walter Raleigh fut dupe de cette légende et fit quatre expéditions au bas Orénoque pour trouver le Dorado, de 1595 à 1617. En 1720, le gouverneur français d'Orvilliers envoyait encore une expédition à la recherche de l'Eldorado.

Voyage de l'Anglais Keymis. — Le premier voyage sérieux d'exploration fut celui de l'Anglais Laurent Keymis ; en 1596 il longea la côte, pénétra dans l'Araguari et dans l'Oyapok ; des légendes d'une autre nature se répandirent ; on prétendit que Keymis avait entendu parler d'Indiens acéphales qui avaient le visage au milieu de la poitrine.

Colonisation anglaise. — Les Français, les Anglais et les Hollandais songèrent à coloniser la Guyane au commencement du XVIIe siècle ; l'Anglais Charles Leigh occupa, du 22 mai 1604 au 31 mai 1606, la rive gauche de l'Oyapok, et Robert d'Harcourt fonda une colonie en 1608 ; les Hollandais remplacèrent les Anglais en 1627.

Colonisation française. — Henri IV demanda à La Ravardière

de s'informer s'il était possible et utile de fonder une colonie en Guyane : le voyage de La Ravardière eut lieu en 1604, et la première compagnie ne fut organisée qu'en 1626 par Richelieu; elle échoua, ainsi que deux autres organisées en 1633 et 1643; la dernière fut dirigée par un aventurier violent, Poncet de Brétigny, qui fonda Cayenne. La Compagnie des Douze Seigneurs de 1652 échoua encore, ainsi que la Compagnie des Indes en 1664 : alors la colonie fut administrée directement par la métropole. Le plus célèbre gouverneur fut Pierre-Éléonor de La Ville, seigneur de Ferrolles, qui s'empara des forts portugais de l'Araguari et signifia au gouverneur Albuquerque que toute la rive septentrionale de l'Amazone appartenait de droit à Sa Majesté Très Chrétienne. On y renonça au traité d'Utrecht. Ferrolles fortifia les postes français, sut entretenir l'union avec les naturels du pays, et fut, pour ses grands services, bien traité du roi Louis XIV, qui lui donna le titre de marquis. Après lui, d'Orvilliers chercha à prendre connaissance de l'intérieur, et envoya de nombreux explorateurs, qui rapportèrent des renseignements peu précis et négligèrent de dresser des cartes de leurs découvertes.

En 1762 Choiseul voulut relever la colonie et y envoya le chevalier de Behague, qui donna de bons conseils. En 1763 et 64 Choiseul y envoya le chevalier Turgot et l'intendant Chauvelon pour y fonder une colonie agricole. On débarqua les émigrants à l'embouchure du Kourou : en juillet 1764 il y en avait 13,000 à 14,000. Rien n'avait été préparé pour les recevoir, ils moururent dans des souffrances atroces. Plus tard on y déporta les victimes de la Convention, du Directoire et du Consulat; c'est ce qui a contribué à donner une si mauvaise réputation à la colonie, dont on n'a occupé que la région maritime. Turgot avait cependant compris qu'il fallait chercher à pénétrer dans l'intérieur; il envoya les voyageurs G. de l'Isle, Bellin, qui publia une *Description géographique de la Guyane* (1763), et Mentelle. Le naturaliste Patris y fit plusieurs voyages : en 1762 il découvrit des paillettes d'or, en 1769 il passa de l'Oyapok dans le Maroni, en compagnie du mulâtre Claude Tony, qui fut un guide intelligent.

En 1772 on créa des plantations de café à la Montagne d'Argent, qui donnèrent de bons produits. L'introduction de cette nouvelle culture fut due au lieutenant de vaisseau de La Motte-Aigron, qui l'emprunta aux Hollandais de Surinam.

La Guyane française au dix-neuvième siècle. — La Guyane française, gouvernée par Victor Hugues à partir de 1800, fut occupée par les Anglais et les Portugais en 1809; elle fut rendue en 1815 et réoccupée en 1817 par le baron de Laussat. Son successeur, le baron Milius, qui arriva en 1823, combattit les Indiens de l'Oyapok, mais ne put revenir par l'Oyapok : il voulut fonder une ville dans l'intérieur, sur la Maua, à 60 lieues de la côte : il l'appela *la Nouvelle-Angoulême*, mais la peupla de gens de mauvaise vie ou qui eurent une conduite si scandaleuse qu'il fallut les renvoyer en France.

Principales explorations. — Peu de régions américaines ont été l'objet d'un aussi grand nombre de voyages d'exploration[1]; nous ne pouvons citer que quelques noms : Charles Watterton, qui visita Cayenne en 1816, et fut émerveillé par les belles plantations de girofliers, qui sont encore aujourd'hui une des ressources de la colonie; Thiébaut de la Manderie, à partir de 1819; Leprieur, 1831-33; E. Adam le Bauve et P. Ferré, de 1828 à 1833; Théodore de Bagot, 1836-39. En 1834, la Société de géographie de Londres envoya Robert Schomburgk pour préparer l'extension de la Guyane anglaise sur l'Orénoque; il fut un des plus remarquables explorateurs de la Guyane anglaise; il fit plusieurs voyages de 1834 à 1843. Toute cette histoire de la Guyane est présentée dans son ensemble dans un ouvrage de H. Ternaux-Compans paru en 1843 : *Notice historique sur la Guyane française*.

Nous arrivons aux voyageurs contemporains, parmi lesquels se détachent les noms devenus populaires de Crevaux et de H. Coudreau.

Crevaux. — Crevaux remonta le Maroni en 1877, et rencontra l'Indien Apatou, qui demanda à l'accompagner pour voir l'Amazone. En 1878 et 1879 il étudia les bassins du Yary et du Para, affluents de l'Amazone.

H. Coudreau. — H. Coudreau s'est fait de la Guyane une nouvelle patrie. Nommé sur sa demande professeur au collège de Cayenne, il obtint une première mission en 1883 et visita la région contestée de la frontière du Brésil; il séjourna deux mois à Counani, qui occupe une excellente position à 25 kilomètres de la mer, visita la région de Mapa, où la France avait construit un fort en 1836, l'île Maraca, qui est déserte. Il crut pouvoir affirmer que le cap de Nord doit être placé sur la rive gauche de l'embouchure de l'Araguari, et non au cap Orange; derrière le cap est le grand *Lago novo*, qu'aucun Européen n'avait visité avant lui. Dans un second voyage, qui eut pour point de départ Cayenne (10 juillet 1883), il voulut délimiter son champ d'exploration, et atteignit les montagnes de la Guyane par l'Amazone et le rio Negro. Il étudia surtout le bassin du rio Branco.

Il obtint une deuxième mission en 1887 pour étudier les montagnes de Tumuc-Humac; il remonta le Maroni, dont il trouva les sources; les Tumuc-Humac ont une altitude de 600 à 800 m.; à l'ouest est un plateau très sain d'environ 300 mètres d'altitude. Il s'intéressa beaucoup aux tribus indiennes : les *Émerillons*, « qui ne sont guère plus d'une centaine, population médiocrement intéressante et complètement gâtée[2] »; les Roucouyennes, qui sont au nombre

1. « Il faudrait cinquante ans d'exploration dans ces contrées pour les bien connaître, » a dit le meilleur juge en cette question, H. Coudreau, *Compte rendu de la Société de géographie*, 1891, p. 382. Ces nombreux explorateurs ont généralement dressé des cartes qui sont souvent d'une exactitude discutable; cela vient surtout de ce qu'un même fleuve porte plusieurs noms, et que les géographes ont souvent voulu inventer un fleuve pour chaque nom.

2. *Tour du monde*, 1892, 1er semestre, p. 91.

de 4,000 environ ; il décida leur tamouchi à venir à Cayenne, où il reçut l'investiture du gouverneur Gerville-Réache ; ils habitent le plateau et rallient autour d'eux les Indiens de la montagne : « C'est sur eux que repose tout l'avenir de la race indienne dans le pays. » Il découvrit de nouvelles tribus. Coudreau voudrait que l'on s'occupât d'eux, qu'on leur donnât des écoles : on pourrait bien imiter le Brésil, qui a nommé partout des *directeurs d'Indiens*[1].

Dans un troisième voyage, de 1889 à 1891, Coudreau a exploré l'Oyapok, étudié les affluents, et a fait le levé du fleuve jusqu'aux sources. Les récits très intéressants, très vivants, de ces voyages fructueux qui se continuent se trouvent réunis dans deux ouvrages : *Chez nos Indiens, quatre années dans la Guyane française, 1887-1891*, Paris, Hachette, 1893 ; et *la France équinoxiale*, 2 vol. in-8°, Paris, Challamel, 1887. Dans un troisième, *les Français en Amazonie*, Paris, A. Picard et Kaan, 1887, il a surtout cherché à vulgariser, d'une façon très heureuse, la description des paysages amazoniens, en même temps qu'il a rappelé les entreprises françaises sur différents points de la région équatoriale.

Everard im Thurn. — Un Anglais a fait pour la Guyane anglaise (occupée en 1815) ce que Coudreau a réalisé pour la région française : c'est Everard im Thurn, qui a parcouru le pays pendant neuf ans depuis 1883 ; ses récits ont été recueillis dans les *Proceedings* de Londres[2].

Guyane hollandaise. — Les Hollandais s'établirent à la Guyane en 1667 pour rechercher les mines d'or ; leurs compagnies *minérales* ne réussirent guère au XVIIIe siècle ; mais en 1874 ils ont trouvé des gisements fructueux sur le Maroni ; ils se sont fait adjuger la région contestée entre l'Aoua et la Tapanahoui en 1891 ; on comptait, en 1888, 3,000 personnes travaillant en permanence dans les placers de l'Aoua. Le dernier explorateur hollandais est le docteur Ten Kate, qui a étudié les Caraïbes jusqu'au Maroni, où il retrouva Apatou, le compagnon de Crevaux, devenu chef d'un village de Galibis qu'il a fondé. Son voyage eut lieu en 1885-86.

*
* *

Description générale de la Guyane. — « Qu'on s'imagine un pays plein de forêts et vide d'habitants, entrecoupé d'innombrables rivières entrelacées, larges, profondes, semées de rochers, de rapides, de sauts, où les canotiers médiocres se noient, et où les excellents font 4 kilomètres par jour ; qu'on se figure des lacis de marécages pleins de roseaux

1. *France équinoxiale*, I, 270.
2. Octobre 1892, p. 665-687. Cf. *Société normande de géogr.*, 1894, p. 30-33.

de 3 mètres de hauteur au milieu desquels il faut s'orienter, des savanes tremblantes qui creusent un tombeau sous les pas du voyageur, la boue pestilentielle où grouillent toute la vermine et tous les insectes de la création; qu'on se représente l'impossibilité d'emporter des instruments, les montres mêmes se détraquant en route ou se brisant, l'impossibilité de tenter d'autres observations que celles de longitude et de latitude, qu'il faut encore faire à grands coups de hache au sein de forêts cachant le soleil; et, par-dessus tout, que l'on tienne compte de l'immense difficulté des transports, de la nécessité de vivre de rien; des tourments de la fièvre des marais, qui ronge les os et rapetisse le cœur, et l'on comprendra que les trente ou quarante voyageurs qui se sont aventurés dans les sombres solitudes de la Guyane ne nous aient guère parlé d'autre chose que du nombre de sauts qu'ils ont rencontrés dans leurs canotages, et du nombre de dindes des bois et de perroquets qu'ils ont abattus à coups de fusil. » (H. Coudreau, *Revue du monde latin*, VII, 1885, p. 357.)

*
* *

Les prairies. — « Dans les profondeurs de cette immense forêt vierge qu'on appelle l'Amérique équatoriale, au sein de cette région des ombrages éternels, dans ce gigantesque laboratoire où la chaleur humide compose et décompose incessamment mille espèces végétales et animales inconnues, le voyageur étonné arrive parfois, après que les lunes ont succédé aux lunes dans son voyage, à de grandes étendues gazonnées, vides d'arbres, pleines de brise, de lumière et d'horizons. C'est la Prairie. La terre y est sèche et rocailleuse, la nuit presque froide, le soleil de midi très chaud. Des broussailles qui vivent çà et là, des palmiers qui se sont mis en rangs sur les bords des ruisseaux, de hautes montagnes boisées dont les lignes bleuâtres estompent l'horizon lointain, de majestueuses roches nues, noires et brûlantes sous le ciel enflammé : toutes ces beautés reposent l'œil du voyageur, fatigué de cet interminable grand bois obscur, pesant, monotone et triste, qui pesait si lourdement sur la respiration et la pensée. Il faut avoir marché des jours après des jours, des semaines après des semaines, des mois après des mois, dans le sentier douteux de l'Indien, au sein des profondeurs mystérieuses des forêts de Guyane, pour comprendre la dif-

férence inexprimable qui existe entre ces deux mondes si voisins, celui de la Prairie et celui de la Forêt. Le soleil et la lumière réjouissent le cœur de l'homme. Mais comment dépeindre la tristesse qui nous envahit dans ces grands bois sinistres, muets le jour et horriblement bruyants la nuit, que le soleil n'a jamais pénétrés, où les sentiers sont des coups de sabre donnés sur les arbres, où l'on marche vite, courant derrière des guides eux-mêmes assombris, étant comme un vaincu et un prisonnier entre les rangs pressés de l'armée immobile et innombrable des géants végétaux! Jamais mes sauvages n'entraient dans la Prairie sans pousser des cris de joie, sans entonner quelque chant mystique de reconnaissance et d'allégresse. » (Id., *France équinoxiale,* Challamel aîné, 1887, I, 302-303.)

*
* *

Savanes basses. — « On les appelle Pripri ou Pinotière, du nom du palmier qui en borde les rives. Le fond en est argileux et au-dessous du niveau de la mer. Pendant l'hivernage, le débordement des criques, les infiltrations sous-marines, couvrent de 1 à 2 mètres d'eau la prairie disparue. Des herbes aquatiques et des gazons flottants nourrissent des milliers d'ibis, de flamants et d'aigrettes. Par la rivière et par les canaux d'infiltration sont arrivés en foule dans l'aquarium improvisé les poissons des montagnes et les poissons de la haute mer. Porcs et volailles viennent se désaltérer sur les bords du lac et happer, quand ils peuvent, les petits poissons de la rive. Mais ces chasseurs sont eux-mêmes guettés par de redoutables ennemis : le caïman, long de 15 pieds, qui fait brusquement surgir au-dessus de l'eau sa tête hideuse ; la gigantesque couleuvre, qui cache son corps monstrueux dans la boue, la tête aux aguets. L'été venu, une herbe fine pousse dans le lit du lac desséché. » (Id., *ibid.,* I, 101.)

*
* *

La haute Guyane. — « Autour de la Guyane des quartiers, récemment accrue de la Guyane des placers, s'étend comme une barrière infranchissable la terre de l'inconnu et des épouvantements, la haute Guyane des grands plateaux et des Tumuc-Humac, où nul n'ose se risquer, même pour chercher

de l'or, et qu'ont seuls entrevue quelques aventureux qui l'ont affrontée pour se rendre historiques. Et derrière cette zone, cette marche sinistre de la haute Guyane, derrière, à l'est, à l'ouest et au sud, la Guyane des contestés, suprême cercle de découragements. Cet état de choses devait avoir une conséquence désastreuse : la colonisation, bloquée par un intérieur inconnu et malfamé, abdiqua les hautes espérances et, tournant avec résignation le dos au haut pays, s'allongea découragée sur les bords de la mer et se mit à végéter en rêvant à la France, qui, de son côté, oublie son enfant rachitique et malheureux. » (H. Coudreau, *Revue de géographie,* XXIII, octobre 1888, p. 260.)

*
* *

Hiver équatorial. — « L'hiver équatorial ! Certes, je n'ai pas la prétention de l'avoir découvert, mais je m'en suis bien pénétré pendant les quatre-vingt-treize jours de canotage que je fournis pendant cette campagne enragée (1889-1890) sous le déluge presque incessant.

La note dominante, c'est l'averse.

Voici que tout à coup la demi-obscurité de ces jours nébuleux va jusqu'à donner l'illusion de la nuit. Le chant des canotiers devient mélancolique à leur insu. La tristesse du ciel oppresse comme une maladie de cœur. C'est le grain furieux, l'averse d'hiver, qui remonte la rivière. C'est un nuage gris, terne, énorme, compact, pesant, engouffré dans le creux des rives qu'il déborde, et s'étendant, et montant toujours plus loin, toujours plus haut. Avec un bruit d'ouragan, une marche de cyclone, la puissante masse, qui remplit complètement le ciel, crible l'opacité ambiante d'une pluie en coups de foudre, serrée, et qui fait mal. Plus de lit de rivière, plus de surface liquide sur laquelle glisse le canot, plus de rives, plus de forêts, plus de ciel; partout du gris sifflant, crépitant, et qui aveugle. Il semble que, bondissant sur les flots soulevés, on plane au sein d'un océan sans limites qui empêche de rien voir, mais qui permet cependant de respirer à moitié. Puis les gouttes de pluie se ralentissent, s'espacent, des rives apparaissent, et on voit un grand arc-en-ciel qui marche sous une coupole de nuages déchirée en paysages fantastiques.

Et l'on continue sous le ciel opaque.

Le soir, après un maigre souper, un prompt et lourd som-

meil tout d'une traite, et des rêves pâteux pendant une épaisse nuit noire. On rêve qu'on entend tomber une pluie fine, qui tombe en effet sur des espaces démesurés de la forêt vierge. Une douzaine de feuilles de carana protègent tant bien que mal les dormeurs. Pendant la nuit le fleuve marchera et envahira notre *ajoupa*. Pas une flammèche au bivouac; le feu est éteint, la pluie tombe, il fait noir, tout dort; la forêt est assoupie sous l'immense grésillement froid.

Le réveil est maussade. On continue dans un matin somnolent la vie végétative du somme...

Le soleil est un petit rond blafard dans l'épaisseur de la nuée grise. Il est neuf heures. Il semble que la nuit tombe. Le cercle pâle du soleil a disparu. Ce gris, qui est le ciel, descend sur la terre... On voit fuir, s'évanouir comme dans un rêve, le cours de la rivière qui s'enfonce tout droit dans le gris, très loin à perte de vue, comme s'il avait sa solution dans l'infini. On remonte pourtant, avec beaucoup de lenteur, cette manière d'avenue, mais tellement inattentifs souvent qu'on ne s'aperçoit même pas de la puissance de cette poussée qui cède pourtant aux efforts acharnés et soutenus des vaillants voyageurs indiens...

Brouillard gris, lumière d'éclipse, du vague partout ; voici un nouvel élément de dissolution, la chaleur. Vers dix heures l'équateur s'annonce, mais toujours pas de soleil visible... La chaleur moite, alanguissante, sous ce ciel invisible, dans cette atmosphère qui ne paraît pas faite pour l'homme, dissout la pensée qui flotte éperdue, inconsciente... Ce n'est qu'à un effort violent, à un appel désespéré de la volonté, que l'âme rentre au logis; chacun se retrouve enfin, encore tout effrayé, avec le curieux animal que l'on est... (H. Coudreau, *Conférence à la Société de géographie de Paris,* 15 juin 1891, *Compte rendu,* 1891, p. 366-368.)

Climat de la Guyane. — « Ce n'est pas le climat qui a fait échouer les entreprises de colonisation en Guyane. Parfois, dans certaines circonstances spéciales, le climat a pu être un agent concomitant, il n'a jamais été l'agent principal des désastres. Prenons, par exemple, l'expédition de Kourou en 1763. Les colons sont morts, parce qu'ils n'ont trouvé ni dessèchements, ni défrichements, ni voies de communication, ni baraquements, ni approvisionnements. Le directeur de l'entreprise, bien que frère du grand Turgot, n'était malheureusement qu'une très galonnée médiocrité. Le chevalier Turgot faisait monter sur les plages désertes de Kourou des

maisons de jeu, des magasins de patins, un théâtre pour jouer l'opéra-comique. Par surcroît de malheur, le gouverneur de Cayenne était un ennemi personnel du chevalier. Même à la fin, alors que les émigrants mouraient tous les jours par centaines, le gouverneur refusa invariablement de secourir ces malheureux, pour se réserver le triste plaisir de convaincre son rival de maladresse.

Voici donc l'explication de ce grand désastre de la Guyane, de cet épouvantable désastre de Kourou, à partir duquel la colonie a été à jamais perdue de réputation. Ni desséchements, ni défrichements, ni baraquements, ni voies de communication, ni approvisionnements; et de plus et surtout, des agents incapables ou coupables. Le climat a-t-il aussi concouru au désastre? Oh! sans doute! Cette chaleur extrême de la plage guyanaise a été funeste aux émigrants malades, comme aussi bien l'eût été le froid. Mais dans quelle mesure le climat a-t-il contribué à la ruine de la colonie?

Au mois de juillet 1882, miné par les fièvres intermittentes, complètement anémié, sans appétit, sans forces, jaune, desséché, je voulus rentrer en France. On me conseilla d'aller passer quelques mois sur la côte. Je partis, bien sceptique, et me rendis à ce même Kourou, moins dans l'espoir de me guérir que dans le but d'y étudier le sinistre épisode de 1763. Je vécus deux mois dans la commune, errant au hasard chez les nègres, du pénitencier aux placers, de la mer aux montagnes; et au bout de deux mois, les couleurs, la santé, la joie de vivre, m'étaient revenues. Et aujourd'hui que des secousses violentes ont déséquilibré mes forces vitales, m'ont jeté dans un nervosisme aussi funeste à la santé du corps qu'au repos de l'esprit, je suis certain que si je pouvais aller jouir de trois mois de paix profonde sur les rives riches et belles qui enceignent l'anse du Kourou, j'y retrouverais cet état de calme mental et le bien-être physiologique, que j'ai perdu là-bas dans les déserts du Centre, quand je me suis fait Indien. » (HENRI-A. COUDREAU, *les Français en Amazonie*, A. Picard et Kaan, 1887, p. 112-114.)

*
* *

Les bois. — « Les bois de la Guyane présentent toutes les qualités imaginables de dureté et de souplesse, de résistance ou d'élasticité, de brillant et de poli. Ses bois précieux sont un des chefs-d'œuvre de la création. Quelques-uns offrent un

parfum plus délicat que les plus suaves aromes, les autres des couleurs plus belles que celles des plus beaux marbres. Blanc de lait, noir de jais, rouge, rouge de sang, veiné, marbré, satiné, moucheté, jaune sombre, jaune clair, bleu de cobalt, bleu d'azur, vert tendre : toutes les couleurs de la palette ont été mises à contribution par la nature. Un hectare de bois dans la Guyane française pourrait fournir les éléments de la plus admirable mosaïque... En 1880 Agassiz remarquait à Para, dans une exposition des produits de l'Amazone, une collection de 117 espèces de bois de couleur abattus sur un espace de moins de 75 hectares. » (Id., *France équinoxiale*, I, 70.)

Coudreau en énumère quelques espèces :

Les *palmiers*, vingt-cinq à trente variétés;

Le *cacaoyer sylvestre*, qui donne des fruits sauvages un peu amers; on les raffine à Para;

L'*arrow-root*, extrait de la racine d'un arbrisseau aquatique très commun;

Le *touka*, qui donne des cabosses grosses comme le poing; elles renferment une à deux douzaines d'amandes exquises, aussi fines que nos meilleures noisettes;

L'*aouara*, le *caropa*, le *caumou*, arbres oléagineux;

Le *caoutchouc*, qui fut décrit par La Condamine en 1745;

L'*arbre à encens;*

Le *bois de rose*, qui fournit par la distillation une essence de rose semblable à celle de l'Orient;

Le *palétuvier*, riche en tanin.

Or l'exploitation forestière n'existe pas, et on peut avoir un hectare de forêt pour 3 francs par an.

Les autres productions. — Le *roucou* est indigène, mais à l'état sauvage; il faut le cultiver.

L'*indigo* réussit bien et vaut celui de l'Inde. Les jésuites en avaient formé une grande exploitation sur le Kourou.

Le *nopal* existe, bien acclimaté.

Le *coton;* les premiers colons le trouvèrent à l'état sauvage. On le cultive sur la côte et chez les Oyampis; il est d'une culture facile, la culture des paresseux; c'est un des meilleurs du monde.

La *soie;* le ver à soie vit à l'état sauvage.

Le *café* donne de bons produits, surtout celui de la Montagne d'Argent : il donne à deux ans et vit un siècle. On en récolte à peine pour la consommation locale.

Le *tabac* est indigène; ce fut la première culture des colons; au début il servait de monnaie; il pousse dans les rues de Cayenne avec les mauvaises herbes, mais personne ne le cultive.

Épices. Poivre, intendant de Bourbon, ravit aux Hollandais le monopole des épices en dérobant quelques plants aux Moluques

(1760); on en transporta en Guyane; ils ont si bien réussi qu'ils ont repassé à l'état sauvage.

Le *cannellier* est de qualité supérieure; il pousse assez vite, on peut l'utiliser au bout de trois à quatre ans.

Le *muscadier* met huit à dix ans avant de donner son fruit.

Le *giroflier* vaut celui d'Amboine. Le clou est le bouton de sa jolie fleur.

Canne à sucre : il y a eu des exploitations; on comptait trente sucreries en 1848, qui ont été en grande partie abandonnées après l'émancipation; il y en avait encore sept en 1872.

Le *blé* pousse en herbe, ne donne pas d'épis.

Le *maïs ;* la Guyane est une de ses régions de prédilection; il donne trois mois après avoir été semé; trois ou quatre récoltes par an. Les créoles pilent la graine, la colonie n'a pas de moulin.

Le *manioc* est une plante alimentaire par excellence; les diverses espèces de manioc sont venues au bout d'un an à dix-huit mois et donnent 30 kilogrammes par pied de fruits énormes, de la grosseur d'une belle rave. Les racines, une fois râpées, pilées, puis pressées et boucanées, ce qui les débarrasse de leur principe vénéneux, donnent une farine grenue, le *couac,* qui est la farine nationale de la Guyane et de l'Amazonie. La partie la plus fine de cette farine est convertie en galettes minces et blanches appelées *cassaves* (c'est le pain de la Guyane). Du manioc on tire l'amidon, le tapioca, surtout la glucose.

La *pomme de terre* ne donne que des feuilles ; on la remplace par l'*igname.*

La *patate* donne des fruits énormes après six mois.

Le *bananier* donne à neuf mois; c'est l'arbre qui, à surface égale, donne la plus grande quantité de nourriture, — la viande des noirs.

Le *riz,* qui nourrit la moitié des hommes, est parfaitement acclimaté et donne trois récoltes par an. Mais la colonie, qui pourrait exporter ne s'est pas procuré de machines à décortiquer.

Le *cocotier* rend les plus grands services : c'est le roi des végétaux. Il donne son amande, qui vaut la noix; son lait, qui n'est pas mauvais; sa sève, qui, fermentée, donne un vin agréable; ses fibres, qui constituent un des meilleurs textiles; sa tige, qui donne les piquets et les lattes de la maison des tropiques. « Sans cocotier, point d'Inde, » dit un proverbe.

L'huile fournie par l'amande est la meilleure des huiles.

Le *thé :* la colonie dépensa trois millions en 1821 pour introduire cette culture ; on fit venir des Chinois, qui désertèrent.

La *vanille* pousse spontanément, et donnerait d'excellents produits : c'est une culture délicate, une culture de femme. (COUDREAU, *France équinoxiale, passim.*)

Saint-Amant avait raison de dire : « Si la Guyane, au lieu d'être une vieille terre, était une découverte moderne, on rait avec fureur. »

*
* *

POPULATION DE LA GUYANE

Les blancs. — « Les blancs purs, descendants des anciens colons, sont aujourd'hui très peu nombreux. La brusque suppression de l'esclavage a ruiné les familles qui possédaient naguère le sol, et, il faut bien le dire, la transformation de la Guyane en colonie pénitentiaire a déterminé le départ de plusieurs d'entre elles. Le nom seul de Cayenne a le triste privilège de faire naître dans l'esprit de beaucoup de nos compatriotes, des idées fausses assurément, mais peu favorables aux habitants de cette colonie.

Les noirs. — Les noirs sont nombreux, mais presque tous ont conservé la légèreté de caractère et de mœurs qui est le trait dominant de leur race. A peu d'exceptions près, ils vivent au jour le jour, travaillant le moins possible et se reposant dès qu'ils ont amassé quelques sous. Les noirs de Cayenne sont même plus indolents que les anciens esclaves des Antilles ou que leurs descendants... En revanche, leurs mœurs sont incomparablement plus douces : nous n'avons jamais entendu parler à Cayenne de ces terribles crimes, incendies et assassinats, qui ont ensanglanté tant de colonies depuis la suppression de l'esclavage. D'un autre côté, l'instruction élémentaire y est largement donnée aux enfants des deux sexes. Comment se fait-il donc qu'aucun commerce, aucune industrie, ne se trouve entre les mains des noirs de Cayenne, parmi lesquels il est même à peu près impossible de rencontrer un bon domestique? Une brillante exception ne fera que confirmer notre dire : le plus riche *placer* de la Guyane est la propriété d'un noir. Les autres font la pêche, cultivent la terre, servent comme domestiques, ou travaillent sur les placers, uniquement dans le but de gagner leur nourriture quotidienne avec le moins de peine possible.

Les femmes ne font pas mieux que les hommes; elles accomplissent les travaux les plus grossiers de la domesticité, courent les rues pour placer les fonds de boutique de quelque marchand, etc. Tout ce monde-là cependant suit volontiers les pratiques extérieures de la religion, mais les superstitions les plus étranges ont cours dans la population noire de Cayenne, qui croit à la sorcellerie et interprète l'Évangile à sa manière. Malgré les efforts de l'administration pour l'é-

clairer et la moraliser, nous ne pensons pas qu'on obtienne de ce côté aucun résultat sérieux.

Les mulâtres. — Il en est tout autrement de la race mulâtre, qui comprend admirablement ses intérêts, étudie, travaille, tient en main une bonne partie du commerce de Cayenne, et envoie ses enfants s'instruire dans les collèges de la métropole. La moitié au moins des membres de la chambre d'agriculture et de commerce sont des hommes de couleur. Les mulâtres de la Guyane ont les mêmes défauts et les mêmes qualités que leurs frères des Antilles, avec plus de douceur dans le caractère. Si les familles malheureuses de leur race sont peu cultivées, il est facile, en revanche, de trouver à Cayenne, dans les deux sexes, des jeunes gens de couleur honnêtes, instruits et bien élevés.

Les Indiens. — Les Indiens originaires de la Guyane ne peuvent être cités qu'à titre de curiosité. Peu à peu ces pauvres gens s'éloignent des points du territoire occupés par d'autres races; quelques-unes de leurs tribus s'enfoncent dans la forêt vierge, au centre de l'Amérique; d'autres, moins sauvages, se montrent de temps en temps sur les points occupés par l'envahisseur. C'est une race que l'on dirait frappée d'un mal inconnu et sans remède, qui la condamne à disparaître dans un avenir peu éloigné.

Les Indiens du Maroni sont généralement des hommes trapus, au torse très développé et aux jambes courtes. Leurs cheveux sont droits et lisses, leurs traits ne sont pas laids, bien qu'ils aient la bouche grande, le nez souvent camard, les pommettes un peu saillantes et le front bas. Le regard des jeunes gens ne manque ni de finesse ni d'intelligence. Leur peau est cuivrée, mais ils la rougissent avec le
pour se préserver des piqûres de moustiques.

Leur costume n'est pas compliqué; quelques ta
un pagne, et, dans les grandes circonstances, des plu
la tête. De même pour les femmes, qui se serrent en ou
jambes à l'aide d'étroites bandelettes rouges au-dessus
dessous des mollets.

Définir le caractère indien n'est pas chose facile. Hab
lement ils paraissent très doux, et cependant on nous
certains traits cruels qui font peu d'honne
poison doit être leur arme la plus or
rasser d'un ennemi ou d'un ami gê

Le vice dominant des Indiens e
sans hésitation l'extrait d'absinthe p

se soûlent de la façon la plus honteuse avec une boisson fermentée extraite d'une plante qu'ils nomment le *cachiri*.

Nous avons eu l'occasion d'assister à l'une de ces débauches, dont le prétexte était, s'il nous en souvient, une simple visite de tribu à tribu. Sur la terre nue, au milieu d'un *carbet*, reposait un énorme vase rempli de la pernicieuse liqueur. De côté et d'autre se trouvaient quelques hommes accroupis ou couchés; trois ou quatre femmes s'approchèrent du vase, remplirent la calebasse que chacune d'elles tenait à la main, et vinrent toutes l'offrir à l'un des Indiens, en pliant les jambes et les redressant ensuite. L'homme privilégié avala successivement le contenu des calebasses, que les femmes remplirent de nouveau et revinrent lui offrir jusqu'à ce qu'il tomba, littéralement gonflé comme une outre par cette énorme quantité de boisson. Lorsque tous les Indiens eurent été mis dans le même état, les femmes se firent entre elles des politesses analogues, dont nous n'eûmes pas la curiosité d'attendre le résultat.

Des gargoulettes, des paniers assez jolis, connus sous le nom de *pagaros*, du poisson et du gibier, tels sont à peu près les seuls objets que les Indiens viennent échanger contre du tafia et quelques pièces de monnaie. » (Ch. Chabault-Arnault, *Revue maritime et coloniale*, août 1876, p. 420-422.)

*
* *

« CONTESTÉ » AVEC LE VENEZUELA

La dernière guerre civile du Venezuela (1892) fut provoquée par le président Andueza Palacio, qui s'opposa à l'élection du nouveau président; pendant la lutte que soutenait contre lui le général Joaquin Crespo, chef des légalistes, Palacio négocia à Londres un emprunt gagé sur la promesse de concessions à la Grande-Bretagne dans le règlement du *contesté* confinant à la Guyane anglaise.

« Depuis longtemps, l'Angleterre réclame une rectification de frontières qui lui donnerait un port à l'estuaire du fleuve et la libre pratique du grand réseau fluvial qui sillonne le Venezuela, qui, par ses artères intérieures, par ses affluents nombreux, se relie à l'Amazone et au rio de la Plata, seuil d'accès de la Colombie, du Pérou, de la Bolivie, du Brésil, du Paraguay, etc. Cette concession donnerait en outre à la colonie britannique l'un des plus riches territoires du Venezuela,

celui qui semble appelé, dans un avenir prochain, à prendre le premier rang parmi les États, celui qui éveille le plus les convoitises des colons et des mineurs de la Guyane anglaise. Les plaines fertiles de l'Yuruari, leurs plantations de coton, cacao, canne à sucre, tabac, fèves de Touka, rivalisent avec leurs mines d'or. C'est là que se trouve la célèbre mine du Callao, dont le rendement annuel dépasse 11 millions, et qui, constituée avec un capital primitif de 322,000 francs, a déjà payé à ses actionnaires plus de 67 millions. Elle n'est d'ailleurs pas la seule de cette région dont l'extraction d'or dépasse actuellement 24 millions, et dont les mineurs de Georgetown ont déjà à plusieurs reprises tenté de s'emparer à main armée. » (C. DE VARIGNY, *Revue des Deux Mondes,* 15 nov. 1892, p. 424.)

Ce contesté avec le Venezuela comprend un territoire d'environ 100,000 kilomètres carrés; les Anglais veulent posséder une des embouchures de l'Orénoque. L'Angleterre a décidé de sa propre autorité que tout le bassin de Cuyuni lui appartient comme affluent de l'Essequibo, et elle y a établi des postes.

L'Angleterre a un autre contesté avec le Brésil, d'une importance moindre. L'Angleterre veut avoir accès sur les voies navigables de l'Amazonie par les rivières qui forment le rio Branco. Ces deux contestés représentent plus de moitié de ce que le gouvernement regarde comme la Guyane officielle.

⁂

OUVRAGES A CONSULTER

Relation d'un voyage dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, par La Condamine, Paris, 1743-44.
Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau-Continent, par Alex. de Humboldt, Paris, 1816, 13 vol. in-8°.
De Panama à Quito, par V. Villamus (*Correspondant,* 10 février et 25 juillet 1874, 25 janvier 1876).
Nunez de Balboa et la Première Traversée de l'isthme américain, par P. Gaffarel, Paris, 1881.
Voyage du docteur Saffray dans la Nouvelle-Grenade (1869), dans le *Tour du monde,* 1873.
Les États-Unis de Colombie, par Ricardo S. Pereira, Paris, 1883.
Nouvelle-Grenade, par El. Reclus, 2e édition, 1881.
Au Venezuela, 1876-1892, par Mme L. Roncayolo,
Orénoque et Caura, par J. Chaffanjon, Paris, 1889
Souvenirs du Venezuela, par J. de Tallenay, Paris,

Les États-Unis de Venezuela, par Paul de Cazeneuve et Franç. Haraine, Paris, 1888.

La Guyane néerlandaise, dans le *Bulletin de la Société belge de géographie,* 1885, p. 347.

La Guyane française, par Fred. Bouyer, Paris, 1867.

La Guyane française, ses Mines d'or, par de Saint-Amant (ancien secrétaire de Laussat), Paris, 1856.

Histoire de la colonisation française en Guyane, par H. Coudreau (*Revue du monde latin,* oct., nov., déc. 1885).

La France équinoxiale, Guyane et Amazonie, par le même, 2 vol. in-8°, Paris, 1887. *Les Français en Amazonie,* par le même, Paris, 1887.

Chez les Indiens, quatre années dans la Guyane française (1887-1891), par le même, Paris, 1893.

Les Mystères de la Guyane, par Louis Boussenard, Paris, 1892.

Les Français en Guyane, par Jules Gros, Paris, 1887.

La Guyane française, par Fernand Hue, Paris, 1887.

L'Esclavage aux Antilles françaises avant 1789, par Lucien Peytraud, Paris, 1897.

VIII

PÉROU. — BOLIVIE. — CHILI

Découverte des côtes. — Ce fut en 1522 qu'une première reconnaissance du littoral au sud de la baie Saint-Michel fut entreprise par Pascual de Andagoya; il en rapporta des renseignements assez vagues sur l'existence de mines d'or. Ils décidèrent quelques colons du Darien à tenter la fortune de ce côté : ce furent François Pizarre, fils d'un porcher d'Andalousie; Diego d'Almagro et Hernando de Luque. François Pizarre fit plusieurs voyages, et arriva à Tumbez, qui était alors une grande ville, une colonie de Huaina-Kapak, sur le territoire des Chimus. En 1528, Pizarre se rendit en Espagne, où il obtint de Charles V une patente royale du 26 juillet 1529, qui lui donna le droit d'occuper et d'administrer pour le compte de la couronne le pays qu'il avait découvert; il devait armer deux cent cinquante hommes pour aller en prendre possession; la patente l'obligeait à partir de Panama dans les six mois. Ce fut Fernand Cortez, alors à la cour, qui l'aida à remplir ses engagements. Dans cette patente le pays est appelé *Piru*, nom d'un petit fleuve au sud du cap Piñas.

Conquête du Pérou par Pizarre. — Le départ pour la conquête définitive eut lieu en janvier 1531; quand il revint à Tumbez, Pizarre trouva la ville ruinée, à la suite d'une guerre civile. En mourant, l'Inca Huaina-Kapak avait enlevé à son fils aîné Huascar tout le nord de l'empire, qu'il donna à Atahuallpa; à la suite d'une guerre entre les deux frères, Huascar fut fait prisonnier, et Atahuallpa fit assassiner les princes du sang royal à Cuzco. C'est à ce moment qu'arrivèrent les Espagnols. Atahuallpa se trouvait avec son armée à Cassamarca. Pizarre franchit les Andes, entre à Cassamarca; l'Inca s'était réfugié avec son armée à quelque distance; Pizarre lui tend un piège, le décide à venir lui rendre visite, le fait prisonnier. L'Inca offrit alors pour sa rançon de l'or et de l'argent, promettant de remplir la chambre où il était retenu. La chambre avait vingt-deux pieds de longueur, dix-sept de largeur, et la masse des trésors devait s'élever aussi haut que le bras pouvait atteindre, environ neuf pieds. Des messagers de l'Inca allèrent dépouiller les temples et les palais. Huascar fit alors prévenir Pizarre qu'il lui donnerait encore plus d'argent s'il le faisait remettre en liberté; Pizarre en parla devant Atahuallpa : cela suffit pour décider l'Inca à donner l'ordre de faire périr son frère, q

fut noyé dans le fleuve d'Antamarca. On aurait dû rendre la liberté à Atahuallpa, mais les Espagnols prétendirent qu'il avait préparé un complot contre eux; on le jugea, il fut exécuté, quand on l'eut contraint à recevoir le baptême, le 29 août 1533. Les Espagnols marchèrent alors sur Cuzco; Soto et Almagro durent combattre les Indiens; l'entrée dans la capitale eut lieu en novembre 1533; on proclama un nouvel Inca, Manco, frère de Huascar.

Almagro au Chili. — Almagro, qui avait toujours éprouvé des sentiments de jalousie pour Pizarre, surtout depuis le voyage de ce dernier à la cour d'Espagne, avait obtenu un commandement indépendant sur 200 lieues de pays au sud du domaine qui avait été réservé à Pizarre; il alla faire la découverte et la conquête du Chili, expédition pénible et peu fructueuse, d'où il revint mécontent; il réclama la possession de Cuzco, qu'il prétendit rattacher à son lot : c'est là qu'il mourut, après une condamnation qui l'avait frappé comme insurgé contre l'autorité royale; il fut étranglé dans sa prison (8 avril 1538). Ses partisans vengèrent bientôt sa mort en assassinant Pizarre dans sa nouvelle capitale, Lima, le 26 juin 1541[1].

Légendes des Incas. — Les Espagnols avaient trouvé au Pérou une civilisation puissante, dont les origines forment un des problèmes les plus difficiles à résoudre; L. Angrand était persuadé qu'elle n'avait pas pu prendre naissance sur les plateaux, et qu'elle avait dû être importée du Nord, probablement par les Toltecs[2]. Les ruines consistent en cités, palais, forteresses, aqueducs, routes pavées. Elles diffèrent des constructions des Aztèques; elles sont d'un style massif, on ne trouve presque jamais les pyramides tronquées chères aux artistes de Mexico[3]. Les populations conser-

1. Le tombeau du conquérant est dans la cathédrale, sous le maître-autel, confondu avec les restes des chanoines. On lit sur le caveau l'inscription suivante, en lettres noires : *Aqui yace el cuerpo que se dice ser el de Francisco Pizarro.*

2. *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, 1867, II, p. 189.

« Les souvenirs des temps antérieurs à la conquête abondent dans tout le Pérou occidental. On ne peut y voyager un jour sans voir surgir sur le sol nu des villes abandonnées, des temples renversés, des forteresses démolies ». (O. Ordinaire, *Du Pacifique à l'Atlantique*, Plon, p. 71.)

3. Les plus importantes sont celles d'Ancon, au nord de Callao, qui sont celles d'un cimetière souterrain. Ch. Wiener y fit des fouilles en 1876, et découvrit des tombes qui renfermaient des étoffes, des vases. Celles de Pachacamac, au sud de Lima, sont des restes de grands monuments religieux et d'édifices publics. Celles de Tiaguanaco (Bolivie), dans le haut Pérou, ont été décrites et reproduites par L. Augrand. A Cuzco il y a encore un temple du Soleil, le palais de Manco-Capac, la forteresse, le monastère des Vierges du Soleil, et divers pans de muraille plus ou moins dégradés.

Humboldt a fait remarquer que tous les monuments incasiques paraissent sortis d'un même moule et bâtis par le même architecte. La simplicité, la symétrie et la solidité sont les trois caractères principaux de cette architecture. (Note de M. E. Grandidier, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, p. 88.) Ce sont les constructions cyclopéennes qui marquent partout l'enfance de l'art dans les âges reculés. *E. Desjardins* a surtout attiré l'attention sur les ruines de Choccequiroa, dans la

vaient des légendes curieuses sur l'origine de leurs lois et de leur religion; elles avaient été enseignées par Manco-Capac et sa sœur Mama-Oella, enfants du Soleil, sortis d'une des îles du grand lac Titicaca. Ils gouvernèrent et civilisèrent les habitants primitifs : Manco-Capac portait une baguette d'or et devait s'avancer au nord jusqu'à ce qu'il arriverait dans un endroit où la baguette s'enfoncerait dans le sol : là serait le siège de son empire; la baguette s'enfonça à Cuzco, où siégèrent les Incas[1].

Le Pérou sous la domination espagnole. — Après la mort de Pizarre, le juge Vaca de Castro, qui avait reçu la mission de rétablir l'union entre les conquérants et de les remplacer s'ils disparaissaient, se fit reconnaître comme gouverneur général. Le premier vice-roi fut Blanco Nunez Vela, qui fit son entrée solennelle à Lima en 1544; il fut assisté d'un conseil appelé l'Audience (*audiencia*), de quatre membres; parmi les premiers nous trouvons le nom de Zarate, un des historiens de la conquête. L'exploitation des mines d'or et d'argent fut la principale richesse du Pérou; en 1791, à la veille des révolutions qui amenèrent l'indépendance en 1824, le Pérou, divisé en huit intendances, possédait 60 mines d'or, 784 d'argent; ces dernières étaient surtout dans le Haut-Pérou, qui est devenu l'État de Bolivie.

Explorations modernes. — Depuis l'affranchissement, le Pérou a été parcouru en tous sens par des voyageurs plus ou moins intéressés à l'exploitation de ses richesses naturelles. Basil Hall, envoyé par le gouvernement anglais, y arriva même avant et parcourut le littoral du Chili, du Pérou et du Mexique en 1820-22[2]. Maw (1827-28) traversa le continent par le Pérou et le fleuve des Amazones; son récit renferme de précieux renseignements sur les

Cordillère, au-dessus de l'Apurimac; elles sont situées dans une solitude environnée de forêts vierges. Desjardins suppose que ces palais servaient de résidence à l'héritier du trône, « qui contractait dans ce lieu retiré, au sein de cette nature sauvage, les habitudes austères d'une vie rude et difficile, et se préparait ainsi aux labeurs et aux fatigues de la guerre ». (*Le Pérou avant la conquête*, p. 145.)

1. L'Anglais W.-B. Stevenson, qui publia un *Voyage en Araucanie, Chili, Pérou et Colombie*, traduit en français par Setier, Paris, 1828, 3 vol. in-8°, donne une explication toute nationale de la légende : « Manco-Capac et Mama-Oella, de couleur blanche, seraient les enfants d'un Anglais, amenés par un cacique sur les bords du lac. Les habitants les reconnurent comme enfants du Soleil et suprêmes gouverneurs. Ils se firent aussi reconnaître par la population de Cuzco, et ainsi se fonda la domination des Incas, qui eut une origine anglaise. » (*Voyage...*, II, 2.) Stevenson prétend qu'un autre Anglais joua un rôle semblable au Brésil. Stevenson résida pendant 20 ans dans l'Amérique du Sud; son 3e volume est consacré au récit des guerres de l'indépendance; à partir de 1809 il fut secrétaire de Cochrane. Sur les antiquités du Pérou, l'ouvrage à consulter est celui de E. Desjardins, *le Pérou avant la conquête*, Paris, 1858. Il croit que Manco-Capac vivait environ 400 ans avant l'arrivée des Espagnols; il supprima les sacrifices humains. Les Péruviens ne connaissaient pas l'écriture.

2. *Voyage au Chili, au Pérou et au Mexique*, par Basil Hall, traduit en français, Paris, 1825, 2 vol. in-8°.

Indiens du Marañon. En 1831 eut lieu le voyage de l'Allemand Meyen, qui décrivit la région où se trouvent Arica, Tacna, et surtout les plateaux, les *paramos*, et les *puñas*. Le général Miller chercha, en 1835, à fonder une colonie militaire sur une rivière navigable à l'est des Andes; il ne put atteindre le Madre de Dios dont lui parlèrent les Indiens. Le comte de Castelnau, un des grands voyageurs de l'Amérique du Sud, termina son voyage par les plateaux et le littoral du Pérou : il data son rapport de mission de Lima, 16 février 1846[1]. Vint ensuite M. E. Grandidier, qui parcourut le Pérou et la Bolivie de 1857 à 1859[2].

Reconnaissance des fleuves de l'est. — Les fleuves de la Montaña sont-ils navigables, et peuvent-ils ouvrir une route vers l'Atlantique? Ce fut l'objet des voyages du lieutenant américain Herndon en 1851, qui remonta le Huallaga; de Faustin Maldonado, l'explorateur de l'Ucayali, qui descendit tout le cours du Madre de Dios (1860), et constata qu'il aboutit non au Purus, mais à la Madeira. Maldonado périt dans une cascade du rio Madeira, la *Caldera del infierno;* les quatre survivants de l'expédition revinrent par l'Amazone (1860-61). Le colonel Latorre, préfet de Cuzco, a voulu reprendre cette exploration en 1872 : il s'est noyé dans le Madre de Dios. En 1873, le Pérou nomma une commission topographique dirigée par l'amiral Tucker pour étudier l'Ucayali, le Pachitea, le Pichis, et le Palcaza, qui vient de la province de Huanuco; elle constata que de petits vapeurs peuvent naviguer de Iquitos à Puerto-Tucker, au confluent du Pichis.

En Bolivie le même problème se pose avec plus de force, puisque la république ne possède plus de ports. En 1834, le gouvernement offrit une récompense de 10,000 à 20,000 piastres à la première personne qui ferait sur un bateau à vapeur le voyage de l'Atlantique jusque dans une des rivières de la république ayant son cours du sud au nord, et 5,000 à 10,000 piastres à celui qui entrerait dans une rivière allant du nord au sud. Les rapides ont empêché ces voyages; un des derniers explorateurs du Beni, le colonel brésilien Antonio Labre, recommande la construction d'un chemin de fer ou d'une route pour éviter ces rapides; le chemin de fer partirait de Labrea, où le Purus est navigable, pour atteindre Correnteza, sur le Beni, et se prolonger jusqu'à La Paz.

On a cherché et on cherche toujours à établir une communication par le Paraguay; A. d'Orbigny (dont le voyage d'exploration eut lieu de 1826 à 1831) indiqua la rivière Otuquis; le lieutenant Page, envoyé par les États-Unis en 1856, arriva à la même conclusion : « C'est seulement par les rivières qui communiquent avec Paraguay que les trésors de ses mines (il parle de la Bolivie) et produits de ses forêts remplies d'objets précieux pour le

1. *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud*, Bertrand, 6 vol. in-8°.

2. *Voyage dans l'Amérique du Sud*, par E. Grandidier, Par M. Lévy.

merce peuvent être transportés sur les divers marchés du monde... A des frais minimes on pourrait ouvrir un débouché à la rivière Paraguay par la rivière Otuquis, en la nettoyant des herbes épaisses qui embarrassent la navigation. » A. Testot-Ferry, dans un article de la *Revue maritime et coloniale*, a indiqué la grande rivière Pilcomayo; mais la traversée du Chaco constitue un grand danger. On a songé aussi à prolonger le chemin de fer de Jujuy; mais la Bolivie ne peut pas garantir la somme nécessaire pour permettre l'entreprise d'une œuvre difficile.

Ouvrages récents. — On trouve la description pittoresque des diverses régions dans deux intéressants récits : le *Voyage à travers l'Amérique du Sud*, de Paul Marcoy[1], et *Des Andes au Para*, par M. Marcel Monnier, le voyageur infatigable qui a laissé des descriptions si spirituelles de son passage sur tous les continents[2].

Le géographe qui a le plus fait pour la connaissance scientifique du Pérou est l'Italien Raimondi, qui en a exploré toutes les provinces de 1855 à 1868. Il commença en 1873 la publication d'un grand ouvrage en sept volumes, *El Peru*, qui a été continué après sa mort; Raimondi commença aussi la publication d'une carte au 500/000 en trente-quatre feuilles; treize feuilles avaient paru en 1892. Un autre étranger, le médecin allemand E.-W. Middendorf, vient de publier, après un séjour de vingt-cinq ans, une excellente description du pays en trois volumes : *Peru* : tome Ier, *Lima;* II, *la Côte;* III, *le Plateau*, Berlin, 1893-94.

Le Français Claude Gay et le capitaine de marine chilien Pissis ont rendu le même service au Chili. Gay (né et mort à Draguignan, qui a hérité de sa riche bibliothèque) commença ses voyages en 1841, et publia en 1873 le trentième volume de son *Historia fisica i politica de Chile*, qui est surtout une histoire de la flore et de la faune. La même année, A. Pissis publiait à Paris la carte du Chili au 250/000; il en avait commencé la préparation en 1848 sous les auspices du gouvernement chilien; la Société de géographie de Paris lui accorda une médaille d'or.

*
* *

MONUMENTS ANCIENS DU PÉROU

Chimu. — On sait très peu de chose sur le peuple des *Chimus;* ce sont les Espagnols qui leur ont donné ce nom, celui de la vallée où se trouvait leur capitale, Chimu, que l'on appelle aussi Chanchan.

D'après Balboa, les Chimus étaient venus du nord par mer, conduits par un chef qui s'appelait Naymlap; ils peuplèrent les plaines du nord du Pérou, formèrent des États qui devinrent tributaires du grand royaume de Chimu, *el grande Chimu*. Ses princes étaient obligés de se préparer à l'exercice du pouvoir par un

1. Paris, Hachette, 1859, abondamment illustré.
2. *Des Andes au Para*, par M. Monnier, Paris, Plon, in-8°, 1889.

jeûne très sévère et très long qui ruinait leur constitution : aussi vivaient-ils peu de temps. Ils réussirent à étendre leur empire au nord jusqu'à Tumbez, au sud ils atteignirent Chancay ; ils eurent dans les vallées du littoral la même autorité que les Incas sur les plateaux ; mais le jour où ils se trouvèrent en contact, les Incas cherchèrent aussitôt des prétextes pour les attaquer ; les Chimus furent rapidement soumis ; à quelle époque et par suite de quels événements, c'est ce que ne nous apprennent pas les chroniques, qui varient entre elles et ne nous permettent pas de reconstituer l'histoire exacte de la conquête.

Parmi les ruines de Chimu, on trouve celles d'un grand temple du Soleil ; il date de la domination des Incas. Les Chimus adoraient la lune, qu'ils appelaient si ; pour eux la lune l'emportait sur le soleil, puisque ce dernier disparaissait, chassé par la lune, pendant la nuit ; d'ailleurs la lune détermine le phénomène des marées, et pour un peuple de marins et de pêcheurs c'était sans doute la raison qui leur faisait préférer l'astre de la nuit au soleil. Ils avaient aussi un culte particulier pour la mer : ils lui offraient des gâteaux de maïs blanc pour obtenir des pêches fructueuses. (D'après Middendorf, *Peru,* II, 381 sqq.)

« La ville subsiste encore établie sur trois terrasses, dont la plus élevée, celle du nord, domine de 13 mètres la seconde et de 28 mètres la troisième. Le grand palais du Chimu, avec ses vastes galeries aux murs ornés de bas-reliefs peints en fresque, se trouve sur la première terrasse...

Aux deux bouts de la cité s'étendent des labyrinthes. Aujourd'hui il est facile de se rendre compte, de suivre les méandres compliqués de ces couloirs et de ces galeries conduisant dans de petites chambres, dans de grandes salles. Jadis, lorsqu'un toit en roseau soutenant une épaisse couche d'argile recouvrait ces galeries, lorsque le regard de l'observateur ne dominait point l'enchevêtrement de ces conduits, l'homme qui pénétrait étourdiment dans ses boyaux obscurs tentait en vain de s'y reconnaître.

Lorsqu'on fait mentalement un travail de reconstruction de cette antique cité ; lorsqu'on songe à ce merveilleux passé aux princes puissants qui l'ont édifié, au peuple actif qui sous une direction intelligente et sage, a créé ce vaste ensemble de constructions et de cultures, on croit être le jouet d'un mauvais rêve. Qu'est, en comparaison, le tableau actuel avec ces muletiers à l'air stupide, ces âniers nègres, ces marchandes mulâtresses qui passent paresseusement sur cette route dite royale, au milieu des vestiges d'une résidence vraiment royale ? On se demande, étonné, au nom de quel prin-

cipe de grandeur, de force ou de civilisation un monde si chétif, si pauvre, si petit, a remplacé la féconde activité des peuples qu'on a anéantis parce qu'ils étaient jugés et condamnés comme barbares. » (CH. WIENER, *Pérou et Bolivie*, Hachette, p. 98-105.)

Dans le voisinage se trouvent d'immenses nécropoles appelées *huacas*, où l'on a retrouvé des centaines de momies emmaillotées dans des tissus de couleur. En 1576 Jean Gutierez de Tolède ouvrit un huaca, qu'il supposait avoir été celui d'un des rois de Chimu; il y trouva l'or en telle quantité qu'il paya au trésor pour le quint royal 9,362 onces; la valeur totale était de plus de 3,600,000 francs. (STEVENSON, *Voyage en Araucanie, Chili, Pérou et Colombie*, trad. française, Paris, 1828, II, 170.)

*
* *

Tiaguanaco. — Les antiquités de Tiaguanaco ont été décrites et reproduites par L. Angrand; l'auteur a cru pouvoir affirmer que la civilisation qui a précédé les Incas était supérieure, distincte; d'où venait-elle ? Angrand croit qu'elle est venue du nord, probablement des Toltecs de l'Anahuac.

« Tiaguanaco (ou Tiahuanaco) tire son nom de deux mots indiens, *tiai guanaco* (*arrête-toi, alpaca*), parce qu'il paraît que cet endroit était la station des caravanes de lamas qui parcouraient la grande route de Cuzco. Avant d'avoir atteint le village, nous avions déjà traversé de nombreuses ruines, et des sculptures singulières étaient venues frapper nos regards. Ici c'était une salamandre immense taillée dans la pierre; là, une tête colossale coiffée d'une sorte de bonnet bifide; tout venait nous rappeler cette antique tradition rapportée par Garcilaso de la Vega, d'après laquelle tous les habitants de la ville auraient été changés en pierres pour avoir refusé l'hospitalité à Manco-Capac, le créateur de la monarchie incasique; car, du temps des empereurs de cette race, on ne voyait déjà dans cet endroit que des monceaux de ruines.

Ces monuments ont été construits, dit-on, par les anciens Aymaras, dont la civilisation a dû être beaucoup [illegible] n-
cée que celle qu'ont jamais atteinte les Inca[illegible]
les constructions de Tiaguanaco ne sembler[illegible]
jamais terminées; elles appartenaient à une [illegible]
ne paraît pas avoir laissé d'autres traces[illegible]

tout à coup par suite de quelque grand événement dont le souvenir ne s'est pas conservé chez la race imbécile qui habite aujourd'hui ce pays. Nous nous empressâmes de nous procurer un guide, qui nous montra avec détail les antiquités principales. A peine sortis des rues de la ville, nous vîmes deux statues colossales dont la tête est couverte d'une sorte de turban; elles sont accroupies, et tiennent une de leurs mains sur le genou. L'une paraît représenter un homme, et l'autre une femme; mais les traits ne sont pas ceux de la race indienne actuelle; le nez est un peu gros, les yeux sont droits et ouverts, et la bouche est grande. Ces figures, assez grossières, ont été trouvées enfouies, et on les a placées debout devant le cimetière. On a ainsi déterré une grande quantité d'objets curieux, que la barbarie des vainqueurs espagnols a détruits en grande partie. Cependant on découvre encore tous les jours des objets dignes d'être conservés, et des canaux souterrains d'une grande beauté ont été mis à jour. Depuis longtemps notre vue était frappée par une grande colline dont la forme conique se distingue de celle des hauteurs d'alentour; en nous approchant nous pûmes nous assurer qu'elle était artificielle et construite de main d'homme, et ce ne fut pas sans étonnement que nous nous aperçûmes que toute sa base était entourée d'énormes pierres parfaitement taillées; un grand nombre de ces dernières ont été enlevées et sont entrées dans la construction de l'église du village. Il est difficile aujourd'hui de s'imaginer à quel usage était destiné un travail aussi gigantesque. Était-ce une forteresse destinée à la protection du lieu, ou un temple? Toujours est-il que des spéculateurs se sont figuré que cette butte devait contenir d'immenses trésors, et l'ont fouillée jusqu'au fond au moyen d'une excavation qui existe encore. C'est au pied de cette hauteur que s'étend un des principaux groupes des ruines de cette région; d'immenses masses de pierres disposées en lignes et formant un vaste quadrilatère ont l'aspect d'un monument druidique. Ce sont des parallélipipèdes rectangles très allongés et peu épais, les uns taillés avec soin, et les autres presque bruts; les plus élevés ont de 4 à 5 mètres de haut et sont placés à plusieurs mètres les uns des autres. Les pierres ont dû être apportées d'une grande distance, car la plaine elle-même dans laquelle elles se trouvent est dépourvue de la roche dont elles sont formées; ce sont des grès rouges et des granits verts. Près d'un des angles du carré sont deux portails d'une exécution remarquable, dont

l'un, le plus petit, est renversé, et a environ 2^m,50 de hauteur; l'autre est encore debout : c'est un beau monolithe qui a été fendu à l'un de ses angles : il a environ 3^m,50 de haut. Toute sa partie supérieure est couverte de sculptures très curieuses; au milieu se trouve une figure représentant probablement le soleil, et de chaque côté sont de nombreux cartouches renfermant des personnages agenouillés et toujours tournés vers la figure principale; tous sont ailés et ont une sorte de sceptre à la main; mais les uns portent des têtes humaines couronnées, et les autres ont des têtes de griffons. Il est difficile de donner une idée de l'extrême complication de ces figures; les fleurons des couronnes, et jusqu'aux plumes des ailes, représentent des têtes d'oiseaux; les ornements qui les recouvrent sont composés de guirlandes de têtes humaines. Ce caractère de l'extrême complication des détails forme le trait principal d'après lequel on peut reconnaître les monuments aymaras de ceux des Incas. J'ai vu à Cuzco de nombreux vases provenant du premier de ces peuples; ils étaient toujours couverts d'ornements semblables. Les monuments incasiques, au contraire, sont d'une grande simplicité; ils étonnent par leur masse, mais ne sont presque jamais ornés de sculptures. Au-dessous des figures du monument de Tiaguanaco se prolonge une série fort bien exécutée de signes probablement symboliques, parmi lesquels le soleil paraît jouer le premier rôle. Ce n'est pas sans étonnement que l'on trouve, dans beaucoup de relations modernes, que le culte de cet astre a été implanté au Pérou par les Incas. Tout prouve, au contraire, que ce culte a été de tout temps pratiqué dans cette contrée, bien que le soleil n'y ait jamais été regardé comme le dieu principal, mais seulement comme la représentation maérielle de la Divinité, comme un symbole...

La partie inférieure du monolithe ne présente que deux cavités transversales. On trouva dispersées sur la surface de la terre une immense quantité de pierres taillées, et beaucoup d'entre elles sont extrêmement remarquables par la grande beauté de leur travail; tantôt elles sont taillées en forme de sièges ou de fenêtres, tantôt elles représentent des triangles entrant les uns dans les autres, et un assez grand nombre portent la figure de la croix, une croix parfaitement régulière et à branches égales. On voit aussi beaucoup de blocs qui étaient autrefois réunis au moyen d'un métal que l'on coulait dans des sillons transversaux qui se terminaient de chaque côté par une cavité arrondie...

Nous visitâmes ensuite un autre groupe de ruines à un demi-quart de lieue au sud-est du précédent. C'est une série de quatre immenses bancs sur lesquels le prince, entouré de toute sa cour, rendait, dit-on, la justice : chacun de ces bancs forme trois sièges taillés dans la pierre. Les immenses blocs qui ont été employés à ces travaux ont jusqu'à 8 mètres carrés sur $1^{m},50$ d'épaisseur, et ils portent encore pour la plupart les trous des clefs de métal qui les unissaient jadis. En avant de ces travaux se trouve une série longitudinale de pierres admirablement travaillées, et un grand nombre d'autres sont accumulées à terre dans toutes les directions. Je ne crois pas que l'on parvienne aujourd'hui à donner à la pierre des formes plus admirables, sous le rapport de la précision des contours ; et lorsque l'on songe que de semblables travaux ont été exécutés par des peuples qui ne connaissaient pas l'usage du fer (car, de même que les Égyptiens, les Péruviens ne savaient extraire de la terre que l'or, l'argent, le cuivre et les émeraudes), il est impossible de concevoir les moyens qu'ils ont pu employer. Les gens du pays racontent les histoires les plus merveilleuses à cet égard : suivant eux, les anciens avaient le secret de ramollir la pierre au moyen de certaines herbes. Il est aussi bien difficile de s'expliquer par quel procédé ils sont parvenus à déplacer et à transporter au loin des blocs aussi pesants. Je crois pouvoir dire que, dans l'état actuel de notre civilisation, de semblables travaux seraient impossibles, si l'on avait à lutter contre des difficultés semblables à celles qui ont été vaincues dans cette circonstance...

Ainsi que nous l'avons déjà dit, la splendeur de Tiaguanaco appartient à une époque très antérieure à l'apparition des Incas. Il est cependant à remarquer que le fondateur de cette dynastie, Manco-Capac, apparut pour la première fois sur les bords du lac sacré de Titicaca, qui n'en est qu'à quelques lieues, et la tradition nous dit que tous les monuments dont ces princes couvrirent le Pérou furent toujours exécutés à l'imitation de ceux de Tiaguanaco. Il me semble bien probable que Manco-Capac était le descendant de quelque ancien chef de cette ville, et qu'il chercha à faire revivre les lois et le culte antique de ses pères parmi les peuples du Pérou, qui depuis des siècles sans doute étaient tombés dans un état presque complet de barbarie. Les monuments de Tiaguanaco, qui semblent être encore en grande partie enfouis sous terre, offriront certainement un jour un vaste champ de recherches

à ceux qui s'occupent de l'histoire ancienne de ce continent. » (F. de Castelnau, *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud,* Paris, P. Bertrand, 1851, III, 389-397.)

« L'ingénieur ne peut comprendre comment Quichuas ou Aymaras ont pu amener en ce lieu ces monolithes énormes, ces statues gigantesques, ces pierres colossales couvertes de sculptures et de gravures, qu'avec tous les moyens dont dispose la science moderne il lui serait impossible d'amener là et d'élever sur la colline factice qui est devant ses yeux, sans créer, à travers la Cordillère, tout un système de routes et de moyens de transport qui n'existait pas et qui n'existe pas encore, et sans avoir recours à des moyens mécaniques inconnus des architectes de ces temps préhistoriques.

La tête d'une des statues énormes de Tiaguanaco tentait fort l'édilité de la Paz, qui, après avoir fait de grands travaux et beaucoup de dépenses, dut renoncer à transporter ce bloc de granit. Mais alors quels moyens employaient donc ces barbares qui construisaient des édifices avec des monolithes que les civilisés, avec toute leur industrie, ne peuvent même pas déplacer ?

Non seulement ces anciens constructeurs manœuvraient ces masses, mais, chose plus curieuse encore, ils ont dû les amener de fort loin, puisque la pierre dont les monuments de Tiaguanaco sont édifiés ne se rencontre qu'à une distance considérable du lieu de leur emploi. » (A. Bresson, *Bolivia,* Challamel, 1886, 123-126.)

*
* *

TREMBLEMENTS DE TERRE A LIMA

Impression produite par les tremblements. — « Il ne se passe pas d'années sans que l'on observe à Lima des agitations du sol plus ou moins violentes; elles sont plus nombreuses dans certains mois que dans d'autres; si les forces souterraines restent quelque temps sans donner des preuves de leur action, on devient très inquiet et on redoute une catastrophe. Dans un tremblement de terre ordinaire, on éprouve généralement deux secousses, la première assez faible, et quelques secondes après une seconde qui est plus forte. Souvent le phénomène se réduit à un bruit souterrain, à un craquement accompagné d'une légère agitation du sol, comme au passage d'un lourd fardier sur un pavé inégal. Aussitôt que

se produit le moindre indice d'un tremblement, tout le monde se précipite hors des maisons, ou se met en sûreté en se plaçant au-dessous des portes. Les femmes fuient en poussant des cris d'effroi, ou bien restent immobiles, comme paralysées. Les étrangers, surtout les nouveaux venus, contemplent toute cette agitation avec étonnement, même avec un sourire railleur, jusqu'à ce que leur beau sang-froid ait été mis sérieusement à l'épreuve par une catastrophe réelle. Quand on prolonge son séjour, on devient de plus en plus sensible à l'agitation qui s'empare de tous les êtres animés, hommes et animaux, à chaque tremblement nouveau; cette agitation se traduit partout par des palpitations de cœur, qui se produisent même quand on reste en place. Tous ceux qui ont été témoins d'un phénomène grave sont complètement bouleversés au moindre signal, même les plus impassibles et les plus courageux.

Les tremblements à Lima. — A Lima, depuis quelque temps, les tremblements n'ont produit que d'insignifiants dégâts; cela tient à ce que le centre de l'action volcanique paraît s'être déplacé : il est maintenant plus au sud, vers Arequipa, et le foyer le plus rapproché dans le nord se trouve à Quito, de sorte qu'à Lima on ne ressent plus que les dernières vagues des ondulations parties de ces deux centres. Voilà une observation rassurante, mais qui ne donne pas une sécurité définitive : Lima a été autrefois un foyer et peut le redevenir, et les malheurs passés ont laissé des souvenirs si terrifiants que jamais on ne pourra les oublier.

On distingue au Pérou deux sortes de tremblements : les *terremotos* et les *temblores*. Les premiers sont les plus redoutables, surtout quand ils se produisent sous la forme ondulatoire : les édifices sont immédiatement renversés. Si les ondulations produisent un balancement lent et uniforme, les maisons résistent, mais alors le phénomène devient très dangereux pour les régions situées le long de la côte; le fond marin se soulève et s'abaisse; alors le flot de marée peut détruire instantanément des villes entières, exemple Callao, Arica et Pisagua. Les plus violentes secousses qu'a subies le Pérou depuis la conquête espagnole se sont produites dans les années 1566, 1582, 1586, 1590, 1606, 1619, 1630, 1655, 1664, 1678, 1687, 1725, 1746, 1777, 1784, 1828, 1833, 1860, 1868, 1877. Les deux plus terribles pour Lima furent celles de 1687 et de 1746; chaque fois la ville fut presque complètement détruite.

Tremblement de 1533. — Les Espagnols eurent à constater

un de ces phénomènes violents dès leur arrivée dans la contrée, dans la vallée de Lurin, à peu de distance de l'emplacement où ils fondèrent Lima. Quand Atahuallpa eut été fait prisonnier (1533), Francisco Pizarre envoya à la côte son frère Hernando avec un détachement de cavalerie, pour aller reconnaître le temple de Pachacamak, célèbre par ses trésors, et hâter le payement de la rançon promise par l'Inca. Les prêtres voulurent lui interdire l'entrée de leur sanctuaire; mais Hernando les repoussa, sortit de sa niche puante l'idole dégoûtant du sang des sacrifices, et la fit mettre en pièces par ses compagnons. Au même moment la terre trembla avec une grande violence, et les Indiens effrayés se sauvèrent; les Espagnols continuèrent leur œuvre, et considérèrent ce bruit souterrain comme un ronflement du diable irrité; ils plantèrent triomphalement une croix à l'endroit où se dressait auparavant l'idole païenne[1].

Pendant le règne de l'empereur Charles V, il y eut plusieurs tremblements sérieux, mais ils produisaient peu de dégâts, parce que les constructions étaient peu nombreuses et bâties légèrement. L'empereur, sur le conseil du franciscain Fray Pedro de Alcantara, défendit de donner aux murs des maisons plus de six aunes en hauteur.

En 1566, le 17 octobre, il y eut un tremblement de terre (*terremoto*) à Quito, accompagné d'une éruption du volcan Pichincha.

En 1567, vers le fin de mars, éclata un *temblor* le soir du jour où les jésuites firent leur première entrée à Lima. En 1582, le 2 janvier, *terremoto* à Arequipa qui cause de grands désastres.

Tremblements de 1586 à 1630. — En 1586, le 9 juillet, jour de l'octave de la Visitation, se produisit le premier grand tremblement à Lima; mais comme la ville n'avait pas encore pris un grand développement, les dégâts furent relativement peu importants. On attribua ce résultat à la protection de sainte Élisabeth; on la choisit alors comme patronne de la cité, et tous les ans on célèbre ce jour un office solennel à la cathédrale, aux frais de la ville, pour remercier la sainte de sa bienveillante intervention.

1. Le fait est rapporté par Prescott, qui n'indique pas la source où il l'a puisé; il n'en est pas question dans le rapport de Miguel Estetes sur l'expédition de Pachacamak (*Conquista del Peru*, de Francisco de Xerez), ni dans la lettre de Hernando Pizarre à l'audience de Santo-Domingo. (Oviedo, lib. XLVI, cap. xvi, 215.)

1590, tremblement à Cuzco; un autre dans les provinces méridionales, qui fut surtout violent à Camana, près d'Arequipa.

1606, le 25 octobre, fête des martyrs saint Crispin et saint Crispinus, au moment où l'on célébrait une messe solennelle en leur honneur dans la cathédrale encore inachevée, se produisit un tremblement si violent que les fidèles présents se crurent tous perdus. Une partie de la voûte s'effondra, le reste fut endommagé : il fallut reconstruire l'édifice de fond en comble. Au moment précis où se produisait la secousse, mourait à Saña, dans le nord du Pérou, saint Toribius, l'archevêque Mongrovejo.

1619, 14 février, *terremoto* qui détruisit Piura et Trujillo.

1630, 27 novembre, un tremblement se produisit un peu avant midi ; on donnait à ce moment un combat de taureaux sur la grande place. Une statue de la Vierge, placée sur la porte de l'église du couvent des franciscains, fut complètement retournée par la secousse dans la direction de l'autel; au moment où les moines entonnaient une hymne, la statue, soulevée sans doute par une nouvelle secousse, reprit d'elle-même sa première position. Cette statue, apportée d'Espagne par les franciscains, avait déjà la réputation de faire des miracles; elle fut dès lors l'objet d'un culte général, sous le nom de *Nuestra Señora del Milagro*, ou Notre-Dame du Miracle ; on lui construisit auprès du couvent une riche chapelle. En 1835 cette chapelle fut presque complètement détruite par un incendie; la statue produisit un nouveau miracle: ses vêtements furent préservés du feu, ce qui fit augmenter encore la vénération pour cette Vierge, dont la fête est célébrée tous les ans le 27 novembre.

Phénomènes très violents de 1655 à 1746. — En 1655 commença une série de phénomènes violents qui dura quatre-vingt-dix ans, en augmentant graduellement d'intensité jusqu'à la catastrophe finale de 1746, qui anéantit Lima. Nous avons sur tous ces faits de nombreux témoignages et récits, qui contiennent surtout le détail des manifestations religieuses au moyen desquelles le peuple effrayé chercha à désarmer la colère céleste. Lima avait alors atteint un grand développement de prospérité matérielle; les manifestations continuelles des forces souterraines furent considérées comme un avertissement donné par la Providence pour amener les habitants à réformer leurs mœurs corrompues, et les ravages causés par les secousses violentes furent présentés comme punition des pécheurs endurcis.

Le tremblement de 1655 commença le 13 novembre, à deux heures et demie de l'après-midi. Les ondulations furent si fortes que les murs les plus épais s'inclinèrent comme les branches d'arbre sous l'action du vent; les cloches des églises se mirent à sonner d'elles-mêmes, le sol s'ouvrit sur plusieurs points; alors se formèrent des précipices, des ouvertures béantes. La direction de la secousse venait de l'ouest. Callao souffrit plus que Lima. On vit des masses de rocher se détacher des îles qui séparent le port de la mer et tomber dans les flots. A Lima, l'église du couvent de Saint-François fut si endommagée qu'elle s'effondra deux jours plus tard : d'ailleurs les secousses se prolongèrent pendant plusieurs jours. Le vénérable P. Francisco del Castillo, de la compagnie de Jésus, saisit cette occasion pour inviter le peuple à faire pénitence. Aussitôt que les secousses devinrent moins violentes, il monta sur une table qu'il avait fait placer auprès d'un pilier des arcades de la place, et se mit à prêcher, ordonnant aux fidèles de changer de conduite, sinon la justice de Dieu, qui venait de donner un avertissement, se manifesterait dans toute sa rigueur. Le Père possédait une si grande considération que ses menaces furent prises pour une prophétie, et un grand nombre d'habitants abandonnèrent leurs maisons pour aller vivre sous des tentes, dans les jardins qui entouraient la ville.

Le tremblement du 12 mai 1664 détruisit Ica (San-Geronimo de Ica). Il se produisit à quatre heures du matin, et ne dura pas plus que le temps de réciter un *Credo;* toutes les maisons et les églises s'effondrèrent, et la terre continua à trembler pendant environ un quart d'heure. Il périt environ 400 personnes. Le port voisin de Pisco fut aussi durement éprouvé. A Lima la secousse fut ressentie un quart d'heure plus tard qu'à Ica; elle était très affaiblie et ne produisit aucun dommage; mais le sol trembla longtemps, et la terreur fut grande. Dans la soirée qui avait précédé, un prêtre avait été assassiné à Ica : le clergé ne manqua pas de présenter la catastrophe comme une punition du crime. Et la punition avait atteint sans tarder la ville coupable du meurtre. Nous tenons ce récit du curé d'Ica, le licencié Cristobal-Rodriguez Alvarez, de la compagnie de Jésus.

Sur le tremblement qui eut lieu à Lima le 17 juin 1678, nous avons un rapport du vice-roi, le marquis de Malagon, adressé à l'archevêque don Melchior Linan y Cisneros, qui dirigea quelque temps l'administration après le rappel de Malagon. Le marquis ne nous fournit aucun renseignement

sur la durée du tremblement; il nous dit que la secousse fut effrayante, épouvantable. Beaucoup de maisons et d'édifices publics furent endommagés, mais aucun ne fut renversé. Les pertes sont estimées à environ 3 millions de pesos...

Catastrophe de 1687. — Neuf ans plus tard eut lieu le tremblement le plus violent que l'on ait observé jusqu'ici. Un père de la Compagnie de Jésus nous donne le tableau suivant de la catastrophe de 1687 :

« Le 20 octobre, jour de la pleine lune, la terre commença à trembler vers quatre heures du matin; le mouvement fut d'abord assez faible, et tous eurent le temps de se lever et de fuir; car Dieu, même quand il punit, se montre miséricordieux. Les secousses devinrent ensuite plus fortes, les bruits souterrains devinrent effrayants, les édifices et les tours commencèrent à vaciller. Je me mis à l'abri sous le portail du couvent : là vint me rejoindre le P. Pedro Medina, qui venait de quitter sa chambre au moment où les étages supérieurs s'écroulaient, pour venir se confesser à moi. Nous nous mîmes à genoux, nous échangeâmes nos confessions et nous nous donnâmes l'absolution. Puis nous demandâmes pardon et pitié, et nous attendîmes en baissant la tête que la mort vînt nous frapper au milieu des ruines. Comme le tremblement redoublait, je m'écriai : « Sainte Vierge, protectrice des « affligés, sauvez-nous; » et le P. Medina, d'une voix forte : « Père Francisco Castillo, protège Lima, ta patrie. » Je prends Dieu à témoin qu'immédiatement après l'invocation de Medina au saint père Castillo, les secousses cessèrent instantanément. »

Les deux moines quittèrent alors leur couvent de San-Pablo pour aller porter secours aux victimes. Beaucoup d'édifices avaient été renversés, et beaucoup de personnes avaient été écrasées sous les ruines, surtout dans les couvents de femmes. On commençait à se rassurer, quand, à 6 heures et demie, les secousses recommencèrent, produisant des ondulations qui ressemblaient aux vagues de la mer : on ne pouvait plus se tenir debout. Les maisons, déjà ébranlées par les premières secousses, tombèrent toutes en même temps; des ruines s'éleva un épais nuage de poussière qui voila la lumière du soleil et étouffa les malheureux, dont les cris cessèrent. La tour de Santo-Domingo tomba sur la voûte, qui s'effondra dans la nef, écrasant de nombreux pénitents qui étaient venus pour se confesser. Les arcades de la place s'ouvrirent, les maisons qu'elles soutenaient tombèrent avec elles. Le

vaisseau et le transept de l'église Saint-François furent gravement endommagés; l'église de la Merci, une très belle construction, fut renversée; de même le chœur et les nouvelles constructions de Saint-Augustin, une partie du vaisseau de la cathédrale; en un mot, toutes les églises de Lima ne furent plus qu'un monceau de ruines, à l'exception de trois : le Sagrario, Santa-Rosa et l'église des jésuites. Les beaux balcons du palais qui décoraient la façade de la place durent être enlevés, les locaux de l'Audience royale et des autres tribunaux ne purent être utilisés. Il en fut de même des édifices publics où siégeaient l'inquisition, l'Université, le collège San-Felipe et Santo-Toribio; parmi les hôpitaux : San-Andrès (pour les Espagnols), Santa-Ana (pour les Indiens), San-Bartholome (pour les nègres), San-Lazaro (pour les incurables), la Charité (pour les femmes espagnoles), de nombreux couvents de femmes, furent détruits en partie; les religieuses durent se réfugier dans les jardins et les maisons des environs...

A Callao, les maisons furent renversées, mais les remparts purent résister à l'assaut des vagues; en effet, après le tremblement la mer se retira à environ une demi-lieue, revint brusquement et s'éleva bien au-dessus de son niveau ordinaire; les remparts, complètement entourés par les eaux, ressemblaient exactement à une île. L'archevêque Linan, qui se trouvait à Callao pour le rétablissement de sa santé, fut surpris dans sa maison et très difficilement sauvé par deux serviteurs nègres, qui le soulevèrent sur leurs épaules pour le sortir des flots.

En même temps que Lima et Callao, furent détruites : au sud, Cañete, Pisco, Nasca, Camana; au nord, Palpa, Chancay.

Période de calme. — Pendant quarante-neuf ans Lima n'éprouva plus de fortes commotions; ses habitants eurent le temps de relever la cité. Cependant le calme ne fut pas complet : il y eut fréquemment de légères secousses; d'autres très violentes se produisirent sur différents points de la vice-royauté. Un des plus grands désastres enregistrés dans les annales des tremblements de terre fut celui qui atteignit la région de Quito en 1692, et détruisit les villes d'Ambata, Latacunga et Riobamba. La terre s'entr'ouvrit et forma des gouffres où s'abîmèrent des arbres, des maisons; d'autres furent déplacées, de sorte que l'on ne put reconstituer les limites des propriétés; il s'ensuivit de longs procès.

Observations de L. Feuillée. — Sur les fréquentes secousses qui se produisaient à Lima dans les périodes de calme, nous avons le témoignage du P. Louis Feuillée, religieux de Saint-François de Paule, qui voyagea dans l'Amérique du Sud en qualité de mathématicien et de botaniste du roi de France; il séjourna à Lima d'avril à fin décembre 1709. Il enregistra pendant cette période quatorze tremblements, dont plusieurs eurent trois et quatre secousses. Ils eurent lieu les 15 et 20 avril, 23 et 26 mai, 3 et 14 juin, 9 et 10 juillet, 21 et 22 octobre, 20, 23, 24, 30 et 31 décembre. Chaque tremblement était précédé d'un bruit souterrain, et souvent les bruits continuaient pendant les secousses.

Celui du 20 mai eut lieu à deux heures du matin ; le bruit qui le précéda fut si violent que tout le monde fut réveillé; en un instant tous les habitants furent hors de leur demeure, tenant leurs vêtements à la main, tableau pittoresque, qui en d'autres circonstances aurait pu paraître du plus haut comique. Il y eut une seconde secousse vers dix heures du matin, au moment où Feuillée célébrait sa messe. L'église fut immédiatement vide. Le 9 juin, il fut réveillé à une heure du matin par le bruit précurseur, se leva et courut dans la rue; le tremblement commença; il ressentit trois ou quatre secousses si fortes qu'il s'attendit à voir tomber sa maison et les édifices voisins; il y eut de nouvelles secousses à sept heures du matin, puis à dix heures et à deux heures. A la suite de ces phénomènes réitérés, Feuillée se trouva bientôt dans un état de surexcitation pareil à celui des habitants de Lima. Le 21 octobre, vers quatre heures du matin, il fut réveillé par un bruit formidable, que suivit immédiatement un tremblement. Les rues présentèrent aussitôt le même aspect que dans la nuit du 20 mai. La première secousse fut si violente que si les deux suivantes lui avaient ressemblé, aucune maison ne serait restée debout. Le 22 octobre le même fait se produisit vers une heure et demie du matin ; les habitants sortirent encore de leurs maisons. On commençait à se rassurer, quand une seconde secousse vint replonger tout le monde dans l'inquiétude; personne n'osa se recoucher. Mais rien ne survint, et les dommages furent insignifiants. Le 20 décembre, le bruit souterrain fut affreux, mais le tremblement assez faible. Ceux du 23 et du 24 furent plus accentués. Le 30, à cinq heures du matin, tout le monde se précipite dans la rue. Le tremblement recommença vers dix heures, et le lendemain matin vers quatre heures se pro-

duisit la dernière secousse; Lima jouit ensuite d'un calme relatif.

En 1725, la province de Huaylas fut toute bouleversée; on ressentit les secousses à Lima sous forme d'un violent *temblor*. A Huaylas, une montagne couverte de neige se fendit, et une partie se détacha et recouvrit la ville de Ancach; il périt environ mille personnes.

Le 2 décembre 1732, le 28 mai 1734, il y eut encore des tremblements à Lima, mais peu de dégâts. Vint ensuite une période de repos qui se prolongea jusqu'en 1746.

*
* *

Tremblement de 1746. — Sur cette terrible catastrophe nous possédons cinq rapports étendus, qui ont été réunis par don Manuel Odriozola, ancien directeur de la Bibliothèque nationale[1]. Nous en citons quelques passages :

« Cette épouvantable catastrophe se produisit dans la nuit du 28 octobre. Les jours précédents on avait entendu de temps en temps quelques bruits souterrains assez sourds; vers 10 heures et demie du soir, le tremblement commença. Le soleil était à ce moment à 50° 10′ du Scorpion, et la lune à peu près à la même distance de la constellation du Taureau; les deux astres se trouvaient donc presque en opposition, fait qui se produisit exactement 5 heures 22 minutes plus tard; c'est là une condition astronomique qui, d'après les observations recueillies jusqu'aujourd'hui, a toujours été funeste sous cette latitude, et dans laquelle se sont produits les plus violents tremblements... L'œuvre de destruction fut si soudaine que l'on eut à peine le temps d'éprouver le sentiment de terreur qui naît spontanément à la première manifestation d'un phénomène semblable. En même temps on entendit les bruits souterrains, on ressentit la secousse et on vit toute la cité s'effondrer. Dans l'espace de quatre minutes, les uns furent ensevelis sous les ruines de leurs maisons, les autres écrasés dans les rues, sous les murailles des édifices renversés. Beaucoup échappèrent cependant à la mort; ils furent protégés par les débris eux-mêmes, qui formèrent voûte au-dessus de leurs têtes, ou se trouvèrent projetés au-dessus des ruines sans pouvoir s'expliquer comment ils se trouvaient là; ils

1. *Terremotos,* colleccion de las relationes de los mas notables que ha sufrido esta capital, por el coronel caballero don Manuel de Odriozola, Lima, 1863.

attribuèrent leur salut à la Providence, car personne n'eut le temps de réfléchir ni de prendre des précautions pour sauver sa vie. On vit des gens courageux montrer alors la plus grande pusillanimité; d'autres, au contraire, naturellement peureux, firent preuve de résolution; le bouleversement fut tel que, pour se mettre en sûreté, tout le monde se sauva à la campagne. »

Le marquis Obando venait de se mettre à table pour le souper; il aperçut une oscillation du plafond et perçut un bruit; quoique familiarisé avec les tremblements, il se précipita au dehors dans une cour; il avait à peine franchi la dernière porte, que toute la maison s'effondrait. Se trouvant relativement en sûreté, il put observer ce qui se passait autour de lui; il lui parut que le sol voulait s'ouvrir; la terre était secouée comme un animal qui cherche à faire tomber la poussière de son dos. Les secousses les plus violentes venaient du nord-ouest; la chute des murailles et des cloisons produisit un épais nuage de poussière, qui empêchait de rien voir, bien que la lune fût pleine. A chaque secousse tombait quelque lambeau d'édifice, qui entraînait par son poids les parties de construction qui avaient résisté au tremblement. Les secousses se succédaient sans relâche; quelques-uns durent leur salut à ce fait qu'ils se trouvèrent involontairement transportés d'un lieu à un autre; d'autres, au contraire, furent mis dans l'impossibilité de changer de place.

Pour se faire une idée du désastre, il faut se rappeler que la ville comptait à l'intérieur des remparts 3,000 maisons, réparties en 150 îlots; dans les faubourgs il y avait de nombreuses masures et huttes où habitait le pauvre peuple, et de l'autre côté du fleuve tout le quartier de San-Lazaro réuni à la ville par un pont. De toute cette ville, qui renfermait 60,000 habitants, il ne resta debout que 20 maisons; cependant, d'après les recherches les plus soignées, on n'eut à enregistrer que 1,141 morts.

Lima était alors une cité brillante, qui avait pris tout le développement dont elle est capable, vu son éloignement de l'Europe et les conditions dans lesquelles elle s'était trouvée à cause des tremblements de terre. Les maisons n'avaient généralement qu'un rez-de-chaussée, mais les rues avaient bon aspect, étaient bien alignées et présentaient dans leur symétrie élégante un tableau réjouissant et de grandes commodités pour leurs habitants. L'architecture était gracieuse; un grand nombre de fontaines, alimentées d'eau claire par des

canaux souterrains, ornaient les places et les cours des maisons; au-dessus des constructions ordinaires s'élevaient des églises surmontées de hautes tours; d'importants monastères témoignaient de la piété des habitants : tout cela donnait à la cité un caractère d'opulence qui lui permettait de soutenir la comparaison avec toute autre ville. On y comptait 74 églises grandes et petites, non compris les chapelles, 14 couvents, beaucoup d'hôpitaux. Dans toutes ces constructions on pouvait constater que la richesse des matériaux et le travail artistique étaient également remarquables. Elles renfermaient des tableaux de prix; les tabernacles et les autels renfermaient de riches vases et lampes d'argent; les couronnes des saints étaient de l'or le plus fin, ornées encore de pierres précieuses et de perles; les maisons des riches particuliers étaient de véritables caravansérails où étaient venus s'accumuler les meubles les plus riches et les objets de luxe les plus rares et les plus coûteux : nous ne parlons pas, naturellement, des objets en argent, que l'on trouvait partout à profusion; les marchands, attirés par la réputation de richesse du pays, y avaient apporté tout ce qui pouvait flatter la vanité et le luxe, et avaient toujours trouvé facilement des acheteurs. En un instant toutes ces richesses ne formèrent plus qu'un monceau de ruines. Aucune description ne peut donner une idée de l'état dans lequel se trouvaient les habitants : ils étaient comme pétrifiés, incapables de se rendre compte de ce qui venait de se passer...

Le vice-roi, don José Manso de Velasco, comte de Superunda, montra un grand sang-froid au milieu du désordre; quand le jour parut, il parcourut les rues encombrées de débris, secourant les uns, consolant les autres; il arriva sur la grande place, où il donna des ordres pour faire face aux premières nécessités. Il fallut d'abord prendre les mesures pour assurer l'approvisionnement : les magasins de blé de Callao avaient été emportés par la mer; les fours des boulangers étaient détruits, et les cours d'eau qui faisaient marcher les moulins avaient été comblés. Le comte envoya immédiatement les soldats de sa garde dans les provinces voisines de Canta, Cañete et Jauja pour ordonner aux corregidores d'envoyer toute la farine disponible. Il réunit les boulangers, les invita à rétablir leurs fours le plus tôt possible, fit visiter les conduites d'eau et veilla à ce que l'approvisionnement de bétail ne subît aucune interruption. Il fut bien secondé par les deux bourgmestres de la ville, Carilla de Cordova et don Ventura Lobaton...

Il fit venir des frères de l'ordre de la Merci pour aider les

soldats à retirer les cadavres et à les ensevelir. Les religieux durent se joindre au clergé des paroisses pour procéder aux funérailles, rendre les derniers devoirs aux morts, et en même temps préserver les vivants des émanations pestilentielles. On ne put y réussir complètement; on eut d'ailleurs le tort de respecter la coutume qui voulait que les morts fussent enterrés dans le voisinage immédiat des églises; on creusa sur les places, sur les parvis, de grands fossés où l'on jeta à la fois 30 à 40 cadavres. Cette imprudence eut pour résultat de produire des miasmes; l'air, déjà infecté par ceux que dégageaient les nombreux animaux domestiques restés sous les décombres, fut longtemps corrompu, et l'infection générale causa plusieurs maladies, des fièvres, des diarrhées, des affections du foie qui firent périr environ 2,000 personnes; on dut fuir dans la campagne, où la plupart des habitants campèrent sous des tentes...

Destruction de Callao. — Les habitants de Lima, si durement éprouvés, durent reconnaître qu'ils avaient été relativement favorisés quand ils connurent le désastre du Callao. La nouvelle en fut apportée à Lima le matin qui suivit le tremblement par des soldats qu'avait envoyés le vice-roi; les renseignements furent bientôt confirmés par des agents des maisons de commerce. Aucun n'avait été témoin de la catastrophe; ils racontaient ce qu'ils avaient appris de quelques matelots et pêcheurs qui avaient été jetés à la côte.

Après le tremblement, qui avait renversé toutes les maisons du port, la mer s'était retirée, mais personne ne put dire jusqu'à quelle distance. Elle revint bientôt, faisant un bruit effrayant, formant une vague énorme qui s'éleva très haut, puis s'abattit sur les remparts : tout fut enlevé. Il y avait dans le port vingt-trois vaisseaux; la plupart furent brisés et coulés; les plus grands, quatre, furent enlevés par la vague et portés par delà les remparts jusque dans la campagne, où ils restèrent. Parmi ces quatre se trouvait le vaisseau de guerre *San-Fermin,* une frégate de 34 canons; elle fut portée par le flot jusqu'à Bellavista, à un mille de la côte, où elle resta échouée. Les personnes qui étaient à bord entendirent les cris des malheureux noyés, les prières des prêtres, puis le silence se fit rapidement. La mer se retira et s'éleva plusieurs fois; aussi rien ne put résister; il ne resta que deux débris de murailles près des deux portes qui marquèrent l'emplacement occupé par la ville disparue. Sur 4,900 habitants, 200 avaient seuls réussi à s'échapper.

Tout cela explique la panique qui se produisit à Lima deux jours plus tard. Les habitants étaient revenus à leurs maisons, où ils s'étaient aménagé un abri provisoire, quand le bruit se répandit que la mer avait débordé ses rives et menaçait d'engloutir Lima. Sans réfléchir à l'absurdité d'une pareille nouvelle, — Lima est à 500 pieds au-dessus du niveau de la mer, — on perdit la tête, tout le monde se précipita hors de la ville sur les routes qui conduisaient aux hauteurs; ceux qui ne croyaient pas au danger furent entraînés par les autres. La cohue, la presse, furent telles que plusieurs périrent écrasés; d'autres moururent de peur.

Le vice-roi fit encore preuve de présence d'esprit. Quand il connut la cause de cette panique, il envoya des soldats de sa garde pour ramener les fugitifs : cela ne suffit pas; alors il se rendit lui-même au carrefour le plus encombré : quand il parut à cheval au milieu de la foule, on l'écouta, on l'acclama, et on se décida à revenir vers la ville.

Le tremblement de 1746 paraît avoir eu pour centre Callao et Lima ; on ressentit des secousses violentes au nord jusqu'à Chancay (à 12 lieues), au sud jusqu'à Cañete; ces deux villes eurent quelques maisons renversées, et à Huaura le pont s'effondra. Sur plusieurs points du littoral la mer sortit de ses rives, mais sans causer grand dommage. A Santa, au nord de Lima, le vaisseau *Concepcion*, qui revenait de Panama, fut jeté à la côte; par contre, le *Soledad*, qui était à l'ancre à Nasca (au sud de Lima), n'eut pas à souffrir....

Le centre des tremblements se déplace vers Arequipa. — Depuis cette époque les tremblements ont été moins fréquents à Lima; il ne s'est plus produit de désastre pareil à celui de 1746 ; il ne faut pas en conclure que l'action volcanique a diminué au Pérou : elle s'est seulement déplacée. Le tremblement de 1764 qui détruisit Arequipa fut à peine sensible à Lima. De même celui de 1797, qui détruisit Riobamba et fit périr 40,000 personnes...

Le plus violent du XIXe siècle fut celui du 28 mars 1828; plusieurs tours d'église furent endommagées, ainsi que les couvents de Saint-Jean-de-Dieu et de la Merci ; plusieurs maisons particulières furent aussi atteintes ; le tremblement se fit sentir jusqu'à Tarma, au delà de la Cordillère...

Phénomène du 13 août 1868. — Le tremblement du 13 août 1868 affecta surtout la région d'Arequipa, Moquehua et Arica; le centre parut être Arequipa, qui souffrit beaucoup, ainsi que toute la région voisine. A Lima, on

éprouva un mouvement d'ondulation qui fut observé par l'auteur de ces lignes.

Le 13 août, il était occupé à préparer sa correspondance pour l'Europe, le courrier devant partir le soir, quand tout à coup il éprouva une sorte de vertige; il se leva et crut chanceler. Ce fut le mouvement des rideaux devant les fenêtres qui lui fit comprendre que la terre tremblait; il courut se mettre en sûreté dans un carrefour, d'où il apercevait les montagnes qui ferment la vallée de Lima vers le nord; devant lui les tours de Saint-Augustin et de Santo-Domingo oscillaient d'une façon lente et régulière, comme des pendules gigantesques. La ville était comme un vaisseau balancé sur les flots, mais il ne se produisit pas de secousse. Cela dura cinq minutes; après les trois premières, le mouvement d'oscillation devint plus faible. Le soir même le bruit se répandit à Lima que le sud de la république avait subi un grand désastre; on fut renseigné quelques jours plus tard : on sut qu'Arica avait été la plus éprouvée; elle avait subi à peu près le même sort que Callao en 1746; mais, comme elle est dominée par une montagne, les habitants, en voyant la mer se retirer, s'enfuirent sur la hauteur : il y eut beaucoup moins de victimes. Deux vaisseaux qui se trouvaient dans le port furent projetés à un mille dans l'intérieur et restèrent échoués au milieu des terres: d'autres furent repris par la vague, brisés et complètement anéantis; parmi ces derniers se trouva la corvette péruvienne *America*, dont l'équipage put cependant se sauver.... » (Traduit de l'allemand : E.-W. MIDDENDORF, *Peru*, I, p. 138-156, Berlin, 1893, 3 vol. in-8°, Robert Oppenheim éditeur.)

* * *

LIMA

Après avoir fait périr Atahuallpa, Pizarre fonda une colonie à Cuzco; mais il constata bientôt les difficultés de communication avec la côte, et voulut créer une capitale nouvelle dans le voisinage du littoral pour favoriser les rapports avec l'Espagne. Ce fut lui qui remarqua les avantages de la vallée du Rimak, et arrêta le choix de Lima. Au commencement de 1535 il se trouvait à Pachacamac; il envoya trois experts, Ruiz Diaz, Juan Tello et Alonso Martin de Benito, pour examiner l'emplacement; l'ordre de Pizarre est du 6 janvier 1535. Les experts mirent dix jours pour faire leurs études; ils remirent à Pizarre un rapport favorable, et le

conquérant vint solennellement fonder la nouvelle ville le 18 janvier, date exacte de l'existence de Lima. Elle fut appelée *Ciudad de los Reyes*, en l'honneur du roi Charles et de la reine Jeanne, sa mère, dont les initiales figurent dans les armes de la ville. Elle est située presque tout entière sur la rive gauche du Rimak, à 11 kilomètres environ de son port, Callao, avec lequel elle communique par deux lignes ferrées : l'une, appelée la ligne anglaise, se termine à Lima ; l'autre, construite par l'ingénieur américain Henry Meiggs, se prolonge jusqu'au plateau ; elle a son terminus actuel au cerro de Pasco ; on l'appelle la ligne américaine. Lima s'intitule orgueilleusement *la Perle du Pacifique;* elle est surtout peuplée de créoles. Le premier recensement eut lieu en 1599, sous le vice-roi marquis de Salinas ; la population comptait alors 14,262 personnes ; en 1614 le chiffre s'élève à 25,000 ; en 1791, à 52,000 ; en 1820, à 64,000, et celui de 1876 donne un total de 100,156, dont 16,000 étrangers. Depuis il ne s'est pas produit grand changement ; elle a été prise et pillée par les Chiliens en 1881.

Lima possède un climat excellent, peu variable ; la température se et maintient entre 15° et 22°. « Tout, à Lima, porte au sommeil ou au repos ; ce climat ravissant est également éloigné de l'excès de la chaleur et des atteintes du froid ; la pluie n'y est connue que par les récits des voyageurs ; et si, dans le lointain, on entend quelquefois gronder la foudre, on sait que l'orage est exilé dans la Cordillère, que le ciel bleu de Lima ne perdra rien de sa pureté. Du temps des longues guerres civiles qui ont ensanglanté le Pérou, on a vu des régiments entiers devenus incapables de continuer le rude métier de la guerre, pour avoir fait un séjour trop prolongé dans cette moderne Capoue. » (De Castelnau, *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud,* IV, 6, Paris, 1850, 6 vol. in-8°, A. Bertrand éditeur.)

*
* *

« Lima est, de toute l'Amérique du Sud, la ville la plus originale : elle a un caractère qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. Fondée par Fr. Pizarre en 1535, elle fut la capitale de la vice-royauté du Pérou et devint bientôt une cité florissante et populeuse. Malgré les tremblements de terre qui l'ont souvent dévastée et les révolutions qui se sont continuellement succédé depuis l'indépendance, elle a conservé de brillants vestiges de son ancienne splendeur. Les façades surchargées des églises, leurs coupoles massives, leurs lourds clochers ; les riches cloîtres des couvents ; les maisons à un seul étage avec leurs balcons couverts et fermés, leurs toits plats, leurs belvédères élancés ; les rues mal pavées se coupant toutes à angle droit et arrosées par de petits canaux placés au centre, où circule l'eau courante ; les plantations exotiques des promenades

publiques, tout, à Lima, attire les regards et étonne par sa nouveauté l'Européen récemment débarqué.

Vue de la hauteur, Lima se présente sous un aspect plus étrange encore : on croirait apercevoir une ville en ruine, qui vient d'être détruite par une grande catastrophe. Ces maisons basses, ces toits plats formés d'une couche de boue, les chauves *gallinasos* au lugubre plumage qui couronnent toutes les plates-formes, contribuent à rendre l'illusion plus vraisemblable; et si, oubliant le présent, vous vous laissez égarer dans vos rêveries, entraîné par votre imagination loin de la vie réelle, vous devenez bientôt la proie des hallucinations les plus fantastiques.

On rencontre encore, à Lima, de ces costumes pittoresques et de ces mœurs caractéristiques qui ajoutent tant de charmes au voyage. Malgré la tristesse de ses environs et l'aridité des *cerros* (montagnes) qui la dominent, Lima a toujours captivé la bienveillance des étrangers, qui trouvent dans cette nouvelle Capoue un adoucissement aux regrets amers de l'exil. L'hospitalité y est si franche, les réceptions sont si cordiales, les réunions si gaies, que le cœur se réjouit en retrouvant presque une seconde patrie sur la terre étrangère.

Toutes les races y sont représentées: le créole blanc et l'Européen y coudoient le nègre d'Afrique; et le Chinois, l'Indien indigène; il y a en outre un nombre considérable de métis. On nomme gens de couleur tous ceux qui ont du sang noir dans les veines : parmi les métis on distingue le mulâtre, fils du blanc et du nègre; le cholo, fils du blanc et de l'Indien, et le sambo, fils de l'Indien et du nègre. Le métis a une haine profonde pour le blanc, l'homme de *sangue azul* (au sang d'azur), et celui-ci accable la classe des métis de sa supériorité et de son mépris.

Selon un dicton populaire, Lima est le paradis des femmes et le purgatoire des maris[1]; en effet, la Liménienne est une souveraine dont l'empire est incontesté, et cela n'est pas indigne de l'influence qu'elle exerce. On ne saurait trop vanter son esprit naturel, sa verve satirique et inépuisable, sa grâce innée, son amabilité, la vivacité de ses allures, l'élégance de ses manières, le feu de ses regards, sa main d'enfant et so[n] abondante chevelure noire...

... La politique et les révolutions qui ont désolé le Pér[ou] ont divisé les familles; elles ont aussi contribué à attris[ter]

1. Et le proverbe ajoute : « L'enfer des sots. »

la société liménienne et à secouer son insouciance naturelle en lui inspirant des craintes sérieuses pour l'avenir. A ces causes il faut ajouter en outre la décroissance de la richesse des citoyens par suite de l'épuisement des mines.

Autrefois les fameuses mines d'argent du cerro de Pasco et de Puno fournissaient au luxe et aux prodigalités de leurs heureux propriétaires; le produit annuel de ces mines permettait à ceux qui les exploitaient de satisfaire leurs fantaisies les plus coûteuses. Sans songer que la source de ces trésors pouvait tarir, ils puisaient sans mesure et à pleines mains dans ces coffres naturels ; mais les travaux furent mal dirigés, le minéral argentifère remplaça l'argent massif, aux filons riches succédèrent d'autres filons moins productifs; et le minerai, plus pauvre de jour en jour, au lieu de donner comme jadis de fabuleux bénéfices, offre à peine une rémunération suffisante pour une exploitation dangereuse et pénible. Le cerro de Pasco est bien déchu de son ancienne opulence, et sa prospérité décroît chaque année, avec ses richesses souterraines. La mine de Puno, qui a acquis tant de renommée pour l'abondance de l'argent qu'elle a produit, est aujourd'hui abandonnée. Combien est loin le temps où Salsedo[1], pour honorer le comte de Lemos, alors vice-roi, qui devait venir visiter son exploitation, fit paver en lingots d'argent tirés de sa mine les derniers trois quarts de lieue de la route de Cuzco à Puno ! » (E. Grandidier, *Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie,* Paris, Michel Lévy, 1861, 1 vol. in-8°, p. 22-28.)

*
* *

JAUJA (SANATORIUM)

« Plus encore que Tarma, Jauja est un séjour recommandé aux nombreux phtisiques de la côte. On connait depuis longtemps déjà les effets de l'atmosphère pauvre d'oxygène des

1. « Joseph Salsedo était un pauvre Espagnol qui, séduit par l'amour d'une jeune Indienne, l'épousa. L'humble fille ne lui apportait en dot ni champs ni châteaux, mais elle fit mieux : elle lui découvrit une mine d'argent d'une richesse fabuleuse. Sa fortune excita la convoitise du comte de Lemos, vice-roi du Pérou. Salsedo fut accusé de haute trahison et condamné à mort. Enfermé dans un cachot, il pria son persécuteur de vouloir bien envoyer les pièces de son procès à Madrid pour les soumettre à la revision de la haute cour, promettant de lui donner une barre d'argent par jour jusqu'à ce qu'on apprit la sentence définitive. A cette époque, pour aller de Callao en Espagne et pour revenir, un bâti-

punas sur ces terribles maladies des poumons, et le savant docteur Jourdanet[1], après des observations et une pratique de bien des années sur les hauts plateaux de la Cordillère des Andes, est arrivé à donner une explication scientifique des cures vraiment merveilleuses obtenues dans des cas de phtisie du second et du troisième degré. D'après l'éminent médecin, cette affection ne peut plus exister au delà de la ligne moyenne entre le niveau de la mer et la limite des neiges éternelles, de sorte qu'en un endroit comme Tarma, à une latitude où la limite inférieure des neiges se trouve à environ 4,500 mètres, la phtisie cesserait à 2,250 mètres. Dans les villes dont nous parlons, situées à près de 3,000 mètres, d'autres raisons de salubrité viennent se joindre à cette condition principale climatologique. La Cordillère resserre ces vallées, les abrite contre les tempêtes et en adoucit considérablement la température. Par la même raison, la chaleur solaire s'y exerce avec une intensité plus grande, de sorte que le climat des vallées de Tarma et de Jauja est d'une douceur et d'une stabilité peu ordinaires dans la région andéenne. Pour vaincre complètement un cas de phtisie, pour donner aux plaies des poumons rongés par ce mal terrible le temps de se cicatriser, il faut que le patient se résigne à un séjour de deux et parfois de trois ans sur ces hauteurs. Aussi les familles des malades y viennent-elles souvent s'installer, et c'est ainsi que dans ces petites villes on retrouve la société de Lima avec ses habitudes gracieuses, sa conversation facile et agréable, sa bienveillance et son insouciante gaieté[2]. » (Ch. Wiener, *Pérou et Bolivie,* Hachette, p. 241.)

*
* *

LE CRÉOLE

« Le créole, dans toute sa force, est un être singulièrement sympathique, malgré bien des défauts. De race espagnole, il

ment n'employait pas moins d'un an à seize mois. Le vice-roi refusa, et au mois de mai 1669 Salsedo fut pendu... Dès que ses amis et ses parents apprirent sa mort, ils détruisirent les travaux de la mine et en cachèrent tellement l'entrée que jusqu'à présent on n'a pu la retrouver. » (X. Marmier, *Correspondant,* 15 janvier 1848, p. 202.)

1. Ses principaux ouvrages sont : *les Altitudes de l'Amérique tropicale ; l'Air raréfié dans ses rapports avec l'homme sain et l'homme malade ; Influence de la pression de l'air sur la vie de l'homme.*

« 2. Jauja s'appelait autrefois Saussa, et fut une grande cité des Incas. Pizarre

est né grand seigneur; il veut l'étiquette républicaine et des institutions monarchiques. Qu'il porte des titres de noblesse ou qu'il n'en porte pas, il restera toujours grand d'Espagne; il ne sera jamais ni manœuvre, ni commerçant, ni industriel. S'il s'occupe d'entreprises minières ou agricoles, il dirigera ses ouvriers à la cravache, au sabre, au revolver; il établira dans son domaine le principe du bon plaisir, le féodalisme absolu; il n'admettra jamais l'immixtion du gouvernement dans ses affaires. Il le fera non seulement dans les vallées inaccessibles de l'intérieur, mais dans sa hacienda située aux portes mêmes de la capitale. On le sait; mais ceux qui le savent sont de la même race que lui, le comprennent et le laissent faire.

Cette activité souvent illégale dans la forme, mais utile à la production du pays, constitue l'exception; car le penchant naturel du créole, expliqué autant par la disposition de la race espagnole que par son histoire au Pérou, que par le climat du pays, le porte au *farniente;* dans ce but, il veut être employé, fonctionnaire, la plupart du temps militaire. Telle est la raison du grand nombre d'officiers supérieurs de l'armée péruvienne, qui compte un colonel pour six simples soldats. En somme, le créole perpétuera, autant que son sang, la noblesse particulière des hidalgos.

...Causeur, il parlera de tout ce qu'il sait et de ce qu'il ne sait pas. Il parlera industrie sucrière, cotonnière, élève du bétail, culture de la coca, chevaux, mules, moutons, philosophie transcendante, théologie, vie parisienne, travaux de mines, entreprises de chemin de fer, histoire péruvienne (qu'il appellera volontiers romaine); il critiquera amèrement son pays, sa magistrature, son gouvernement, sa diplomatie, ses finances, et il bondira si son interlocuteur européen s'avise d'émettre un avis analogue au sien.

En politique il n'aura guère de principes autres que l'indépendance nationale, et autres visées que de voir son compère au pouvoir.

Il est financier habile, mauvais industriel, agronome et mineur routinier, plus joueur que les cartes, sobre jusqu'au moment où il passera deux ou trois jours dans l'orgie.

Sceptique et même libre penseur dans ses discours, il pa-

eut un instant l'idée d'en faire sa capitale; il y bâtit une forteresse et y laissa une garnison, quand il se rendit de Cassamarca à Cuzco, en 1533. Plus tard il préféra établir sa capitale dans le voisinage de la mer, et choisit l'emplacement où se trouve Lima. » (Middendorf, *Peru*, I, 26.)

raît dévot dans ses pratiques; soldat à la manière des conquistadores, il est courageux à ses heures, et toujours tant soit peu fanfaron; l'amphytrion hospitalier pratique l'art de sourire hors de chez lui. En fin de compte, il est parfaitement heureux à sa façon, et quoique, au fond du cœur, il déteste l'étranger, qu'il désigne sous le sobriquet de *gringo*, il se montre bienveillant et bon envers lui. » (CH. WIENER, *Pérou et Bolivie,* Hachette, p. 30-31.)

L'AGRICULTURE EN BOLIVIE

Institutions des Incas; tupus. — « L'alimentation publique, au temps des Incas, était en quelque sorte l'unique préoccupation de ces monarques. Elle se composait surtout de maïs, — les Péruviens ne connaissaient pas d'autres céréales, — de pommes de terre, de quinna et de diverses racines et cucurbitacées. Les llamas et autres variétés de la même famille, les vigognes et huanacus, étaient leurs seuls bestiaux. Mais comme la population était nombreuse, comme chaque règne étendait les limites de l'empire, comme la charge de pourvoir à l'alimentation de leurs sujets incombait à la prévoyance des souverains, ceux-ci avaient placé l'agriculture au premier rang, et ils l'honoraient aux yeux de leurs peuples en cultivant de leurs mains un terrain spécial près de la capitale, le Cuzco. La famille royale avait seule le droit d'y travailler; elle le faisait en grands habits de fête, et ce labour sacré était accompagné d'hymnes solennels à la gloire du Soleil et de ses fils, les Incas...

Manco-Capac, en arrachant les sauvages à la barbarie pour en faire des agriculteurs, fonda sa naissante civilisation sur deux lois principales. La première fut la distribution de la terre à toute nation conquise ou agrégée. On calcula l'espace nécessaire pour produire la récolte qui devait nourrir un individu pendant une année, et on attribua chacune de ces parcelles, appelées *tupus,* à autant d'individus. Ces peuplades, anthropophages la veille, avaient les instincts nomades qui précèdent toute société ; les caciques reçurent des lots héréditaires, fortifiant ainsi l'esprit de propriété de toute la puissance qui s'attache à la transmission par le sang. Ces sauvages vivaient sous des tentes ; les agglomérations érigées en

communes durent travailler à la confection des maisons, réparées chaque année par la communauté...

Dans ce système, chaque individu recevait le terrain qui devait assurer largement sa subsistance et celle de sa femme, ainsi que la maison qui devait l'abriter. A chaque naissance d'un enfant mâle, l'administration ajoutait un tupu, et un demi-tupu à la naissance d'une fille. Ce tupu devenait la propriété du garçon qui se mariait, retournait à la communauté en cas de mariage de la fille, ou restait au père en cas de célibat de cette dernière. Les veuves, les orphelins, possédaient également leur tupu ; mais, comme s'ils étaient impuissants à les cultiver, ils entraient dans la classe des *impedidos* (empêchés), qui comprenait en outre les malades, les infirmes, les vieillards et les soldats en campagne. Or la loi, toujours prévoyante, mettait à la charge de la commune le travail des terres appartenant aux impedidos; leur labour avait lieu immédiatement après celui des terres du Soleil ; à la nuit close, des hommes armés de puissantes trompettes montaient sur des tours disposées à cet effet, et, après avoir réuni les habitants et réclamé l'attention, ils annonçaient que tel jour aurait lieu le travail en commun, fixant à chacun la part qu'il y devait prendre. La faim était donc conjurée, et, à proprement parler, il n'y avait pas de pauvres, puisque tout homme valide travaillait son champ, et que celui de tout impedido était cultivé par la communauté. La paresse était inconnue, grâce à la rigueur des lois instituées pour la punir.

Les tampus. — Mais l'abondance, même sous ces climats d'exception, ne se reproduit pas tous les ans. Aussi les Incas avaient-ils introduit dans leur organisation patriarcale une autre loi, une loi de prévoyance. Tout le sol cultivable non réparti en tupus était, à son tour, divisé en deux parts : les terres du Soleil et celles du monarque. Le produit des premières servait d'abord à l'entretien des nombreux ministres des temples disséminés dans tout l'empire, comme celui des secondes était affecté à l'Inca, à sa famille et à sa cour. Le surplus, qui était considérable, s'emmagasinait dans les *tampus* (greniers), qui existaient dans chaque ville, chaque village, et jusque sur les routes, où on les trouvait de trois en trois lieues. C'est là que chaque commune venait recevoir la semence pour la mise en culture de ses tupus, là qu'on puisait en cas de mauvaise récolte, là que les troupes en marche se fournissaient largement du nécessaire. Ces greniers étaient vraiment la clef de la richesse publique. Aussi faut-il voir

avec quel soin les Incas procédaient à leur érection dès qu'un territoire nouveau s'annexait à l'ancien. Ils faisaient immédiatement reconnaître les prairies, les terres arables, les forêts, les mines, les salines, les sources, les lacs, les rivières, les arbres, et, tout étant mesuré et vérifié, on procédait à la répartition du sol, on faisait connaître aux nouveaux sujets les charges qui leur incombaient, on bâtissait des tampus et l'on prenait note des besoins de la province.

C'était donc le revenu des terres du Soleil et de l'Inca qui servait à l'assistance publique, de même que c'était de leur circonscription qu'on distrayait tous les tupus appliqués à l'accroissement de la population. Chaque citoyen devait avant tout être pourvu. Le dieu et le monarque ne venaient qu'ensuite. Ce trésor en nature subvenait encore à d'autres nécessités. Tous les citoyens n'étaient pas agriculteurs. S'il n'y avait pas de commerçants, il y avait des peintres, des sculpteurs, des charpentiers, des poètes, des orfèvres surtout, occupés aux innombrables travaux des temples et des palais. Il y avait des historiens, les célèbres conservateurs des Quipus. Toutes ces personnes, payant leur tribut par leur travail, recevaient de l'Inca tout ce qui était nécessaire à leur entretien.

A l'exception de la famille royale, des caciques et de leur parenté, des prêtres, des employés civils et militaires, des soldats, des hommes au-dessous de vingt-cinq ans ou au-dessus de cinquante, des femmes et des impedidos, tout citoyen payait un tribut à l'État. Deux mois de travail par an composaient cette redevance; mais si l'impôt était uniforme, rien n'était plus varié que le mode de perception. Les terres du Soleil et de l'Inca étaient cultivées en commun ; cette culture rentrait dans le tribut, mais elle était loin d'absorber les soixante jours imposés. Aussi, tantôt les Indiens paissaient les immenses troupeaux de llamas apartenant au Soleil, tantôt ils confectionnaient les vêtements de l'Inca, des caciques, des soldats et des impedidos, — auxquels on songeait toujours avant tout ; — tantôt ils creusaient des canaux, ouvraient des routes, érigeaient des temples...

... Cette organisation centralisée et l'émulation que créait une parole de l'Inca, permirent aux monarques du Pérou d'exécuter des travaux gigantesques, destinés surtout à favoriser l'agriculture, leur unique préoccupation[1]...

1. « Les échanges ne pouvaient pas plus exister à l'intérieur qu'à l'extérieur, puisque chaque tampu, appartenant soit à la commune, soit à l'État, s'ouvrait à

Terrasses et canaux d'irrigation. — ... Ces œuvres, dont il reste encore des vestiges nombreux, étaient de deux sortes. L'arrosement étant reconnu indispensable pour la fertilisation, et la surface générale du pays étant sillonnée de vallées étroites, creusées par les eaux des plateaux supérieurs, il fallait avant tout dompter ces arêtes rocheuses et leur donner facticement un niveau qui rendît l'irrigation profitable. Pour arriver à ce résultat, toutes les chaînes furent travaillées en terrasses formant à la base de larges assises, se rétrécissant à mesure qu'elles s'élevaient, et calculées de manière à utiliser tout le sol productif. Des murailles massives bâties en talus servaient de soutènement aux terrains nivelés; les roches isolées étaient arrachées et remplacées par de la terre végétale rapportée. Vue du sommet, la colline ressemblait à un escalier cyclopéen dont le maïs formait le verdoyant tapis. Il faut avoir, comme nous, parcouru ces contrées tourmentées, franchi ces remparts granitiques qui se succèdent sans fin, pour concevoir la grandeur d'une pareille création et l'immense effort qu'il a fallu pour la réaliser. Ce système avait un double avantage : il permettait d'abord de profiter de chaque parcelle cultivable, depuis le fond de la coupure, plus abondant en humus, jusqu'au point où la roche dénudée n'admettait plus le tranchant du soc; il imposait en second lieu un obstacle permanent à la fougueuse invasion des eaux torrentielles. La plus grande partie de l'eau tombée sur les versants était absorbée par les surfaces planes qui composaient les terrasses, et l'excédent, privé de courant, ne pouvait jamais arriver à entraîner les terrains qu'il inondait sans danger.

On obtenait donc ainsi tout à la fois la fécondation et la conservation des terres arables. Mais ce n'était là qu'une partie de cette œuvre colossale.

Il s'agissait d'irriguer ces marches de géants, non point par de mesquines saignées faites au niveau de la vallée, mais par des canaux supérieurs, aqueducs titanesques, recueillant dans leur parcours toutes les sources qui pouvaient les alimenter, recevant dans leur encaissement toutes les eaux plu-

chaque manifestation d'un besoin. L'Indien travaillait au champ, donnait à l'Inca ses deux mois de tribut, et passait le reste de ses jours à chanter, à ne rien faire ou à fouiller volontairement les mines dont il tirait l'or et les pierres précieuses que le cacique, au nom de ses administrés, offrait à l'Inca aux jours de fêtes publiques. L'agriculture était donc l'unique pensée du souverain... » (Léon Favre-Clavairoz, *Revue contemporaine*, 28 février 1857, p. 301.)

viales arrêtées au passage et servant ainsi à la fertilisation, au lieu d'être, comme aujourd'hui, un agent formidable de destruction. La plupart de ces conduits avaient quinze ou vingt lieues de parcours; et comme leur exécution était la condition de toute culture, on peut calculer quelle prodigieuse main-d'œuvre avait nécessité la mise en produit de ces vastes territoires des Incas. Mais, outre la multiplicité de canaux moyens qui formaient comme les veines et les veinules dans ce système artériel, les monarques du Pérou avaient creusé des aqueducs principaux, représentant les artères de cette circulation créatrice. On admire encore aujourd'hui, et avec juste raison, les vestiges qui attestent la grandeur des constructions romaines; mais quand on songe à la civilisation avancée du plus puissant empire qui ait dominé le monde, aux moyens mécaniques qui doublaient la force humaine, aux procédés que la science avait déjà révélés, et que, détournant les yeux de ces œuvres où l'intelligence était si bien secondée, on les reporte sur ce pauvre peuple, qui n'avait ni le fer, ni le ciment, ni la voûte; qui, pour creuser le roc, pour en détacher les quartiers, pour en tailler les facettes, n'avait d'autres instruments que des pierres plus dures; pour les rouler, les élever, les mettre en place, d'autres engins que l'effort de leurs bras, n'est-il pas naturel de s'étonner, d'être frappé de respect devant cette puissance de volonté et d'intelligence qui leur a fait accomplir des choses si grandes et si utiles avec de si faibles moyens? Quel travail, en effet, que celui de ces deux aqueducs ayant l'un cent vingt, l'autre cent cinquante lieues de longueur, recevant dans un chenal de douze pieds de profondeur toutes les eaux que pouvaient fournir les sources et les orages, et serpentant au flanc des montagues sur un lit factice de granit!

La distribution des eaux fécondantes était faite avec une remarquable équité et suivant les règles d'une bonne administration. Tous les terrains à maïs, toutes les prairies où paissaient les troupeaux que l'Inca, sous le nom de troupeaux du Soleil, distribuait à tous ses sujets sans exception, étaient irrigués tour à tour. Dans cette répartition, nulle préférence.

... Mais, d'un autre côté, si la main du monarque se montrait paternellement libérale, cette qualité même lui imposait une juste sévérité. La loi, c'est-à-dire l'Inca, fournissait le terrain, la semence et l'eau à tout Indien son sujet, réputé son enfant. Mais il n'était pas loisible à l'Indien de laisser le

sol en friche et de négliger l'irrigation. Son labeur était la condition de sa propriété viagère, et des peines corporelles châtiaient l'indolence ou le mauvais vouloir. Il y avait des impedidos, il ne pouvait y avoir de pauvres, parce que, la paresse étant rudement punie, il n'y avait que des travailleurs.

Les cultures. — Le maïs était l'objet de soins tout particuliers. C'était pour le cultiver qu'on étageait en terrasses les terres arrosables, pour lui surtout qu'on creusait ces canaux innombrables dont le réseau couvrait le sol et enveloppait les flancs des montagnes. Le terrain ne se reposait jamais; la jachère d'un an était usitée seulement pour les cultures privées d'irrigation, comme les pommes de terre et autres plantes qu'on ne fumait qu'avec du fumier de llama. Le maïs recevait un engrais plus actif : la poudrette était fabriquée dès ces temps primitifs, et sa puissance, combinée avec l'action du soleil et de l'eau, permettait cette éternelle abondance qui faisait la richesse du pays.

Les amendements. — Sur les côtes on ne se servait que de guano. Les spéculateurs qui l'ont retrouvé n'avaient probablement jamais lu Garcilaso, car voici ce qu'ils y auraient trouvé : « Sur le bord de la mer, plus bas qu'Arequipa et jusqu'à Tarapaca, ce qui fait plus de deux cents lieues de côtes, on n'emploie pas d'autre fumier que celui des oiseaux marins. La quantité qui s'en amoncelle sur les petites îles désertes est si considérable que, de loin, on croirait voir les pics d'une Sierra Nevada. Au temps des rois incas, personne ne pouvait, sous peine de mort, entrer dans ces îles au moment de la ponte; il était défendu, sous la même peine, de tuer un seul de ces oiseaux. L'Inca destinait chacune de ces îles pour une province, et si l'île était grande, on la divisait entre plusieurs. Ces répartitions générales se subdivisaient ensuite entre chaque village, suivant la quantité d'engrais nécessaire à chacun. La peine de mort était appliquée à tout Indien qui empiétait sur la part affectée à la province ou au village voisin. » Garcilaso mentionne une autre sorte d'engrais appliqué à ces déserts de sables brûlants que baigne le Pacifique. Peut-être à cette époque présentaient-ils un aspect moins désolé. Laissons parler l'auteur espagnol : « Sur d'autres points de la même côte, dit-il, on fume avec des têtes de sardines. La terre est très chaude, il ne pleut jamais, et il n'y a que des sables, ce qui fait que les habitants, après avoir écarté le sable de la surface, font des trous d'une deux toises, plus ou moins, jusqu'à ce qu'ils arrive

niveau de la mer. Ces trous se creusent à distances égales, et on y jette des têtes de sardines avec deux ou trois grains de maïs, qui lèvent et mûrissent à merveille. »

Instruments de labour. — On peut être curieux de savoir comment les Indiens, sans bœufs, sans chevaux, ignorant l'usage du fer, pouvaient labourer leurs terres. « Ils emploient pour charrue, dit le même auteur, un morceau de bois d'une brasse de long, plat par devant, arrondi par derrière. Ce morceau de bois a quatre doigts de large et une pointe, afin qu'il pénètre dans la terre. A une demi-vare de la pointe, on attache fortement deux morceaux de bois en guise d'étrier. Les Indiens y sautent brusquement de manière à faire entrer la charrue jusqu'à l'étrier. Ils vont par bandes de sept ou huit de chaque côté, et, faisant levier tous ensemble, ils enlèvent de très grandes mottes. Les femmes aident les hommes à faire contrepoids pour soulever les mottes ou arracher les racines. » On peut juger par là des efforts qu'exigeait le labour d'une seule pièce de terre. La comparaison que nous pouvons faire avec la charrue usitée aujourd'hui n'indique pas un grand progrès...

Effet de la conquête espagnole. — Nous avons tâché de reconstruire en quelques pages l'édifice de la prospérité indienne. La conquête qui le renversa ne chercha pas même à en utiliser les débris. Les aventuriers qui s'abattirent sur la plage péruvienne ne songèrent qu'au triomphe de leurs ambitions et de leur cupidité. Un siècle se passa en luttes funestes, pendant lesquelles les routes disparurent, les canaux s'obstruèrent, les terrasses s'éboulèrent, et les Indiens, distribués à leurs nouveaux maîtres avec la terre qu'ils cultivaient, périrent par millions. Quinze cent mille perdirent la vie, dit Gomara, dans les seules batailles des Almagro contre les Pizarre. Les vallées se dépeuplèrent, et l'humus, entraîné par des pluies torrentielles, ne s'arrêta plus que dans les plaines fertiles où finit la Cordillère et où commence le Chaco. Les Espagnols introduisirent le bœuf, le cheval, l'âne, la poule et le pigeon domestique, l'orge, le froment et la vigne; mais la paix arriva trop tard pour prévenir la perte des œuvres gigantesques de fertilisation exécutées par leurs prédécesseurs. La nature domptée peu à peu reprit ses envahissements sur les travaux de l'homme; l'industrie européenne est seule capable aujourd'hui d'entrer en lutte avec elle et de la subjuguer de nouveau.

Nous manquons des données nécessaires pour établir une

comparaison exacte entre l'état de l'agriculture avant l'indépendance et celui où elle se trouve de nos jours. Nous devons croire cependant que cette marche descendante, qui date de la chute des Incas, n'a fait que suivre une progression funeste. Une statistique nous apprend que la dîme, qui s'élevait au commencement de ce siècle à 500,000 piastres par an, ne dépasse plus le chiffre de 200,000 piastres. Ce résultat se comprend sans peine. On a le cœur serré à la vue de ces immenses plaines, jadis fertiles, maintenant envahies par les eaux, qui s'y précipitent du haut des crêtes escarpées. Chaque année, malgré les digues, le torrent balaye quelque lambeau de terre végétale...

Mode de labour; culture du maïs. — Le sol est rocailleux et parsemé de sunchos, de mimosas nains et autres plantes parasites : c'est une pampa de quebrada, destinée à produire le maïs. Chaque année, dès qu'un orage a suffisamment ramolli la terre, l'hacendado convoque ses tenanciers. C'est ordinairement dans le courant de novembre. Des bœufs de moyenne taille, généralement maigres, car ils viennent de traverser la saison sèche, sont soumis au joug. La charrue est en bois, sans roues, et n'a, pour déchirer le sol, qu'un soc de bois armé d'une lame de fer pesant au plus une livre et demie. Une branche courbe sert de manche. La pointe, armée de fer, n'entre jamais à plus de 20 centimètres dans la terre, et c'est cette mince surface qui depuis trois cents ans est retournée chaque année pour recevoir la semence de maïs, sans jachère et sans fumier.

Au premier orage, on donne un labour, puis on laisse reposer le sillon pendant quinze ou vingt jours, afin, disent les Indiens, « que la terre se pourrisse ». Au second orage, on sème. Le cinquième ou sixième jour, le maïs lève et nécessite un frondeur pour éloigner les myriades d'oiseaux qui se précipitent sur cette verdure naissante. Viennent ensuite les fourmis noires, dont les interminables légions, sortant de leurs galeries souterraines, font un si terrible ravage que la semaille entière disparaîtrait en quelques nuits, si l'on ne s'empressait de tromper leur appétit en répandant près de l'orifice de leurs conduits des feuilles de *molle* ou de *tipa,* qui ont pour elles un charme particulier. Les races de ces fourmis sont nombreuses et s'échelonnent depuis les myrmidonnes, presque imperceptibles à la vue, jusqu'aux fauves géantes de trois centimètres de longueur, pourvues de pinces énormes qui leur permettent d'emporter un grain de maïs,

et dont l'abdomen est armé d'un dard qui fait une piqûre douloureuse. On trouve souvent le nid des fourmis noires, et on le détruit par le feu; mais jamais on n'a pu découvrir la retraite des fourmis fauves. Lorsque le maïs a poussé la troisième feuille, il n'a plus rien à redouter des oiseaux ni des fourmis. On attend alors qu'il ait trente centimètres de hauteur pour donner un second labour. Un mois après on sarcle, puis, quand l'épi dresse sa tête chevelue à travers le vernis des feuilles, le frondeur reprend sa place, car des nuées de perroquets, de pigeons sauvages et de *zara sicas* (voleurs de maïs) s'abattent dès l'aube sur les panaches ondoyants et ne laisseraient pas un grain pour la récolte. Le maïs arrosé se sème en septembre et se coupe en janvier. Le maïs de *temporadas* (d'orages) se sème en novembre et se coupe en mai ou juin, suivant le niveau du terrain, qui règle toujours le degré de température. Le premier est d'une récolte assurée; le second est exposé aux retards ou même à la suspension des pluies, qui n'arrivent quelquefois qu'en mars. On ne recueille alors pas plus de dix à quinze pour un. Ce sont les années mauvaises[1].

Autres céréales. — L'orge ne sert qu'à l'alimentation des animaux, porcs, volailles et chevaux. Ces derniers le mangent soit en grain, soit en fourrage, et, dans ce dernier cas, on la moissonne demi-mûre et on laisse l'épi. C'est la nourriture la plus ordinaire; elle alterne avec la luzerne, car il n'existe ni avoine ni sainfoin. L'orge ne se sème jamais dans les terres susceptibles d'arrosement, qui sont toujours réservées au maïs. On donne un premier labour très superficiel, on jette la semence au vent, on referme le sillon ouvert, on sarcle un mois plus tard, et tout est dit jusqu'à la moisson.

Le blé se cultive de la même façon; on ne connaît ni la herse ni le rouleau. Comme la charrue ne fait qu'effleurer le sol et manque de cet évasement qui pourrait ramener assez de terre pour couvrir le grain, les oiseaux en font, comme pour le maïs, un dégât horrible. Mais on ne cherche nulle-

1. « L'arrosement du sol cultivable est de la plus grande importance ; au temps des Incas on ne semait de maïs que là où l'eau pouvait atteindre. De nos jours cette céréale, dans les terrains irrigables, tels que la vallée de Clisa, rend deux cents pour un, tandis que dans les terrains d'orages elle ne donne pas plus de vingt, et que dans les plaines orientales, où la chaleur et l'humidité sont extrêmes, le rendement s'élève à huit cents pour un. » (Léon Favre, *Revue contemporaine*, 1857, tome XXX, p. 545.)

ment à conjurer le mal en tendant des pièges ou des filets. La chasse n'est même pas une distraction dans ces pays fatigants à parcourir, où le gibier se compose presque exclusivement de pigeons et de tourterelles, et nul habitant ne mangerait de ces oiseaux, qui sont le fléau des moissons et dépouillent les arbres fruitiers. Ils multiplient donc en toute sûreté.

En considérant qu'en Bolivie la jachère est à peu près inusitée; que l'assolement y est presque inconnu; que les terres sont éternellement sollicitées par une culture invariable; que la fumure ne vient jamais restituer au sol les sucs aspirés chaque année par la plante qu'il a produite, et que le déchirement de la charrue ne dépasse jamais une même couche végétale, n'est-il pas rationnel de supposer qu'il existe une richesse sous-jacente inexplorée jusqu'à ce jour, et dont l'exploitation n'attend que les outils de l'Europe, l'intelligente application des engrais et la science des rotations agricoles? Ce progrès, il ne faut pas le demander aux Indiens, mais aux immigrants allemands, suisses ou irlandais. Nous sommes convaincu qu'il n'est pas un hacendado en Bolivie qui n'acceptât avec joie l'association du laboureur européen, dont l'expérience quadruplerait la valeur de sa propriété.

Culture de la vigne. — Le pain et le vin sont de nécessité première et la base fondamentale de l'alimentation humaine. Mais en Bolivie l'immense majorité des habitants remplace le pain par le maïs bouilli ou rôti, et le vin par la *chicha*. La classe élevée, elle-même, celle qui ne peut se passer de pain à ses repas, boit de la chicha ou de l'eau. Il résulte de cette absence de consommation que le fruit de la vigne est presque entièrement converti en eau-de-vie, et que sur 45 à 46,000 *botijas* de vin (la *botija* contient environ 35 bouteilles), qui sont la moyenne de la production, on en réserve tout au plus 700 de qualité supérieure pour les tables de Chuquisaca et de Potosi.

La culture de la vigne n'est traitée en grand que dans les vallées de Cinti et de San-Juan. Elle y date du temps de la conquête et compose l'unique produit des haciendas. La qualité est à peu près partout la même, et si les vins étaient mieux faits, ils rivaliseraient sans doute avec ceux de Xérès; mais, l'eau-de-vie seule pouvant se vendre avec avantage, les hacendados apportent peu de soin à l'amélioration de leurs produits vinicoles. Cette industrie n'a, du reste, qu'un avenir

limité, puisque la consommation n'augmentera qu'avec l'immigration étrangère... » (Léon Favre-Clavairoz, *Revue contemporaine*, tome XXX, 1857, p. 297-305 et 731-734.)

* * *

QUINQUINA

Les forêts de la Bolivie orientale. — « Dans les forêts séculaires qui couvrent la partie orientale de Bolivie, — *la montaña,* — croissent des arbres dont les branches majestueuses s'élèvent jusqu'au ciel. Au milieu d'une nature magnifiquement puissante, dorée par le soleil éternel des tropiques, coulent des rivières délicieuses. Le cristal de leurs eaux n'est troublé, de temps à autre, que par une légère pirogue d'écorce, dans laquelle une famille d'Indiens confie son sort aux courants qui l'entraînent pour la transporter d'un Éden dans un autre Éden.

Dans ces contrées il n'y a point de villes, et la civilisation, avec son cortège fécond, mais épuisant, n'est pas encore venue appauvrir les dons du Ciel par ses inventions progressives.

Là, tout respire l'heureuse indolence née de l'absence de besoins; là croissent les précieuses essences destinées à nourrir les heureux propriétaires de ces lieux : ils ont à peine besoin de jeter, sur cette terre fertile, une poignée de riz pour recueillir à foison de surabondantes récoltes. Le soleil ne déserte jamais ces vallées, — *las Yungas,* — où règne un printemps perpétuel, et la grande végétation qui la couvre leur procure les pluies bienfaisantes de l'été tropical.

Les arbres, abandonnés à eux-mêmes, produisent des fruits exquis, et lorsqu'ils sont mûrs, d'elles-mêmes les branches fléchissent, pour que l'Indien n'ait pas à se donner la peine de lever les bras pour les cueillir.

Au milieu d'une nature éternellement jeune, l'homme seul arrive à la vieillesse et meurt; c'est là toute la différence entre le paradis terrestre et l'orient de Bolivie.

Nous sommes en l'année 1638.

Découverte des vertus du chinchona. — Les Indiens de la forêt ont entendu des grondements étranges, qui donnent la mort à l'égal de la foudre, jaillissent comme elle d'un éclair de feu. Leurs prêtres ont annoncé que le moment est venu où vont s'accomplir les prophéties des anciens.

Le peuple, après avoir consulté les dieux, court se cacher loin de ces étrangers nouvellement arrivés, que précèdent la mort et la destruction.

La nuit, harassés de fatigue, les fugitifs se couchent à côté de bûchers allumés pour écarter les tigres; ils commencent à souffrir cruellement des privations, et tous les maux dont ils sont accablés, ils se disent qu'ils les doivent aux nouveaux venus. Bientôt la maladie vient décimer les infortunés, et la fièvre étend sa robe empoisonnée sur toute la contrée. Le nombre des victimes devient immense, et tel qui, hier encore, pleurait sur le cadavre d'un fils, est pleuré aujourd'hui par ses survivants de quelques heures, dans une cruelle agonie.

Des familles disparaissent tout entières. La fièvre se répand des forêts aux montagnes, et arrive bientôt aux rivages de la mer; la plainte des blancs se confond avec celle des indigènes, et un même tombeau va s'ouvrir pour les oppresseurs et les opprimés.

Une femme à l'âme pure comme celle d'un ange était alors assise sur le trône du vice-roi du Pérou : c'était la douce *comtesse de Chinchon,* qui se complaisait à sécher les larmes arrachées par la dure conquête aux pauvres Indiens; ceux-ci payaient sa charité d'une pieuse reconnaissance.

La mort vient frapper aussi aux portes du palais; la science et les soins les plus assidus se reconnaissent bientôt impuissants à détourner le coup fatal qui allait enlever cette noble et sainte femme.

Un soir que les dernières angoisses de l'agonie se confondaient avec les sanglots du peuple, un pauvre Indien se présente, portant, dit-il, un talisman, et demandant à être introduit auprès du lit de la vice-reine. Arrivé près de la couche, entourée de médecins, il s'agenouille, et d'une voix grave il dit :

« Puissante dame, le bien que tu as fait aux enfants de l'Amérique va recevoir sa récompense. Écoute-moi, et l'espérance va réchauffer ton cœur :

« Quand le génie du mal est venu étendre ses ailes maudites sur nos forêts, nous avons été frappés aveuglément par la mort.

« Moi, je tenais serrée contre ma poitrine ma fille unique, le portrait de son infortunée mère, que, le matin même, nous venions d'ensevelir au pied d'un palmier.

« Je sentais brûler son front, et, de sa gorge desséchée, l'en-

fant pouvait à peine articuler quelques paroles pour demander à boire.

« Nous nous trouvions sur la montagne : me frayant avec peine un passage au milieu des lianes entrelacées, j'atteignis un ruisseau où coulait une eau trouble et rougeâtre. Les rives étaient bordées d'arbres aussi vieux que nos forêts séculaires, tout couverts de blanches fleurs, semblables par l'odeur et la forme à celles de l'oranger.

« Beaucoup de ces arbres, renversés par la main du temps, étaient couchés au milieu de l'eau. Une voix secrète me dit : « Bois! » et je bus. Puis j'en portai à ma fille, qui étancha sa soif brûlante avec l'avidité d'une biche altérée.

« Deux jours après, mon enfant était guérie!

« L'expérience des anciens de la tribu nous fit connaître alors que cette eau devait sa vertu à l'écorce des arbres qui y avaient séjourné.

« La haine que nous avons jurée à ta race nous a poussés à faire serment de ne jamais révéler ce secret; mais le mal t'a frappée, et notre amour pour toi est plus fort que notre haine contre tous les tiens!

« Au nom de nos tribus, je t'apporte un morceau de cette précieuse écorce, qu'en mémoire de tes bienfaits nous avons appelée le *chinchona.* »

La bonne comtesse, la vice-reine du Pérou, guérit par la vertu de ce talisman, et depuis l'année 1638 la thérapeutique s'est augmentée du plus précieux spécifique qui soit au monde, d'un médicament qu'on désigne encore sous le nom de *chinchona officinalis.* » (J.-D. Cortès, *la Légende de la découverte du quinquina,* traduit et cité par A. Bresson, *Bolivia,* Paris, Challamel aîné, 1886, p. 624-626.)

« L'arbre du quinquina croît dans les montagnes du Pérou, et les meilleures espèces se trouvent dans la partie dépendante de la Bolivie. C'est le département de la Paz qui, jusqu'en 1850, a été en possession presque absolue de ce trafic. Des compagnies de coupeurs parcouraient les forêts, enlevaient et préparaient les écorces et les apportaient sur le marché de la Paz. Les écorces triées, pressées, et *ensuronées* dans une peau de bœuf, s'expédiaient dans les ports du Pérou, à Arica surtout, et de là passaient en Europe pour y être réduites en sulfate de quinine. Le quintal, en 1845, s'obtenait à la Paz au prix de 10 à 15 piastres. Il se vendait alors sur les marchés étrangers à 50 piastres au maximum. Nous ne pouvons dire quel était le chiffre annuel de l'expor-

tation, mais nous présumons que les quantités exportées ne devaient guère dépasser 4,000 quintaux. » (Léon Favre-Clavairoz, *Revue contemporaine,* tome XXX, 1857, p. 735.)

Un président de la république, le général Ballivian, eut l'idée de monopoliser la *cascarilla,* nom bolivien de l'écorce de quinquina, et établit un droit de sortie de 20 piastres par quintal. Son successeur brisa le monopole concédé à une banque, et le transmit à une autre société financière qui prit l'engagement de payer l'écorce 60 piastres le quintal, ce qui allait donner une grande importance à l'exploitation; on découvrit des forêts entières dans les *yungas* de Cochabamba. « Près de 3,000 hommes partirent, la hache sur l'épaule, et bientôt l'encombrement devint si considérable, qu'une crise politique fut près de naître du froissement des intérêts impatients. » Pour réussir, la banque était tenue de s'assurer le marché d'Europe; mais la concurrence vint naturellement compromettre ses opérations; il se produisit d'abord une énorme contrebande, que le gouvernement bolivien était absolument impuissant à empêcher, le long de ses frontières continentales; en 1850 cette contrebande envoya en Europe 10,000 quintaux par les ports péruviens de Arica et de Islay. Le régime du monopole ruina les banques qui s'en étaient chargées, et ne profita en rien à l'État; il eut surtout pour conséquence de provoquer des explorations dans la région équatoriale, et on découvrit l'arbre précieux dans les plateaux de la Colombie. En 1879 ce fut cette dernière qui expédia en Europe la quantité la plus forte et domina le marché; son exportation fut, en 1879-80, de 6 millions de livres, tandis que le Pérou et la Bolivie n'en expédiaient qu'un million. L'Europe enfin se préoccupa de ces spéculations dont elle était victime; dès 1853 on commença des plantations de quinquina à Java; en 1861, dans l'Inde, sur les hauteurs du Nilgiri, surtout sur les pentes du Dodabetta; en 1862 on introduisit aussi cette culture dans le Sikkim et dans la Jamaïque; le docteur Vinson en fit des plantations à l'île de la Réunion : ce sont ces derniers pays qui fournissent presque toute l'écorce utilisée pour la préparation du sulfate de quinine; le Codex a admis officiellement les écorces de quinquinas cultivés en 1884. La Bolivie, le Pérou, la Colombie, n'exportent plus que des quantités insignifiantes. Voilà encore une source de revenus qui a disparu pour ces pauvres républiques, trop avides à exploiter leurs richesses naturelles, et surtout trop ignorantes des lois commerciales dans leurs rapports avec les marchés européens.

*
* *

LA COCA

Les premières cultures furent établies sous le règne du sixième Inca, Roca; l'usage en fut réservé aux Incas. Ils s'en servaient éga-

lement dans les cérémonies religieuses. Un religieux augustin du XVIe siècle écrivait : « Si cette plante n'existait pas, il serait bien plus facile de détruire l'idolâtrie, car c'est elle qu'ils (les Indiens païens) emploient dans leurs pratiques les plus secrètes. Ils la brûlent en l'honneur d'*Ataguju*, disant que la fumée monte au ciel et que c'est pour leur dieu l'odeur la plus agréable. Ils font cela pour obtenir une longue vie pour eux, leurs enfants... et leurs troupeaux. » (*Nouvelles Annales des voyages*, 3e série, tome XVII p. 10.)

L'arbuste n'atteint guère plus de trois mètres de hauteur ; les feuilles, qui ont un pouce ou un pouce et demi de longueur, sont presque ovales. Le dessus est d'un vert brillant, et elles sont blanchâtres en dessous. L'art de les préparer consiste à les faire sécher sans qu'elles se contractent ni qu'elles perdent leur couleur.

Après la conquête, la coca devint d'un usage général ; cet article constitua une des sources les plus importantes du revenu colonial de l'Espagne. (PRESCOTT, *Histoire de la conquête du Pérou*, I, 147.) Acosta, dans son *Histoire du Pérou*, dit qu'en 1590 on vendit sur le seul marché de Potosi 95,000 corbeilles de coca au prix de 4 à 6 écus, et que l'on s'en servait comme monnaie pour les échanges. On la cultive surtout dans la vallée de Santa-Ana, arrosée par l'Urubamba.

« Les feuilles de ce végétal précieux sont pour le Péruvien ce que l'opium est pour le Turc, le bétel pour l'habitant des Indes orientales, le tabac pour une foule d'autres nations. Ils les portent constamment avec eux, dans de petites bourses qui sont pendues à leurs épaules et faites soit d'un tissu de laine, soit d'une peau de petit mammifère. Les feuilles de la coca ressemblent à peu près à celles de nos cerisiers ; elles ont un goût un peu styptique, d'une amertune agréable et d'une odeur douce et aromatique. L'Indien les mâche toute la journée, s'il le peut; leur effet est d'abord excitant, et ensuite un peu assoupissant, comme celui de l'opium[1]. La coca égaye et fortifie l'Indien qui travaille; et dans les voyages pénibles il

1. « On reconnait ceux qui en font un trop fréquent usage à la pâleur de leurs lèvres et de leurs gencives, à leur démarche incertaine, à leur teint blafard, au cercle bleu qui se dessine autour de leurs yeux et à leur apathie ; ils prennent un caractère incertain, défiant, rusé ; ils deviennent vieux avant l'âge, et peu à peu tombent dans une sorte d'imbécillité. Ennemis de toute société, ils se retirent à l'écart au milieu des ruines ou au fond des bois pour savourer en paix leur jouissance favorite ; assis sur le sol, l'œil hagard, le corps immobile, ils ne font que mâcher la feuille enivrante et contemplent en silence les étranges visions de leur imagination exaltée. » (J.-J. DE TCHUDI, *Peru en 1838-42*, citation de X. MARMIER, dans *Correspondant* du 15 janvier 1848, p. 209.) Nous devons ajouter que cette affirmation de Tchudi a été contestée ou du moins taxée d'exagération. Prescott nie les effets malfaisants de la coca.

apaise la faim tout le long du jour, et réchauffe pendant les nuits froides. L'usage en est général, et il s'en consomme des quantités prodigieuses; c'est la Paz qui en fait le principal commerce... Les Indiens en font le plus grand cas, et ne travailleraient pas volontiers si la coca leur manquait; avant de commencer, ils s'assoient pour le préparer, ce qu'ils appellent *acullicar;* ils en prennent dans la bouche un bon morceau avec un peu de *toura,* qui est une espèce de terre, et le mâchent afin de lui donner la forme d'une boulette; et, quand ils l'ont bien pétrie, ils jettent celle-ci dans une petite bourse ou un sachet, puis continuent ainsi jusqu'à ce qu'ils aient fait cinq ou six boulettes : c'est la quantité qui leur est nécessaire pour un travail de deux à trois heures. Quand ils n'en ont plus, ils recommencent leur *acullicar;* ils gardent chaque boulette dans la bouche tant qu'ils sentent la saveur âpre et poignante de la feuille; quand elle l'a perdue, ils la jettent et en forment une autre. Dans les mines de la province de Puno les ouvriers reçoivent de la coca parmi les denrées qu'on leur doit fournir...

La coca croît naturellement dans la Cordillère du Pérou, notamment sur la pente de l'est... (Extrait d'un ouvrage du DOCTEUR MEYEN, *Voyage autour du monde,* Berlin, 1835, cité par les *Nouvelles Annales des voyages,* 3e série, IV, p. 312-313.)

« Cette plante, qui vient dans les vallées chaudes à l'est de la Cordillère, possède les vertus stimulantes les plus extraordinaires; avec son secours seul les Indiens ont fait des marches forcées de plus de cent lieues, et, bien que très amaigris, ils paraissaient cependant, en arrivant, avoir conservé toutes leurs forces. Cette coutume est très ancienne chez les Quichuas, et toutes les figurines du temps des Incas montrent toujours une sorte de bosse située sur le côté de la bouche, qui indique l'habitude de cette mastication. Je crois que l'introduction en Europe de la coca offrirait de très grands avantages; elle pourrait être distribuée aux soldats dans les grandes marches, et quelques caisses bien fermées, embarquées à bord des navires, seraient d'un grand secours en cas de naufrage. » (F. DE CASTELNAU, *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud,* 1851, P. BERTRAND, III, 348.)

Les voyageurs modernes en font usage; la coca atténue ou endort les sensations de la faim et de la soif, dit M. O. Ordinaire dans son livre *Du Pacifique à l'Atlantique,* Paris, 1892.

En 1886, le ministère de l'agriculture demanda à la légation de France de Lima de faire parvenir des graines pour introduire la

culture de la coca en Algérie; mais les graines de l'*Eritraxylon coca* doivent être semées fraîches, c'est-à-dire un mois au plus après la cueillette. M. Marcel Monnier se décida à rapporter des plants; il en emporta un millier du village de Juanjuy, les plaça sur le radeau qui lui servait à descendre le Huallaga et l'Amazone, les fit mettre en terre au Brésil jusqu'à son départ pour l'Europe; mais le *Rio-de-Janeiro,* qui le ramenait au Havre, fut coulé à quelques milles des côtes de France. « La joie d'un sauvetage inespéré, dit le voyageur, ne put me faire oublier la perte de ces arbrisseaux rassemblés à grand'peine et pour qui je rêvais de si belles destinées. » (*Des Andes au Para,* Paris, 1889, p. 290.) La thérapeutique utilise l'alcaloïde de la coca, la cocaïne. Le docteur Saffray raconte, dans le *Tour du monde* (1872, II, 84-85), comment il a isolé la cocaïne.

*
* *

LAMA

« Le lama est bien l'emblème de l'Indien de la Sierra, et l'on pourrait faire de leurs qualités et de leur caractère un parallèle rigoureux. Ils sont les fils de la montagne, qui les a marqués tous deux de sa profonde empreinte. Tandis que le cheval et la mule, ardents et fiers, venus d'Andalousie, nous représentent l'hidalgo, le *conquistador,* le lama est l'enfant de la Cordillère, le type par excellence de l'animal montagna[illegible]l. Moins stupide que le mouton et moins capricieux que la chèvre, le lama eût fourni à Toussenel la matière d'une page charmante de zoologie passionnelle. Sa petite tête intelligente et fine, semblable à celle d'une biche, est curieuse à observer, car elle jouit d'une mobilité d'expression très grande.

C'est par le mouvement de ses oreilles que le lama traduit ses émotions. Toutes deux dirigées en avant, elles signifient la curiosité sans mélange de crainte; l'une en avant, l'autre en arrière, elles expriment l'attention inquiète; toutes deux en arrière à des degrés divers d'inclinaison, elles traduisent la crainte; et si cette inclinaison d'oreilles s'accompagne d'une grimace et d'un crachat, on peut être sûr qu'on a provoqué la colère de l'animal, qui n'a pas d'autre façon de manifester ce sentiment, n'ayant ni cornes, ni griffes, ni crocs pour se faire respecter.

Admirable exemple d'adaptation de l'organisme aux conditions physiques du milieu ambiant, le lama montre un thorax profond et large, indice d'une respiration puissante

qui lui permet de braver, sans craindre l'essoufflement, les pentes les plus raides dans l'air le plus raréfié. Derrière cette vaste poitrine se cache et disparaît presque un abdomen petit et comme rétracté, vivant témoignage d'une sobriété constitutionnelle... Si le chameau est le navire du désert, le lama est la gabare de la montagne, et tout le trafic de l'intérieur se fait sur son dos.

Couvert d'une laine un peu grosse, épaisse et longue, qui l'enveloppe comme une bonne fourrure, il peut braver les froides nuits de la Cordillère et bivouaquer sans abri sous la neige. Il n'est pas rare de voir surgir, au matin, sur le flanc de la montagne, un troupeau de lamas qui ne paraissait pas l'instant d'auparavant, couché qu'il était sous un linceul de neige. Cette fourrure s'arrête aux genoux et aux jarrets, et le bas des jambes, aux poils ras, secs et nerveux, paraît sortir d'un haut-de-chausses. Comme le mouton, le lama tondu est très laid et paraît honteux de sa nudité. On réserve, sans la tondre, une petite place sur le dos, comme un bât, où l'on place le sac de minerai. La tonte annuelle a lieu le jour de la Saint-Jacques, patron des lamas, et c'est, par toute la sierra, une fête dont le retour est célébré par d'inénarrables *borra-cherias*.

Les caravanes de lamas marchent en troupe serrée, mais il y en a toujours quelques-uns qui vagabondent dans les rochers, malgré le poids dont ils sont chargés, comme des chèvres cherchant un brin d'herbe aromatique ou tentées par un appétissant bourgeon. L'*indio* qui les suit siffle pour les faire marcher; il les frappe quelquefois, amicalement, de son lazzo en poil de lama ou, avec sa fronde, vieux souvenir des peuples pasteurs, il lance de petites pierres à ceux qui s'écartent du sentier. Les chefs du troupeau, ou les favoris du *llamero*, portent aux oreilles des pompons rouges ou bleus, dont ils paraissent aussi fiers que les mules de Castille de leurs caveçons multicolores.

... En ce pays de précipices, les lamas ne marchent jamais la nuit, et les journées sont distribuées de façon qu'ils arrivent toujours à l'étape assez tôt pour pouvoir prendre leur nourriture avant la chute du jour, car, quelle que soit leur faim, ils ne mangent jamais la nuit, même s'ils ont jeûné le jour. Point de difficulté d'ailleurs pour les nourrir. Tandis que le cheval, aristocrate jusqu'en sa nourriture, réclame de la luzerne, de l'orge ou l'herbe succulente des *potreros*, le lama, moins exigeant, pâture simplement l'herbe de la montagne. »

(François Viault, *Ultramar, sensations d'Amérique...*, Paris, Société d'éditions scientifiques, p. 201-205.)

*
* *

« Le lama sert au transport des fardeaux, mais il ne peut traîner plus de quarante-six kilos. Si on augmente sa charge, il s'agenouille et se couche. On le tuerait sur place avant qu'il tentât le moindre effort. C'est une bête d'humeur placide et entêtée, armée d'une extraordinaire puissance d'inertie, et pleine de vertus indiennes. Quelquefois la fantaisie le prend de ne point marcher. Sa charge est réglementaire, mais le sommeil le tente, et, indifférent aux exhortations de son conducteur, le bon lama s'étend au milieu du chemin. L'Indien se garde bien de le frapper. Il le prie d'une voix douce, puis, voyant que l'animal se bute, il s'assied à quelques pas de lui, rassemble un tas de petits cailloux et en prend un, qu'il lance dans les oreilles de la bête assoupie. Un instant après il recommence : les oreilles s'agitent, le lama ouvre les yeux, secoue la tête, réfléchit que la place n'est pas bonne pour dormir, se redresse et se remet en route. Cette comédie dure parfois une demi-heure; mais l'Indien n'est jamais pressé. » (A. Bellessort, *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1896, p. 878.)

*
* *

DE MOLLENDO A LA PAZ

La gare de Mollendo. — « A huit heures du matin, je dis adieu au *Tafna*. Une embarcation me dépose sur le quai de planches de Mollendo. Sans m'attarder à visiter ce petit port[1],... je me rends à la gare, ou plutôt à ce qui fut la gare de Mollendo. Il n'en reste que l'ossature, et même un peu moins que l'ossature, un grand squelette de fonte incomplet, des piliers et des traverses tordues reproduisant les linéaments de l'ancien édifice. Le sol circonscrit par ces ruines n'est pas en meilleur état. Au centre, dans une large excavation, des

1. S'appelait Chule, ou Chuli; Valdivia, historien d'Arequipa, nous apprend que cette ville était un port commercial important. Le mouvement du fond de la mer a fait changer à tout instant les conditions d'ancrage, si bien qu'on était obligé de s'arrêter tantôt devant Mollendo, et de choisir en d'autres moments la baie d'Islay, à 4 milles plus au nord, pour charger et décharger les navires.

gravats, des pierres, des barres de fer brisées ou contournées, un amas de décombres dont l'origine remonte à douze ans. C'est là la gare de Mollendo. On ne l'a pas retouchée depuis l'époque où elle fut bombardée par les Chiliens et réduite à sa condition présente.

A l'abri des trois ou quatre tringles figurant le toit primitif, on voit une banquette et un grillage. C'est de l'administration, car il y a derrière quelqu'un qui écrit, et on découvre un guichet : ce sont les bagages. Le principal inconvénient d'une pareille installation disparaît aux yeux du nouveau venu lorsqu'il apprend que sur cette côte il ne pleut presque jamais.

Au moment où je me présente pour l'enregistrement, deux militaires que complète pittoresquement l'adjonction de la grosse caisse du régiment forment un petit tableau de genre. Je peux les considérer à mon aise, à la faveur de quelques difficultés qu'on leur oppose pour l'embarquement du vénérable meuble. Du reste, tout finit par s'arranger, et, *nonobstant*, la grosse caisse est admise aux bagages.

Le premier, l'inférieur, est fort mal vêtu et pieds nus. Le second est tout aussi mal accoutré et pieds nus également. Ce qui le distingue, c'est un képi à trois galons d'or. En le prenant pour un officier d'un grade déjà élevé, je m'apitoie sur un dénuement dont le spectacle en France serait déjà intolérable présenté dans la personne d'un simple soldat. Comme je l'ai appris depuis, le mal n'était pas aussi considérable que je me le représentais. Au Pérou et dans les républiques avoisinantes, l'armée n'a plus la forte constitution qu'on observe au Chili, dont les soldats pourraient figurer, sans infériorité trop marquée, à côté des troupes européennes. Pour commencer, la tenue n'y est pas astreinte à des prescriptions aussi inflexibles, et on se donne un peu du galon suivant sa conception particulière du beau dans l'uniforme. Et c'est là le premier pas dans la fantaisie de ces légions, que la nature a douées d'un si joli talent pour la musique instrumentale...

... Nous avons une très jolie locomotive, tout écussonnée, toute en couleur; le dôme à vapeur est même illustré d'une peinture représentant des Indiens à plumes ondoyantes, à grands manteaux : quelque scène de la conquête évoquant le souvenir de Pizarre et de sa poignée d'aventuriers et les héros indigènes que Marmontel a si bien défigurés dans son médiocre livre *les Incas*. Le train se compose d'un wago[n de] première classe et de deux wagons de marchandises. [...]

voiture, intérieurement, est très décorée, très brillante. Elle contient trente ou trente-cinq voyageurs, assis sur deux rangées longitudinales de fauteuils, séparées par une étroite allée médiane.

Les compagnons de voyage. — A dix heures et demie, un coup de sifflet et, pendant une minute, l'indispensable tocsin. Nous sommes déjà loin de Mollendo.

Mes compagnons de route constituent un fragment de la bonne société péruvienne auquel ne se mêlent que quelques étrangers, car les pèlerins à destination de Bolivie ne commencent guère qu'à Arequipa. L'impression qu'ils donnent à première vue est tout à l'avantage de leur nation, qui passe pour la plus policée de l'Amérique méridionale : des dames, dont plusieurs portent avec beaucoup d'aisance nos dernières modes, plus élégantes qu'au Chili, moins assujetties à l'empire de la mante, qui exclut le chapeau et la coiffure ; des messieurs costumés comme sur le boulevard que quelques-uns d'entre eux connaissent sans doute, puisque Paris est la Mecque des *hadji* hispano-américains assez fortunés pour aller puiser à la source les traditions de la fashion. Seuls quelques vastes chapeaux de feutre, accentuant tout de suite le visage qu'ils ombragent, rappellent le nom de Bolivar qui affranchit ces contrées ; et des couvertures aux nuances particulières, des manteaux bariolés comme la robe de Joseph, qui, en excitant la jalousie de ses frères, lui joua un si mauvais tour, font souvenir que ce pays est la patrie des chameaux nains aux fourrures précieuses, des lamas, des alpacas, des vigognes, inconnus à notre continent.

De Mollendo à Arequipa. — La campagne file, file par les portières. Nous ne grimpons pas encore, nous volons sur la terre horizontale. Le sol est d'une aridité complète, sablonneux, et, comme si ce n'était pas assez de ce gage d'infécondité, recouvert par grands espaces d'efflorescences salines. Voici des villages indiens, des huttes de terre, des touffes de broussailles, aussi pauvres que les paillotes siamoises du Ménam ou les maisons d'argile du Peiho, dans la Chine du Nord. On pourrait les confondre, car les arts, dans les différents pays, ont à peu près le même point de départ. Ce n'est qu'après s'être raffinés qu'ils acquièrent une originalité et qu'on distingue, sitôt que l'œil peut les atteindre, un temple péruvien d'une pagode cambodgienne. Voilà enfin des habitations toutes de fantaisie, dont le style s'est plié aux nécessités d'une situation précaire, plus simple encore que le

monument créé par l'enroulement de feuilles d'acanthe autour d'une corbeille accidentellement coiffée d'une brique, qui donna à Callimaque l'idée de l'ordre corinthien. Ce sont des espèces de tentes, mais bien moins confortables que la maison de toile des nomades organisés ; des toits sans fermetures latérales posés sur le sable, deux plans inclinés formés par des portes et des volets soustraits dans la démolition de quelque vraie maison d'un plus sérieux village avoisinant. On voit brusquement, inscrits dans ces triangles, des individus couchés ou tout au plus assis, entourés d'un mobilier conforme à la détresse de leur demeure.

Nous montons. Au loin apparaît la charmante campagne de Tambo. C'est dans une échappée de vue à travers les puissantes montagnes, proches ou distantes, qui nous entourent, une étendue de champs verdoyants, plate et nettement découpée sur la vallée de sable, une oasis de plantations de cannes à sucre et de riz. Mais, à peine entrevu, ce tableau disparaît dans le festonnement de notre marche hélicoïde.

Nous montons. On ne voit pas bien où l'on va, la perspective devant soi étant presque tout le temps assez courte. Mais derrière, toujours très en bas, on découvre, de temps à autre, de larges tronçons de voie ferrée, des courbes métalliques luisantes, interrompues par quelque monticule et brusquement placées à des niveaux si écartés qu'elles ne semblent pas faire partie de la même ligne, parfois rejointes en un grand anneau penché. Plus d'orientation possible. La mer, visible par intermittences, est tantôt à droite, tantôt à gauche. Elle est très reculée, et, malgré la hauteur dont nous la dominons déjà, l'éloignement la place sur le même plan que nous. Elle apparaît sous la forme d'une ligne blanche agitée, et puis d'une nappe qui se fond dans le bleu de l'air. C'est la mer du Pacifique, rageuse sur la côte, tranquille au large.

Le train s'élève en criant sur les rails. C'est une véritable escalade de la montagne. Il traverse à chaque instant de petites tranchées dont on pourrait effleurer les parois du bout des doigts, où la roche coupée brille de reflets métalliques. Le bruit strident des wagons qui peinent sur les rails, le vent qui souffle plus fort dans les coupures de la montagne, — comme un cours d'eau transformé en rapide par un étranglement des rives, — la solitude et cette montée sans fin, obstinée, qui a l'air de vouloir nous mener à des régions inconnues, au delà de la planète, produisent une impression qu'on ne peut ressentir qu'au cours d'un tel voyage.

Lorsque la vue s'élargit, on admire quelque temps ces énormes montagnes parées d'un tapis très court, aux reflets dorés dus à la surabondance de grosses marguerites jaunes. L'air est très transparent à cause de l'extrême sécheresse, le ciel radieux. Ce n'en est pas moins un tableau monotone, dont le premier aspect seul captive. Il n'a pour lui que son brillant soleil et ses grandes lignes, sans un seul arbre, sans le moindre ruisseau. Plus nous irons, plus cette indigence s'affirmera, et la terre, n'ayant même plus la force de nourrir les marguerites jaunes, sera tout au plus recouverte d'un maigre gazon déteint, attaché comme une rouille aux flancs stériles de la Cordillère. Le paysage ne prend de réelle beauté qu'à de rares intervalles, lorsqu'il s'étend très loin, quand ses contours extrêmes arrivent à être indécis, quand il finit par se perdre dans une teinte vaporeuse, quand la succession des plans lui donne la graduation des couleurs. Le sable qui baigne la base des montagnes gagne d'ondulation en ondulation les dernières assises du cirque, à peine visibles sur leur fond bleu, sur lesquelles flottent une ou deux cassures blanches, esquisses de sommets reculés et élevés, perceptibles grâce au miroitement des neiges ; et les stries régulières que la nappe docile a contractées sous la poussée du vent lui donnent le reflet d'une étoffe moirée.

Soroche. — Depuis bientôt trois heures que nous roulons, j'ai, comme de juste, cherché à lier conversation avec mon voisin, personnage dont l'humeur concorde avec la réputation de sociabilité partout établie des Péruviens. Ce *caballero,* pour parler la langue du pays, se trouve être le général qui a défendu dans le temps la place de Pisagua contre les Chiliens, le général I. Ricavarren.

« J'appréhende, lui-dis-je, le *soroche* (mal des montagnes). Des compatriotes à moi qui ont exécuté le voyage que j'entreprends ont beaucoup souffert, et constamment, de cette singulière affection. C'est une perspective peu agréable que celle de vivre comme le poisson hors de l'eau ou la souris sous la machine pneumatique; mais certains tempéraments, dit-on, ne peuvent absolument s'accommoder du séjour en Bolivie où je me rends. Ceci est inquiétant.

— On embellit toujours un peu, mais vous pouvez être certain que les personnes dont vous parlez étaient atteintes d'une affection du cœur ou des voies respiratoires. Dans ces deux cas, le *soroche* est persistant et peut devenir dangereux. Sur cette ligne un Anglais et un Chilien sont morts en arri-

vant à Puno. Mais ce sont là des accidents comme il en arrive dans le va-et-vient de notre société périssable. Le fait même qu'on cite ces cas malheureux prouve leur rareté et doit rassurer la masse des voyageurs. En somme, tout individu qui n'est pas asthmatique et a le cœur en bon état ne ressent que peu ou pas le *soroche*. Au pis aller, vous aurez une acclimatation d'une quinzaine de jours à la Paz.

— Pourquoi employez-vous l'expression de *marearse*, avoir le mal de mer, en parlant du *soroche?* Y a-t-il un rapport entre ces deux maladies?

— Toutes deux déterminent une complète prostration, mais le *soroche* est caractérisé par de la migraine, de l'oppression et, dans les cas graves, de l'hémorragie. Les femmes le ressentent plus vivement que les hommes, absolument comme le mal de mer, et j'imagine que ce sont elles qui, sur une apparence d'analogie, ont introduit par image cette confusion dans le langage.

— Jusqu'à présent je n'ai rien.

— Je le crois bien! Nous sommes à peine à un kilomètre en hauteur. Ce n'est qu'à partir d'Arequipa, où nous arriverons ce soir et d'où vous partirez demain matin, que le *soroche* exerce son effet[1].

— Ce sera donc pour demain. »

Nous avons recommencé de courir. Nous montons toujours, mais insensiblement. C'est la pampa de la Joya, et en voilà pour des heures! Pas un habitant sur ce plateau incultivable, tout parsemé de dunes singulières, en forme de croissants

1. «... Le voyageur qui gravit la Cordillère ressent des douleurs par tout le corps; il a mal aux reins, à la tête; il a les membres comme brisés, le sang lui jaillit même quelquefois par le nez, les yeux et les oreilles. Ce malaise général est dû, non à la présence de l'antimoine (comme le disent les Indiens), mais à la raréfaction de l'air et au manque de respiration. Le *soroche* a même causé la mort de quelques personnes plus impressionnables. Les mules sont aussi soumises à l'influence du soroche, et on cite des exemples nombreux de ces animaux morts des suites de la raréfaction de l'air. » (E. GRANDIDIER, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, p. 56.)

A Potosi :

« Tous les étrangers qui arrivent à Potosi se ressentent plus ou moins du *soroche*, surtout la nuit et le matin, et chez certaines personnes il produit des effets semblables à ceux du mal de mer. Aux enfants cette pression de l'air sur les poumons est funeste. Quelque précaution que l'on prenne dans les familles blanches, sur trois enfants qui naissent un seul à peine survit au bout de quelques heures, et il s'élève avec beaucoup de peine. Ceux qui atteignent l'âge d'homme eussent été des athlètes en d'autres pays, et ces organisations d'élite ne réussissent à former à Potosi qu'une population chétive et rabougrie. » (VILLAMUS, dans *Correspondant*, 25 janvier 1876, p. 319-320.)

d'une courbe très régulière, la convexité opposée à la direction du vent, faites d'un joli sable gris tendre, délicatement ridé sur la pente allongée, en stries parallèles, en demi-cercle, qui, de loin, a l'apparence lisse et translucide d'un bloc de verre. Mais cela n'en finit plus! Voilà le soleil à son déclin, et nous courons toujours à travers le même site. Le Misti, l'ancien volcan au pied duquel s'élève Arequipa, est le but que nous poursuivons sans relâche; mais il ne se rapproche guère. Il n'est pas pourtant bien loin devant nous, semble-t-il, avec ses pentes régulières et son sommet tronqué de pyramide plutonienne, tout étincelant de neige. Sa hauteur est de 6,100 mètres, 1,290 mètres de plus que le mont Blanc[1].

La faune de l'endroit n'est représentée que par des chèvres au cou de girafe, les lamas et autres variétés du même genre. Ces bandes de jolis animaux nous regardent curieusement passer jusqu'au moment où, prenant pour une menace à leur adresse le coup de sifflet de la locomotive, on les voit détaler de toute la rapidité de leurs jambes fluettes.

Arequipa. — La nuit est venue; on n'aperçoit plus rien de la route. Aux stations, seulement, les lanternes nous montrent deux ou trois habitations logées comme elles ont pu des deux côtés de la voie, dans l'espace restreint ouvert par la tranchée, de manière encore à laisser passer le chemin de fer, et qui abritent uniquement le personnel dépendant de la gare. A huit heures et demie, des lumières, du bruit, du mouvement, et l'arrêt définitif : nous sommes à Arequipa.

Au point du jour je retraverse la ville, dont je n'ai rien vu la veille, dans le tramway qui relie le chemin de fer à l'hôtel où j'ai passé la nuit. Les réverbères, de simples lampes à pétrole, dans leurs cages de verre luttent tristement contre les premières lueurs naturelles ; la fraîcheur du matin, qui, dans les pays les plus chauds, est sensible, vive même, bien que dissipée aussitôt que goûtée, est pénétrante sous ce climat. Les rues sont toutes en pierre : trottoirs de pierre, pavés faits de cailloux très serrés, comme fondus en un sol de pierre; si les promeneurs étaient levés, on entendrait sonner et grincer la pierre sous les talons et le fer des cannes. A pareille

1. Le Misti n'a pas eu d'éruption depuis plusieurs siècles ; son cratère est rempli de neiges. Ch. Wiener en fit l'ascension en 1877. L'opération ne présente pas de trop grandes difficultés, à la condition de monter par le nord ou le nord-ouest. En mai 1878 trois Anglais voulurent tenter l'escalade par l'ouest pour redescendre par l'est et découvrir de nouveaux cratères; deux succombèrent, et le troisième dut renoncer à l'entreprise.

heure, nos rues sont depuis longtemps emplies de l'agitation des industries matinales; ici, nous n'avons encore croisé que quelques individus qui ne faisaient rien. Malgré ses rails, notre tramway n'avance sur les durs chemins qu'en frémissant de toutes ses vitres, et il serait aussi impossible d'échanger une phrase avec son voisin que de dialoguer dans le tintamarre d'une fusillade. Aux arrêts on entend le murmure des ruisseaux coulant avec un bruit de petites rivières rapides le long d'ornières de pierre creusées de chaque côté de la voie.

Les églises sont déjà ouvertes, paraît-il : une longue nef pleine de femmes agenouillées, prosternées sur le petit tapis destiné à les protéger du contact des dalles, et qu'à chaque séance elles apportent et remportent sur leur bras, entortillées dans leurs mantes noires, presque toutes entièrement vêtues de noir, car le deuil est ici la couleur de la dévotion. Un chœur illuminé de petites flammes brillant au-dessus des énormes cierges. Ce tableau a passé comme une vision dans le jour du matin indécis tout imprégné encore du froid de la nuit.

... Les maisons sont singulières, à un, rarement à deux étages, sans toit, arrêtées immédiatement au-dessus de la corniche par une terrasse, inachevées, dirait-on, ou bien mutilées comme les restes d'une ville antique. Et il y a du vrai dans ces deux suppositions : Arequipa a beaucoup souffert des tremblements de terre, et d'autre part, sur ce sol dangereux, on construit le plus souvent des habitations dépourvues des accessoires capables de les alourdir.

On voit des façades peintes en bleu pâle, en violet, en rose. La vieille et pittoresque architecture espagnole, empêchée par le cadre de faire grand, conserve de l'originalité dans les détails. On retrouve les massifs portails à marteaux ouv
garnis de clous énormes, disparus des villes frança
parfois, au-dessus d'une porte ou au coin d'un mur,
un large blason sculpté, d'un dessin compliqué, au rel
par le temps comme l'effigie d'une pièce qui a be
couru. Des maisons qui ont chacune une physionomie,
des individus.

Telles m'apparaissent les rues d'Arequipa à vol de tram
Je les aurais regardées avec moins d'intérêt si elles n'ava
pas précédé pour moi la vue de celles
de la même famille que celle-ci, ma
leur, plus accentuée en personnalité

au loin, que les tremblements de terre ne l'ont pas visitée, qu'on a peu eu l'occasion de la retoucher[1].

Le soleil est franchement levé, et son action s'est fait immédiatement sentir. Il fait très bon, un peu frais. C'est la température d'Arequipa, sans grande variation de l'hiver à l'été. La place est à 2,360 mètres d'altitude, et à cette hauteur la stabilité du climat est déjà établie.

La ville prend un commencement d'animation. Les Indiens font gravir le pavé à leurs ânes, et sur les portes se montrent les *cholas* avec leurs chapeaux panama et leurs énormes robes aux couleurs vives, orientales, africaines, jetées sur une couche de jupes superposées : crinolines de plomb aussi lourdes que celles ornées d'argenteries et de verroteries qui habillent les madones parées en idoles dans les églises du pays.

Les cholas sont des métisses de blancs et d'Indiens qui composent une bonne partie de la population féminine de la ville. En général, plus elles s'éloignent du sang indien, mieux elles sont.

Est chola celle qui en arbore les vagues atours. Le teint offre une telle échelle de nuances, un peu dans tous les rangs ; il est si simple de dissimuler sous une épaisse couche de fard le bistre suspect du visage, que, pour devenir dame, il suffit d'abdiquer le chapeau rond et la pesante robe évasée pour adopter la mante. On est alors dite *de traje*, de costume (civilisé), et on rentre dans la bonne société.

Maintenant nous traversons la campagne d'Arequipa, verte et plate, mais avec un horizon de montagnes, dont le colossal Misti.

Des arbres partout : nous n'en reverrons pas d'ici à la Paz.

Départ d'Arequipa. — A sept heures moins le quart la locomotive s'ébranle. C'est dans le wagon le même public que la veille, aux visages près, et encore en remarquai-je un ou deux de connaissance. Il y a probablement dans le nombre quelques voyageurs pour cette fuyante la Paz...

Le costume de chacun témoigne d'un luxe de précautions contre le froid : gants fourrés, épaisses couvertures fournies par les animaux de la région même, tout l'équipement de gens

1. Arequipa est la seconde ville du Pérou ; au dernier recensement elle avait encore 21,000 habitants. Elle fut fondée sur l'ordre de Fr. Pizarre en 1538 par le capitaine Pedro Ausures de Campo Redondo. Elle a été détruite par les tremblements de 1582, 1609, 1613, 1684 (le plus désastreux), et en dernier lieu par celui du 13 août 1868. Arequipa possède un évêché depuis 1669. Le mot *arequipa* veut dire, en quichua, *je m'arrête ici.*

habitués pour la plupart à de chaudes habitudes qui vont être exposés aux morsures de la température de zéro. On pourrait se croire dans le salon d'un navire faisant voile vers le pôle. Et nous sommes en pleine zone torride, pas plus éloignés de l'équateur que la brûlante Tombouktou.

Ainsi qu'au sortir de Mollendo, le train parcourt avec légèreté une campagne à peu près horizontale. Mais il se livre encore moins de temps que la veille à ce travail facile. L'ascension recommence par des montagnes plus abruptes, où de profonds ravins bordent notre chemin en colimaçon. Le terrain est sablonneux ou pierreux, et on ne voit guère, en fait de végétaux, que d'épineuses plantes grasses subsistant de rien, des cactus en forme de candélabres, ou des raquettes enfilées en chapelet. C'est l'eau qui manque désespérément à cette terre, l'eau vivifiante. Et à une ou deux reprises on aperçoit une *quebrada* (crevasse), c'est-à-dire un rudiment de vallée au fond de laquelle un lit de verdure descend et serpente entre les collines sèches, à la manière d'une rivière. Ce frais tapis reçoit la vie d'un filet d'eau qu'on ne voit même pas. Quelques Indiens adonnés à la culture de ces campagnes restreintes habitent dans des groupes de huttes aux murs de terre effondrée ou de pierres croulantes, toujours pareils à des ruines.

Le froid est vraiment piquant, mais le soleil brille de tout son éclat. Nous avons peut-être dépassé la région des nuages; ils sont en bas maintenant. Nous sommes entre 3,000 et 3,500 mètres, je ne sais au juste.

Une dame, c'est la première, est prise de *soroche*. Elle se laisse glisser sur son coussin, et, se couvrant le visage d'un coin de son manteau, avec le geste de César atteint par le premier coup de poignard des conjurés, elle s'abandonne au mal sans résistance.

Quo non ascendam? Nous montons sans merci, au cri saccadé des roues gravissant des rails posés sur des pentes de toit. Jusqu'où la locomotive hissera-t-elle ses wagons? Et si l'un d'eux se détachait, avec quelle curieuse vitesse d'aérolithe ne redescendrait-il pas, en quelques minutes, le chemin parcouru?

Une heure s'est écoulée. Tout le camp féminin, à présent, souffre du mal des montagnes. Les enfants crient. Les hommes n'ont rien, ou assez peu de chose pour n'en rien témoigner. Je me sens un léger cercle autour du front, une goutte seulement de la coupe empoisonnée ingurgitée à flots par les

plus malades. Une dame paraît souffrir beaucoup : « O mon Dieu, quel chemin de la croix ! » s'écrie-t-elle.

Le train s'arrête à P. de Arieros, où un buffet est installé. En faisant abstraction de la gare, cet établissement compose à lui seul la ville de P. de Arieros. Nous remontons en voiture.

Plus de *quebradas,* à peine trace de gazon. On aperçoit encore de temps à autre des troupeaux de vigognes ou de lamas qui sont toute l'animation de ces solitudes. On voit des terrains qui sont tout préparés pour l'étude des géologues, les stratificationsjustifiant, par leur parfaite régularité, la comparaison de « feuilles d'un livre racontant l'histoire de la terre » dont elles ont été l'objet. Vers midi nous contournons des hauteurs singulièrement rocailleuses. Un lit de torrent présente moins de pierres que les flancs de ces collines, et leurs crêtes sont couronnées d'une infinité de *pierres debout* d'un à deux mètres de haut, rappelant cette montagne des *Mille et une nuits* toute hérissée de blocs de granit qui provenaient de la métamorphose lapidaire des hommes assez légers pour avoir cédé à la tentation de regarder derrière eux, au cours de l'ascension.

Vincocaya. — A une heure nous atteignons Vincocaya (4,365 mètres). C'est une station de trois maisons en planches, dont la plus grande s'intitule hôtel. On remarque dans l'unique salle de l'hôtel un comptoir et des murs recouverts de toutes sortes d'enluminures et de pancartes... La température a ceci de particulier que le soleil est chaud, l'air restant froid, en sorte qu'on grelotte tout de suite à l'ombre. Il ne gèle pas, bien que peu s'en manque. Mais on pressent qu'aux premières approches de l'obscurité l'eau va prendre immédiatement.

Crucero-Alto. — Notre wagon-infirmerie a enfin atteint, à la station de Crucero-Alto, le maximum d'élévation, 4,460 mètres, en même temps que la souffrance des patients arrive à son point culminant. Nous ne mesurons que 350 mètres de moins que le mont Blanc. Maintenant nous irons constamment en descendant, mais très faiblement, et les malades n'en éprouveront aucun soulagement. Le *soroche* est d'ailleurs très capricieux : un de mes compagnons qui se rend en Bolivie, un compatriote précisément, qui en ce moment se porte aussi bien que moi, sera très souffrant après-demain à Chililaya.

Lagunillas du plateau. — Vers quatre heures, la voie s'engage entre les *lagunillas,* lesquelles sont au nombre de

deux. L'étang de gauche, le plus vaste, a l'air d'un vrai lac. C'est une grande nappe, avec des étranglements, dont l'eau n'est ni verte ni bleue, mais grise ou noirâtre, couleur de plomb aux places où elle reçoit la lumière, comme morte dans son entourage de collines au gazon pelé, moins arides pourtant que les espaces que nous venons de traverser. La lagune de droite, plus réduite, mais tout aussi désolée, porte le surnom expressif de lagune du *Soroche*, et, comme sa sœur, donne la migraine rien qu'à la contempler.

La nuit tombe au moment où la campagne reprend un peu de verdure. On aperçoit des champs cultivés, mais pas un arbre, pas même un arbrisseau.

Puno. — A sept heures nous atteignons Puno. Le chemin de fer aboutissant à l'embarcadère même du bateau à vapeur, je longe simplement, pour monter à bord, un mur assez insuffisamment éclairé par une ou deux lanternes, et c'est tout ce que je vois de la ville. Le lendemain, au jour, nous sommes en marche.

Traversée du Titicaca. — La navigation du lac Titicaca est desservie par deux petits vapeurs de fer[1], si petits qu'en laissant pendre sa canne du bout de la main, appuyée sur le rebord du bateau, on trace un sillon dans l'eau. Avec son modeste tonnage de 100, notre navire est encore supérieur de 40 tonneaux à la plus petite des trois caravelles qui composaient la flotte de Christophe Colomb, lorsque le grand homme partit à la découverte de l'Amérique...

« Le lac Titicaca, dit le petit Guide espagnol que j'ai en main, est le plus élevé du monde de ceux qui sont navigables. Il est à 523 kilomètres de la côte, à une hauteur de 12,550 pieds. Il a environ 190 kilomètres de long, et de 55 à 70 de large. Sa profondeur arrive à 1,000 pieds. »

C'est, en effet, une jolie profondeur. Mais, en dépit des beaux pics neigeux, tels que le Sorata, qui se montrent au fond du tableau, le lac est d'un morne aspect, avec ses eaux sans transparence, ses rives désertes, sa ceinture de montagnes d'un vert débile, déteint en jaune, tout aussi roses que la lagune du *Soroche*. Il semble porter le deuil désespéré du florissant empire si bien anéanti par les *conquistadores*, qu'en dehors de l'Amérique l'histoire ne cite pas un second exemple d'une destruction aussi parfaite.

1. Ce sont de petits vapeurs anglais qui furent amenés au lac pièce par pièce en 1874; on les appelle *Yavari* et *Yapura*. Ils font le service de Puno à Chililaya en seize heures.

La côte est cultivée par places, mais il paraît que les Indiens ont l'habitude de demeurer à d'assez grandes distances de leurs champs, dans des maisons disséminées, peu apparentes, en sorte que ces terres travaillées sont d'abord énigmatiques.

A deux heures nous passons devant l'île Titicaca. Si les destinées de l'empire des Incas n'avaient pas été interrompues par le fer et par le feu, cette île serait aujourd'hui, comme jadis, couverte de temples, et de tous les points de l'horizon les pèlerins, se succédant sans interruption, viendraient fouler le sol sacré et visiter les autels de cette terre considérée comme le sanctuaire de la nation. C'est là qu'apparut, à l'origine des temps, le dieu Viracocha, qui organisa sur son passage les éléments célestes et terrestres jetés dans la confusion, créa la race humaine, et, ce travail accompli, ayant atteint le pays baigné par la mer, s'avança sur les flots, où il marchait comme sur la terre ferme, puis disparut à l'horizon. Plus tard ce fut encore de là que sortirent Manco-Capac et sa compagne Mama Oello, qui instruisirent l'humanité sauvage. C'est cette mystérieuse apparition, historique, mais divinisée par la légende, dont, quatre cents ans plus tard, au cours de la conquête espagnole, Garcilaso, le futur historien, alors enfant, entendait le récit de la bouche de sa mère et de ses oncles, personnages apparentés à la famille royale de Cuzco...

... C'était dans cette île que s'élevait le temple du Soleil, desservi, ainsi qu'à Rome, par des vestales, les prêtresses du Soleil. Les ruines de ce monument et celles de plusieurs palais se voient encore aujourd'hui. Ces restes sont intéressants, mais leur étude n'a presque rien appris, car cette civilisation a été trop rapidement submergée pour que son histoire, en dehors de quelques épaves, débris des époques les plus récentes, arrive jusqu'à être reconstituée.

C'est dans les eaux qui l'entourent que fut jetée, lors de l'arrivée des Espagnols, la grande chaîne d'or faite par ordre de l'Inca Huayna-Capac, qui mesurait 233 aunes de long.

Sur le soir, nous franchissons le détroit qui divise le lac en deux parties inégales. Nous sommes depuis quelque temps dans les eaux boliviennes. Deux heures plus tard nous atteignons le petit village douanier de Chililaya, où commence la terre ferme bolivienne.

Chililaya. — Chililaya, où nous descendons au matin, se compose d'une trentaine de maisons, et ses environs immé-

diats n'ont rien qui tente démesurément l'excursionniste... Il est sept heures du matin. Pas le plus léger flocon pour ternir l'éclat du soleil. Il fait un peu froid, mais c'est une façon impropre de s'exprimer. Chacun couvert suivant son degré de sensibilité particulière, on n'est plus exposé à éprouver de sensation de froid ni de chaleur. C'est une température égale, et cela d'un bout de l'année à l'autre. C'est le premier climat du monde, celui où les hommes peuvent vivre très vieux, où les riches Chiliens et Péruviens viennent se guérir de la phtisie. L'air, un peu léger pour les poumons du nouveau débarqué, est d'une admirable pureté, si pur que sa transparence permet d'apercevoir avec une singulière netteté des montagnes très distantes, dont on se croirait très près, car l'œil n'a pas encore acquis l'habitude de l'optique propre à ces régions élevées. Dans le même ordre de surprises, des individus placés tout au sommet d'une colline font l'effet d'être plus grands que nature. Le regard est désorienté !

Diligence de la Paz. — La diligence est attelée, une diligence comme il n'en existe plus en France ni en Europe, le véhicule du monde qui personnifie le mieux les idées de départ et de voyage, qui donne le mieux la sensation d'aller de l'avant, pour qui semble avoir été forgée cette expression de « par monts et par vaux » ; celui qui, autant que le navire s'éloignant du port, éveille chez le spectateur l'envie folle de s'en aller aussi par le globe voir des choses inconnues, des choses nouvelles. C'est une vaste voiture de dix-huit places, que huit vigoureuses mules vont tout à l'heure enlever comme une plume et qui, bondissant à la suite de son attelage, sillonnera au milieu d'un nuage la poudreuse pampa, tantôt le long de la route assez indistinctement tracée, tantôt purement et simplement à travers champs, avec la fantaisie d'un jeune cheval galopant pour son plaisir. Cela si rapidement, qu'en sept heures elle aura dévoré les 75 kilomètres qui nous séparent de la Paz, laissant encore à la colonie roulante le temps de déjeuner à mi-chemin...

On s'embarque : des dames, des enfants, des jeunes gens, des messieurs mûrs ; un empilement méthodique qui n'en finit plus. Le gros est casé à l'intérieur, mais des voyageurs détachés prennent place à côté du postillon. On en voit enfin tout un rang au-dessus de sa tête, ceux-là dominant la plaine, le regard portant loin, la physionomie grave et hautaine, expression due peut-être à une certaine attention à ne pas tomber, plus spécialement imposée de ce poste surélevé...

Le plateau que nous parcourons, — ce toit du nouveau monde, — malgré son peu de fécondité, est une des parties peuplées de la Bolivie. On voit de partout des villages, des maisons isolées et des cultures. Cultures modestes, au reste, qui se réduisent à la production de l'orge et de quelques variétés de pommes de terre... Bientôt nous commençons à rencontrer des files d'Indiens qui, venues de différentes directions, convergent toutes vers le même point. C'est partout l'annonce certaine de l'approche d'une ville importante. En tant qu'animaux, les caravanes sont composées d'ânes et de mules chargés principalement du précieux produit dont le nom nous est aujourd'hui familier, la coca. D'autres fois ce sont des troupeaux exclusivement formés de lamas, bêtes au long cou peu flexible, au regard fixe, à l'air sot et fier. On ne peut leur imposer qu'une faible charge. Les anciens Péruviens ne connaissaient pas d'autre animal de transport...

... La voiture s'engage dans un petit chemin creux, long de quelques tours de roues seulement, incline à droite, et un spectacle extraordinaire se présente à la vue aussi inopinément qu'à un rapide lever de rideau sur un décor à sensation.

La Paz. — C'est un cirque immense de montagnes chauves, aux déclivités argileuses et grises ou rocheuses et rougeâtres, une excavation prodigieuse, aussi étendue, aussi profonde que ces étranges cratères lunaires dont les astronomes tracent la configuration sur les cartes des mondes extraplanétaires et mesurent la coupe pierreuse creusée dans un astre mort. Ici, la neige qui recouvre l'énorme masse de l'Ilimani, flanqué en contrefort au plateau évidé, indique que cette nature silencieuse est quand même douée de vie, qu'elle n'est pas réduite à son squelette minéral, et que, si l'eau ne la parcourt pas en torrents murmurants et mouvants, elle existe, du moins, répandue en molécules invisibles dans un espace qui n'est pas le vide, l'éther inanimé. Le long des pentes de la cuvette courent des routes et des ravins pleins de sinuosités, repliés sur eux-mêmes... Au fond surgissent des arbres, une végétation qui n'est pas jetée en masses moutonnantes dans le désordre et l'abondance d'une production spontanée, mais alignée en minces rideaux, représentée par des individus espacés, rarement groupés en bouquets, accusant le résultat de soins assidus. Derrière et à travers ce voile peu gênant on aperçoit à vol d'oiseau une ville très compacte, dont les toits de tuile rouge, seuls visibles, s'étendent comme une plaine

sous le regard plongeant presque à pic : c'est la Paz[1]. » (LOUIS BASTIDE, dans *Revue des Deux Mondes*, 15 nov. 1892, p. 352-370.)

*
* *

Les difficultés que présente l'ascension des Andes sont telles que les Indiens croient encore aux légendes qui attribuent aux Incas la construction de tunnels gigantesques. « On m'a raconté, dit Ch. Wiener, mille fables bizarres sur des tunnels au moyen desquels les Incas auraient traversé la Cordillère. L'interlocuteur déclarait en connaître l'entrée. Un autre en avait vu la sortie sur le versant opposé des Andes, un autre prétendait y avoir fait deux, trois ou quatre lieues. » (*Pérou et Bolivie*, p. 190.)

Souterrain dans les Andes. — « Un chasseur m'avait appris que dans une de ses courses il avait vu en face de lui un énorme couloir traversant une montagne; de chaque côté des parois de la montagne il avait aperçu des portes murées, mais n'avait pas osé pousser plus loin ses recherches.

Je m'y rendis le jour suivant. J'essayai d'abord de démolir une des portes murées, et, n'ayant pas les outils nécessaires, j'y mis beaucoup de temps. Enfin, je pus entrer, bien résolu à reconnaître l'intérieur, où je trouvai une si grande quantité de choses curieuses que je ne savais que prendre. Mais ces cavernes sont tellement profondes que je craignis de manquer de lumière et de me perdre.

Je jugeai donc plus sage de revenir sur mes pas; je gardai avec moi un de mes guides, et, chargeant les autres de mon butin, je les renvoyai au pueblo (Anayac), d'où ils devaient me rapporter le lendemain des outils et de la chandelle du pays. Celle-ci est faite avec de nombreux fils de coton tordus formant une corde de la grosseur du petit doigt, qu'on passe plusieurs fois dans de la cire fondue...

Le lendemain je résolus de pénétrer dans le souterrain. J'attachai d'abord à la porte l'extrémité d'une pelote de fil. Ce fil, très beau, très solide, est fait avec une variété de *cheophrasta* qui croît ici en abondance.

Je m'avançai alors en suivant le côté gauche du souterrain et regardant à droite de temps à autre. Bientôt je vis des

1. C'est la ville la plus importante de la Bolivie; son fondateur, Alonzo de Mendoza, l'appela *Nostra-Senora de la Paz;* aujourd'hui elle s'appelle la Paz de Ayacucho, en l'honneur de la victoire du général Sucre. Elle a remplacé Sucre comme capitale de la république.

excavations, des sculptures et de nombreuses pierres détachées de la voûte. Un instant je fis un soubresaut, surpris par une quantité innombrable de chauves-souris blanchâtres que la lumière avait éveillées, puis je fus de nouveau arrêté par un amas de pierres. J'aperçus alors à droite une large ouverture, vers laquelle je me dirigeai. Quel ne fut pas mon étonnement en voyant près de cette ouverture cinq ou six corridors!

Un courant d'air faillit éteindre ma chandelle. Tandis que je l'abritais avec la main en marchant, je trébuchai et allai donner de la tête contre un squelette d'animal que je ne pus reconnaître. Je m'assis un moment et regardai les parois des murs, entièrement tapissés de chauves-souris.

Je fis ensuite le tour des pierres qui m'avaient arrêté, et, laissant à droite toutes les ouvertures, je continuai mon chemin dans la première galerie, qui présentait çà et là des ouvertures donnant accès dans des cavernes remplies d'ossements. Le sol était toujours jonché de pierres tombées de la voûte. Un peu plus loin la galerie s'arrêtait. Je levai les yeux, et aperçus une légère clarté à travers une fente de la voûte, vers laquelle se dirigeait une espèce d'escalier. Je n'osai y monter de peur de faire tomber quelques pierres qui eussent pu m'écraser, et me mis à fouiller le sol, où je trouvai nombre d'objets curieux.

Tout à coup un vacarme épouvantable retentit dans le souterrain et me remplit d'inquiétude. Il semblait que tout allait crouler sur moi; je sentais le contact d'animaux immondes. Plus de vingt fois je fus obligé de rallumer ma chandelle et je crus perdre la raison : j'avais peur.

Le bruit ayant un peu diminué, je repris assez de force pour me tenir debout et essayer de partir; je rallumai encore ma chandelle, et revins sur mes pas, marchant avec la plus grande attention et voyant de bien belles choses sans avoir le courage de les ramasser.

En passant près d'une galerie, le vacarme recommença de plus belle; je crus entendre le tonnerre, tant les hurlements étaient formidables; j'accélérai le pas autant que possible, car ma chandelle m'éclairait à peine par suite de la vitesse. Enfin je revis la lumière du jour; le crépuscule commençait lorsque je retrouvai mes Indiens effarés, blottis dans un trou, derrière un grand feu qu'ils avaient allumé.

Je leur demandai s'ils avaient entendu gronder le tonnerre. Sur leur réponse négative, il me devint impossible de m'ex-

pliquer le bruit infernal qui m'avait causé tant d'inquiétude, sans admettre la présence dans le souterrain de nombreux animaux féroces. » (VIDAL-SENÈZE, *Voyage dans l'Équateur et le Pérou, 1876*, dans le *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, 1885, p. 581-584.)

*
* *

LES MINES DE POTOSI

Le mont argentifère de Potosi est d'origine volcanique. Il peut avoir 14 à 16 kilomètres de circonférence, et son sommet s'élève à 4,875 mètres, tandis que la *ciudad* est à 4,270 mètres. En 1611 Potosi comptait 160,000 habitants; en 1884-85 la population était tombée à 22,500 âmes. Le principal monument est la *Monnaie*, qui fut construite en 1562 et coûta 1,148,000 piastres (7,400,000 francs); « c'est un très beau bâtiment dont la charpente est remarquable, surtout au milieu de cette région complètement dépourvue de bois; en songeant que quelques-unes des immenses poutres qui en font partie ont été apportées de la province de Tucuman, à travers la Cordillère, et ont ainsi parcouru plus de 200 lieues des routes les plus effroyables du monde, on ne s'étonnera pas des prix immenses qu'elles ont coûté au Trésor. En effet, plusieurs d'entre elles sont, dit-on, revenues aux sommes énormes de 5 à 6,000 piastres (25,000 à 30,000 francs). » (DE CASTELNAU, *Expédition dans les régions centrales de l'Amérique du Sud*, III, 329.)

*
* *

Aspect du cerro. — « Qui n'a vu le Potosi que sur les monnaies boliviennes, ou qui a lu les récits qu'en ont faits les historiens de la conquête, se figure un lieu privilégié où l'or coule avec la joie et le plaisir. Ce rêve d'enfant est vite détruit par l'aspect du *cerro*, et remplacé par des images bien différentes.

Mode primitif d'exploitation. — Une morne population de silencieux et tristes Indiens erre sur les flancs de la montagne, comme les ombres de ceux que ses entrailles ont engloutis. Leur travail se fait encore d'une manière aussi primitive que barbare. Un homme, à plat ventre, perce la terre par un procédé de rat-mulot. Il va, va devant lui pendant des jours, pendant des mois, jusqu'à ce que sa lampe s'éteigne, qu'il meure, s'il n'a la force de revenir en arrière. La galerie n'a jamais que la hauteur suffisante pour le corps plié sur les genoux. C'est sur les genoux qu'il avance, grattant le

minerai; sur les genoux qu'il recule, emportant la terre métallifère dans un petit sac en cuir, qu'il dépose à l'entrée du trou; puis il retourne, et recommence ce va-et-vient dans les ténèbres depuis son enfance jusqu'à sa mort. La montagne argentifère est toute percée, comme une ruche d'abeilles, de couloirs formés par les mineurs à la poursuite des filons. Souvent la terre, en s'éboulant, mure à jamais le travailleur dans sa prison. On frémit en pensant que le *cerro,* déchiré depuis plus de trois siècles par l'avidité des blancs, a englouti tant d'êtres humains, dont les cadavres remplissent ses alvéoles, a dévoré tant d'existences, car les malheureux mineurs indiens sont des morts vivants.

... De quelque côté qu'on promène ses regards du haut du Potosi (Hatun Potocchi), l'œil ne découvre que des mornes rocs noirs, escarpés, couronnés de rochers. On dirait une armée de volcans frappés de mort et d'immobilité. Les plaines qui les séparent ne sont que sable et que pierres. Partout règne la stérilité la plus complète. Aucune végétation, aucun combustible qui puisse servir à réchauffer le pauvre Indien presque nu et l'Européen transi, drapé dans son manteau sous le soleil des tropiques. On fait cuire les aliments avec la fiente des bêtes de somme, et ces bêtes de somme, qui sont des lamas, vont chercher au loin leur nourriture. On restreint ses besoins, on n'est là qu'en passant. Mais le pauvre Indien, lui, vit et meurt sur la montagne, meurt surtout, meurt sans avoir vu un arbre, une plante, sans avoir goûté à un fruit, sans avoir connu un sourire de la nature, et sans avoir vu sur la terre d'autres trésors que des pierres et de l'argent.

Les mines du Potosi ont été découvertes par hasard, en 1545, par un Indien nommé Diego Huallca, conducteur de lamas, dans un voyage qu'il faisait, probablement, de Chuquisaca à Porco. Zarate (*Histoire du Pérou,* livre VI) raconte qu'il sut garder longtemps son secret, et qu'il se contentait d'enlever, en passant, un peu de minerai pour son propre compte; mais que, l'ayant enfin confié à un de ses camarades, celui-ci le dévoila à leur maître commun, qui résidait à la Plata (Chuquisaca). C'était un entrepreneur d'exploitations de mines et il était fait pour apprécier la découverte. Son nom était Villaréal. Il s'empressa de s'assurer des droits sur la mine trouvée par Huallca, en remplissant les formalités légales; mais, cette nouvelle s'étant répandue dans la ville de la Plata, qui n'était qu'un campement de mineurs formé depuis

six ans, tous les Espagnols coururent à la montagne argentifère pour avoir leur part au trésor, et les magistrats furent obligés de s'y rendre pour faire la répartition des terres et empêcher que les mines du Potosi ne fussent inaugurées par des batailles et par l'effusion du sang.

Le canton froid et aride où est situé le *cerro* faisait partie des terres assignées par François Pizarre à Gonzalez, son frère; mais il était entièrement désert; il fallut y apporter toutes les choses nécessaires, et ce ne fut pas avant plusieurs années que les travaux purent commencer. On amena sept ou huit mille Indiens, et aussitôt qu'on connut par expérience la richesses des terrains, on rappela ceux qui travaillaient aux mines de Porco, lesquelles furent délaissées.

On travailla d'abord le minerai de Potosi comme celui de Porco, au moyen du feu et dans de petits fourneaux en terre glaise dont les Indiens, de temps immémorial, s'étaient toujours servis. On appelait ces fourneaux *huayras* (vents, ou machines à faire le vent), parce que c'était par l'action de l'air que le minerai se mettait en combustion. Mais cette méthode présentait de graves inconvénients. On avait une peine extrême à dégager l'argent de la terre ou de la pierre, et il fallait recommencer plusieurs fois l'opération... Comme on ne pouvait opérer que sur de petites quantités à la fois, il y avait, dit-on, six mille de ces petits fourneaux, et ils formaient chaque nuit, sur les flancs de la montagne, comme une féerique illumination. Mais dans l'année 1571 un Espagnol, Pedro-Fernandez Velasco, apporta du Mexique le procédé par amalgame au moyen du vif-argent et l'enseigna aux mineurs de Potosi. On dit qu'il reçut en récompense deux cent mille piastres du trésor public, et pareille somme de la caisse des mineurs. Sept ans après l'adoption du procédé par amalgame, on comptait déjà sur la *Rivera* de Potosi cinquante usines à pulvériser le minerai, à trois bocards chacune; trente-trois réservoirs communiquant entre eux furent construits sur les flancs de la Cordillère, afin qu'en aucun temps ces usines ne manquassent d'eau. Ce vaste ouvrage coûta vingt millions de francs, somme énorme pour un temps et pour un pays où les pauvres Indiens étaient forcés de travailler à un vil prix, et étaient assujettis à l'institution barbare de la *mita*[1].

1. La mita était une ancienne corvée des Incas, transformée vers 1570 par le vice-roi, Francisco de Tolède, en une véritable conscription. On prenait tous les ans 14,000 à 15,000 Indiens, que l'on retenait indéfiniment pour le travail des mines.

Au commencement du XVIIe siècle, époque de la plus grande prospérité du Pérou, le nombre des usines s'était élevé à quatre-vingt-quinze, à deux ou trois bocards chacune, et celui des réservoirs à trente-deux. Il y avait plus de cinq mille mines en exploitation dans la montagne; 15,000 Indiens mitayos étaient secondés dans leurs travaux par autant d'Indiens libres, ou censés l'être. A cette époque, les *quints* royaux (c'est-à-dire les cinquièmes prélevés pour le roi) s'élevèrent, selon Herrera, à un million et demi de piastres par an : ce qui suppose sept millions et demi de piastres, ou trente-sept millions de francs de produit total annuel, somme immense pour le temps, surtout si l'on considère qu'elle était répartie entre quinze familles au plus.

Mais le 15 mars 1622, — date qui est restée à jamais gravée dans la mémoire des habitants du pays, — après une saison de pluies abondantes, le barrage d'une des lagunes les plus élevées vint à crever, les eaux se précipitèrent de réservoir en réservoir et fondirent sur la ville avec tant de violence qu'elles renversèrent pour soixante millions de maisons et noyèrent deux mille personnes. A partir de ce moment Potosi ne fit plus que déchoir. En 1692 il n'y existait plus que cinquante-sept usines...

J'ai voulu me rendre compte de ce qu'avait pu être le produit total des mines du Potosi depuis leur découverte jusqu'à la fin de la domination espagnole. Cette entreprise est assez difficile, parce qu'on ne peut avoir pour base que les quints royaux, et que la contrebande s'est toujours faite sur une échelle très large. Les historiens espagnols ne sont pas non plus une bonne autorité, car ils sont, de tous les historiens du monde, les plus portés à l'exagération. L'un d'eux, Sandoval, estime le produit du Potosi, pendant la première période, celle de 1545 à 1556, au chiffre fabuleux de 72 millions de marcs, équivalant à trois milliards sept cents millions de francs; cette extravagante appréciation donne la mesure du peu de croyance qu'on leur doit accorder. M. de Humboldt a cru pouvoir rabattre ce chiffre à quinze millions de marcs (= 80 millions de francs). Je ne sais sur quoi il se fonde, mais Antonio de Herrera écrivait, dix-huit ans après, c'est-à-dire en 1574 : « La somme sur laquelle a été payé jusqu'ici le quint royal est de 76 millions de piastres (= 380 millions de francs). » Reste, il est vrai, l'évaluation de la contrebande.

Après cette première période de 1545 à 1556, période de formation et de désordre, pendant laquelle on mourait de faim

à Potosi à côté des monceaux d'argent, où tout était à faire et à transporter d'une grande distance, sans routes, sans voitures, sans chevaux, puisqu'on ne pouvait les nourrir ; après ce chaos de onze années, pendant lesquelles la contrebande fut facile, on établit à la banque de Potosi des registres administratifs, qui ont été continués sans interruption jusqu'à la fin du régime espagnol et qui nous donnent des chiffres certains... En laissant de côté la période incertaine des onze premières années, le Potosi a donné, depuis la fin de l'année 1556 jusqu'en 1835, en chiffres ronds, 735 millions de piastres, ou 3 milliards 700 millions de francs, ce qui n'est, pour une si longue période, une somme considérable que parce que les propriétaires n'étaient qu'un petit nombre de familles, que la région argentifère exploitée jusqu'à ce jour ne comprend pas deux milliards de mètres cubes, qu'une partie du métal est restée dans les scories par l'imperfection du travail, et enfin que l'argent avait, à l'époque dont nous parlons, une valeur en Europe à laquelle nous ne sommes plus accoutumés[1]. » (VILLAMUS, *Correspondant*, 25 janvier 1876, p. 321-325.)

*
* *

MINES DU CHILI

C'est en 1787 que le régent Acevedo installa un *tribunal de mineria;* il mit en pratique les lois minières du Mexique (*las ordenanzas de mineria de Nueva-España*). En 1811 on découvrit les mines d'argent de Agua Amarga et de Cerro de Tunas ; en 1825 celles de Coquimbo. Le nouveau code minier, *el codigo de mineria,* a été promulgué en novembre 1874, et a pris cours au 1er mars 1875. (*Le Chili tel qu'il est,* publication officielle de la commission belge de l'exposition internationale de Santiago, 1875, par Édouard Sève, Valparaiso, 1876.)

Leur richesse. — « Les mines du Chili ont fourni, de 1843 à 1873, un rendement de 1 milliard 847 millions, et jusqu'à ce jour (1888) près de 5 milliards.

Lorsqu'on considère, devant un chiffre semblable, la séduction de ce jeu étonnant où l'on peut gagner d'immenses richesses en fournissant, comme mise, de la hardiesse et de la

1. De Castelnau donne un autre chiffre ; il estime que depuis la découverte de la première mine dans le Cerro jusqu'en 1800 on avait retiré de cette montagne la somme énorme de 1,647,961,017 piastres (= 8,239,505,885 francs). (*Expédition dans les régions centrales de l'Amérique du Sud,* III, 335.)

persévérance, on comprend qu'un meurt-de-faim énergique, habitant un pays veiné d'or, d'argent et de cuivre, préfère la misère et la lutte avec l'espoir de la découverte d'un trésor, à la pauvreté calme d'un labeur régulier d'infime manœuvre.

Le cateador. — L'homme qui du voyage de découvertes minières fait sa profession, le *cateador*, est un ouvrier ignare, ne sachant ni lire ni écrire, ayant le flair de la montagne comme le chien de chasse a le flair du gibier. Le physique joue dans ce métier un rôle à peu près principal. Il est de ces hommes qui ont fait 80 lieues dans le désert avec quatre bouteilles d'eau : soit une bouteille pour cinq jours.

Cet éclaireur ne part jamais en campagne pour son propre compte. Il est toujours envoyé par un mineur *caballero*, une personne pouvant disposer de quelques capitaux pour reconnaître, exploiter ou négocier les mines que l'on découvrirait.

Il se met en route muni de sa provision d'eau, de viande séchée au soleil et broyée (*charquï*), de yerba mate, de coca, de sucre et d'un petit sac de blé grillé. Enfin il emporte de l'ail et de l'oignon pour combattre les effets des grandes hauteurs.

Pendant son absence, le mineur qui l'envoie en mission doit nourrir sa famille et, en cas de réussite, lui donner le tiers de la mine. D'habitude il lui rachète cette part à bas prix. — Il n'est pas rare que le *cateador* s'en aille simplement dans un village voisin, où il se grise pendant quinze jours avec le dernier adieu du départ ; il revient harassé de sa promenade dans les vignes du Seigneur, pour annoncer à son commanditaire qu'il n'a rien trouvé, — ou encore il montre quelques pierres qu'un compère lui donne, et avec lesquelles il allèche son patron pour lui soutirer de nouvelles avances.

Un *cateador* avait ainsi excité la cupidité de son maître, qui résolut de l'accompagner dans le désert. — Il guida au hasard son *caballero* de plus en plus exténué, qui, à bout de patience, s'écria enfin : « Où est ta mine ?

— Au haut de cette montagne.

— Jour de Dieu, fit le patron, d'abord tu as désigné un premier pic, puis tu as dit que c'était tel autre, puis un autre encore, et maintenant tu veux me faire grimper sur ce cône ? Sache-le bien, maroufle, je te donnerai cent coups de cravache si tu me trompes cette fois. »

Le *cateador* se gratta derrière l'oreille :

« Seigneur, lui dit-il, faisons un marché. Donne-moi cinquante coups ici même, et n'y allons pas. »

Mines de Caracoles. — C'est, malgré tout, au *cateo* que sont dues les grandes découvertes minières. Ainsi, M. Arnous-Rivière (qui depuis a joué un certain rôle dans l'affaire Bazaine) a trouvé, en compagnie d'un sieur Diaz Gana, grâce au *cateo* depuis lors célèbre de Mendez, les mines de Caracoles, et chacun des deux associés en a retiré, en moins d'un an, cinq millions de francs.

Le *cateo*, l'exploration aventureuse à la recherche du filon, se fait d'habitude sur la foi de traditions qui souvent remontent à l'époque de l'occupation espagnole, et dont, bien entendu, la majeure partie est plutôt légendaire. Il existe de nombreux documents sur papier jauni, sortes de testaments mystiques où l'esprit religieux se mélange à la vision sincère, et où, de bonne foi, un pauvre hère lègue des millions, et, ce qui pis est, une graine de désillusion à ces assoiffés d'or, descendants authentiques des conquistadores.

Voici un spécimen de ces documents :

« Si Dieu le veut et si Dieu tout-puissant te protège et guide tes pas, tu trouveras le *derrotero* (itinéraire) de la *Olla* en sortant de la ville de Copiapo par le village des Indiens. Tu suivras le chemin de l'Inca. Près de Paipoté tu trouveras, gravés sur des roches, les emblèmes de Guanacos, qui indiqueront la direction que tu devras suivre. Tu marcheras toujours vers le nord. Tu passeras de nombreuses crêtes; ensuite, après cinq jours de marche, tu trouveras une grande montagne qui devient noire au soleil couchant, et là, avec l'aide de Dieu, tu feras ton *cateo*, et tu trouveras plus d'argent que ce que pourront emporter toutes les troupes de mules de Copiapo. »

On a suivi ce *derrotero*, et on a trouvé les mines de Caracoles, qui ont donné plus d'un demi-milliard de francs. — Cependant beaucoup de mineurs de Copiapo prétendent que Caracoles est un centre minier découvert par hasard, et ils continuent à chercher la *Olla*.

Copiapo. — Un *cateador*, le havresac rempli de morceaux d'argent massif qu'il avait découverts dans les environs de Copiapo, se grisa, dans la joie de son triomphe, et, jouant du couteau, tua un de ses camarades. Condamné à mort, il fit offrir au président de la République plus d'argent que n'en contenait alors le Chili, s'il lui faisait grâce de la vie. Le président refusa, et, avant de mourir, le *cateador* donna à l'aumônier qui lui prodigua les dernières consolations, contre la promesse de dire vingt ans durant des messes pour le repos

de son âme, le *derrotero* de sa découverte : la mine devait se trouver dans une montagne dont le triple sommet rappelait des chandeliers gigantesques et d'où l'on voyait l'église de l'aumônier.

L'homme est mort, et depuis cinquante-cinq ans on a dépensé, pour retrouver ce point, des centaines de mille francs, sans obtenir de résultat.

On entreprend parfois des *cateos* à la suite de trouvailles de *rodados* ou galets, tantôt d'argent massif, tantôt de combinaisons d'argent plus ou moins riche que l'on rencontre fréquemment dans le désert. Ces pierres ont dû se détacher de quelque filon, et, en suivant les lits d'anciens cours d'eau sur le flanc des montagnes, on a retrouvé parfois la précieuse artère.

Le *cateo* à l'aventure est presque le mode le plus scientifique. On sait que dans des terrains stratifiés secondaires se trouve généralement le minerai d'argent. Dans certains porphyres et dans les terrains de transition on trouve les minerais de cuivre, et dans les masses ocreuses, ferrugineuses et quartzeuses, le minerai d'or.

On cherche, dans ce cas, à rencontrer quelque affleurement où la matière précieuse est mise à nu, et on en prélève des échantillons, qu'on fait analyser. Après les grandes pluies, ce mode est souvent couronné de succès.

Dès qu'un *cateador* a annoncé sa découverte, dès que l'essayeur a donné un avis favorable, le mineur dénonce la mine chez le notaire, et obtient aussitôt des titres de propriété de trois *pertenencias*, de 250 mètres sur 200 chacune.

Des centaines de personnes demandent sans retard les suites de ce filon non exploré encore, et dont on ne connaît ni la force ni la direction.

Il est arrivé qu'on a accordé ainsi, sous l'égide de la loi, des mines en plein océan Pacifique, et ces propriétés de fantaisie étaient représentées par des titres négociables.

La fièvre des mines. — Lorsque les minerais qui donnent lieu à une dénonciation d'une mine sont très riches, une sorte d'épidémie ori, ou argentivore, épidémie d'un caractère aigu, s'abat sur une ville entière. On a vu, dans ces moments, Copiapo dépeuplé. Tout le monde émigre sur le champ des mines pour assister aux travaux d'exploration définitifs. On vit sous des tentes ; au milieu des jeux et des orgies grouille la marmaille. On achète et on vend, au poids de l'or et au comptant, les titres de propriété dont personne ne saurait

connaitre la valeur. On est ivre de cette ébriété délirante qui transforme l'homme en monomane, irresponsable, mais justiciable.

Après quinze jours de folie, de rêve et de cauchemar, souvent appauvris, éreintés et écœurés, convaincus qu'on n'avait eu affaire qu'à un affleurement sans profondeur, toute cette Judée rentre au bercail après son exode dans le désert, l'oreille basse et les poches vides. Cela n'empêchera pas ces natures enfiévrées de métal d'en faire autant et plus à la première occasion...

Les mineurs. — Singulière race que celle des mineurs, surtout ceux du nord chilien. Le *barratero* d'abord, l'homme qui fait le trou de mine, et l'*apire,* le portefaix qui transporte du fond des galeries 46 kilos de minerai à chaque voyage.

Le premier, Hercule agile, travaille nu avec une ceinture de cuir. Il manie, de la main droite, un marteau de 20 à 30 livres, pendant que, de la main gauche, il tient le *fleuret,* cette barre d'acier qu'il fait entrer dans la roche. Quand le trou est de la dimension voulue, il le remplit de poudre, allume une cigarette, se retire à peine de quelques pas, et sait éviter, à l'explosion, les éclats, avec autant d'habileté qu'il met de vanité à ne pas les craindre. Sobre durant six mois, il dépensera en quarante-huit heures le gain d'une saison de travail. Ce gentilhomme souterrain, bizarre comme son monde où tout apparaît aux lueurs d'un faux jour crépusculaire, croira déroger en remplissant d'une bouteille plus de deux verres; son argent s'en va au jeu et autres amusements.

Peu de jours après s'être rendu dans la ville où il est censé se reposer de son labeur, il se trouve presque aussi nu que sous la montagne, et alors, sombre et superbe, il reprend le sentier des Cordillères, retourne dans sa mine, son domaine, où il tutoie l'*apire,* qui le grandit en l'appelant : « Votre Merci... »

Les mines du Chili. — ... Visitons rapidement les mines du Chili en partant du désert d'Atacama.

A Caracoles on a trouvé l'argent rouge (chlorure et sulfoarséniure d'argent, sulfure et polybasite). Au Flamenco et à Taltal on trouve le minerai d'Atacamite (oxychlorure de cuivre).

Dans la même région, en nous rapprochant de la Cordillère, à Cachinal et à Torre-Blanca, les mineurs ont découvert

des filons d'argent, et, tout récemment, les mines d'or du Guanaco, d'où l'on espère retirer des millions.

Nous voici au Chañaral avec ses anciennes et puissantes veines de cuivre, avec son chemin de fer original, où la traction des wagons se fait au moyen de voiles dans lesquelles souffle le vent constant de cette zone.

En entrant dans la province de Copiapo nous sommes au véritable foyer, au berceau des richesses minéralogiques du Chili. Copiapo, il y a cinquante ans, n'était qu'un misérable village d'Indiens ; il devint en peu de temps la ville la plus florissante de la République. Des banques importantes s'y établirent ; on y créa des établissements métallurgiques d'une perfection remarquable. C'est le San-Francisco de l'Amérique du Sud.

Citons, en passant, Chañarcillo et Tres-Puntas, qui ont donné en argent massif, en chlorures et en sulfures, près d'un milliard; Garin, Cabeza-de-Vaca, Lomas-Buyas, Ladrillas et d'autres ont produit plus de richesses que de riches.

La mine d'or déjà ancienne de Cachiyuyo donne encore aujourd'hui à son propriétaire 800,000 francs net par an.

Carrizal-Bajo, Canto-del-Agua et Carrizal-Alto constituent le centre voisin où, dans des fonderies et des laveries, on exploite les sulfures de cuivre. Ces établissements disposent d'un chemin de fer, et il y existe une des mines les plus profondes du Chili : les chantiers se trouvent actuellement à 700 mètres au-dessous du niveau du sol.

Nous quittons le désert d'Atacama pour entrer dans la région où les champs couvrent les flancs des montagnes fouillées et perforées par les mineurs. Ainsi Huasco est aussi célèbre par ses vignes que par les mines d'or de Zapayo et de Paipoté. La tradition des richesses qu'on a découvertes dans les *cerros* a été la cause des entreprises de Tunas et Agua-Marina, dans le département de Vallenar, où, en 1872, de forts capitaux français se sont engloutis.

Avant d'arriver à Coquimbo, nous passons devant les mines de cuivre de Jarillas.

Coquimbo a valu au Chili pour les cuivres ce que Copiapo lui a valu pour l'argent. Tout près de la côte nous trouvons les mines de *La Fortuna,* avec de magnifiques établissements de fonderies.

Les mines de Tamaya, près Ovalle, ont donné de nombreux millions de piastres à Urmeneta et Errazurriz, sous forme de cuivre de 30 à 40 p. 100. Elles ont été tellement abon-

dantes qu'elles ont alimenté pendant longtemps deux grandes usines de fonte, à Tongoy et à Guayacan. Elles sont exploitées à l'européenne, et il y fonctionne, à 300 mètres de profondeur, une machine à vapeur.

Près d'Ovalle se trouvent les formidables placers de cuivre de Panulcillo, appartenant à une compagnie anglaise qui tire actuellement grand profit de ses produits, pauvres, mais abondants, grâce à la fusibilité de leurs gangues, composées principalement de grenat.

Nous passons sur le groupe des établissements de Cerro-Negro pour arriver dans la région d'Andacollo, où l'on retrouve les derniers vestiges des Indiens autochtones dans leur pureté.

Le travail des mines et le lavage des minerais y sont confiés principalement à des femmes; cette race est d'une force et d'une adresse remarquables.

Ce minerai d'une pauvreté exceptionnelle (de 2 à 3 p. 100), constitué par une argile qui tient englobé du cuivre natif et du sulfure de cuivre noir, est lavé par des Indiennes dans de grandes battées en bois. On porte ainsi, à peu de frais, le titre des minerais à 25 et 30 pour 100.

... Dans le voisinage se trouvent d'anciennes mines d'or et de mercure.

La région de Pumitaqui et ses mines de cuivre et de mercure, abandonnées pendant quelque temps, semblent prendre une importance nouvelle.

Dans les départements de Combarbala et Illapel on exploite un grand nombre de mines de cuivre, dont les produits sont transformés sur place en barres, dans des fours à réverbères chauffés au bois.

Le département d'Illapel était anciennement célèbre par ses mines d'or, dont il subsiste encore des vestiges.

Par Petorca, où l'attention se porte sur les mines d'or d'Yahuin, nous arrivons dans la riche province agricole d'Aconcagua. Là, de puissantes mines de cuivre ont succombé devant l'invasion des eaux en profondeur, produite par les infiltrations des fleuves Aconcagua et Putaendo.

Sur le trajet de San-Felipe à Santiago, à quelques hectomètres de la ligne du chemin de fer, le centre minier de Batuco a donné, en peu d'années, plusieurs millions de piastres en cuivres argentifères. Un Allemand, nommé Gal, après s'être ruiné pour lutter contre l'invasion des eaux, a fini par vaincre ce déluge souterrain au moyen de machines puis-

santes. Lorsqu'il fut plusieurs fois millionnaire, il a vendu pour six millions sa propriété à une société chilienne.

A l'est de Santiago, sur les flancs de la Cordillère, se trouvent les grands filons de cuivre et argent de Maipu, San-Pedro-Nolasco, et enfin la célèbre gorge de las Condes. Dans cette dernière région, fameuse pour ses mines d'argent, se trouve un filon de cuivre d'une puissance rare, de 25 pour 100 de métal, appelé *los Bronces,* qui fut découvert il y a une quinzaine d'années par un pauvre muletier appelé Elguin. Avec les produits de sa mine, il construisit pour un million un chemin de charrettes spécial, afin de faciliter le transport de ses minerais; et il vient de mourir, couvrant d'or chacun de ses nombreux enfants.

Le Sud ne produit guère de métaux, et nous arrêtons ici notre promenade à travers ce véritable pays de milliards où des ambitieux de richesses déploient un courage sans gloire et une persévérance sans portée morale.

Elle serait longue, la liste des victimes de la lutte contre le désert et la mine, des victimes de leur misère et de leur richesse. On y rencontrerait des voleurs et des joueurs, des rêveurs et des fous, des hommes de science et des inspirés, tout ce que l'humanité produit comme travail intellectuel et comme effort physique, tout, moins la sagesse.

Salpêtre. — ... L'industrie salpêtrière constitue l'épilogue de l'industrie minière; il ne s'agit plus de perforer des montagnes, mais d'enlever une croûte plus ou moins mince qui couvre une partie de la côte chilienne. On transforme en salpêtre les nitrates de soude impurs qu'on recueille depuis Antofogasta jusque non loin d'Arica.

Ces gisements de Tarapaca avaient été découverts en 1821. Leur utilisation agricole et industrielle remonte à 1830. A cette époque un premier chargement fut envoyé en Europe. Les ventes de cette matière s'effectuèrent en 1831, à raison de 30 francs les 50 kilogrammes. En 1884, la même quantité valait 12 francs.

En 1883 les quantités fabriquées et exportées étaient vingt-huit fois supérieures à celles que l'on exporta de 1830 à 1834[1].

1. Voici les chiffres qui donnent une idée du rapide développement de cette industrie :

De 1830 à 1834	361,000	quintaux.
De 1846 à 1849	2,060,592	—
De 1855 à 1859	5,638,763	—
De 1865 à 1869	10,594,027	—
Enfin en 1883	10,760,000	—

Le gouvernement péruvien, souverain en 1874 de cette région, avait constaté que depuis 1870 l'exportation des salpêtres avait plus que doublé sur la période de 1865 à 1869; il conçut l'idée de monopoliser cette industrie, d'autant plus que les meilleurs gisements de guanos s'épuisaient, laissant sans ressources le trésor public. Dès 1875, cent soixante-six usines salpêtrières furent expropriées, pour environ 105 millions de francs, et cédées à une compagnie fermière... Au moment où la province de Tarapaca fut occupée par les forces chiliennes, au mois de novembre 1879, la compagnie fermière des salpêtres dut céder ses usines aux autorités qui venaient administrer le pays au nom du gouvernement de Santiago. Elle protesta, et, après des négociations laborieuses, le Chili accepta, dans les premiers jours de 1888, un arrangement à l'amiable avec tous les porteurs de bons.

Au point de vue de l'exportation, les différentes matières minérales se groupent dans des proportions qu'il est intéressant de constater. En 1881 le salpêtre figure pour 47 p. 100, le cuivre pour 35 p. 100, l'argent pour 5 1/3 p. 100, le guano, le borate de chaux, le charbon de terre, etc., pour 12,50 p. 100...

... Il résulte de ce qui précède que le Chilien est mineur de naissance, métallurgiste par goût et par éducation, et que, porté à découvrir les richesses de son sol, sachant les exploiter, la nation profite de ces tendances et de cette science, même lorsque les efforts individuels n'enrichissent pas toujours les hommes d'initiative qui se lancent dans ces travaux hasardeux. » (CH. WIENER, *Chili et Chiliens,* Paris, Cerf, 1888, in-8°, p. 173-205, *passim.*)

∴

DÉTROIT DE MAGELLAN

Entrée du détroit. — « Nous sommes enfin dans le célèbre détroit, mouillés dans la baie Possession, où nous venons d'arriver et où nous attendons le jour. A moins de très belle lune, il est rare que les navires circulent de nuit dans le canal, non pas à cause de la mer, qui est abritée de tous côtés et toujours très calme, mais de peur des sables et des récifs qui encombrent le passage.

Au point du jour, nous reprenons notre route. Le canal a dans cette région une ample largeur moyenne, soumise à des

vicissitudes, à des dilatations et à des étranglements, mais jamais telle qu'on ne distingue très nettement, à droite et à gauche, les deux côtes, plates, sablonneuses ou terreuses, jamais vertes. Elles sont même, assez souvent, suffisamment rapprochées pour qu'on puisse se figurer naviguer sur une grande rivière voisine de son embouchure. Car le chenal ne semble plus être de la mer. L'eau est verte en raison de son peu de profondeur, tranquille à cause de la protection des terres, et le vent droit et cinglant qui nous coupe le visage chasse devant lui de légères vagues de rivière dont le mouvement paraît dépendre d'un courant fluvial. On pourrait se croire sur quelque Rhin dépouillé de ses cathédrales gothiques, mais toujours paré de sa robe d'émeraude. Pendant ce temps, l'œil se promène sur les rives sans rien rencontrer absolument qui amuse sa curiosité. Rien, sur la côte patagonne, des hommes à la taille gigantesque, des Indiens aux grands pieds, ou du moins dénommés tels. Rien sur l'autre bord, encore plus mystérieux, la patrie des étranges Fuégiens, les sauvages nains qui vivent nus au pied des glaciers, dans la neige, à la faveur naturelle d'une épaisse couche de tissu adipeux.

Il fait froid, mais c'est un froid très supportable. Cela empirera demain, paraît-il. C'est surtout de l'autre côté de Punta-Arenas, où nous allons arriver au coucher du soleil, que le détroit prend la physionomie à laquelle il doit sa réputation. Là, les grands paysages, la température rigoureuse, la rencontre possible des Fuégiens qui viennent échanger contre du biscuit, de vieux vêtements, du tabac, leurs armes, unique échantillon de leur industrie, et leurs peaux de bêtes. Là enfin la mer enragée de Pilar.

Punta-Arenas. — Nous stoppons devant Punta-Arenas. L'obscurité est profonde déjà. On n'aperçoit de la ville, dont nous sommes très près mouillés cependant, que quelques rares lumières.

Punta-Arenas, une heure auparavant, nous avait fait effet plus imposant. Ce n'est qu'un petit port avec env deux mille habitants, mais il est prospère. Le peu de éparse sur la vaste Patagonie, le détroit et la Terre de converge sur ce point, et cela fait encore quelque ch centre perdu, privé même de communications télégrap est la ville la plus australe du globe. Il est séparé par mes distances des extrêmes régions civilisées chili argentines. Les quelques établissements qui l'avoisi mes ou camps de chercheurs d'or, ne sont que ses

avancées et n'ont pas encore acquis assez d'importance et de fixité pour avoir obtenu la mention cartographique.

Donc, au coucher du soleil, Punta-Arenas, avec ses maisons d'assez honnête apparence, occupant un arc étendu de la baie au fond de laquelle s'étend la ville, Punta-Arenas nous avait donné une première impression favorable. Mais, une fois débarqués, en dépit de la fête du jour, marquante sur un calendrier espagnol pourtant, l'Ascension, nous ne trouvons que ténèbres et silence. Nous traversons sans lanterne, à travers les sifflements d'un vent glacial, un interminable *appontement* dont les poutres espacées offrent leur appui discontinu à notre marche d'aveugles. A l'extrémité de ce débarcadère, nous sentons sous nos pieds un sable abondant. Nous sommes dans une rue cependant, une moitié de rue, car nous longeons une file de maisons dont aucune d'ailleurs n'est éclairée. Même on entrevoit confusément quelques enseignes. Un peu plus loin, nous entrons dans une large rue, une rue complète cette fois, avec ses deux côtés. De l'obscurité, pas un passant, pas un chien; pas le moindre bruit en dehors d'un chant de clairon, pas très éloigné, d'autant plus vibrant qu'il résonne dans un silence parfait. Il n'est pas huit heures, et, sans avoir la prétention de trouver à Punta-Arenas le mouvement d'un boulevard de Paris, on a le droit d'être surpris de cette absence de vie. Nous débouchons sur une vaste place au fond de laquelle se détache une maison largement éclairée, projetant devant elle de grandes zones lumineuses en éventail. Mieux encore, on voit des silhouettes passer et repasser, entrer et sortir. On entend le murmure des voix. Voilà à qui parler! Il se trouve que cette habitation est celle de l'agent de la Compagnie, un Français, un des Français de Punta-Arenas, car nos compatriotes, toute proportion gardée, sont assez nombreux dans cette petite cité.

Nous apprenons la cause de la léthargie universelle : c'est la faute à la révolution. La guerre civile du Chili prend de plus en plus de gravité, et nous recevons la nouvelle de la perte du *Blanco-Encalada,* le plus beau cuirassé de la flotte chilienne. Le brave général Valdivieso, commandant de cette place, dans la crainte d'un coup de main des antibalmacédistes, a cru devoir organiser une petite Terreur à Punta-Arenas : fermeture des maisons à partir de six heures, exception faite de quatre établissements privilégiés; visites domiciliaires et confiscation des armes des particuliers, y compris les étrangers. Enfin, pour relever la gaieté affaissée

du public, circulation de patrouilles nocturnes lançant, en présence de toute ombre mouvante, le sacramentel : *Quien vive?* auquel le promeneur, s'il en reste dans ces conditions, doit répondre bien vite : *Chile!* sous peine d'essuyer des coups de fusil. Nous regagnons le bord sans mauvaise rencontre, et au point du jour le *Tafna* est déjà loin en mer.

C'est ainsi que notre première escale dans l'Amérique du Sud nous rappelle que nous entrons dans la patrie par excellence des guerres civiles.

Port-Famine. — Nous passons devant Port-Famine, vieil établissement des premiers temps de l'occupation espagnole, dont les habitants, à l'exception d'un seul, moururent de faim, circonstance qui refroidit si bien l'élan de la colonisation que, durant deux cent cinquante ans, personne ne songea à s'établir dans le détroit. Un autre souvenir se rattache à ce point, celui du fameux tonneau qui desservait la correspondance entre les deux océans : chaque navire y jetait les lettres qu'il voulait expédier derrière lui, et se chargeait de celles à transporter devant lui. Ce bureau sans buraliste fonctionna jusqu'à la naissance de Punta-Arenas...

Aspect du détroit. — A partir de Punta-Arenas le froid s'accentue; le détroit prend son véritable aspect, tout différent de celui de l'entrée. Le mauvais temps se présente sous toutes ses formes, presque simultanément. Les variations météorologiques, ailleurs alternées, rentrent les unes dans les autres comme les tubes d'une lunette d'approche : nous passons en quelques minutes de la pluie à un vent cinglant, du vent à la neige, à quoi succède une brume épaisse. Dès qu'elle est dissipée, on voit un ciel brouillé, avec des triangles de lumière perçant par des éclaircies des nuages sombres tout prêts à se résoudre en pluie. Mais ce qui subsiste au milieu de ces changements à vue, c'est l'humidité, la froide et triste humidité qui rampe sur mer en lambeaux que les pâles rayons solaires n'arrivent pas à disperser, qui, sur terre, imbibe les plantes comme des éponges, par les feuilles et par la racine.

La côte se dresse à droite et à gauche en montagnes poudrées d'une neige qui, dit-on, subsiste en été sans très grande diminution, couvertes de mousse, de gazon, de forêts basses au feuillage noir et persistant. Ces montagnes n'ont pas de très considérables élévations. La mer tranquille du détroit ne les a pas déchiquetées en falaises grandioses; leurs contours ne s'accidentent pas des hardies découpures dont le roc vif prend le dessin sous le travail des eaux. Les grands traits

naturels, les glaciers, les murs titaniques, les sombres couloirs, sont plus loin, dans l'intérieur des terres et le long des canaux plus reculés de ce labyrinthe de bras de mer. Les lignes ici sont gracieuses, simples, et composent un paysage qui, transporté sous une latitude plus clémente, serait souriant et amical. Mais le ciel *magellanique,* sans détruire cette beauté, la transforme, et lui donne une expression de profonde mélancolie...

Borja. — ... Un peu avant le coucher du soleil nous mouillons à la baie de Borja, à quelques brasses du rivage. Nous débarquons avec le canot envoyé par le département des vivres à la recherche des moules qu'on récolte par tonneaux dans ces parages.

Notre première opération est la reconnaissance de certaines barres horizontales, très nombreuses, formant des traits de raccord d'un arbre à l'autre, qui nous avaient intrigués avant même le complet arrêt du bateau. Ce sont des planches clouées, de grands écriteaux portant des dates et les noms d'une quantité de navires qui se sont arrêtés à cet endroit. Ces témoignages du passage des hommes peuplent cette solitude, mais à la manière des tombes qui garnissent un cimetière. On n'entend pas le plus léger bruit; aucune agitation ne révèle, à perte de vue, la vie humaine ou animale. Le regard est d'abord séduit par le site, qui est un des plus beaux du détroit. Les petites îles rondes, pas plus grandes que ça, séparées par de minces couloirs qui conviendraient si bien à des pirogues de sauvages pour le jeu de cache-cache, rappellent d'abord à l'imagination les classiques berceaux de verdure et corbeilles de fleurs. Mais ces fleurs, véritables curiosités d'herbier, sont trop fluettes et trop disséminées pour faire nulle part la moindre tache vive. Elles n'existent que botaniquement parlant. Quant au feuillage, la nature a dû l'armer [illegible]
l'existence sous ce rude climat. C'est une verdure de buis
et de ronces dont les feuilles, petites et dures, piquent co[illegible]
des épines... Et une tristesse qui fait partie du milieu am[illegible]
pénètre lentement et irrésistiblement le spectateur égar[illegible]
ce rivage.

Nous tentons une courte et pénible escalade le long d[illegible]
petit ruisseau alimenté par la fonte des neiges supérie[illegible]
dont l'origine est très nettement indiquée [illegible]
montagne, bien en haut, non loin du s[illegible]
d'un trait noir capricieux qui va s'éla[illegible]
auxquelles on s'accroche cassent dans [illegible]

foncent dans la mousse spongieuse. Le sol et les arbres sont pourris par l'humidité. Pour découvrir quelque chose il faudrait s'élever par ce difficile chemin jusqu'aux cimes neigeuses qui nous dominent de plusieurs centaines de mètres. De là on embrasserait un magnifique panorama, une vaste étendue de la mer intérieure, les ondulations cachées derrière les premières vagues des chaînes de la grande île fuégienne, et un large espace de la terre patagonne.

Les Fuégiens. — Ils viennent, entourés de leurs chiens faméliques, bêtes méchantes et malheureuses, symbolisant la pire condition qui sur cette terre pourrait échoir à une créature humaine, celle de domestique d'un sauvage fuégien. Accueillis hospitalièrement, ils se montrent gais, bons enfants, sans prétentions aux belles manières, un peu turbulents, un peu primitifs, d'une rapacité que tempère le respect des blancs et que réprime au besoin la surveillance, d'une voracité que rien n'assouvit. D'ailleurs, sur le pont du bon navire, rien à redouter de leur éternelle fringale. Mais on sait que l'étranger surpris à terre serait utilisé comme comestible. Ce ne serait pas pour lui faire du mal; on ne peut pas dire que les Fuégiens soient précisément méchants : c'est l'estomac qui parle. — Du feu divin que ravit notre père Prométhée, il leur a été réparti une si faible étincelle qu'on serait tenté de demander s'ils ont fait une bonne spéculation en naissant hommes, et si le don de l'intelligence proprement dite, à ce degré de débilité, compense pour eux la perte de l'instinct animal et de la supérieure organisation physique de la bête. Certes les guanacos, les représentants les plus marquants de la faune du détroit, sont aussi bien armés qu'eux pour le *struggle for life,* et si, au lieu d'être les honnêtes ruminants du genre chameau qu'ils sont, ils se réclamaient de la tribu des carnassiers, il serait bien possible qu'ils arrivassent au refoulement et à l'extinction des bimanes indigènes. Darwin, qui a observé l'entrevue d'un Fuégien et de sa mère se retrouvant après une longue séparation, déclare que leurs démonstrations sympathiques furent moins intéressantes que la rencontre d'un cheval et d'un de ses vieux compagnons. L'appréciation du naturaliste anglais a pesé, depuis, sur le jugement des voyageurs, car rien n'est préjudiciable comme d'avoir été noté par un homme célèbre.

Mines d'or dans la Terre de Feu. — Il vient de survenir aux Fuégiens une des plus grandes calamités qui puissent frapper un peuple dépourvu pour la défensive, la découverte de

mines d'or sur leur territoire. Leur patrie, qui ne tentait personne, est devenue l'objet des convoitises que les mirages du royal métal a le don d'éveiller. Le Chili et l'Argentine se sont empressés de faire valoir leurs droits respectifs sur la pauvre île, dont les habitants logent dans des trous creusés en terre et se nourrissent presque exclusivement, dans la saison d'hiver, de rats qu'ils mangent sans les vider, leur dénuement leur interdisant, en économie gastronomique, tout gaspillage. Une commission de délimitation a procédé au partage, et la démarcation a été représentée par une ligne droite, idéale, coupant dans l'inconnu des rivières à découvrir, des montagnes non dénommées et des déserts non encore entrevus... Les résultats obtenus sont au moins satisfaisants, car les sarcleurs de pépites vont en augmentant. Si le mouvement continue, il amènera, comme toujours, la colonisation du pays et la disparition des indigènes[1]. » (LOUIS BASTIDE, *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1892, p. 336-342.)

* * *

CHEMINS DE FER

Le Pérou a réussi à faire aboutir sur le plateau deux lignes qui partent du littoral; celle de Callao au Cerro de Pasco par Oroya s'élève jusqu'à 4,568 mètres. On n'a rien publié sur cette ligne : l'ingénieur Malinowski avait rapporté des notes qui ont été détruites par un accident en Europe. La seconde ligne va de Mollendo à Puno et Cuzco. Ce fut sous la présidence du colonel Balta (1868-1872) que les travaux publics reçurent leur grande impulsion; on décida la construction de dix-neuf lignes ferrées, qui n'ont pas été réalisées; le développement actuel des lignes péruviennes est de 2,620 kilomètres.

La Bolivie n'a qu'une seule ligne, qui est le prolongement de

1. L'or a été signalé en 1886; le ministre de France à Buenos-Ayres annonça alors qu'on trouvait l'or dans la Terre de Feu sous la forme de lamelles ou de petits œufs. Depuis, l'archipel a été exploré avec grand soin par Rousson et Willems en 1890, et par Julio Popper, qui a dressé une carte; ils ont trouvé dans le sud d'immenses forêts. — Nous rappelons ici que la Terre de Feu a été contournée par le sud pour la première fois en 1615-1616 par le navigateur hollandais Jacques Le Maire (fils d'un négociant flamand de Tournay). La Compagnie des Indes avait obtenu des Provinces-Unies le monopole de la navigation par le détroit de Magellan; une réunion de marchands confia à Le Maire la mission de passer dans le Pacifique par le sud sans emprunter le passage du détroit; l'expédition comprenait deux vaisseaux, *la Concorde* et *le Hoorn* : elle partit du port de Hoorn, sur le Zuiderzée, de là le nom de cap Horn. Le détroit de Le Maire est à l'est, entre la terre et Staten-Island.

la ligne chilienne partant de Antofogasta; elle dessert Huanchaca, la plus importante mine d'argent de Bolivie, et aboutit à Oruro; elle date de 1888-90; la longueur est de 923 kilomètres.

En 1892 le Chili avait deux réseaux : celui des lignes de l'État, qui comptait 1,106 kilomètres, et le réseau des lignes particulières, qui atteignait un développement de 1,662 kilomètres.

*
* *

OUVRAGES A CONSULTER

Le Pérou avant la conquête espagnole, par Ern. Desjardins, Paris, 1858.

Relation du voyage de la mer du Sud aux côtes du Chili et du Pérou, par Frézier, Paris, 1716.

Recueil de voyages dans l'Amérique méridionale, par Fr. Coréal, Amsterdam, 1738.

Histoire des tremblements de terre arrivés à Lima, par Hales, trad. de l'anglais, la Haye, 1752.

Voyage au Pérou en 1791-94, par J. Skinner, Paris, 1809 (donne surtout des détails sur les missions des Andes).

Voyage en Araucanie, Chili, Pérou, Colombie, par W.-B. Stevenson, traduit par Setier, Paris, 1828.

Voyage au Chili, au Pérou et au Mexique en 1820-22, par Basill Hall, trad. française, Paris, 1824.

Souvenirs de l'Amérique espagnole, par Max Radiguet, Paris, 1856.

De Québec à Lima, Journal d'un voyage en 1858-59, par le vicomte de Basterot, Paris, 1880.

Voyage dans l'Amérique du Sud, par E. Grandidier, Paris, 1861.

Promenade à travers l'Amérique du Sud, par le comte de Gabriac, Paris, 1868.

Voyage à travers l'Amérique du Sud, par P. Marcoy (de Saint-Cricq), Paris, 1869 (a paru aussi dans le *Tour du monde,* 1867).

Pérou et Bolivie, par Ch. Wiener, Paris, 1880.

Chili et Chiliens, par le même, Paris, 1888.

Du Pacifique à l'Atlantique, par O. Ordinaire, Paris, 1892.

Des Andes au Para, par Marcel Monnier, Paris, 1890.

Bolivia, par A. Bresson, Paris, 1886.

Histoire de la conquête du Pérou, par Prescott, trad. française, Paris, 1861-63.

Le Pérou, par Émile Carrey, Paris, 1875.

A History of Peru, by Clément Markham, Londres, 1892.

Lima, par Manuel A. Fuentes, Paris, 1866.

Histoire de la guerre du Pacifique (1879-81), par D. Barros Aranas, 2 vol. in-8°, Paris, 1881.

La jeune Amérique, Chili et Bolivie, par A. Bellessort, Paris, 1897.

IX

RÉPUBLIQUES DE LA PLATA

Diaz de Solis. — Jean Diaz de Solis, qui avait découvert les embouchures du fleuve des Amazones, parcourut en 1515 les côtes du Brésil et arriva dans le grand estuaire formé par les fleuves Parana et Uruguay; il lui donna le nom de *mar dulce*, qu'il conserva jusqu'à l'arrivée de Sébastien Cabot. Solis descendit à terre près des embouchures des deux fleuves; il fut massacré et mangé par les terribles Indiens Charruas, que les Espagnols ne purent jamais soumettre et durent exterminer vers 1800[1].

Sébastien Cabot. — Sébastien Cabot, le second explorateur de cette région, partit d'Espagne en 1526 (3 avril); il fut surpris de trouver sur les indigènes des ornements d'or et d'argent, qu'ils échangeaient avec empressement contre des bagatelles d'Europe; voilà pourquoi, prenant une pièce de monnaie, il la jeta dans le golfe en disant qu'il s'appellerait désormais *rio de la Plata*, ou rivière de l'argent. Il remonta le Parana, pénétra dans le Paraguay jusqu'au confluent du Vermejo, cherchant partout le pays qui devait renfermer les mines. Il construisit des forts près du confluent de l'Uruguay et du Parana : San-Salvador sur l'Uruguay, et celui de *Sancti Spiritus* sur le Parana; ce dernier fut détruit par les Indiens en 1532, deux ans après le départ de Cabot[2].

Mendoza et Cabeza de Vaca. — Les découvertes de Cabot, ou plutôt les espérances qu'elles permettaient de former, décidèrent Charles-Quint à tenter la colonisation du pays; il en chargea Pedro de Mendoza, qui fut nommé adelantado et partit en 1534 avec 2,500 colons, parmi lesquels se trouvaient de nombreux Flamands. Il fonda Buenos-Aires sous le nom de *Nuestra-Senora de Buenos-Aires*, parce que la région était très salubre. Il y laissa une

1. Les Charruas habitaient la côte nord de l'estuaire, et étaient surtout cantonnés sur les bords de l'Uruguay; ils ont fait perdre à l'Espagne plus de soldats que les conquêtes du Mexique et du Pérou. Ils ne disparurent pas complètemen après le massacre de 1800; le général Ribeira dut encore diriger une expéditi en 1831, d'où il ramena une centaine de prisonniers.

L'île Martin-Garcia, en face l'embouchure de l'Uruguay, a conservé le no pilote de Solis.

2. Un compagnon de Cabot, L. Ramirez, écrivit une relation de ce vo qui a été traduite en français et publiée dans les *Nouvelles Annales des voy* 4e série, tome XV, p. 33-73.

colonie qui fut complètement détruite par les Indiens. Il envoya dans l'intérieur don Juan de Ayolas, qui se fixa (15 août 1536) sur les bords du Paraguay, à un endroit appelé Lombaré (nom d'un cacique), auquel on donna plus tard le nom de *Assomption;* Assomption devint la capitale des établissements espagnols, et fut la résidence des gouverneurs jusqu'en 1620. Mendoza s'embarqua pour l'Espagne en 1538 et mourut en mer. Son successeur fut Nunez Cabeza de Vaca, qui avait servi sous Mendoza; revenu d'Espagne en 1541, il débarqua sur la côte de Santa-Cathalina et gagna Assomption par terre (1541-42); il essaya de relever Buenos-Aires en 1542, mais la colonie fut encore détruite. Sous ces deux gouverneurs furent importés les premiers chevaux, des vaches, des taureaux qui devaient se multiplier si rapidement dans les pampas, et qui furent immédiatement appréciés des Indiens[1].

Irala. — Le véritable conquérant de la Plata fut D. Domingo Martinez de Irala (1542-1557), qui détruisit de nombreuses tribus indiennes et pénétra jusqu'à la Cordillère, où il donna la main aux Espagnols du Pérou.

Établissement définitif de Buenos-Aires. — Son troisième successeur fut Jean de Garay, qui releva pour la troisième fois Buenos-Aires. Il acheta le terrain pour un cheval aux Indiens Querandis. La maison qu'il se construisit existe encore. Elle devint capitale d'un second gouvernement en 1620, eut un évêché en 1622 et une audience royale en 1665[2]. Son développement ne commença qu'au moment où elle devint le siège d'une vice-royauté, en 1779. Elle avait 90,000 habitants en 1700.

La colonie sous la domination espagnole. — La colonie ne renfermait pas de métaux; elle eut peu d'importance aux yeux

1. Mendoza avait débarqué avec 16 vaches, 2 taureaux, 32 chevaux ou juments, 20 chèvres, 46 moutons, 18 chiens, qui furent emmenés dans l'intérieur par Ayolas et Irala; la faim les força à les manger. Alors Cabeza de Vaca vint du Paraguay avec 10 vaches et un taureau, qui sont les ancêtres des immenses troupeaux de la pampa. Voir le 81e volume de la *Hakluyt Society*, qui renferme deux mémoires de Cabeza de Vaca et de l'Allemand Ulrich Schmidt.

2. Jusqu'en 1620 Buenos-Aires n'éprouva pas le besoin de posséder des magistrats réguliers ni des avocats. Le *cabildo* (conseil municipal) réglait les différends de la population fort peu nombreuse; en 1613 il apprit le départ de Séville de trois avocats qui venaient se fixer à Buenos-Aires; il les empêcha de débarquer. En 1620 il fit venir des magistrats de Charcas (Haut-Pérou, Bolivie actuelle); ces magistrats furent si rapaces que l'on demanda dans la suite la création d'un tribunal permanent; on fonda l'audience royale, qui fut installée en 1661. Les magistrats formèrent une caste très orgueilleuse, très arrogante, très exigeante: on devait se découvrir sur leur passage; ils introduisirent l'usage de la perruque poudrée; on les appela *pelucanes;* une ordonnance royale les obligea à adopter un genre particulier de coiffure formant un toupet (*copete*) sur le front; on les appela aussi *gente de copete*. Ils appliquèrent les fameuses *lois des Indes*, commencées sous Philippe II et promulguées le 18 mai 1680; elles ont été conservées dans la République jusqu'en 1870; on les enseignait à Charcas, et, à partir de 1821, à l'université de Buenos-Aires.

des Espagnols, et son histoire présente peu de faits à retenir jusqu'au moment de l'indépendance. Les Espagnols y trouvèrent de nombreuses tribus indiennes appartenant aux trois grandes races quichua, guarani et araucane. Ils cherchèrent à se les assimiler et contractèrent avec eux de nombreuses alliances, surtout avec les Guaranis, peuple d'agriculteurs paisibles qui s'appelait la Grande Nation et peuplait tout le centre du continent, de la Plata au Darien. La race conquérante fut absorbée par les indigènes. La guerre ne commença qu'au XVIIIe siècle; en 1726 les créoles de Buenos-Aires voulurent soumettre les Indiens de l'Uruguay et furent souvent battus, surtout vers 1739 et 1740. Elle a recommencé de nos jours; la République a soumis, ou plutôt anéanti les Indiens des pampas de 1877 à 1881. Il n'en reste que quelques milliers.

Établissements des jésuites. — Les jésuites avaient mieux réussi en employant les moyens pacifiques. Ils avaient débarqué en 1549 sur les côtes du Brésil, où ils rencontrèrent des tribus de Guaranis et les suivirent dans l'intérieur; d'autres jésuites vinrent du Pérou en 1567; ils arrivèrent au Paraguay en 1588. Leur centre d'opération fut d'abord Cordoba, où ils établirent une université en 1613; puis ils se transportèrent sur les bords du Parana et de l'Uruguay, où ils fondèrent leur première réduction, appelée Loreto (1609); en 1631 ils en avaient 20 peuplées de 70,000 Guaranis convertis; en 1730 le nombre s'éleva à 30, comprenant une population de 133,700 âmes, et au moment de leur expulsion en 1767 ils dirigeaient 144,000 Indiens bien disciplinés qui s'occupaient de travaux agricoles. Indépendants des gouverneurs espagnols, les jésuites firent des règlements pour toutes les branches de l'administration, même pour l'organisation militaire, afin de pouvoir se défendre contre les Portugais. On ne peut nier qu'ils surent civiliser les tribus indiennes et leur assurer une existence heureuse, sans les astreindre à des travaux pénibles. Ils organisèrent un *communisme* chrétien qui leur permit d'accomplir des travaux, de construire des monuments aujourd'hui en ruines et perdus dans la forêt qui a recouvert les champs cultivés des Missions. Leur œuvre ne fut pas continuée, et les premières victimes du décret royal de 1767 furent les malheureux Indiens; leurs communautés se dispersèrent; en 1801 ils n'étaient plus que 45,000[1].

1. « Ils amusaient leurs néophytes par une grande quantité de bals, de fêtes et de tournois; et dans toutes ces cérémonies ils faisaient porter aux acteurs et au corps municipal les habits les plus précieux que l'on inventait en Europe. Ils donnaient chaque année à tous les Indiens l'habillement et leur fournissaient une nourriture suffisante et même abondante. Ils se contentaient de les faire travailler à peu près la moitié de la journée, et le travail même avait un air de fête, parce que quand les ouvriers partaient pour aller travailler aux champs, ils marchaient toujours en procession avec de la musique, et portant quelque pet[ite] statue sur un brancard. On commençait par dresser une feuillée pour la pla[ce] et la musique ne discontinuait pas jusqu'au retour à la peuplade, qui s'ex[écu]tait comme le départ.

« ... Leurs églises, les plus grandes et les plus magnifiques de ces contrées, ét[

Lutte avec les Portugais. — Si les Espagnols ne surent pas tirer parti des richesses naturelles et du sol des pampas, ils eurent au moins l'honneur de défendre la colonie contre les Portugais. Ces derniers réclamèrent la côte nord du rio de la Plata et y fondèrent la colonia del Sacramento en face de Buenos-Aires, et Montevideo sur un promontoire avancé de l'estuaire (1773). Les Espagnols s'en emparèrent immédiatement, mais le différend concernant les frontières ne prit fin en 1777 qu'après une longue enquête, des explorations qui eurent au moins le mérite de procurer quelques renseignements sur les pays que les deux gouvernements se disputaient sans le connaître.

L'indépendance. — Aucune colonie n'était mieux préparée à l'indépendance; les événements vinrent la favoriser. L'Espagne avait dû déclarer la guerre à l'Angleterre en 1804; en 1806 une flotte débarqua un corps de troupe sur les côtes de la Plata, et Beresford occupa Buenos-Aires. Les autorités de la colonie ne purent rien faire pour la défense. Jacques de Liniers, officier de marine au service de l'Espagne, commandait alors le port de Enseñada; obligé de céder devant la flotte anglaise, il alla chercher des troupes à Montevideo et chassa les Anglais. Il fit échouer, l'année suivante, une nouvelle tentative d'occupation anglaise, et fut nommé vice-roi. Quand Napoléon plaça Joseph sur le trône d'Espagne, il envoya le comte de Sassenay, un ancien émigré, auprès de Liniers pour le décider à préparer l'annexion de la colonie à la France[1]. Les Argentins voulaient être indépendants; ils se soumirent à la junte de Séville et proclamèrent comme vice-roi B. Hidalgo de Cisneros y la Torre, un administrateur faible qui laissa préparer la révolte; elle se produisit en 1810, à la date devenue historique du 25 mai, par la formation d'une junte locale. Une des premières victimes de la révolte fut Liniers, que les créoles fusillèrent dans la pampa, près de Cordoba. Le principal fait de la guerre fut le siège de Montevideo; *le 9 juillet 1816* le congrès de Tucuman proclama l'indépendance de la colonie, qui prit le nom de *Provinces-Unies de l'Amérique du Sud.* La première constitution, promulguée en 1819, était copiée sur celle des États-Unis.

Les guerres civiles. — La nouvelle république comprend deux sortes de population : celle des villes, qui a conservé ou adopté les usages de l'Europe; celle des pampas, les *gauchos,* ignorante, robuste, audacieuse, instrument de révolutions violentes. Il se forma immédiatement deux grands partis, qui ont lutté jusqu'en 1860: le

pleines de très grands autels, de sculptures et de dorures, et les ornements ne pouvaient pas être plus précieux, ce qui fait voir que les jésuites employaient à ces dépenses au moins une partie des biens des communautés. Leurs maisons [illegible] ordinaires, mais ils avaient de grands magasins. » (F. DE AZARA, *Voyage d[illegible]mérique méridionale*, Paris, Dentu, 1809, II, p. 249-251.)

1. *Napoléon Ier et la Fondation de la République Argentine, Jacques et le marquis de Sassenay*, par le marquis de Sassenay, Paris, Plon, 1 Jacques de Liniers (1753-1810) était né à Niort.

parti *unitaire*, composé de personnages relativement instruits, graves, doctrinaires comme nos libéraux de 1830; ils voulaient rétablir la centralisation et donner à la république une organisation monarchique; ce parti est surtout représenté par Rivadavia, qui eut le grand mérite de favoriser l'immigration par son décret du 22 septembre 1822. Ce parti fut vaincu par Rosas, un *gaucho*, chef du parti fédéraliste, qui se composait des chefs puissants des exploitations d'élevage, les *caudillos*. Il fit une guerre féroce aux unitaires; sa devise était : *Mueron los salvajes unitarios* (mort aux sauvages unitaires). Il fut battu en 1852, et dut se réfugier en Angleterre, où il est mort en 1877. Malgré sa défaite, le régime fédéral a été consacré par la constitution de 1853 revisée en 1860. Le président est élu pour six ans et entre en fonctions le 12 octobre, jour anniversaire de la découverte de l'Amérique; il est responsable et gouverne avec cinq ministres irresponsables. Depuis cette époque la République Argentine s'est appliquée à favoriser le développement de ses richesses naturelles; sa population a doublé[1]; elle a construit de grandes lignes de chemins de fer; celle de Mendoza, qui va être reliée à Santiago, fut inaugurée en 1884. Une crise financière a provoqué en juillet 1890 une révolution : le président Juarez Celman a dû se retirer et a été remplacé par Pellegrini. La ville de Buenos-Aires est devenue capitale et propriété fédérale. La province de ce nom s'est donné une nouvelle capitale : c'est la Plata, fondée le 19 novembre 1882[2].

Francia au Paraguay. — En 1810 le Paraguay était gouverné par un homme aimable, paternel, D. Bernardo Velasco; le Paraguay refusa de se joindre au mouvement commencé par Buenos-Aires, et repoussa Belgrano qui voulait l'aider à s'affranchir. Les idées d'indépendance étaient aussi très vives au Paraguay, mais on voulait agir en liberté et ne pas se lier en partageant les destinées de Buenos-Aires. La révolution se produisit en mai 1811; on nomma une junte qui fut dominée par D. José Gaspar Rodriguez de Francia, fils d'un administrateur des tabacs, Brésilien de naissance. Au congrès de 1813, Francia fit nommer deux consuls, et changea le nom de *province* du Paraguay en celui de *République*; en 1814 Francia fut nommé dictateur et garda ce titre jusqu'à sa mort, le 20 septembre 1840. Francia fut un dictateur austère, désintéressé, sévère et cruel; il gouverna sans conseillers. Sa maxime était « que la liberté doit être proportionnée à la civili-

1. Si la République Argentine était peuplée comme le Brabant, elle aurait 930 millions d'habitants. Elle est seulement de 4,500,000. Elle a reçu, de 1857 à 1889, 1,374,797 immigrants, dont la majorité est formée d'Italiens (65 pour 100).

2. Les quatorze villes qui servent de capitales aux États et leur donnent leur nom furent fondées au XVIe siècle, excepté Parana, qui date de 1730. San-Louis del Estero fut fondée en 1549; Mendoza, en 1561; San-Juan, en 1562; Tucuman, en 1565; Santa-Fé et Cordoba, en 1573; Catamarca, en 1570; Buenos-Aires, en 1580; Salta, en 1582; Corrientes, en 1588; Rioja, en 1591; Jujuy, en 1592; San-Louis, en 1597.

sation, et que là où le besoin ne s'en fait pas sentir, elle ne peut être que préjudiciable. » Il abaissa le clergé et diminua sa richesse; il interdit tout commerce avec l'étranger, défendit l'entrée de son État, et retint prisonnier le savant Bonpland[1], qui était venu herboriser sur les terres de la République; il défendit à ses sujets de quitter le pays, ce qui les obligea à s'occuper d'agriculture : à ce dernier point de vue, sa tyrannie fut profitable au pays.

Les deux Lopez. — On rétablit le consulat en 1841, mais la dictature reparut bientôt; elle fut exercée avec une grande élévation de sentiments et une grande intelligence par don Carlos Antonio Lopez et son fils Solano Lopez. Antonio Lopez lutta avec Buenos-Aires pour obtenir la libre navigation du Parana, et son fils soutint contre le Brésil, l'Uruguay et la République Argentine cette guerre épique qui dura de 1866 à 1870 et se termina par la défaite du Paraguay au Cerro-Cora (1er mars 1870). Cette guerre avait fait périr un million d'hommes et dépeuplé le Paraguay, mais la nationalité fut sauvée; le Paraguay n'eut pas le sort de la Pologne, à laquelle on l'a comparé à cause de sa situation continentale. Le petit peuple se donna une nouvelle constitution, qui l'a fait sortir du régime de dictature; elle fut rédigée par un congrès en 1870; elle est très libérale et permet aux étrangers d'entrer et de sortir librement. La population a régulièrement augmenté : elle était de 768,000 en 1866, avant la guerre, elle est actuellement d'environ 500,000; elle comprend 228 Français. Elle est une des plus intéressantes de l'Amérique espagnole; son patriotisme lui a valu l'estime générale; elle a justifié les fières déclarations que A. Lopez adressait à Buenos-Aires en 1845 :

« Le peuple du Paraguay ne saurait être conquis (*es inconquistable*); il peut être écrasé par quelque grande puissance, mais il ne sera jamais l'esclave d'aucun pouvoir. Dans ces termes, toutes contestations ultérieures doivent cesser; il est en outre injurieux de proposer à un peuple qu'il abdique sa nationalité et son existence politique. »

Uruguay. — La région qui forme aujourd'hui la *République orientale de l'Uruguay* fut enlevée aux Espagnols par le général Artigas soutenu par le général français Rondeau, à la suite d'une guerre qui se prolongea de 1811 à 1815; il se brouilla avec la junte de Buenos-Aires qui n'avait pas voulu recevoir ses députés. Le Portugal intervint pour essayer de nouveau d'occuper la rive gauche de la Plata. Le général Lecor partit de Lisbonne en 1816 et occupa toute la province, qui fut annexée à la colonie du Brésil sous le nom de province *Cisplatine*. Quand le Brésil devint

1. Aimé Bonpland était né à la Rochelle en 1773; il fut intendant de la Malmaison et reçut le dernier soupir de l'impératrice Joséphine en 1814; il conseilla à Napoléon de se rendre au Mexique en 1815. Nous le trouvons professeur de sciences naturelles à Buenos-Aires en 1817; fut retenu au Paraguay de 1821 à 1831, et se fixa à San-Borja-sur-Uruguay. Il est mort en 1858, après avoir légué ses collections à la France.

indépendant, en 1823, l'Uruguay réclama son autonomie et la fit accepter au Brésil en 1828; la constitution, votée par l'Assemblée constituante en 1829, fut promulguée en 1830. Son premier président fut le général Fructuoso Rivera, dont le nom a été donné à un département. La nouvelle République a eu une existence très agitée; elle dut se défendre contre Rosas de 1848 à 1851; l'insurrection contre le président Florès en 1864 fut une des causes de la guerre contre le Paraguay.

Explorations. — La région des pampas est aujourd'hui complètement connue; elle a été traversée en tout sens par les explorateurs, des Anglais surtout, qui s'abattirent sur le pays après l'indépendance pour en exploiter les richesses : le plus intéressant récit de cette première époque est celui de Head, qui traversa plusieurs fois les pampas vers 1825; la première description générale et scientifique a été donnée en 1864 par le docteur français Victor-Martin de Moussy. Il alla à la Plata pour se rendre compte des difficultés d'acclimatement pour les Européens; il dut rester douze ans à Montevideo avant de pouvoir pénétrer dans la République Argentine, alors dominée par Rosas; après la chute de ce dernier, il fit un voyage de cinq ans à travers toutes les provinces, de 1855 à 1859[1].

Chaco-Grande. — Au nord de la République nous trouvons encore une région inconnue appelée le Chaco-Grande, habitée par des tribus indiennes chassées du Pérou à l'époque des Incas. Elle est partagée entre le Paraguay, la Bolivie et la République Argentine; deux grands fleuves la traversent : le Pilcomayo et le Vermejo ; le premier est navigable à la sortie des montagnes de la Bolivie et à son embouchure, et cependant aucun explorateur n'a pu le suivre sur tout son parcours. Ayolas, le fondateur de l'Assomption, voulut traverser le Chaco pour gagner le Pérou : il fut tué par les Indiens; Alvar Nunez et Irala, qui reprirent son projet, durent revenir en arrière. En 1721, le P. Patino voulut résoudre le problème : il remonta le fleuve pendant vingt-cinq jours, mais fut arrêté par une barrière de rochers et des rapides; il fut aussi attaqué par les Indiens et dut revenir à Assomption. Il avait remonté le fleuve à 364 lieues de son confluent. Van Nivel, officier bolivien, partit de Bolivie en 1844, trouva des lacs, des forêts, descendit sur un parcours de 300 lieues et dut revenir, en affirmant que la navigation du Pilcomayo est impraticable. Azara, en 1785, avait conclu de la même façon.

Crevaux. — En 1881, le docteur Crevaux, jeune docteur français, connu par de nombreuses explorations de la Magdalena, de l'Orénoque, du fleuve des Amazones, arriva à Buenos-Aires avec l'intention d'aller étudier les affluents de droite des Amazon ministre de Bolivie lui parla du Chaco. Crevaux se rendit e

1. Son ouvrage est intitulé *Description géographique et statistique de dération Argentine,* 3 vol., Paris, 1860-64.

vie, descendit le Pilcomayo et fut massacré par les Indiens Tobas le 27 avril 1882. Buenos-Aires lui a élevé un monument. Ce crime provoqua de nombreux voyages; deux missions argentines dirigées par le lieutenant-colonel Fontana (assisté de l'ingénieur français Marguin) et le colonel Sola, remontèrent le fleuve jusqu'en Bolivie, au delà du point où fut massacré Crevaux. A. Thouar partit de Bolivie et arriva le 11 septembre 1883 à l'endroit exact où avait eu lieu le massacre. Il retrouva des témoins du crime. Il trouva le fleuve bordé de sables; et, après de nouvelles études faites à la demande du gouvernement argentin en 1885 et en 1886, il dut reconnaître l'impossibilité d'établir une route ou un chemin de fer. Il serait préférable de canaliser le Pilcomayo en exploitant le sable aurifère et les riches alluvions de ses bords[1]. Comme l'a reconnu Feilberg[2], qui a pénétré dans le fleuve avec deux vapeurs en 1885, il forme de nombreux coudes, s'étend dans la plaine et ne présente parfois que deux pieds de profondeur. Il n'est donc pas navigable dans son cours moyen. Le voyageur français vicomte Joseph de Brettes a voulu traverser le Chaco sans suivre les fleuves; en 1885 il partit de Corrientes et découvrit un grand lac salé, qu'il longea pendant neuf jours; il a proposé de l'appeler lac *Crevaux;* il voulut gagner la Bolivie en passant entre les deux fleuves Vermejo et Pilcomayo, mais échoua; en 1887 il partit de Apa, suivit une *senda* (sentier) indienne à travers la forêt, mais ne put atteindre Tanga en Bolivie, but de son voyage. Il avait rencontré « des forêts vierges inextricables, de vastes plaines sans eau, puis des marécages, d'immenses lacs, enfin de nombreuses tribus indiennes encore à l'état primitif et hostiles aux blancs; partout le *campo* est couvert d'herbes; c'est un *merveilleux territoire de chasse et d'élevage,* réservé aux colons de l'avenir[3]. » La République Argentine a déjà accordé, depuis 1883, surtout depuis 1887, de nombreuses concessions de terre dans ses deux territoires de Chaco et de Formosa (ville fondée en 1878 sur le Paraguay[4]).

Patagonie. — Depuis le jour où Hernando Arias de Saavedra, gouverneur du Paraguay, pénétra en Patagonie et en prit possession, les Espagnols, puis les Argentins, ont à peine reconnu l'immense territoire du sud. Cavendish remonta en 1591 la rivière

1. A. Thouar, *Exploration dans l'Amérique du Sud,* Paris, 1891. Le danger des inondations est un autre obstacle à l'établissement d'une route quelconque le long du fleuve. — En 1890 Thouar a étudié le rio Salado.

2. Feilberg a dressé une carte du Chaco qui fut levée par l'ingénieur Olaf Storn. Mentionnons aussi l'expédition du général argentin Victorica en 1884-86.

3. *National* du 29 janvier 1889. Lire le récit de ses aventures dans *Amérique inconnue,* par Mallat de Bassilan, Paris, 1892, et la conférence du voyageur publiée par la *Revue de géographie,* tomes XXIV et XXV.

4. Une colonie française s'y est installée pour exploiter les forêts immenses de *quebracho colorado,* arbre très élevé, de couleur rouge foncé, à fibre très serrée, d'une grande dureté. On l'appelle aussi *roble de hierro* (chêne de fer); il est incorruptible et renferme beaucoup de tanin. (*Bulletin de la Soc. de géographie de Rochefort,* 1882, p. 130.)

Désirée; au XVIIIe siècle, Falkner, un chirurgien irlandais affilié à l'ordre des jésuites, connut quelques tribus indiennes; Biedma et Villarino ne s'éloignèrent guère du littoral. En 1829 Alcide d'Orbigny passa huit mois dans la Patagonie, et donna une exacte description des tribus de Patagons, qui sont de très beaux hommes, vigoureusement constitués, et qu'on retrouve dans la Terre de Feu, où ils portent le nom de Onas. En 1869 et 1870, le capitaine Masters, parti de la colonie pénitentiaire du Chili, Punta-Arenas, revint par le rio Negro.

Francisco Moreno, en 1874, a suivi l'itinéraire opposé et a surtout exploré le Chubut et le Santa-Cruz. Dans la longue liste des voyages d'étude qui se continuent aujourd'hui, nous trouvons les noms de Ramon Lista (1877), de Fontana (1886-88), actuellement gouverneur du territoire de Chubut où il a fondé des colonies et découvert plusieurs passages à travers les Andes pour communiquer avec le Chili; du Roumain Julio Popper, plus connu par son exploration de la Terre de Feu, où il a découvert de l'or en 1886; du docteur Machon (1892), qui a étudié la région volcanique du Neuquen; d'un autre docteur, Joseph von Siemirodoki, de Michelsen, etc. La République a partagé la Patagonie en cinq territoires : le Neuquen, le Chubut, le Rio-Negro et le Santa-Cruz (qui en comprend deux); depuis le traité de partage signé avec le Chili le 23 juillet 1881, elle possède la partie orientale de l'archipel.

Malouines. — A l'est dans l'Atlantique se trouve un autre archipel sur lequel la République prétend avec raison avoir des droits; ce sont les Malouines, qui étaient très fréquentées au XVIIIe siècle par les pêcheurs malouins et furent peuplées de familles acadiennes transportées là par Bougainville. La France les céda à l'Espagne, qui les accepta officiellement, et c'est le fait sur lequel la République Argentine justifie ses droits; elle en prit possession en 1820, mais les Anglais les occupèrent en 1831 à la suite de difficultés avec Buenos-Aires. Elles ont été érigées en colonie anglaise en 1892, sous le nom de colonie des îles Falkland. Elles comptent 1,900 habitants, qui s'occupent surtout de l'élevage du mouton.

⁂

PAMPAS

Ressemblance avec les plaines d'Asie; les caravanes. — « Cette extension de la plaine imprime à la vie intérieure une certaine teinte asiatique qui ne laisse pas d'être très prononcée. Plusieurs fois, en voyant se lever la lune tranquille et resplendissante au milieu des herbes de la terre, je l'ai saluée machinalement avec ces paroles de Volney dans les *Ruines :* « La pleine lune de l'Orient s'élevait sur un

fond bleuâtre aux pleines rives de l'Euphrate. » Et, en effet, il y a dans les solitudes argentines quelque chose qui rappelle les solitudes asiatiques; l'esprit rencontre quelques analogies entre les pampas et les plaines qui s'étendent entre le Tigre et l'Euphrate; il y a quelque lien de parenté entre la troupe isolée de charrettes qui croise nos solitudes pour aller à Buenos-Aires, et la caravane de chameaux qui se dirige vers Smyrne ou vers Bagdad. Nos charrettes voyageuses sont une espèce d'escadre de petits bâtiments dont la population a ses coutumes, son idiome, son habillement particulier, qui la distingue des autres habitants comme le marin se distingue des hommes de terre. Le *capataz* en est le chef, comme en Asie le conducteur de la caravane; il faut pour cet emploi une volonté de fer, un caractère déterminé jusqu'à la témérité, pour contenir l'audace et la turbulence des flibustiers de terre qu'il doit gouverner et dominer à lui seul dans la solitude du désert.

Au moindre signe d'insubordination, le capataz arbore son fouet (*chicote*) garni de fer et décharge sur l'insolent des coups qui blessent ou contusionnent; si la résistance se prolonge, avant d'en arriver au pistolet, dont il dédaigne généralement le secours, il descend de cheval, son formidable couteau à la main, et revendique bientôt son autorité par l'adresse supérieure avec laquelle il sait le manier. Celui qui meurt de la main du capataz ne laisse aucun droit de réclamation, car on considère comme légitime l'autorité qui l'a assassiné. C'est ainsi que dans la vie argentine commença à s'établir par ces particularités la prédominance de la force brutale, la prépondérance du plus fort, l'autorité sans limites et sans responsabilité de ceux qui commandent, et la justice administrative sans forme et sans débats. La troupe de charrettes porte, entre autres armements, un fusil ou deux par charrette, et quelquefois un petit canon à pivot qui se place sur celle qui marche en avant. Si les sauvages l'attaquent, on forme un cercle en attachant les charrettes les unes aux autres, et presque toujours elles résistent victorieusement à l'avidité des sauvages, qui ne désirent que sang et pillage. Le convoi de mules tombe fréquemment dans les mains de ces Bédouins américains, et rarement les piétons évitent d'être égorgés. Dans ces longs voyages, le prolétaire argentin acquiert l'habitude de vivre loin de la société et de lutter individuellement avec la nature; il s'endurcit dans les privations et ne peut compter comme ressources que sur ses talents

et son adresse personnelle pour se préserver de tous les périls qui l'entourent continuellement. » (SARMIENTO, *Civilisation et Barbarie*, trad. franç., par A. GIRARD, Paris, Arthur Bertrand, 1853, p. 9-11.)

* * *

Élevage des bœufs. — « Celui qui entreprend la mise en valeur d'une zone de terre vierge a pour premier soin d'y répandre des troupes de chevaux qui ont pour unique mission de fouler le sol, de faire, au gré de leur fantaisie, ou massés sous la conduite d'un homme, de grandes courses folles, où leurs quatre pieds résonnant donnent, pour ainsi dire, à la terre une première façon. Ils restent là deux ou trois ans, au nombre de trois ou quatre mille, pour un lot de terre de dix à vingt mille hectares, sous la surveillance d'un gaucho, qui assiste, sans l'aider beaucoup, à cette œuvre lente, si féconde en résultats.

Après cette première période et pendant que ce premier travail se continue encore, les troupeaux de bœufs apparaissent. C'est un bétail de plus de prix. Mille têtes de chevaux ne représentent guère plus de six à sept mille francs; mille têtes de bétail bovin valent, au prix actuel, très diminué, vingt à vingt-cinq mille francs.

Alors commence, sous le pied patient de ce promeneur paisible, la seconde façon de foulement et de fumure, que la première a rendue déjà plus facile et quelque peu féconde: elle durera six à huit ans : le sol sera peu à peu assez fertilisé, par places chaque année plus étendues, pour que l'on puisse y répandre et acclimater déjà quelques troupeaux de moutons...

... Où le bœuf a passé, les graminées tendres, dont les semences sont venues on ne sait d'où, germent et se propagent; dans cet humus formé de la veille, leurs racines chevelues s'étendent et se fixent; plus chétives que celles qui occupent la plaine avant elles, à peine visibles, elles ne semblent étouffer sous l'abri des plantes sauvages que pour reparaître plus loin plus nombreuses...

Derrière le troupeau de bœufs que le bouvier, gaucho ou cow-boy, pousse toujours devant lui vers le désert, le mouton sédentaire trouve son couvert mis. Tant que l'espace à conquérir est libre, le bœuf a donc son utilité, et, pour son maître, une autre utilité que sa dépouille, valeur variable

suivant l'emploi qu'on en peut faire. Elle est grande aujourd'hui dans la pampa, qui offre de grandes surfaces à conquérir; mais à l'époque où l'Indien la fermait et la défendait (avant 1880), elle était fort réduite; aussi le bétail, trop abondant et inutile, était-il alors une sorte de gibier offert au premier occupant. C'est ainsi qu'on le traitait à la fin du siècle dernier. Les moyens très primitifs de le chasser sont restés légendaires. Les gauchos à cheval, armés de demi-lunes en fer emmanchées d'un long bambou, cernaient le troupeau en liberté, dans la plaine, au galop de leur cheval, atteignaient l'une après l'autre toutes les bêtes qui le composaient; sans s'arrêter, ils les frappaient au jarret, et quand un nombre suffisant de victimes couvrait la plaine, où elles se débattaient dans leur impuissance, quelques hommes mettaient pied à terre, les frappaient mortellement à la nuque, les écorchaient, emportant la peau et laissant pourrir au soleil les chairs...

Une estancia. —... Une grande estancia où l'élevage du gros bétail est encore le principal ne saurait avoir moins de huit à dix mille hectares : c'est la mesure ordinaire. Un seul majordome, assisté de deux adjudants nommés *capataces,* suffira à l'administrer. On peut adopter cette division rurale comme la meilleure...

Pénétrons avec le propriétaire dans un de ces domaines. Il est situé aux confins de la province de Buenos-Aires : pour nous y rendre nous prenons une des lignes de chemins de fer qui partent de la ville, traversent la plaine, rencontrent quelques villages, d'abord assez rapprochés, puis plus rien que les stations, qui marquent peut-être des villes futures, plantées au milieu de la plaine, où rien de particulier ne leur trace un avenir ni ne signale un passé. Elles prennent, pour se distinguer, un nom de saint dans le calendrier, ou celui d'une des bêtes de la création, ou celui, beaucoup moins intelligible, d'un propriétaire du lieu, qui, de Basque enrichi ou de commerçant ruiné, est tout à coup élevé au rang d'expression géographique.

Une distance de quatre à cinq lieues les sépare; c'est à peine si, dans ce long espace, on distingue de loin en loin quelque pauvre habitation de berger.

Après douze heures de route et cent lieues de plaine, nous arrivons chez notre éleveur.

C'est un domaine considérable, modèle dans son genre. On y a réuni en un seul bloc, sous une seule administration,

trois lots de 10,000 hectares. Le propriétaire a fait, il y a dix ans (en 1878), l'acquisition de ce territoire de douze lieues carrées, alors que, la région où il est situé étant mal défendue contre l'Indien, l'État cherchait acheteur, sans en trouver, et vendait au prix de 10,000 francs la lieue. Aujourd'hui cette même lieue trouverait locataire au même prix, qui s'est donc élevé à environ 120,000 francs la lieue.

Le chemin de fer prend le domaine en écharpe ; une station y a été élevée.

Le terrain est fait; le stationnement déjà long des animaux lui a donné une réelle valeur, que l'arrivée de la voie ferrée n'a pas augmentée dans de bien grandes proportions. Les 30,000 hectares sont entourés d'une clôture à toute épreuve. Elle est faite de cinq fils d'acier supportés, de quinze en quinze mètres, par des pieux solides en bois dur, apportés là où aucun arbre ne se rencontre, des provinces du nord-est de la République, Entrerios et Corrientes...

Le coût de ces clôtures de pieux et de fils d'acier est environ de 5,000 francs par lieue courante, donc 100,000 francs pour douze lieues carrées. C'est une dépense productive. Là où la clôture n'existe pas, un escadron d'hommes à cheval doit, chaque jour, surveiller les limites de la propriété, ramener vers le centre le bétail qui tend à envahir les domaines voisins. Cette précaution nécessaire inutilise autour de la propriété une zone assez large, exige l'emploi d'un personnel et l'entretien d'une cavalerie nombreuse. Dans les propriétés closes, au contraire, toute la surface est utilisée, le bétail y paît en liberté, sans exiger aucun soin ni surveillance : un homme suffit à inspecter l'état des clôtures, les réparer, les tendre si elles ont fléchi, soin que l'on confie généralement aux bergers, cantonnés le long de la ligne, avec leurs troupeaux de moutons, et qui ont la charge de cette double surveillance...

... Dans le domaine que nous visitons on compte 22,000 têtes de gros bétail et 60,000 moutons. Les enceintes comprennent indistinctement un certain nombre de chaque, suivant leur étendue et la nature du pâturage. Le gros bétail est groupé, comme dans les propriétés ouvertes, par rodeos[1]; le petit, par troupeaux sous la garde d'un berger. Les enceintes ont le double avantage de diminuer le nombre de gardiens et de

1. Le *rodeo* est l'endroit où se réunit le troupeau : sorte d'esplanade foulée par le troupeau, où on le réunit pour les différentes opérations de l'exploitation.

permettre au propriétaire d'élever, dans les unes des durham, dans l'autre des hereford; cet éclectisme est une solution à défaut d'autre, les éleveurs n'étant pas d'accord sur la supériorité de l'une sur l'autre.

La race durham est celle qui a pénétré plus anciennement en Australie et à la Plata. Dans ce pays, qui cependant n'a pas été colonisé par les Anglais, elle a trouvé le terrain préparé par une circonstance curieuse et peu connue. La race d'où est sortie la race durham est la race hollandaise; par une coïncidence remarquable, les premières vaches qui aient été importés au XVI[e] siècle à la Plata par les frères Goes étaient hollandaises. Il y a donc similitude d'origine entre la noble race durham et la race créole abâtardie, propension naturelle chez celle-ci à s'approprier les qualités de la première.

Ce serait une raison d'exclusion; mais la race hereford a pour elle le poids de son cuir, reconnu plus lourd que celui du durham; ce n'est pas un élément négligeable pour l'éleveur exotique, qui, s'il veut un bétail gros au prix de 40 ou 50 francs par tête, sait bien que c'est du prix du cuir que dépend le rapport du troupeau[1]...

... Quant au lait que produit en si grande abondance cette race, il n'est encore utilisé que par exception. Dans l'établissement où nous sommes, une tentative est faite. Déjà 400 vaches durham sont groupées, et destinées à l'exploitation d'une fromagerie, installée et confiée à des métayers jurassiens, qui sont chargés de tout le travail et prélèvent la moitié des produits. Jusqu'ici la vente est facile, l'offre beaucoup au-dessous de la demande des seuls districts voisins.

C'est un spectacle intéressant que celui de ces quatre cents vaches de race fine, de formes rappelant les plus beaux animaux des herbages normands, où chacun représenterait un prix de 400 à 500 francs. Ici l'exploitation fromagère et l'intelligence de quelques hommes pourra tirer de chaque bête une somme annuelle supérieure à sa valeur vénale. » (E. Daireaux, *la Vie et les Mœurs à la Plata,* Paris, Hachette, 1889, II, 185 à 214, *passim.*)

1. « Depuis quelques années, un *estanciero* français, M. Vermer-Riverieux, a introduit dans la République Argentine une nouvelle race bovine, mieux adaptée à la nature du sol et aux besoins du pays que la race anglaise de Durham; — la race charolaise-nivernaise, qu'on peut nommer le Durham français, non seulement réunit les qualités qui faisaient la supériorité du Durham pur sang, mais elle a, en outre, l'avantage de mieux s'accommoder à tous les climats; elle est d'une rusticité surprenante, et toutes les nourritures lui sont bonnes. » (John Le Long, *les Progrès de la République Argentine,* Sceaux, 1888, p. 7.)

Saladeros. — « Le plus important de ces établissements est celui de Fray-Bentos, qui appartient à la Société de l'extrait de viande de Liebig.

Sur la rive élevée (de l'Uruguay) le grand établissement construit en 1864, depuis accru chaque année, domine la rivière, avec laquelle il communique par un môle terminant un petit cap naturel et laissant à droite et à gauche deux baies où les steamers et les voiliers d'outre-mer attendent leurs chargements. Car ce ne sont pas seulement les petits pots de pommade comestible que l'usine prépare pour le pot-au-feu des ménagères européennes; ce sont surtout les cuirs, la viande séchée et les graisses, fournis chaque année par quatre cent mille bœufs abattus, qui alimentent ce grand établissement, la navigation et le commerce dont il est le point d'attache...

... L'entrée de la fabrique semble être celle d'une citadelle; c'est, en tout cas, celle d'une grande ville. A droite, le bureau; le salon et la bibliothèque des employés, le laboratoire, où, entouré de ses cornues, le docteur analyse tous les bouillons qui sortent des immenses marmites que nous verrons plus loin. Un gazomètre en construction fournira le gaz à l'établissement : il nous paraît un anachronisme, l'électricité ayant déjà prouvé sa supériorité pour l'éclairage à peu de frais des grandes usines, dans ce pays même où elle est seule employée dans les fabriques de sucre de Tucuman.

Procédons par ordre; entrons par les parcs, avec le bétail lui-même qui nous fournit la matière première de toutes les préparations.

Nous retrouvons ici l'aspect et les procédés employés dans tous les saladeros. Cet établissement ne se distingue de ses congénères que par ses produits spéciaux; il n'a pas modifié les vieux usages : pour cela il aurait fallu refaire les mœurs et les hommes.

Le bétail est amené dans des parcs successifs, s'amincissant en goulots de bouteille, et formés de pieux de bois dur, serrés les uns contre les autres, renforcés de barres de fer capables de résister aux poussées les plus vigoureuses.

Nous n'essayerons pas de décrire le mouvement, le beuglement des mille bœufs qui viennent d'entrer et s'agitent en tous sens sous la poussière qu'ils soulèvent et qui les enveloppe; aveuglés, souffrant de fatigue et de soif, ils se heurtent contre les parois, se bousculent, se précipitent furieux, reculent effrayés, cherchent une issue et ne se résignent pas au sort

qui les attend; mais à mesure qu'ils avancent dans le long goulot, des poternes se ferment, et le gros du troupeau se trouve séparé de ceux qui vont les premiers passer sous le couteau du *desnuqueador*.

Sept à huit bœufs ont été amenés dans une enceinte fort petite, dont le sol a été rendu glissant; ils s'y tiennent difficilement debout. D'une passerelle qui court autour un homme leur jette le lasso, leurs cornes sont prises; le lasso autrefois était attaché de l'autre bout à la selle d'un homme à cheval, courait le long d'une poulie et amenait le bœuf, se débattant, mais traîné malgré lui, jusqu'à la plate-forme d'un petit wagon au niveau du sol. On a remplacé ici le cheval par un petit appareil giratoire où la corde du lasso s'enroule, se tend et se détend à volonté : les gauchos, un peu vexés, appellent cela « le cheval anglais ». Le *desnuqueador* se baisse, et d'un coup sûr de son long couteau frappe la bête à la nuque. La résistance a cessé, la bête s'amollit, ses membres s'allongent, le lasso est enlevé, le wagonnet roule; à un autre, et ainsi jusqu'à mille.

Le bœuf emmené sur son wagonnet est jeté sur la *playa*. C'est une longue esplanade où, sous un toit, le long d'un ruisseau où le sang coule à flots, des hommes debout, le couteau à la main, dépouillent les bêtes que l'on apporte : ce sont les *desolladores*. Chacun la sienne : en cinq minutes le cuir est étendu, détaché des chairs ; les têtes, les extrémités, les tripes, sont mises à part. Les cuirs sont emportés, rangés dans des fosses et couverts immédiatement de couches de sel; ils resteront là vingt jours avant d'être embarqués.

Chaque autre partie de l'animal passe aux mains d'un homme spécial; les cornes et les langues sont enlevées, les tripes destinées à devenir cordes à violon; l'un coupe la tête en deux, un autre emporte ces morceaux, pendant qu'un aide n'a pas d'autre occupation que de laver le sol et d'y faire courir de l'eau.

Tous les déchets sont jetés dans de grandes cuves, où la vapeur amenée enlève les graisses et les fond; ainsi liquides, elles seront portées par des canaux dans des réfrigérants et mises en caisses pour l'exportation.

La chair enlevée est mise à l'ombre pour se refroidir : une partie est salée à la mode ancienne, l'autre employée à faire l'extrait.

L'une et l'autre passent d'abord aux mains des découpeurs, *charqueadores*. La première, séparée des os en grandes et

épaisses tranches, est composée indistinctement de toutes les catégories de viandes : elle est ainsi jetée immédiatement dans des fosses où elle baigne dans la saumure, agitée avec des gaffes pour y dégorger ses impuretés : ce travail fait, on la laisse égoutter et on la porte au saloir.

Sur une épaisseur de gros sel on étale une couche de viande et l'on forme une pile de trois ou quatre mètres de côté. A chaque coin, des hommes, la pelle à la main, répandent avec dextérité sur chaque couche de viande une couche de sel; cette pile s'élèvera à trois ou quatre mètres et contiendra deux mille quintaux de viande; vingt-quatre heures après elle sera retournée et reformée à côté, de façon que les couches du bas deviennent les couches du haut. Le lendemain, la viande est mise à l'air, la pile reformée ensuite sur une couche de cornes, où elle finira de s'égoutter; chaque semaine elle est remuée et mise au soleil; après quarante jours elle peut être livrée au commerce; elle est expédiée à la Havane et au Brésil.

Dans les *saladeros* c'est là tout le travail, mais l'établissement où nous sommes se distingue par d'autres élaborations : la mise en boîtes des langues et la fabrication de l'extrait Liebig.

Pour celui-ci la viande coupée par les *charqueadores* est conduite par des wagons jusqu'à des hachoirs mécaniques, de là dans de grandes marmites où la vapeur en extrait tous les sucs. Ce liquide passe dans des vaporisateurs qui en retirent l'eau, ensuite dans des appareils de distillation qui séparent toutes les matières mal dissoutes; surchauffé, filtré, il tombe clarifié dans une nouvelle marmite, se rend à un condensateur, où un appareil giratoire le refroidit en le conservant liquide, et dans un autre, où il se refroidit complètement et se réduit en pâte. Chaque bœuf ainsi traité a produit huit livres d'extrait.

L'usine Liebig exporte, par an, près de quinze millions de produits. » (Id., II, 246-249.)

Élevage des moutons. — « L'élevage du mouton a acquis une grande importance dans les États argentins. On peut presque affirmer que cette branche d'industrie constitue actuellement la source la plus féconde de la richesse nationale.

Elle doit ses progrès au croisement de l'ancien type créole, qui n'avait guère de qualités, avec les races dérivées des mérinos d'Espagne.

Dans l'économie rurale le mouton a une double valeur : il

est à la fois producteur de viande et de laine. S'il était possible de former un type réunissant au plus haut degré les deux fonctions, ou atteindrait une perfection encore inconnue en ce moment. Le *new-leicester,* supérieur comme animal de boucherie, ne fournit tout au plus qu'une toison de deuxième classe ; le mérinos, dont la laine est très épaisse, a les os trop forts, la tête trop grosse et ne prend guère d'embonpoint, même en recevant des soins assidus. A défaut d'une amalgamation jusqu'ici irréalisable, les Argentins, appelés à se prononcer entre l'une et l'autre espèce, se décidèrent pour le producteur de laine.

La question cependant n'était qu'à demi résolue. On se trouvait en présence d'une nouvelle alternative, car il s'agissait de savoir si l'on adopterait les moutons à laine courte, dont la toison est destinée à la carde, ou les moutons à laine longue, dont la fibre est passée sous le peigne. Les mérinos avaient la prééminence dans le premier groupe, les lincoln dans le second.

A la fin du siècle passé, les moutons à laine longue étaient les plus répandus. Les différents pays d'Europe possédaient des brebis qui ne se ressemblaient ni par la taille ni par les formes, mais qui toutes avaient la laine longue de même que l'ancienne race créole argentine. L'Espagne seule disposait du mouton mérinos à laine courte et en prohibait l'exportation.

En 1765 et en 1796 le mouton mérinos passa la frontière et fut introduit en Allemagne et en France. A partir de cette époque on se préoccupa partout de l'amélioration des races indigènes par des croisements avec les mérinos.

Les éleveurs anglais, désirant avant tout obtenir des animaux de boucherie, ne s'associèrent pas à ce mouvement, et s'appliquèrent à perfectionner leurs types locaux. Le climat des Iles-Britanniques ne convient pas d'ailleurs aux moutons à laine courte.

La classification, au point de vue industriel, entre les toisons de diverses provenances était nettement tranchée; les unes passaient sous la carde, les autres sous le peigne.

Depuis quelques années cependant, l'amélioration des machines employées à ces travaux a donné une valeur nouvelle aux toisons à laine courte; on est parvenu à confectionner des appareils permettant de peigner les laines mérinos ayant deux pouces et demi de longueur. Dans ces conditions elles répondent à plus d'exigences, et combinent les qualités qui se rattachaient autrefois exclusivement à l'autre groupe.

Résumons les observations qui précèdent : le type du producteur de viande est donc le *new-leicester;* celui du producteur de laine à carder, le *mérinos;* celui du producteur de laine à peigner, le *lincoln*.

Le lincoln pur sang, mêlé aux brebis mérinos demi-sang, a été adopté dans les établissements argentins situés près des centres de population ou des stations de chemins de fer. On s'y applique à la production des agneaux destinés à la consommation. Beaucoup d'agneaux résultant de ce croisement pèsent de 11 à 12 livres à leur naissance, poids que n'atteint pas l'agneau mérinos, plus sensible aussi à la pluie et au froid.

La laine du lincoln est grossière, mais très longue. Par le mélange on obtient un produit mixte qui peut être utilisé concurremment par les fabricants de laine peignée et de laine cardée. Telle est au moins la théorie des éleveurs dont nous venons de faire mention.

Le métis lincoln produit environ 4 livres de bonne laine par tête.

La race mérinos, à l'origine, se composait de deux familles : l'une, celle de l'Escurial, comprenait des animaux assez faibles, à laine courte et extrafine; l'autre, les *negrette,* produisait des individus plus robustes, au cuir très ridé et à la laine moins fine, mais plus longue.

Le gouvernement français, après avoir reçu des brebis mérinos d'Espagne, en fit deux troupeaux, dont le premier, formé des brebis de l'Escurial, fut stationné à Noz, tandis que le second, réservé aux negrette, fut installé à Rambouillet.

La même séparation entre les genres s'opéra en Allemagne. On y créa le type dit *électoral* avec des brebis de l'Escurial, et, par les negrette espagnols, l'espèce allemande du même nom. Le rambouillet, qui est un negrette français, porte dans la République Argentine son appellation française. Quand on y parle de negrette, on entend mentionner le type allemand.

Les éleveurs qui avaient donné leurs soins, en France, en Allemagne, à la nouvelle race ovine, ne poursuivaient pas le même but. Le negrette allemand a été produit uniquement en vue de la beauté de la laine, et a donné à cet égard des résultats remarquables.

En formant le rambouillet on a eu pour objectif d'augmenter la taille du negrette espagnol et la longueur de sa laine, et on y a parfaitement réussi. Si la race française n'a pas la

toison aussi fine que celle du negrette, cette infériorité tend, d'année en année, à devenir moins sensible.

On en est donc arrivé, dans la Répulbique Argentine, après de longs débats, à accorder la préférence au rambouillet sur le negrette.

En général, les éleveurs qui se sont occupés de la race rambouillet ont obtenu de meilleurs résultats que ceux qui ont adopté la race negrette, ou même le croisement des deux espèces. Ils ont des animaux plus grands, qui donnent un produit net supérieur, plus de graisse, plus de viande et un excellent rendement en laine. Un bon mouton rambouillet de deux ans, pesant 125 livres, se vend 13 francs à l'établissement de viande congelée de Campana.

Malgré tout, il sera difficile, d'ici à longtemps, de produire dans le pays de la laine superfine, les animaux y vivant en plein air en toutes saisons. Une laine de bonne qualité, et suffisamment longue, présente à peu près la même valeur que l'article le plus fin, puisqu'elle rentre, si elle a deux pouces et demi de longueur, dans la catégorie des laines à peigner, et que de plus la différence de prix existant entre les deux produits est compensé en faveur du rambouillet par le poids plus grand de la toison. Si l'on tient compte du rendement de viande, le choix du dernier type par les Argentins est encore plus justifiable. » (E. VAN BRUYSSEL, *la République Argentine,* Bruxelles, Librairie européenne, Falk édit., 1888, in-8°, p. 172-176.)

Le nombre des moutons est actuellement d'environ cent millions, et l'Argentine est le premier pays du monde pour la production de la laine. L'exportation n'a commencé à devenir importante que vers 1840. Elle fut, cette année, de 1,609,000 kilogrammes; en 1850, elle monta à 7,681,000 kilogrammes; en 1860, à 17,000,000; en 1870, à 65,000,000; en 1880, à 97,000,000; en 1886, à 132,000,000.

Le poids d'une toison est en moyenne de deux kilogrammes ; à l'Exposition de Paris en 1889, on nous a montré de superbes toisons dont le poids dépassait 12 kilogrammes : de vraies toisons d'or.

*
* *

CHACO-GRANDE

« Le littoral seul en est connu et occupé. Ceux qui ont pénétré dans le centre y ont trouvé des fleuves que l'on ne peut remonter, parce que leurs eaux sont insuffisantes à porter

une barque, ou des plaines où l'homme ne peut mettre les pieds, parce que l'eau les recouvre pendant huit mois de l'année ; le bétail y souffre d'un mal inconnu, le cheval y perd ses forces et meurt, enlevant à l'homme, impuissant sans cet auxiliaire, l'espoir toujours reculé de conquérir ce pays. » (E. Daireaux, *la Vie et les Mœurs à la Plata*, Hachette, I, 12.)

« On peut dire que les terrains y sont encore en formation. D'un niveau très bas, à l'exception de quelques points isolés, ils sont exposés à chaque crue du fleuve à des inondations redoutables. Absolument plats et sans pente d'écoulement, ils se sèchent avec une lenteur extrême et conservent pendant des temps infinis les eaux pluviales et celles des inondations. L'évaporation est presque la seule force qui contribue à leur desséchement... Les terrains du Chaco ne se drainent pas; ils restent marécageux; les rivières y croupissent, et, grâce à la nature du sol, s'y chargent de sels en telle abondance que leurs eaux ne sont plus potables. Cet état a contribué de tout temps à les rendre intransitables, et toutes les expéditions tentées jusqu'à ce jour pour le traverser ont échoué misérablement, soit parce qu'à un moment on manquait d'eau douce, soit parce que tout à coup la rivière se perdait dans des marais boueux où le passage d'une embarcation devenait impossible. » (E. de Bourgade la Dardye, *Paraguay*, Plon, p. 81.)

*
* *

PROVINCE DES MISSIONS

« La fertilité du sol, utilisée pendant deux siècles, a survécu à la disparition de ceux qui l'avaient habilement exploitée. Depuis 1767 ce champ d'expérimentation d'une théocratie moderne est devenu, jusqu'en 1830, le champ de bataille d'élection entre Espagnols et Portugais, entre Argentins et Brésiliens; les ruines se sont amoncelées, les seules peut-être que contienne l'Amérique depuis Colomb. Là se rencontrent des villages démantelés, des clochers debout; la terre a gardé encore le souvenir des caresses qui l'ont fécondée en d'autres temps, cependant que la nature abandonnée à elle-même lutte pour en effacer la trace.

Depuis un siècle la forêt envahit les champs de culture, les fauves habitent les églises abandonnées où des saints de bois restent debout, où quelques anges ailés et immobiles sem-

blent l'image, figée sur place, d'une civilisation religieuse arrêtée en plein essor. Des lianes sans fin enveloppent de leurs enlacements ces édifices des hommes, que les arbres centenaires semés par le hasard couvrent de leurs immenses rameaux; des files de maisons debout marquent la place où les familles guaranies se reposaient à intervalles réguliers de leur labeur réglé par la congrégation. Le blé, lui aussi devenu sauvage dans la solitude, montre les tiges folles de ses épis presque vides, dont le grain diminué n'est plus recueilli et semé que par l'oiseau qui passe. » (E. DAIREAUX, *la Vie et les Mœurs à la Plata,* Paris, Hachette, 1889, I, 17.)

« C'est le pays classique du Robinson suisse, où le colon peut demander tout à la nature, prête à tout lui donner. Les plantes indigènes suffiraient à assurer sa subsistance, le pays est peuplé d'animaux de chasse facile. L'homme n'y connaît ni les chaleurs torrides de l'été ni les froids de l'hiver. C'est à peine si, en juillet, on trouve le matin quelques légères capes de glace, que le premier rayon de soleil dissout; elles n'ont duré quelques heures que pour indiquer que c'est, pour la végétation, la saison du repos; elles ne suffisent pas à l'arrêter. Les arbres sont recouverts de feuilles toute l'année, ceux des pays tempérés les perdent à peine quelques semaines à la fin de l'été. Cependant l'été n'est pas torride et ne dessèche pas le champ cultivé; la rosée de la nuit, toujours abondante, rafraîchit l'air et la végétation; la vigne donne deux récoltes [1], la même terre peut, dans la même saison, donner une récolte de blé en octobre et de maïs en mars. » (ID., II, 382.)

La région des Missions forme un territoire de la République Argentine qui a pour capitale Posadas, sur le Parana.

*
* *

YERBA-MATÉ [2]

Son usage. — « Le thé du Paraguay, appelé *coa* en guarani et *yerba-maté* en espagnol, est fabriqué avec les feuilles de

1. Les jésuites faisaient du vin dans leurs missions; on avait aussi planté la vigne au Paraguay, mais le gouvernement espagnol ordonna de l'arracher, pour réserver le monopole du vin aux viticulteurs de la métropole.

2. « Herbe originaire du Paraguay, où elle se nomme aussi herbe de Saint-Dominique. Si l'on en croit la tradition, le saint visita cette contrée, et, satisfait sans doute de sa visite, il voulut y consacrer par un miracle utile le souvenir de son passage. Or, ne trouvant rien de mieux à faire, il convertit les propriétés

l'*Ilex Paraguariensis*, qui fut déterminé par l'illustre Geoffroy Saint-Hilaire[1].

Les conquérants espagnols avaient appris des Indiens à en connaître l'usage, et, depuis les temps les plus reculés de la découverte, l'emploi de cette boisson aromatique fut général parmi les nouvelles populations qui venaient chercher fortune au nouveau monde.

L'habitude en fut si vite prise et devint même si tyrannique que les pères jésuites, dès l'abord favorables à la consommation de la yerba, essayèrent d'en arrêter l'usage quotidien. Le P. Sigismundo Asperger, après en avoir vanté les propriétés physiologiques, s'élève avec force contre ceux qui s'adonnent immodérément à cette boisson, et fait le tableau le plus effrayant des maladies auxquelles ils s'exposent. Il est probable que ces conseils de sobriété furent écoutés, et que les générations suivantes mirent un peu plus de modération dans l'usage du maté, puisqu'il continue à se généraliser, sans que pour cela les populations américaines aient rien perdu de leur santé ni de leur vigueur.

Aujourd'hui l'usage du maté est de plus en plus général dans l'Amérique du Sud. Ce ne sont pas seulement les fils des anciens conquérants qui s'y soumettent, mais tous les nouveaux venus. Loin de s'éteindre, comme on avait pu le craindre un moment, l'industrie de la yerba continue donc à progresser, soutenue et fortifiée par l'immigration, qui lui apporte chaque année un nouveau contingent de clients...

Les Américains ont reconnu empiriquement, mais pratiquement, l'énorme supériorité de la yerba sur le café et le

vénéneuses d'une herbe fort commune dans le pays en qualités bienfaisantes et salutaires. Le maté fut dès lors en grand usage au Paraguay ; il devint le dictame, la panacée universelle... » (Max Radiguet, *Souvenirs de l'Amérique espagnole*, 1856, Michel Lévy, p. 16.)

1. L'*Ilex Paraguariensis* a l'aspect du laurier franc, et assez souvent les dimensions et la hauteur d'un petit chêne très touffu. L'écorce lisse et grisâtre se détache facilement du tronc que surmontent des rameaux alternes, nombreux et divergents. Les feuilles ovales, cunéiformes, un peu obtuses, à dents assez comprimées, rapprochées les unes des autres, ne tombent pas en hiver; elles sont épaisses, luisantes, d'un vert plus foncé sur leur face supérieure que sur l'inférieure, avec un court pétiole rougeâtre et muni de stipules. Lorsqu'on froisse une feuille dans la main, les particules de cette famille s'attachent fortement à la peau, et celle-ci se teint souvent en vert ; ce qui indique clairement qu'elle contient deux principes : un colorant, et l'autre gommeux. Fleurs disposées en grappes, pourvues de quatre pétales et d'autant de pistils placés dans les intervalles ;... graines lisses d'un rouge violet et semblables à des graines de poivre... » (A. Demersay, *Histoire physique, économique et politique du Paraguay*, Paris, Hachette, 1864, II, 28-29.)

thé. Ils avaient à leur disposition la coca, aussi bien que l'ilex; mais, tandis que l'usage du dernier est devenu pour eux plus indispensable que celui du manioc, la coca est restée le privilège de quelques tribus indiennes et de quelques habitants des pays montagneux. N'y a-t-il pas là, dans cet accord unanime des masses, une preuve en faveur de l'excellence de cet aliment? Depuis longtemps le vote populaire a précédé la consécration scientifique; comment se fait-il que le vieux monde soit resté rebelle à cette indication si précise, et que lui, qui a pris le thé aux Chinois et le café aux Arabes, ne se soit pas encore emparé du maté de l'Amérique?

La yerba ne se cultive pas. — La production pourrait cependant en être suffisante pour répondre à de vastes demandes. Un seul obstacle serait capable de s'y opposer actuellement : la yerba ne se cultive pas.

Les jésuites avaient trouvé cependant le moyen de la reproduire, et ils avaient pratiqué tout autour de leurs réductions de grandes plantations du précieux végétal qui suffisaient à la consommation de leurs Indiens. Mais depuis leur expulsion le secret s'est perdu et n'a pu être retrouvé jusqu'ici. Il existe une prime offerte à celui qui découvrirait de nouveau le procédé. Je crois qu'avec un peu d'application il ne serait pas difficile d'y parvenir.

L'*Ilex Paraguariensis* croît spontanément du 22e au 29e parallèle sud, à l'est du 59e degré de longitude ouest du méridien de Paris. A mesure qu'on se rapproche de la mer, l'importance et la qualité de ses forêts diminuent, et lorsqu'on arrive à la sierra do Mar, il a à peu près disparu. Il occupe dans cette zone une partie du Paraguay, des provinces brésiliennes de Matto-Grosso, Parana, Santa-Catharina, Rio-Grande do Sur, et le territoire argentin des Missions. Il paraît qu'autrefois il existait des *yerbales* jusque sur les bords du rio Paraguay; on dit même avoir trouvé quelques pieds isolés d'ilex dans la province de Salta, sur les Andes, mais aujourd'hui il se maintient d'une façon absolue dans les limites que nous venons d'indiquer.

Yerbales du Paraguay. — Le maté le plus estimé est incontestablement celui du Paraguay. Il suffit de voir les prix auxquels il est coté pour reconnaître l'exactitude de ce fait, malgré les dénégations intéressées de quelques auteurs. Sous le nom de maté du Paraguay nous comprenons, suivant les habitudes du commerce, tout celui qui s'exporte par les ports de la République, et qui vient des forêts comprises sur

son territoire actuel et de celles de la vallée de l'Ygatini. Ces dernières, qui avaient toujours appartenu au Paraguay jusqu'en 1870, ont été annexées au Brésil à la suite de la guerre de la triple alliance. Leur exportation continue à se faire par les mêmes voies... Les ports par où se fait l'exportation sont: Tacurupucu et Villa-Encarnacion, sur le Parana; l'Assomption et Villa-Conception, sur le Paraguay. De là le thé est dirigé sur Rosario et Buenos-Ayres, Montevideo et Corumba (Brésil).

D'après l'Annuaire statistique de 1886, l'exportation se serait élevée, pendant cette année, à 442,940 arrobes (5,093,810 kilogrammes). En 1887 elle a atteint 557,660 arrobes (6,413,090 kilogrammes).

A cette quantité doit être ajoutée la consommation locale, pour avoir une idée à peu près exacte de la production annuelle au Paraguay. En général une famille composée de six à huit personnes, dont quatre environ prennent du maté d'une façon régulière, consomme une arrobe (= 11 kilogr. 500) tous les deux mois; ce qui ferait, étant donnée la population de la République, une consommation annuelle de 437,400 arrobes, soit 5,030,100 kilogrammes.

La production totale est donc d'environ 11,500,000 kilogrammes. Ce chiffre est significatif et indique quelle valeur représente pour le pays une semblable production. Le prix des yerbas varie suivant les marques des négociants. On les vend sur la place de Buenos-Ayres de 4,50 à 5 piastres l'arrobe. C'est le prix de l'exportation augmenté du fret de l'Assomption; elle se vend pour la consommation locale 2,50 à 2,60...

... Les grandes forêts au milieu desquelles on trouve l'ilex sont placées dans la région de l'est du Paraguay oriental. Pour parvenir jusque vers elles, il faut traverser de longues régions désertes, et leur exploitation ne peut se faire qu'au prix de grandes fatigues pour l'ouvrier et de durs labeurs pour le chef *yerbatero*, qui doit transporter des profondeurs du désert le fruit de sa récolte.

Généralement les différents travaux que demande cette industrie peuvent se diviser en quatre parties : la cueillette, la préparation, le transport au centre de l'exploitation et la mise en sacs, et enfin l'expédition sur les marchés commerciaux... Presque toujours le chef *yerbatero*, qui a pris à sa charge l'exploitation d'une forêt, revend son produit à une société commerciale, qui se charge de l'exportation et de la vente dans l'intérieur du pays et sur les marchés étrangers...

L'État, propriétaire des *yerbales,* les loue; depuis quelques années il s'est mis à les vendre, et frappe le maté, à sa sortie, d'un droit d'exportation qui, quoique léger, constitue un de ses meilleurs revenus douaniers.

Plus on va, plus la demande est forte, et la consommation est seulement américaine. Le jour où l'Europe verra quelle erreur elle commet en n'utilisant pas la feuille de l'ilex; le jour où l'ouvrier et le petit consommateur, au lieu de boire tous les mauvais cafés, toutes les chicorées, les orges brûlées et le plâtre peint que la fraude leur vend à chers deniers, s'apercevront que la *yerba-maté* est meilleur marché, qu'elle est plus tonique, qu'elle use moins que les autres boissons, — alors les ports de l'Europe seront ouverts au commerce de la *yerba,* et nos vieilles nations posséderont un aliment de plus qui pourra compter parmi les meilleurs. » (E. DE BOURGADE LA DARDYE, *le Paraguay,* Plon éditeur, p. 413-424.)

La préparation. — « Le *yerbatero* attaque l'arbre au machete. Il en abat toutes les branches, en fait une charge, la porte, déjà flétrie et non séchée, au centre de l'exploitation, où sont les foyers. Sur le sol préparé et balayé, on a dressé quelques pieux de bois; à une hauteur de deux à trois mètres, les branches de *yerba* que l'on a apportées se rangent jusqu'à former une épaisse toiture. On rabat les rameaux jusqu'auprès du sol en parois serrées; sous ce dôme, qui rappelle les tas de bois dressés par les charbonniers dans les forêts, on allume un feu de branches sèches, choisies sans odeurs. Ce feu lèche les parois, produit sur tout ce qui a été entassé une torréfaction; on entretient le feu doucement pendant une vingtaine d'heures et l'on retire.

Les branchages torréfiés sont alors portés au piloir pour être pulvérisés. On se sert pour cela de marteaux-pilons de bois dur, mus à la main, frappant sur les branches entassées dans une caisse de bois; quelquefois le marteau est mû par la force motrice d'un courant d'eau naturel : c'est le mojolo... La *yerba* torréfiée est d'une pulvérisation facile; on la retire presque en poussière.

Il s'agit alors d'en faire l'emballage. Le système ancien, qui était coûteux, tend à disparaître. On coupait en carré une peau de bœuf, séchée d'abord, puis rendue molle dans l'eau; on en dressait les côtés attachés à quatre piquets, et l'on réunissait les quatre morceaux par une grosse couture de cuir. Dans le sac ainsi dressé on empilait jusqu'à cent kilos de *yerba,* en leur faisant subir un fort tassement sous les

coups redoublés de masses de bois dur. Le sac prenait la forme d'un gros oreiller, on le laissait sécher au soleil, s'y rétrécir jusqu'à prendre des formes rebondies et une dureté qu'une hache ne pouvait entamer. Cette forme classique, sous laquelle la *yerba* se présente encore souvent aujourd'hui, fait place peu à peu à l'emballage en simple sac de toile...

La poudre n'a pas mauvaise apparence; de loin elle semble une sorte de sciure très fine, mélangée de petits cubes de bois rond; l'arome qu'elle dégage est agréable; si même vous en saisissez une poignée, vous êtes pénétré de sa finesse, que le produit conserve, malgré le peu de soins dont il est l'objet et son exposition prolongée à l'air libre.

A première vue, non plus, on ne s'imagine pas quel peut être l'usage de cette poudre, quel genre de consommation on en peut faire. Il faut être initié.

C'est ici où le novice rencontrera quelque surprise. Peut-être repoussera-t-il, sans y vouloir goûter, un breuvage pour lequel, il faut bien le dire, on en est encore à chercher un mode de préparation qui soit agréable à tout le monde, qui, en même temps, tire de l'infusion tout son arome.

Pour le moment, la consommation n'a rien innové aux usages établis par les jésuites, conservés depuis trois siècles. Leur organisation commerciale, très habilement développée, avait su répandre dans toute l'Amérique l'usage de ce produit; ils avaient en même temps su trouver les procédés de torréfaction et de préparation que nous avons décrits, très suffisants pour une industrie et une société primitive...

... On procède partout en faisant infuser dans une petite courge sauvage, que l'on nomme *maté,* d'où le nom de *yerba-maté* que l'on donne à l'infusion. On met dans cette courge la poudre, le sucre et l'eau bouillante; pour absorber le mélange, on y plonge un tube de métal terminé par une boule percée en petits trous appelée *bombilla,* ou plus simplement un tube de roseau terminé par un minuscule passeur, faisant office de filtre; au travers l'on suce le liquide, comme on le fait avec la *bombilla.*

Ne pourrait-on pas servir à chaque convive son maté, lui réserver l'usage exclusif de sa bombilla? Cela paraît, à la vérité, très simple; beaucoup de raisons s'y opposent. L'infusion d'abord n'est pas facile à préparer, il faut un certain tour de main pour placer la poudre, le sucre et la bombilla, de façon que celle-ci fonctionne sans se boucher à chaque instant; il faut, en outre, renouveler l'eau constamment, la

courge en contenant fort peu; enfin, et cela est sans doute la raison majeure, l'arome de la yerba offre cette particularité qu'il ne se développe qu'au fur et à mesure des infusions; la première est moins riche en principes aromatiques et réconfortants que la sixième, et l'on peut l'employer jusqu'à la dixième.

Toutes ces raisons ont milité pour la conservation jusqu'à nos jours du procédé que pratiquaient déjà les Guaranis à l'époque de la conquête, et que les jésuites n'ont fait que perfectionner et généraliser. » (E. Daireaux, *Vie et Mœurs de la Plata*, Hachette, II, 398-403, *passim*.)

*
* *

LES ORANGERS DU PARAGUAY

Grande abondance. — « On affirme que l'oranger n'est pas originaire du Paraguay; j'ai peine à le croire.

Depuis les rives de ses rios jusqu'aux gorges de ses plus lointaines sierras, auprès du *rancho* comme autour de l'*estancia*, ou dans la solitude de la forêt vierge, partout les arbres aux fruits d'or s'alignent, s'étagent, s'accumulent en massifs d'un vert profond; partout, aussi loin que s'allonge le coteau, que s'étend la plaine, l'oranger dresse sa tête, accidentant la ligne bleuâtre de l'horizon des ondulations régulières de sa silhouette arrondie.

C'est bien là qu'il fleurit depuis l'origine des temps, — c'est là que Mignon a dû le connaître.

J'accorde sans peine que l'oranger doux, que le bigaradier, que le citronnier et leurs infinies variétés aient été importés par les conquérants espagnols ou par les jésuites; cela ne fait même pas l'ombre d'un doute. Ces fruits sont, en effet, originaires d'Asie, et l'histoire de leur extension est parfaitement connue; mais il existe au Paraguay une orange particulière, légèrement acidule, que par les fortes chaleurs on mange avec plaisir. Loin d'empâter la bouche, comme le suc trop doux de l'orange ordinaire; loin d'attacher au palais une amertume désagréable ou d'agacer les dents comme le citron, son jus laisse une impression rafraîchissante, dont la saveur aigrelette conserve à la bouche une délicieuse fraîcheur.

Cette orange ne pousse pas partout; elle croît de préférence au milieu de la forêt ou sur les bords des ruisseaux; j'en ai rencontré sur les points les plus reculés du Paraguay, dans

les vallées inexplorées de l'Ygatini et jusque sur les rives perdues du haut Parana, où certainement elle n'avait pas été introduite par l'industrie humaine. Elle y existe même en si grande abondance que, pendant une crue du Parana, j'ai vu le fleuve, au-dessus du salto de Guayra, en charrier d'innombrables quantités. Les Guaranis la nomment *apepu*, d'un mot très ancien de leur langue. C'est là, ce me semble, la meilleure preuve qu'on puisse donner de son origine américaine, car toutes les autres variétés d'oranges sont désignées, sans exception, par des vocables espagnols. — Et cela suivant une règle dont je ne connais pas d'exceptions, à savoir que tous les objets importés par les conquérants ont conservé en Amérique leurs noms européens, sans que les autochtones se soient mis en frais d'imagination pour leur appliquer une expression du pays... Si donc l'*apepu* existe dans la nomenclature guaranie au même titre que la *goyave*, le *manioc*, le *pety* (tabac) ou la *yety* (patate), c'est qu'elle est bien, comme ces dernières, fille du nouveau monde.

Quoi qu'il en soit, si tous les orangers ne sont pas originaires du Paraguay, ils auraient dû l'être, car je ne crois pas qu'il existe au monde une terre ou un climat plus favorable à leur développement.

Variétés. — Je n'essayerai pas d'énumérer les innombrables variétés qu'on y rencontre, soit en fait d'oranges, soit en fait de citrons. Les plus communément répandues sont les suivantes :

L'orange douce (*Citrus aurantium*) ; l'orange aigre ou bigaradier (*Citrus bigaradia*) ; la mandarine ; l'apepu ; le cédrat ; le toronjo ; le limon sutil ou citron ordinaire ; la lima réal ou citron doux ; la lima de persia, etc.

Il serait impossible d'établir d'une manière même approximative quelle surface du sol paraguayen est recouvert par cette essence.

Tantôt isolés, tantôt groupés en bosquets ou amassés en immenses forêts, comme dans certaines parties des Missions, les orangers pullulent, on peut le dire, sur tous les points, soit à l'état naturel, soit à l'état de culture.

Avant la néfaste guerre de cinq ans, les grandes plantations établies en quinconces étaient abondantes. Les jésuites en avaient établi autour de chacune de leurs réductions, et il n'y avait pas de colon d'origine espagnole qui n'en entourât son habitation. Mais pendant l'invasion, les alliés mirent souvent le feu à ces magnifiques bois et en détruisirent la plus grande partie.

Heureusement la vitalité de cet arbre est intense, et il se reproduit avec une incroyable facilité sous le climat du Paraguay. Il suffit que le vent entraîne une feuille et la fasse tomber sur un terrain légèrement humide, pour que tout autour de la queue se produisent des racines adventives qui en peu de temps donnent naissance à un arbrisseau; ou bien qu'un perroquet, emportant un fruit dans son bec, en laisse échapper une graine, pour qu'elle germe tout de suite et se reproduise.

Aussi les ravages de la guerre ont-ils été bientôt réparés, et aujourd'hui, après dix-huit ans, grâce au seul effort de la nature, les *naranjales* ont repoussé, plus irréguliers, c'est vrai, mais tout aussi beaux que si la main des colons les avait cultivés; et le Paraguay est couvert à nouveau de ces forêts aux reflets dorés qui jettent sur tout le paysage une chaude couleur dont je n'ai retrouvé nulle part ailleurs l'étrange intensité.

La grande saison de l'orange va du commencement de mai à la fin d'août. C'est pendant cette période que se pratique du moins la cueillette industrielle. Mais, en dehors de là, les arbres produisent constamment, et à toute époque de l'année les fruits mûrs se mêlent aux fleurs nouvelles, donnant ainsi le puissant spectacle d'une maternité inépuisable...

Exportation. — La principale industrie consiste dans l'exportation du fruit en vrague. Tout le long des côtes du Paraguay, d'Assomption à Humaita, on voit, durant les quatre mois d'hiver, des quantités de bateaux, voiliers ou vapeurs, en prendre d'énormes chargements.

C'est surtout à Villeta et à San-Antonio que se tiennent les principaux marchés. Là, de tous les points de l'intérieur arrivent des files de charrettes traînées par trois attelages de bœufs qui conduisent pesamment leurs charges de fruits. Chaque véhicule contient environ cinq mille oranges.

Généralement, lorsque la marchandise arrive au port, elle est déjà achetée par les courtiers qui ont couru la campagne et se sont rendus maîtres de la récolte sur pied; cependant quelquefois les cultivateurs viennent directement l'offrir sur le quai, où le marché est toujours très vite conclu. Le déchargement s'opère rapidement, et les fruits sont mis en tas à portée du môle destiné spécialement à leur embarquement.

Des nuées de femmes se tiennent auprès avec des paniers, attendant l'arrivée du bateau chargeur. A peine a-t-il touché, elles se précipitent, remplissent leurs corbeilles, et, grimpant

lestement le long des légers tréteaux installés à la hâte pour l'abordage, elles vont au pas de course, d'un mouvement incessant, comme une légion de fourmis travailleuses, vider leur fardeau dans de grandes vragues à claire-voie préparées à cet effet sur le vaisseau.

Rien de pittoresque comme ce spectacle où la Paraguayenne, bien campée sur ses hanches, leste, toujours gracieuse, riant aux éclats au milieu de son travail, fait preuve d'une adresse et d'une force peu communes. Il s'agit, en effet, de se hâter, car les capitaines des bateaux qui descendent n'aiment pas à attendre. En quelques minutes le chargement est complet, et les fruits prennent la route de Buenos-Ayres et de Montevideo, où ils n'arrivent jamais en assez grande abondance pour satisfaire à toutes les demandes.

Prix des oranges. — Le prix de l'orange varie beaucoup, suivant l'abondance de la marchandise sur le marché. Et cela ne tient pas à des variations dans la production du fruit, car il n'y a jamais de mauvaise récolte, — l'oranger donne toujours au Paraguay. Ces variations sont produites par l'apport plus ou moins grand du producteur, qui souvent ne veut pas se donner la peine de recueillir ses fruits et les laisse pourrir sur les arbres, lorsqu'un autre produit lui a donné un bénéfice suffisant pour assurer sa vie pendant l'année. — C'est ainsi qu'en 1887, par exemple, les cent almuds, c'est-à-dire les 5,000 oranges, se sont vendus à Villeta jusqu'à 20 pesos, soit 100 francs, tandis que dans l'intérieur elles ne se vendaient que 8 pesos. En 1888, au contraire, le prix courant au port de Villeta était de 5 francs le mille. Dix oranges pour un sou, transportées au point d'embarquement ! Et Dieu sait quelles admirables oranges, succulentes et parfumées, comme ni l'Italie ni Valence n'en ont jamais produit.

En 1886, plus de 50 millions d'oranges ont été expédiées par les grands ports du Paraguay, d'après le relevé officiel de la statistique ; et ce chiffre peut être largement augmenté d'un tiers, si l'on ajoute ce qui est parti par les petits villages du littoral, et ce qui a été expédié par les estancias, où l'œil vigilant du chef du bureau de statistique n'a pu exercer son contrôle.

Quant à évaluer ce qui se consomme dans le pays, ce qui pourrit sur les arbres, ce qui est dévoré par les oiseaux, les singes et autres bestioles, autant vaudrait compter les grains de sable de la mer. Il n'y a pas de Paraguayen qui ne suce dans la journée ses vingt ou trente oranges, et cela sans que

les pommes d'or qui se détachent dans le vert feuillage aient l'air de diminuer le moins du monde.

Aussi peut-on se figurer quel produit pourrait donner l'exploitation méthodique de ce fruit, dont il se perd ici de si grandes quantité.

Vin d'oranges. — D'après des essais tentés dans ces derniers temps, on peut faire avec les oranges du Paraguay un vin excellent, buvable au bout de deux mois de tonneau et qui n'a pas du tout le goût de son fruit. Il pourrait avantageusement faire concurrence aux épouvantables mélanges importés dans le pays sous le nom de vin, et qui n'ont de commun avec ce liquide que les bouteilles et les étiquettes dont on les décore.

Cent almuds, ou 5,000 oranges, peuvent donner une bordelaise de vin, qui, en prenant le prix courant de 1888, coûterait, par conséquent, cinq piastres de matière première.

Si même on ne veut pas tenter l'essai du vin, il est au moins facile de produire de l'alcool avec la pulpe de ce fruit. 5,000 oranges qu'on achète 5 pesos rendues au port donnent, sans qu'il soit besoin d'une forte pression, 500 litres de jus, d'où par distillation on tire quarante litres d'eau-de-vie à 20° Cartier. Ces chiffres sont le produit d'expériences variées; et déjà plusieurs distillateurs commencent à s'adonner à cette industrie lucrative, qui ne demande qu'une installation aussi sommaire que celle des bouilleurs de crus européens. La mise de fonds est nulle, et le bénéfice assuré.

Et je ne parle là que des oranges douces. Que dire de l'innombrable quantité d'oranges amères, de bigarades, de citrons doux et autres, qui n'attendent que la bonne volonté d'un industriel pour lui donner d'excellents produits? »

[L'auteur passe en revue les différents produits industriels et utiles que peut fournir l'orange : l'acide citrique, des citrates de chaux et de fer, les différents emplois de l'écorce utilisée surtout pour la fabrication du curaçao et des confitures; on en retire aussi l'*essence de Portugal;* la fleur donne l'*eau distillée de fleur d'oranger* et l'*essence de néroli,* la feuille donne l'*essence de petit grain* employée par les parfumeurs.]

L'orange, source de richesse pour le Paraguay. — « Nous venons de donner une idée des richesses que renferme l'oranger du Paraguay, cet arbre admirable, qui non seulement sert à la nourriture d'une partie du peuple, mais encore *peut* devenir l'origine d'un important mouvement commer-

cial. Jusqu'ici des tentatives isolées ont été faites, chacun prenant de l'oranger le produit qui lui paraît devoir se prêter le mieux à ses essais, et négligeant l'élément voisin, le perdant, parce qu'il en ignore ou n'en veut pas voir la valeur; mais l'avenir amènera ici de vrais usiniers, qui créeront de toute pièce l'*industrie de l'orange*, dans laquelle chaque élément, chaque sous-produit, sera utilisé. De l'écorce du fruit vert, de la fleur, de la feuille, on tirera les essences de Portugal, de néroli, de petit grain, sans compter l'eau de fleur d'oranger; de certaines oranges vertes, des citrons, des cédrats on fera les délicieuses confitures que tout le monde connaît; l'écorce sèche, on l'enverra aux fabriques de curaçao, de bitter, aux pharmacies; de la pulpe on commencera par retirer les tartrates et les citrates bruts, qui sont demandés par les teintureries du monde entier et par une infinité d'autres industries; puis on fera du vin qui se consommera sur place, et des eaux-de-vie pures et excellentes qui pourront rivaliser avec la caña; on fera aussi les sirops de limon, que les places de Buenos-Ayres et de Bordeaux demandent en grande quantité; et enfin les orangers inutiles, on pourra les débiter pour l'ébénisterie, qui achète ce bois à des prix fort élevés. » (E. de Bourgade la Dardye, *le Paraguay*, Plon, p. 425-442.)

∴

ASSOMPTION

« La capitale du Paraguay se relève à peine de l'état de délabrement qui est la conséquence inévitable de tant d'années terribles. Tout y est à créer encore à l'heure actuelle, et de grands sacrifices devront être faits pour donner à cette ville l'aspect convenable exigé par son premier rang au milieu des villes du Paraguay. Construite sur les bords du Rio, elle a une situation toute d'avenir. Future tête de ligne de voies ferrées qui, de plusieurs côtés, rayonneront dans le Paraguay, il est à présumer que, par la suite, son port prendra, de plus en plus, une importance croissante.

Peu d'animation; les rues, d'ailleurs non pavées, quelques-unes seulement dallées, ne permettraient qu'une circulation restreinte. Le sol est constitué par un sable rouge très fin, et c'est avec peine que les charrois peuvent se faire sur voies qui sont à peine des chemins.

Que dire des édifices et des habitations, sinon qu'

semblent à tous ceux que j'ai déjà vus pendant mon voyage. Ce sont, du moins dans la partie de la ville que l'on pourrait qualifier d'européenne, les mêmes maisons composées d'un seul rez-de-chaussée, toutes de même hauteur et se terminant par un fronton toujours copié ou par une arête droite invariablement identique aux voisines. Cependant quelques monuments méritent d'être cités. Le palais du dernier des Lopez, construit sur les bords du fleuve, terminé extérieurement, attend encore un aménagement intérieur que l'état des finances du gouvernement semble renvoyer constamment à des calendes éloignées; le Cabildo, la maison du gouvernement, la Douane, la gare du chemin de fer de la place de San-Francisco, aux formes étranges; le théâtre, la cathédrale, sont des édifices convenables pour une capitale.

D'ailleurs peu ou pas d'architecture spéciale. On revoit là à satiété ces colonnes doriques ou ioniques, ces arcs en plein cintre qui ont fait la joie des architectes de nos monuments officiels d'Europe.

... La plus grande partie de la ville est toute construite en ranchos, et elle n'est pas la moins intéressante pour celui qui ne cherche dans ses voyages que le pittoresque. La végétation est d'une extraordinaire puissance, et mainte paillotte isolée, recouverte de gigantesques bananiers, fait songer aux si jolies descriptions de Bernardin de Saint-Pierre.

Aux environs de la ville se trouvent deux établissements : la *Cancha* et la *Villa-Morra,* où les habitants de l'Assomption viennent dîner le soir, au moment des plus fortes chaleurs. Le premier a reçu une installation d'une grande importance. Au fond d'une vaste salle on a construit une scène sur laquelle se débitent les chansons de quelque artiste perdu dans ces lieux reculés de l'Amérique... Le tout est abondamment éclairé par des lampes à incandescence ou à arc, et cette lumière gaie, contrastant avec les quinquets fumeux de la ville, enchante le visiteur. Toujours le progrès! La capitale, de même que beaucoup de villes argentines, sera prochainement éclairée à l'électricité, sans avoir jamais eu d'usine à gaz.

La Villa-Morra était, il y a plusieurs années, un simple terrain nu. Mais le génie perspicace du propriétaire a su y découvrir une source d'eau minérale, et des piscines ont été construites sur ces lieux, peu appelés cependant par la nature à ce rôle important. Mais le but d'une excursion à la Villa-Morra n'est pas seulement de rechercher l'action bien-

faisante de ses eaux. Pour celui qui vient y chercher la fraîcheur et l'ombrage, les massifs d'orangers et de citronniers tiennent mieux leurs promesses. Il y fait délicieusement bon, et ce repos de quelques instants remet un peu des fatigues du tramway, transformé par les accidents du sol en wagonnet de montagne russe. » (Ed. Deiss, *De Marseille au Paraguay*, Cerf, 1896, p. 157-161.)

* * *

CHEMINS DE FER

La première ligne de l'Argentine fut ouverte en 1857; la longueur des lignes était de 12,990 kilomètres en 1892. Le Transandin compte 173 kil. en exploitation, de Mendoza à la frontière du Chili.

L'Uruguay avai 1,690 kil. en exploitation, en 1893.

Le Paraguay n'a qu'une seule ligne; elle fut commencée en 1859 et construite entre Assomption et Villa-Rica; on l'a prolongée en 1894 jusqu'à Villa-Encarnacion.

En 1889 s'est réuni à Washington un congrès qui a adopté en principe le projet d'une ligne intercontinentale de Panama à l'extrémité de l'Amérique du Sud.

* * *

OUVRAGES A CONSULTER

Voyages dans l'Amérique méridionale, par don Félix de Azara, publiés par Walckenaer, 4 vol. in-8°, Paris, 1809.

Voyages dans l'Amérique méridionale (de 1826 à 1833), par Alcide d'Orbigny, envoyé par le Muséum de Paris, 9 vol. in-4°, 1835-1849.

Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud, par de Castelnau, Paris, 6 vol. in-8°, 1850-1861.

Civilisation et Barbarie, par Sarmiento, traduit par A. Girard, Paris, 1853. (L'ouvrage fut publié au Chili en 1845.)

Description géographique et satistique de la confédération argentine, par Jean-Antoine-Victor Martin de Moussy, Paris, 1860-64, 3 vol. in-8°. (Médecin, Martin de Moussy organisa les hôpitaux de Montevideo en 1841, et fit un voyage de cinq ans à travers la République Argentine, de 1854 à 1859. Il est mort à Bourg-la-Reine en 1869.)

La France et l'Amérique du Sud, par Benj. Poncel, Paris, 1849.

Essai d'une monographie de la Plata, par le même, Marseille, 1869.

Considérations historiques et politiques sur les républiques de la

Plata dans leurs rapports avec la France et l'Angleterre, par le comte A. de Brossard, Paris, 1850.

La Vie et les Mœurs à la Plata, par E. Daireaux, Paris, 1889, 2 vol. in-8°.

La Plata, récits, souvenirs,... par le baron Henry de Rasse, Paris, 1876.

Voyages dans les pampas, par le docteur Armaignac, Paris, 1883.

Quatre Républiques de l'Amérique du Sud, par Henri Coppin, Paris, 1890.

Dix-huit Mois dans l'Amérique du Sud, par E. de Robiano, Paris, 1886.

Les Progrès de la République Argentine, émigration et colonisation, par John le Long, Sceaux, 1888.

Voyages dans l'Amérique du Sud, par Jules Crevaux, Paris, 1881.

Exploration dans l'Amérique du Sud, par A. Thouar, Paris, 1891.

Amérique inconnue, par Mallat de Bassilan, Paris, 1892 (donne le récit des explorations de J. de Brettes. *Cf. Revue de géographie* qui donne une conférence de J. de Brettes, tome XXIV, 442-451 et tome XXV, p. 52 sqq., et le journal *le National* des 29 et 31 janvier, 1er et 3 février 1889).

Historia de la Republica Argentina, par Vicente F. Lopez, en cours de publication à Buenos-Aires.

La République orientale de l'Uruguay, par Bruyssel, Bruxelles, 1889.

La République orientale de l'Uruguay, par le comte de Sainte-Foix, Paris, 1892.

Les Colonies françaises de l'Uruguay, dans *Revue maritime et coloniale*, nov. 1883.

Histoire du Paraguay, par le P. Charlevoix, 6 vol. in-12.

Essai historique sur la révolution du Paraguay et le gouvernement dictatorial du docteur Francia, par Rengger et Longchamps, Paris, 1827.

Le Paraguay, son passé, son présent et son avenir, traduit de l'espagnol, par Melchior Pacheco y Obes, Paris, 1851.

Le Paraguay moderne, par Benj. Poncel, Marseille, 1867.

La République du Paraguay, par le colonel du Graty, Bruxelles, 1862.

Histoire physique, économique et politique du Paraguay, par le docteur Alfred Demersay, Paris, 1862, 2 vol. in-8°.

Le Paraguay, par E.-V. Bruyssel, Bruxelles, 1893.

Une Visite aux colonies de la République Argentine, par Alexis Peyret, Paris, 1889.

Biographie d'Aimé Bonpland, par Brussel, Paris, 1871.

Description de la République Argentine, par E.-S. Zeballos, Paris, 1889.

L'Agriculture et l'Élevage dans la République Argentine, sous la direction de F. Latzima, Paris, 1889.

La Pampa, par Ebelot, Paris, 1889.

Le Développement de l'élevage du bétail dans la République Argentine, l'Algérie et la Tunisie, par G. Barrion, Paris, 1890.

X

BRÉSIL

Voyages des Espagnols. — Ce furent des navigateurs espagnols qui touchèrent les premiers au littoral du continent austral; poussés par le désir de faire des expéditions rémunératrices dans le pays des mines, Vincent-Yunez Pinçon et Diego de Lope inclinèrent vers le sud et vinrent toucher le continent au sud de l'équateur; Pinçon aborda le 26 janvier 1500 près d'un promontoire qu'il appela Santa-Maria de la Consolacion; c'est le fameux cap si souvent cité dans les Voyages du XVIe siècle sous le nom de Saint-Augustin ou Augustine; il est situé au sud du cap San-Roque, près de Pernambouc; les Portugais lui donnèrent ce nom en 1501; Pinçon longea le littoral, passa devant les embouchures du fleuve des Amazones, et baptisa un autre promontoire le cap São-Vincente, qui s'est appelé plus tard cap Orange; il relia ses découvertes à celles de ses prédécesseurs en atteignant le golfe de Paria. Mais Pinçon n'avait pas rencontré de trésors; il fut ruiné, et consentit cependant à accompagner Jean de Solis dans ses voyages de 1506 et 1508.

Le voyage de Diego de Lope est moins connu: il doubla le cap Saint-Augustin, et alla vers le sud, sans que l'on puisse préciser le terme de son voyage. Il retourna vers le nord par la route qu'avait déjà suivie V.-Y. Pinçon.

Le Portugais Cabral. — L'honneur de la découverte définitive est resté attribué au capitaine portugais Pedro-Alvarez Cabral. Il appartenait à une des premières familles du royaume et avait gouverné la province de Beira sous le nom de seigneur de Belmonte. Le roi Emmanuel lui confia en 1500 une flotte de treize vaisseaux; deux avaient l'ordre de s'arrêter vers Sofala, les autres devaient gagner Calicut. Le départ fut accompagné des solennités en usage au Portugal; on renouvela, sous la présidence du roi, dans la cathédrale de Lisbonne, les cérémonies qui avaient marqué le départ de Vasco de Gama. Cabral, après avoir quitté les îles du Cap-Vert, prit à l'ouest, pour éviter le calme des côtes d'Afrique. Le 22 avril il aperçut une montagne, qu'il appela le mont Paschoal; il descendit sur le continent dans une baie qu'il appela Porto-Seguro, et donna au pays le nom de *Vera-Cruz;* il fut bien accueilli par les Indiens, laissa deux de ses hommes sur le continent, et embarqua un sauvage sur un de ses vaisseaux qu'il renvoya à

Lisbonne, pour annoncer la découverte; lui continua son voyage vers le Cap et les Indes[1].

Amerigo Vespucci. — Parmi les premiers explorateurs envoyés par le roi de Portugal, nous retrouvons le nom illustre de Amerigo Vespucci; il fit deux voyages : dans le premier il releva le cap de Pinçon et lui donna le nom de Saint-Augustin; il visita la côte et entra dans la baie de Rio le 1er janvier 1502; son retour à Lisbonne eut lieu le 7 septembre 1502. Dans le second, en 1503, il chercha une route pour atteindre Malacca; pendant une tempête il pénétra dans une large baie, qu'il appela *Bahia de todos os Santos*, et y fonda un établissement dans lequel il laissa vingt-quatre hommes; il en créa un autre près du cap Frio, et la mission pénétra dans l'intérieur. Coelho, qui en était le chef, trouva que le sol était fertile. Vespucci changea alors son appréciation sur un pays qu'il avait d'abord cru stérile; il fut émerveillé par la riche végétation, et, dans une lettre publiée après son retour, en 1504, résuma ses impressions dans cette phrase souvent rappelée : *S'il y a dans le monde un paradis terrestre, il doit être près de ces lieux*[2]. Vespucci ramena un chargement de bois rouge que l'on désignait sous le nom de *brazil*. A partir de ce moment la contrée est désignée sous ce nom, déjà répandu dans le commerce.

Colonisation portugaise. — La colonisation fut très lente; les Portugais, réservant toute leur attention pour les riches contrées des Indes orientales, n'envoyèrent au Brésil que les criminels, les plus grands scélérats du royaume, qui traitèrent les indigènes avec peu de déférence; ils furent constamment en lutte avec les Tupis ou Tupinambas, et pendant longtemps la colonie n'exporta que des perroquets, des singes et des bois de teinture.

Création des capitaineries générales. — Le roi Jean III apprit que les Français de Dieppe et autres ports de Normandie y abordaient souvent; il envoya une flotte (elle fut commandée par Christovão Jacques) pour chasser les Français et élever des factoreries durables; puis Jean III partagea le littoral en lots de cinquante lieues de longueur, et les donna à des fidalgos, ou nobles, qui possédèrent leurs capitaineries à titre héréditaire : Affonso de Souza fonda Saint-Vincent, Coutinho créa Espiritu-Santo ; Tourinho s'établit à Porto-Seguro; Coelho Pereira construisit Olinda, à peu de distance du vaste récif qui borde la côte de Pernambuco (Bouche d'Enfer); à Jean de Barros, l'historien, échut le pays de Maranham; le pays de Bahia fut attribué à Francisco Pereira Coutinho,

1. Nous avons un récit de la découverte écrit par un des membres de l'expédition, Pedro Vas de Caminha, et adressé au roi. Ce dernier changea le nom de *Vera-Cruz* en celui de *Santa Cruz* dans la lettre adressée aux souverains catholiques pour leur notifier la prise de possession; la lettre d'Emmanuel est datée de Cintra, 25 juillet 1501.

2. *E se nel mondo e alcun paradiso terrestre, senza dubio dee esser non molto lontano do questi luoghi.* Le récit de Vespucci est dans le recueil de Ramusio.

qui ne sut pas soumettre les Tupinambas; un simple chevalier, Alvarez Correa, réussit mieux : c'est le fameux Caramourou, marié à la femme indienne Paraguassou, dont les aventures forment la légende la plus curieuse des premiers temps de la colonisation portugaise. On en a fait une épopée nationale.

Établissement d'un gouverneur général. — Il fallut créer une autorité supérieure pour diriger ou contenir l'ambition des capitaines généraux; en 1549 fut nommé le premier gouverneur général, qui fonda San-Salvador, sur la baie de Tous-les-Saints; Thomé de Souza amena des jésuites, qui prirent une grande autorité et ménagèrent des rapports pacifiques avec les Indiens; il faut citer les noms des PP. Nobrega et Joseph de Anchieta : ce dernier fonda Saint-Paul[1]. Le troisième gouverneur général fut Mem de Sa, qui chassa les Français et fonda la ville de Rio, sous le nom de Saint-Sébastien. Il mourut en Brésil, à San-Salvador, en 1572. Le roi dom Sébastien avait prolongé ses pouvoirs de gouverneur général bien au delà de la durée normale de trois ans. On peut le considérer comme le créateur du Brésil portugais.

Les Français au Brésil; la France antarctique. — Pendant le XVIe siècle les Français furent les grands explorateurs des richesses du pays; si l'on en croit un chroniqueur de la ville de Dieppe, Jean Cousin aurait découvert la côte dès 1488, et devrait être honoré comme le premier Européen qui a visité le nouveau monde; des historiens très sérieux considèrent ce voyage comme vraisemblable[2]. A partir de 1500 les ports normands envoient de hardis capitaines, qui surent gagner l'amitié des indigènes; les Tupinambas étaient fiers de s'appeler les parfaits alliés des Français, et l'Allemand Hans Staden sauva sa vie en se disant Français. Un des principaux voyages fut celui de Paulmier de Gonneville, qui visita les côtes du Sud en 1503; mais tous les ans avaient lieu des expéditions de commerce qui n'ont pas eu d'histoire, et dont quelques-unes sont mentionnées par les Portugais; quand ils ont voulu fonder les établissements de leurs capitaineries, ils ont trouvé partout,

1. « Anchieta fut à la fois poète, guerrier, naturaliste; pour se rendre utile il pouvait prendre toutes les formes : il faisait l'école aux petits enfants, commandait des troupes, composait des cantiques, une grammaire et un dictionnaire dans la langue des Indiens, soignait les malades, et ne dédaignait même pas le travail mécanique le plus vulgaire. Anchieta fut un des hommes les plus extraordinaires de son temps. » (A. de Saint-Hilaire, *Second Voyage*, II, 4.)

2. M. P. Gaffarel croit au voyage de Cousin en 1488 avec Alonzo Pinçon, oncle de Vincent-Yunez Pinçon qui découvrit l'embouchure du fleuve des Amazones en 1500. La Popelinière écrit à la fin du XVIe siècle : « Les Français, toutefois, Normands surtout, et les Bretons maintiennent avoir les premiers découvert ces terres, et d'ancienneté trafiqué avec les sauvages du Brésil contre la rivière de Saint-François, au lieu qu'on a depuis appelé Fort-Réal. Mais, comme en autres choses, malavisés en cela, ils n'ont eu ni l'esprit ni discrétion de laisser un seul écrit public pour assurance de leurs desseins... tellement que le Portugais se veut attribuer l'avantage d'en être paisible possesseur. » (*Les Trois Mondes*, III, p. 21.) Ce sont les Français qui ont imposé le nom de Brésil.

dans les golfes sûrs, des vaisseaux français qui s'occupaient uniquement de commerce. Coligny proposa à Henri II de partager le Brésil avec le roi de Portugal : alors fut organisée l'expédition de Villegaignon, qui réussit à établir un fort dans une île de la baie de Rio-Janeiro; les Français restèrent maîtres de la baie pendant près de dix ans. La colonie, appelée *France antarctique,* fondée en 1555, ne disparut complètement qu'en 1565. Mem de Sa en avait apprécié l'importance; il fit établir la ville de Saint-Sébastien sur la colline où elle est actuellement. Les Français reparurent souvent, et leur dernier succès fut l'entreprise héroïque de Duguay-Trouin qui rançonna la capitale portugaise en 1711.

La France équinoxiale. — Ils s'établirent aussi plus près de l'équateur; en 1594 Riffault, de Dieppe, trafiqua dans l'île Maranhao (à cent lieues au sud de l'embouchure du fleuve des Amazones); il y laissa Charles de Vaux, qui, ayant découvert les richesses de l'île et des pays voisins, vint demander à Henri IV des secours pour l'organisation d'une grande colonie. L'armement ne fut prêt qu'en 1612; la Ravardière en fut le principal chef; il fonda Saint-Louis du Maranhao (1612), et les colons donnèrent au pays le nom de *France équinoxiale.* Les Portugais avaient fondé dans le voisinage la colonie de Ceara (1611) ; Albuquerque y prépara un armement; la Ravardière fut battu en 1614, et en 1615 les Français se retirèrent en grand nombre à la Guyane.

Les Anglais au Brésil. — En ce moment le Portugal était réuni à l'Espagne, ce qui valut au Brésil l'attaque des flibustiers anglais vers la fin du XVIe siècle ; Thomas Cavendish incendia Santos en 1591, et James Lancaster attaqua Pernambuco ; les Anglais construisirent des forts au nord du fleuve des Amazones, dans la région qui forma la capitainerie appelée Cap de Nord (on l'appelle aujourd'hui Guyane portugaise) ; ils perdirent leur dernier établissement en 1632.

Les Hollandais. — Plus dangereux furent les Hollandais : ils organisèrent une compagnie des Indes occidentales en 1621, et, sur les renseignements fournis par les juifs brésiliens, organisèrent une flotte de soixante navires pour prendre Bahia. Willekens réussit à l'occuper en 1624, mais don Fadrique de Tolède[1] la reprit l'année suivante. Les Hollandais occupèrent Recife, brûlèrent Olinda, et bâtirent le fort Orange dans l'île Hamaraca (un peu au sud de Olinda). En 1637 leurs établissements furent placés sous le commandement du prince Jean-Maurice de Nassau, qui fut un hardi novateur, et sut défendre les intérêts des créoles; il proclama la liberté de culte, la liberté de commerce, ne réservant à la compagnie que le monopole de l'importation des esclaves et l'exportation des bois; il fonda sur une île Maurizstadt, qui est aujourd'hui un des trois quartiers de Recife, mais fut rappelé

1. Un tableau de Castello au musée de Madrid représente le débarquement de don Fadrique à Bahia.

en 1644 par la République, qui redoutait sa grande popularité et craignait de le voir constituer un État indépendant. Les Hollandais ne rencontrèrent plus que des difficultés : l'affranchissement du Portugal avait ramené à l'ancienne métropole les créoles, qui organisèrent une vaste révolte contre les Hollandais. Vieira en fut le héros; les Hollandais durent abandonner le Brésil après la capitulation de Recife, le 26 janvier 1654. La guerre de Trente ans était finie, les Portugais purent s'occuper en liberté de l'exploitation de leur immense territoire.

Exploitation des mines. — La recherche des mines fut encore le principal stimulant pour les expéditions à l'intérieur. Au siècle précédent on avait poursuivi, à la suite de Walter Raleigh, le légendaire El-Dorado; les hardis Paulistes, maîtres pour ainsi dire indépendants de la province du Sud, surent découvrir les richesses du territoire qui s'est appelé ensuite Minas-Geraes[1]; la première mine d'or fut celle de Taragua, qui a été exploitée pendant deux siècles. La capitale, Ouro-Preto, fondée en 1711, fut très prospère au XVIII[e] siècle, parce que les richesses aurifères étaient en affleurement et n'exigeaient pas grands frais d'exploitation. Elle avait alors 80,000 habitants. Elle n'en possède plus que 8,000. Les diamants furent découverts plus tard, au XVIII[e] siècle, dans le Cerro de Frio, au district de Tejuco, par Bernardo Fonseca Lobo, avant 1729; l'État s'en réserva la propriété (8 février 1730).

Compagnies créées par Pombal. — A cette cause de prospérité il faut ajouter l'administration de Pombal, qui créa deux compagnies privilégiées, celle de Pernambuco et Parahyba, et celle du Grand-Para et Maranhao, qui subsistèrent jusqu'en 1783; cette dernière devait exploiter la région des Amazones, qui avait été rattachée à la colonie par le voyage de Pedro Texeira en 1637-39, et organisée en capitainerie générale par Pombal en 1755, sous le nom de *San-José de Rio-Negro*. Pombal réunit encore les grands gouvernements en une seule colonie qui forma la vice-royauté du Brésil; Rio en fut la capitale (1762). En 1800 le Brésil comptait une population de 3,200,000 habitants.

* * *

L'indépendance du Brésil. — Dès 1789 avait eu lieu une première tentative d'indépendance; le complot se produisit dans la province de Minas-Geraes, sous la direction de Vital Barboza, qui avait vécu en France et étudié son projet dans une conférence qu'il eut à Nîmes avec un agent anglais[2]; le sous-lieutenant Silva Xavier, *Tiradentes*, fut seul exécuté. Les événements provoqués par l'intervention française en Portugal, l'exemple des colonies

1. Minas-Geraes a formé une capitainerie indépendante en 1720.

1. Ribeyrolles a publié les pièces du procès de la conspiration des mines dans son *Brésil pittoresque*, Rio-de-Janeiro, 1859.

anglaises du Nord, préparèrent l'indépendance réelle; en 1808 le régent dom Joao, qui avait quitté le Portugal au moment de l'invasion de Junot, fut accueilli avec enthousiasme; l'évêque de Saint-Paul ordonna des prières publiques. L'espérance des créoles ne fut pas trompée : on accorda des primes à ceux qui cultivèrent les épices, et on ouvrit les ports aux nations amies. Le 16 décembre 1815 le Brésil forma une monarchie, qui fut réunie au Portugal; quand Jean VI devint roi en 1816, à la mort de dona Maria Ire, qui succomba à Rio, Jean VI fut proclamé roi de Portugal, du Brésil et des Algarves.

Dom Pedro Ier. — La révolution de 1820 obligea Jean VI à quitter le Brésil, dont le gouvernement fut confié à dom Pedro. Les cortès de Lisbonne furent les véritables auteurs de la séparation : elles voulurent supprimer le gouvernement central du Brésil, et rattacher directement chaque province à la métropole: elles ordonnèrent au prince régent de rentrer en Europe. Dom Pedro déclara qu'il resterait et fit embarquer pour l'Europe les troupes portugaises. Il prit le titre de défenseur perpétuel du Brésil, convoqua une Constituante, et proclama l'indépendance le 7 septembre 1822; le 12 octobre suivant il fut acclamé comme empereur constitutionnel. Le Portugal se résigna et reconnut le fait accompli par un traité du 29 août 1825.

Dom Pedro ne conserva pas sa popularité, malgré le nouveau sacrifice qu'il fit à la cause nationale en abdiquant la couronne du Portugal, dont il devait hériter à la mort de Jean VI, en 1826; les fédéralistes et les républicains formèrent une opposition remuante; ils célébrèrent la chute de Charles X et la révolution de 1830 par des réjouissances publiques qui avaient une signification non douteuse: dom Pedro se soumit, abdiqua en 1831, laissant le trône à son fils âgé de cinq ans, et partit pour l'Europe.

Dom Pedro II. — Le règne de dom Pedro II (1831-1889) a été marqué par deux grands faits : la guerre contre le Paraguay, qui coûta au Brésil environ 30,000 hommes et un milliard et demi de francs (1864-1870), et la suppression de l'esclavage. Trois étapes ont amené cette grande réforme: la loi du 7 novembre 1831 défendit la traite, on ne devait plus introduire de nouveaux esclaves; cette loi fut mal observée. Celle du 28 septembre 1871 déclara que les enfants des esclaves seraient libres; elle fut discutée et votée pendant le premier voyage de dom Pedro en Europe, promulguée par la régente Izabel, comtesse d'Eu; le nombre des esclaves était en ce moment d'environ 1,600,000; en 1884 il était descendu à 1,150,000. L'esclavage fut définitivement aboli par la loi 3353 (*lex aurea*) du 3 mai 1888, qui affranchit complètement les 700,000 esclaves de l'empire; deux provinces avaient déjà réalisé cette réforme depuis 1884, Ceara et la province des Amazones; dans cette dernière l'événement fut célébré par une grande fête publique (10 juillet 1884).

Établissement de la République (1889). — La suppression de

l'esclavage mécontenta les classes dirigeantes, les planteurs de café surtout ; mais ce fut l'armée qui opéra la révolution de 1889. Le ministre Ouro-Preto voulait la disperser aux extrémités de l'empire, puis la supprimer et la remplacer par une garde nationale ; Deodoro de Fonseca prit la direction du mouvement : la population, qui aimait dom Pedro, resta indifférente ; dom Pedro dut s'embarquer pour l'Europe, et mourut en exil à Paris. L'armée fut augmentée, on doubla la solde des officiers, et l'on rédigea une nouvelle constitution, qui porte la date du 22 juin 1890 : les vingt anciennes provinces forment la République fédérale des États-Unis du Brésil ; le Congrès comprend la Chambre des députés (un député par 70,000 habitants), et le Sénat (trois sénateurs par État). Le président est nommé dans les mêmes conditions que celui des États-Unis du Nord. L'article 3 prévoit la création d'un district fédéral au centre de la République ; L. Cruls, chargé en 1893 d'en déterminer l'emplacement, a proposé de choisir un plateau de 900 à 1,300 mètres commandant la région des sources du Paranahiba, du Tocantins, du San-Francisco, dans l'État de Goyaz. La jeune République a déjà connu les guerres civiles : il s'est produit deux tentatives séparatistes ; en 1892, le Matto-Grosso a voulu former une *République transatlantique;* il a été soumis la même année. Le Rio-Grande du Sud s'est révolté à deux reprises contre le gouvernement fédéral, en 1891 et en 1894 ; il a été pacifié en 1895. La République a une population de 14 millions d'habitants, pour une superficie de 8,784,000 kilomètres carrés ; si elle était peuplée dans les mêmes proportions que l'Europe occidentale, elle aurait 70,000,000 d'habitants[1].

Les moyens de communication font défaut ; elle a 11,500 kilomètres de chemins de fer ; ses grands fleuves forment des routes excellentes, mais plusieurs régions sont encore inconnues, malgré les nombreux voyages d'exploration qui ont sillonné ses immenses territoires.

*
* *

Les voyages de découverte dans l'Amazonie. — La seule grande découverte du XVIe siècle fut celle du cours de l'Amazone : un soldat de fortune de Gonzalo Pizarre, Francisco Orellana, trahit son chef, emporta l'or trouvé dans les Andes par Pizarre qui s'était mis à la recherche de l'Eldorado, descendit le Coca, l'Amazone

1. Nous ne pouvons résister à la tentation de citer la lettre suivante de Victor Hugo, qui est très flatteuse pour les Brésiliens :

« Vous êtes un peuple de sentiments élevés, vous êtes une généreuse nation. Vous avez le double avantage d'une terre vierge et d'une race antique. Un grand passé vous relie au continent civilisateur : vous réunissez la lumière de l'Europe au soleil de l'Amérique. C'est au nom de la France que je vous glorifie. » (Lettre de VICTOR HUGO aux Brésiliens, Hauteville-House, Guernesey, 4 nov. 1860.)

et revint en Espagne (1539-1541). Il créa la légende des Amazones, qui fut confirmée par Walter Raleigh, les récits de Jean de Léry et l'autorité plus grande du P. Cristoval de Acuna, qui accompagna Texeira en 1639. La Condamine y croyait encore au XVIII[e] siècle. La légende avait pour origine l'habitude qu'ont les femmes indiennes de certaines tribus du Nord d'accompagner leurs maris à la guerre. Un savant contemporain, Barboza-Rodriguez, suppose que la tribu qui a donné naissance à la légende est celle des Uaupes, qui habitait autrefois sur les bords de la rivière du même nom. La découverte d'Orellana provoqua de nouveaux voyages; Lope de Aguirre descendit de nouveau le fleuve en 1542, mais en garda une pénible impression; il termina ainsi le rapport qu'il adressa au roi d'Espagne : « Dieu sait comment nous avons parcouru cette énorme masse d'eau! Je te conseille, ô grand roi, de ne jamais envoyer de flotte espagnole dans cette rivière maudite. »

Les Espagnols n'y reparurent guère; en 1685, des franciscains de Quito voulurent évangéliser les Indiens du Coca; ils furent massacrés, à l'exception de deux qui s'enfuirent en descendant le Maragnon jusqu'à l'Atlantique. Leur arrivée provoqua le grand voyage de Pedro Texeira; c'était un Portugais. Il partit en 1637, arriva à Quito, où il fut bien accueilli par le vice-roi Chinchon (celui dont la femme découvrit les vertus du quinquina); il revint sur ses pas, emmenant avec lui Acuna, qui a été l'historien du voyage. Il arriva à Belem en 1639.

Au XVIII[e] siècle se place le voyage de La Condamine; après avoir accompli la mission dont l'Académie l'avait chargé au Pérou (mesurer un arc du méridien sous l'équateur), La Condamine se brouilla avec son compagnon Bouguer et revint par le fleuve des Amazones (1743-44), franchit le premier le Pongo de Manseriche[1] et, rentré en France, publia une *Relation abrégée d'un voyage dans l'Amérique méridionale* (1745).

L'exploration méthodique commença en 1827 avec le voyage du lieutenant anglais Lister Maw[2], qui descendit le fleuve du Pérou à l'embouchure; W. Emith et F. Lowe étudièrent surtout les conditions de la navigation du fleuve en 1835. Quand il fut question

1. « Après avoir, comme s'exprime M. Wiener, descendu cette gigantesque échelle hydraulique de 5,500 mètres, il se rétrécit jusqu'à 30 mètres, pour s'échapper de l'énorme barrière andine qu'il traverse au pongo de Manseriche, canal de 13 kilomètres de long, ouvert entre des rochers très élevés, et d'une rapidité extraordinaire. L'eau s'y précipite contre les parois avec un rugissement formidable ; on dirait le cri de triomphe de l'élément vainqueur. A quelques centaines de mètres plus bas, c'est un courant calme et puissant, qui semble se reposer de sa course folle à travers la gorge des Cordillères. Sa transparence tranquille révèle la profondeur de son lit, que nul rocher n'obstrue. » (A. Marc, *le Brésil*, p. 31.)

2. Un autre Maw (Jean) avait fait un voyage dans l'intérieur du Brésil en 1809-1810 et publié un récit, *Travels in the interior of Brazil*, qui renferme beaucoup d'erreurs. Une traduction en fut publiée à Paris par Eyriés (1811). Maw avait surtout visité les mines d'or.

d'ouvrir le fleuve aux puissances étrangères, en 1851, les Américains Herndon et Gibbon vinrent se rendre compte des ressources et des facilités que présentait la région; leur rapport parut à Washington en 1854. Un autre Américain, envoyé par l'Institut smithsonien, Orton, descendit le Napo et l'Amazone en 1867; l'Anglais Chandler explora le Tapajoz, le Purus et le Beni (1864-1869); L. Agassiz parcourut le fleuve, recueillant des observations neuves, qu'il consigna dans son récit de voyage publié en 1869. Mentionnons encore les ingénieurs allemands Joseph et Franz Keller, de Stuttgard, qui ont étudié le bassin et surtout les rapides de la Madeira[1]; Hoonholtz, baron de Teffé, qui fut chargé d'une mission officielle pour l'étude du Javary en 1874; Karl von den Steinen, qui a exploré le Xingu en partant des sources pour le suivre jusqu'à son confluent (1884 et 1887). Rappelons enfin que Wiener, Crevaux, Coudreau, ont parcouru plusieurs affluents du grand fleuve.

Voyages d'exploration dans l'intérieur. — Parmi les voyageurs qui ont parcouru les grandes provinces de l'intérieur, nous rappellerons seulement quelques noms : Spix et Martius firent surtout des études d'histoire naturelle; leur récit parut à Londres en 1824: *Travels in Brazil.* Martius en rapporta la conviction que l'indigène américain n'a pas d'avenir et doit disparaître devant la civilisation européenne[2]. Le voyageur russe de Langsdorff, envoyé par Alexandre Ier, traversa les provinces de Saint-Paul, Parana, le Paraguay, et étudia surtout la région du Matto-Grosso, où les Portugais avaient organisé une colonie en 1719, après la découverte de mines d'or à Cuyaba. Peu de temps après le passage de Langsdorff, qui rentra à Rio-de-Janeiro en 1829, vint l'ingénieur français Leverger, qui devait l'étudier pendant trente ans. A. de Saint-Hilaire, parti de Brest en 1816, consacra quatre grands voyages à l'étude de l'Amérique méridionale selon la méthode Humboldt. Fr. de Castelnau fut chargé par le roi Louis-Philippe de rechercher les communications entre les trois grands fleuves de l'Amérique du Sud; la mission comptait plusieurs savants, dont H. Weddell, médecin et naturaliste, Em. Deville, du Muséum; elle partit en 1843. La descente de l'Araguaya ou Rio-Grande forme la partie la plus importante du voyage[3].

∴

AMAZONE

Importance du fleuve. — « De tous les chemins qui marchent, il n'en est pas de plus important que l'Amazone et ses

1. Leur rapport a été publié à Stuttgard en 1874 : *Von Amazonas und Madeira.* Cf. *Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1875.

2. Discours prononcé à Fribourg-en-Brisgau, 8 sept. 1838, réédité en 1867.

3. *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud*, 6 vol. in-8°, Paris, 1850-53. Cf. *Correspondant*, 10 mai 1852.

affluents[1]. Le bassin de l'Amazone est plus grand que dix fois la France. A plus de cent lieues de ses embouchures le fleuve est encore aussi large que le pas de Calais. A mille lieues de l'Océan il est encore trois fois aussi large que la Seine à Paris. Toute l'Amérique du Sud en est tributaire; la Bolivie a la source de son plus grand affluent (Madeira); le Pérou, les sources mêmes du fleuve; l'Équateur, la Bolivie, ont la plus grande partie de leur territoire dans son bassin. Le plus grand avantage du Venezuela est de posséder le canal naturel qui fait communiquer l'Orénoque avec un affluent de l'Amazone. Cette grande mer d'eau douce, qui s'étend en ligne droite de Marajo au Pérou, est navigable sur tout son parcours par les navires de haut bord. Le colon peut s'établir aussi loin qu'il le voudra sur les rives du fleuve géant, il aura toujours la mer à sa portée, grâce à ce prodigieux Bosphore, qui partage en deux continents l'Amérique du Sud. Au septentrion, au midi, des affluents innombrables, dont quelques-uns sont beaucoup plus importants que le Danube ou le Volga, viennent apporter au Bosphore américain le tribut de leurs eaux jaunes, noires, blanches ou bleues. La plupart de ces rivières sont navigables jusque dans leur cours supérieur. Et ce merveilleux système d'artères de navigation intérieure offre plus de 80,000 kilomètres de développement, si l'on ne compte que les rivières pouvant porter des navires de 1,000 tonneaux. Le Mississipi et ses affluents n'offrent qu'un développement moitié moins considérable. Après cette comparaison, on ne peut réfléchir sans enthousiasme à l'avenir réservé à cette région magnifique.

Les grands affluents. — L'Amazonie est peut-être la contrée la mieux arrosée de la terre. Seulement du confluent du rio Negro au cap de Nord, le fleuve reçoit sur la rive gauche plus de vingt grands affluents parallèles, dont cinq au moins sont aussi importants que le Rhin. La rive droite est encore mieux partagée. Quatre grands cours d'eau, de ceux dont l'importance égale celle du Danube et du Volga, viennent se réunir au fleuve principal : la Madeira, le Tapajoz, le Xingu et le Tocantins. Ils prennent leur source à trois ou quatre mille kilomètres de leur embouchure, dans la région aurifère et diamantifère du plateau brésilien. Plus large que le rio Negro, qui pourtant a cinq kilomètres à son embouchure, communiquant avec le Paraguay comme le rio Negro communi-

1. Le cours a une longueur de 5,400 kilomètres.

que avec l'Orénoque, la Madeira est un des cours d'eau les plus importants du monde. Entre ces cinq grands affluents coulent parallèlement vingt ou vingt-cinq affluents du second ordre, tous plus importants toutefois que la Garonne ou la Seine.

La rive droite du bas Amazone a sur la rive gauche un grand avantage. Les affluents de droite ne sont généralement encombrés de chutes que dans la partie supérieure de leur cours, tandis qu'à gauche, à partir de 50 ou 100 kilomètres de leur embouchure, les rivières ne sont plus navigables, à cause des chutes et des rapides. Il est à remarquer que plus on s'avance vers l'ouest, au delà du rio Negro et de la Madeira, plus les rivières offrent un grand espace proportionnel libre d'obstacle à la navigation à vapeur...

Le cours inférieur. — ... Une des particularités les plus remarquables des terres basses de l'Amazone est la multiplicité des canaux naturels et des lacs qui bordent les rives du fleuve. Igarapés, furos, paranas, forment des douzaines de petits fleuves parallèles, à côté du grand cours d'eau, comme de petits sentiers à côté de la grande route. De chaque côté du chenal principal, sur les 20, 30 ou 40 kilomètres qui s'étendent de rive à rive, avant d'arriver au nord et au sud de la région des canaux, se trouve un fouillis d'îles et d'îlots formant un inextricable archipel, où seuls les seringuieros, les regatoes et les Indiens sont capables de se reconnaître.

Ces fleuves, ces estuaires, ces anses, ces lacis de canaux, ces lacs en arrière-côte, ces interminables archipels, s'ils constituent une ressource précieuse pour la navigation, ne sont pas moins utiles pour la pêche.

Les pêcheries. — De l'ablette grosse comme le petit doigt au lamantin gros comme un bœuf, tous les poissons de l'Amérique du Sud, entraînés par le courant, semblent s'être donné là rendez-vous. Sans parler des tortues, dont les variétés sont innombrables et dont quelques-unes atteignent dans ces parages des dimensions colossales, se livrer à une énumération de tous les trésors aquatiques de la contrée serait chose fastidieuse. Il suffit de dire que les industriels de Mapa, de Vigia et de Para réalisent annuellement, avec le pirarucu, le lamantin, la colle de machoiran, des bénéfices énormes, qui feraient pâlir d'envie les placériens de la Guyane française; qu'une bonne partie de la population de ces villes vit dans une large aisance, grâce seulement à ses nasses et à ses filets...

Avenir de l'Amazonie. — ... L'Amazone, en face du Mississipi et du Saint-Laurent, plus rapproché encore du Niger et du Congo, relié par des canaux naturels à l'Orénoque et au Paraguay, au centre du bassin terrestre de l'Atlantique, doté avec profusion de tous les avantages géographiques qui favorisent le développement de la navigation, verra sans doute un jour dans ses immenses archipels, ses rades, ses canaux, ses lacs, des flottes immenses, les plus puissantes du monde, battant pavillon amazonien.

La richesse prodigieuse des forêts sans limites, le nombre, la profondeur, l'étendue et la sûreté des ancrages, la quantité innombrable de ports naturels, montrent qu'il est prochain le jour où des chantiers de construction s'établiront dans les îles et sur le littoral de cette prodigieuse mer Égée américaine, dont le climat est plus beau que celui de la Grèce, et dont le continent est plus riche que celui de l'Asie. Le fer, dont la terre est faite là-bas, est à pied d'œuvre, l'argile est là inutilisée, le combustible couvre la terre, la nature n'attend, depuis des siècles, que des hommes de bonne volonté. Que les Brésiliens s'adjoignent des frères d'Europe pour utiliser ces incalculables richesses, que leurs appels réitérés soient enfin entendus, et bientôt le grand empire lusitanien deviendra une des grandes nations maritimes de la terre. J'ai toujours pensé que l'avenir réserve au Brésil des destinées plus magnifiques encore que celles qu'il promet aux États-Unis de l'Amérique du Nord[1]. » (HENRI-A. COUDREAU, *les Français en Amazonie,* A. Picard et Kaan, 1887, p. 67-72, *passim.*)

*
* *

L'entrée du fleuve. — « L'Amazone porte une telle masse d'eau à la mer, que ce n'est pas l'Océan qui pénètre dans le lit du fleuve, c'est le fleuve qui refoule l'Océan. On ne trouverait pas dans l'univers entier un second exemple d'un pareil phénomène, et c'est ce qui a valu sans conteste à l'Amazone le surnom de roi des fleuves.

Nous avions mis le cap à l'ouest, et le *Mazeppa,* poussé par une assez forte brise venant du large, s'avançait.

1. Dans un autre ouvrage, *la France équinoxiale,* 2 vol. in-8°, Paris, Challamel, l'auteur résume ainsi son impression d'ensemble sur l'Amazonie : « Qui a parcouru l'Amazonie ne peut se ressouvenir sans une douce émotion de ce monde si magnifique, simple, grand et dramatique comme une création d'un tragique grec. » (I, 323.)

Bientôt les mouettes blanches, les mauves grisâtres et les frégates aux ailes noires ne nous laissèrent plus aucun doute sur le voisinage de la terre. Peu à peu la côte du Brésil émergea du sein des eaux et grandit à l'horizon. Déjà nous pouvions distinguer les grands arbres séculaires qui projetaient leur ombre immense sur les flots; quelques-uns de ces arbres paraissaient à moitié inondés par la mer. Comme j'en faisais la remarque au capitaine : « Ce sont des palétuviers ou mangliers, me dit-il en me passant sa lunette. »

Cependant nous étions entrés en rivière, bien qu'on pût encore se croire en plein Océan, tant les rives paraissaient éloignées l'une de l'autre. « Et pourtant, continua le capitaine, ceci n'est qu'un des deux bras de l'Amazone, celui de Para, le plus large, il est vrai, mais non le plus important. La terre que vous apercevez sur notre hanche de tribord est l'île de Marajo ou de Johannes, qui n'a pas moins de 180 lieues de tour. De l'autre côté passe le bras septentrional, qui a longtemps appartenu à la France. Ce sont nos compatriotes qui ont jadis jeté les fondements de la forteresse de Macapa, qui donne son nom à cette branche de l'Amazone. »

Peu à peu les palétuviers deviennent plus rares, remplacés par d'autres arbres, les palmiers, les mangubeiras, et surtout les grands roseaux mucus-mucus.

Depuis une heure déjà, les rives se rapprochent, resserrées par des îles nombreuses qui s'éparpillent sur la vaste étendue d'eau. A vrai dire, l'Amazone est bien unique en son espèce; à peine distingue-t-on le courant; on croirait plutôt le flot d'un océan que l'écoulement d'un fleuve.

De chaque côté de nous s'ouvrent d'immenses prairies que l'Amazone doit submerger au temps des grandes crues. Dans ces prairies, des troupes de buffles sauvages, à moitié cachés dans les hautes herbes, regardent, étonnés, mais non effrayés, le navire qui trace son sillon. Puis apparaissent de vastes forêts vierges, aux sombres profondeurs, terminées par l'élégant palmier assahy, que couronne un panache de feuilles légères. De temps à autre une maison avec son toit de paille qui penche et surplombe sur une galerie ouverte. Le panorama change de nouveau. Les prairies succèdent aux forêts, les forêts aux prairies, mais le spectacle reste toujours aussi beau, aussi grandiose. Sous les tropiques la chaleur et l'humidité développent une vie végétale dont notre vieux monde ne peut donner une idée. Ici les herbes d'Europe deviennent des plantes, les plantes des arbustes, les arbustes des géants.

Du reste, pas de montagnes à l'horizon, pas même de berges au fleuve : des rives basses, du sable ou de la vase, un pays plat et uni...

La prororoca. — Au matin, quand l'aube blanchit l'horizon, le capitaine promena sa lunette sur tout le cours du fleuve. Aucun pilote n'était en vue. « La mer va monter, dit le capitaine, je ne puis pourtant pas gagner le Para sans pilote.

— Courons-nous quelque danger? demandai-je.

— Non, pourvu que nous ne soyons pas pris en travers par la *prororoca*.

— La prororoca?

— Regardez, reprit le capitaine en me montrant une large frange d'écume qui semblait fermer l'embouchure du fleuve. Par bonheur, nous avons le temps, » ajouta-t-il entre ses dents. Puis, prenant son porte-voix :

« Appareillez, fit-il, trois hommes au cabestan, renversez la barre. »

Ces ordres s'exécutent en un clin d'œil, et le *Mazeppa* évolue sur lui-même.

Pendant ce temps la ligne d'écume se rapproche et grandit d'instant en instant. Bientôt ce n'est plus une vague, mais bien une montagne d'eau de quinze pieds d'élévation qui s'avance vers le *Mazeppa* avec une vitesse incalculable, brisant tous les obstacles, déracinant des rangées entières de mangliers qu'elle emporte ensuite dans son élan furieux. Soudain un bruit effroyable, pareil à celui d'un tonnerre dix fois répété par l'écho, nous annonce que la *prororoca* arrive. Le *Mazeppa* présentait alors le cap à la haute mer. Le capitaine s'était placé lui-même à la barre.

La lame n'est plus qu'à quelques pas de nous. On dirait une muraille liquide qui va nous engloutir en s'effondrant sur nos têtes. Les cœurs sont serrés par une mortelle inquiétude; deux ou trois femmes se sont évanouies; seul le capitaine a conservé son sang-froid. Sa voix claire et vibrante domine le fracas du fleuve.

Voici la lame! L'avant du *Mazeppa* plonge dans le flot, puis le navire se redresse, soulevé comme un fétu de paille. Une seconde lame! puis une troisième! Et soudain nous flottons dans une eau relativement calme, tandis que la vague court à l'arrière et remonte l'Amazone sans avoir rien perdu de son impétuosité.

Tout cela avait duré quelques secondes à peine. « Allons,

c'est fini, dit le capitaine en quittant la barre, nous en sommes quittes pour la peur. »

A son air tranquille je comprends que le danger est passé. Chacun se rassure et entoure le capitaine pour lui demander l'explication du terrible phénomène.

« Le flot, répond le capitaine, en pénétrant dans une baie dont le fond va en se rétrécissant, éprouve toujours un mouvement d'ascension très marqué. S'il rencontre devant lui un obstacle, tel que le courant d'un grand fleuve, il en résulte une lutte d'autant plus vive que les forces opposées sont plus redoutables. Le flot, une première fois repoussé, revient à la charge, les vagues montantes s'accumulent, se massent, se précipitent et s'installent enfin victorieuses dans le lit du fleuve. Ce phénomène a reçu des noms divers. Selon le pays on l'appella *barre, mascaret, prororoca*. Au temps des syzygies, dit le voyageur La Condamine [1], deux minutes suffisent à la mer pour parvenir dans l'Amazone à une hauteur qu'elle n'atteint d'ordinaire qu'en six heures. Vous comprenez par là les ruines terribles que la *prororoca* doit semer sur la rive du fleuve, et les dangers auxquels sont exposés les navires à l'ancre ou présentant le flanc à la lame. — Eh! mais, je ne me trompe pas, ajouta le capitaine, voilà mon pilote qui se décide à venir à bord. Le coquin aura préféré nous laisser courir seuls les risques de la *prororoca*. »

En effet, une barque venait de quitter une des anses du rivage, et, déployant une voile latine, se dirigait vers le *Mazeppa*. C'était bien la plus singulière embarcation qu'on pût voir : un radeau plutôt qu'une barque, un assemblage de troncs d'arbres à peine équarris, que le flot balayait à chaque lame. Trois hommes la montaient : un mulâtre et deux Indiens. Pour la première fois que je rencontrais ces types nouveaux pour moi de l'espèce humaine, je fus frappé du caractère particulier de leur physionomie. Les cheveux sont courts, la figure large, d'un rouge d'acajou clair, l'œil petit, noir, intelligent. Tous trois, le mulâtre et les Indiens, portaient le même costume, extrêmement primitif : un pantalon rougeâtre qui s'arrêtait au milieu du mollet; le reste du corps était nu.

Cependant le mulâtre monte à bord, tandis que ses deux compagnons regagnent la rive dans leur *jangada*. C'est le nom que porte au Brésil cette espèce d'embarcation... Quel-

1. *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*, par M. de La Condamine, Paris, 1745, p. 193-195, qui l'appelle pororoca.

ques instants après, le *Mazeppa,* évoluant de nouveau, remonte le fleuve et reprend sa marche vers le Para, à travers le méandre des îles et des bancs de sable. » (CH. WALLUT, *Sur les rives de l'Amazone,* Ch. Delagrave, 1885, p. 73-83.)

La pororoca à l'embouchure de l'Araguari. — « Un phénomène grandiose en même temps qu'épouvantable désole les rivages qui bordent l'embouchure de l'Amazone. C'est la pororoca. Voulez-vous jouir de ce spectacle unique dans l'univers? Partons pour les bords de l'Araguari. Le fleuve coule à travers l'ancienne Guyane portugaise; il ouvre sa large embouchure à 40 kilomètres du cap Nord, à l'entrée de l'Amazone; deux bras se détachent de chacune de ses rives et forment deux canaux (*furos*) qui vont se jeter dans le grand fleuve, le premier à 25 kilomètres au sud : c'est le grand canal (*furo grande*); le second à 4 kilomètres au nord de la branche principale : c'est le petit canal (*furo pequeño*). Nous doublons la grosse pointe à l'extrémité méridionale de l'Araguari et nous débarquons sur ses bords marécageux. Ce petit fleuve est peu navigable; la pororoca déchaîne toute sa puissance dévastatrice sur ses rives, qu'elle ronge et nivelle. Pendant l'espace de trente lieues elle remonte, creuse, comble et bouleverse son lit, en modifie la profondeur et la direction.

Nous établissons notre campement sur un mamelon assez élevé et nous attendons l'heure où il nous sera donné de contempler ce phénomène : la brise souffle de l'ouest, nous ne pouvons être mieux favorisés.

La pororoca est un immense ras de marée particulier à l'Amazone. Il n'a lieu que pendant les trois jours qui précèdent la nouvelle et la pleine lune. Alors la mer, brisant la ligne que lui opposent les eaux du fleuve, se dresse subitement, les repousse vers leur source; elle envahit en cinq minutes toute l'embouchure, au lieu de monter en six heures.

Enfin une crête d'écume apparaît au loin par le travers du cap Nord. Elle s'avance avec la rapidité d'une trombe et grandit, en se déployant, jusque sur les rivages de Marajo. Un bruit sourd semble sortir du fond de l'Océan; on dirait le roulement lointain du tonnerre mêlé au grondement saccadé d'un ouragan. Alors la pororoca n'est plus qu'à une dizaine de kilomètres de nous. Elle arrive, et cette lame immense de six mètres de hauteur tombe, se brise sur la Ponta-Grossa (la grosse pointe), bondit dans la plaine et rejaillit dans les airs en mille gerbes d'écume.

L'Araguari se gonfle et déborde. Elle continue sa course

effrénée entre les îles : resserrée, comprimée par leurs détroits, elle semble redoubler de violence ; elle saute sur les hauts-fonds, secoue sa longue et blanche crinière que la brise emporte comme un nuage de neige, s'abat et se relève avec plus de fureur sur les rochers qu'elle semble pulvériser, sur les îles qu'elle recouvre. Rien ne lui résiste ; les arbres séculaires sont coupés, tordus et roulés dans les flots au milieu des rochers, avec des lambeaux de terre arrachés aux flancs des îles et recouverts de végétation. Trois lames, ou plutôt trois digues gigantesques d'eau, se succèdent ainsi en l'espace d'un quart d'heure. Elles sont moins fortes l'une que l'autre, et vont se perdre ainsi derrière les îles au delà de la ville de Macapa.

Après le passage de la prororoca vous restez en place pétrifié et magnétisé en contemplant les flots jaunis du fleuve se heurtant les uns contre les autres comme une mer démontée, roulant dans leurs tourbillons des forêts d'arbres couverts de verdure et de fleurs. C'est alors que nous comprîmes la justesse de l'expression indienne : prororoca. Ce mot est une admirable onomatopée comme il s'en trouve tant dans les langues primitives. Ses trois premières syllabes imitent le grondement du phénomène en marche, et la dernière exprime le clapotement de ses lames se brisant sur les rivages qu'elle dévaste.

On pourrait croire que les navires et les embarcations ont beaucoup à souffrir de la prororoca ; il n'en est pas ainsi : ils n'ont qu'à s'abriter dans une crique ou derrière un petit promontoire en présentant l'avant à la lame, alors ils n'ont rien à craindre. Lorsqu'elle est passée, ils profitent du courant rapide qu'elle forme derrière elle pour remonter le fleuve. L'action de la marée, ainsi que celle de la prororoca, se font sentir assez loin. Dans l'Amazone elles remontent jusqu'à Obidos, à près de 1,000 kilomètres de l'embouchure. A San-Domingos, village situé sur le promontoire formé par le confluent des rios Guama et Capim, à une quinzaine de lieues derrière Para, la prororoca déferle avec beaucoup de violence, mais le flot ne s'arrête qu'à vingt lieues plus loin, à la chute de San-Miquel, sur la rive droite de la Guama. A quarante-deux lieues, dans le Tocantins, on peut encore constater le mouvement de la marée. » (ABBÉ DURAND, dans *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, année 1871, II, p. 321-323.)

*
* *

LA FORÊT VIERGE

« La richesse actuelle, frappante et palpable de l'Amazone, c'est la végétation forestière. Les plus riches mines du monde se trouvent là, ne présentant que peu de difficultés d'exploitation. Chaque hectare possède en moyenne pour 1,000 francs de bois; soit, pour l'immense forêt des deux provinces amazoniennes, le chiffre vertigineux de 240 milliards de francs... La couronne de forêts de l'Amazone est destinée à fournir avant peu et pendant longtemps le monde de bois d'ébénisterie et de construction, en même temps que les planteurs des plateaux et des vallées d'Amazonie auront pour mission de nourrir la vieille Europe affamée.

... Des rivages de palétuviers qui bordent la mer et le fleuve jusqu'aux sommets des plateaux, rien n'est varié comme la forêt. Sur les hauteurs, à côté des essences de la zone torride, la température relativement douce des altitudes a donné droit de cité aux essences d'Europe. Les voyageurs aux Tumuc-Humac qui ont exploré la grande gibbosité de l'Oyapock, Adam de Bauve, Leprieur, affirment y avoir rencontré le chêne[1].

Rien d'ailleurs n'est aussi étrange, aussi complexe, moins régulier et moins uniforme que la forêt tropicale de l'Amazone. Les espèces n'y poussent jamais en famille, et l'exploitant doit s'attaquer à de grands espaces à la fois, ou il abattra tout pour classer ensuite les essences. Cette exploitation ne ressemblera en rien à celle de nos forêts civilisées, régulières, bien plantées, taillées, échenillées, avec un tapis de mousse sous les pieds, et sur la tête des perspectives, des échappées dans les profondeurs, faites à souhait pour le plaisir des yeux. Cette architecture classique des forêts d'Europe et de l'Amérique du Nord est en opposition complète avec le romantisme

1. « Nul pays au monde ne possède des bois comme le Brésil; et c'est dans la vallée de l'Amazone que les essences forestières du Brésil acquièrent leur maximum de résistance, de densité, de coloration et de beauté. La simple énumération des bois de la vallée de l'Amazone occuperait des centaines de pages. On en a classifié déjà au Brésil 22,000 espèces. Le catalogue en occupe trois volumes de trois cents pages chacun : *Indice general das madeiras do Brazil,* par André e José Rebouças, 1876-78. » (Santa-Anna-Néry, *le Brésil en 1889,* Ch. Delagrave, *p. 218.)*

touffu, gigantesque, inextricable du style amazonien, dont la richesse inépuisable est prodigue et désordonnée.

A côté des trésors qu'elle réserve à la grande exploitation, la forêt réserve au chasseur des richesses aussi nombreuses que variées. Des oiseaux de toute chanson et de tout plumage, depuis le perroquet jusqu'au pigeon, depuis le héron jusqu'à la poule d'eau, depuis le vautour jusqu'à la tourterelle, depuis l'oiseau-mouche jusqu'à l'aigle, s'ébattent dans les feuillages, planent dans le voisinage du ciel, ou se promènent sur la berge des cours d'eau. Des animaux innombrables, timides ou farouches, le lièvre et le lapin du pays, le porc sauvage, la biche, le tapir, s'offrent à la flèche et au fusil.

Les serpents y chassent aussi, guettant leur gibier; mais leur nombre est loin d'être aussi considérable qu'on se l'imagine. Boas et crocodiles sont en somme des voisins inoffensifs. Le fusil de l'Européen, dès que l'un de ces monstres aura fait sa connaissance, chassera les autres du canton. J'ai, maintes fois, rencontré dans la forêt caïmans et serpents gigantesques, plus rarement des serpents venimeux; jamais je n'ai eu à me plaindre d'eux. Les hôtes les plus incommodes, sinon les plus dangereux, que l'homme rencontre dans les forêts, sont les insectes, moustiques, maringouins, maques, qui habitent aussi la savane et la rivière, et sont en réalité ce que l'Équateur présente de plus désagréable. Tigres, caïmans et serpents font plus de peur que de mal, mais les insectes bourdonnants et piquants causent plus d'ennui qu'ils ne font de peur. Il existe toutefois des préservatifs plus ou moins efficaces, et, à la longue, on arrive à supporter avec patience ces ennemis agaçants. D'ailleurs les criques ne sont pas rares où ni moustiques, ni maringouins, ni piaos ne tourmentent notre épiderme. C'est là que le colon installera son hamac ou son lit, et l'exploiteur des bois son campement. » (Henri-A. Coudreau, *les Français en Amazonie,* Paris, A. Picard et Kaan, 1887, p. 70-75.)

⁂

« Je ne suis jamais entré dans un de ces libres et sauvages sanctuaires sans éprouver une émotion profonde. Ce n'était point terreur et ce n'était pas respect. Je ne songeais guère aux esprits, aux fées des bois; je ne rêvais point légende, et le culte fatidique des anciens pour les mystères de la forêt sacrée n'entraînait point mon âme vers les grands arbres, ces

autels de l'ombre. C'étaient l'infini, l'inconnu de cette création opulente, gigantesque, inépuisable comme la vie universelle, qui m'appelaient et me pénétraient.

... Les forêts tropicales ne ressemblent guère à nos grands bois d'Europe, où les espèces sont groupées et font masse. Ici les essences variées à l'infini se mêlent en confusion.

Un opulent désordre y marie les plantes, les fleurs, les sèves, et la vie déborde en feuilles, en fruits, au hasard des calices qu'emplit la rosée. Le tapis n'est point un dessin régulier de graminée et de cryptogames, d'herbacées et de mousses. C'est un chaos de végétation folle, de floraison émaillée qu'entrecoupent çà et là les fougères arborescentes; et quant aux arbres qui font panache ou voûte, la nature et le vent les y ont jetés par millions, comme dans l'espace la main de Dieu jeta les soleils.

L'aspect général de la forêt vierge, telle qu'on la voit aux mornes brésiliens, c'est le fouillis d'un massif en amphithéâtre. Du fond des gorges s'élèvent et montent les premiers arbres, dont les troncs enfouis se cachent sous une végétation charnue, gigantesque, et dont les tiges élancées font dôme ou corbeille. On dirait que les racines du second plan donnent des feuilles et des fleurs; et c'est ainsi, d'étage en étage, jusqu'aux cimes, où parfois apparaissent, au-dessus des dernières touffes, d'immenses blocs granitiques, tantôt inondés de soleil, et tantôt couronnés de nuées. Depuis le vert sombre et moiré jusqu'au gris d'ardoise, et du rouge pourpre au blanc lilas, on trouve toutes les nuances, tous les tons, toutes les joies de l'œil, sur ce manteau de la forêt tout frangé de fleurs.

Mais si l'on veut savoir le secret des bois, ses distributions, ses hardiesses et fantaisies architectoniques, il faut entrer sous voûte et cheminer le plus loin possible, en ouvrant *picada*. L'on comprend alors l'économie intérieure, si savante en ses désordres, de ces libres futaies. On voit la forêt en ses trois éléments, l'herbacée, la liane, l'arbre; et si l'on ne pénètre en rien le mystère des créations ni celui des forces, on peut du moins étudier et suivre, en ses formes extérieures, ce riche et vaste organisme.

Les herbacées, les plantes ligneuses modestes, les liserons brésiliens à la racine tubéreuse ou charnue, les *eusentes,* les *liserolles* aux fleurs blanches ou bleues, rampent, grimpent, se tordent, s'entrelacent, et, parasites d'en bas, s'attachent aux arbustes, aux troncs. Ils absorbent tous les sucs, ces charmants vampires; mais ne donnent-ils rien?

Il n'est pas une seule des malvacées, des casses, des borraginées, qui n'ait de propriété purgative ou fébrifuge; et si la botanique médicale étudie jamais de près ces humbles rampantes, à la racine, sous l'écorce et dans la fleur, elle trouvera plus d'un trésor. Ces plantes sécrètent la vie.

Au-dessus des herbes basses et des convolvulacées s'élèvent les lianes aux rameaux hardis et sarmenteux. Elles courent d'un arbre à l'autre, enlacent les troncs à les étouffer, décrivent des spirales, des courbes, s'allongent en ponts aériens, descendent, et de nouveau grimpent en échelles. Cette végétation est folle comme le caprice, et, dans ses évolutions gymniques, elle défie l'art et la fantaisie. Elle a des ondulations qui charment, des lignes qui étonnent; cela touche à tout, se mêle à tout, aux herbes, aux branches, aux troncs, aux orchidées vivaces qui font à l'arbre corniches de socle ou fleurs de chapiteau. C'est le parasite glouton et papillon; toute la forêt est son domaine.

Les artistes qui rêvent de monument étudient dans les vieux cartons des musées l'*ionique*, le *dorique*, le *corinthien*: que ne vont-ils au bois vierge étudier la liane, ce grand travailleur, qui nuit et jour avance, enlace, construit et s'étend? Ils y trouveraient toutes les formes divines de l'art grec, toutes les fantaisies de l'esprit et du temps, mais variées à l'infini et, se liant et s'épaulant dans ces conditions éternelles du beau, la force et la grâce.

Callimaque, l'architecte-sculpteur, rapporta jadis la feuille d'acanthe du tombeau d'une jeune Corinthienne, et cette fleur de l'art le fit immortel. Que de fleurs pareilles n'y a-t-il pas à ravir au bois vierge, et combien, en cette pleine et riche perspective aux constructions merveilleuses, l'étude serait féconde! L'art devrait, comme la science, se renouveler, se rajeunir en nature. C'est là qu'est la voie du temps.

Et les marchands de bois, les ébénistes-sculpteurs, tous les grands ouvriers du meuble, du mât et de la charpente, que font-ils au chantier ou dans leur atelier, avec leur noyer, leur chêne, leur ormeau, leurs sapins du Nord? Pour la construction et pour l'ornement il y a ici cent et cent espèces d'arbres hauts et durs, qui naissent, grandissent et meurent, créations inutiles, essences ignorées, forces perdues[1]... Mais

1. « J'ai vu les troncs complètement dépouillés de leur écorce, échoués depuis des siècles peut-être dans la vase, sur lesquels le fer de la hache s'émoussait sans laisser une entaille. Le jour où une armée de pionniers entreprendrait de

je n'ai point qualité pour étudier ces choses; je ne suis ni de la médecine, ni de la hache, ni du rabot, et, regrettant toutes ces valeurs perdues, je rentre dans ma forêt pour y rêver.

Il est six heures du matin. Le soleil dore les rideaux verts et sombres, mais ne pénètre point. Une seule gerbe de rayons passe, en spirale, à travers les rameaux secs et blancs d'un vieux iririba foudroyé, et caresse en bas, à mes pieds, des *ipomées* aux fleurs rouges. De petites caravanes en marche font bruire les feuilles. Ce sont les travailleurs de la forêt, insectes, fourmis, lézards, qui vont en cueillette ou chasse.

Le papillon se penche aux calices qu'a visités l'abeille. La tribu des fourmis neutres s'en va par escouades chercher le puceron, et l'agouti peureux, tapi sous les mousses, ronge à l'écart feuilles et racines. Quant aux grands *cabiais,* aux cerfs, aux tapirs, ils déjeunent plus loin, sous les berceaux écartés, au bas des ruches...

Au-dessus des lianes et des fougères, à travers les hautes branches, quelques perruches bavardes criaillent sous le vert des feuilles. Des ouistitis friands de l'insecte guettent ou font cabriole; la cigale épuise ses stridulations monotones, et les colibris courent le pollen. Il y a peu d'oiseaux chanteurs, mais quelle splendide livrée étale toute cette petite gent ailée qui boit à la fleur!

On fait moins de bruit, en bas, sous les pelouses. Il y a là pourtant tout un monde chercheur, animé, vivant. Les troncs d'arbres sont peuplés, la racine a ses ruches, et l'écorce

déblayer le sol, la valeur des arbres abattus et débités payerait au centuple les frais de défrichement. » (M. Monnier, *Des Andes au Para,* Plon, p. 367.)

En 1863, Gustave Walles, en étudiant la flore du haut rio Branco, constata l'existence d'un arbre gigantesque, dont les proportions dépassent celles du fameux baobab de Sénégambie et des non moins fameux wellingtonias de la Sierra Nevada. La *sumaumeira* du rio Branco (*Eriodendron samahuma,* famille des Malvacées) est le véritable géant de la flore tropicale. A lui seul, cet arbre peut constituer une petite forêt. Il a 46 mètres de haut, depuis la racine jusqu'aux premières branches. C'est un véritable monument de verdure. Sa circonférence à la coupole est de 251 mètres, et elle projette sur le sol une ombre qui dépasse 5,000 mètres carrés de superficie. Sous cet immense abri de feuillage, plus de 10,000 hommes pourraient camper à l'aise. Les anciens auraient divinisé cette formidable explosion des forces telluriques. Il nous démontre, à nous, la puissance de fécondité et de germination qui réside dans le sol amazonien. La *sumaumeira* est appelée aussi *munguba;* on la trouve en abondance dans la vallée de l'Amazone, et dans la ville de Para on admire une belle promenade plantée de ces arbres... Le fruit de ces arbres fournit une bourre très fine, excellente pour la literie. » (Santa-Anna Néry, *le Pays des Amazones,* L. Frinzine, 1885, p. 282 et 285.)

cache des légions; la sève ruisselle, la vie est partout. C'est la création incessante, universelle, infinie, que rien n'épuise et qui vit de la mort.

Voilà ce que j'ai trouvé, ce que j'ai vu dans la forêt. Panorama riche et profond, orchestre doux et puissant, serre opulente en parfums, écrin de fleurs, elle m'a donné toutes les joies des sens. » (RIBEYROLLES, *Brésil pittoresque*, II, 122-129, Rio-de-Janeiro, 1859, de l'Imprimerie nationale.)

Les lianes. — « Pour l'Européen accoutumé à la végétation monotone d'une forêt de sa patrie, composée presque uniquement de deux ou trois espèces d'arbres, c'est une vue véritablement enivrante que celle d'une forêt vierge, d'une forêt où la nature seule travaille à l'œuvre de destruction; où l'arbre qui a vécu tombe sous son propre poids, et va nourrir de sa substance d'autres végétaux surgis spontanément sur ses ruines; où le luxe de production est tel qu'il semble, à voir ses formes si différentes groupées de la manière la plus insolite, qu'il ne se trouve pas deux créations de même nature dans leur étonnant assemblage; l'idée se perd à considérer ces arbres gigantesques qui s'élèvent à une si prodigieuse hauteur pour étaler la magnificence de leur feuillage et l'éclat de leurs fleurs, en paraissant vouloir dominer les végétaux plus humbles qui les entourent. Mais ceux-ci vont leur demander l'appui de leurs troncs solides; ils s'unissent en faisceaux pour se supporter mutuellement, s'entrelacent de mille manières, perforent souvent de leurs suçoirs l'épaisse et spongieuse écorce de leurs voisins, et, à la faveur de ces moyens réunis, grimpent jusqu'aux cimes les plus élevées pour y développer leurs rameaux florifères, et parfois étouffent leurs nourrices dans leurs bras. Ces gracieuses plantes, qui portent le nom de *lianes*, donnent une physionomie toute particulière aux forêts équatoriales et sont quelquefois en nombre si considérable qu'elles rendent le passage tout à fait impossible; ce n'est qu'à coups de hache ou de couteau qu'on peut se frayer un chemin; leurs tiges sont en général tout à fait nues et ne peuvent mieux se comparer qu'à des cordages suspendus aux arbres qu'elles enlacent. » (WEDDELL, dans *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud*, de F. de Castelnau, P. Bertrand, 1850, I, 70.)

« Traverser une portion, même restreinte, de forêt vierge, quand on ne suit pas un sentier fréquenté, ou qu'on ne descend pas en radeau une rivière, est une entreprise ardue

qu'on ne peut exécuter seul, et où plus d'un explorateur a succombé. Les Indiens eux-mêmes, malgré leur merveilleux instinct d'orientation, ne s'aventurent pas volontiers dans les forêts qu'ils ne connaissent pas. Comme on ne voit pas le ciel, on ne peut se diriger qu'à la boussole. Pour avancer, il faut faire une trouée, véritable travail de bûcheron, abattant à droite et à gauche, avec le *machete* (sorte de grand coutelas ou de sabre), les broussailles, les lianes, qui forment une muraille impénétrable. Ainsi qu'un termite dans sa galerie, on n'avance donc qu'avec une certaine lenteur (quelques kilomètres à peine par jour), et au prix des plus rudes fatigues. Vous qui me lisez, n'ayez jamais à faire une trouée dans la forêt vierge! » (FRANC. VIAULT, *Ultramar*,... Société d'éditions scientifiques, p. 277.)

* * *

Le bambou. — « Parmi les végétaux qui attirèrent notre attention, je citerai les diverses espèces de bambou; quelques-uns sont d'une dimension énorme et d'une beauté singulière. Parmi les premiers il y en a qui ont deux pieds de tour et de grandes branches latérales; ils sont si longs qu'ils ressemblent à des arbres. D'autres, de la même grandeur, n'ont pas de branches; leur tige unique, divisée en nœuds réguliers, est unie et diminue graduellement en une pointe, en atteignant une hauteur immense.

Quelques-uns n'étaient pas si gros, mais ils s'élevaient jusqu'à ce qu'ils devinssent si minces qu'ils se courbaient, s'amincissant peu à peu et finissant par une pointe très fine, aussi menue qu'un crin de cheval, se balançant à travers la route comme une ligne de pêcheur. Je coupai vers le milieu un de ces bambous sorti de la vallée inférieure; il n'était pas tout à fait aussi gros que mon poignet. Après l'avoir porté quelque temps à la main, le trouvant plus léger qu'un fouet de charrette, je l'étendis sur la route et je le mesurai : il avait 45 pieds de long; ainsi la plante entière devait en avoir 90, diminuant constamment, et d'un poli admirable dans toute cette étendue. Une quatrième espèce est plus petite que les autres; de ses articulations partent plusieurs tiges aussi minces que de la ficelle. Ce bambou était si prolifique qu'il couvrait toute la surface d'une forêt, grimpant jusqu'au faîte des arbres les plus hauts et les revêtant d'une verdure exquise...

... Ce végétal est très utile aux habitants : ils le nomment

capim do mato (herbe des broussailles). Quand une troupe de voyageurs s'arrête à un rancho près duquel il y en a, on envoie des nègres en couper; il fournit aux chevaux et aux mulets une nourriture abondante et succulente, et au bétail du voisinage un fourrage vert et salutaire dans toutes les saisons. » (*Notes on Brasil*, by R. WALSH; trad. et publié dans *Nouvelles Annales des voyages*, 2e série, tome XXVI, p. 238-39.)

« Jusqu'alors je n'avais rencontré les bambous qu'au milieu des forêts vierges, mêlés parmi de grands arbres; mais je trouvai les mornes qui avoisinent le Parahybana (Minas-Geraes) presque uniquement couverts de ces herbes gigantesques. Avant même d'avoir pu les reconnaître, déjà de loin j'avais été frappé de l'aspect aérien de la végétation que j'apercevais sur les collines; j'éprouvai un véritable ravissement lorsque je vis de près ces forêts de graminées hautes de quarante à soixante pieds, qui, courbées en arcades élégantes, se croisaient en tous sens, entremêlaient leurs immenses panicules et laissaient entrevoir l'azur du ciel à travers les feuilles étalées comme un tapis à jour et soutenues par des demi-verticilles de rameaux délicats. L'espèce que j'avais sous les yeux s'appelle dans le pays *toboca* ou *tobioca*... Le *toboca* ne fleurit qu'au bout d'un certain nombre d'années, et la floraison met un terme à son existence. Lorsque je passai la première fois, la plante était en fleur, et plusieurs tiges avaient déjà perdu leurs feuilles; au bout de quinze mois je ne retrouvai plus aucune trace de ces forêts que j'avais tant admirées. » (A. DE SAINT-HILAIRE, *Voyage dans l'intérieur du Brésil, premier voyage*, I, 96-97.)

* * *

Le caoutchouc. — « Le caoutchouc ou gomme élastique a été appelé *borracha* ou *seringa* par les Portugais. Le P. Manoel da Esperança, qui l'avait découvert parmi les Indiens Cambelas, le baptisa, dit-on, de ce nom. Ayant remarqué que ces tribus sauvages s'en servaient pour en confectionner des outils et des bouteilles en forme de seringues, il fit appel à ses figures de rhétorique, et appela *seringa* la substance qui servait à la fabrication de ces mêmes objets domestiques. De là vient la dénomination de seringuiers (*seringueiros*) que gardent encore aujourd'hui dans l'Amazone les extracteurs de ce suc laiteux. Quant au nom de caoutchouc, sous lequel il est connu en France, il y a été apporté par l'astronome La

Condamine. Dans un mémoire présenté à l'Académie des sciences en 1736, l'illustre savant apprit à la docte compagnie que les Indiens Mainas donnaient le nom de caoutchouc (*coué-uchu*) à une substance blanchâtre tirée de l'arbre hyévé (*hevea*). La Condamine doit donc être considéré comme le parrain et l'introducteur du caoutchouc en France. L'*India-rubber* des Anglais est postérieur.

Le caoutchouc est contenu dans le suc laiteux de plusieurs espèces d'arbres. Il s'y trouve sous forme globulaire. Ces gouttelettes en suspension ressemblent aux globules graisseux du lait et sont composées d'albumine végétale.

Pour faire écouler la gomme, autrefois on ceignait l'arbre d'une chaîne, attachée obliquement à cinq ou six pieds du sol, et l'on faisait de petites incisions sur l'écorce au-dessus de l'endroit attaché. En coulant, la sève trouvait un obstacle dans la liane, et se dirigeait toute vers le même point, en bas, où on la recueillait dans un vase en argile. Ce système primitif et barbare, qu'on appelait *arrocho*, est abandonné. Il a été remplacé dans l'Amazonie par un autre système, celui des *tigelinhas*, de petites tasses, ou mieux de petits gobelets. Voici en quoi il consiste : l'ouvrier, le *seringueiro*, pratique dans toute l'épaisseur de l'écorce des incisions ne dépassant pas un pouce; sur le bord inférieur de chacune de ces incisions, il adapte, au moyen d'une argile à demi plastique, de petits gobelets en fer-blanc. Cette besogne se fait le matin, de huit heures à onze heures. A midi, à peu près, les gobelets sont presque pleins du suc visqueux. L'ouvrier les retire; il déverse leur contenu liquide dans un seau, qu'il transporte à son baraquement. L'extraction est terminée, la préparation va commencer.

Sur une terrasse où on lui a déjà apprêté un *fumeiro* ou fumoir, espèce de four à réverbère, muni à son extrémité supérieure d'un tuyau par où doit s'échapper la fumée produite en brûlant des fruits du palmier Urucury, l'ouvrier prend une pelle en bois, semblable à une grande férule; il la trempe à plusieurs reprises dans le seau où le suc, qui deviendra le caoutchouc, apparaît comme une crème épaisse, et il laisse son moule exposé à l'action de la colonne de fumée pendant quelques secondes. La partie liquide s'évapore immédiatement, et sur le moule il se forme une mince couche de caoutchouc. Il répète l'opération, et obtient ainsi des couches successives, des stratifications élastiques et régulières d'une certaine épaisseur et sans la moindre impureté. Cette

opération terminée, il donne deux coups sur les côtés du moule; il en retire la plaque de caoutchouc et l'expose au soleil, où elle prend la teinte noirâtre qu'elle garde en venant sur les marchés. Ces procédés sont fort simples. Il est plus facile d'obtenir du caoutchouc que de fabriquer du beurre et des fromages...

... Les végétaux qui fournissent la plus grande partie du caoutchouc de la province de l'Amazone sont : la *Siphonia elastica,* grand arbre de la famille des Euphorbiacées, qui atteint parfois trente-cinq mètres de hauteur sur un diamètre d'un mètre en moyenne; la *Siphonia brasiliensis,* espèce voisine, et l'*Hancornia speciosa*[1].

La *Siphonia elastica* fournit les meilleures sortes commerciales du caoutchouc, celles qu'on désigne sous le nom de Para. C'est par ce port, en effet, qu'on expédiait autrefois tout le caoutchouc de la région amazonienne, et que l'on emporte encore toute la récolte de la province. (F.-J. DE SANTA-ANNA NÉRY, *la Terre des Amazones,* Frinzine, 1885, p. 188-192.)

*
* *

MINES

Diamants. — « Bernardo Fonseca-Lobo fut le premier qui découvrit des diamants dans le Serro do Frio, et il n'eut d'autre récompense que le titre de *capitão mor* de Villa do Principe, avec la propriété de l'office de notaire dans la même ville. On ignora d'abord la véritable nature des diamants qu'avait trouvés Lobo; on se plaisait à voir briller ces jolies pierres, et l'on s'en servait en guise de jetons pour marquer au jeu. Cependant un certain *ouvidor* qui avait habité les Indes orientales reconnut que les pierres brillantes du Serro do Frio n'étaient autre chose que des diamants; il en réunit secrètement un grand nombre et partit pour le Portugal. On ignore en quelle année se fit cette importante découverte; cependant on sait que le gouverneur D. Laurenço de Almeida, ayant adressé à la cour quelques cailloux transparents, disait dans une lettre du 22 juillet 1729 qu'il les considérait comme

1. « M. l'ingénieur J.-M. da Silva-Coutinho affirme, avec son autorité considérable, que l'arbre à caoutchouc commence à produire au bout de dix ans, et qu'il peut donner sa sève pendant quatre-vingts ans, produisant en moyenne 4 kilogrammes de caoutchouc par an. Or un homme peut extraire 32 kilogrammes par jour quand il a les arbres sous la main. » (*Ibid.*, p. 307.)

des diamants; l'on sait encore qu'on lui répondait qu'il ne s'était pas trompé dans ses conjectures, et l'on ajoutait que, depuis quelques années, il avait déjà été fait deux envois de pierres semblables de Minas à Lisbonne.

Par un décret du 8 février 1730, les diamants furent déclarés propriété royale. » (A. de Saint-Hilaire, *Voyage dans le district des Diamants et sur le littoral du Brésil*, Gide, 1833, I, 2.)

*
* *

« L'existence de diamants dans les terrains aurifères du nord de la province de Mina-Geraes a été connue avec certitude en 1729. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, cette province n'a jamais cessé de fournir chaque année des quantités notables de cette pierre précieuse. Cette production a diminué pendant ces dernières années, surtout depuis 1870, par suite de la baisse considérable des prix produite par la quantité de diamants que les mines du Cap versent tous les ans dans le commerce. Ce n'est qu'à la qualité supérieure des brillants du Brésil, à leur éclat, à leur pureté, que leur valeur a pu se maintenir à un taux qui a sauvé d'une ruine complète les exploitations du pays...

... Les gisements les plus importants sont ceux de Cocaes, à dix lieues au nord de la ville de Ouro-Preto; de Diamantina, le plus important de tous, qui comprend une bande de terrain de plus de 200 kilomètres de longueur sur quelques lieues de largeur. » (F.-J. de Santa-Anna Néry, *le Brésil en 1889*, Ch. Delagrave, p. 75 [art. de M. H. Gorceix].)

Or. — « Il n'est guère de province de l'empire où l'or n'ait été exploité, et on peut citer comme ayant des mines en activité ou abandonnées depuis peu celles de Minas-Geraes, Rio-Grande-du-Sud, Goyaz, Bahia, Matto-Grosso, Parana, San-Paulo et Maranhâo; Minas-Geraes occupe la première place.

Il y a six grandes compagnies, dont une, la *Compagnie des mines d'or de Faria*, a son siège à Paris; ses travaux préliminaires viennent d'être terminés. Le filon aurifère est situé dans le municipe de Sabara, à quelques kilomètres de celui de Morro-Velho. La gangue de l'or y est constituée par des pyrites de fer qui ont été exploitées jusqu'à une petite profondeur par les anciens propriétaires, qui, à l'aide de procédés très imparfaits, retiraient 24 grammes d'or par tonne. Cette exploitation est remarquable par son installation, où se trouve une application, unique au Brésil, du transport au moyen de l'élec-

tricité, de la force nécessaire aux principes d'épuisement et à l'extraction du minerai.

Les cinq autres ont leur siège à Londres.

D'Eschwege estime que de 1700 à 1820 Minas-Geraes a produit 534,403 kilogrammes d'or; de 1820 à 1860, 63,825 kilogrammes; de 1860 à 1888, 60,000 kilogrammes, ce qui fait une somme de 1 milliard 843 millions, en estimant le kilogramme d'or 2,800 francs. » (F.-J. DE SANTA-ANNA NÉRY, *le Brésil en 1889*, p. 75.)

* * *

Mine de Morro-Velho. — « ... Elle est exploitée depuis soixante ans par une société anglaise qui jouit du meilleur renom... En 1868 l'exploitation fut interrompue par un incendie; à ce moment elle était à une profondeur de 300 mètres.

Un événement aussi terrible aurait pu décourager tous autres que des Anglais; mais, avec la ténacité qui est le propre de nos voisins d'outre-Manche, ils se remirent avec hardiesse à l'ouvrage... Ils calculèrent l'inclinaison de la cheminée allant de l'est à l'ouest et dont le feu semblait à jamais leur défendre l'accès, creusèrent à un point déterminé un puits vertical devant rencontrer le gîte aurifère au-dessous du foyer incendiaire, à 400 mètres de profondeur. Leur savoir, leur persévérance, furent récompensés; ils recoupèrent le filon en dessous des anciens travaux et reprirent l'exploitation comme si rien n'avait eu lieu.

M. Chalmers, directeur général, jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, à la physionomie agréable, énergique et distinguée, nous attendait. Fort aimablement il nous offrit de visiter la mine.

Il faut dire en toute vérité que, depuis quelques années, au fur et à mesure que les travaux avancent et s'enfoncent (ils sont aujourd'hui à 650 mètres), la mine de Morro-Velho passe pour dangereuse, par suite d'éboulements assez fréquents. Une dizaine d'ouvriers y avaient été tués quelques jours auparavant, aussi nous étions-nous promis de n'y pas descendre. Mais, en présence de l'offre aimable qui nous en était faite, chacun de nous fut pris d'amour-propre, et nous acceptâmes sans hésitation.

Le capitaine général de la mine nous attendait. Nous revêtîmes le costume des mineurs, pantalon et veste de toile grise, chapeau de zinc; puis chacun fut armé d'une chandelle en-

tourée de terre glaise; cette chandelle ainsi préparée m'intriguait beaucoup, n'en pouvant comprendre l'utilité. Je le sus bientôt. Arrivés au puits, nous montons dans une cage qui nous descend au fond, comme dans toutes les mines du monde ayant un puits vertical pour issue. A 400 mètres on s'arrête et l'on se trouve sous une grande voûte ayant environ 15 mètres de hauteur sur 50 de large. C'est là le centre, le rendez-vous général de toute l'exploitation intérieure. A partir de cet endroit, le tableau change, car dès lors la descente ne se fait plus que par des échelles, dont certaines sont très raides et ballottantes par le fait de leur longueur, de telle sorte que l'on a besoin de ses deux mains pour s'y maintenir; la terre glaise sert à fixer au chapeau la chandelle allumée. C'est ainsi que nous nous enfonçâmes dans ce gouffre noir, profond de 250 mètres encore, et sur lequel les échelles sont suspendues dans le vide. Tout le long de ce parcours nous voyons des travaux de boisements, les plus considérables, les plus fantastiques que l'on puisse imaginer. Ce sont des arbres entiers, gigantesques, n'ayant pas moins de 1m,50 de diamètre, se croisant, s'entre-croisant, s'arc-boutant les uns sur les autres. C'est inouï, vertigineux.

On ne peut s'empêcher de se demander comment de telles poutres ont pu être descendues et fixées contre les parois de cette énorme cavité, d'une inclinaison si considérable, et dont l'épaisseur presque constante n'a pas moins de 60 à 70 mètres sur une largeur de 150 à 170. Ce qu'il a fallu d'argent, de savoir, pour enfouir une telle quantité de bois, pour soutenir la muraille de ce gouffre qui s'approfondit chaque jour davantage, est vraiment prodigieux.

Après vingt minutes environ de cette descente qui nécessite sang-froid et présence d'esprit de la part de chacun, je m'arrête à 50 mètres du fond environ. Assis sur une poutre colosse à laquelle est maintenue par des anneaux de fer le bas de l'échelle que je viens de quitter et le haut de celle qu'il va falloir descendre encore, à la lueur de ma chandelle, paraissent des ombres qui se meuvent sur les boisements qui se croisent dans tous les sens au-dessus et au-dessous du point où je me suis arc-bouté; ce sont des ouvriers; je les devine plutôt que je ne les distingue, grâce à la petite lumière vacillante qui brille sur la tête de chacun d'eux. Ils cherchent à fixer contre les parois souterraines un énorme madrier soutenu d'en haut par des cabestans monstres. Le bruit des chaînes, les cris sauvages poussés par ces hommes presque nus,

pour aider leurs efforts, le son strident des sifflets qui commandent la manœuvre, les coups sourds et réguliers des mineurs au fond des travaux, se répercutent avec des notes sinistres dans la sonorité de l'abîme noir et béant au milieu duquel je suis resté comme suspendu. Tout à coup un sourd roulement venant des entrailles de la terre se fait entendre, grandit, augmente encore, semblable aux grondements du tonnerre, faisant trembler tout ce qui m'entoure, passe comme l'éclair dans les ténèbres près de moi et va se perdre dans la région supérieure : c'est un immense seau rempli de minerai qui monte à la surface, courant au moyen d'une roue sur des barres de fer scellées dans les murailles de l'excavation; par moment des craquements sinistres s'échappent des boisements gigantesques, qui semblent être vaincus et ployés sous le poids formidable de 600 mètres de roches qu'ils ont mission de soutenir. On se croirait dans le sombre domaine de Pluton et y voir des âmes maudites s'agiter et gémir au fond de leur horrible demeure.

Tout cela est imposant et terrifiant à la fois.

Pour se faire une idée des sacrifices que la Compagnie est obligée de faire pour consolider ces travaux, il faut savoir qu'à l'heure actuelle on dépense pour 3,000 livres sterling (75,000 fr.) de bois chaque mois pour les besoins de la mine. Car, outre ce qu'il faut ajouter chaque jour au fur et à mesure qu'on s'enfonce, on doit encore remplacer les poutres colossales qui se détériorent et se rompent parfois comme des allumettes.

On ne se sert à Morro-Velho que du bois le plus beau, le plus rare, de fer, de rose, d'ébène. Le comptable de la mine, chargé de leur achat, me disait : « Si on pouvait faire le commerce des matériaux que nous employons, la Compagnie gagnerait bien plus d'argent qu'en broyant le minerai pour en retirer l'or. Le transport, malheureusement, coûte trop cher; tandis que sur place nous achetons aux Indiens ces arbres merveilleux absolument pour rien, ils nous reviennent, rendus ici, à plus de 1,000 francs pièce. Chaque année ils arrivent de plus loin, et à l'heure actuelle on ne les trouve qu'à 50 lieues de distance, traînés par des bœufs qui mettent quelquefois six mois à faire le trajet. »

La visite aux pilons, au nombre de 150, et celle d'un autre établissement très considérable et compliqué, où on extrait pour la troisième fois la boue de laquelle l'or a été extrait déjà, constitue un ensemble d'exploitation très complète.

Les ouvriers employés à l'usine sont au nombre de 1,500 à 2,000, parmi lesquels beaucoup de Chinois et aussi près de 400 esclaves...

Dans ce grand centre de Morro-Velho tout marche militairement, et l'on peut dire que le village de Cougonas, qui touche l'établissement, est devenu une petite ville avec conforts et ressources de toutes sortes. L'état-major de l'usine est très nombreux. On danse, on lunche, on chante à Cougonas comme dans tous les centres civilisés du vieux continent; le piano légendaire s'y est acclimaté comme ailleurs; l'hiver y a ses five o'clocks, ses soirées, ses bals.

Pourtant les beaux jours de Morro-Velho ont disparu. Pendant un quart de siècle cette grande entreprise a fait la fortune de ses actionnaires, leur distribuant 100 p. 100 du capital social. Aujourd'hui il n'en est malheureusement pas ainsi.

Les dépenses annuelles sont excessives : elles dépassent l'énorme chiffre de 2,500,000 francs, et si la mine y subvient, c'est tout le bout du monde. »

M. de Courcy ajoute en note : « Ces lignes étaient écrites au mois d'août de la présente année 1886. Trois mois après notre visite, le 15 décembre suivant, une dépêche arrivait à Londres, annonçant une effroyable catastrophe. Tout l'étage de la mine de Morro-Velho, à 400 mètres de profondeur, s'est effondré, entraînant un matériel énorme, les pompes, les machines d'extraction, etc. Tout s'est précipité dans le gouffre, à 250 mètres plus bas, brisant dans sa chute tous les boisements gigantesques qui soutenaient les voûtes; trente-quatre mineurs y furent engloutis. » (E. DE COURCY, *Six Semaines aux mines d'or du Brésil*, Paris, L. Sauvaitre éditeur, 1889, p. 173-186.)

Cette mine fut visitée par de Castelnau dans son voyage de 1843 à travers le Brésil.

« C'est la seule mine qui donne à ses actionnaires un intérêt du capital; on retire environ deux cents tonneaux de minerai par jour.

« La partie riche du filon forme une espèce de colonne inclinée de 45° sur l'horizon; sa puissance majeure peut être évaluée à 8 mètres, sur une extension de plus de cent mètres. Les travaux ont été poursuivis depuis 1835 et à peine interrompus en 1867 par un incendie, et en 1886 par un éboulement qui les a fait provisoirement suspendre, lorsqu'ils atteignaient une profondeur de plus de 600 mètres, jusqu'à l'achèvement de nouveaux puits. De 1835 à 1887 la quantité d'or fournie par cette mine atteint un chiffre rond de 50,000

kilogrammes, environ 140,000,000 de francs. A ce chiffre il faudrait ajouter celui de l'or extrait de 1725 à 1835, temps pendant lequel la mine fut exploitée par des particuliers... Elle peut être considérée comme le type des grandes mines d'or de l'Amérique, autant par la puissance du filon que par l'ensemble des procédés adoptés pour l'extraction de l'or. » (F.-J. DE SANTA-ANNA NÉRY, *le Brésil en 1889,* Paris, Ch. Delagrave, p. 70-71.)

*
* *

PROVINCES DU CENTRE

Chapadoes. — « Chaque plateau forme un tout, un monde spécial séparé des voisins par de simples érosions des cours d'eau; larges, ces érosions deviennent de véritables vallées et peuvent même, en empiétant suffisamment sur le plateau, le réduire à une simple bande de terrain qui, surplombant des deux côtés, peut de loin être prise pour l'arête d'une chaîne de montagnes. Ces plateaux sont couverts soit d'un vaste tapis de graminées où paissent d'innombrables troupeaux, soit d'un lacis de plantes peu élevées que dominent les palmiers nains et les mimosées épineuses. Çà et là des bouquets d'arbres aux rameaux toujours verts, de palmiers aux feuilles panache, viennent récréer la vue.

Le voyageur emporté au galop de son cheval au milieu de cette immensité, baigné d'une lumière éclatante, respirant un air des plus purs, se sent envahi par une admiration et une joie paisible dont il gardera un long souvenir. Je ne connais rien d'attachant comme un voyage au milieu des *chapadoes* pendant la saison sèche et froide. Délivré des soucis de la vie à outrance du vieux monde, sûr de rencontrer partout le meilleur accueil, on parcourt ces plateaux en ne pensant qu'à admirer les magnificences de ces régions privilégiées, qui n'ont rien de la monotonie des pampas et ne recèlent aucun des dangers des plaines de l'Amérique du Nord. Cette région est celle de l'élevage, qui s'y fait par les procédés les plus simples et les moins coûteux. Les troupeaux de bœufs et de vaches errent en toute liberté dans ces pacages naturels, où aucune barrière, aucune limite, n'existe entre les propriétés. »(H. GORCEIX, *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Paris,* tome XIII, 1890-91, p. 21.)

Minas-Geraes. — « Saint-Hilaire a écrit : « S'il existe un pays qui jamais puisse se passer du reste du monde, ce sera certai-

nement la province de Minas. » Ces mots prophétiques sont encore aujourd'hui la plus belle synthèse de la superbe zone agricole de Minas-Geraes. On y trouve tout : depuis l'or et les diamants jusqu'aux plus beaux cristaux de roche ; depuis le fer qui y forme les montagnes, jusqu'aux plus rares métaux qui accompagnent les minerais d'or, d'argent, de plomb et de platine. On peut y cultiver tous les produits agricoles : depuis le café, la canne à sucre, le coton, le tabac, jusqu'au blé, la vigne, la soie, l'olivier et tous les fruits de France et d'Italie. Tout cela sous le beau ciel du Brésil, dans un climat qui fait les délices des voyageurs, dans un climat qui a doublé la vie du savant anthropologiste danois Peter-Wilhelm Lund, si renommé par la découverte de l'homme fossile dans les grottes calcaires de la province de Minas-Geraes. » (F.-J. DE SANTA-ANNA NÉRY, *le Brésil en 1889,* Delagrave, p. 271.)

Matto-Grosso. — « Le Matto-Grosso est le véritable cœur du Brésil. C'est de là que sortent les grandes artères qui portent la vie aux points les plus extrêmes de ce grand corps. En effet, près de Villa-Bella, les sources du Guaporé, bras principal du Madeira, sont à peine éloignées de quelques centaines de mètres des ruisseaux Aguapehy et Estiva, qui se jettent dans le Jauru, bras considérable du Paraguay. Au moyen d'un petit canal, que les Portugais ont tenté d'établir au siècle dernier, de petites barques à fond plat pourraient passer de l'un à l'autre, et effectueraient ainsi le plus étonnant des voyages, en allant de l'embouchure de la Plata à l'embouchure de l'Amazone par l'intérieur des terres. » (F.-J. DE SANTA-ANNA NÉRY, *le Brésil en 1889,* Ch. Delagrave, 1889, p. 25.)

*
* *

CAFÉ

« Le caféier, arbuste de la famille des Rubiacées, originaire de l'Éthiopie, de l'Yémen, de l'Arabie, se cultive en quinconces sur le penchant des collines un peu ombragées, où les eaux pluviales ne sont pas trop abondantes.

On procède par semis, et au bout d'une année, généralement, les jeunes plants sont assez forts pour pouvoir être replantés dans des trous régulièrement disposés, séparés les uns des autres par un intervalle de quatre mètres environ. Ce *n'est guère* que vers la quatrième année que le caféier entre *en rapport* au Brésil ; mais dès lors la quantité de cerises qu'il

donne va toujours en augmentant. Il atteint de 3 à 5 mètres de hauteur, avec une circonférence de 50 à 60 centimètres. A l'âge de huit à neuf ans, le caféier est en plein rapport, et il donne du fruit pendant une quarantaine d'années, si l'on a soin de l'émonder et d'enlever les branches mortes.

Au Brésil on cherche des terrains vierges et boisés, de préférence, pour établir une plantation de café, qui est en plein rapport, au bout de sept ans. Une fois le terrain choisi dans ces conditions, on en abat les arbres et on les brûle. Puis, la plantation faite, on laisse croître naturellement les caféiers, en ayant soin de les protéger contre les herbes. Le caféier ne supporte pas plus une trop forte chaleur qu'un froid un peu intense. Au Brésil il ne réussit bien qu'entre les 18e et 25e parallèles. » (F.-J. de SANTA-ANNA NÉRY, *le Café du Brésil*, notice publiée à l'occasion de l'exposition des cafés brésiliens à Saint-Pétersbourg, 1884, p. 36.)

« Devant mes yeux émerveillés, des carrés d'arbustes s'allongeaient à perte de vue. On eût dit une immense armée rangée en bataille. Tout était à l'alignement, bien dans le rang ; rien ne dépassait. Sous un ciel d'un bleu violet, cette nappe de verdure conique, luisante comme de l'émail, étincelait. Je n'avais nulle part encore rencontré une couleur aussi gaie. Une odeur délicieuse de jasmin embaumait l'air... Je cassai un rameau de caféier, le plus beau, le plus fourni, le plus lourd que je pus choisir, et je me mis à le contempler comme un écrin de perles.

Rien de plus coquet, rien de plus élégant que cette aigrette merveilleuse, avec ses feuilles d'émeraude, ses fruits de rubis et ses fleurs d'opale ambrée. Les petites feuilles sont opposées l'une à l'autre ; elles sont deux par deux, et chaque couple se superpose en croix à un autre couple. Tout cela offre une parfaite symétrie ; entre chaque paire de feuilles reposent, comme des œufs d'oiseau dans un nid, de petites baies en grappes, grosses comme une cerise et rouges comme elles. Les deux grappes qui environnent la tige contiennent de seize à vingt grains. Je les ai comptés avec attention. Puis, au sommet de la branche, groupées aux aisselles des feuilles supérieures, des couronnes de feuilles d'un blanc jaunâtre, qui répandent une odeur très suave. » (F.-J. DE SANTA-ANNA NÉRY, *Aux États-Unis du Brésil*, Ch. Delagrave, p. 69-70.)

« Dans la plus modeste chaumière, même chez le nègre le plus pauvre, on en trouve partout d'excellent. La manière dont les indigènes le préparent est bien simple. Un cornet

en laine est attaché autour d'un cercle en fer, lequel a un manche scellé dans le mur; le café est grillé, pilé et jeté dans le cornet; par-dessus on verse aussitôt l'eau bouillante, puis, avec une tasse qu'on place au-dessous, on récolte ce qui s'égoutte.

Avis aux cuisiniers et cuisinières du continent, qui généralement en font de si mauvais. » (E. DE COURCY, *Six Semaines aux mines d'or du Brésil,* L. Sauvaitre éditeur, p. 91.)

Le caféier fut importé des Indes sous le règne de Manoel; mais le gouvernement fit arracher les plants et interdit la culture en Amérique *sous peine de mort,* parce qu'il voulait la centraliser en Asie. Il fut ensuite importé à Para par le major Palheta, grâce à un don de Mme Claude d'Orvilliers, femme du gouverneur de Cayenne; on le trouve à Maranhao en 1770; les premiers pieds furent importés à Rio en 1762 par J.-A. Castello-Branco, de Para; ils fournirent la graine pour les premiers essais de plantations faits à Resende et São-Gonzalo. On le cultive actuellement dans trois États : Rio-de-Janeiro, Minas-Geraes, São-Paulo. La production est de beaucoup la plus importante du globe. En 1835 le Brésil ne donnait que 40 millions de kilos; en 1877, 350, et de 1880 à 1886 elle a été d'environ 400 millions; celle du monde entier est d'environ 600; donc le Brésil donne, en chiffre rond, les deux tiers du total. Mais depuis cette époque elle a diminué, par suite d'une maladie de l'arbuste, une sorte de phylloxera qui ronge ses racines. Le café constitue une des principales richesses du Brésil, puisque la valeur du café exporté pendant l'année 1886-87 s'est élevée à 523,388,000 francs.

*
* *

LES VILLES

Manaos. — « Le port de Manaos a encore 35 mètres de fond par les plus basses eaux. La ville est située sur la rive gauche, à 18 kilomètres environ de l'embouchure. Son assiette est très inégale; sur quelques points les renflements du sol dépassent le faîte des toitures; une rue artérielle, longue, large, onduleuse, accidentée, partage la ville du nord au sud. A cette rue s'en rattachent de plus petites, qui dans l'est aboutissent à des pelouses, dans l'ouest à des espaces ouverts et un peu arides. Trois ruisseaux pourvus de passerelles, dont une, fort jolie, est en fer, serpentent à travers cet ensemble et servent de docks ou bassins à la flottille commerciale de la localité...

Aujourd'hui la ville compte de 15,000 à 20,000 âmes ; une

trentaine de rues et ruelles, dont plusieurs gracieusement arborisées, comme on dit au Brésil, la majeure partie pavées, encadrent ses 600 maisons. Celles-ci sont vastes, bien aérées, entourées de jardins, jadis fort mal tenus, mais qui maintenant sont soignés et s'embellissent chaque jour. Il n'y a guère d'édifices à signaler, sauf l'église mère, Nostra-Senhora da Conceição, récemment achevée, et qui ferait honneur à n'importe quelle petite cité européenne. Ses deux tours surmontées de belvédères sont gracieuses. Les beaux palmiers qui ombragent les rues dont la rencontre forme la place d'avant donnent à l'aspect de l'édifice un cachet caractéristique ; la place est d'ailleurs ornée du gazon naturel, du *capim*, ras et jaunâtre, que l'absence de tout entretien suffit à y laisser pousser. Le palais du président est une pauvre bâtisse semblable à un hangar d'usine ; celui de l'assemblée provinciale a un étage, mais ne vaut pas une de nos mairies de chef-lieu de canton. » (A. Marc, *Brésil*, à la librairie du journal *le Brésil*, Paris, I, 60-61.)

*
* *

RIO-DE-JANEIRO

L'entrée de la baie. — « Nous sommes en mer et nous approchons de Rio. Qu'allons-nous voir? Mettez, je vous prie, l'œil au verre de l'optique, ou plutôt de la lanterne magique, qui certes n'a jamais mieux mérité ce nom. Apparaît d'abord à droite une montagne toute bleue qui sort à l'horizon ; de bleue qu'elle était aussi, la mer devient verdâtre. C'est ce phénomène qui avait donné à Colomb la certitude qu'il approchait de terre... A mesure qu'on avance sur cette mer verdâtre, la montagne bleue dont je vous parlais tout à l'heure se dessine davantage ; la nuit, elle s'illumine d'un phare : c'est la pointe occidentale du cap Frio; puis on marche encore huit ou dix heures, ayant toujours à droite une côte assez basse et blanche, puis, à l'horizon seulement, et tellement éloignées qu'on les prendrait pour des nuages, des montagnes peu élevées, mais d'un profil excessivement accidenté. Bientôt, à gauche, on voit sortir de l'onde une jolie petite île bien montagneuse et bien escarpée, qu'on appelle l'île Rase, probablement par esprit de contradiction... Ici et encore à droite du navire, ou à tribord, comme disent les marins, *voici une autre île*; la malheureuse est comme Buridan, elle

a deux noms : l'un qui est le sien et qu'elle ne porte pas, l'autre qui n'est pas le sien et qu'on lui donne. Mais ce qu'il y a de mieux sur ces montagnes, c'est un couronnement de palmiers et de cocotiers magnifiques... Enfin, à bâbord, grandit une chaîne de montagnes qui représentent, dit-on, avec une fidélité extrême, la statue d'un géant couché, géant de dix lieues, géant comme Adamastor; tout le monde s'écrie que sa figure ressemble à celle de Louis XVI. Je vous avoue que je ne lui ai trouvé de ressemblance frappante qu'avec une montagne. Du même côté, et un peu plus loin, vous voyez un des pics les plus célèbres du monde, le *Pain de sucre :* c'est assez vous dire qu'elle ne ressemble en rien à l'objet auquel on la compare; les voyageurs sont malheureux en parallèles. Cette montagne, fort belle du reste, est d'une aridité maudite. C'est plutôt un fort immense et d'un aspect sublime, qui semble fermer cette magnifique baie dans laquelle vous entrez avec moi. Marchons toujours : ici se présente une véritable forteresse vraiment redoutable et très bien bâtie : c'est le fort Santa-Cruz (fort Pico). C'est de là qu'on vous hèle, ce qui veut dire simplement qu'on vous appelle, vous demandant qui vous êtes, le nom du navire et d'où vous venez. Puis vous passez à côté d'une petite île également fortifiée et qui s'appelle l'île de Villegagnon. Voilà un nom français. En effet, lorsque nos compatriotes occupèrent momentanément le Brésil, ce fort, ou plutôt un fort fut construit par cet officier sur l'île qui a conservé son nom. Ce Villegagnon était un rude capitaine, et il y a de lui des exploits comme ceux du Cid. Après avoir dépassé ces deux protecteurs de la baie, Santa-Cruz et Villegagnon, vous entrez en pleine rade. Oblongue, verdoyante, toute mouchetée, comme une peau de tigre, d'îles charmantes, toute encadrée de montagnes magnifiques, cette mer est incroyable de reflets et de brillant : on dirait de la poudre d'or qu'on remue au soleil. Les Portugais qui y entrèrent les premiers, et l'Espagnol Diaz de Solis, la prirent pour l'embouchure d'un grand cours d'eau : de là cette autre erreur de nom qui dure encore, *rio*, comme vous savez, voulant dire rivière. Continuons. En face de vous, à l'avant, on voit deux îles, une grande et une petite. La première est l'île des Serpents, où il n'y a que des rats; et l'île des Rats, où il n'y a rien du tout que des montres marines qu'on vient de temps en temps y régler au soleil. L'île des Serpents, *ou das* Cobras, partage en deux l'entrée assez rétrécie de la *baie ;* elle la partage inégalement en un bras très étroit,

situé entre la ville et l'île, et un bras fort large, situé entre l'île et le bord septentrional de la baie. A partir de ce point la baie va s'élargissant et devient une espèce de petite Méditerranée toute semée encore d'îles charmantes et entourée de montagnes que je ne voudrais pas gravir, mais que je voudrais bien vous faire voir dans toute leur majesté, dans toute leur magnificence. » (Lettre du BARON D'ARCET[1], juillet 1846, dans *Nouvelles Annales des voyages*, 5e série, VIII, p. 110-112.)

Pao d'assucar. — « Nous étions en face du Pain de sucre, et, quoique le jour fût tombé, je voyais en silhouette brune, à quelques brasses de mer, cet énorme bloc granitique posé là, comme un géant en vedette, à l'entrée de la baie. Il est nu, de teinte blanchâtre un peu fauve, grâce aux morsures du vent et du soleil. Il n'a pas une pauvre couronne, une plante verte, une simple fleur à son cimier, et ceux qui l'ont chanté comme le génie de ces lieux, où la végétation sort des pierres elles-mêmes, ne s'entendent guère en symboles.

Le Pain de sucre, qui finit en aiguille, comme les obélisques de Cléopâtre, est largement assis sur sa base, soldat d'avant-poste, et je le soupçonne un peu huguenot à ses formes; il reçoit le choc des vagues et brise les eaux : il fait digue. Il servait aussi d'éclaireur pour la haute mer, avant qu'il y eût un phare sur la côte, et bien des navires en détresse l'ont salué de leurs canons, ce vieux bloc à forme étrange, dont la cime granitique et nue s'élève à 100 brasses au milieu des vents. » (RIBEYROLLES, *Brésil pittoresque* [*Brazil pittoresco*], II, 26, Rio-de-Janeiro, Imprimerie nationale, 1859.)

La baie. — « La baie de Rio-de-Janeiro, nommée par les Indiens *Guanabara*, et qui porte aussi le nom de *Nictherohy* ou *Nitherohy*, s'étend du sud au nord jusqu'à une distance de 30 kilomètres. Elle affecte la forme d'une cornemuse, et compte 140 kilomètres de tour. Étroite à la *barra* ou entrée, où sa largeur moyenne est de 1,500 mètres, elle s'élargit à mesure qu'elle avance dans les terres, formant un grand nombre d'anses et de petites baies d'une grande beauté, et baignant une multitude d'îles ou d'îlots. Sa profondeur varie beaucoup : de 52 mètres à l'entrée, elle n'est plus que de

1. Le docteur baron Félix d'Arcet avait été chargé d'une mission au Brésil par l'Académie des sciences; il périt victime d'un incendie dans son lit d'hôtel, à Rio-de-Janeiro, en décembre 1846; il avait trente-neuf ans.

29 mètres entre Rio et Nitherohy, et diminue à mesure que sa largeur augmente. Elle finit par des plages basses qui vont se confondre avec des marais couverts de palétuviers. Bordée à droite par les collines du Nitherohy, à gauche par le Pain de sucre, le Corcovado, la ville de Rio, la Tijuca, et au fond par les montagnes dentelées des *Orgues*, elle offre un des plus beaux panoramas qui se puissent voir, et est célèbre dans le monde entier.

Elle a été découverte le 1er janvier 1502 par le navigateur portugais André Gonçalvez, chargé par le roi don Manoel de reconnaître les côtes de la terre de *Santa-Cruz* à la tête d'une flotte dont le pilote était Améric Vespuce. L'explorateur portugais crut qu'elle était formée par l'embouchure d'un grand fleuve, et, pour rappeler la date de sa découverte, lui donna son nom actuel de Rio-de-Janeiro...

Les îles de la baie sont très nombreuses; on en compte près de cent; la plus grande, située presque en face de l'entrée, est l'île du *Governador*, longue et étroite, avec 40 kilomètres de tour; la plus belle est celle de *Paqueta*, beaucoup plus petite, mais couverte d'une magnifique végétation.

... La baie de Rio-de-Janeiro est très poissonneuse, bien que le défaut de bons règlements de pêche ait déjà sensiblement restreint sa fécondité; elle abonde en crevettes de grande taille et en huîtres petites et de très bon goût. A l'époque de la découverte, elle était très fréquentée par les baleines, que l'on a continué à y pêcher pendant longtemps. Il existait encore, au commencement de ce siècle, une *armacdo*, ou pêcherie de baleines, auprès de la ville de Nitherohy. » (Em. Allain, *Rio-de-Janeiro*, Paris, L. Frinzine, 1886, p. 11-14.)

La ville. — « Rio-de-Janeiro, comme la plupart des villes américaines, s'accommode mieux de la synthèse que de l'analyse. Le coup d'œil de sa rade surpasse en majesté et en magnificence tout ce qu'il m'a été donné de voir aux Indes et dans l'extrême Orient; mais dans les pays orientaux des monuments merveilleux, des costumes pittoresques, des scènes de mœurs originales, forment des tableaux en rapport avec le cadre au millieu duquel ils se déroulent; l'art y est en pleine harmonie avec la nature. Au contraire, dans ces pays nouveaux, devant lesquels s'ouvre un avenir superbe, mais où l'on éprouve parfois la nostalgie des ruines, la sélection artistique n'a pas eu le temps de s'opérer; une civilisation étrangère est venue se superposer tout d'une pièce à l'état de nature, et cette superposition a eu lieu à une époque où

l'Europe abandonnait ses traditions originales pour se livrer, sur une grande échelle, à la contrefaçon grecque et romaine. Aussi ne doit-on pas s'étonner de voir le style rococo fleurir au Brésil, et de n'y rencontrer que des monuments sans caractère. En ce qui concerne le costume des habitants, l'œil, au lieu de parcourir en un instant, comme dans les bazars de Delhi et de Benares, toute la gamme des couleurs, est obligé de se contenter des deux notes extrêmes : le descendant des anciens colons portugais, planteur, fonctionnaire ou commerçant, vêtu à la dernière mode de Paris ou de Londres; et le nègre à la peau d'ébène, à peine couvert d'un lambeau de toile blanche...

... Parcourir les rues de Rio est un plaisir dont on se lasse vite; elles sont uniformes dans leur correction géométrique et généralement étroites, disposition qui répond d'ailleurs, assure-t-on, aux besoins des pays tropicaux[1]. Il est juste de reconnaître que l'empereur actuel (dom Pedro II) a fait beaucoup pour l'amélioration et l'embellissement de sa capitale ; on y trouve quelques places spacieuses, parmi lesquelles on remarque celle de la Constitution;... certaines vieilles rues

1. Le voyageur belge M. W. de Selys-Longchamps donne à peu près la même note, avec un peu plus de détails :

« La ville de Rio ne m'a pas plu à première vue ; je l'ai trouvée laide, sale, maussade, et sa population affreuse... Rues malpropres, droites le plus souvent, mais généralement étroites, tellement parfois qu'en certains points, si l'on rencontre le *bonds,* on n'a d'autre ressource que de s'aplatir contre les murailles, sous peine d'être broyé. Avec cela, des maisons nues et hautes, surtout dans les principales artères, à deux et quelquefois à trois étages.

« Le ruisseau est au milieu de la rue, chose gênante pour les gens, encore plus pour les bêtes. Aussi chevaux et voitures passent-ils sans scrupule sur les trottoirs défoncés, qui s'élèvent peu au-dessus du pavé avoisinant...

« ... Telle est, à bien peu de chose près, la fameuse rue *do Ouvidor* elle-même, le rendez-vous général, la promenade fashionable de Rio, celle où se trouvent concentrés tous les beaux magasins, tous les élégants étalages, tous les fournisseurs à la mode. On l'a comparée à la rue Vivienne. La grande majorité des négociants de cette rue sont des Français.., » (W. de Selys-Longchamps, *Revue de Belgique*, XX, 1875, p. 124-125, Falk éditeur.)

Et M. Deiss, dont le récit de voyage vient de paraître, nous affirme qu'il n'y a pas eu d'amélioration depuis vingt ans : « Les maisons de Rio sont construites dans un style qui est l'apothéose du mauvais goût. Leur couleur, bleue ou rose, a un ton sentimental et tendre qui frise le ridicule. Les ornementations extérieures plaquées sur les murs témoignent tout au plus de l'état avancé de l'art du moulage. » (Deiss, *De Marseille au Paraguay,* L. Cerf édit., 1895, p. 45.)

Le comte de Robiano donne la conclusion : « Pour faire de Rio une ville à la hauteur de sa destinée politique, de son exceptionnelle position et de son titre de capitale d'un vaste empire, il faudrait tout jeter à terre, et emprunter à l'Europe, à grands frais, la pioche légendaire de l'ancien préfet de la Seine... » (*Dix-huit Mois dans l'Amérique du Sud,* Plon, p. 5.)

fort pittoresques avec leur unique ruisseau coulant au milieu et les enseignes multicolores de leurs magasins, qui se rejoignent au-dessus de la tête du passant, et leur donnent un faux air de bazar chinois...

Le jardin d'acclimatation. — Mais il faut sortir de la ville pour apprécier ce pays privilégié, et rien n'est plus facile, car les environs de Rio, aussi bien que la ville elle-même, sont sillonnés de tramways (les *bonds*), découverts pour la plupart, et ressemblant à des chars à bancs. Rien de beau comme la route qui se dirige vers le jardin botanique; c'est la route de la Corniche ou celle de Castellamare, élevées à la centième puissance. Nous voyons d'abord défiler sous nos yeux une série de villas noyées dans la verdure et les fleurs... Enfin nous voici devant la légendaire allée des Palmiers qui conduit au jardin botanique; il est difficile de rêver une entrée plus majestueuse : les arbres se dressent de chaque côté de la route, comme de gigantesques colonnes, puis s'épanouissent en éventails dont les branches viennent se rejoindre à 40 pieds au-dessus de nos têtes. Cela a la simplicité grandiose et la mystérieuse profondeur d'un temple hindou, mais d'un temple aux proportions à la fois si vastes et si harmonieuses qu'aucun architecte ne saurait en construire un semblable. Le jardin offre des spécimens de toute la flore des pays tropicaux; là se dressent les arbres qui pullulent dans les forêts vierges : le baobab, ce roi des forêts, auprès duquel nos plus beaux chênes ressemblent à des baguettes et qui atteint parfois 30 mètres de circonférence; le cocotier, puis le tamarinier, l'aréchier, le mangoutier, l'arbre à pain, l'arbre à savon et beaucoup d'autres dont les noms m'échappent. La canne à sucre, le caféier, le cacaotier, sont largement représentés, et quant aux fleurs, leurs espèces sont si variées que leur énumération seule remplirait un volume entier. Je me contenterai de citer des nénuphars de la plus grande espèce, autour de la feuille desquels dix personnes pourraient s'asseoir aisément. Il faudrait avoir le pinceau de Bernardin de Saint-Pierre pour rendre l'impression produite sur l'imagination par l'étalage de toutes ces merveilles de la nature. »
(Renaud de Moustier, *Une Étape à Rio-de-Janeiro,* p. 7 à 10, Gervais éditeur, extrait du *Correspondant,* 10 août 1885.)

Ascension du Corcovado. — « Au quartier de Larangueiras (orangeries) commence le chemin de fer du Corcovado (le Bossu). Cette voie ferrée, construite à crémaillère, d'après le système Riggenbach (chemin de fer du Righi), contourne

les flancs de la montagne pour venir aboutir à quelques mètres du sommet. Pendant ce parcours on jouit du plus merveilleux spectacle que l'on puisse rêver, soit sur la rade et la ville, soit du côté de la pleine mer.

L'eau abonde; de tous les côtés on la voit sourdre des flancs de la montagne. Sur les bords du rio Carioca, où elle tombe en murmurant, se dressent des fougères au tronc trapu, des bananiers au feuillage si tendre : toutes les plantes, en un mot, quasi étiolées de nos serres d'Europe, qui, sous ce climat torride, par cette humidité constante du sol, acquièrent les grandes dimensions qu'elles avaient aux époques de la formation de la terre. Sur les troncs couverts de mousse de ces arbres séculaires se sont fixées de superbes orchidées, aux fleurs brillantes, parasites de ces géants de la flore tropicale.

A l'extrémité de la voie ferrée, un petit chemin en labyrinthe, creusé dans le roc, conduit au sommet de la montagne, où s'élève un pavillon en fer servant d'abri aux voyageurs surpris par la pluie. Plus loin, une petite plate-forme permet d'embrasser d'un coup d'œil le panorama qui est devant soi. C'est un des plus beaux qu'on puisse voir au monde. A la base même du Corcovado la ville apparaît en miniature, éclairée par le soleil couchant. Les morros ne se distinguent plus à cette hauteur. Seuls, les massifs de verdure apparaissent en petites taches noires sur ce fond si blanc. Un silence de mort règne sur tout, et l'on se croirait devant une ville subitement endormie.

Au loin, de l'autre côté de la baie, dans la province de Nicterohy, de nombreuses chaînes de montagnes boisées vont se perdre dans cet immense empire du Brésil, si peu connu encore... Au levant la mer, toute étincelante en ce moment, se perd et se confond au loin avec la voûte éthérée... Les îles Redonda et Rasa, à quelques milles de la passe, semblent garder la baie. Sur la plage, un long filet d'écume tranche, par sa blancheur même, sur la couleur d'or du sable. Au couchant, au fond de la baie, la *Serra dos Orgaos*, les Orgues, aux grandes colonnes granitiques, abrite les charmants villages de Petropolis, Theresapolis, Nova-Friburgo, lieux de villégiature pour la population aisée de Rio.

Du sommet seul du Corcovado on peut juger de l'immensité de la rade. Plus de cent îles émergent de cette immense nappe d'eau : Gobernador, Paqueta... Le contour est festonné de nombreuses criques au fond desquelles se cachent

de charmantes villas, les *chacuras* des heureux Fluminenses[1]... » (E. Deiss, *De Marseille au Paraguay,* Cerf éditeur, 1896, p. 49-51.)

*
* *

LES INDIENS

D'après M. Gabriel Gravier, le nombre des Indiens indépendants du Brésil, *Indios bravos,* est d'environ un million, occupant un territoire de cinq millions de kilomètres carrés (*Étude sur le sauvage du Brésil,* Paris, 1881, p. 16). Le docteur Amédée Moure écrivait en 1862 que la population indienne comprenait environ 4 millions d'individus, formant 400 tribus. Mais il comptait dans ce chiffre les Indiens soumis et à moitié civilisés.

Caractères physiques. — « La plupart de ces tribus, et en particulier celles encore barbares, se tatouent le visage et le corps. Les teintes et les dessins varient suivant la nation, l'âge, le sexe, et leur servent de marque distinctive. Les traits généraux de l'Indien ne manquent pas d'énergie virile et révèlent une sorte de gracieuseté native. Ces Indiens ont les yeux obliques, à la façon des Tartares; comme ceux-ci, leur visage est rond, et les pommettes des joues sont saillantes. Quant à leur chevelure, elle est très noire et lisse, ce qui est une autre preuve de leur non-parenté avec la race nègre, dont les cheveux sont crépus et laineux.

Les Indiens ont la barbe et les poils rares. Leurs traits ne sont point aplatis, et leur nez offre un dessin régulier. Leur bouche, petite et bien proportionnée, laisse apercevoir des dents blanches et aiguës. Ce n'est pas qu'ils n'aient que des canines, mais cette acuité des dents provient d'un limage spécial, qui dénote, du moins, du soin et de la propreté pour cette partie du corps. Il y a des tribus dont la coupe du visage semble conforme à celle de l'Européen; mais le ton rouge cuivré accuse toujours la race indienne.

Leurs habitudes. — D'après l'examen de la constitution extérieure de la race indienne sud-américaine, il est possible de préciser ses aptitudes générales. Le front bas et voilé dénote la ruse. Les vicissitudes de la vie errante et sauvage développent merveilleusement la finesse des sens. Sa large

1. Le *Corcovado* a une altitude de 709 mètres; la Gavea, 1,000 mètres ; la Serra de los Orgaos, 2,232 mètres au point culminant. Quant à la rade, son pourtour est de 120 kilomètres, et sa largeur de 30 kilomètres.

poitrine et ses vastes épaules, son col fluet, ses narines démesurément dilatées, ses yeux petits et vifs, ses oreilles plus minces que des feuilles d'arbre, épanouies et presque détachées de la tête, sont des organes appropriés à une perpépétuelle mobilité, mais obéissant bien plutôt à l'instinct animal qu'au sentiment moral ou qu'à une impulsion intellectuelle quelconque.

Leurs aptitudes. — Ainsi dépourvu du génie actif, l'Indien ne se meut et n'agit que sous l'empire du besoin. Tant qu'un besoin ne le stimule pas, il dort ou il joue, et vit éternellement plongé dans une torpeur hébétée qui communique à l'ensemble de sa physionomie, à sa démarche, à ses gestes, un je ne sais quoi de morne et de froid qui tient à la fois de l'être humain et de la brute. Cependant à la vue de l'homme civilisé on remarque qu'un éclair d'intelligence apparaît sur leur front. Ce n'est peut-être là que l'éveil de la sensibilité naturelle au sauvage. Mais, soit intelligence, soit instinct, le phénomène est réel, et tous les voyageurs l'ont observé...

Les conquérants ont jugé les Indiens impropres au travail. Je ne suis pas de cet avis; j'ai remarqué, au contraire, que les Indiens sont de très habiles ouvriers, qu'ils travaillent plus vite, plus longtemps et mieux que les nègres, et qu'ils pourraient leur être substitués pour les soins à donner aux cultures tropicales. Ils sont plus robustes, plus intelligents, plus malléables que les nègres. Le jour où on les appellera à la civilisation et à la liberté, à la liberté surtout, ils se décideront à se rendre dans les centres de population pour louer leurs bras, et ils feront d'excellents travailleurs, des citoyens utiles et reconnaissants. Ils ont une qualité de cœur qui les rend aptes à la civilisation, et dont les nègres sont presques tous dépourvus, l'amour de la famille. Cet amour est le seul rayon que Dieu a laissé descendre dans l'âme de l'Indien, et je suis convaincu que ce rayon divin, un jour, sauvera cette race. » (Docteur Amédée Moure, *Nouvelles Annales des voyages*, 1862, tome II, p. 8-15.)

Tupis. — « A cette nation appartenaient presque toutes les tribus sauvages du Brésil. Ces Indiens étaient foncièrement doux : les cruautés que commirent et que commettent encore quelques-unes de leurs peuplades sont des faits exceptionnels, et comme des représailles de la barbarie, barbarement provoquée au nom de la civilisation. Ils avaient le sens et l'amour de la propriété et de la justice : leurs idées religieuses le prouvent. Ils respectaient le lien conjugal et avaient le sen-

timent de la famille... Les Tupis montraient dans leurs travaux agricoles et dans leurs arts grossiers une intelligence assez vive. Enfin ils n'étaient pas insensibles à la poésie.

Ce peuple, qui se serait uni si volontiers à des maîtres humains et équitables, pour faire sous leur direction l'apprentissage de la civilisation, n'eut que répulsion — et c'était justice — pour ses barbares vainqueurs[1]. Il se rejeta vers la vie sauvage des forêts, recula, s'enfuit devant l'invasion européenne, et s'enfonça dans les solitudes de l'intérieur. Mais les blancs, auxquels il fallait à tout prix des esclaves, poursuivirent, traquèrent comme un vil gibier les Peaux-Rouges timides, qui presque toujours, loin de résister, tendaient les mains aux menottes et présentaient le dos au bâton. Les Paulistes ou colons de Saint-Paul se distinguèrent entre tous dans ces chasses d'un nouveau genre : ils eurent jusqu'à des chiens dressés à dépister l'Indien et, au besoin, à le dévorer. Les sauvages une fois pris et enchaînés, on en conduisait quelques-uns à Rio ou à Bahia, d'où, au début, on les transportait en Europe pour y être vendus. Les autres étaient parqués dans les *réductions*, villes artificielles où ils ne comptaient guère que comme des têtes de bétail. Nourris de poisson sec et de viande boucanée, employés sans relâche à l'exploitation des forêts et des mines, enrôlés de force dans les armées, exposés sans remède à toutes les épidémies, ils ne tardaient guère à succomber. Leurs bourreaux en étaient quittes pour se remettre en chasse ; mais il leur fallait chaque année aller un peu plus loin pour trouver des victimes. » (A. DEBIDOUR, *Revue politique et littéraire*, 8 juin 1878, p. 1159.)

*
* *

LES BRÉSILIENS

Suppression de l'esclavage. — « En 1867, la population du Brésil n'atteignait pas dix millions d'habitants. Un sixième

1. « Les colons portugais qui, les premiers, s'établirent au Brésil, n'étaient guère moins barbares que les sauvages eux-mêmes. La plupart, exilés de leur patrie pour des crimes atroces, n'apportaient dans le nouveau monde que des vices. Ces hommes s'accoutumèrent sans peine à voir d'un œil indifférent les cruautés que les indigènes exerçaient envers leurs ennemis, et les indigènes ne tardèrent pas à prendre part à toute la corruption des Européens. Un peuple affreux se forma de ce mélange d'opprimés et d'oppresseurs. » (A. DE SAINT-HILAIRE, *Voyage dans le district des Diamants et sur le littoral du Brésil*, Paris, *Gide*, *1833*, II, 2.)

environ de cette population était composé d'esclaves. Le Brésil compte aujourd'hui (1889) 14 millions d'habitants au moins, et plus un seul esclave. Le mot même d'esclavage a disparu de notre pays, a été rayé de nos lois. Il n'y a plus que des citoyens libres, soumis aux mêmes devoirs et jouissant des mêmes droits. Et puisqu'il fut un temps où l'on donnait une valeur vénale à des êtres créés, comme nous, à l'image de Dieu, il faut dire ici que la libération de ce million et demi d'hommes a coûté au Brésil trois milliards au bas mot, sans atteindre sa prospérité. Nous n'avons reculé devant aucun sacrifice pour nous affranchir de cet héritage douloureux de l'Europe, et nous avons arraché de nos épaules cette tunique de Nessus, sans que le sang coulât comme aux États-Unis. Nous l'avons dépouillée au milieu des acclamations d'un peuple qui fêtait son entrée définitive dans la civilisation, et aux applaudissements du monde entier, qui semblait nous être reconnaissant de tant d'audace. » (F.-J. DE SANTA-ANNA NÉRY, *le Brésil en 1889*, Ch. Delagrave, 1889, préface, p. XV.)

Les Brésiliens sont peu patriotes. — « Le Brésilien est peu patriote ; on pourrait presque affirmer qu'il ne l'est pas du tout. Le mot *chauvinisme* n'a pas de signification pour nous, car nous sommes trop jeunes, et notre histoire est trop simple pour que l'amour de la patrie ait pris racine dans nos cœurs. Excepté la guerre du Paraguay, où nous avons fait preuve d'un courage héroïque en nous battant comme de vrais lions, jamais aucune lutte avec l'étranger n'est venue troubler la paix dans laquelle nous avons toujours vécu jusqu'ici. N'ayant pas été élevés à l'école du malheur, nous n'avons pas pu apprendre à aimer notre pays. Aussi qu'en est-il résulté? C'est que tout ce qui vient de l'étranger est par cela même bon; tout ce qui se fait chez nous ne vaut rien ou à peu près. Selon nous, on ne travaille bien qu'à l'étranger, surtout à Paris[1]...

Sont indolents. — Le Brésilien est aussi indolent, et, ce qui en est la conséquence logique, indifférent[2]. Nous nous

1. « Au point de vue de la consommation, le Brésil doit être considéré comme un pays européen ; on y vit et l'on s'y habille à l'européenne.

Les modes ne sont pas plus tôt créées à Paris, qu'elles sont connues et suivies à Rio-de-Janeiro et dans les autres grandes villes brésiliennes, dans lesquelles il existe une société aussi policée qu'en France.

Il y a du luxe au Brésil, aussi ce pays offre-t-il un grand débouché aux articles de l'industrie française... » (L.-R. D'OLIVEIRA, *le Brésil*, Beauvais, 1884, p. 49.)

2. « Le trait le plus frappant du caractère brésilien est à coup sûr l'indolence : indolence *ou fatalisme*, conscient ou irraisonné, ce trait déborde sur les autres. »

laissons aller, nous nous laissons vivre. Qu'on ne nous dérange pas, c'est ce que nous demandons. Cette indifférence va même parfois si loin que, pendant une émeute assez sérieuse qu'il y a eu à Rio-de-Janeiro entre la police et la marine, j'ai vu des gens rester tranquillement au coin d'une rue, regardant les balles se croiser devant eux, comme s'ils étaient au théâtre un soir de drame militaire.

Doit-on nous faire un repr oche de cette indifférence? Non, car elle n'est que le résultat du climat. Dans tous les pays chauds on constate ce manque d'énergie. Et cela est si vrai qu'à Saint-Paul, qui pourtant n'est éloigné de la province de Rio que de 758 kilomètres, cette indolence disparait. Les Paulistes sont, en effet, des gens actifs, remuants et entreprenants : c'est qu'ils jouissent d'une température fraîche.

Sont enthousiastes. — Quand il sort de cette apathie à l'occasion d'un fait qui le passionne, le Brésilien est capable des plus grands enthousiasmes ; il se livre alors avec toute sa fougue méridionale, il se porte à tous les excès. Il fallait le voir le jour à jamais glorieux de l'abolition de l'esclavage; il fallait entendre ces cris d'allégresse, cette joie qui transbordait de son cœur et qui se manifestait sous toutes les formes; il fallait assister à ce spectacle vraiment grandiose et unique d'un peuple accomplissant, au milieu du contentement de tous, un acte qui avait coûté des guerres civiles et bien du sang à tous les autres peuples. Ces moments-là rachètent bien des fautes, bien des erreurs...

Malheureusement l'oubli suit de près ces enthousiasmes momentanés. L'émotion est sincère, mais elle passe vite. Nous retombons dans l'indifférence habituelle, et il y a là je ne sais quel manque de reconnaissance pour les moments de joie par lesquels nous avons passé. Le Brésilien a d'ailleurs ceci de commun avec tous les peuples méridionaux qu'il ne sait pas persister dans ses sentiments. Nous ne savons pas haïr longtemps, pas plus que nous ne pouvons conserver l'amitié : l'un et l'autre s'oublient vite chez nous. On ne peut pas dire que ce soit tout à fait de l'ingratitude ni un défaut de caractère : c'est plutôt le résultat de notre tempérament, fait de brusques revirements.

Leurs sentiments démocratiques. — Un trait saillant chez

l'étranger qui vient en ce pays, je conseillerai de s'armer d'autant de patience *qu'il ferait* s'il pensait se rendre en pays musulman. » (MAX LECLERC, *Lettres du Brésil*, Plon, 1890, p. 55.)

le Brésilien, c'est son caractère profondément démocratique. Il serre la main à tout le monde : que ce soit un blanc ou un noir, pour lui c'est tout comme.

Nous ne connaissons pas la séparation de castes, et, tandis que dans les provinces du nord des États-Unis l'homme de couleur est obligé de vivre dans certains hôtels et a sa place à part en chemin de fer et au théâtre, chez nous il est reçu partout et nous coudoie à chaque instant.

Étant démocrate, le Brésilien a la pose en horreur et n'aime pas l'étiquette. Si vous venez lui rendre visite au moment de son dîner, il vous fera entrer aussitôt et vous invitera sans façon à partager son repas. Tout cela de la manière la plus franche, la plus simple et la plus cordiale. Pour peu que vous soyez étranger et que vous ayez une lettre de recommandation pour lui, il se mettra en quatre pour vous être agréable et vous présentera à tout le monde. Pas une maison ne vous restera fermée, et vous serez fort embarrassé de vous rendre à toutes les invitations qu'on vous fera.

Leurs défauts. — Par contre, le Brésilien a un défaut : il est mauvaise langue. Pour lui, rien de plus agréable que de *potiner* sur le prochain. Aussi s'en donne-t-il à cœur joie et passe-t-il son temps à s'occuper de la vie du voisin. Grâce à ce défaut, on sait tout ce qu'on devrait ignorer, et même ce qui n'a jamais existé...

... N'allez pas en conclure que le Brésilien soit méchant. Loin de là ! S'il dit du mal du prochain, c'est par une habitude dont il ne peut se défaire, car le fond de sa nature est excellent; et, loin de mériter l'épithète de méchant, il serait peut-être plus équitable et plus vrai de dire que sa mauvaise langue n'a d'égale que sa naïveté. Naïf et gobeur, voilà le Brésilien; voilà du reste tous les peuples méridionaux.

C'est aussi des peuples du Midi qu'il tient sa verbosité. Le Brésilien est passionné pour les discours. Il profite des moindres occasions pour prononcer une harangue, il adore parler, quitte à ne pas croire un mot de ce qu'il dit. Si nous avions un service de statistique, je crois qu'il serait difficile de relever le nombre de manifestations qu'on organise chez nous, avec le portrait à l'huile et le verre de champagne obligatoires, rien que pour le plaisir d'avoir à prendre la parole pour ne la lâcher que le plus tard possible... On harangue le ministre, le sénateur, le député; on harangue le journaliste, le littérateur, le poète et l'acteur; on harangue le militaire; on harangue l'étranger; on harangue tout le monde; et, comme

si ce n'était pas assez, on prend dans tous les coins de rue des individus à qui l'on trouve un talent quelconque, rien que pour le plaisir de les haranguer. Aussi, si vous demandez à un Brésilien sincère ce qui abonde le plus au Brésil, il vous répondra aussitôt : « Les hommes de talent. » Banquets, manifestations privées et publiques, fêtes à tous propos et hors propos, meetings, matinées dans les théâtres, c'est une série ininterrompue, et les discours se suivent et se ressemblent tous. L'orateur est applaudi, choyé, porté en triomphe; on boit ses paroles, on est suspendu à ses lèvres. Le discours fini, la manifestation terminée, ce feu de paille s'éteint, cet enthousiasme disparaît, et à la sortie tout le monde s'écrie : « Quel imbécile! » (Luiz de Castro, *le Brésil vivant,* Fischbacher éditeur, 1891, p. 11-20.)

Le Brésilien n'apprécie pas la science. — « En général le Brésil n'a pas d'hommes de sciences : il ne connaît pas les grands penseurs. Le climat peut être considéré comme une des raisons de cette apathie, de cette indolence, qui frappe tout étranger venant étudier ces régions lointaines. Mais je crois que la cause de cette nonchalance a son principe dans l'esclavage, qui a rendu la race blanche, représentée surtout par les Portugais, extrêmement paresseuse. Et, quoique des progrès aient déjà été faits sous ce rapport, le travail, qui est toujours le partage des nègres, est regardé presque comme un déshonneur. Ces planteurs, appelés *fazendaires,* sont des parvenus enrichis aux dépens de leurs semblables; ils ont abusé des sueurs et des larmes de ces pauvres noirs réduits en servitude, et ils se croient des personnages de haute valeur parce que, à l'aide de leur fortune, ils ont pu acheter un titre de noblesse. Ils passent leur vie dans la fainéantise et l'ennui, et s'imaginent que la considération est due à la fortune. Ils n'ont souvent que du mépris pour ceux qui se soumettent à la loi du travail : ces derniers sont pour eux des êtres inférieurs, car ils ne sont pas assez instruits pour comprendre les égards dus au talent et à la science. » (*Un Voyage au Brésil,* par C. Demengeon, Paris, V. Palmé, 1885, p. 45.)

*
* *

Leurs mœurs. — « Partout (à Rio), en même temps qu'on constate dans les rues le mouvement habituel, on voit du monde aux fenêtres et aux portes; à certaines heures ce sont des femmes, à d'autres ce sont les hommes qui passent là des

heures entières, regardant les passants ou se reposant peut-être des fatigues de la journée, ou bien rêvant à... la fragilité de la vie. Je n'ai jamais vu une autre ville où l'on ait à ce point cette étrange habitude ou cette affectation de montrer l'ennui domestique. Par moment on dirait que toutes les maisons appartiennent à des capitalistes et à des gens qui s'ennuient par oisiveté; on se demande quand ces hommes et ces femmes travaillent, puisqu'ils témoignent, à regarder ainsi les passants, qu'ils n'ont rien à faire. Les femmes ne savent-elles donc pas se créer des occupations intérieures? Les hommes, rentrant de leurs affaires, ont-ils donc assez de temps pour passer des heures entières accoudés aux fenêtres? Habitude laissée par les Portugais, me dit-on...

... Du reste, pour apprécier avec équité et intelligence les habitudes et les allures actuelles de cette population *fluminense*, il ne faut jamais perdre de vue l'influence prépondérante exercée sur elle par l'élément portugais auquel elle doit son origine. Le Portugais d'une part, la possession de l'esclave de l'autre, sont deux facteurs qui ont puissamment agi pour élaborer le caractère ethnique brésilien. C'est depuis trente à quarante ans seulement qu'il tend à se modifier, sous l'action incessante des éléments étrangers venus d'Europe.

On sait que la métropole portugaise avait eu pour politique de tenir la colonie brésilienne sous une étroite dépendance économique; il en est résulté que celle-ci se modelait en tout et pour tout sur Lisbonne, sur sa cour, sur son commerce. Aujourd'hui encore, dans l'intérieur, les bonnes gens vous disent couramment : « Ceci vient du royaume, du roi, » c'est-à-dire du Portugal, à leurs yeux le royaume par excellence, et son roi le seul qu'ils connaissent.

Il est bien évident que, dans les grandes villes, à Rio particulièrement, la persistance des habitudes routinières s'accuse sous des formes différentes. Le Portugais y est toujours très puissant et numériquement considérable, seulement il est chaque jour diminué dans sa prépondérance par l'importance croissante des autres éléments étrangers.

... Le Brésilien indigène, descendant pur sang des *Conquistadores* ou bien métis issu de leurs croisements avec les diverses races soit autochtones, soit importées, n'a guère le tempérament commercial. Quand il a un peu de capital, il achète une *fazenda* et devient *lavrador*. C'est pourquoi en politique tous les *fazendeiros*, tous les *lavradores* étaient, jusqu'à ces temps derniers, fermement partisans du maintien de l'état

de choses basé sur l'esclavage. La *lavoura*, l'agriculture, et, dans le centre du Brésil, la grande *lavoura*, avait groupé en un faisceau tous ces fazendeiros; elle était avant tout le parti conservateur.

Quand il n'a pas de capital pour acheter et exploiter une propriété, le Brésilien aspire à un petit emploi public; il préfère les émoluments d'un fonctionnaire même très modeste à la vie industrielle et commerciale. Aussi le fonctionnarisme est-il dans ce pays une plaie profonde autant que funeste. » (ALFRED MARC, *le Brésil*, Paris, 1889, au journal *le Brésil*, I, 428-439.)

*
* *

OUVRAGES A CONSULTER

L'histoire du Brésil a été écrite par le diplomate F.-A. de Varnhagen, vicomte de Porto-Seguro, qui a publié son ouvrage en portugais à Madrid en 1854; d'Avezac en a donné un copieux compte rendu dans le *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, 1857 et 1858.

La première description géographique du pays a été publiée par l'abbé Manoel Agua de Cazal en 1817 : *Corografia Brazilica.*

Aug. de Saint-Hilaire, à la suite de ses importants voyages, a publié :

Voyayes dans l'intérieur du Brésil, 2 vol. in-8°, Paris, 1830.

Voyages dans le district des Diamants et sur le littoral du Brésil, Paris, 2 vol. in-8°, 1833;

Voyage aux sources du rio San-Francisco et dans la province de Goyaz, Paris, 1847, 2 vol. in-8°.

Voyage à Rio-Grande do Sul, Orléans, 1887.

Le voyage de Castelnau a produit l'ouvrage très important et consciencieux : *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud*, 6 vol. in-8°, Paris, 1850.

Le missionnaire abbé Durand a parcouru et étudié les affluents de droite du fleuve des Amazones; voir les *Bulletins de la Société de géographie* de 1869, 1871, 1872, 1873, 1874, et le tirage à part publié par Ch. Delagrave sous le titre *: le Solimoes ou haut Amazone brésilien*, 1874.

Histoire du Brésil français au seizième siècle, par P. Gaffarel, Paris, 1870. M. Gaffarel a aussi publié une nouvelle édition des *Singularités de la France antarctique* de André Thevet, Paris, 1878; — et *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, par Jean de Léry, Paris, 1880.

Relation d'un voyage dans l'intérieur de l'Amérique méridionale en descendant la rivière des Amazones, par La Condamine, Paris, *1743-44*.

La question du contesté franco-brésilien, produit par le traité d'Utrecht, a été longuement exposée par J. Caetano da Silva dans son livre : *l'Oyapok et l'Amazone, question brésilienne et française*, Paris, 1861, 2 vol. in-8°.

Voyage au Brésil, par Mme et L. Agassiz, trad. Vogeli, Paris, 1869.

Amérique équatoriale, par don Enrique vicomte O. de Thoron, Paris, 1866.

Rio-de-Janeiro, par Em. Allain, Paris, 1886.

Deux Années au Brésil, par F. Biard, Paris, 1862.

Mon Dernier Voyage : le Brésil nouveau, par G. Aimard, Paris, 1886.

De Paris au Brésil par terre, par L. Boussenard, Paris, 1892.

Le Brésil, par Alfred Marc, Paris, 2 vol., 1889.

Un Français au Brésil, par Raoul de Croy, Limoges, 1891.

Nouvelles Études sur le Brésil, par Charles Pradez, Paris, 1872.

De Rio-Janeiro à São-Paulo, par F. Houssay, Paris, 1877.

Une Parisienne au Brésil, par Mme Toussaint-Samson, Paris, 1883.

Lettres du Brésil, par Max Leclerc, Paris, 1890 (ont d'abord paru dans le *Journal des Débats*).

Sur les rives de l'Amazone, voyage d'une femme, par Ch. Wallut, Paris, 1882 (illustré).

La France équinoxiale, par Henri-A. Coudreau, 2 vol. in-8°, Paris, 1886-87.

Les Français en Amazonie, par le même, Paris, 1887.

Le Pays des Amazones, l'Eldorado, les Terres à caoutchouc, par F.-J. de Santa-Anna Néry, Paris, 1885.

Le Brésil en 1889, par le même, Paris, 1889 (recueil des traités composés par différents auteurs, sous la direction de M. de Santa-Anna Néry, pour l'Exposition de 1889).

L'Émigration et l'Immigration au Brésil pendant les dernières années, par le même, Paris, 1892.

Le Brésil pittoresque, par Ribeyrolles (un proscrit de décembre 1851), 2 vol., Rio, 1859.

Le Brésil vivant, par Luiz de Castro, Paris, 1891.

Album de vues du Brésil, sous la direction du baron de Rio-Branco, Paris, 1889.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

I. — DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

II. — RÉGION ARCTIQUE

III. — DOMINION DU CANADA

IV. — ÉTATS-UNIS

V. — LE MEXIQUE

VI. — ANTILLES

VII. — COLOMBIE, VENEZUELA ET ÉQUATEUR

VIII. — PÉROU. — BOLIVIE. — CHILI

IX. — RÉPUBLIQUES DE LA PLATA

X. — BRÉSIL

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, Directeur.

